MONTAIGNE

ESSAIS

ÉDITION
LUTETIA

3 1761 03531 4426

Univ. Coll. Lib. C

ÉDITION
LUTETIA

NELSON

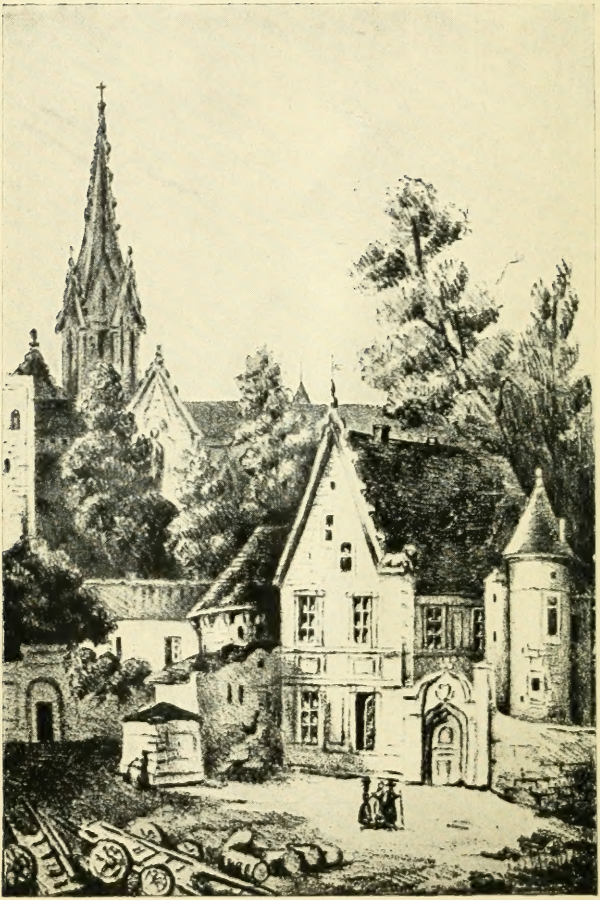
Department of French
UNIVERSITY COLLEGE

ÉDITION
LUTETIA

NELSON

ESSAIS DE MONTAIGNE

TOME DEUXIÈME



Château de Montaigne.

ESSAIS

DE

MICHEL DE MONTAIGNE

INTRODUCTION PAR

ÉMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION LUTETIA

TOME DEUXIÈME

Paris
Nelson, Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Londres, Édimbourg et New-York

LIBRARY
OCT 28 1963
UNIVERSITY OF TORONTO
864813
PQ
1641
A2F3
t.2
cop.2

TABLE

ESSAIS

LIVRE SECOND

(suite)

Pages

X. Des livres 7

XI. De la cruauté 26

XII. Apologie de Raimond Sebond . 47

XIII. De iuger de la mort d'aultruy 297

XIV. Comme nostre esprit s'empesche soy mesme 306

XV. Que nostre desir s'accroist par la mal aysance. 307

XVI. De la gloire 315

XVII. De la presumption 335

XVIII. Du desmentir 380

XIX. De la liberté de conscience . 387

XX. Nous ne goustons rien de pur . 393

Pages

XXI. Contre la faineantise . . 397
XXII. Des postes 403
XXIII. Des mauvais moyens employez a bonne fin 405
XXIV. De la grandeur romaine. . 410
XXV. De ne contrefaire le malade 412
XXVI. Des poulces 415
XXVII. Couardise, mere de la cruauté 417
XXVIII. Toutes choses ont leur saison 430
XXIX. De la vertu. 434
XXX. D'un enfant monstrueux. . 444
XXXI. De la cholere 446
XXXII. Deffense de Seneque et de Plutarque 457
XXXIII. L'histoire de Spurina . . 466
XXXIV. Observations sur les moyens de faire la guerre, de Iulius Cesar 476
XXXV. De trois bonnes femmes . . 488
XXXVI. Des plus excellents hommes. 499
XXXVII. De la ressemblance des enfants aux peres . . . 509

LIVRE SECOND

(*suite*)

CHAPITRE X

DES LIVRES

IE ne fois point de doubte qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieulx traictees chez les maistres du metier, et plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultez naturelles, et nullement des acquises : et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy ; car à peine respondroy ie à aultruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy, ny n'en suis satisfaict. Qui sera en cherche de science, si la pesche où elle se loge : il n'est rien dequoy ie face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles ie ne tasche point de donner à cognoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'adventure cogneues un iour, ou l'ont aultrefois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies ; mais il ne m'en souvient plus ; et si ie suis homme de quelque leçon, je suis homme de nulle retention : ainsi ie ne pleuvis aulcune certitude, si ce n'est de faire cognoistre iusques à quel poinct monte, pour

cette heure, la cognoissance que i'en ay. Qu'on ne s'attende pas aux matieres, mais à la façon que i'y donne : qu'on veoye, en ce que i'emprunte, si i'ay sceu choisir dequoy rehaulser ou secourir proprement l'invention, qui vient tousiours de moy ; car ie fois dire aux aultres, non à ma teste, mais à ma suitte, ce que ie ne puis si bien dire, par foiblesse de mon langage, ou par foiblesse de mon sens. Ie ne compte pas mes emprunts, ie les poise ; et si ie les eusse voulu faire valoir par nombre, ie m'en feusse chargé deux fois autant : ils sont touts, ou fort peu s'en fault, de noms si fameux et anciens, qu'ils me semblent se nommer assez sans moy. Ez raisons, comparaisons, arguments, si i'en transplante quelqu'un en mon solage, et confonds aux miens ; à escient i'en cache l'aucteur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastifves qui se iectent sur toute sorte d'escripts, notamment ieunes escripts d'hommes encore vivants, et en vulgaire, qui receoit tout le monde à en parler, et qui semble convaincre la conception et le desseing vulgaire de mesme : ie veulx qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez, et qu'ils s'eschauldent à iniurier Seneque en moy. Il fault musser ma foiblesse soubs ces grands credits. I'aymeray quelqu'un qui me sçache desplumer, ie dis par clarté de iugement, et par la seule distinction de la force et beaulté des propos : car moy, qui, à faulte de memoire, demeure court touts les coups à les trier par cognoissance de nation, sçay tres bien cognoistre, à mesurer ma portee, que mon terroir n'est aulcunement capable d'aulcunes fleurs trop riches que i'y treuve semees, et que touts les fruicts de mon creu ne les sçauroient payer. De cecy suis ie tenu de respondre : si ie

m'empesche moy mesme ; s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que ie ne sente point ou que ie ne soye capable de sentir en me le representant : car il eschappe souvent des faultes à nos yeulx ; mais la maladie du iugement consiste à ne les pouvoir appercevoir lorsqu'un aultre nous les descouvre. La science et la verité peuvent loger chez nous sans iugement ; et le iugement y peult aussi estre sans elles : voire la recognoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus seurs tesmoignages de iugement que ie treuve. Ie n'ay point d'aultre sergeant de bande à renger mes pieces, que la fortune : à mesme que mes resveries se presentent, ie les entasse ; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se traisnent à la file. Ie veulx qu'on veoye mon pas naturel et ordinaire, ainsi destracqué qu'il est ; ie me laisse aller comme ie me treuve aussi ne sont ce point icy matieres qu'il ne soit pas permis d'ignorer, et d'en parler casuellement et temerairement. Ie souhaitterois avoir plus parfaicte intelligence des choses ; mais ie ne la veulx pas acheter si cher qu'elle couste. Mon desseing est de passer doulcement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie : il n'est rien pour quoy ie me veuille rompre teste, non pas pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit.

Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement : ou si i'estudie, ie ne cherche que la science qui traicte de la cognoissance de moy mesme, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre :

Has meus ad metas sudet oportet equus [1].

[1] C'est vers ce but que doivent tendre mes coursiers. PROPERCE, IV, 1, 70.

Les difficultez, si i'en rencontre en lisant, ie n'en ronge pas mes ongles ; ie les laisse là, aprez leur avoir faict une charge ou deux. Si ie m'y plantoy, ie m'y perdroy, et le temps : car i'ay un esprit primsaultier ; ce que ie ne veoy de la premiere charge, ie le veoy moins en m'y obstinant. Ie ne fois rien sans gayeté, et la continuation et contention trop ferme esblouït mon iugement, l'attriste et le lasse ; ma veue s'y confond et s'y dissipe ; il fault que ie la retire, et que ie l'y remette à secousses : tout ainsi que pour iuger du lustre de l'escarlatte, on nous ordonne de passer les yeulx par dessus, en la parcourant à diverses veues, soubdaines reprinses et reïterees. Si ce livre me fasche, i'en prens un aultre, et ne m'y addonne qu'aux heures où l'ennuy de rien faire commence à me saisir. Ie ne me prens gueres aux nouveaux, pource que les anciens me semblent plus pleins et plus roides : ny aux grecs, parce que mon iugement ne sçait pas faire ses besongnes d'une puerile et apprentisse intelligence.

Entre les livres simplement plaisants, ie treuve des modernes, le Decameron de Boccace, Rabelais, et les Baisers de Iehan Second, s'il les fault loger soubs ce tiltre, dignes qu'on s'y amuse. Quant aux Amadis, et telles sortes d'escripts, ils n'ont pas eu le credit d'arrester seulement mon enfance. Ie diray encores cecy, ou hardiement, ou temerairement, que cette vieille ame poisante ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste, mais encores au bon Ovide : sa facilité et ses inventions, qui m'ont ravy aultrefois, à peine m'entretiennent elles à cette heure. Ie dis librement mon advis de toutes choses, voire et de celles qui surpassent à l'adventure ma suffisance, et que ie ne tiens aulcunement estre de ma iurisdiction : ce que i'en

opine, c'est aussi pour declarer la mesure de ma veue, non la mesure des choses. Quand ie me treuve desgousté de l'Axioche de Platon, comme d'un ouvrage sans force, en esgard à un tel aucteur, mon iugement ne s'en croit pas : il n'est pas si oultrecuidé de s'opposer à l'auctorité de tant d'aultres fameux iugements anciens, qu'il tient ses regents et ses maistres, et avecques lesquels il est plustost content de faillir ; il s'en prend à soy, et se condemne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant penetrer iusques au fond, ou de regarder la chose par quelque fauls lustre. Il se contente de se guarantir seulement du trouble et du desreiglement : quant à sa foiblesse, il la recognoist et advoue volontiers. Il pense donner iuste interpretation aux apparences que sa conception luy presente ; mais elles sont imbecilles et imparfaites. La pluspart des fables d'Esope ont plusieurs sens et intelligences : ceulx qui les mythologizent, en choisissent quelque visage qui quadre bien à la fable ; mais pour la pluspart, ce n'est que le premier visage et superficiel ; il y en a d'aultres plus vifs, plus essentiels et internes, ausquels ils n'ont sçeu penetrer : voylà comme i'en fois.

Mais, pour suivre ma route, il m'a tousiours semblé qu'en la poësie, Virgile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier reng, et signamment Virgile en ses Georgiques, que i'estime le plus accomply ouvrage de la poësie : à comparaison duquel on peult recognoistre ayseement qu'il y a des endroicts de l'Aeneïde ausquels l'aucteur eust donné encores quelque tour de pigne, s'il en eust eu loisir ; et le cinquiesme livre en l'Aeneïde me semble le plus parfaict. I'ayme aussi Lucain ; et le practique volontiers, non tant pour son style que pour sa valeur propre et verité de

ses opinions et iugements. Quant au bon Terence, la mignardise et les graces du langage latin, ie le treuve admirable à representer au vif les mouvements de l'ame et la condition de nos mœurs ; à toute heure nos actions me reiectent à luy : ie ne le puis lire si souvent, que ie n'y treuve quelque beaulté et grace nouvelle. Ceulx des temps voysins à Virgile se plaignoient dequoy aulcuns luy comparoient Lucrece : ie suis d'opinion que c'est à la verité une comparaison ineguale ; mais i'ay bien à faire à me rasseurer en cette creance, quand ie me treuve attaché à quelque beau lieu de ceulx de Lucrece. S'ils se picquoient de cette comparaison, que diroient ils de la bestise et stupidité barbaresque de ceulx qui luy comparent à cette heure Arioste ? et qu'en diroit Arioste luy mesme ?

O seclum insipiens et inficetum [1] !

I'estime que les anciens avoient encores plus à se plaindre de ceulx qui apparioient Plaute à Terence (cettuy cy sent bien mieulx son gentilhomme), que Lucrece à Virgile. Pour l'estimation et preference de Terence, faict beaucoup que le pere de l'eloquence romaine l'a si souvent en la bouche, seul de son reng ; et la sentence que le premier iuge des poëtes romains donne de son compaignon. Il m'est souvent tumbé en fantasie comme, en nostre temps, ceulx qui se meslent de faire des comedies (ainsi que les Italiens, qui y sont assez heureux), employent trois ou quatre arguments de celles de Terence ou de Plaute pour en faire une des leurs : ils entassent en une seule comedie cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les faict ainsi se charger de matiere, c'est la desfiance

[1] O siècle sans jugement et sans goût ! CATULLE, XLIII, 8.

qu'ils ont de se pouvoir soustenir de leurs propres graces : il fault qu'ils treuvent un corps où s'appuyer ; et n'ayants pas du leur assez dequoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon aucteur tout au contraire : les perfections et beaultez de sa façon de dire nous font perdre l'appetit de son subiect ; sa gentillesse et sa mignardise nous retiennent par tout ; il est par tout si plaisant,

Liquidus, puroque simillimus amni [1],

et nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de sa fable. Cette mesme consideration me tire plus avant : ie veoy que les bons et anciens poëtes ont evité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques eslevations espaignoles et petrarchistes, mais des poinctes mesmes plus doulces et plus retenues, qui sont l'ornement de touts les ouvrages poëtiques des siecles suyvants. Si n'y a il bon iuge qui les treuve à dire en ces anciens, et qui n'admire plus sans comparaison l'eguale polissure et cette perpetuelle doulceur et beaulté fleurissante des epigrammes de Catulle, que touts les aiguillons dequoy Martial aiguise la queue des siens. C'est cette mesme raison que ie disoy tantost, comme Martial de soy, *minus illi ingenio laborandum fuit, in cuius locum materia successerat* [2]. Ces premiers là, sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir ; ils ont dequoy rire par tout, il ne fault pas qu'ils se chatouillent : ceulx cy ont besoing de secours estrangier ; à mesure qu'ils ont

[1] Il coule avec tant d'aisance et de pureté. HORACE, *Epist.* II, 2, 120.

[2] Il n'avait pas de grands efforts à faire : le sujet même lui tenait lieu d'esprit. MARTIAL, *Préface du liv. VIII.*

moins d'esprit, il leur fault plus de corps ; ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs iambes : tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition qui en tiennent eschole, pour ne pouvoir representer le port et la decence de nostre noblesse, cherchent à se recommender par des saults perilleux, et aultres mouvements estranges et batteleresques ; et les dames ont meilleur marché de leur contenance aux dances où il y a diverses decouppeures et agitations de corps, qu'en certaines aultres dances de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, et representer un port naïf et leur grace ordinaire : et comme i'ay veu aussi les badins excellents, vestus en leur à touts les iours et en une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peult tirer de leur art ; les apprentifs et qui ne sont de si haulte leçon, avoir besoing de s'enfariner le visage, de se travestir, se contrefaire en mouvements de grimaces sauvages, pour nous apprester à rire. Cette mienne conception se recognoist, mieux qu'en tout aultre lieu, en la comparaison de l'Aeneïde et du Furieux : celuy là on le veoit aller à tire d'aile, d'un vol hault et ferme, suyvant tousiours sa poincte ; cettuy cy, voleter et saulteler de conte en conte, comme de branche en branche, ne se fiant à ses ailes que pour une bien courte traverse, et prendre pied à chasque bout de champ, de peur que l'haleine et la force luy faille ;

Excursusque breves tentat [1].

Voylà doncques, quant à cette sorte de subiect, les aucteurs qui me plaisent le plus.

[1] Il tente de petites courses. VIRG. *Géorg.* IV, 194.

Quant à mon aultre façon, qui mesle un peu plus de fruict au plaisir, par où i'apprens à renger mes opinions et conditions, les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est françois, et Seneque. Ils ont touts deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que i'y cherche y est traictée à pieces descousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, dequoy ie suis incapable : ainsi sont les opuscules de Plutarque, et les epistres de Seneque, qui sont la plus belle partie de leurs escripts et la plus proufitable. Il ne fault pas grande entreprinse pour m'y mettre ; et les quitte où il me plaist : car elles n'ont point de suitte et dependance des unes aux aultres. Ces aucteurs se rencontrent en la pluspart des opinions utiles et vrayes ; comme aussi leur fortune les feit naistre environ mesme siecle, touts deux precepteurs de deux empereurs romains, touts deux venus de païs estrangier, touts deux riches et puissants. Leur instruction est de la cresme de la philosophie, et presentee d'une simple façon, et pertinente. Plutarque est plus uniforme et constant ; Seneque, plus ondoyant et divers : cettuy cy se peine, se roidit et se tend, pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vicieux appetits ; l'aultre semble n'estimer pas tant leurs efforts, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde. Plutarque a les opinions platoniques, doulces et accommodables à la societé civile ; l'aultre les a stoïques et epicuriennes, plus esloingnees de l'usage commun, mais selon moy plus commodes en particulier et plus fermes. Il paroist en Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son temps ; car ie tiens pour certain que c'est d'un iugement forcé qu'il condemne la cause de ces genereux

meurtriers de Cesar : Plutarque est libre par tout. Seneque est plein de poinctes et saillies ; Plutarque, de choses : celuy là vous eschauffe plus et vous esmeut ; cettuy cy vous contente davantage et vous paye mieulx ; il nous guide, l'autre nous poulse.

Quant à Cicero, les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceulx qui traictent de la philosophie specialement morale. Mais, à confesser hardiement la verité (car puis qu'on a franchy les barrieres de l'impudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'escrire me semble ennuyeuse ; et toute aultre pareille façon : car ses prefaces, definitions, partitions, etymologies, consument la pluspart de son ouvrage ; ce qu'il y a de vif et de mouelle est estouffé par ses longueries d'apprests. Si i'ay employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, et que ie ramentoive ce que i'en ay tiré de suc et de substance, la pluspart du temps ie n'y treuve que du vent; car il n'est pas encores venu aux arguments qui servent à son propos, et aux raisons qui touchent proprement le nœud que ie cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus sçavant ou eloquent, ces ordonnances logiciennes et aristoteliques ne sont pas à propos ; ie veulx qu'on commence par le dernier poinct : i'entens assez que c'est que Mort et Volupté ; qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Ie cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivee, qui m'instruisent à en soustenir l'effort ; ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuse contexture de paroles et d'argumentations, n'y servent. Ie veulx des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte : les siens languissent autour du pot ; ils sont bons pour l'eschole, pour le barreau et pour

le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encores, un quart d'heure aprez, assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoing de parler ainsin aux iuges qu'on veult gaigner à tort ou à droict, aux enfants et au vulgaire, à qui il fault tout dire, et veoir ce qui portera. Ie ne veulx pas qu'on s'employe à me rendre attentif, et qu'on me crie cinquante fois, « Or oyez ! » à la mode ne nos herauts. Les Romains disoient en leur religion, *Hoc age*, que nous disons en la nostre, *Sursum corda :* ce sont autant de paroles perdues pour moy ; i'y viens tout preparé du logis. Il ne me fault point d'alleichement ny de saulse ; ie mange bien la viande toute crue : et au lieu de m'aiguiser l'appetit par ces preparatoires et avant ieux, on me le lasse et affadit. La licence du temps m'excusera elle de cette sacrilege audace, d'estimer aussi traisnants les dialogismes de Platon mesme, estouffant par trop sa matiere ; et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et preparatoires, un homme qui avoit tant de meilleures choses à dire ? mon ignorance m'excusera mieulx, sur ce que ie ne veoy rien en la beaulté de son langage. Ie demande en general les livres qui usent des sciences, non ceulx qui les dressent. Les deux premiers, et Pline, et leurs semblables, ils n'ont point de *Hoc age ;* ils veulent avoir à faire à gents qui s'en soyent advertis eulx mesmes : ou s'ils en ont, c'est un *Hoc age* substantile, et qui a son corps à part. Ie veoy aussi volontiers les epistres *ad Atticum*, non seulement parce qu'elles contiennent une tres ample instruction de l'histoire et affaires de son temps ; mais beaucoup plus pour y descouvrir ses humeurs privees : car i'ay une singuliere curiosité, comme i'ay dict ailleurs, de cognoistre

l'ame et les naïfs iugements de mes aucteurs. Il fault bien iuger leur suffisance, mais non pas leurs mœurs ny eulx, par cette monstre de leurs escripts qu'ils estalent au theatre du monde. I'ay mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escript de la vertu : car il faict beau apprendre la theorique de ceulx qui sçavent bien la practique. Mais d'autant que c'est aultre chose le presche que le prescheur, i'ayme bien autant veoir Brutus chez Plutarque que chez luy mesme : ie choisiroy plustost de sçavoir au vray les devis qu'il tenoit en sa tente à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une battaille, que les propos qu'il teint le lendemain à son armee ; et ce qu'il faisoit en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place et au senat. Quant à Cicero, ie suis du iugement commun, que hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame : il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs, tel qu'il estoit ; mais de mollesse et de vanité ambitieuse, il en avoit, sans mentir, beaucoup. Et si ne sçay comment l'excuser d'avoir estimé sa poësie digne d'estre mise en lumiere : ce n'est pas grande imperfection que de faire mal des vers ; mais c'est imperfection de n'avoir pas senty combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison : ie croy que iamais homme ne l'egualera. Le ieune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant en Asie, il se trouva un iour en sa table plusieurs estrangiers, et entre aultres Cestius, assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicero s'informa qui il estoit, à l'un de ses gents, qui luy dict son nom : mais,

comme celuy qui songeoit ailleurs, et qui oublioit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemanda encores, depuis, deux ou trois fois. Le serviteur, pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose, et pour le luy faire cognoistre par quelque circonstance : « C'est, dit il, ce Cestius, de qui on vous a dict qu'il ne faict pas grand estat de l'eloquence de vostre pere, au prix de la sienne. » Cicero s'estant soubdain picqué de cela, commanda qu'on empoignast ce pauvre Cestius, et le feit tres bien fouetter en sa presence. Voylà un mal courtois hoste ! Entre ceulx mesmes qui ont estimé, toutes choses comptees, cette sienne eloquence incomparable, il y en a eu qui n'ont pas laissé d'y remarquer des faultes ; comme ce grand Brutus, son amy, disoit que c'estoit une eloquence cassee et esrenee, *fractam et elumbem.* Les orateurs voysins de son siecle, reprenoient aussi en luy ce curieux soing de certaine longue cadence au bout de ses clauses, et notoient ces mots *esse videatur,* qu'il y employe si souvent. Pour moy, i'ayme mieulx une cadence qui tumbe plus court, couppee en iambes. Si mesle il par fois bien rudement ses nombres, mais rarement ; i'en ay remarqué ce lieu à mes aureilles : *Ego vero me minus diu senem esse mallem, quam esse senem ante, quam essem*[1].

Les historiens sont ma droicte bale : car ils sont plaisants et aysez ; et quand et quand l'homme en general, de qui ie cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus entier qu'en nul aultre lieu ; la varieté et verité de ses conditions internes, en gros et en detail ; la diversité des moyens de son assemblage, et des accidents qui le menacent.

[1] Pour moi, j'aimerais mieux être vieux moins longtemps que de vieillir avant la vieillesse. Cic. *de Senectute,* c. 10.

Or ceulx qui escrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux evenements, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceulx là me sont plus propres : voylà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Ie suis bien marry que nous n'ayons une douzaine de Laërtius, ou qu'il ne soit plus estendu, ou plus entendu : car ie suis pareillement curieux de cognoistre les fortunes et la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoistre la diversité de leurs dogmes et fantasies. En ce genre d'estude des histoires, il fault feuilleter, sans distinction, toutes sortes d'aucteurs et vieils et nouveaux, et barragouins et françois, pour y apprendre les choses dequoy diversement ils traictent. Mais Cesar singulierement me semble meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy mesme : tant il a de perfection et d'excellence par dessus touts les aultres, quoy que Salluste soit du nombre. Certes, ie lis cet aucteur avecques un peu plus de reverence et de respect, qu'on ne lict les humains ouvrages ; tantost le considerant luy mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur ; tantost la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement touts les historiens, comme dict Cicero, mais à l'adventure Cicero mesme : avecques tant de sincerité en ses iugements, parlant de ses ennemis, que sauf les faulses couleurs dequoy il veult couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, ie pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire qu'il a esté trop espargnant à parler de soy ; car tant de grandes choses ne peuvent avoir esté executees par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met.

I'ayme les historiens ou fort simples ou excellents. Les simples, qui n'ont point dequoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soing et la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer, à la bonne foy, toutes choses sans chois et sans triage, nous laissent le iugement entier pour la cognoissance de la verité : tel est entre aultres, pour exemple, le bon Froissard, qui a marché en son entreprinse d'une si franche naïfveté, qu'ayant faict une faulte, il ne craint aulcunement de la recognoistre et corriger en l'endroict où il en a esté adverty ; et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroient, et les differents rapports qu'on luy faisoit : c'est la matiere de l'histoire nue et informe ; chascun en peult faire son proufit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellents ont la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu ; peuvent trier, de deux rapports, celuy qui est plus vraysemblable ; de la condition des princes et de leurs humeurs, ils en concluent les conseils, et leur attribuent les paroles convenables : ils ont raison de prendre l'auctorité de reigler nostre creance à la leur ; mais certes cela n'appartient à gueres de gents. Ceulx d'entre deux (qui est la plus commune façon) nous gastent tout : ils veulent nous mascher les morceaux ; ils se donnent loy de iuger, et par consequent d'incliner l'histoire à leur fantasie ; car depuis que le iugement pend d'un costé, on ne se peult garder de contourner et tordre la narration à ce biais : ils entreprennent de choisir les choses dignes d'estre sceues, et nous cachent souvent telle parole, telle action privée, qui nous instruiroit mieulx ; obmettent, pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent pas, et peult-estre encores telle chose, pour ne la sçavoir dire

en bon latin ou françois. Qu'ils estalent hardiement leur eloquence et leur discours, qu'ils iugent à leur poste : mais qu'ils nous laissent aussi dequoy iuger aprez eulx ; et qu'ils n'alterent ny dispensent, par leurs raccourciments et par leur chois, rien sur le corps de la matiere ; ains qu'ils nous la renvoyent pure et entiere en toutes ses dimensions.

Le plus souvent on trie, pour cette charge, et notamment en ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de sçavoir bien parler ; comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire : et eulx ont raison, n'ayants esté gagez que pour cela, et n'ayants mis en vente que le babil, de ne se soulcier aussi principalement que de cette partie ; ainsin, à force beaux mots, ils nous vont pastissant une belle contexture des bruits qu'ils ramassent ez carrefours des villes. Les seules bonnes histoires sont celles qui ont esté escriptes par ceulx mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participants à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'aultres de mesme sorte : telles sont quasi toutes les grecques et romaines ; car plusieurs tesmoings oculaires ayants escript de mesme subiect (comme il advenoit en ce temps là que la grandeur et le sçavoir se rencontroient communement), s'il y a de la faulte, elle doibt estre merveilleusement legiere, et sur un accident fort doubteux. Que peult on esperer d'un medecin traictant de la guerre, ou d'un escholier traictant les desseings des princes ? Si nous voulons remarquer la religion que les Romains avoient en cela, il n'en fault que cet exemple : Asinius Polio trouvoit ez histoires mesmes de Cesar quelque mescompte en quoy il estoit tumbé, pour n'avoir peu iecter les yeulx en touts les endroicts de son armee, et en

avoir creu les particuliers qui luy rapportoient souvent des choses non assez verifiees ; ou bien pour n'avoir esté assez curieusement adverty par ses lieutenants des choses qu'ils avoient conduictes en son absence. On peult veoir par là si cette recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celuy qui y a commandé, ny aux soldats, de ce qui s'est passé prez d'eulx, si à la mode d'une information iudiciaire, on ne confronte les tesmoings et receoit les obiects sur la preuve des ponctilles de chasque accident. Vrayement la cognoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche : mais cecy a esté suffisamment traicté par Bodin, et selon ma conception.

Pour subvenir un peu à la trahison de ma memoire, et à son default, si extreme qu'il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme recents et à moy incogneus, que i'avoy leu soigneusement quelques annees auparavant, et barbouillé de mes notes, i'ay prins en coustume, depuis quelque temps, d'adiouster au bout de chasque livre (ie dis de ceulx desquels ie ne me veulx servir qu'une fois) le temps auquel i'ay achevé de le lire, et le iugement que i'en ay retiré en gros ; à fin que cela me represente au moins l'air et idee generale que i'avoy conceu de l'aucteur en le lisant. Ie veulx icy transcrire aulcunes de ces annotations.

Voycy ce que ie meis, il y a environ dix ans, en mon Guicciardin (car quelque langue que parlent mes livres, ie leur parle en la mienne) : « Il est historiographe diligent, et duquel, à mon advis, autant exactement que de nul aultre, on peult apprendre la verité des affaires de son temps : aussi, en la pluspart, en a il esté acteur luy mesme, et en reng honnorable. Il n'y a aulcune apparence que par

haine, faveur ou vanité, il ayt desguisé les choses ; dequoy font foy les libres iugements qu'il donne des grands, et notamment de ceulx par lesquels il avoit esté advancé et employé aux charges, comme du pape Clement septiesme. Quant à la partie dequoy il semble se vouloir prevaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons et enrichis de beaux traicts : mais il s'y est trop pleu ; car pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un subiect si plein et ample, et à peu prez infiny, il en devient lasche, et sentant un peu le cacquet scholastique. I'ay aussi remarqué cecy, que de tant d'ames et effects qu'il iuge, de tant de mouvements et conseils, il n'en rapporte iamais un seul à la vertu, religion et conscience, comme si ces parties là estoient du tout esteinctes au monde ; et de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes, il en reiecte la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque proufit. Il est impossible d'imaginer que parmy cet infiny nombre d'actions dequoy il iuge, il n'y en ayt eu quelqu'une produicte par la voye de la raison : nulle corruption peult avoir saisy les hommes si universellement, que quelqu'un n'eschappe de la contagion. Cela me faict craindre qu'il y aye un peu du vice de son goust, et peult estre advenu qu'il ayt estimé d'aultruy selon soy. »

En mon Philippe de Comines il y a cecy : « Vous y trouverez le langage doulx et agreable, d'une naïfve simplicité ; la narration pure, et en laquelle la bonne foy de l'aucteur reluict evidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie parlant d'aultruy ; ses discours et enhortements accompaignez plus de bon zele et de verité, que d'aulcune exquise suffisance ; et, tout par tout, de l'auctorité et gravité, repre-

sentant son homme de bon lieu, et eslevé aux grands affaires. »

Sur les Memoires du monsieur du Bellay : « C'est tousiours plaisir de veoir les choses escriptes par ceulx qui ont essayé comme il les fault conduire ; mais il ne se peult nier qu'il ne se descouvre evidemment, en ces deux seigneurs icy, un grand deschet de la franchise et liberté d'escrire, qui reluict ez anciens de leur sorte, comme au sire de Iouinville, domestique de sainct Louys ; Eginard, chancelier de Charlemaigne ; et de plus fresche memoire, en Philippe de Comines. C'est icy plustost un plaidoyer pour le roy François contre l'empereur Charles cinquiesme, qu'une histoire. Ie ne veulx pas croire qu'ils ayent rien changé quant au gros du faict ; mais de contourner le iugement des evenements, souvent contre raison, à nostre advantage, et d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils en font mestier : tesmoing les reculements de messieurs de Montmorency et de Byron, qui y sont oubliez ; voire le seul nom de madame d'Estampes ne s'y treuve point. On peult couvrir les actions secrettes ; mais de taire ce que tout le monde sçait, et les choses qui on tiré des effects publicques et de telle consequence, c'est un default inexcusable. Somme, pour avoir l'entiere cognoissance du roy François et des choses advenues de son temps, qu'on s'addresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peult faire ici de proufit, c'est par la deduction particuliere des battailles et exploicts de guerre où ces gentilshommes se sont trouvez ; quelques paroles et actions privees d'aulcuns princes de leur temps ; et les practiques et negociations conduictes par le seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estre sceues, et des discours non vulgaires. »

CHAPITRE XI

DE LA CRUAUTÉ

Il me semble que la vertu est chose aultre, et plus noble, que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. Les ames reiglees d'elles mesmes et bien nees, elles suyvent mesme train, et representent en leurs actions mesme visage que les vertueuses : mais la vertu sonne ie ne sçay quoy de plus grand et de plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, doulcement et paisiblement conduire à la suitte de la raison. Celuy qui, d'une doulceur et facilité naturelle, mespriseroit les offenses receues, feroit chose tres belle et digne de louange : mais celuy qui, picqué et oultré iusques au vif d'une offense, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, et aprez un grand conflict, s'en rendroit enfin maistre, feroit sans doubte beaucoup plus. Celuy là feroit bien ; et cettuy cy vertueusement : l'une action se pourroit dire bonté ; l'aultre, vertu ; car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne peult s'exercer sans partie. C'est à l'adventure pourquoy nous nommons Dieu, bon, fort, et liberal, et iuste, mais nous ne le nommons pas *vertueux ;* ses operations sont toutes naïfves et sans effort. Des philosophes, non seulement stoïciens, mais encores epicuriens (et cette enchere ie l'emprunte de l'opinion commune, qui est faulse, quoy que die ce subtil rencontre d'Arcesilaus à celuy qui luy reprochoit que beaucoup de gents passoient de son eschole en l'epicurienne ; mais iamais au rebours : « Ie cróy bien : des coqs il se faict des chappons assez ; mais des chappons

il ne s'en faict iamais des coqs : » car, à la verité, en fermeté et rigueur d'opinions et de preceptes, la secte epicurienne ne cede aulcunement à la stoïque ; et un stoïque recognoissant meilleure foy que ces disputateurs, qui pour combattre Epicurus et se donner beau ieu, luy font dire ce à quoy il ne pensa iamais, contournants ses paroles à gauche, argumentants par la loy grammairienne aultre sens de sa façon de parler, et aultre creance que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame et en ses mœurs, dict qu'il a laissé d'estre epicurien pour cette consideration, entre aultres, qu'il treuve leur route trop haultaine et inaccessible : *et ii, qui φιλήδονοι vocantur, sunt φιλόκαλοι et φιλοδίκαιοι, omnesque virtutes et colunt et retinent* [1]) ; des philosophes stoïciens et epicuriens, dis ie, il y en a plusieurs qui ont iugé que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien reiglee et bien disposee à la vertu ; ce n'estoit pas assez d'avoir nos resolutions et nos discours au dessus de touts les efforts de fortune ; mais qu'il falloit encores rechercher les occasions d'en venir à la preuve : ils veulent quester de la douleur, de la necessité, et du mespris, pour les combattre, et pour tenir leur ame en haleine : *multum sibi adiicit virtus lacessita* [2]. C'est l'une des raisons pourquoy Epaminondas, qui estoit encores d'une tierce secte, refuse des richesses que la fortune luy met en main par une voye tres legitime, pour avoir, dict il, à s'escrimer contre la pauvreté, en laquelle extreme il se mainteint tousiours. Socrates s'essayoit, ce me semble, encores plus rudement, conser-

[1] Car ceux qu'on appelle *amoureux de la volupté* sont en effet *amoureux de l'honnêteté et de la justice*, et ils respectent et pratiquent toutes les vertus. Cic. *Epist. fam.* XV, 19.

[2] La vertu se perfectionne par les combats. Sénèque, *Ep.* 13.

vant pour son exercice la malignité de sa femme, qui est un essay à fer esmoulu. Metellus ayant, seul de touts les senateurs romains, entreprins, par l'effort de sa vertu, de soustenir la violence de Saturninus, tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une loy iniuste en faveur de la commune, et ayant encouru par là les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les refusants, entretenoit ceulx qui en cette extremité le conduisoient en la place, de tels propos : « Que c'estoit chose trop facile et trop lasche que de mal faire ; et que de faire bien où il n'y eust point de dangier, c'estoit chose vulgaire : mais de faire bien où il y eust dangier, c'estoit le propre office d'un homme de vertu. » Ces paroles de Metellus nous representent bien clairement ce que ie vouloy verifier, que la vertu refuse la facilité pour compaigne ; et que cette aysee, doulce et penchante voye, par où se conduisent les pas reiglez d'une inclination de nature, n'est pas celle de la vraye vertu : elle demande un chemin aspre et espineux ; elle veult avoir, ou des difficultez estrangieres à luicter, comme celle de Metellus, par le moyen desquelles fortune se plaist à luy rompre la roideur de sa course, ou des difficultez internes que luy apportent les appetits desordonnez et imperfections de nostre condition.

Ie suis venu iusques icy bien à mon ayse : mais au bout de ce discours, il me tumbe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaicte qui soit venue à ma cognoissance, seroit, à mon compte, une ame de peu de recommendation : car ie ne puis concevoir en ce personnage aulcun effort de vicieuse concupiscence ; au train de sa vertu, ie n'y puis imaginer aulcune difficulté ny aulcune contraincte ; ie cognoy sa raison si puissante et si

maistresse chez luy, qu'elle n'eust iamais donné moyen à un appetit vicieux seulement de naistre ; à une vertu si eslevee que la sienne, ie ne puis rien mettre en teste ; il me semble la veoir marcher d'un victorieux pas et triumphant, en pompe et à son ayse, sans empeschement ne destourbier. Si la vertu ne peult luire que par le combat des appetits contraires, dirons nous doncques qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice ; et qu'elle luy doibve cela, d'en estre mise en credit et en honneur ? Que deviendroit aussi cette brave et genereuse volupté epicurienne, qui faict estat de nourrir mollement en son giron et y faire folastrer la vertu, luy donnant pour ses iouets la honte, les fiebvres, la pauvreté, la mort et les gehennes ? Si ie presuppose que la vertu parfaicte se cognoist à combattre et porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goutte sans s'esbranler de son assiette ; si ie luy donne pour son obiect necessaire l'aspreté et la difficulté : que deviendra la vertu qui sera montee à tel poinct, que de non seulement mespriser la douleur, mais de s'en esiouyr, et de se faire chatouiller aux poinctes d'une forte cholique ; comme est celle que les epicuriens ont establie, et de laquelle plusieurs d'entre eulx nous ont laissé par leurs actions des preuves tres certaines ? comme ont bien d'aultres, que ie treuve avoir surpassé par effect les reigles mesmes de leur discipline ; tesmoing le ieune Caton : quand ie le veoy mourir et se deschirer les entrailles, ie ne me puis contenter de croire simplement qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble et d'effroy ; ie ne puis croire qu'il se mainteint seulement en cette desmarche, que les reigles de la secte stoïque luy ordonnoient, rassise, sans esmotion et impassible ; il y avoit, ce me semble,

en la vertu de cet homme trop de gaillardise et de verdeur, pour s'en arrester là. Ie croy sans doubte qu'il sentit du plaisir et de la volupté en une si noble action, et qu'il s'y agrea plus qu'en aultre de celles de sa vie : *sic abiit e vita, ut causam moriendi nactum se esse guaderet*[1]. Ie le croy si avant, que i'entre en doubte s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploict luy feust ostee ; et si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez publicques plus que les siennes, ne me tenoit en bride, ie tumberois ayseement en cette opinion, Qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle espreuve, et d'avoir favorisé ce brigand à fouler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action ie ne sçay quelle esiouïssance de son ame, et une esmotion de plaisir extraordinaire et d'une volupté virile, lorsqu'elle consideroit la noblesse et la haulteur de leur entreprinse :

Deliberata morte ferocior[2] :

non pas aiguisee par quelque esperance de gloire, comme les iugements populaires et effeminez d'aulcuns hommes ont iugé (car cette consideration est trop basse pour toucher un cœur si genereux, si haultain et si roide) ; mais pour la beaulté de la chose mesme en soy, laquelle il veoyoit bien plus claire et en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire. La philosophie m'a faict plaisir, de iuger qu'une si belle action eust esté indecemment logee en toute aultre vie qu'en celle de Caton, et qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi : pourtant ordonna il, selon raison, et

[1] Il sortit de la vie, heureux d'avoir trouvé un motif pour se donner la mort. Cic. *Tusc. quæst.* I, 30.

[2] Plus fière, parce qu'elle avait résolu de mourir. Hor. *Od.* I, 37, 29.

à son fils et aux senateurs qui l'accompagnoient, de prouveoir aultrement à leur faict. *Catoni quum incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetua constantia roboravisset, semperque in proposito... consilio permansisset, moriendum potius, quam tyranni vultus adspiciendus, erat*[1]. Toute mort doibt estre de mesme sa vie : nous ne devenons pas aultres pour mourir. I'interprete tousiours la mort par la vie : et si on m'en recite quelqu'une, forte par apparence, attachee à une vie foible, ie tiens qu'elle est produicte de cause foible et sortable à sa vie. L'aysance doncques de cette mort, et cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doibve rabattre quelque chose du lustre de sa vertu ? Et qui, de ceulx qui ont la cervelle tant soit peu teincte de la vraye philosophie, peult se contenter d'imaginer Socrates seulement franc de crainte et de passion en l'accident de sa prison, de ses fers et de sa condemnation ? et qui ne recognoist en luy, non seulement de la fermeté et de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle là), mais encores ie ne sçay quel contentement nouveau, et une alaigresse eniouee en ses propos et façons dernieres ? A ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa iambe aprez que les fers en feurent hors, accuse il pas une pareille doulceur et ioye en son ame, pour estre desenforgee des incommoditez passees, et à mesme d'entrer en cognoissance des choses à venir ? Caton me pardonnera, s'il luy plaist ; sa mort est plus tragique et plus tendue, mais cette cy est encores, ie ne sçay comment,

[1] Caton, qui avait reçu de la nature une sévérité inflexible, et qui, toujours inébranlable dans ses principes et ses devoirs, avait fortifié par l'habitude la fermeté de son caractère, Caton dut mourir plutôt que de soutenir l'aspect d'un tyran. Cic. *de Officiis*, I, 31.

plus belle. Aristippus, à ceulx qui la plaignoient, « Les dieux m'en envoyent une telle ! » dict il. On veoid aux ames de ces deux personnages et de leurs imitateurs (car, de semblables, ie fois grand doubte qu'il y en ait eu), une si parfaicte habitude à la vertu, qu'elle leur est passee en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ny des ordonnances de la raison, pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse; c'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel et ordinaire ; ils l'ont rendue telle par un long exercice des preceptes de la philosophie, ayants rencontré une belle et riche nature : les passions vicieuses qui naissent en nous ne treuvent plus par où faire entree en eulx ; la force et roideur de leur ame estouffe et esteinct les concupiscences aussitost qu'elles commencent à s'esbranler.

Or, qu'il ne soit plus beau, par une haulte et divine resolution, d'empescher la naissance de tentations, et de s'estre formé à la vertu, de maniere que les semences mesmes des vices en soyent de racinees, que d'empescher à vifve force leur progrez, et s'estant laissé surprendre aux esmotions premieres des passions, s'armer et se bander pour arrester leur course et les vaincre ; et que ce second effect ne soit encores plus beau, que d'estre simplement garny d'une nature facile et debonnaire et desgoustee par soy mesme de la desbauche du vice, ie ne pense point qu'il y ait doubte : car cette tierce et derniere façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux ; exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire : ioinct que cette condition est si voysine à l'imperfection et à la foiblesse, que ie ne sçay pas bien comment en desmesler les confins et les distinguer ; les noms mesmes de Bonté et d'Inno-

cence sont à cette cause aulcunement noms de mespris. Ie veoy que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobrieté et temperance, peuvent arriver à nous par defaillance corporelle ; la fermeté aux dangiers (si fermeté il la faut appeller), le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peuvent venir et se treuvent souvent aux hommes par faulte de bien iuger de tels accidents, et ne les concevoir tels qu'ils sont : la faulte d'apprehension et la bestise contrefont ainsi par fois les effects vertueux ; comme i'ay veu souvent advenir qu'on a loué des hommes de ce dequoy ils meritoient du blasme. Un seigneur italien tenoit une fois ce propos en ma presence, au desadvantage de sa nation : Que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils preveoyoient les dangiers et accidents qui leur pouvoient advenir, de si loing, qu'il ne falloit pas trouver estrange si on les veoyoit souvent à la guerre prouveoir à leur seureté, voire avant que d'avoir recogneu le peril : Que nous et les Espaignols, qui n'estions pas si fins, allions plus oultre ; et qu'il nous falloit faire veoir à l'œil et toucher à la main le dangier, avant que de nous en effroyer ; et que lors aussi nous n'avions plus de tenue : mais que les Allemans et les Souysses, plus grossiers et plus lourds, n'avoient le sens de se radviser, à peine lors mesme qu'ils estoient accablez soubs les coups. Ce n'estoit à l'adventure que pour rire. Si est il bien vray qu'au mestier de la guerre les apprentifs se iectent bien souvent aux hasards, d'aultre inconsideration qu'ils ne font aprez y avoir esté eschauldez :

> Haud ignarus... quantum nova gloria in armis,
> Et prædulce decus, primo certamine, possit [1].

[1] On sait ce que peut sur un jeune guerrier la soif de la gloire, et la douce espérance d'un premier triomphe. VIRG. *Énéid.* XI, 154.

Voylà pourquoy, quand on iuge d'une action particuliere, il fault considerer plusieurs circonstances, et l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

Pour dire un mot de moy mesme : i'ay veu quelquesfois mes amis appeller prudence en moy ce qui estoit fortune ; et estimer advantage de courage et de patience ce qui estoit advantage de iugement et opinion ; et m'attribuer un tiltre pour aultre, tantost à mon gaing, tantost à ma perte. Au demourant, il s'en fault tant que ie sois arrivé à ce premier et plus parfaict degré d'excellence, où de la vertu il se faict une habitude, que du second mesme ie n'en ay faict gueres de preuves. Ie ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs dequoy ie me suis trouvé pressé : ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieulx dire, accidentale et fortuite. Si ie feusse nay d'une complexion plus desreiglée, ie crains qu'il feust allé piteusement de mon faict ; car ie n'ay essayé gueres de fermeté en mon ame pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes : ie ne sçay point nourrir des querelles et du debat chez moy. Ainsi, ie ne me puis dire nul grand mercy dequoy ie me treuve exempt de plusieurs vices ;

> Si vitiis mediocribus et mea paucis
> Mendosa est natura, alioqui recta : velut si
> Egregio inspersos reprehendas corpore nævos [1] :

ie le dois plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a faict naistre d'une race fameuse en preud'hommie, et d'un tres bon pere : ie ne sçay s'il

[1] Si je n'ai que des défauts peu considérables et en petit nombre, comme quelques taches légères qui seraient éparses sur un beau visage. HOR. *Sat.* I, 6, 65.

a escoulé en moy partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques, et la bonne institution de mon enfance, y ont insensiblement aydé, ou si ie suis aultrement ainsi nay,

> Seu Libra, seu me Scorpius adspicit
> Formidolosus, pars violentior
> Natalis horæ, seu tyrannus
> Hesperiæ Capricornus undæ [1] ;

mais tant y a que la pluspart des vices, ie les ay de moy mesme en horreur. Le mot d'Antisthenes à celuy qui luy demandoit le meilleur apprentissage, « Desapprendre le mal, » semble s'arrester à cette image. Ie les ay, dis ie, en horreur, d'une opinion si naturelle et si mienne, que ce mesme instinct et impression que i'en ay apporté de la nourrice, ie l'ay conservé sans qu'aulcunes occasions me l'ayent sceu faire alterer ; voire non pas mes discours propres, qui, pour s'estre desbandez en aulcunes choses de la route commune, me licentieroient ayseement à des actions que cette naturelle inclination me faict haïr. Je diray un monstre, mais ie le diray pourtant : ie treuve par là en plusieurs choses plus d'arrest et de reigle en mes mœurs qu'en mon opinion ; et ma concupiscence moins desbauchee que ma raison. Aristippus establit des opinions si hardies en faveur de la volupté et des richesses, qu'il meit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de luy : mais quant à ses mœurs, Dionysius le tyran luy ayant presenté trois belles garses pour qu'il en feist le chois, il respondit qu'il les choisissoit toutes trois, et qu'il avoit mal prins à Paris d'en preferer une à

[1] Soit que je sois né sous le signe de la Balance, ou sous celui du Scorpion, dont le regard est si terrible au moment de la naissance, ou sous le Capricorne, qui règne sur les mers d'Occident. Hor. *Od.* II, 17, 17.

ses compaignes ; mais les ayant conduictes à son logis, il les renvoya sans en taster. Son valet se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il portoit aprez luy, il luy ordonna qu'il en versast et iectast là ce qui luy faschoit. Et Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux et delicats, se porta en sa vie tres devotieusement et laborieusement : il escrit à un sien amy qu'il ne vit que de pain bis et d'eau ; le prie de luy envoyer un peu de fromage, pour quand il vouldra faire quelque sumptueux repas. Seroit il vray que pour estre bon tout à faict, il nous le faille estre par occulte, naturelle et universelle proprieté, sans loy, sans raison, sans exemple ? Les desbordements ausquels ie me suis trouvé engagé ne sont pas, Dieu mercy, des pires ; ie les ay bien condemnez chez moy selon qu'ils le valent, car mon iugement ne s'est pas trouvé infecté par eulx ; au rebours, ie les accuse plus rigoureusement en moy qu'en un aultre : mais c'est tout ; car, au demourant, i'y apporte trop peu de resistance et me laisse trop ayseement pencher à l'aultre part de la balance, sauf pour les reigler et empescher du meslange d'aultres vices, lesquels s'entretiennent et s'entr'enchaisnent pour la pluspart les uns aux aultres, qui ne s'en prend garde ; les miens, ie les ay retrenchez et contraincts les plus seuls et les plus simples que i'ay peu ;

Nec ultra
Errorem foveo [1].

Car quant à l'opinion des stoïciens, qui disent, « le sage œuvrer, quand il œuvre, par toutes les vertus ensemble, quoy qu'il y en ayt une plus apparente, selon la nature de l'action » (et à cela leur pourroit servir aulcunement la similitude du

[1] Hors de là, je ne suis pas vicieux. JUVÉNAL, *Sat.* VIII, 164.

corps humain ; car l'action de la cholere ne se peult exercer que toutes les humeurs ne nous y aydent, quoy que la cholere predomine) : si de là ils veulent tirer pareille consequence, que quand le faultier fault, il fault par touts les vices ensemble, ie ne les en croy pas ainsi simplement, ou ie ne les entens pas ; car ie sens par effect le contraire : ce sont subtilitez aiguës, insubstantielles, ausquelles la philosophie s'arreste par fois. Ie suy quelques vices ; mais i'en fuy d'aultres autant que sçauroit faire un sainct. Aussi desadvouent les peripateticiens cette connexité et cousture indissoluble ; et tient Aristote, qu'un homme prudent et iuste peult estre et intemperant et incontinent. Socrates advouoit à ceulx qui recognoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice, que c'estoit, à la verité, sa propension naturelle, mais qu'il l'avoit corrigee par discipline : et les familiers du philosophe Stilpo disoient qu'estant nay subiect au vin et aux femmes, il s'estoit rendu par estude tres abstinent de l'un et de l'aultre.

Ce que i'ay de bien, ie l'ay, au rebours, par le sort de ma naissance ; ie ne le tiens ny de loy, ny de precepte, ou aultre apprentissage : l'innocence qui est en moy est une innocence niaise ; peu de vigueur, et point d'art. Ie hay, entre aultres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par iugement, comme l'extreme de touts les vices ; mais c'est iusques à telle mollesse, que ie ne veoy pas esgorger un poulet sans desplaisir, et oy impatiemment gemir un lievre soubs les dents de mes chiens, quoy que ce soit un plaisir violent que la chasse. Ceulx qui ont à combattre la volupté usent volontiers de cet argument, pour monstrer qu'elle est toute vicieuse et desraisonnable, « Que lorsqu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de

façon que la raison n'y peult avoir accez ; » et alleguent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

> Quum iam præsagit gaudia corpus,
> Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva [1] :

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne sçauroit lors faire son office, tout perclus et ravy en la volupté. Ie sçay qu'il en peult aller aultrement, et qu'on arrivera par fois, si on veult, à reiecter l'ame, sur ce mesme instant, à aultres pensements : mais il la fault tendre et roidir d'aguet. Ie sçay qu'on peult gourmander l'effort de ce plaisir : et m'y cognoy bien ; et n'ay point trouvé Venus si imperieuse deesse, que plusieurs et plus reformez que moy la tesmoignent. Ie ne prens pour miracle, comme faict la royne de Navarre en l'un des contes de son Heptameron (qui est un gentil livre pour son estoffe), ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité et liberté, avecques une maistresse de long temps desiree, maintenant la foy qu'on luy aura engagee de se contenter des baisers et simples attouchements. Ie croy que l'exemple du plaisir de la chasse y seroit plus propre : comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement et de surprinse, par où nostre raison estonnee perd ce loisir de se preparer à l'encontre, lors qu'aprez une longue queste la beste vient en sursault à se presenter en lieu où à l'adventure nous l'esperions le moins ; cette secousse, et l'ardeur de ces huees, nous frappe si bien, qu'il seroit mal aysé à ceulx qui ayment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce poinct

[1] Aux approches du plaisir, au moment où Vénus va féconder son domaine. LUCRÈCE, IV, 1099.

la pensee ailleurs : et les poëtes font Diane victorieuse du brandon et des fleches de Cupidon :

> Quis non malarum, quas amor curas habet,
> Hæc inter obliviscitur [1] ?

Pour revenir à mon propos, ie me compassionne fort tendrement des afflictions d'aultruy, et pleurerois ayseement par compaignie si, pour occasion que ce soit, ie sçavoy pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes, non vrayes seulement, mais comment que ce soit, ou feinctes ou peinctes. Les morts, ie ne les plains gueres, et les envieroy plustost ; mais ie plains bien fort les mourants. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rostir et manger les corps des trespassez, que ceulx qui les tormentent et persecutent vivants. Les executions mesmes de la iustice, pour raisonnables qu'elles soient, ie ne les puis veoir d'une veue ferme. Quelqu'un ayant à tesmoigner la clemence de Iulius Cesar : « Il estoit, dict il, doulx en ses vengeances : ayant forcé les pirates de se rendre à luy, qui l'avoient auparavant prins prisonnier et mis à rançon ; d'autant qu'il les avoit menacez de les faire mettre en croix, il les y condemna, mais ce feut aprez les avoir faict estrangler. Philemon, son secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. » Sans dire qui est cet aucteur latin, qui ose alleguer pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceulx desquels on a esté offensé, il est aysé à deviner qu'il est frappé des vilains et horribles exemples de cruauté que les tyrans romains meirent en usage.

Quant à moy, en la iustice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure

[1] Peut-on, au milieu de ces distractions, ne pas oublier les soucis du cruel amour ? Hor. *Epod.* II, 37.

cruauté ; et notamment à nous, qui debvrions avoir respect d'envoyer les ames en bon estat ; ce qui ne se peult, les ayants agitees et desesperees par torments insupportables. Ces iours passez, un soldat prisonnier ayant apperceu, d'une tour où il estoit, que le peuple s'assembloit en la place, et que des charpentiers y dressoient leurs ouvrages, creut que c'estoit pour luy ; et entré en la resolution de se tuer, ne trouva qui l'y peust secourir, qu'un vieux clou de charrette rouillé, que la fortune luy offrit : dequoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge ; mais veoyant que ce avoit esté sans effect, bientost aprez il s'en donna un tiers dans le ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes qui entra où il estoit, le trouva en cet estat, vivant encores, mais couché, et tout affoibly de ses coups. Pour employer le temps avant qu'il defaillist, on se hasta de luy prononcer sa sentence ; laquelle ouïe, et qu'il n'estoit condemné qu'à avoir la teste trenchee, il sembla reprendre un nouveau courage, accepta du vin qu'il avoit refusé, remercia ses iuges de la doulceur inesperee de leur condemnation ; qu'il avoit prins party d'appeller la mort, pour la crainte d'une mort plus aspre et insupportable, ayant conceu opinion, par les apprests qu'il avoit veu faire en la place, qu'on le voulsist tormenter de quelque horrible supplice ; et sembla estre delivré de la mort, pour l'avoir changee.

Ie conseilleroy que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veult tenir le peuple en office, s'exerceassent contre les corps des criminels : car de les veoir priver de sepulture, de les veoir bouillir et mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire, que les peines qu'on faict souffrir aux vivants ; quoyque, par effect, ce soit peu ou

rien, comme Dieu dict, *qui corpus occidunt, et postea non habent, quod faciant*[1] : et les poëtes font singulierement valoir l'horreur de cette peincture, et au dessus de la mort :

> Heu ! reliquias semiassi regis, dinudatis ossibus,
> Per terram sanie delibutas fœde divexarier[2] !

Ie me rencontray un iour à Rome, sur le poinct qu'on desfaisoit Catena, un voleur insigne : on l'estrangla, sans aulcune esmotion de l'assistance ; mais quand on veint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup, que le peuple ne suyvist d'une voix plaintifve et d'une exclamation, comme si chascun eust presté son sentiment à cette charongne. Il fault exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif. Ainsin amollit, en cas aulcunement pareil, Artaxerxes, l'aspreté des loix anciennes de Perse, ordonnant que les seigneurs qui avoient failly en leur charge, au lieu qu'on les souloit fouetter, feussent despouillez, et leurs vestements fouettez pour eulx ; et au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveux, qu'on leur ostast leur hault chapeau seulement. Les Aegyptiens, si devotieux, estimoient bien satisfaire à la iustice divine, luy sacrifiant des pourceaux en figure et representez : invention hardie, de vouloir payer en peincture et en umbrage Dieu, substance si essentielle !

Ie vis en une saison en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de nos guerres civiles ; et ne veoid on rien aux

[1] Ils tuent le corps, et après cela ne peuvent rien faire de plus. S. Luc, c. XII, v. 4.

[2] Ah ! ne leur laissez pas sur ces champs désolés
Traîner d'un roi sanglant les os demi-brûlés.
Cic. *Tuscul.* I, 44.

histoires anciennes de plus extreme, que ce que nous en essayons touts les iours : mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvoy ie persuader, avant que ie l'eusse veu, qu'il se feust trouvé des ames si farouches, qui pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre ; hacher et destrencher les membres d'aultruy ; aiguiser leur esprit à inventer des torments inusitez et des morts nouvelles, sans inimitié, sans proufit, et pour cette seule fin de iouyr du plaisant spectacle des gestes et mouvements pitoyables, des gemissements et voix lamentables d'un homme mourant en angoisse. Car voylà l'extreme poinct où la cruauté puisse attaindre : *ut homo hominem, non iratus, non timens, tantum spectaturus, occidat*[1]. De moy, ie n'ay pas sceu veoir seulement sans desplaisir poursuyvre et tuer une beste innocente qui est sans deffense, et de qui nous ne recevons aulcune offense ; et comme il advient communement que le cerf se sentant hors d'haleine et de force, n'ayant plus aultre remede, se reiecte et rend à nous mesmes qui le poursuyvons, nous demandant mercy par ses larmes,

> Questuque, cruentus,
> Atque imploranti similis[2] ;

ce m'a tousiours semblé un spectacle tres desplaisant. Ie ne prens gueres beste en vie, à qui ie ne redonne les champs ; Pythagoras les acheptoit des pescheurs et des oyseleurs, pour en faire autant :

[1] Que l'homme tue un homme sans y être poussé par la colère ou par la crainte, mais par le seul plaisir de le voir expirer. SÉNÈQUE, *Epist.* 90.

[2] Et, sanglant, par ses pleurs semble demander grâce.
VIRG. *Énéid.* VII, 501.

Primoque a cæde ferarum
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum [1].

Les naturels sanguinaires à l'endroict des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Aprez qu'on se feut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaulx, on veint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce crains ie, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité : nul ne prend son esbat à veoir des bestes s'entreiouer et caresser ; et nul ne fault de le prendre à les veoir s'entredeschirer et desmembrer. Et à fin qu'on ne se mocque de cette sympathie que i'ay avecques elles, la theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroict ; et considerant qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, et qu'elles sont comme nous de sa famille, elle a raison de nous enioindre quelque respect et affection envers elles. Pythagoras emprunta la metempsychose des Aegyptiens ; mais depuis elle a esté receue par plusieurs nations, et notamment par nos Druydes :

Morte carent animæ ; semperque, priore relicta
Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ [2] :

la religion de nos anciens Gaulois portoit que les ames estants eternelles, ne cessoient de se remuer et changer de place d'un corps à un aultre : meslant en oultre à cette fantasie quelque consideration de la iustice divine ; car selon les deportements de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu luy ordonnoit un aultre corps

[1] C'est, je crois, du sang des animaux que le premier glaive a été teint. OVIDE, *Métam.* XV, 106.

[2] Les âmes ne meurent point ; mais, après avoir quitté leur premier domicile, elles vont habiter et vivre dans de nouvelles demeures. OVIDE, *Métam.* XV, 158.

à habiter, plus ou moins pénible, et rapportant à sa condition :

> Muta ferarum
> Cogit vincla pati : truculentos ingerit ursis,
> Prædonesque lupis ; fallaces vulpibus addit.
> . . . . . .
> Atque ubi per varios annos, per mille figuras
> Egit. Lethæo purgatos flumine, tandem
> Rursus ad humanæ revocat primordia formæ [1] :

et si elle avoit esté vaillante, ils la logeoient au corps d'un lyon ; si voluptueuse, en celuy d'un pourceau ; si lasche, en celuy d'un cerf ou d'un lievre ; si malicieuse, en celuy d'un regnard ; ainsi du reste, iusques à ce que, purifiee par ce chastiement, elle reprenoit le corps de quelque aultre homme :

> Ipse ego, nam memini, Troiani tempore belli,
> Panthoïdes Euphorbus eram [2].

Quant à ce cousinage là d'entre nous et les bestes, ie n'en fois pas grande recepte : ny de ce aussi que plusieurs nations, et notamment des plus anciennes et plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur societé et compaignie, mais leur ont donné un reng bien loing au dessus d'eulx, les estimants tantost familieres et favories de leurs dieux, et les ayants en respect et reverence plus qu'humaine ; et d'aultres ne recognoissants aultre dieu ny aultre divinité qu'elles. *Belluæ a barbaris propter beneficium consecratæ* [3] :

[1] Il emprisonne les âmes dans le corps des animaux : le cruel habite au sein d'un ours ; le ravisseur, dans les flancs d'un loup ; le renard est le cachot du fourbe... Soumises, pendant un long cercle d'années, à mille diverses métamorphoses, les âmes sont enfin purifiées dans le fleuve de l'Oubli, et Dieu les rend à leur forme première. CLAUDIEN, *in Rufin.* II, 482–491.

[2] Moi-même (il m'en souvient encore), au temps de la guerre de Troie, j'étais Euphorbe, fils de Panthée. — C'est Pythagore qui parle ainsi de lui-même, dans OVIDE, *Métam.* XV, 160.

[3] Les barbares ont divinisé les bêtes, parce qu'ils en recevaient du bien. CIC. *de Nat. deor.* I, 36.

Crocodilon adorat
Pars hæc : illa pavet saturam serpentibus ibin :
Effigies sacri hic nitet aurea cercopitheci ;
. . . . . hic piscem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur [1].

Et l'interpretation mesme que Plutarque donne à cette erreur, qui est tres bien prinse, leur est encores honnorable : car il dict que ce n'estoit pas le chat ou le bœuf (pour exemple) que les Aegyptiens adoroient, mais qu'ils adoroient en ces bestes là quelque image des facultez divines : en cette cy, la patience et l'utilité ; en cette là, la vivacité, ou comme nos voysins les Bourguignons, avecques toute l'Allemaigne, l'impatience de se veoir enfermez ; par où ils representoient la Liberté, qu'ils aymoient et adoroient au delà de toute aultre faculté divine ; et ainsi des aultres. Mais quand ie rencontre, parmy les opinions plus moderees, les discours qui essayent à monstrer la prochaine ressemblance de nous aux animaulx, et combien ils ont de part à nos plus grands privileges, et avecques combien de vraysemblance on nous les apparie, certes, i'en rabbats beaucoup de nostre presumption, et me desmets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les aultres creatures.

Quand tout cela en seroit à dire, si y a il un certain respect qui nous attache, et un general debvoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous debvons la iustice aux hommes, et la grace et la benignité aux aultres

[1] Les uns adorent le crocodile : les autres regardent avec une frayeur religieuse un ibis engraissé de serpents : ici, sur les autels, brille la statue d'or d'un singe à longue queue ; là on adore un poisson du Nil, et des villes entières se prosternent devant un chien. JUVÉN. XV, 2-7.

creatures qui en peuvent estre capables : il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Ie ne crains point à dire la tendresse de ma nature si puerile, que ie ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aumosnes et des hospitaulx pour les bestes. Les Romains avoient un soing publicque de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé. Les Atheniens ordonnerent que les mules et mulets qui avoient servy au bastiment du temple appellé Hecatompedon, feussent libres, et qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement. Les Agrigentins avoient en usage commun d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres, comme les chevaulx de quelque rare merite, les chiens et les oyseaux utiles, ou mesme qui avoient servi de passetemps à leurs enfants : et la magnificence qui leur estoit ordinaire en toutes aultres choses, paroissoit aussi singulierement à la sumptuosité et nombre des monuments eslevez à cette fin, qui ont duré en parade plusieurs siecles depuis. Les Aegyptiens enterroient les loups, les ours, les crocodiles, les chiens et les chats, en lieux sacrez, embasmoient leurs corps, et portoient le dueil à leur trespas. Cimon feit une sepulture honnorable aux iuments avec lesquelles il avoit gaigné par trois fois le prix de la course aux ieux Olympiques. L'ancien Xanthippus feit enterrer son chien sur un chef, en la coste de la mer qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dict il, conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un legier proufit, un bœuf qui l'avoit long temps servy.

CHAPITRE XII

APOLOGIE DE RAIMOND SEBOND

C'EST, à la verité, une tres utile et grande partie que la science; ceulx qui la mesprisent tesmoignent assez leur bestise : mais ie n'estime pas pourtant sa valeur iusques à cette mesure extreme qu'aulcuns luy attribuent, comme Herillus le philosophe, qui logeoit en elle le souverain bien, et tenoit qu'il feust en elle de nous rendre sages et contents ; ce que ie ne croy pas : ny ce que d'aultres ont dict que la science est mere de toute vertu, et que tout vice est produict par l'ignorance. Si cela est vray, il est subiect à une longue interpretation. Ma maison a esté dez long temps ouverte aux gents de sçavoir, et en est fort cogneue ; car mon pere, qui l'a commandee cinquante ans et plus, eschauffé de cette ardeur nouvelle dequoy le roy François premier embrassa les lettres et les meit en credit, rechercha avecques grand soing et despense l'accointance des hommes doctes, les recevant chez luy comme personnes sainctes et ayants quelque particuliere inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences et leurs discours comme des oracles, et avecques d'autant plus de reverence et de religion, qu'il avoit moins de loy d'en iuger ; car il n'avoit aulcune cognoissance des lettres, non plus que ses predecesseurs. Moy ie les ayme bien, mais ie ne les adore pas. Entre aultres, Pierre Bunel, homme de grande reputation de sçavoir en son temps, ayant arresté quelques iours à Montaigne, en la compaignie de mon pere, avecques d'aultres hommes de sa sorte, luy feit present, au desloger, d'un livre qui s'in-

titule : *Theologia naturalis, sive Liber creaturarum, magistri Raimondi de Sebonde ;* et parce que la langue italienne et espaignole estoient familieres à mon pere, et que ce livre est basty d'un espaignol barragouiné en terminaisons latines, il esperoit qu'avecques bien peu d'ayde il en pourroit faire son proufit, et le luy recommenda comme livre tres utile et propre à la saison en laquelle il le luy donna ; ce feut lors que les nouvelletez de Luther commenceoient d'entrer en credit, et esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance : en quoy il avoit un tres bon advis, preveoyant bien par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit ayseement en un exsecrable atheïsme ; car le vulgaire n'ayant pas la faculté de iuger des choses par elles mesmes, se laissant emporter à la fortune et aux apparences, aprez qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser et contrerooller les opinions qu'il avoit eues en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, et qu'on a mis aulcuns articles de sa religion en doubte et à la balance, il iecte tantost aprez ayseement en pareille incertitude toutes les aultres pieces de sa creance, qui n'avoient pas chez luy plus d'auctorité ny de fondement que celles qu'on luy a esbranlees, et secoue, comme un ioug tyrannique, toutes les impressions qu'il avoit receues par l'auctorité des loix ou reverence de l'ancien usage,

Nam cupide conculcatur nimis ante metutum [1] ;

entreprenant dez lors en avant de ne recevoir rien à quoy il n'ayt interposé son decret, et presté particulier consentement.

[1] On foule aux pieds avec joie ce qu'on a craint et révéré. LUCRÈCE, V, 1139.

Or, quelques iours avant sa mort, mon pere ayant, de fortune, rencontré ce livre soubs un tas d'aultres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en françois. Il faict bon traduire les aucteurs comme celuy là, où il n'y a gueres que la matiere à representer : mais ceulx qui ont donné beaucoup à la grace et à l'elegance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommeement pour les rapporter à un idiome plus foible. C'estoit une occupation bien estrange et nouvelle pour moy : mais estant, de fortune, pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui feut oncques, i'en veins à bout, comme ie peus : à quoy il print un singulier plaisir, et donna charge qu'on le feist imprimer ; ce qui feut executé aprez sa mort. Ie trouvay belles les imaginations de cet aucteur, la contexture de son ouvrage bien suyvie, et son desseing plein de pieté. Parce que beaucoup de gents s'amusent à le lire, et notamment les dames, à qui nous debvons plus de service, ie me suis trouvé souvent à mesme de les secourir, pour descharger leur livre de deux principales obiections qu'on luy faict. Sa fin est hardie et courageuse ; car il entreprend, par raisons humaines et naturelles, d'establir et verifier contre les atheïstes touts les articles de la religion chrestienne : en quoy, à dire la verité, ie le treuve si ferme et si heureux, que ie ne pense point qu'il soit possible de mieulx faire en cet argument là ; et croy que nul ne l'a egualé. Cet ouvrage me semblant trop riche et trop beau pour un aucteur duquel le nom soit si peu cogneu, et duquel tout ce que nous sçavons, c'est qu'il estoit Espaignol, faisant profession de medecine, à Toulouse, il y a environ deux cents ans ; ie m'enquis aultrefois à Adrianus Turnebus, qui sçavoit toutes choses, que

ce pouvoit estre de ce livre : il me respondit qu'il pensoit que ce feut quelque quintessence tiree de sainct Thomas d'Aquin ; car, de vray, cet esprit là, plein d'une erudition infinie, et d'une subtilité admirable, estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a que, quiconque en soit l'aucteur ou inventeur (et ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebond ce tiltre), c'estoit un tres suffisant homme, et ayant plusieurs belles parties.

La premiere reprehension qu'on faict de son ouvrage, c'est que les chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur creance par des raisons humaines, qui ne se conceoit que par foy, et par une inspiration particuliere de la grace divine. En cette obiection il semble qu'il y ayt quelque zele de pieté ; et à cette cause, nous fault il, avecques autant plus de doulceur et de respect, essayer de satisfaire ceulx qui la mettent en avant. Ce seroit mieulx la charge d'un homme versé en la theologie, que de moy, qui n'y sçay rien : toutesfois ie iuge ainsi, qu'à une chose si divine et si haultaine, et surpassant de si loing l'humaine intelligence, comme est cette Verité de laquelle il a pleu à la bonté de Dieu nous esclairer, il est bien besoing qu'il nous preste encores son secours, d'une faveur extraordinaire et privilegiee, pour la pouvoir concevoir et loger en nous ; et ne croy pas que les moyens purement humains en soient aulcunement capables ; et s'ils l'estoient, tant d'ames rares et excellentes et si abondamment garnies de forces naturelles ez siecles anciens, n'eussent pas failly, par leur discours, d'arriver à cette cognoissance. C'est la foy seule qui embrasse vifvement et certainement les haults mysteres de nostre religion : mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une

tres belle et tres louable entreprinse, d'accommoder encores au service de nostre foy les utils naturels et humains que Dieu nous a donnez ; il ne fault pas doubter que ce ne soit l'usage le plus honnorable que nous leur sçaurions donner, et qu'il n'est occupation ny desseing plus digne d'un homme chrestien, que de viser, par touts ses estudes et pensements, à embellir, estendre et amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'ame ; nous luy debvons encores et rendons une reverence corporelle ; nous appliquons nos membres mesmes, et nos mouvements, et les choses externes, à l'honnorer : il en fault faire de mesme, et accompaigner nostre foy de toute la raison qui est en nous ; mais tousiours avecques cette reservation, de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle depende, ny que nos efforts et arguments puissent attaindre à une si supernaturelle et divine science. Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire ; si elle y entre non seulement par discours, mais encores par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur : et certes ie crains pourtant que nous ne la iouïssions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foy vifve ; si nous tenions à Dieu par luy, non par nous ; si nous avions un pied et un fondement divin : les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbranler comme elles ont ; nostre fort ne seroit pas pour se rendre à une si foible batterie ; l'amour de la nouvelleté, la contraincte des princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire et fortuit de nos opinions, n'auroient pas la force de secouer et alterer nostre croyance ; nous ne la lairrions pas troubler à la mercy d'un nouvel argument, et à la persuasion,

non pas de toute la rhetorique qui feut oncques ; nous soustiendrions ces flots d'une fermeté inflexible et immobile :

> Illisos fluctus rupes ut vasta refundit,
> Et varias circum latrantes dissipat undas
> Mole sua [1].

Si ce rayon de la Divinité nous touchoit aulcunement, il y paroistroit par tout : non seulement nos paroles, mais encores nos operations en porteroient la lueur et le lustre ; tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté. Nous debvrions avoir honte qu'ez sectes humaines il ne feut iamais partisan, quelque difficulté et estrangeté que mainteinst sa doctrine, qui n'y conformast aulcunement ses deportements et sa vie : et une si divine et celeste institution ne marque les chrestiens que par la langue! Voulez vous veoir cela ? comparez nos mœurs à un mahometan, à un païen ; vous demeurez tousiours au dessoubs : là où, au regard de l'advantage de nostre religion, nous debvrions luire en excellence, d'une extreme et incomparable distance ; et debvroit on dire : « Sont ils si iustes, si charitables, si bons ? ils sont donc chrestiens. » Toutes aultres apparences sont communes à toutes religions ; esperance, confiance, evenements, cerimonies, penitence, martyres : la marque peculiere de nostre Verité debvroit estre nostre vertu, comme elle est aussi la plus celeste marque et la plus difficile, et comme c'est la plus digne production de la Verité. Pourtant eut raison nostre bon sainct Louys, quand ce roy tartare qui s'estoit

[1] Tel, inébranlable sur ses bases profondes, un vaste rocher repousse les flots qui grondent autour de lui, et brise leur rage impuissante. (Vers imités de VIRGILE, *Énéid.* VII, 587, et qui ont été faits par un anonyme à la louange de RONSARD, tom. X des œuvres de ce poète, *Paris*, 1609, in-12.)

faict chrestien desseignoit de venir à Lyon baiser les pieds au pape, et y recognoistre la sanctimonie qu'il esperoit trouver en nos mœurs, de l'en destourner instamment, de peur qu'au contraire nostre desbordee façon de vivre ne le desgoustast d'une si saincte creance : combien que depuis il adveint tout diversement à cet aultre, lequel estant allé à Rome pour mesme effect, y veoyant la dissolution des prelats et peuple de ce temps là, s'establit d'autant plus fort en nostre religion, considerant combien elle debvoit avoir de force et de divinité, à maintenir sa dignité et sa splendeur parmy tant de corruption, et en mains si vicieuses. Si nous avions une seule goutte de foy, nous remuerions les montaignes de leur place, dict la saincte parole : nos actions, qui seroient guidees et accompaignees de la Divinité, ne seroient pas simplement humaines ; elles auroient quelque chose de miraculeux comme nostre croyance. *Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas*[1]. Les uns font accroire au monde qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent pas ; les aultres, en plus grand nombre, se le font accroire à eulx mesmes, ne sçachants pas penetrer que c'est que croire : et nous trouvons estrange si, aux guerres qui pressent à cette heure nostre estat, nous veoyons flotter les evenements, et diversifier d'une maniere commune et ordinaire ; c'est que nous n'y apportons rien que le nostre. La iustice, qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement et couverture : elle y est bien alleguee ; mais elle n'y est ny receue, ny logee, ny espousee : elle y est comme en la bouche de l'advocat, non comme dans le

[1] Crois, et tu connaîtres bientôt la route de la vertu et du bonheur. QUINTILIEN, XII, 11. Montaigne a détourné le sens du texte de Quintilien.

cœur et affection de la partie. Dieu doibt son secours extraordinaire à la foy et à la religion, non pas à nos passions : les hommes y sont conducteurs, et s'y servent de la religion ; ce debvroit estre tout le contraire. Sentez si ce n'est par nos mains que nous la menons : à tirer, comme de cire, tant de figures contraires d'une reigle si droicte et si ferme, quand s'est il veu mieulx, qu'en France, en nos iours ? Ceulx qui l'ont prinse à gauche, ceulx qui l'ont prinse à droicte, ceulx qui en disent le noir, ceulx qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes et ambitieuses entreprinses, s'y conduisent d'un progrez si conforme en desbordement et iniustice, qu'ils rendent doubteuse et mal aysee à croire la diversité qu'ils pretendent de leurs opinions, en chose de laquelle depend la conduicte et loy de nostre vie : peult on veoir partir de mesme eschole et discipline des mœurs plus unies, plus unes ? Voyez l'horrible impudence dequoy nous pelotons les raisons divines ; et combien irreligieusement nous les avons et reiectees et reprinses, selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publicques. Cette proposition si solenne, « S'il est permis au subiect de se rebeller et armer contre son prince pour la deffense de la religion : » souvienne vous en quelles bouches, cette annee passee, l'affirmative d'icelle estoit l'arc boutant d'un party ; la négative, de quel aultre party c'estoit l'arc boutant : et oyez à present de quel quartier vient la voix et instruction de l'une et de l'aultre ; et si les armes bruyent moins pour cette cause que pour celle là. Et nous bruslons les gents qui disent qu'il fault faire souffrir à la Verité le ioug de nostre besoing : et de combien faict la France pis que de le dire ? Confessons la verité : qui trieroit de

l'armee mesme legitime ceulx qui y marchent par le seul zele d'une affection religieuse, et encores ceulx qui regardent seulement la protection des loix de leur païs, ou service du prince, il n'en sçauroit bastir une compaignie de gents d'armes complette. D'où vient cela, qu'il s'en treuve si peu qui ayent maintenu mesme volonté et mesme progrez en nos mouvements publicques, et que nous les veoyons tantost n'aller que le pas, tantost y courir à bride avallee ; et mesmes hommes tantost gaster nos affaires par leur violence et aspreté, tantost par leur froideur, mollesse et pesanteur; si ce n'est qu'ils y sont poulsez par des considerations particulieres et casuelles, selon la diversité desquelles ils se remuent ?

Ie veoy cela evidemment, que nous ne prestons volontiers à la devotion que les offices qui flattent nos passions : il n'est point d'hostilité excellente comme la chrestienne ; nostre zele faict merveilles, quand il va secondant nostre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la detraction, la rebellion : à contrepoil, vers la bonté, la benignité, la temperance, si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ny de pied ny d'aile. Nostre religion est faicte pour extirper les vices : elle les couvre, les nourrit, les incite. Il ne fault point faire barbe de foarre à Dieu, comme on dict. Si nous le croyions, ie ne dis pas par foy, mais d'une simple croyance, voire (et ie le dis à nostre grande confusion) si nous le croyions et cognoissions comme une aultre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aymerions au dessus de toutes aultres choses, pour l'infinie bonté et beaulté qui reluict en luy ; au moins marcheroit il en mesme reng de nostre affection que les richesses, les plaisirs, la gloire et nos amis.

Le meilleur de nous ne craint point de l'oultrager, comme il craint d'oultrager son voysin, son parent, son maistre. Est il si simple entendement, lequel ayant d'un costé l'obiect d'un de nos vicieux plaisirs, et de l'aultre, en pareille cognoissance et persuasion, l'estat d'une gloire immortelle, entrast en bigue de l'un pour l'aultre ? et si, nous y renonceons souvent de pur mespris : car quelle envie nous attire au blasphemer, sinon à l'adventure l'envie mesme de l'offense ? Le philosophe Antisthenes, comme on l'initioit aux mysteres d'Orpheus, le presbtre luy disant que ceulx qui se vouoient à cette religion avoient à recevoir, aprez leur mort, des biens eternels et parfaicts : « Pourquoy, si tu le crois, ne meurs tu doncques toy mesme ? » luy feit il. Diogenes, plus brusquement, selon sa mode, et plus loing de nostre propos, au presbtre qui le preschoit de mesme de se faire de son ordre pour parvenir aux biens de l'aultre monde : « Veulx tu pas que ie croye qu'Agesilaus et Epaminondas, si grands hommes, seront miserables, et que toy, qui n'es qu'un veau, et qui ne fais rien qui vaille, seras bienheureux, parce que tu es presbtre ? » Ces grandes promesses de la beatitude eternelle, si nous les recevions de pareille auctorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons :

> Non iam se moriens dissolvi conquereretur;
> Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut anguis,
> Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus [1].

« Ie veulx estre dissoult, dirions nous, et estre avecques Iesus Christ. » La force du discours de

[1] Bien loin de gémir de notre dissolution, nous nous en irions avec joie ; nous laisserions notre enveloppe, comme le serpent quitte sa dépouille, comme le cerf se défait de son vieux bois. LUCRÈCE, III, 612.

Platon, de l'immortalité de l'ame, poulsa bien aulcuns de ses disciples à la mort, pour iouyr plus promptement des esperances qu'il leur donnoit.

Tout cela, c'est un signe tres evident que nous ne recevons nostre religion qu'à nostre façon, et par nos mains, et non aultrement que comme les aultres religions se receoivent. Nous nous sommes rencontrez au païs où elle estoit en usage ; ou nous regardons son ancienneté, ou l'auctorité des hommes qui l'ont maintenue ; ou craignons les menaces qu'elle attache aux mescreants, ou suyvons ses promesses. Ces considerations là doibvent estre employees à nostre creance, mais comme subsidiaires ; ce sont liaisons humaines : une aultre religion, d'aultres tesmoings, pareilles promesses et menaces nous pourroient imprimer, par mesme voye, une creance contraire ; nous sommes chrestiens à mesme tiltre que nous sommes ou Perigordins, ou Allemans. Et ce que dict Plato, qu'il est peu d'hommes si fermes en l'atheïsme, qu'un dangier pressant ne rameine à la recognoissance de la divine puissance, ce roolle ne touche point un vrai chrestien ; c'est à faire aux religions mortelles et humaines, d'estre receues par une humaine conduicte. Quelle foy doibt ce estre, que la lascheté et la foiblesse de cœur plantent en nous et establissent ? plaisante foy, qui ne croid ce qu'elle croid, que pour n'avoir pas le courage de le descroire ! Une vicieuse passion, comme celle de l'inconstance et de l'estonnement, peult elle faire en nostre ame aulcune production reiglee ? Ils establissent, dict il, par la raison de leur iugement, que ce qui se recite des enfers et des peines futures, est feinct : mais l'occasion de l'experimenter s'offrant, lors que la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, sa terreur les remplit

d'une nouvelle creance, par l'horreur de leur condition à venir. Et parce que telles impressions rendent les courages craintifs, il deffend, en ses loix, toute instruction de telles menaces, et la persuasion que des dieux il puisse venir à l'homme aulcun mal, sinon pour son plus grand bien, quand il y escheoit, et pour un medecinal effect. Ils recitent de Bion, qu'infect des atheïsmes de Theodorus, il avoit esté long temps se mocquant des hommes religieux ; mais la mort le surprenant, qu'il se rendit aux plus extremes superstitions : comme si les dieux s'ostoient et se remettoient selon l'affaire de Bion. Platon, et ces exemples, veulent conclurre que nous sommes ramenez à la creance de Dieu ou par raison ou par force. L'atheïsme estant une proposition comme desnaturee et monstrueuse, difficile aussi et mal aysee d'establir en l'esprit humain, pour insolent et desreiglé qu'il puisse estre, il s'en est veu assez, par vanité et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et reformatrices du monde, en affecter la profession par contenance, qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantee en leur conscience : pourtant ils ne lairront de ioindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'espee en la poictrine ; et quand la crainte ou la maladie aura abbattu et appesanty cette licentieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se revenir, et se laisser tout discrettement manier aux creances et exemples publicques. Aultre chose est un dogme serieusement digeré ; aultre chose ces impressions superficielles, lesquelles, nees de la desbauche d'un esprit desmanché, vont nageant temerairement et incertainement en la fantasie. Hommes bien miserables et escervellez, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent !

L'erreur du paganisme, et l'ignorance de nostre saincte Verité, laissa tumber cette grande ame de Platon, mais grande d'humaine grandeur seulement, encores en cet aultre voysin abus, « que les enfants et les vieillards se treuvent plus susceptibles de religion : » comme si elle naissoit et tiroit son credit de nostre imbecillité. Le nœud qui debvroit attacher nostre iugement et nostre volonté, qui debvroit estreindre nostre ame, et ioindre à nostre createur, ce debvroit estre un nœud prenant ses replis et ses forces, non pas de nos considerations, de nos raisons et passions, mais d'une estreincte divine et supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage et un lustre, qui est l'auctorité de Dieu et sa grace. Or nostre cœur et nostre ame estant regie et commandee par la foy, c'est raison qu'elle tire au service de son desseing toutes nos aultres pieces, selon leur portee. Aussi n'est il pas croyable que toute cette machine n'ayt quelques marques empreintes de la main de ce grand architecte, et qu'il n'y ayt quelque image ez choses du monde rapportant aulcunement à l'ouvrier qui les a basties et formees. Il a laissé en ces haults ouvrages le charactere de sa divinité, et ne tient qu'à nostre imbecillité que nous ne le puissions descouvrir : c'est ce qu'il nous dict luy mesme, « Que ses operations invisibles, il nous les manifeste par les visibles. » Sebond s'est travaillé à ce digne estude, et nous monstre comment il n'est piece du monde qui desmente son facteur. Ce seroit faire tort à la bonté divine, si l'univers ne consentoit à nostre creance : le ciel, la terre, les elements, nostre corps et nostre ame, toutes choses y conspirent ; il n'est que de trouver le moyen de s'en servir : elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre ; car ce monde est un temple

tres sainct, dedans lequel l'homme est introduict pour y contempler des statues, non ouvrees de mortelle main, mais celles que la divine pensee a faict sensibles, le soleil, les estoiles, les eaux et la terre, pour nous representer les intelligibles. « Les choses invisibles de Dieu, dict sainct Paul, apparoissent par la creation du monde, considerant sa sapience eternelle, et sa divinité par ses œuvres. »

> Atque adeo faciem cœli non invidet orbi
> Ipse Deus, vultusque suos, corpusque recludit
> Semper volvendo ; seque ipsum inculcat, et offert :
> Ut bene cognosci possit, doceatque videndo
> Qualis eat, doceatque suas attendere leges [1].

Or nos raisons et nos discours humains, c'est comme la matiere lourde et sterile : la grace de Dieu en est la forme ; c'est elle qui y donne la façon et le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates et de Caton demeurent vaines et inutiles pour n'avoir eu leur fin, et n'avoir regardé l'amour et obeïssance du vray createur de toutes choses, et pour avoir ignoré Dieu : ainsin est il de nos imaginations et discours ; ils ont quelque corps, mais une masse informe sans façon et sans iour, si la foy et grace de Dieu n'y sont ioinctes. La foy venant à teindre et illustrer les arguments de Sebond, elle les rend fermes et solides : ils sont capables de servir d'acheminement et de premier guide à un apprentif, pour le mettre à la voye de cette cognoissance ; ils le façonnent aulcunement, et rendent capable de la grace de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit et se perfect aprez nostre creance. Ie sçay un homme

[1] Dieu n'envie pas à la terre l'aspect du ciel : en le faisant sans cesse rouler sur nos têtes, il se montre à nous face à face ; il s'offre à nous, il s'imprime en nous ; il veut être clairement connu, il nous apprend à contempler sa marche et à méditer ses lois. MANILIUS, IV, 907.

d'auctorité, nourry aux lettres, qui m'a confessé avoir esté ramené des erreurs de la mescreance, par l'entremise des arguments de Sebond. Et quand on les despouillera de cet ornement et du secours et approbation de la foy, et qu'on les prendra pour fantasies pures humaines, pour en combattre ceux qui sont precipitez aux espoventables et horribles tenebres de l'irreligion, ils se trouveront encores lors aussi solides et autant fermes que nuls aultres de mesme condition qu'on leur puisse opposer: de façon que nous serons sur les termes de dire à nos parties,

Si melius quid habes, arcesse ; vel imperium fer [1] ;

qu'ils souffrent la force de nos preuves, ou qu'ils nous en facent veoir ailleurs, et sur quelque aultre subiect, de mieulx tissues et mieulx estoffees. Ie me suis, sans y penser, à demy desia engagé dans la seconde obiection à laquelle i'avoy proposé de respondre pour Sebond.

Aulcuns disent que ses arguments sont foibles et ineptes à verifier ce qu'il veult ; et entreprennent de les chocquer ayseement. Il fault secouer ceux cy un peu plus rudement ; car ils sont plus dangereux et plus malicieux que les premiers. On couche volontiers les dicts d'aultruy à la faveur des opinions qu'on a preiugees en soy : à un atheïste, touts escripts tirent à l'atheïsme ; il infecte de son propre venin la matiere innocente. Ceulx cy ont quelque preoccupation de iugement qui leur rend le goust fade aux raisons de Sebond. Au demourant, il leur semble qu'on leur donne beau ieu, de les mettre en liberté de combattre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oseroient attaquer en sa maiesté pleine d'auctorité et de

[1] Si vous avez quelque chose de meilleur, produisez-le ; ou bien soumettez-vous. HOR. *Epist.* I, 5, 6.

commandement. Le moyen que ie prens pour rabbattre cette frenesie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté ; leur faire sentir l'inanité, la vanité et deneantise de l'homme ; leur arracher des poings les chestifves armes de leur raison ; leur faire baisser la teste et mordre la terre soubs l'auctorité et reverence de la maiesté divine. C'est à elle seule qu'appartient la science et la sapience ; elle seule qui peult estimer de soy quelque chose, et à qui nous desrobbons ce que nous nous comptons et ce que nous nous prisons. *Οὐ γὰρ ἐᾷ φρονέειν μέγα ὁ Θεὸς ἄλλον ἢ ἑωυτόν*[1]. Abbattons ce cuider, premier fondement de la tyrannie du maling esprit : *Deus superbis resistit ; humilibus autem dat gratiam*[2]. L'intelligence est en touts les dieux, dict Platon, et point ou peu aux hommes. Or c'est ce pendant beaucoup de consolation à l'homme chrestien, de veoir nos utils mortels et caducques si proprement assortis à nostre foy saincte et divine, que lorsqu'on les employe aux subiects de leur nature mortels et caducques, ils n'y soyent pas appropriez plus uniement, ny avec plus de force. Veoyons donc si l'homme a en sa puissance d'aultres raisons plus fortes que celles de Sebond ; voire s'il est en luy d'arriver à aulcune certitude par argument et par discours. Car sainct Augustin plaidant contre ces gents icy, a occasion de reprocher leur iniustice, en ce qu'ils tiennent faulses les parties de nostre creance que nostre raison fault à establir ; et pour monstrer qu'assez de choses peuvent estre et avoir esté, desquelles nostre discours ne sçauroit

[1] Car Dieu ne veut pas qu'un autre que lui s'enorgueillisse. — HÉRODOTE, VII, 10.

[2] Dieu résiste aux superbes, et fait grâce aux humbles. *I Epist. S. Petri*, c. V. v. 5.

fonder la nature et les causes, il leur met en avant certaines experiences cogneues et indubitables ausquelles l'homme confesse ne rien veoir ; et cela faict il, comme toutes aultres choses, d'une curieuse et ingenieuse recherche. Il fault plus faire, et leur apprendre que pour convaincre la foiblesse de leur raison, il n'est besoing d'aller triant des rares exemples ; et qu'elle est si manque et si aveugle, qu'il n'y a nulle si claire facilité qui luy soit assez claire ; que l'aysé et le mal aysé luy sont un ; que touts subiects egualement, et la nature en general desadvoue sa iurisdiction et entremise.

Que nous presche la Verité, quand elle nous presche fuyr la mondaine philosophie ; quand elle nous inculque si souvent. Que nostre sagesse n'est que folie devant Dieu ; Que de toutes les vanitez, la plus vaine c'est l'homme ; Que l'homme qui presume de son sçavoir, ne sçait pas encores que c'est que sçavoir ; et Que l'homme, qui n'est rien, s'il pense estre quelque chose, se seduict soy mesme et se trompe ? Ces sentences du sainct Esprit expriment si clairement et si vifvement ce que ie veulx maintenir, qu'il ne me fauldroit aulcune aultre preuve contre des gents qui se rendroient avecques toute soubmission et obeïssance à son auctorité : mais ceulx cy veulent estre fouettez à leurs propres despens, et ne veulent souffrir qu'on combatte leur raison que par elle mesme.

Considerons doncques pour cette heure l'homme seul, sans secours estrangier, armé seulement de ses armes, et despourveu de la grace et cognoissance divine, qui est tout son honneur, sa force, et le fondement de son estre : veoyons combien il a de tenue en ce bel equippage. Qu'il me face entendre, par l'effort de son discours, sur quels fondements il a basty ces grands advantages qu'il pense avoir

sur les aultres creatures. Qui luy a persuadé que ce bransle admirable de la voulte celeste, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulants si fierement sur sa teste, les mouvements espoventables de cette mer infinie, soyent establis, et se continuent tant de siecles, pour sa commodité et pour son service ? Est il possible de rien imaginer si ridicule, que cette miserable et chestifve creature, qui n'est pas seulement maistresse de soy, exposee aux offenses de toutes choses, se die maistresse et emperiere de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie, tant s'en fault de la commander ? Et ce privilege qu'il s'attribue d'estre seul en ce grand bastiment qui ayt la suffisance d'en recognoistre la beaulté et les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte, et tenir compte de la recepte et mise du monde ; qui luy a scellé ce privilege ? Qu'il nous monstre lettres de cette belle et grande charge : ont elles esté octroyees en faveur des sages seulement ? elles ne touchent gueres de gents : les fols et les meschants sont ils dignes de faveur si extraordinaire, et estants la pire piece du monde, d'estre preferez à tout le reste ? En croirons nous cettuy là ? *Quorum igitur causa quis dixerit effectum esse mundum ? Eorum scilicet animantium, quæ ratione utuntur ; hi sunt dii et homines, quibus profecto nihil est melius*[1] : nous n'aurons iamais assez baffoué l'impudence de cet accouplage. Mais, pauvret, qu'a il en soy digne d'un tel advantage ? A considerer cette vie incorruptible des corps celestes, leur beaulté, leur grandeur, leur agitation continuee d'une si iuste reigle ;

[1] Pour qui dirons-nous donc que le monde a été fait ? C'est sans doute pour les êtres animés qui ont l'usage de la raison, savoir, les dieux et les hommes, qui sont les plus parfaits de tous les êtres. Cic. *de Nat. deor.* II, 54.

Quum suspicimus magni cœlestia mundi
Templa super, stellisque micantibus æthera fixum,
Et venit in mentem lunæ solisque viarum [1] ;

à considerer la domination et puissance que ces corps là ont, non seulement sur nos vies et conditions de nostre fortune,

Facta etenim et vitas hominum suspendit ab astris [2],

mais sur nos inclinations mesmes, nos discours, nos volontez, qu'ils regissent, poulsent et agitent à la mercy de leurs influences, selon que nostre raison nous l'apprend et le treuve ;

Speculataque longe
Deprendit tacitis dominantia legibus astra,
Et totum alterna mundum ratione moveri,
Fatorumque vices certis discurrere signis [3] ;

à veoir que non un homme seul, non un roy, mais les monarchies, les empires, et tout ce bas monde se meut au bransle des moindres mouvements celestes ;

Quantaque quam parvi faciant discrimina motus...
Tantum est hoc regnum, quod regibus imperat ipsis [4] !

si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance et science, et ce mesme discours que nous faisons de la force

[1] Quand on contemple au-dessus de sa tête ces immenses voûtes du monde, et les astres dont elles étincellent ; quand on réfléchit sur le cours réglé de la lune et du soleil. LUCRÈCE, V, 1203.

[2] Car la vie et les actions des hommes dépendent de l'influence des astres. MANIL. III, 58.

[3] Elle reconnaît que ces astres que nous voyons si éloignés de nous, ont sur l'homme un secret empire ; que les mouvements de l'univers sont assujettis à des lois périodiques, et que l'enchaînement des destinées est déterminé par des signes certains. MANIL. I, 60.

[4] Que les plus grands changements sont produits par ces mouvements insensibles, dont l'empire suprême s'étend jusque sur les rois. MANIL. I, 55 ; IV, 93.

des astres, et cette comparaison d'eulx à nous, elle vient, comme iuge nostre raison, par leur moyen et de leur faveur :

> Furit alter amore,
> Et pontum tranare potest, et vertere Troiam ;
> Alterius sors est scribendis legibus apta.
> Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes ;
> Mutuaque armati coeunt in vulnera fratres.
> Non nostrum hoc bellum est ; coguntur tanta movere
> Inque suas ferri pœnas, lacerandaque membra.
> . . . . . .
> Hoc quoque fatale est, sic ipsum expendere fatum [1] :

si nous tenons de la distribution du ciel cette part de raison que nous avons, comment nous pourra elle egualer à luy ? comment soubmettre à nostre science son essence et ses conditions ? Tout ce que nous veoyons en ces corps là nous estonne : *quæ molitio, quæ ferramenta, qui vectes, quæ machinæ, qui ministri tanti operis fuerunt* [2] ? Pourquoy les privons nous et d'ame, et de vie, et de discours ? y avons nous recogneu quelque stupidité immobile et insensible, nous qui n'avons aulcun commerce avecques eulx, que l'obeïssance ? Dirons nous que nous n'avons veu, en nulle aultre creature qu'en l'homme, l'usage d'une ame raisonnable ? Et quoy ! avons nous veu quelque chose semblable au soleil ? laisse il d'estre, parce que nous n'avons rien veu de semblable ? et ses mouvements, d'estre, parce qu'il n'en est point de pareils ? Si ce que nous n'avons pas veu n'est pas, nostre science est

[1] L'un, furieux d'amour, brave une mer orageuse pour causer la ruine de Troie, sa patrie. L'autre est destiné, par le sort, à composer des lois. Ici les fils assassinent leurs pères ; là les pères égorgent leurs fils, et les frères arment contre leurs frères des mains sacrilèges. N'accusons point les hommes de ces crimes : le destin les entraîne, et les force à se déchirer, à se punir de leurs propres mains... Et si je parle ainsi du destin, c'est que le destin l'a voulu. MANIL. IV, 79, 118.

[2] Quels instruments, quels leviers, quelles machines, quels ouvriers, ont élevé un si vaste édifice ? CIC. *de Nat. deor.* I, 8.

merveilleusement raccourcie : *quæ sunt tantæ animi angustiæ*[1] ! Sont ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la lune une terre celeste ? y songer des montaignes, des vallees, comme Anaxagoras ? y planter des habitations et demeures humaines, et y dresser des colonies pour nostre commodité, comme faict Platon et Plutarque ? et de nostre terre, en faire un astre esclairant et lumineux ? *Inter cætera mortalitatis incommoda, et hoc est, caligo mentium ; nec tantum necessitas errandi, sed errorum amor*[2]. *Corruptibile corpus aggravat animam, et deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem*[3].

La presumption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fragile de toutes les creatures, c'est l'homme, et quand et quand la plus orgueilleuse : elle se sent et se veoid logee icy parmy la bourbe et le fient du monde, attachee et clouee à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis et le plus esloingné de la voulte celeste, avecques les animaulx de la pire condition des trois ; et se va plantant par imagination au dessus du cercle de la lune, et ramenant le ciel soubs ses pieds. C'est par la vanité de cette mesme imagination qu'il s'eguale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soy mesme et separe de la presse des aultres creatures, taille les parts aux animaulx ses confreres et compaignons, et leur

[1] Ah ! que les bornes de notre esprit sont étroites ! Cic. *de Nat. deor.* I, 31.

[2] Entre autres maux attachés à la nature humaine, est cet aveuglement de l'âme qui force l'homme à errer, et qui lui fait encore chérir ses erreurs. Sénèque, *de Ira*, II, 9.

[3] Le corps, sujet à la corruption, appesantit l'âme de l'homme, et cette enveloppe grossière abaisse sa pensée ambitieuse et l'attache à la terre. Liv. de la *Sagesse*, IX, 15, cité par saint Augustin, *de Civit. Dei*, XII, 15.

distribue telle portion de facultez et de forces que bon luy semble. Comment cognoist il, par l'effort de son intelligence, les bransles internes et secrets des animaulx ? par quelle comparaison d'eulx à nous conclud il la bestise qu'il leur attribue ? Quand ie me ioue à ma chatte, qui sçait si elle passe son temps de moy, plus que ie ne fois d'elle ? nous nous entretenons de singeries reciproques : si i'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi a elle la sienne. Platon, en sa peincture de l'aage doré soubs Saturne, compte entre les principaulx advantages de l'homme de lors, la communication qu'il avoit avecques les bestes, desquelles s'enquerant et s'instruisant, il sçavoit les vrayes qualitez et differences de chascune d'icelles ; par où il acqueroit une tres parfaicte intelligence et prudence, et en conduisoit de bien loing plus heureusement sa vie que nous ne sçaurions faire. Nous fault il meilleure preuve à iuger l'impudence humaine sus le faict des bestes ? Ce grand aucteur a opiné qu'en la pluspart de la forme corporelle que nature leur a donnee, elle a regardé seulement l'usage des prognostications qu'on en tiroit en son temps. Ce default qui empesche la communication d'entre elles et nous, pourquoy n'est il aussi bien à nous qu'à elles ? c'est à deviner à qui est la faulte de ne nous entendre point ; car nous ne les entendons non plus qu'elles nous : par cette mesme raison, elles nous peuvent estimer bestes, comme nous les en estimons. Ce n'est pas grand'merveille si nous ne les entendons pas : aussi ne faisons nous les Basques et les Troglodytes. Toutesfois aulcuns se sont vantez de les entendre, comme Appollonius Tyaneus, Melampus, Tiresias, Thales, et aultres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les cosmographes, qu'il y a des nations qui receoivent un chien pour

leur roy, il fault bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix et mouvements. Il nous fault remarquer la parité qui est entre nous : nous avons quelque moyenne intelligence de leurs sens ; aussi ont les bestes des nostres, environ à mesme mesure : elles nous flattent, nous menacent, et nous requierent ; et nous elles. Au demourant, nous descouvrons bien evidemment qu'entre elles il y a une pleine et entiere communication, et qu'elles s'entr'entendent, non seulement celles de mesme espece, mais aussi d'especes diverses :

Et mutæ pecudes, et denique secla ferarum
Dissimiles suerunt voces variasque ciere,
Quum metus aut dolor est, aut quum iam gaudia gliscunt [1].

En certain abbayer du chien, le cheval cognoist qu'il y a de la cholere ; de certaine aultre sienne voix, il ne s'effroye point. Aux bestes mesmes qui n'ont point de voix, par la societé d'offices que nous veoyons entre elles, nous argumentons ayseement quelque aultre moyen de communication ; leurs mouvements discourent et traictent :

Non alia longe ratione atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia lingua [2].

Pourquoy non ? tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent, et content des histoires par signes : i'en ay veu de si soupples et formez à cela, qu'à la verité il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroucent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent, et disent enfin toutes choses des yeulx :

[1] Les animaux domestiques et les bêtes féroces font entendre des sons différents, selon que la crainte, la douleur ou la joie agissent en eux. LUCRÈCE, V, 1058.

[2] Ainsi l'impuissance de se faire entendre par des bégayements force les enfants à recourir aux gestes. LUCRÈCE, V, 1029.

E 'l silenzio ancor suole
Aver prieghi e parole [1].

Quoy des mains ? nous requerons, nous promettons, appellons, congedions, menaceons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergeignons, doubtons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, iurons, tesmoignons, accusons, condemnons, absolvons, iniurions, mesprisons, desfions, despitons, flattons, applaudissons, benissons, humilions, mocquons, reconcilions, recommendons, exaltons, festoyons, resiouïssons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnons, escrions, taisons, et quoy non ? d'une variation et multiplication à l'envy de la langue. De la teste, nous convions, renvoyons, advouons, desadvouons, desmentons, bienveignons, honnorons, venerons, desdaignons, demandons, esconduisons, esguayons, lamentons, caressons, tansons, soubmettons, bravons, enhortons, menaceons, asseurons, enquerons. Quoy des sourcils ? quoy des espaules ? Il n'est mouvement qui ne parle, et un langage intelligible sans discipline, et un langage publicque ; qui faict, veoyant la varieté et usage distingué des aultres, que cettuy cy doibt plustost estre iugé le propre de l'humaine nature. Ie laisse à part ce que particulierement la necessité en apprend soubdain à ceulx qui en ont besoing ; et les alphabets des doigts, et grammaires en gestes ; et les sciences qui ne s'exercent et ne s'expriment que par iceulx ; et les nations que Pline dict n'avoir point d'aultre langue. Un ambassadeur de la ville d'Abdere, aprez avoir longue-

[1] Le silence même a son langage ; il sait prier, il sait se faire entendre. *Aminta* del Tasso, atto II, nel choro, v. 34.

ment parlé au roy Agis de Sparte, luy demanda : « Et bien, sire, quelle response veulx tu que ie rapporte à nos citoyens ? — Que ie t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, et tant que tu as voulu, sans iamais dire un mot. » Voylà pas un taire parlier, et bien intelligible ?

Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne recognoissons nous aux operations des animaulx ? Est il police reiglee avecques plus d'ordre, diversifiee à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenue que celle des mouches à miel ? cette disposition d'actions et de vacations si ordonnee, la pouvons nous imaginer se conduire sans discours et sans prudence ?

> His quidam signis atque hæc exempla sequuti,
> Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
> Æthereos, dixere [1].

Les arondelles, que nous veoyons au retour du printemps fureter touts les coings de nos maisons, cherchent elles sans iugement, et choisissent elles sans discretion, de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger ? Et en cette belle et admirable contexture de leurs bastiments, les oyseaux peuvent ils se servir plustost d'une figure quarree que de la ronde, d'un angle obtus que d'un angle droit, sans en sçavoir les conditions et les effects ? prennent ils tantost de l'eau, tantost de l'argille, sans iuger que la dureté s'amollit en l'humectant ? planchent ils de mousse leur palais, ou de duvet, sans preveoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'ayse ? se couvrent ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'orient, sans cognoistre les

[1] Frappés de ces merveilles, des sages ont pensé qu'il y avait dans les abeilles une parcelle de la divine intelligence. VIRG. *Georg.* IV, 219.

conditions differentes de ces vents, et considerer que l'un leur est plus salutaire que l'aultre ? Pourquoy espessit l'araignee sa toile en un endroict, et relasche en un aultre ; se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantost de celle là, si elle n'a et deliberation, et pensement, et conclusion ? Nous recognoissons assez, en la pluspart de leurs ouvrages, combien les animaulx ont d'excellence au dessus de nous, et combien nostre art est foible à les imiter : nous veoyons toutesfois aux nostres, plus grossiers, les facultez que nous y employons, et que nostre ame s'y sert de toutes ses forces ; pourquoy n'en estimons nous autant d'eulx ? pourquoy attribuons nous à ie ne sçay quelle inclination naturelle et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art ? En quoy, sans y penser, nous leur donnons un tres grand advantage sur nous, de faire que nature, par une doulceur maternelle, les accompaigne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commoditez de leur vie ; et qu'à nous elle nous abandonne au hazard et à la fortune, et à quester par art les choses necessaires à nostre conservation ; et nous refuse quand et quand les moyens de pouvoir arriver, par aulcune institution et contention d'esprit, à la suffisance naturelle des bestes : de maniere que leur stupidité brutale surpasse en toutes commoditez tout ce que peult nostre divine intelligence. Vrayement, à ce compte, nous aurions bien raison de l'appeller une tres iniuste marastre : mais il n'en est rien ; notre police n'est pas si difforme et desreiglee.

Nature a embrassé universellement toutes ses creatures ; et n'en est aulcune qu'elle n'ayt bien pleinement fournie de touts moyens necessaires à la conservation de son estre : car ces plainctes

vulgaires que i'oy faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les esleve tantost au dessus des nues, et puis les ravalle aux antipodes), Que nous sommes le seul animal abandonné, nud sur la terre nue, lié, garrotté, n'ayant dequoy s'armer et couvrir que de la despouille d'aultruy ; là où toutes les aultres creatures, nature les a revestues de coquilles, de gousses, d'escorce, de poil, de laine, de poinctes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison et de soye, selon le besoing de leur estre : les a armees de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir et pour deffendre, et les a elle mesme instruictes à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter ; là où l'homme ne sçait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer, sans apprentissage ;

Tum porro puer, ut sævis proiectus ab undis
Navita, nudus humi iacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio, quum primum in luminis oras
Nixibus ex alvo matris natura profudit,
Vagituque locum lugubri complet ; ut æquum est,
Cui tantum in vita restet transire malorum.
At variæ crescunt pecudes, armenta, feræque,
Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela ;
Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli ;
Denique non armis opus est, non mœnibus altis,
Queis sua tutentur, quando omnibus omnia large
Tellus ipsa parit, naturaque dædala rerum [1] :

[1] Semblable au nautonier qu'une affreuse tempête a jeté sur le rivage, l'enfant est étendu à terre, nu, sans parole, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment que la nature l'a arraché avec effort du sein maternel pour lui faire voir la lumière. Il remplit de ses cris plaintifs le lieu de sa naissance ; et n'a-t-il pas raison de pleurer, l'infortuné, à qui il reste tant de maux à souffrir ? Au contraire, les animaux domestiques et les bêtes féroces croissent sans peine ; ils n'ont besoin ni du hochet bruyant, ni du langage enfantin d'une nourrice caressante ; la différence des saisons ne les force pas à changer de vêtements ; il ne leur faut ni armes pour défendre leurs biens, ni forteresses pour les mettre à couvert, puisque de son sein fécond la nature leur prodigue ses inépuisables bienfaits. LUCRÈCE, V, 223.

ces plainctes là sont faulses ; il y a en la police du monde une egualité plus grande et une relation plus uniforme. Nostre peau est pourveue, aussi suffisamment que la leur, de fermeté contre les iniures du temps : tesmoing plusieurs nations qui n'ont encores gousté aulcun usage de vestements ; nos anciens Gaulois n'estoient gueres vestus ; ne sont pas les Irlandois nos voysins, sous un ciel si froid : mais nous le iugeons mieulx par nous mesmes ; car touts les endroicts de la personne qu'il nous plaist descouvrir au vent et à l'air, se treuvent propres à le souffrir, le visage, les pieds, les mains, les iambes, les espaules, la teste, selon que l'usage nous y convie : car s'il y a partie en nous foible, et qui semble debvoir craindre la froidure, ce debvroit estre l'estomach, où se faict la digestion ; nos peres le portoient descouvert ; et nos dames, ainsi molles et delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes iusques au nombril. Les liaisons et emmaillottements des enfants ne sont non plus necessaires ; et les meres lacedemoniennes eslevoient les leurs en toute liberté de mouvements de membres, sans les attacher ne plier. Nostre pleurer est commun à la pluspart des aultres animaulx, et n'en est gueres qu'on ne veoye se plaindre et gemir long temps aprez leur naissance ; d'autant que c'est une contenance bien sortable à la foiblesse en quoy ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est en nous comme en eulx, naturel et sans instruction ;

Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti [1] :

qui faict doubte qu'un enfant, arrivé à la force de se nourrir, ne sceust quester sa nourriture ? et

[1] Car chaque animal sent sa force et ses besoins. LUCRÈCE, V, 1032.

la terre en produict et luy en offre assez pour sa necessité, sans aultre culture et artifice ; et si non en tout temps, aussi ne faict elle pas aux bestes, tesmoing les provisions que nous veoyons faire aux fourmis et aultres, pour les saisons steriles de l'annee. Ces nations que nous venons de descouvrir, si abondamment fournies de viande et de bruvage naturel, sans soing et sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture, et que sans labourage, nostre mere nature nous avoit munis à planté de tout ce qu'il nous falloit ; voire, comme il est vraysemblable, plus plainement et plus richement qu'elle ne faict à present que nous y avons meslé nostre artifice ;

Et tellus nitidas fruges, vinetaque læta
Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit ;
Ipsa dedit dulces fœtus, et pabula læta ;
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore,
Conterimusque boves, et vires agricolarum [1] :

le desbordement et desreiglement de nostre appetit devanceant toutes les inventions que nous cherchons de l'assouvir.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la pluspart des aultres animaulx, plus de divers mouvements de membres, et en tirons plus de service naturellement et sans leçon ; ceulx qui sont duicts à combattre nuds, on les veoid se iecter aux hazards pareils aux nostres : si quelques bestes nous surpassent en cet advantage, nous en surpassons plusieurs aultres. Et l'industrie de fortifier le corps et le couvrir par moyens acquis, nous l'avons par un instinct et precepte naturel :

[1] La terre produisit d'elle-même, et offrit d'abord aux mortels, les humides pâturages, les moissons jaunissantes et les riants vignobles. A peine accorde-t-elle aujourd'hui les trésors de son sein à nos longues fatigues ; et nous épuisons les forces des laboureurs et des taureaux. LUCRÈCE, II, 1157.

qu'il soit ainsi, l'elephant aiguise et esmould ses dents, desquelles il se sert à la guerre (car il en a de particulieres pour cet usage, lesquelles il espargne, et ne les employe aulcunement à ses aultres services) ; quand les taureaux vont au combat, ils respandent et iectent de la poussiere à l'entour d'eulx ; les sangliers affinent leurs deffenses ; et l'ichneumon, quand il doibt venir aux prinses avecques le crocodile, munit son corps, l'enduict et le crouste tout à l'entour de limon bien serré et bien paistry, comme d'une cuirasse : pourquoy ne dirons nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois et de fer ?

Quant au parler, il est certain que s'il n'est pas naturel, il n'est pas necessaire. Toutesfois, ie croy qu'un enfant qu'on auroit nourry en pleine solitude, esloingné de tout commerce (qui seroit un essay mal aysé à faire), auroit quelque espece de parole pour exprimer ses conceptions : et n'est pas croyable que nature nous ayt refusé ce moyen qu'elle a donné à plusieurs aultres animaulx ; car qu'est ce aultre chose que parler, cette faculté que nous leur veoyons de se plaindre, de se resiouyr, de s'entr'-appeller au secours, se convier à l'amour, comme ils font par l'usage de leur voix ? Comment ne parleroient elles entr'elles ? elles parlent bien à nous, et nous à elles : en combien de sortes parlons nous à nos chiens ? et ils nous respondent : d'aultre langage, d'aultres appellations, devisons nous avecques eulx qu'avecques les oyseaux, avecques les pourceaux, les bœufs, les chevaulx ; et changeons d'idiome selon l'espece.

Così per entro loro schiera bruna
S'ammusa l'una con l'altra formica,
Forse a spiar lor via e lor fortuna [1].

[1] Ainsi, dans le noir essaim des fourmis, on en voit qui sem-

Il me semble que Lactance attribue aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encores. Et la difference de langage qui se veoid entre nous, selon la difference des contrees, elle se treuve aussi aux animaulx de mesme espece : Aristote allegue à ce propos le chant divers des perdrix, selon la situation des lieux :

> Variæque volucres...
> Longe alias alio iaciunt in tempore voces...
> Et partim mutant cum tempestatibus una
> Raucisonos cantus [1].

Mais cela est à sçavoir, quel langage parleroit cet enfant : et ce qui s'en dict par divination n'a pas beaucoup d'apparence. Si on m'allegue, contre cette opinion, que les sourds naturels ne parlent point : ie responds que ce n'est pas seulement pour n'avoir peu recevoir l'instruction de la parole par les aureilles, mais plustost pource que le sens de l'ouye, duquel ils sont privez, se rapporte à celuy du parler, et se tiennent ensemble d'une cousture naturelle ; en façon que ce que nous parlons, il fault que nous le parlions premierement à nous, et que nous le facions sonner au dedans à nos aureilles, avant que de l'envoyer aux estrangieres.

I'ay dict tout cecy pour maintenir cette ressemblance qu'il y a aux choses humaines, et pour nous ramener et ioindre à la presse : nous ne sommes ny au dessus, ny au dessoubs du reste. Tout ce qui est soubs le ciel, dict le sage, court une loy et fortune pareille :

blent s'aborder et se parler entre elles, peut-être pour épier les desseins et la fortune l'une de l'autre. DANTE, nel *Purg.* c. XXVI, v. 34.

[1] Les oiseaux changent de voix, selon les différents temps... Il en est à qui une saison nouvelle inspire un nouveau ramage. LUCRÈCE, V, 1077, 1080, 1082, 1083.

Indupedita suis fatalibus omnia vinclis [1] :

il y a quelque difference, il y a des ordres et des degrez ; mais c'est soubs le visage d'une mesme nature :

Res... quæque suo ritu procedit ; et omnes
Fœdere naturæ certo discrimina servant [2].

Il fault contraindre l'homme, et le renger dans les barrieres de cette police. Le miserable n'a garde d'eniamber par effect au delà : il est entravé et engagé, il est assubiecty de pareille obligation que les aultres creatures de son ordre, et d'une condition fort moyenne, sans aulcune prerogative, preexcellence, vraye et essentielle ; celle qu'il se donne, par opinion et par fantasie, n'a ny corps ny goust. Et s'il est ainsi, que luy seul de touts les animaulx ayt cette liberté de l'imagination, et ce desreiglement de pensees, luy representant ce qui est, ce qui n'est pas, et ce qu'il veult, le fauls et le veritable; c'est un advantage qui luy est bien cher vendu, et duquel il a bien peu à se glorifier : car de là naist la source principale des maulx qui le pressent, peché, maladie, irresolution, trouble, desespoir. Ie dis donc, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer que les bestes facent, par inclination naturelle et forcee, les mesmes choses que nous faisons par nostre chois et industrie : nous debvons conclure de pareils effects, pareilles facultez ; et de plus riches effects, des facultez plus riches ; et confesser, par conséquent, que ce mesme discours, cette mesme voye

[1] Tout est enchaîné par les liens de la destinée. LUCRÈCE, V, 874.

[2] Tous les êtres ont leur caractère propre, tous gardent les différences que les lois de la nature ont établies entre eux. LUCRÈCE, V, 921.

que nous tenons à ouvrer, aussi la tiennent les animaulx, ou quelque aultre meilleure. Pourquoy imaginons nous en eulx cette contraincte naturelle, nous qui n'en esprouvons aulcun pareil effect ? ioinct qu'il est plus honnorable d'estre acheminé et obligé à reigleement agir par naturelle et inevitable condition, et plus approchant de la Divinité, que d'agir reigleement par liberté temeraire et fortuite ; et plus seur de laisser à nature, qu'à nous, les resnes de nostre conduicte. La vanité de nostre presumption faict que nous aymons mieulx debvoir à nos forces, qu'à sa liberalité, nostre suffisance ; et enrichissons les aultres animaulx des biens naturels, et les leur renonceons, pour nous honnorer et ennoblir des biens acquis : par une humeur bien simple, ce me semble ; car ie priseroy bien autant des graces toutes miennes et naïfves, que celles que i'aurois esté mendier et quester de l'apprentissage : il n'est pas en nostre puissance d'acquerir une plus belle recommendation, que d'estre favorisé de Dieu et de nature.

Par ainsi, le regnard, dequoy se servent les habitants de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace de quelque riviere gelee, et le laschent devant eulx pour cet effect ; quand nous le verrions au bord de l'eau approcher son aureille bien prez de la glace, pour sentir s'il orra, d'une longue ou d'une voysine distance, bruire l'eau courant au dessoubs, et selon qu'il treuve par là qu'il y a plus ou moins d'espesseur en la glace, se reculer ou s'advancer, n'aurions nous pas raison de iuger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours qu'il feroit en la nostre, et que c'est une ratiocination et consequence tiree du sens naturel : « Ce qui faict bruict se remue ; ce qui se remue n'est pas gelé, ce qui n'est pas gelé est liquide ;

et ce qui est liquide plie soubs le fais ? » car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouye, sans discours et sans consequence, c'est une chimere, et ne peult entrer en nostre imagination. De mesme fault il estimer de tant de sortes de ruses et d'inventions dequoy les bestes se couvrent des entreprinses que nous faisons sur elles.

Et si nous voulons prendre quelque advantage de cela mesme, qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir, et d'en user à nostre volonté ; ce n'est que ce mesme advantage que nous avons les uns sur les aultres : nous avons à cette condition nos esclaves ; et les Climacides, estoient ce pas des femmes, en Syrie, qui servoient, couchees à quatre pattes, de marchepied et d'eschelle aux dames à monter en coche ? Et la pluspart des personnages libres abandonnent, pour bien legieres commoditez, leur vie et leur estre à la puissance d'aultruy : les femmes et concubines des Thraces plaident à qui sera choisie pour estre tuee au tumbeau de son mary : les tyrans ont ils iamais failly de trouver assez d'hommes vouez à leur devotion, aulcuns d'eulx adioustants davantage cette necessité de les accompaigner à la mort comme en la vie ? des armees entieres se sont ainsin obligees à leurs capitaines : la formule du serment, en cette rude eschole des escrimeurs à oultrance, portoit ces promesses : « Nous iurons de nous laisser enchaisner, brusler, battre, et tuer de glaive, et souffrir tout ce que les gladiateurs legitimes souffrent de leur maistre ; engageants tres religieusement et le corps et l'ame à son service : »

Ure meum, si vis, flamma caput, et pete ferro
Corpus, et intorto verbere terga seca [1] :

[1] Brûle-moi la tête, j'y consens, perce-moi le corps d'un coup de glaive, et déchire-moi le dos à coups de fouet. TIBULLE, I, 9, 21.

c'estoit une obligation veritable ; et si, il s'en trouvoit dix mille, telle annee, qui y entroient et s'y perdoient. Quand les Scythes enterroient leur roy, ils estrangloient sur son corps la plus favorie de ses concubines, son eschanson, escuyer d'escuirie, chambellan, huyssier de chambre et cuisinier ; et en son anniversaire, ils tuoient cinquante chevaulx montez de cinquante pages, qu'ils avoient empalez par l'espine du dos iusques au gosier, et les laissoient ainsi plantez en parade autour de la tumbe. Les hommes qui nous servent le font à meilleur marché, et pour un traictement moins curieux et moins favorable que celuy que nous faisons aux oyseaux, aux chevaulx et aux chiens. A quel soulcy ne nous desmettons nous pour leur commodité ? il ne me semble point que les plus abiects serviteurs facent volontiers pour leurs maistres ce que les princes s'honnorent de faire pour ces bestes. Diogenes voyant ses parents en peine de le rachepter de servitude : « Ils sont fols, disoit il ; c'est celuy qui me traicte et nourrit, qui me sert : » et ceulx qui entretiennent les bestes, se doibvent dire plustost les servir, qu'en estre servis. Et si, elles ont cela de plus genereux, que iamais lyon ne s'asservit à un aultre lyon, ny un cheval à un aultre cheval, par faulte de cœur. Comme nous allons à la chasse des bestes, ainsi vont les tigres et les lyons à la chasse des hommes ; et ont un pareil exercice les unes sur les aultres, les chiens sur les lievres, les brochets sur les tenches, les arondelles sur les cigales, les esperviers sur les merles et sur les allouettes :

Serpente ciconia pullos
Nutrit, et inventa per devia rura lacerta...
Et leporem aut capream famulæ lovis et generosæ
In saltu venantur aves [1].

[1] La cigogne nourrit ses petits de serpents et de lézards qu'elle

Nous partons le fruict de nostre chasse avecques nos chiens et oyseaux, comme la peine et l'industrie : et au dessus d'Amphipolis, en Thrace, les chasseurs et les faulcons sauvages partent iustement le butin par moitié ; comme le long des Palus Mæotides, si le pescheur ne laisse aux loups, de bonne foy, une part eguale de sa prinse, ils vont incontinent deschirer ses rets. Et comme nous avons une chasse qui se conduict plus par subtilité que par force, comme celle des colliers, de nos lignes, et de l'hamesson, il s'en veoid aussi de pareilles entre les bestes : Aristote dict que la seiche iecte de son col un boyau long comme une ligne, qu'elle estend au loing en le laschant, et le retire à soy quand elle veult : à mesure qu'elle apperceoit quelque petit poisson s'approcher, elle luy laisse mordre le bout de ce boyau, estant cachee dans le sable ou dans la vase, et petit à petit le retire, iusques à ce que ce petit poisson soit si prez d'elle, que d'un sault elle puisse l'attrapper.

Quant à la force, il n'est animal au monde en bute de tant d'offenses que l'homme : il ne nous fault point une baleine, un elephant et un crocodile, ny tels aultres animaulx, desquels un seul est capable de desfaire un grand nombre d'hommes ; les pouils sont suffisants pour faire vacquer la dictature de Sylla ; c'est le desieuner d'un petit ver, que le cœur et la vie d'un grand et triumphant empereur.

Pourquoy disons nous que c'est à l'homme science et cognoissance, bastie par art et par discours, de discerner les choses utiles à son vivre et

trouve loin des routes frayées... L'aigle, ministre de Jupiter, chasse dans les forêts le lièvre et le chevreuil. JUVÉNAL, XIV, 74, 81.

au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas ; de cognoistre la force de la rubarbe et du polypode ? et quand nous veoyons les chevres de Candie, si elles ont receu un coup de traict, aller, entre un million d'herbes, choisir le dictame pour leur guarison ; et la tortue, quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de l'origanum pour se purger ; le dragon, fourbir et esclairer ses yeulx avecques du fenoil ; les cigoignes, se donner elles mesmes des clysteres à tout de l'eau marine ; les elephants, arracher non seulement de leurs corps, et de leurs compaignons, mais des corps aussi de leurs maistres (tesmoing celuy du roy Porus, qu'Alexandre desfeit), les iavelots et les dards qu'on leur a iectez au combat, et les arracher si dextrement, que nous ne le sçaurions faire avecques si peu de douleur ; pourquoy ne disons nous de mesme que c'est science et prudence? Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'est par la seule instruction et maistrise de nature qu'elles le sçavent ; ce n'est pas leur oster le tiltre de science et de prudence, c'est la leur attribuer à plus forte raison qu'à nous, pour l'honneur d'une si certaine maistresse d'eschole. Chrysippus, bien qu'en toutes aultres choses autant desdaigneux iuge de la condition des animaulx que nul aultre philosophe, considerant les mouvements du chien qui se rencontrant en un carrefour à trois chemins, ou à la queste de son maistre qu'il a esgaré, ou à la poursuitte de quelque proye qui fuyt devant luy, va essayant un chemin aprez l'aultre, et aprez s'estre asseuré des deux, et n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisiesme sans marchander ; il est contrainct de confesser qu'en ce chien là un tel discours se passe : « I'ay suivy iusques à ce carrefour mon maistre

à la trace ; il fault necessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins : ce n'est ny par cettuy cy, ny par celuy là ; il fault doncques infailliblement qu'il passe par cet aultre : » et que s'asseurant par cette conclusion et discours, il ne se sert plus de son sentiment au troisiesme chemin, ny ne le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict, purement dialecticien, et cet usage de propositions divisees et conioinctes, et de la suffisante enumeration des parties, vault il pas autant que le chien le sçache de soy, que de Trapezonce ?

Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encores instruictes à nostre mode : les merles, les corbeaux, les pies, les perroquets, nous leur apprenons à parler ; et cette facilité que nous recognoissons à nous fournir leur voix et haleine si soupple et si maniable, pour la former et l'astreindre à certain nombre de lettres et de syllabes, tesmoigne qu'ils ont un discours au dedans qui les rend ainsi disciplinables et volontaires à apprendre. Chacun est saoul, ce croy ie, de veoir tant de sortes de singeries que les batteleurs apprennent à leurs chiens ; les dances où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils oyent ; plusieurs divers mouvements et saults qu'ils leur font faire par le commandement de leur parole. Mais ie remarque avecques plus d'admiration cet effect, qui est toutesfois assez vulgaire, des chiens dequoy se servent les aveugles, et aux champs et aux villes : ie me suis prins garde comme ils s'arrestent à certaines portes d'où ils ont accoustumé de tirer l'aumosne ; comme ils evitent le choc des coches et des charrettes, lors mesme que, pour leur regard, ils ont assez de place pour leur passage ; i'en ay veu, le long d'un fossé de ville, laisser un sentier

plain et uny, et en prendre un pire, pour esloingner son maistre du fossé : comment pouvoit on avoir faict concevoir à ce chien, que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seureté de son maistre, et mespriser ses propres commoditez pour le servir ? et comment avoit il la cognoissance que tel chemin luy estoit bien assez large, qui ne le seroit pas pour un aveugle ? Tout cela se peult il comprendre sans ratiocination ?

Il ne fault pas oublier ce que Plutarque dict avoir veu à Rome d'un chien, avecques l'empereur Vespasian le pere, au theatre de Marcellus : ce chien servoit à un batteleur qui iouoit une fiction à plusieurs mines et à plusieurs personnages, et y avoit son roolle. Il falloit, entre aultres choses, qu'il contrefeist pour un temps le mort, pour avoir mangé de certaine drogue : aprez avoir avallé le pain qu'on feignoit estre cette drogue, il commencea tantost à trembler et bransler, comme s'il eust esté estourdy : finalement, s'estendant et se roidissant comme mort, il se laissa tirer et traisner d'un lieu à aultre, ainsi que portoit le subiect du ieu ; et puis, quand il cogneut qu'il estoit temps, il commencea premierement à se remuer tout bellement, ainsi que s'il se feust revenu d'un profond sommeil, et levant la teste, regarda çà et là, d'une façon qui estonnoit touts les assistants.

Les bœufs qui servoient aux iardins royaux de Suse, pour les arrouser et tourner certaines grandes roues à puiser de l'eau, ausquelles il y avoit des bacquets attachez (comme il s'en veoid plusieurs en Languedoc), on leur avoit ordonné d'en tirer par iour iusques à cent tours chascun, dont ils estoient si accoustumez à ce nombre, qu'il estoit impossible, par aulcune force, de leur en faire tirer un tour davantage ; et ayant faict leur

tasche, ils s'arrestoient tout court. Nous sommes en l'adolescence avant que nous sçachions compter iusques à cent, et venons de descouvrir des nations qui n'ont aulcune cognoissance des nombres.

Il y a encores plus de discours à instruire aultruy qu'à estre instruict : or laissant à part ce que Democritus iugeoit et prouvoit, que la pluspart des arts, les bestes nous les ont apprinses, comme l'araignee à tistre et à coudre, l'arondelle à bastir, le cygne et le rossignol la musique, et plusieurs animaulx, par leur imitation, à faire la medecine ; Aristote tient que les rossignols instruisent leurs petits à chanter, et y employent du temps et du soing ; d'où il advient que ceulx que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir d'aller à l'eschole soubs leurs parents, perdent beaucoup de la grace de leur chant : nous pouvons iuger par là qu'il receoit de l'amendement par discipline et par estude ; et entre les libres mesme il n'est pas un et pareil, chascun en a prins selon sa capacité ; et sur la ialousie de leur apprentissage, ils se debattent à l'envy, d'une contention si courageuse, que par fois le vaincu y demeure mort, l'haleine luy faillant plustost que la voix. Les plus ieunes ruminent pensifs, et prennent à imiter certains couplets de chanson : le disciple escoute la leçon de son precepteur, et en rend compte avecques grand soing ; ils se taisent, l'un tantost, tantost l'aultre ; on oid corriger les faultes, et sent on aulcunes reprehensions du precepteur. I'ay veu, dict Arrianus, aultrefois un elephant ayant à chascune cuisse un cymbale pendu, et un aultre attaché à sa trompe, au son desquels touts les aultres danceoient en rond, s'eslevants et s'inclinants à certaines cadences, selon que l'instrument les guidoit; et y avoit plaisir à ouyr cette harmonie. Aux

spectacles de Rome, il se veoyoit ordinairement des elephants dressez à se mouvoir, et dancer, au son de la voix, des dances à plusieurs entrelasseures, couppeures, et diverses cadences tres difficiles à apprendre. Il s'en est veu qui, en leur privé, rememoroient leur leçon, et s'exerceoient, par soing et par estude, pour n'estre tansez et battus de leurs maistres.

Mais cette aultre histoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque mesme pour respondant, est estrange : elle estoit en la boutique d'un barbier, à Rome, et faisoit merveilles de contrefaire avecques la voix tout ce qu'elle oyoit. Un iour, il adveint que certaines trompettes s'arresterent à sonner long temps devant cette boutique. Depuis cela, et tout le lendemain, voylà cette pie pensifve, muette et melancholique ; dequoy tout le monde estoit esmerveillé, et pensoit on que le son des trompettes l'eust ainsin estourdie et estonnee, et qu'avecques l'ouye, la voix se feust quand et quand esteincte : mais on trouva enfin que c'estoit une estude profonde, et une retraicte en soy mesme, son esprit s'exercitant, et preparant sa voix à representer le son de ces trompettes ; de maniere que sa premiere voix ce feut celle là d'exprimer parfaictement leurs reprinses, leurs poses et leurs muances, ayant quitté, par ce nouvel apprentissage, et prins à desdaing, tout ce qu'elle sçavoit dire auparavant.

Ie ne veulx pas obmettre d'alleguer aussi cet aultre exemple d'un chien que ce mesme Plutarque dict avoir veu (car quant à l'ordre, ie sens bien que ie le trouble ; mais ie n'en observe non plus à renger ces exemples, qu'au reste de toute ma besongne), luy estant dans un navire : ce chien estant en peine d'avoir l'huyle qui estoit dans le

fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'estroicte emboucheure du vaisseau, alla querir des cailloux, et en meit dans cette cruche iusques à ce qu'il eust faict haulser l'huyle plus prez du bord, où il la peust attaindre. Cela, qu'est ce, si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil ? On dict que les corbeaux de Barbarie en font de mesme, quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse. Cette action est aulcunement voysine de ce que recitoit des elephants un roy de leur nation, Iuba, que quand, par la finesse de ceulx qui les chassent, l'un d'entre eulx se treuve prins dans certaines fosses profondes qu'on leur prepare, et les recouvre lon de menues brossailles pour les tromper, ses compaignons y apportent en diligence force pierres et pieces de bois, à fin que cela l'ayde à s'en mettre hors. Mais cet animal rapporte en tant d'aultres effects à l'humaine suffisance, que si ie vouloy suyvre par le menu ce que l'experience en a apprins, ie gaignerois ayseement ce que ie mantiens ordinairement, qu'il se treuve plus de difference de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme, Le gouverneur d'un elephant, en une maison privee de Syrie, desrobboit à touts les repas la moitié de la pension qu'on luy avoit ordonnee : un iour le maistre voulut luy mesme le panser, versa dans sa mangeoire la iuste mesure d'orge qu'il luy avoit prescripte pour sa nourriture ; l'elephant regardant de mauvais œil ce gouverneur, separa avecques la trompe et en meit à part la moitié, declarant par là le tort qu'on luy faisoit. Et un aultre ayant un gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure, s'approcha du pot où il faisoit cuyre sa chair pour son disner, et le luy remplit de cendre. Cela, ce sont des effects particuliers : mais ce que

tout le monde a veu, et que tout le monde sçait, qu'en toutes les armees qui se conduisoient du païs de Levant, l'une des plus grandes forces consistoit aux elephants, desquels on tiroit des effects sans comparaison plus grands que nous ne faisons à present de nostre artillerie, qui tient à peu prez leur place en une battaille ordonnee (cela est aysé à iuger à ceulx qui cognoissent les histoires anciennes) ;

> Siquidem Tyrio servire solebant
> Annibali, et nostris ducibus, regique Molosso,
> Horum maiores, et dorso ferre cohortes,
> Partem aliquam belli, et euntem in prælia turrim [1] :

il falloit bien qu'on se respondist à bon escient de la creance de ces bestes et de leur discours, leur abandonnant la teste d'une battaille, là où le moindre arrest qu'elles eussent sceu faire pour la grandeur et pesanteur de leur corps, le moindre effroy qui leur eust faict tourner la teste sur leurs gents, estoit suffisant pour tout perdre : et s'est veu peu d'exemples où cela soit advenu, qu'ils se reiectassent sur leurs trouppes, au lieu que nous mesmes nous reiectons les uns sur les aultres, et nous rompons. On leur donnoit charge, non d'un mouvement simple, mais de plusieurs diverses parties, au combat ; comme faisoient aux chiens les Espaignols à la nouvelle conqueste des Indes, ausquels ils payoient solde, et faisoient partage au butin : et monstroient ces animaulx autant d'adresse et de iugement à poursuyvre et arrester leur victoire, à charger ou à reculer, selon les occasions, à distinguer les amis des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur et d'aspreté.

[1] Les ancêtres de nos éléphants combattaient dans les armées d'Annibal, du roi d'Épire, et des généraux de Rome ; ils portaient sur leur dos des cohortes entières, et des tours que l'on voyait s'avancer au milieu des batailles. Juv. XII, 107.

Nous admirons et poisons mieulx les choses estrangieres que les ordinaires ; et sans cela, ie ne me feusse pas amusé à ce long registre : car, selon mon opinion, qui contreroollera de prez ce que nous veoyons ordinairement ez animaulx qui vivent parmy nous, il y a dequoy y trouver des effects autant admirables que ceulx qu'on va recueillant ez païs et siecles estrangiers. C'est une mesme nature qui roule son cours : qui en auroit suffisamment iugé le present estat, en pourroit seurement conclurre et tout l'advenir et tout le passé. I'ay veu aultrefois parmy nous des hommes amenez par mer de loingtains païs, desquels parce que nous n'entendions aulcunement le langage, et que leur façon, au demourant, et leur contenance, et leurs vestements, estoient du tout esloingnez des nostres, qui de nous ne les estimoit et sauvages et brutes? qui n'attribuoit à stupidité et à bestise de les veoir muets, ignorants la langue françoise, ignorants nos baisemains et nos inclinations serpentees, nostre port et nostre maintien, sur lequel, sans faillir, doibt prendre son patron la nature humaine? Tout ce qui nous semble estrange, nous le condemnons, et ce que nous n'entendons pas. Il nous advient ainsin au iugement que nous faisons des bestes. Elles ont plusieurs conditions qui se rapportent aux nostres ; de celles là, par comparaison, nous pouvons tirer quelque coniecture : mais de ce qu'elles ont particulier, que sçavons nous que c'est ? Les chevaulx, les chiens, les bœufs, les brebis, les oyseaux, et la pluspart des animaulx qui vivent avecques nous, recognoissent nostre voix, et se laissent conduire par elle : si faisoit bien encores la murene de Crassus, et venoit à luy quand il l'appelloit; et le font aussi les anguilles qui se treuvent en la fontaine

d'Arethuse ; et i'ay veu des gardoirs assez où les poissons accourent, pour manger, à certain cry de ceulx qui les traictent,

Nomen habent, et ad magistri
Vocem quisque sui venit citatus [1] :

nous pouvons iuger de cela. Nous pouvons aussi dire que les elephants ont quelque participation de religion, d'autant qu'aprez plusieurs ablutions et purifications, on les veoid haulsants leur trompe, comme des bras ; et tenants les yeulx fichez vers le soleil levant, se planter longtemps en meditation et contemplation, à certaines heures du iour, de leur propre inclination, sans instruction et sans precepte. Mais pour ne veoir aulcune telle apparence ez aultres animaulx, nous ne pouvons pourtant establir qu'ils soient sans religion, et ne pouvons prendre en aulcune part ce qui nous est caché ; comme nous veoyons quelque chose en cette action que le philosophe Cleanthes remarqua, parce qu'elle retire aux nostres : il veit, dict il, des fourmis partir de leur fourmilliere, portants le corps d'un fourmy mort vers une aultre fourmilliere, de laquelle plusieurs aultres fourmis leur veindrent au devant, comme pour parler à eulx ; et aprez avoir esté ensemble quelque piece, ceulx cy s'en retournerent pour consulter, pensez, avecques leurs concitoyens ; et feirent ainsi deux ou trois voyages, pour la difficulté de la capitulation : enfin, ces derniers venus apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort ; lequel ver les premiers chargerent sur leur dos, et emporterent chez eulx, laissants aux aultres le corps du trespassé. Voylà l'interpretation que

[1] Ils ont un nom ; et chacun d'eux vient à la voix du maître qui l'appelle. MARTIAL, IV, 30, 6.

Cleanthes y donna, tesmoignant par là que celles qui n'ont point de voix ne laissent pas d'avoir practique et communication mutuelle, de laquelle c'est nostre default que nous ne soyons participants ; et nous meslons, à cette cause, sottement d'en opiner. Or elles produisent encore d'aultres effects qui surpassent de bien loing nostre capacité ; ausquels il s'en fault tant que nous puissions arriver par imitation, que par imagination mesme nous ne les pouvons concevoir. Plusieurs tiennent qu'en cette grande et derniere battaille navale qu'Antonius perdit contre Auguste, sa galere capitainesse feut arrestee au milieu de sa course par ce petit poisson que les Latins nomment *Remora*, à cause de cette sienne proprieté d'arrester toute sorte de vaisseaux ausquels il s'attache. Et l'empereur Caligula, voguant avecques une grande flotte en la coste de la Romanie, sa seule galere feut arrestee tout court par ce mesme poisson : lequel il feit prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tout despit dequoy un si petit animal pouvoit forcer et la mer et les vents, et la violence de touts ses avirons, pour estre seulement attaché par le bec à sa galere (car c'est un poisson à coquille) ; et s'estonna encores, non sans grande raison, de ce que luy estant apporté dans le bateau, il n'avoit plus cette force qu'il avoit au dehors. Un citoyen de Cyzique acquit iadis reputation de bon mathematicien, pour avoir apprins la condition de l'herisson : il a sa taniere ouverte à divers endroicts et à divers vents, et preveoyant le vent advenir, il va boucher le trou du costé de ce vent là ; ce que remarquant, ce citoyen apportoit en sa ville certaines predictions du vent qui avoit à tirer. Le cameleon prend la couleur du lieu où il est assis ; mais le poulpe se donne luy mesme la cou-

leur qu'il luy plaist, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint, et attrapper ce qu'il cherche : au cameleon, c'est changement de passion ; mais au poulpe, c'est changement d'action. Nous avons quelques mutations de couleurs, à la frayeur, la cholere, la honte, et aultres passions, qui alterent le teinct de nostre visage ; mais c'est par l'effect de la souffrance, comme au cameleon : il est bien en la iaunisse de nous faire iaunir, mais il n'est pas en la disposition de nostre volonté. Or ces effects, que nous recognoissons aux aultres animaulx, plus grands que les nostres, tesmoignent en eulx quelque faculté plus excellente qui nous est occulte ; comme il est vraysemblable que sont plusieurs aultres de leurs conditions et puissances, desquelles nulles apparences ne viennent iusques à nous.

De toutes les predictions du temps passé, les plus anciennes et plus certaines estoient celles qui se tiroient du vol des oyseaux : nous n'avons rien de pareil, ny de si admirable. Cette reigle, cet ordre du bransler de leur aile, par lequel on tire des consequences de choses à venir, il fault bien qu'il soit conduict par quelque excellent moyen à une si noble operation : car c'est prester à la lettre, d'aller attribuant ce grand effect à quelque ordonnance naturelle, sans l'intelligence, consentement et discours de qui le produict ; et est une opinion evidemment faulse. Qu'il soit ainsi : la torpille a cette condition, non seulement d'endormir les membres qui la touchent, mais au travers des filets et de la seine, elle transmet une pesanteur endormie aux mains de ceulx qui la remuent et manient ; voire, dict on davantage, que si on verse de l'eau dessus, on sent cette passion qui gaigne contremont iusques à la main et endort l'attouche-

ment au travers de l'eau. Cette force est merveilleuse ; mais elle n'est pas inutile à la torpille : elle la sent, et s'en sert, de maniere que pour attrapper la proye qu'elle queste, on la veoid se tapir soubs le limon, à fin que les aultres poissons se coulants par dessus, frappez et endormis de cette sienne froideur, tumbent en sa puissance. Les grues, les arondelles, et aultres oyseaux passagiers, changeants de demeure selon les saisons de l'an, monstrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, et la mettent en usage. Les chasseurs nous asseurent que, pour choisir d'un nombre de petits chiens celuy qu'on doibt conserver pour le meilleur, il ne fault que mettre la mere au propre de le choisir elle mesme ; comme si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera sera tousiours le meilleur ; ou bien, si on fait semblant d'entourner de feu leur giste de toutes parts, celuy des petits au secours duquel elle courra premierement : par où il appert qu'elles ont un usage de prognosticque que nous n'avons pas, ou qu'elles ont quelque vertu à iuger de leurs petits, aultre et plus vifve que la nostre.

La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre et mourir, des bestes, estant si voysine de la nostre, tout ce que nous retrenchons de leurs causes motrices, et que nous adioustons à nostre condition au dessus de la leur, cela ne peult aulcunement partir du discours de nostre raison. Pour reiglement de nostre santé, les medecins nous proposent l'exemple du vivre des bestes, et leur façon ; car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple :

> Tenez chaulds les pieds et la teste ;
> Au demourant, vivez en beste.

La generation est la principale des actions naturelles ; nous avons quelque disposition de membres qui nous est plus propre à cela : toutesfois ils nous ordonnent de nous renger à l'assiette et disposition brutale ;

More ferarum,
Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur
Concipere uxores : quia sic loca sumere possunt,
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis [1] :

et reiectent, comme nuisibles, ces mouvements indiscrets et insolents que les femmes y ont meslé de leur creu ; les ramenants à l'exemple et usage des bestes de leur sexe, plus modeste et rassis :

Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,
Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet,
Atque exossato ciet omni pectore fluctus.
Eicit enim sulci recta regione viaque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum [2].

Si c'est iustice de rendre à chascun ce qui luy est deu, les bestes qui servent, ayment et deffendent leurs bienfaicteurs, et qui poursuyvent et oultragent les estrangiers et ceulx qui les offensent, elles representent en cela quelque air de nostre iustice : comme aussi en conservant une egualité tres equitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l'amitié, elles l'ont, sans comparaison, plus vifve et plus constante que n'ont pas les hommes. Hyrcanus, le chien du roy Lysimachus, son maistre mort, demeura ob-

[1] On croit communément que pour être féconde, l'union des époux doit se faire dans l'attitude des quadrupèdes, parce qu'alors la situation horizontale de la poitrine et l'élévation des reins favorisent la direction du fluide générateur. LUCRÈCE, IV, 1261.

[2] Les mouvements lascifs par lesquels la femme excite l'ardeur de son époux, sont un obstacle à la fécondation; ils ôtent le soc du sillon, et détournent les germes de leur but. LUCRÈCE, IV, 1266.

stiné sur son lict, sans vouloir boire ne manger ; et le iour qu'on en brusla le corps, il print sa course, et se iecta dans le feu, où il feut bruslé : comme feit aussi le chien d'un nommé Pyrrhus ; car il ne bougea de dessus le lict de son maistre depuis qu'il feut mort ; et quand on l'emporta, il se laissa enlever quand et luy, et finalement se lancea dans le buchier où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection qui naissent quelquesfois en nous sans le conseil de la raison, qui viennent d'une temerité fortuite que d'aultres nomment sympathie ; les bestes en sont capables comme nous : nous veoyons les chevaulx prendre certaines accointances des uns aux aultres, iusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager separeement : on les veoid appliquer leur affection à certain poil de leurs compaignons, comme à certain visage, et où ils le rencontrent, s'y ioindre incontinent avecques feste et demonstration de bienvueillance ; et prendre quelque aultre forme à contrecœur et en haine. Les animaulx ont chois, comme nous, en leurs amours, et font quelque triage de leurs femelles ; ils ne sont pas exempts de nos ialousies et d'envies extremes et irreconciliables.

Les cupiditez sont ou naturelles et necessaires, comme le boire et le manger ; ou naturelles et non necessaires, comme l'accointance des femelles ; ou elles ne sont ny naturelles ny necessaires : de cette derniere sorte sont quasi toutes celles des hommes ; elles sont toutes superflues et artificielles ; car c'est merveille combien peu il fault à nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à desirer ; les apprests de nos cuisines ne touchent pas son ordonnance ; les stoïciens disent qu'un homme auroit dequoy se substanter d'une olive par iour : la

delicatesse de nos vins n'est pas de sa leçon, ny la recharge que nous adioustons aux appetits amoureux :

Neque illa
Magno prognatum deposcit consule cunnum [1].

Ces cupiditez estrangieres, que l'ignorance du bien et une faulse opinion ont coulees en nous, sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles : ny plus ny moins que si en une cité il y avoit si grand nombre d'estrangiers, qu'ils en meissent hors les naturels habitants, ou esteignissent leur auctorité et puissance ancienne, l'usurpant entierement et s'en saisissant. Les animaulx sont beaucoup plus reiglez que nous ne sommes, et se contiennent avec plus de moderation soubs les limites que nature nous a prescripts ; mais non pas si exactement, qu'ils n'ayent encores quelque convenance à nostre desbauche ; et tout ainsi comme il s'est trouvé des desirs furieux qui ont poulsé les hommes à l'amour des bestes, elles se treuvent aussi par fois esprinses de nostre amour, et receoivent des affections monstrueuses d'une espece à aultre : tesmoing l'elephant corrival d'Aristophanes le grammairien, en l'amour d'une ieune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui ne luy cedoit en rien aux offices d'un poursuyvant bien passionné ; car se promenant par le marché où l'on vendoit des fruicts, il en prenoit avecques sa trompe, et les luy portoit ; il ne la perdoit de veue que le moins qu'il luy estoit possible ; et luy mettoit quelquesfois la trompe dans le sein par dessoubs son collet, et luy tastoit les tettins. Ils recitent aussi d'un dragon amoureux d'une fille ; et d'une oye esprinse de l'amour d'un enfant, en la ville

[1] La volupté ne lui semble pas plus vive dans les bras de la fille d'un consul. Hor. *Sat.* I, 2, 69.

d'Asope ; et d'un belier serviteur de la menestriere Glaucia : et il se veoid touts les iours des magots furieusement esprins de l'amour des femmes. On veoid aussi certains animaulx s'addonner à l'amour des masles de leur sexe. Oppianus et aultres recitent quelques exemples pour monstrer la reverence que les bestes, en leurs mariages, portent à la parenté ; mais l'experience nous faict bien souvent veoir le contraire :

> Nec habetur turpe iuvencæ
> Ferre patrem tergo ; fit equo sua filia coniux ;
> Quasque creavit, init pecudes caper ; ipsaque cuius
> Semine concepta est, ex illo concipit ales [1].

De subtilité malicieuse, en est il une plus expresse que celle du mulet du philosophe Thales ? lequel passant au travers d'une riviere, chargé de sel, et de fortune y estant brunché, si que les sacs qu'il portoit en feurent touts mouillez, s'estant apperceu que le sel, fondu par ce moyen, luy avoit rendu sa charge plus legiere, ne falloit iamais, aussitost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avecques sa charge ; iusques à ce que son maistre descouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine ; à quoy se trouvant mesconté, il cessa de plus user de cette finesse. Il y en a plusieurs qui representent naïfvement le visage de nostre avarice ; car on leur veoid un soing extreme de surprendre tout ce qu'elles peuvent, et de le curieusement cacher, quoy qu'elles n'en tirent point d'usage. Quant à la mesnagerie, elles nous surpassent non seulement en cette prevoyance d'amasser et espargner pour le temps à venir,

[1] La génisse se livre sans honte à son père ; la cavale assouvit les désirs du cheval dont elle est née ; le bouc s'unit aux chèvres qu'il a engendrées ; et l'oiseau féconde l'oiseau à qui il a donné l'être. Ovide, *Métam.* X, 325.

mais elles ont encores beaucoup de parties de la science qui y est necessaire : les fourmis estendent au dehors de l'aire leurs grains et semences pour les esventer, refreschir, et seicher, quand ils veoyent qu'ils commencent à se moisir et à sentir le rance, de peur qu'ils ne se corrompent et pourrissent. Mais la caution et prevention dont ils usent à ronger le grain de froment, surpasse toute imagination de prudence humaine : parce que le froment ne demeure pas tousiours sec ny sain, ains s'amollit, se resoult, et destrempe comme en laict, s'acheminant à germer et produire ; de peur qu'il ne devienne semence, et perde sa nature et proprieté de magasin pour leur nourriture, ils rongent le bout par où le germe a coustume de sortir.

Quant à la guerre, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, ie sçauroy volontiers si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prerogative, ou au rebours, pour tesmoignage de nostre imbecillité et imperfection ; comme de vray, la science de nous entredesfaire et entretuer, de ruyner et perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a beaucoup dequoy se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas :

> Quando leoni
> Fortior eripuit vitam leo ? quo nemore unquam
> Exspiravit aper maioris dentibus apri [1] ?

mais elles n'en sont pas universellement exemptes pourtant ; tesmoing les furieuses rencontres des mouches à miel, et les entreprinses des princes des deux armees contraires :

[1] Vit-on jamais un lion déchirer un lion plus faible que lui ? dans quelle forêt un sanglier a-t-il expiré sous la dent d'un sanglier plus vigoureux ? JUVÉN. XV, 160.

Sæpe duobus
Regibus incessit magno discordia motu ;
Continuoque animos vulgi et trepidantia bello
Corda licet longe præsciscere [1].

Ie ne veoy iamais cette divine description, qu'il ne m'y semble lire peincte l'ineptie et vanité humaine : car ces mouvements guerriers, qui nous ravissent de leur horreur et espoventement, cette tempeste de sons et de cris,

Fulgur ibi ad cœlum se tollit, totaque circum
Ære renidescit tellus, subterque virum vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
Icti reiectant voces ad sidera mundi [2] ;

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur et de courage, il est plaisant à considerer par combien vaines occasions elle est agitee, et par combien legieres occasions esteinte :

Paridis propter narratur amorem
Græcia Barbariæ diro collisa duello [3] :

toute l'Asie se perdit et se consomma en guerres pour le maquerelage de Paris : l'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une ialousie domestique, causes qui ne debvroient pas esmouvoir deux harengieres à s'esgratigner, c'est l'ame et le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons nous en croire ceulx mesmes qui en sont les principaulx aucteurs et motifs ? oyons le plus

[1] Souvent, dans une ruche, il s'élève entre deux rois de sanglantes querelles : dès lors on peut pressentir la fureur des combats dont le peuple est agité. VIRG. *Géorg.* IV, 67.

[2] L'acier renvoie ses éclairs au ciel ; les campagnes étincellent des reflets de l'airain ; la terre retentit sous les pas des soldats, et les monts voisins repoussent leurs cris guerriers jusqu'aux voûtes du monde. LUCRÈCE, II, 323.

[3] On raconte qu'une guerre funeste, allumée par l'amour de Pâris, précipita les Grecs sur les barbares. HOR. *Epist.* I, 2, 6.

grand, le plus victorieux empereur, et le plus puissant qui feut oncques, se iouant et mettant en risee tres plaisamment et tres ingenieusement plusieurs battailles hazardees et par mer et par terre, le sang et la vie de cinq cents mille hommes qui suyvirent sa fortune, et les forces et richesses des deux parties du monde espuisees, pour le service de ses entreprinses :

Quod futuit Glaphyran Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Fulviam ego ut futuam ! quid, si me Manius oret,
Pædicem, faciam ? non puto, si sapiam.
Aut futue, aut pugnemus, ait. Quid, si mihi vita
Carior est ipsa mentula ? signa canant [1].

(I'use en liberté de conscience de mon latin, avecques le congé que vous m'en avez donné.) Or ce grand corps, à tant de visages et de mouvements, qui semble menacer le ciel et la terre ;

Quam multi Libyco volvuntur marmore fluctus,
Sævus ubi Orion hibernis conditur undis ;
Vel quam sole novo densæ torrentur aristæ,
Aut Hermi campo, aut Lyciæ flaventibus arvis ;
Scuta sonant, pulsuque pedum tremit excita tellus [2] :

---

[1] Cette épigramme, composée par Auguste, nous a été conservée par Martial, *Épigr.* XI, 21, 3. Voici l'imitation que Fontenelle en a faite dans ses *Dialogues des morts :*

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphyre,
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidèle. Eh bien donc ! est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir ?
Qui ? moi ! que je serve Fulvie !
Suffit-il qu'elle en ait envie ?
A ce compte, on verrait se retirer vers moi
Mille épouses mal satisfaites.
Aime-moi, me dit-elle, ou combattons. Mais quoi ?
Elle est bien laide ! Allons, sonnez, trompettes.

[2] Comme les flots innombrables qui roulent en mugissant sur la mer de Libye, quand l'orageux Orion, au retour de l'hiver, se plonge dans les eaux ; ou comme les innombrables épis que dore le soleil de l'été, soit dans les champs de l'Hermus, soit dans la féconde Lycie : les boucliers résonnent, et la terre tremble sous les pas des guerriers. VIRG. *Énéide*, VII, 718.

ce furieux monstre, à tant de bras et à tant de testes, c'est tousiours l'homme, foible, calamiteux et miserable ; ce n'est qu'une fourmilliere esmeue et eschauffee ;

It nigrum campis agmen [1] :

un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le fauls pas d'un cheval, le passage fortuite d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une brouee matiniere, suffisent à le renverser et porter par terre. Donnez luy seulement d'un rayon de soleil par le visage, le voylà fondu et esvanouy ; qu'on luy esvente seulement un peu de poulsiere aux yeulx, comme aux mouches à miel de nostre poëte, voylà toutes nos enseignes, nos legions, et le grand Pompeius mesme à leur teste, rompu et fracassé ; car ce feut luy, ce me semble, que Sertorius battit en Espaigne avecques ces belles armes, qui ont aussi servy à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus :

Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta,
Pulveris exigui iactu compressa quiescent [2].

Qu'on descouple mesme de nos mouches aprez, elles auront et la force et le courage de le dissiper. De fresche memoire, les Portugais assiegeants la ville de Tamly, au territoire de Xiatine, les habitants d'icelles porterent sur la muraille grand' quantité de ruches, dequoy ils sont riches ; et avec du feu chasserent les abeilles si vifvement sur leurs ennemis, qu'ils abandonnerent leur entreprinse, ne pouvants soustenir leurs assaults

[1] Le noir essaim marche dans la plaine. VIRG. *Énéide*, IV, 404.

[2] Et tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,
Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un moment.
Géorg. trad. par Delille, IV, 86.

et piqueures : ainsi demeura la victoire et liberté de leur ville à ce nouveau secours ; avecques telle fortune, qu'au retour du combat il ne s'en trouva une seule à dire. Les ames des empereurs et des savatiers sont iectees à mesme moule. Considerants l'importance des actions des princes et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produictes par quelques causes aussi poisantes et importantes ; nous nous trompons : ils sont menez et ramenez en leurs mouvements par les mesmes ressorts que nous sommes aux nostres ; la mesme raison qui nous faict tanser avecques un voysin, dresse entre les princes une guerre ; la mesme raison qui nous faict fouetter un laquay, tumbant en un roy, luy faict ruyner une province ; ils veulent aussi legierement que nous, mais ils peuvent plus ; pareils appetits agitent un ciron et un elephant.

Quant à la fidelité, il n'est animal au monde traistre au prix de l'homme. Nos histoires racontent la vifve poursuitte que certains chiens ont faict de la mort de leurs maistres. Le roy Pyrrhus ayant rencontré un chien qui gardoit un homme mort, et ayant entendu qu'il y avoit trois iours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, et mena ce chien quand et luy. Un iour qu'il assistoit aux monstres generales de son armee, ce chien appercevant les meurtriers de son maistre, leur courut sus avecques grands abbays et aspreté de courroux, et par ce premier indice achemina la vengeance de ce meurtre, qui en feut faicte bientost aprez par la voye de la iustice. Autant en feit le chien du sage Hesiode, ayant convaincu les enfants de Ganyctor, Naupactien, du meurtre commis en la personne de son maistre. Un aultre chien estant à la garde d'un temple à Athenes,

ayant apperceu un larron sacrilege qui emportoit les plus beaux ioyaux, se meit à abbayer contre luy tant qu'il peut ; mais les marguilliers ne s'estants point esveillez pour cela, il se meit à le suyvre, et le iour estant venu, se teint un peu plus esloingné de luy, sans le perdre iamais de veue : s'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas; et aux aultres passants qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queue, et prenoit de leurs mains ce qu'ils luy donnoient à manger : si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quand et quand au lieu mesme. La nouvelle de ce chien estant venue aux marguilliers de cette eglise, ils se meirent à le suyvre à la trace, s'enquerants des nouvelles du poil de ce chien, et enfin le rencontrerent en la ville de Cromyon, et le larron aussi, qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où il feut puny : et les iuges, en recognoissance de ce bon office, ordonnerent, du publicque, certaine mesure de bled pour nourrir le chien, et aux presbtres d'en avoir soing. Plutarque tesmoingne cette histoire comme chose tres averee et advenue en son siecle.

Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoing de mettre ce mot en credit), ce seul exemple y suffira, qu'Apion recite comme en ayant esté luy mesme spectateur. Un iour, dict il, qu'on donnoit à Rome, au peuple, le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, et principalement de lyons de grandeur inusitee, il y en avoit un, entre aultres, qui par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres, et un rugissement haultain et espoventable, attiroit à soy la veue de toute l'assistance. Entre les aultres esclaves qui feurent presentez au peuple en ce combat des bestes, feut un Androdus, de Dace, qui estoit à un seigneur romain de qualité consulaire. Ce lyon

l'ayant apperceu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'approcha tout doulcement, d'un façon molle et paisible, comme pour entrer en recognoissance avecques luy : cela faict, et s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commencea à battre de la queue, à la mode des chiens qui flattent leur maistre, et à baiser et leicher les mains et les cuisses de ce pauvre miserable, tout transy d'effroy, et hors de soy. Androdus ayant reprins ses esprits par la benignité de ce lyon, et rasseuré sa veue pour le considerer et recognoistre ; c'estoit un singulier plaisir de veoir les caresses et les festes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'aultre. Dequoy le peuple ayant eslevé des cris de ioye, l'empereur feit appeller cet esclave pour entendre de luy le moyen d'un si estrange evenement. Il luy recita une histoire nouvelle et admirable. « Mon maistre, dict il, estant proconsul en Afrique, ie feus contrainct, par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant iournellement battre, me desrobber de luy et m'enfuyr ; et pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande auctorité en la province, ie trouvay mon plus court de gaigner les solitudes et les contrees sablonneuses et inhabitables de ce païs là ; resolu, si le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moy mesme. Le soleil estant extremement aspre sur le midy, et les chaleurs insupportables, ie m'embatis sur une caverne cachee et inaccessible, et me iectay dedans. Bientost aprez y surveint ce lyon ayant une patte sanglante et blecee, tout plaintif et gemissant des douleurs qu'il y souffroit. A son arrivee, i'eus beaucoup de frayeur ; mais luy me veoyant mussé dans un coing de sa loge, s'approcha tout doulce-

ment de moy, me presentant sa patte offensee et me la monstrant comme pour demander secours : ie luy ostay lors un grand escot qu'il y avoit, et m'estant un peu apprivoisé à luy, pressant sa playe, en feis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay et nettoyay le plus proprement que ie peus. Luy se sentant allegé de son mal et soulagé de cette douleur, se print à reposer et à dormir, ayant tousiours sa patte entre mes mains. De là en hors, luy et moy vesquismes ensemble en cette caverne, trois ans entiers, de mesmes viandes ; car des bestes qu'il tuoit à sa chasse il m'en apportoit les meilleurs endroicts, que ie faisoy cuyre au soleil, à faulte de feu, et m'en nourrissoy. A la longue m'estant ennuyé de cette vie brutale et sauvage, comme ce lyon estoit allé un iour à sa queste accoustumee, ie partis de là ; et à ma troisiesme iournee, feus surprins par les soldats, qui me menerent d'Afrique en cette ville à mon maistre, lequel soubdain me condemna à mort, et à estre abandonné aux bestes. Or, à ce que ie veoy, ce lyon feut aussi prins bientost aprez, qui m'a à cette heure voulu recompenser du bienfaict et guarison qu'il avoit receu de moy. » Voylà l'histoire qu'Androdus recita à l'empereur, laquelle il feit aussi entendre de main à main au peuple : parquoy, à la requeste de touts, il feut mis en liberté, et absoult de cette condemnation ; et par ordonnance du peuple, luy feut faict present de ce lyon. Nous veoyions depuis, dict Apion, Androdus conduisant ce lyon à tout une petite lesse, se promenant par les tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on luy donnoit, le lyon se laisser couvrir des fleurs qu'on luy iectoit, et chascun dire en les rencontrant : « Voylà le lyon hoste de l'homme ; voylà l'homme medecin du lyon. »

Nous pleurons souvent la perte des bestes que nous aymons ; aussi font elles la nostre :

> Post, bellator equus, positis insignibus, Æthon
> It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora [1].

Comme aulcunes de nos nations ont les femmes en commun, aulcunes à chascun la sienne ; cela ne se veoid il pas aussi entre les bestes, et des mariages mieulx gardez que les nostres ? Quant à la societé et confederation qu'elles dressent entre elles pour se liguer ensemble et s'entresecourir, il se veoid, des bœufs, des porceaux, et aultres animaulx, qu'au cry de celuy que vous offensez, toute la trouppe accourt à son ayde, et se rallie pour sa deffense : l'escare, quand il a avallé l'hamesson du pescheur, ses compaignons s'assemblent en foule autour de luy, et rongent la ligne ; et si d'adventure il y en a un qui ayt donné dedans la nasse, les aultres luy baillent la queue par dehors, et luy la serre tant qu'il peult à belles dents ; ils le tirent ainsin au dehors, et l'entraisnent. Les barbiers, quand l'un de leurs compaignons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, dressants une espine, qu'ils ont dentelee comme une scie, à l'ayde de laquelle ils la scient et couppent. Quant aux particuliers offices que nous tirons l'un de l'aultre pour le service de la vie, il s'en veoid plusieurs pareils exemples parmy elles : ils tiennent que la baleine ne marche iamais qu'elle n'ayt au devant d'elle un petit poisson semblable au gouion de mer, qui s'appelle pour cela la Guide : la baleine le suit, se laissant mener et tourner, aussi facilement que le timon faict retourner la navire ; et en recom-

[1] Ensuite venait, dépouillé de toute parure, Éthon, son cheval de bataille pleurant, et laissant tomber de ses yeux de grosses larmes. VIRG. *Énéide*, XI, 89.

pense aussi, au lieu que toute aultre chose, soit beste, ou vaisseau, qui entre dans l'horrible chaos de la bouche de ce monstre, est incontinent perdu et englouty, ce petit poisson s'y retire en toute seureté, et y dort ; et pendant son sommeil la baleine ne bouge : mais aussitost qu'il sort, elle se met à le suyvre sans cesse ; et si, de fortune, elle l'escarte, elle va errant çà et là, et souvent se froissant contre les rochiers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail : ce que Plutarque tesmoigne avoir veu en l'isle d'Anticyre. Il y a une pareille societé entre le petit oyseau qu'on nomme le roytelet, et le crocodile : le roytelet sert de sentinelle à ce grand animal ; et si l'ichneumon, son ennemy, s'approche pour le combattre, ce petit oyseau, de peur qu'il ne le surprenne endormy, va, de son chant, et à coups de bec, l'esveillant et l'advertissant de son dangier : il vit des demeurants de ce monstre, qui le receoit familierement en sa bouche, et luy permet de becqueter dans ses machoueres et entre ses dents, et y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurez ; et s'il veult fermer la bouche, il l'advertit premierement d'en sortir en la serrant peu à peu, sans l'estreindre et l'offenser. Cette coquille qu'on nomme la Nacre, vit aussi ainsin avecques le pinnotere, qui est un petit animal de la sorte d'un cancre, luy servant d'huyssier et de portier, assis à l'ouverture de cette coquille, qu'il tient continuellement entrebaaillee et ouverte, iusques à ce qu'il y veoye entrer quelque petit poisson propre à leur prinse : car lors il entre dans la nacre, et luy va pinceant la chair vifve, et la contrainct de fermer sa coquille : lors eulx deux ensemble mangent la proye enfermee dans leur fort. En la maniere de vivre des thuns, on y remarque une singuliere science des trois parties de la

mathematique : quant à l'astrologie, ils l'enseignent à l'homme ; car ils s'arrestent au lieu où le solstice d'hyver les surprend, et n'en bougent iusques à l'equinoxe ensuyvant ; voylà pourquoy Aristote mesme leur concede volontiers cette science : quant à la geometrie et arithmetique, ils font tousiours leur bande de figure cubique, quarree en touts sens, et en dressent un corps de battaillon solide, clos et environné tout à l'entour, à six faces toutes eguales ; puis nagent en cette ordonnance quarree, autant large derriere que devant ; de façon que qui en veoid et compte un reng, il peult ayseement nombrer toute la trouppe, d'autant que le nombre de la profondeur est egual à la largeur, et la largeur à la longueur.

Quant à la magnanimité, il est mal aysé de luy donner un visage plus apparent qu'en ce faict du grand chien qui feut envoyé des Indes au roy Alexandre : on luy presenta premierement un cerf pour le combattre, et puis un sanglier, et puis un ours ; il n'en feit compte, et ne daigna se remuer de sa place : mais quand il veid un lyon, il se dressa incontinent sur ses pieds, monstrant manifestement qu'il declaroit celuy là seul digne d'entrer en combat avecques luy. Touchant la repentance et recognoissance des faultes, on recite d'un elephant, lequel ayant tué son gouverneur par impetuosité de cholere, en print un dueil si extreme, qu'il ne voulut oncques puis manger, et se laissa mourir. Quant à la clemence, on recite d'un tigre, la plus inhumaine beste de toutes, que luy ayant esté baillé un chevreau, il souffrit deux iours la faim avant que de le vouloir offenser ; et le troisiesme il brisa la cage où il estoit enfermé, pour aller chercher aultre pasture, ne se voulant prendre au chevreau, son familier et son hoste. Et quant

aux droicts de la familiarité et convenance, qui se dresse par la conversation, il nous advient ordinairement d'apprivoiser des chats, des chiens et des lievres ensemble.

Mais ce que l'experience apprend à ceulx qui voyagent par mer, et notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons, surpasse toute humaine cogitation : de quelle espece d'animaulx a iamais nature tant honnoré les couches, la naissance et l'enfantement ? car les poëtes disent bien qu'une seule isle de Delos, estant auparavant vagante, feut affermie pour le service de l'enfantement de Latone ; mais Dieu a voulu que toute la mer feust arrestee, affermie et applanie, sans vagues, sans vents et sans pluye, ce pendant que l'halcyon faict ses petits, qui est iustement environ le solstice, le plus court iour de l'an ; et par son privilege, nous avons sept iours et sept nuicts, au fin cœur de l'hyver, que nous pouvons naviguer sans dangier. Leurs femelles ne recognoissent aultre masle que le leur propre ; l'assistent toute leur vie, sans iamais l'abandonner : s'il vient à estre debile et cassé, elles le chargent sur leurs espaules, le portent par tout, et le servent iusques à la mort. Mais aulcune suffisance n'a encores peu attaindre à la cognoissance de cette merveilleuse fabrique dequoy l'halcyon compose le nid pour ses petits, ny en deviner la matiere. Plutarque, qui en a veu et manié plusieurs, pense que ce soient des arestes de quelque poisson qu'elle conioinct et lie ensemble, les entrelaceant, les unes de long, les aultres de travers, et adioustant des courbes et des arrondissements, tellement qu'enfin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer : puis quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au battement du flot marin, là où la mer le battant tout

doulcement, luy enseigne à radouber ce qui n'est pas bien lié, et à mieulx fortifier aux endroicts où elle veoid que sa structure se desmeut et se lasche par les coups de mer ; et au contraire, ce qui est bien ioinct, le battement de la mer le vous estreinct et vous le serre, de sorte qu'il ne se peult ny rompre, ny dissouldre, ou endommager à coups de pierre, ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion et figure de la concavité du dedans : car elle est composee et proportionnee de maniere qu'elle ne peult recevoir ny admettre aultre chose que l'oyseau qui l'a bastie ; car à toute aultre chose elle est impenetrable, close et fermee, tellement qu'il n'y peult rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement. Voylà une description bien claire de ce bastiment, et empruntee de bon lieu : toutesfois il me semble qu'elle ne nous esclaircit pas encores suffisamment la difficulté de cette architecture. Or de quelle vanité nous peult il partir, de loger au dessoubs de nous, et d'interpreter desdaigneusement les effects que nous ne pouvons imiter ny comprendre ?

Pour suyvre encores un peu plus loing cette egualité et correspondance de nous aux bestes : le privilege dequoy nostre ame se glorifie, de ramener à sa condition tout ce qu'elle conceoit, de despouiller de qualitez mortelles et corporelles tout ce qui vient à elle ; de renger les choses qu'elle estime dignes de son accointance, à desvestir et despouiller leurs conditions corruptibles, et leur faire laisser à part, comme vestements superflus et vils, l'espesseur, la longueur, la profondeur, le poids, la couleur, l'odeur, l'aspreté, la polisseure, la dureté, la mollesse, et touts accidents sensibles, pour les accommoder à sa condition immortelle et spirituelle; de maniere que Rome et Paris, que i'ay en l'ame,

Paris que i'imagine, ie l'imagine et le comprens sans grandeur et sans lieu, sans pierre, sans plastre et sans bois : ce mesme privilege, dis ie, semble estre bien evidemment aux bestes ; car un cheval accoustumé aux trompettes, aux arquebusades et aux combats, que nous veoyons tremousser et fremir en dormant, estendu sur sa lictiere, comme s'il estoit en la meslee, il est certain qu'il conceoit en son ame un son de tabourin sans bruict, une armee sans armes et sans corps :

> Quippe videbis equos fortes, quum membra iacebunt
> In somnis, sudare tamen, spirareque sæpe,
> Et quasi de palma summas contendere vires [1] :

ce lievre qu'un levrier imagine en songe, aprez lequel nous le veoyons haleter en dormant, alonger la queue, secouer les iarrets, et representer parfaictement les mouvements de sa course, c'est un lievre sans poil et sans os :

> Venantumque canes in molli sæpe quiete
> Iactant crura tamen subito, vocesque repente
> Mittunt, et crebras reducunt naribus auras,
> Ut vestigia si teneant inventa ferarum :
> Expergefactique sequuntur inania sæpe
> Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant ;
> Donec discussis redeant erroribus ad se [2] :

les chiens de garde que nous veoyons souvent gronder en songeant, et puis iapper tout à faict,

[1] Vous verrez des coursiers, quoique profondément endormis, se baigner de sueur, souffler fréquemment, et tendre tous leurs muscles, comme s'ils disputaient le prix de la course. LUCRÈCE, IV, 988.

[2] Souvent, au milieu du sommeil, les chiens de chasse agitent tout à coup les pieds, aboient, et aspirent l'air à plusieurs reprises, comme s'ils étaient sur la trace de la proie : souvent même, en se réveillant, ils continuent de poursuivre les vains simulacres d'un cerf qu'ils s'imaginent voir fuir devant eux, jusqu'à ce que, revenus à eux, ils reconnaissent leur erreur. LUCRÈCE, IV, 992.

et s'esveiller en sursault, comme s'ils appercevoient quelque estrangier arriver ; cet estrangier, que leur ame veoid, c'est un homme spirituel et imperceptible, sans dimension, sans couleur, et sans estre :

> Consueta domi catulorum blanda propago
> Degere, sæpe levem ex oculis volucremque soporem
> Discutere, et corpus de terra corripere instant,
> Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur [1].

Quant à la beaulté du corps, avant passer oultre, il me fauldroit sçavoir si nous sommes d'accord de sa description. Il est vraysemblable que nous ne sçavons gueres que c'est que beaulté en nature et en general, puis que à l'humaine et nostre beaulté nous donnons tant de formes diverses ; de laquelle s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à nostre appetit :

> Turpis romano belgicus ore color [2] :

les Indes la peignent noire et basanée, aux levres grosses et enflees, au nez plat et large ; et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre iusques à la bouche ; comme aussi la balievre, de gros cercles enrichis de pierreries, si qu'elle leur tumbe sur le menton, et est leur grace de monstrer leurs dents iusques au dessoubs des racines. Au Peru, les plus grandes aureilles sont les plus belles, et les estendent autant qu'ils peuvent par artifice : et un homme d'auiourd'huy dict avoir veu, en une nation orientale, ce

[1] Souvent le gardien fidèle et caressant qui vit sous nos toits, dissipe tout à coup le sommeil léger qui couvrait ses paupières, se dresse avec précipitation sur ses pieds, croyant voir un visage étranger et des traits inconnus. LUCRÈCE, IV, 999.

[2] Le teint belgique dépare un visage romain. PROP. II, 17, 26.

soing de les aggrandir, en tel credit, et de les charger de poisants ioyaux, qu'à touts coups il passoit son bras vestu au travers d'un trou d'aureille. Il est ailleurs des nations qui noircissent les dents avecques grand soing, et ont à mespris de les veoir blanches : ailleurs ils les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque, les femmes se treuvent plus belles la teste raze, mais assez ailleurs, et qui plus est, en certaines contrees glaciales, comme dict Pline. Les Mexicanes comptent entre les beaultez la petitesse du front ; et où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front et peuplent par art ; et ont en si grande recommendation la grandeur des tettins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfants par dessus l'espaule : nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse et massifve; les Espaignols, vuidee et estrillee : et entre nous, l'un la faict blanche, l'aultre brune ; l'un molle et delicate, l'aultre forte et vigoreuse ; qui y demande de la mignardise et de la doulceur ; qui, de la fierté et maiesté. Tout ainsi que la preference en beaulté que Platon attribue à la figure spherique, les epicuriens la donnent à la pyramidale plustost, ou quarree, et ne peuvent avaller un dieu en forme de boule. Mais quoy qu'il en soit, nature ne nous a non plus privilegiez en cela qu'au demourant, sur ses loix communes : et si nous nous iugeons bien, nous trouverons que s'il est quelques animaulx moins favorisez en cela que nous, il y en a d'aultres, et en grand nombre, qui le sont plus, *a multis animalibus decore vincimur*[1], voire des terrestres nos compatriotes ; car quant aux marins, laissant la figure, qui ne peult tumber en proportion, tant

[1] Plusieurs animaux nous surpassent en beauté. SÉNÈQUE, *Epist.* 124.

elle est aultre, en couleur, netteté, polisseure, disposition, nous leur cedons assez ; et non moins, en toutes qualitez, aux aërez. Et cette prerogative que les poëtes font valoir de nostre stature droicte, regardant vers le ciel son origine,

> Pronaque quum spectent animalia cetera terram,
> Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
> Iussit, et erectos ad sidera tollere vultus [1],

elle est vrayement poëtique ; car il y a plusieurs bestioles qui ont la veue renversee tout à faict vers le ciel ; et l'encoleure des chameaux et des austruches, ie la treuve encores plus relevee et droicte que la nostre. Quels animaulx n'ont la face au hault, et ne l'ont devant, et ne regardent vis à vis, comme nous, et ne descouvrent, en leur iuste posture, autant du ciel et de la terre, que l'homme ? et quelles qualitez de nostre corporelle constitution, en Platon et en Cicero, ne peuvent servir à mille sortes de bestes ? Celles qui nous retirent le plus, ce sont les plus laides et les plus abiectes de toute la bande ; car pour l'apparence exterieure et forme du visage, ce sont les magots :

> Simia quam similis, turpissima bestia, nobis [2] !

pour le dedans et parties vitales, c'est le porceau. Certes, quand i'imagine l'homme tout nud (ouy en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beaulté), ses tares, sa subiection naturelle et ses imperfections, ie treuve que nous avons eu plus de raison que nul aultre animal de nous couvrir.

[1] Dieu a courbé les animaux, et attaché leurs regards à la terre : mais il a donné à l'homme un front sublime ; il a voulu qu'il regardât le ciel et qu'il levât, pour contempler les astres, sa face majestueuse. OVIDE, *Métam.* I, 84.

[2] Tout difforme qu'il est, le singe nous ressemble.
ENNIUS, *apud* CIC. *de Nat. deor.* I, 35.

Nous avons esté excusables d'emprunter ceulx que nature avoit favorisez en cela plus que nous, pour nous parer de leur beaulté, et nous cacher soubs leur despouille, de laine, plume, poil, soye. Remarquons au demourant que nous sommes le seul animal duquel le default offense nos propres compaignons, et seuls qui avons à nous desrobber, en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement c'est aussi un effect digne de consideration, que les maistres du mestier ordonnent pour remede aux passions amoureuses, l'entiere veue et libre du corps qu'on recherche ; et que pour refroidir l'amitié, il ne faille que veoir librement ce qu'on ayme :

> Ille quod obscœnas in aperto corpore partes
> Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor [1] :

or, encores que cette recepte puisse à l'adventure partir d'une humeur un peu delicate et refroidie, si est ce un merveilleux signe de nostre defaillance, que l'usage et la cognoissance nous desgouste les uns des aultres. Ce n'est pas tant pudeur, qu'art et prudence, qui rend nos dames si circonspectes à nous refuser l'entree de leurs cabinets, avant qu'elles soyent peinctes et parees pour la monstre publicque :

> Nec Veneres nostras hoc fallit : quo magis ipsæ
> Omnia summopere hos vitæ postscenia celant,
> Quos retinere volunt, adstrictoque esse in amore [2] :

là où, en plusieurs animaulx, il n'est rien d'eulx que nous n'aymions, et qui ne plaise à nos sens ;

[1] Tel, pour avoir vu à découvert les plus secrètes parties du corps de l'objet aimé, a senti, au milieu des plus vifs transports, s'éteindre sa passion. OVIDE, *de Remed. amor.* v. 429.

[2] C'est ce que les femmes savent bien : elles ont grand soin de cacher ces arrière-scènes de la vie aux amants qu'elles veulent retenir dans leurs chaînes. LUCRÈCE, IX, 1182.

de façon que de leurs excrements mesmes et de leur descharge nous tirons non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornements et parfums. Ce discours ne touche que nostre commun ordre, et n'est pas si sacrilege d'y vouloir comprendre ces divines, supernaturelles et extraordinaires beaultez qu'on veoid par fois reluire entre nous, comme des astres soubs un voile corporel et terrestre.

Au demourant, la part mesme que nous faisons aux animaulx des faveurs de nature, par nostre confession, elle leur est bien advantageuse : nous nous attribuons des biens imaginaires et fantastiques, des biens futurs et absents, desquels l'humaine capacité ne se peult d'elle mesme respondre, ou des biens que nous nous attribuons faulsement par la licence de nostre opinion, comme la raison, la science et l'honneur ; et à eulx nous laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables, la paix, le repos, la securité, l'innocence et la santé : la santé, dis ie, le plus beau et le plus riche present que nature nous sçache faire. De façon que la philosophie, voire la stoïque, ose bien dire que Heraclitus et Pherecydes, s'ils eussent peu eschanger leur sagesse avecques la santé, et se delivrer, par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'aultre de la maladie pediculaire qui le pressoit, ils eussent bien faict. Par où ils donnent encores plus grand prix à la sagesse, la comparant et contrepoisant à la santé, qu'ils ne font en cette aultre proposition, qui est aussi des leurs : ils disent que si Circé eust presenté à Ulysses deux bruvages, l'un pour faire devenir un homme de fol sage, l'aultre de sage fol, qu'Ulysses eust deu plustost accepter celuy de la folie, que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste ; et disent que la

sagesse mesme eust parlé à luy en cette maniere : « Quitte moy, laisse moy là, plustost que de me loger soubs la figure et corps d'un asne. » Comment ! cette grande et divine sapience, les philosophes la quittent donc pour ce voile corporel et terrestre ? ce n'est doncques plus par la raison, par le discours et par l'ame, que nous excellons sur les bestes ; c'est par nostre beaulté, nostre beau teinct, et nostre belle disposition de membres, pour laquelle il nous fault mettre nostre intelligence, nostre prudence, et tout le reste à l'abandon. Or i'accepte cette naïfve et franche confession : certes, ils ont cogneu que ces parties là, dequoy nous faisons tant de feste, ce n'est que vaine fantasie. Quand les bestes auroient doncques toute la vertu, la science, la sagesse et suffisance stoïque, ce seroient tousiours des bestes ; ny ne seroient pourtant comparables à un homme miserable, meschant et insensé. Car enfin tout ce qui n'est comme nous sommes, n'est rien qui vaille : et Dieu mesme, pour se faire valoir, il fault qu'il y retire, comme nous dirons tantost : par où il appert que ce n'est pas par vray discours, mais par une fierté folle et opiniastreté, que nous nous preferons aux aultres animaulx, et nous sequestrons de leur condition et societé.

Mais pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre part l'inconstance, l'irresolution, l'incertitude, le dueil, la superstition, la solicitude des choses à venir, voire aprez nostre vie, l'ambition, l'avarice, la ialousie, l'envie, les appetits desreiglez, forcenez et indomptables, la guerre, le mensonge, la desloyauté, la detraction et la curiosité. Certes, nous avons estrangement surpayé ce beau discours dequoy nous nous glorifions, et cette capacité de iuger et cognoistre, si nous l'avons acheptee au

prix de ce nombre infiny de passions ausquelles nous sommes incessamment en prinse : s'il ne nous plaist de faire encores valoir, comme faict bien Socrates, cette notable prerogative sur les aultres animaulx, que où nature leur a prescript certaines raisons et limites à la volupté venerienne, elle nous en a lasché la bride à toutes heures et occasions. *Ut vinum ægrotis, quia prodest raro, nocet sæpissime, melius est non adhibere omnino, quam, spe dubiæ salutis, in apertam perniciem incurrere : sic haud scio, an melius fuerit, humano generi motum istum celerem cogitationis, acumen, solertiam, quam rationem vocamus, quoniam pestifera sint multis, admodum paucis salutaria, non dari omnino, quam tam munifice et tam large dari*[1]. De quel fruict pouvons nous estimer avoir esté à Varro et Aristote cette intelligence de tant de choses ? Les a elle exemptez des incommoditez humaines ? ont ils esté deschargez des accidents qui pressent un crocheteur ? ont ils tiré de la logique quelque consolation à la goutte ? pour avoir sceu comme cette humeur se loge aux ioinctures, l'en ont ils moins sentie ? sont ils entrez en composition de la mort, pour sçavoir qu'aulcunes nations s'en resiouïssent ; et du cocuage, pour sçavoir les femmes estre communes en quelque region ? Au rebours, ayants tenu le premier reng en sçavoir, l'un entre les Romains, l'aultre entre les Grecs, et en la saison où la science

[1] Il vaut mieux ne point donner de vin aux malades, parce qu'en leur donnant ce remède quelquefois utile, mais le plus souvent nuisible, on les exposerait, pour une espérance incertaine, à un véritable danger : de même il vaudrait peut-être mieux, à mon avis, que la nature nous eût refusé cette activité de pensée, cette pénétration, cette industrie, que nous appelons raison, et qu'elle nous a si libéralement accordée ; puisque cette noble faculté n'est salutaire qu'à un petit nombre d'hommes, tandis qu'elle est funeste à tous les autres. Cic. *de Nat. deor.* III, 27.

fleurissoit le plus, nous n'avons pas pourtant apprins qu'ils ayent eu aulcune particuliere excellence en leur vie ; voire le Grec a assez à faire à se descharger d'aulcunes taches notables en la sienne. A lon trouvé que la volupté et la santé soyent plus savoureuses à celuy qui sçait l'astrologie et la grammaire ?

Illitterati num minus nervi rigent [1] ?

et la honte et pauvreté moins importunes ?

Scilicet et morbis et debilitate carebis,
Et luctum et curam effugies, et tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur [2].

I'ay veu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heureux que des recteurs de l'université ; et lesquels i'aimeroy mieulx ressembler. La doctrine, ce m'est advis, tient reng entre les choses necessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité, ou pour le plus, comme la beaulté, la richesse, et telles aultres qualitez qui y servent voirement, mais de loing, et plus par fantasie que par nature. Il ne nous fault gueres plus d'offices, de reigles et de loix de vivre en nostre communauté, qu'il en fault aux grues et fourmis en la leur ; et ce neantmoins nous veoyons qu'elles s'y conduisent tres ordonneement, sans erudition. Si l'homme estoit sage, il prendroit le vray prix de chasque chose, selon qu'elle seroit la plus utile et propre à sa vie. Qui nous comptera par nos actions et deportements, il s'en trouvera plus grand

[1] Un ignorant soutient-il avec moins de vigueur les combats de l'amour ? Hor. *Epod.* 8, v. 17.

[2] C'est par là, sans doute, que vous serez exempt d'infirmités et de maladies ; vous ne connaîtrez ni le chagrin ni l'inquiétude ; vous jouirez d'une vie plus longue et plus heureuse. Juvén. XIV, 156.

nombre d'excellents entre les ignorants qu'entre les sçavants : ie dis en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en avoir bien porté de plus grande valeur, et pour la paix et pour la guerre, que cette Rome sçavante, qui se ruyna soy mesme : quand le demourant seroit tout pareil, au moins la preud'hommie et l'innocence demeureroient du costé de l'ancienne ; car elle loge singulierement bien avecques la simplicité. Mais ie laisse ce discours, qui me tireroit plus loing que ie ne vouldroy suyvre. I'en diray seulement encores cela, que c'est la seule humilité et soubmission qui peult effectuer un homme de bien. Il ne fault pas laisser au jugement de chascun la cognoissance de son debvoir ; il le luy fault prescrire, non pas le laisser choisir à son discours : aultrement, selon l'imbecillité et varieté infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions enfin des debvoirs qui nous mettroient à nous manger les uns les aultres, comme dict Epicurus.

La premiere loy que Dieu donna iamais à l'homme, ce feut une loy de pure obeïssance ; ce feut un commandement nud et simple, où l'homme n'eust rien à cognoistre et à causer, d'autant que l'obeïr est le propre office d'une ame raisonnable, recognoissant un celeste superieur et bienfacteur. De l'obeïr et ceder naist toute aultre vertu ; comme du cuider, tout peché. Et au rebours, la premiere tentation qui veint à l'humaine nature de la part du diable, sa premiere poison, s'insinua en nous par les promesses qu'il nous feit de science et de cognoissance : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum*[1] : et les sireines, pour piper Ulysse en Homere, et l'attirer en leurs dangereux et ruyneux laqs, luy

[1] Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. *Genèse*, III, 5.

offrent en don la science. La peste de l'homme, c'est l'opinion de sçavoir : voylà pourquoy l'ignorance nous est tant recommendee par nostre religion, comme piece propre à la creance et à l'obeïssance. *Cavete ne quis vos decipiat per philosophiam et inanes seductiones, secundum elementa mundi*[1]. En cecy, y a il une generale convenance entre touts les philosophes de toutes sectes, que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'ame et du corps : mais où la trouvons nous ?

> Ad summum, sapiens uno minor est Iove, dives,
> Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum ;
> Præcipue sanus, nisi quum pituita molesta est[2].

Il semble, à la verité, que nature, pour la consolation de nostre estat miserable et chestif, ne nous ayt donné en partage que la presumption ; c'est ce que dict Epictete, « que l'homme n'a rien proprement sien que l'usage de ses opinions : » nous n'avons que du vent et de la fumee en partage. Les dieux ont la santé en essence, dict la philosophie, et la maladie en intelligence : l'homme, au contraire, possede ses biens par fantasie, les maulx en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination ; car touts nos biens ne sont qu'en songe. Oyez braver ce pauvre et calamiteux animal. « Il n'est rien, dict Cicero, si doulx que l'occupation des lettres, de ces lettres, dis ie, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de nature, les cieux en ce

[1] Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie, et par de vaines et trompeuses subtilités, selon les doctrines du monde. S. Paul, *ad Coloss.* II, 8.

[2] Le sage ne voit au-dessus de lui que Jupiter ; il est riche, beau, comblé d'honneurs, libre ; il est le roi des rois, et surtout il jouit d'une santé merveilleuse, si ce n'est quand la pituite le tourmente. Hor. *Epist.* I, 1, 106.

monde mesme, et les terres et les mers nous sont descouvertes : ce sont elles qui nous ont apprins la religion, la moderation, la grandeur de courage, et qui ont arraché nostre ame des tenebres, pour luy faire veoir toutes choses haultes, basses, premieres, dernieres et moyennes ; ce sont elles qui nous fournissent dequoy bien et heureusement vivre, et nous guident à passer nostre aage sans desplaisir et sans offense : » cettuy cy ne semble il pas parler de la condition de Dieu tout vivant et tout puissant ? Et quant à l'effect, mille femmelettes ont vescu au village une vie plus equable, plus doulce et plus constante que ne feut la sienne.

> Deus ille fuit, deus, inclute Memmi,
> Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
> Nunc appellatur Sapientia ; quique per artem
> Fluctibus e tantis vitam, tantisque tenebris,
> In tam tranquilla et tam clara luce locavit [1] :

voylà des paroles tres magnifiques et belles ; mais un bien legier accident meit l'entendement de cettuy cy en pire estat que celuy du moindre berger, nonobstant ce dieu precepteur, et cette divine sapience. De mesme impudence est cette promesse du livre de Democritus, « Ie m'en vois parler de toutes choses ; » et ce sot tiltre qu'Aristote nous preste de « dieux mortels ; » et ce iugement de Chrysippus, « que Dion estoit aussi vertueux que Dieu : » et mon Seneca recognoist, dit il, « que Dieu luy a donné le vivre, mais qu'il a de soy le bien vivre ; » conformement à cet aultre : *In virtute vere gloriamur ; quod non contingeret, si id donum*

[1] Il fut un dieu, illustre Memmius, oui, il fut un dieu, celui qui le premier trouva cet art de vivre auquel on donne aujourd'hui le nom de Sagesse, celui qui, par cet art vraiment divin, a fait succéder le calme et la lumière à l'orage et aux ténèbres. LUCRÈCE, V, 8.

a deo, non a nobis haberemus[1]. Cecy est aussi de Seneca : « Que le sage a la fortitude pareille à Dieu, mais en l'humaine foiblesse ; par où il le surmonte. » Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traicts de pareille temerité ; il n'y a aulcun de nous qui s'offense tant de se veoir apparier à Dieu, comme il faict de se veoir deprimer au reng des aultres animaulx : tant nous sommes plus ialoux de nostre interest, que de celuy de nostre createur !

Mais il fault mettre aux pieds cette sotte vanité, et secouer vifvement et hardiement les fondements ridicules sur quoy ces faulses opinions se bastissent. Tant qu'il pensera avoir quelque moyen et quelque force de soy, iamais l'homme ne recognoistra ce qu'il doibt à son maistre ; il fera tousiours de ses œufs poules, comme on dict : il le fault mettre en chemise. Veoyons quelque notable exemple de l'effect de sa philosophie. Posidonius estant pressé d'une si douloureuse maladie qu'elle luy faisoit tordre les bras et grincer les dents, pensoit bien faire la figue à la douleur, pour s'escrier contre elle : « Tu as beau faire, si ne diray ie pas que tu sois mal. » Il sent mesmes passions que mon laquay ; mais il se brave, sur ce qu'il contient au moins sa langue soubs les loix de sa secte : *re succumbere non oportebat, verbis gloriantem*[2]. Arcesilaus estant malade de la goutte, Carneades, qui le veint visiter, s'en retournoit tout fasché ; il le rappella, et luy monstrant ses pieds et sa poictrine : « Il n'est rien venu de là icy, » luy dict il. Cettuy cy a un peu meilleure grace ; car il sent avoir du mal, et en

[1] C'est avec raison que nous nous glorifions de notre vertu ; ce qui ne serait point, si nous la tenions d'un dieu, et non pas de nous-mêmes. Cic. *de Nat. deor.* III, 36.

[2] Faisant le brave en paroles, il ne fallait pas succomber en effet. Cic. *Tusc. quæst.* II, 13.

vouldroit estre despestré ; mais de ce mal pourtant son cœur n'en est pas abbattu ny affoibly : l'aultre se tient en sa roideur, plus, ce crains ie, verbale qu'essentielle. Et Dionysius Heracleotes, affligé d'une cuison vehemente des yeulx, feut rengé à quitter ces resolutions stoïques. Mais quand la science feroit par effect ce qu'ils disent, d'esmousser et rabbattre l'aigreur des infortunes qui nous suyvent, que faict elle que ce que faict beaucoup plus purement l'ignorance, et plus evidemment ? Le philosophe Pyrrho courant en mer le hazard d'une grande tormente, ne presentoit à ceulx qui estoient avecques luy à imiter, que la securité d'un porceau qui voyageoit avecques eulx, regardant cette tempeste sans effroy. La philosophie, au bout de ses preceptes, nous renvoie aux exemples d'un athlete et d'un muletier, ausquels on veoid ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douleur et d'aultres inconvenients, et plus de fermeté, que la science n'en fournit oncques à aulcun qui n'y feust nay et preparé de soy mesme par habitude naturelle. Qui faict qu'on incise et taille les tendres membres d'un enfant, et ceulx d'un cheval, plus ayseement que les nostres, si ce n'est l'ignorance ? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination ? Nous en veoyons ordinairement se faire saigner, purger et medeciner, pour guarir des maulx qu'ils ne sentent qu'en leur discours. Lorsque les vrays maulx nous faillent, la science nous preste les siens : « Cette couleur et ce teinct vous presagent quelque defluxion catarrheuse ; cette saison chaulde vous menace d'une esmotion fiebvreuse ; cette couppeure de la ligne vitale de vostre main gauche vous advertit de quelque notable et voysine indisposition ; » et enfin elle s'en addresse tout destrousseement à

la santé mesme : « Cette alaigresse et vigueur de ieunesse ne peult arrester en une assiette ; il luy fault desrobber du sang et de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous mesme. » Comparez la vie d'un homme asservy à telles imaginations, à celle d'un laboureur se laissant aller aprez son appetit naturel, mesurant les choses au seul sentiment present, sans science et sans prognosticque, qui n'a du mal que lorsqu'il l'a ; où l'aultre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ayt aux reins : comme s'il n'estoit point assez à temps de souffrir le mal lorsqu'il y sera, il l'anticipe par fantasie, et luy court au devant. Ce que ie dis de la medecine se peult tirer par exemple generalement à toute science : de là est venue cette ancienne opinion des philosophes, qui logeoient le souverain bien à la recognoissance de la foiblesse de nostre iugement. Mon ignorance me preste autant d'occasion d'esperance que de crainte ; et n'ayant aultre reigle de ma santé que celle des exemples d'aultruy et des evenements que ie veoy ailleurs en pareille occasion, i'en treuve de toutes sortes, et m'arreste aux comparaisons qui me sont plus favorables. Ie receoy la santé les bras ouverts, libre, plaine et entiere ; et aiguise mon appetit à la iouyr, d'autant plus qu'elle m'est à present moins ordinaire et plus rare : tant s'en fault que ie trouble son repos et sa doulceur par l'amertume d'une nouvelle et contraincte forme de vivre. Les bestes nous monstrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies : ce qu'on nous dict de ceulx du Bresil, qu'ils ne mouroient que de vieillesse, on l'attribue à la serenité et tranquillité de leur air ; ie l'attribue plustost à la tranquillité et serenité de leur ame, deschargee de toute passion, pensee et occupation tendue ou desplaisante ; comme gents

qui passoient leur vie en une admirable simplicité et ignorance, sans lettres, sans loy, sans roy, sans religion quelconque. Et d'où vient, ce qu'on veoid par experience, que les plus grossiers et plus lourds sont plus fermes et plus desirables aux executions amoureuses ; et que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable que celle d'un gallant homme ; sinon qu'en cettuy cy l'agitation de l'ame trouble sa force corporelle, la rompt et lasse, comme elle lasse aussi et trouble ordinairement soy mesme ? Qui la desmeut, qui la iecte plus coustumierement à la manie, que sa promptitude, sa poincte, son agilité, et enfin sa force propre ? Dequoy se faict la plus subtile folie, que de la plus subtile sagesse ? Comme des grandes amitiez naissent des grandes inimitiez, des santez vigoreuses les mortelles maladies ; ainsi des rares et vifves agitations de nos ames, les plus excellentes manies et plus destracquees ; il n'y a qu'un demy tour de cheville à passer de l'un à l'aultre. Aux actions des hommes insensez, nous veoyons combien proprement la folie convient avecques les plus vigoreuses operations de nostre ame. Qui ne sçait combien est imperceptible le voysinage d'entre la folie avecques les gaillardes eslevations d'un esprit libre, et les effects d'une vertu supreme et extraordinaire ? Platon dict les melancholiques plus disciplinables et excellents : aussi n'en est il point qui ayent tant de propension à la folie. Infinis esprits se treuvent ruynez par leur propre force et souplesse : quel sault vient de prendre, de sa propre agitation et alaigresse, l'un des plus iudicieux, ingenieux, et plus formez à l'air de cette antique et pure poësie, qu'aultre poëte italien aye iamais esté ? n'a il pas dequoy sçavoir gré à cette sienne vivacité meurtriere ? à cette clarté qui l'a aveuglé ?

à cette exacte et tendue apprehension de la raison, qui l'a mis sans raison? à la curieuse et laborieuse queste des sciences, qui l'a conduict à la bestise? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame, qui l'a rendu sans exercice et sans ame? I'eus plus de despit encores que de compassion, de le veoir à Ferrare en si piteux estat, survivant à soy mesme, mescognoissant et soy et ses ouvrages, lesquels, sans son sceu, et toutesfois à sa veue, on a mis en lumiere incorrigez et informes.

Voulez vous un homme sain, le voulez vous reiglé, et en ferme et seure posture? affublez le de tenebres, d'oysifveté et de pesanteur : il nous fault abbestir pour nous assagir, et nous esblouïr pour nous guider. Et si on me dict que la commodité d'avoir l'appetit froid et mousse aux douleurs et aux maulx, tire aprez soy cette incommodité, de nous rendre aussi, par consequent, moins aigus et friands à la iouïssance des biens et des plaisirs ; cela est vray : mais la misere de nostre condition porte que nous n'avons pas tant à iouyr qu'a fuyr, et que l'extreme volupté ne nous touche pas comme une legiere douleur ; *segnius homines bona quam mala sentiunt*[1] : nous ne sentons point l'entiere santé, comme la moindre des maladies ;

Pungit
In cute vix summa violatum plagula corpus ;
Quando valere nihil quemquam movet. Hoc iuvat unum,
Quod me non torquet latus, aut pes ; cetera quisquam
Vix queat aut sanum sese, aut sentire valentem[2] :

---

[1] Les hommes sont moins sensibles au plaisir qu'à la douleur. TITE-LIVE, XXX, 21.

[2] Nous sentons vivement la piqûre qui nous effleure à peine, et nous ne sommes pas sensibles au plaisir de la santé. L'homme se félicite de n'avoir ni la pleurésie ni la goutte ; mais à peine sait-il qu'il est sain et plein de vigueur. *Stephani Boetiani poemata*, au revers de la page 115, ligne 11, etc. — Ces vers latins, qu'on a attribués à Ennius, sont tirés d'une satire latine d'Estienne de la Boëtie.

nostre bien estre, ce n'est que la privation d'estre mal. Voylà pourquoy la secte de philosophie qui a le plus faict valoir la volupté, encores l'a elle rengee à la seule indolence. Le n'avoir point de mal, c'est le plus avoir de bien que l'homme puisse esperer, comme disoit Ennius,

Nimium boni est, cui nihil est mali [1];

car ce mesme chatouillement et aiguisement qui se rencontre en certains plaisirs, et semble nous enlever au dessus de la santé simple et de l'indolence ; cette volupté actifve, mouvante, et ie ne sçay comment cuysante et mordante, celle là mesme ne vise qu'à l'indolence, comme à son but ; l'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le desir ardent et furieux, et ne demande qu'à l'assouvir, et se loger en repos et en l'exemption de cette fiebvre : ainsi des aultres. Ie dis doncques que si la simplesse nous achemine à n'avoir point de mal, elle nous achemine à un tres heureux estat, selon nostre condition. Si ne la fault il point imaginer si plombee, qu'elle soit du tout sans sentiment ; car Crantor avoit bien raison de combattre l'indolence d'Epicurus, si on la bastissoit si profonde, que l'abord mesme et la naissance des maulx en feust à dire. « Ie ne loue point cette indolence qui n'est ny possible ny desirable : ie suis content de n'estre pas malade ; mais si ie le suis, ie veulx sçavoir que ie le suis ; et si on me cauterize ou incise, ie le veulx sentir. » De vray, qui desracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quand et quand la cognoissance de la volupté, et enfin aneantiroit l'homme. *Istud nihil*

[1] Ennius, *apud* Cic. *de Finib.* II, 13.

dolere, non sine magna mercede contingit immanitatis in animo, stuporis in corpore[1]. Le mal est, à l'homme, bien à son tour : ny la douleur ne luy est tousiours à fuyr, ny la volupté tousiours à suyvre.

C'est un tres grand advantage pour l'honneur de l'ignorance, que la science mesme nous reiecte entre ses bras, quand elle se treuve empeschee à nous roidir contre la pesanteur des maulx ; elle est contraincte de venir à cette composition, de nous lascher la bride, et donner congé de nous sauver en son giron, et nous mettre, soubs sa faveur, à l'abri des coups et iniures de la fortune : car que veult elle dire aultre chose, quand elle nous presche « De retirer nostre pensee des maulx qui nous tiennent, et l'entretenir des voluptez perdues ; De nous servir, pour consolation des maulx presents, de la souvenance des biens passez ; et D'appeller à nostre secours un contentement esvanouy, pour l'opposer à ce qui nous presse ? » *Levationes ægritudinum in avocatione a cogitanda molestia, et revocatione ad contemplandas voluptates, ponit*[2] : si ce n'est que où la force luy manque, elle veult user de ruse, et donner un tour de soupplesse et de iambe, où la vigueur du corps et des bras vient à luy faillir ; car non seulement à un philosophe, mais simplement à un homme rassis, quand il sent par effect l'alteration cuysante d'une fiebvre chaulde, quelle monnoye est ce de le payer de la soubvenance de la doulceur du vin grec ? ce seroit plustost luy empirer son marché :

[1] Cette indolence ne se peut acquérir qu'il n'en coûte cher à l'esprit et au corps ; il faut que l'esprit devienne féroce et le corps léthargique. Cic. *Tuscul.* III, 6.

[2] Pour bannir le chagrin, il faut, dit Épicure, écarter toute idée fâcheuse, et se rappeler les idées riantes. Cic. *Tuscul.* III, 6.

Che ricordarsi il ben doppia la noia [1].

De mesme condition est cet aultre conseil que la philosophie donne, « De maintenir en la memoire seulement le bonheur passé, et d'en effacer les desplaisirs que nous avons soufferts ; » comme si nous avions en nostre pouvoir la science de l'oubly : et conseil duquel nous valons moins, encores un coup.

Suavis est laborum præteritorum memoria [2].

Comment ! la philosophie, qui me doibt mettre les armes à la main pour combattre la fortune ; qui me doibt roidir le courage pour fouler aux pieds toutes les adversitez humaines, vient elle à cette mollesse de me faire conniller par ces destours couards et ridicules ? car la memoire nous represente, non pas ce que nous choisissons, mais ce qui luy plaist ; voire, il n'est rien qui imprime si vifvement quelque chose en nostre souvenance, que le desir de l'oublier : c'est une bonne maniere de donner en garde, et d'empreindre en nostre ame quelque chose, que de la soliciter de la perdre. Et cela est fauls, *Est situm in nobis, ut et adversa quasi perpetua oblivione obruamus, et secunda iucunde et suaviter meminerimus* [3] ; et cecy est vray, *Memini etiam quæ nolo : oblivisci non possum quæ volo* [4]. Et de qui est ce conseil ? de celuy, *qui se unus sapientem profiteri sit ausus* [5] ;

[1] Le souvenir du bien double le mal.

[2] Des maux passés le souvenir est doux.
EURIPID. *apud* CIC. *de Finib.* II, 32.

[3] Il est en notre puissance d'effacer entièrement nos malheurs de notre mémoire, et de rappeler dans notre esprit l'agréable souvenir de tout ce qui nous est arrivé d'heureux. CIC. *de Finib.* I, 47.

[4] Je me souviens des choses que je voudrais oublier, et je ne puis oublier celles dont je voudrais perdre le souvenir. CIC. *de Finib.* II, 32.

[5] Qui, seul entre les hommes, a osé se dire sage (Épicure). CIC. *de Finib.* II, 3.

Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol [1].

De vuider et desmunir la memoire, est ce pas le vray et propre chemin à l'ignorance ?

Iners malorum remedium ignorantia est [2].

Nous veoyons plusieurs pareils preceptes, par lesquels on nous permet d'emprunter du vulgaire des apparences frivoles, où la raison vifve et forte ne peult assez, pourveu qu'elles nous servent de contentement et de consolation : où ils ne peuvent guarir la playe, ils sont contents de l'endormir et pallier. Ie croy qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouvoient adiouster de l'ordre et de la constance en un estat de vie qui se mainteinst en plaisirs et en tranquillité par quelque foiblesse et maladie de iugement, qu'ils ne l'acceptassent :

Potare, et spargere flores
Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi [3].

Il se trouveroit plusieurs philosophes de l'advis de Lycas : cettuy cy ayant, au demourant, ses mœurs bien reiglees, vivant doulcement et paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son debvoir envers les siens et les estrangiers, se preservant tres bien des choses nuisibles, s'estoit, par quelque alteration de sens, imprimé en la cervelle une resverie : c'est qu'il pensoit estre perpetuellement aux theatres à veoir des passe-temps, des spectacles, et des plus belles comedies

[1] Qui par son génie, supérieur à tous les hommes, les a tous effacés ; comme le soleil, en se levant, éteint tous les feux célestes. LUCRÈCE, III, 1056.

[2] Et l'ignorance n'est à nos maux qu'un faible remède. SÉNÈQUE, *Œdipe*, acte III, v. 7.

[3] Au hasard de passer pour fou, je veux boire, je veux répandre des fleurs autour de moi. HOR. *Epist.* I, 5, 14.

du monde. Guary qu'il feut, par les medecins, de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les meist en procez pour le restablir en la doulceur de ces imaginations :

Pol ! me occidistis, amici,
Non servastis, ait ; cui sic extorta voluptas.
Et demptus per vim mentis gratissimus error [1] :

d'une pareille resverie à celle de Thrasylaus, fils de Pythodorus, qui se faisoit accroire que touts les navires qui relaschoient du port de Piree et y abordoient, ne travailloient que pour son service ; se resiouïssant de la bonne fortune de leur navigation, les recueillant avecques ioye. Son frere Crito l'ayant faict remettre en son meilleur sens, il regrettoit cette sorte de condition en laquelle il avoit vescu en liesse, et deschargé de tout desplaisir. C'est ce que dict ce vers ancien grec, « qu'il y a beaucoup de commodité à n'estre pas si advisé, »

Ἐν τῷ φρονεῖν γὰρ μηδὲν, ἥδιστος βίος [2].

Et l'Ecclesiaste : « En beaucoup de sagesse, beaucoup de desplaisirs ; et, Qui acquiert science, s'acquiert du travail et du torment. »

Cela mesme à quoy la philosophie consent en general, cette derniere recepte qu'elle ordonne à toute sorte de necessitez, qui est De mettre fin à la vie que nous ne pouvons supporter (*Placet ? pare. Non placet ? quacumque vis, exi... Pungit dolor ? vel fodiat sane : si nudus es, da iugulum ; sin tectus armis Vulcaniis, id est fortitudine, resiste* [3]) ;

[1] Ah ! mes amis, qu'avez-vous fait ? en me guérissant, vous m'avez tué ! C'est m'ôter tous mes plaisirs, que de m'arracher de l'âme cette douce erreur dont j'étais enchanté. Hor. *Epist.* II, 2, 138.

[2] Sophocle, *Ajax*, v. 552.

[3] Te plaît-elle encore ? supporte-la. En es-tu las ? sors-en par où tu voudras... La douleur te pique ? je suppose même qu'elle

et ce mot des Grecs convives qu'ils y appliquent, *Aut bibat, aut abeat*[1], qui sonne plus sortablement en la langue d'un Gascon, qui change volontiers en V le B, qu'en celle de Cicero :

> Vivere si recte nescis, decede peritis.
> Lusisti satis, edisti satis, atque bibisti ;
> Tempus abire tibi est, ne potum largius æquo
> Rideat, et pulset lasciva decentius ætas[2] :

qu'est ce aultre chose qu'une confession de son impuissance, et un renvoy non seulement à l'ignorance, pour y estre à couvert, mais à la stupidité mesme, au non sentir et au non estre ?

> Democritum postquam matura vetustas
> Admonuit memorem, motus languescere mentis ;
> Sponte sua letho caput obvius obtulit ipse[3].

C'est ce que disoit Antisthenes, « qu'il falloit faire provision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre ; » et ce que Chrysippus alleguoit sur ce propos du poëte Tyrtæus,

> De la vertu ou de mort approcher :

et Crates disoit, « que l'amour se guarissoit par la faim, sinon par le temps ; et à qui ces deux moyens ne plairoient, par la hart. » Celuy Sextius, duquel

te déchire : prête le flanc, si tu es sans défense ; mais si tu es couvert des armes de Vulcain, c'est-à-dire armé de force et de courage, résiste. — Les premières paroles sont un passage altéré de SÉNÈQUE, *Epist.* 70 : *Placet ? vive. Non placet ? licet eo reverti, unde venisti.* Le reste est de CICÉRON, *Tusc. quæst.* II, 14.

[1] Qu'il boive, ou qu'il s'en aille. CIC. *Tusc. quæst.* V, 4.

[2] Si tu ne sais point user de la vie, cède la place à ceux qui le savent. Tu as assez folâtré, assez bu, assez mangé ; il est temps pour toi de faire retraite. Ne crains-tu pas de t'enivrer, et de devenir la risée et le jouet des jeunes gens, à qui la gaieté convient mieux qu'à toi ? HOR. *Epist.* II, 2, 213.

[3] Démocrite, averti par l'âge que les ressorts de son esprit commençaient à s'user, alla lui-même au-devant de la mort. LUCRÈCE, III, 1052.

seneque et Plutarque parlent avecques si grande recommendation, s'estant iecté, toutes choses laissees, à l'estude de la philosophie, delibera de se precipiter en la mer, veoyant le progrez de ses estudes trop tardif et trop long : il couroit à la mort, au default de la science. Voycy les mots de la loy sur ce subiect : « Si d'adventure il survient quelque grand inconvenient qui ne se puisse remedier, le port est prochain, et se peult on sauver, à nage, hors du corps, comme hors d'un esquif qui faict eau ; car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de vivre, qui tient le fol attaché au corps. »

Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente et meilleure, comme ie commenceoy tantost à dire. « Les simples, dict sainct Paul, et les ignorants, s'eslevent et se saisissent du ciel ; » et nous, à tout nostre sçavoir, nous plongeons aux abysmes infernaux. Ie ne m'arreste ny à Valentian, ennemy declaré de la science et des lettres ; ny à Licinius, touts deux empereurs romains, qui les nommoient le venin et la peste de tout estat politique ; ny à Mahumet qui, comme i'ay entendu, interdict la science à ses hommes : mais l'exemple de ce grand Lycurgus, et son auctorité, doibt certes avoir grand poids, et la reverence de cette divine police lacedemonienne, si grande, si admirable, et si long temps fleurissante en vertu et en bonheur, sans aulcune institution ny exercice de lettres. Ceulx qui reviennent de ce monde nouveau qui a esté descouvert du temps de nos peres par les Espaignols, nous peuvent tesmoigner combien ces nations, sans magistrat et sans loy, vivent plus legitimement et plus reigleement que les nostres, où il y a plus d'officiers et de loix, qu'il n'y a d'aultres hommes, et qu'il n'y a d'actions :

Di cittatorie piene, e di libelli,
D'esamine, e di carte di procure,
Hanno le mani e il seno, e gran fastelli
Di chiose, di consigli, e di letture :
Per cui le facultà de' poverelli
Non sono mai nelle città sicure ;
Hanno dietro, et dinanzi, et d'ambi i lati,
Notai, procuratori, ed avvocati [1].

C'estoit ce que disoit un senateur romain des derniers siecles, Que leurs predecesseurs avoient l'haleine puante à l'ail, et l'estomach musqué de bonne conscience ; et qu'au rebours, ceulx de son temps ne sentoient au dehors que le parfum, puants au dedans à toute sorte de vices : c'est à dire, comme ie pense, qu'ils avoient beaucoup de sçavoir et de suffisance, et grande faulte de preud'hommie. L'incivilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse, s'accompaignent volontiers de l'innocence ; la curiosité, la subtilité, le sçavoir, traisnent la malice à leur suitte : l'humilité, la crainte, l'obeïssance, la debonnaireté, qui sont les pieces principales pour la conservation de la societé humaine, demandent une ame vuide, docile, et presumant peu de soy. Les chrestiens ont une particuliere cognoissance, combien la curiosité est un mal naturel et originel en l'homme : le soing de s'augmenter en sagesse et en science, ce feut la premiere ruyne du genre humain ; c'est la voye par où il s'est precipité à la damnation eternelle ; l'orgueil est sa perte et sa corruption : c'est l'orgueil qui iecte l'homme à quartier des voyes communes, qui luy faict embrasser les nouvelletez, et aymer mieulx

[1] Ils ont le sein et les mains pleines d'ajournements, de requêtes, d'informations, et de lettres de procuration ; ils marchent chargés de sacs remplis de gloses, de consultations et de procédures. Grâce à eux, le pauvre peuple n'est jamais en sûreté dans les villes ; par devant, par derrière, des deux côtés, il est assiégé d'une foule de notaires, de procureurs et d'avocats. ARIOST. *Orlando furioso*, c. 14, stanz. 84.

estre chef d'une trouppe errante et desvoyee au sentier de perdition, aymer mieulx estre regent et precepteur d'erreur et de mensonge, que d'estre disciple en l'eschole de verité, se laissant mener et conduire par la main d'aultruy à la voye battue et droicturiere. C'est à l'adventure ce que dict ce mot grec ancien, « que la superstition suit l'orgueil, et lui obeït comme à son pere : » ἡ δεισιδαιμονία καθάπερ πατρὶ τῷ τύφῳ πείθεται[1]. O cuider ! combien tu nous empesches !

Aprez que Socrates feut adverty que le dieu de sagesse luy avoit attribué le nom de Sage, il en feut estonné ; et se recherchant et secouant par tout, n'y trouvoit aulcun fondement à cette divine sentence : il en sçavoit de iustes, temperants, vaillants, sçavants comme luy, et plus eloquents, et plus beaux, et plus utiles au païs. Enfin il se resolut qu'il n'estoit distingué des aultres, et n'estoit sage, que parce qu'il ne se tenoit pas tel ; et que son dieu estimoit bestise singuliere à l'homme l'opinion de science et de sagesse ; et que sa meilleure doctrine estoit la doctrine de l'ignorance, et la simplicité sa meilleure sagesse. La saincte parole declare miserables ceulx d'entre nous qui s'estiment : « Bourbe et cendre, leur dict elle, qu'as tu à te glorifier ? » Et ailleurs : « Dieu a faict l'homme semblable à l'umbre ; » de laquelle qui iugera, quand par l'esloingnement de la lumiere elle sera esvanouïe ? Ce n'est rien que de nous.

Il s'en fault tant que nos forces conceoivent la haulteur divine, que des ouvrages de nostre Createur, ceulx là portent mieulx sa marque, et sont mieulx siens, que nous entendons le moins. C'est aux chrestiens une occasion de croire, que

[1] C'est un mot de Socrate, s'il faut en croire STOBÉE, qui le lui attribue. *Serm.* XXII, p. 189.

de rencontrer une chose incroyable ; elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison : si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle ; et si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singuliere. *Melius scitur Deus nesciendo*[1], dict sainct Augustin ; et Tacitus : *Sanctius est ac reverentius de actis deorum credere, quam scire*[2] ; et Platon estime qu'il y ayt quelque vice d'impieté à trop curieusement s'enquerir et de Dieu, et du monde, et des causes premieres des choses. *Atque illum quidem parentem huius universitatis invenire, difficile ; et quum iam inveneris, indicare in vulgus, nefas*[3], dict Cicero. Nous disons bien, Puissance, Verité, Iustice : ce sont paroles qui signifient quelque chose de grand ; mais cette chose là, nous ne la veoyons aulcunement, ny ne la concevons. Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu ayme,

Immortalia mortali sermone notantes[4] :

ce sont toutes agitations et esmotions qui ne peuvent loger en Dieu, selon nostre forme ; ny nous, l'imaginer selon la sienne. C'est à Dieu seul de se cognoistre, et interpreter ses ouvrages ; et le faict en nostre langue improprement, pour s'avaller et descendre à nous, qui sommes à terre couchez. « La prudence, comment luy peult elle convenir,

[1] On connaît mieux ce qu'est la Divinité quand on se soumet à l'ignorer. S. Augustin, *de Ordine*, II, 16.

[2] A l'égard de ce que font les dieux, il est plus respectueux et plus saint de croire que d'approfondir. Tacite, *de Mor. German.* c. 34.

[3] Il est difficile de connaître l'auteur de cet univers ; et si on parvient à le découvrir, il est impossible de le dire à tous. Cic. trad. du *Timée* de Platon, c. 2.

[4] Exprimant des choses divines en termes humains. Lucrèce, V, 122.

qui est l'eslite entre le bien et le mal ; veu que nul mal ne le touche ? quoy ! la raison et l'intelligence, desquelles nous nous servons pour arriver, par les choses obscures, aux apparentes ; veu qu'il n'y a rien d'obscur à Dieu ? La iustice, qui distribue à chascun ce qui luy appartient, engendree pour la societé et communauté des hommes, comment est elle en Dieu ? la temperance, comment ? qui est la moderation des voluptez corporelles, qui n'ont nulle place en la Divinité. La fortitude à porter la douleur, le labeur, des dangiers, luy appartiennent aussi peu ; ces trois choses n'ayants nul accez prez de luy. » Parquoy Aristote le tient egualement exempt de vertu et de vice. *Neque gratia, neque ira teneri potest ; quod quæ talia essent, imbecilla essent omnia*[1].

La participation que nous avons à la cognoissance de la Verité, quelle qu'elle soit, ce n'est point par nos propres forces que nous l'avons acquise : Dieu nous a assez apprins cela par les tesmoings qu'il a choisis du vulgaire, simples et ignorants, pour nous instruire de ses admirables secrets. Nostre foy, ce n'est pas nostre acquest ; c'est un pur present de la liberalité d'aultruy : ce n'est pas par discours, ou par nostre entendement, que nous avons receu nostre religion ; c'est par auctorité et par commandement estrangier : la foiblesse de nostre iugement nous y ayde plus que la force, et nostre aveuglement plus que nostre clairvoyance ; c'est par l'entremise de nostre ignorance, plus que de nostre science, que nous sommes sçavants de ce divin sçavoir. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette cognoissance supernaturelle et celeste : apportons

[1] Il n'est susceptible ni de haine ni d'amour, parce que ces passions décèlent des êtres faibles. Cic. *de Nat. deor.* I, 17.

y seulement, du nostre, l'obeïssance et la subiection ; car, comme il est escript : « Ie destruiray la sapience des sages, et abbattray la prudence des prudents : où est le sage ? où est l'escrivain ? où est le disputateur de ce siecle ? Dieu n'a il pas abbesty la sapience de ce monde ? car puis que le monde n'a point cogneu Dieu par sapience, il luy a pleu, par l'ignorance et simplesse de la predication, sauver les croyants. »

Si me fault il veoir enfin s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche, et si cette queste qu'il y a employee depuis tant de siecles l'a enrichy de quelque nouvelle force et de quelque verité solide. Ie croy qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuitte, c'est d'avoir apprins à recognoistre sa foiblesse. L'ignorance, qui estoit naturellement en nous, nous l'avons, par longue estude, confirmee et averee. Il est advenu aux gents veritablement sçavants ce qui advient aux espics de bled ; ils vont s'eslevant, et haulsant la teste droicte et fiere, tant qu'ils sont vuides ; mais quand ils sont pleins et grossis de grains en leur maturité, ils commencent à s'humilier et baisser les cornes : pareillement, les hommes ayants tout essayé, tout sondé, et n'ayants trouvé, en cet amas de science et provision de tant de choses diverses, rien de massif et ferme, et rien que vanité, ils ont renoncé à leur presumption, et recogneu leur condition naturelle. C'est ce que Velleius reproche à Cotta et à Cicero, « qu'ils ont apprins de Philo n'avoir rien apprins. » Pherecydes, l'un des sept sages, escrivant à Thales, comme il expiroit : « I'ay, dict il, ordonné aux miens, aprez qu'ils m'auront enterré, de te porter mes escripts. S'ils contentent et toy et les aultres sages, publie

les ; sinon, supprime les : ils ne contiennent nulle certitude qui me satisface à moy mesme ; aussi ne fois ie pas profession de sçavoir la verité ny d'y attaindre : i'ouvre les choses plus que ie ne les descouvre. » Le plus sage homme qui feut oncques, quand on luy demanda ce qu'il sçavoit, respondit, « Qu'il sçavoit cela, qu'il ne sçavoit rien. » Il verifioit ce qu'on dict, que la plus grand'part de ce que nous sçavons est la moindre de celle que nous ignorons ; c'est à dire, que ce mesme que nous pensons sçavoir, c'est une piece, et bien petite, de nostre ignorance. Nous sçavons les choses en songe, dict Platon, et les ignorons en verité. *Omnes pene veteres, nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt ; angustos sensus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ*[1]. Cicero mesme, qui debvoit au sçavoir tout son vaillant, Valerius dict que sur sa vieillesse, il commencea à desestimer les lettres : et pendant qu'il les traictoit, c'estoit sans obligation d'aulcun party ; suyvant ce qui luy sembloit probable, tantost en l'une secte, tantost en l'aultre ; se tenant tousiours soubs la dubitation de l'Academie. *Dicendum est, sed ita, ut nihil affirmem, quæram omnia, dubitans plerumque, et mihi diffidens*[2].

I'auroy trop beau ieu, si ie vouloy considerer l'homme en sa commune façon et en gros ; et le pourroy faire pourtant par sa reigle propre, qui iuge la verité, non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons là le peuple,

[1] Presque tous les anciens ont dit qu'on ne pouvait rien connaître, rien comprendre, rien savoir ; que nos sens étaient bornés, notre intelligence faible, et notre vie trop courte. Cic. *Acad.* I, 12.

[2] Je vais parler, mais sans rien affirmer ; je chercherai toujours, je douterai souvent, et je me défierai de moi-même. Cic. *de Divinat.* II, 3.

Qui vigilans stertit...
Mortua cui vita et prope iam, vivo atque videnti [1] ;

qui ne se sent point, qui ne se iuge point, qui laisse la pluspart de ses facultez naturelles oysifves : ie veulx prendre l'homme en sa plus haulte assiette. Considerons le en ce petit nombre d'hommes excellents et triez, qui ayants esté douez d'une belle et particuliere force naturelle, l'ont encores roidie et aiguisee par soing, par estude et par art, et l'ont montee au plus hault poinct de sagesse où elle puisse attaindre ; ils ont manié leur ame à touts sens et à touts biais, l'ont appuyee et estansonnee de tout le secours estrangier qui luy a esté propre, et enrichie et ornee de tout ce qu'ils ont peu emprunter, pour sa commodité, du dedans et dehors du monde : c'est en eulx que loge la haulteur extreme de l'humaine nature. Ils ont reiglé le monde de polices et de loix ; ils l'ont instruict par arts et sciences, et instruict encores par l'exemple de leurs mœurs admirables. Ie ne mettray en compte que ces gents là, leur tesmoignage et leur experience ; veoyons iusques où ils sont allez, et à quoy ils se sont tenus : les maladies et les defaults que nous trouverons en ce college là, le monde les pourra hardiement bien advouer pour siens.

Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce poinct, ou qu'il dict qu'il l'a trouvee, ou qu'elle ne se peult trouver, ou qu'il en est encores en queste. Toute la philosophie est despartie en ces trois genres : son desseing est de chercher la verité, la science et la certitude. Les peripateticiens, epicuriens, stoïciens, et aultres, ont pensé l'avoir

[1] Qui dort en veillant, qui est presque mort, quoiqu'il vive et qu'il ait les yeux ouverts. LUCRÈCE, III, 1061, 1059.

trouvee : ceulx cy ont estably les sciences que nous avons, et les ont traictees comme notices certaines. Clitomachus, Carneades, et les academiciens, ont desesperé de leur queste, et iugé que la verité ne se pouvoit concevoir par nos moyens : la fin de ceulx cy, c'est la foiblesse et humaine ignorance ; ce party a eu la plus grande suitte et les sectateurs les plus nobles. Pyrrho, et aultres sceptiques ou epechistes, les dogmes de qui plusieurs anciens ont tenu estre tirez d'Homere, des sept sages, et d'Archilochus et d'Euripides, et y attachent Zeno, Democritus, Xenophanes, disent « qu'ils sont encores en cherche de la verité : » ceulx cy iugent que ceulx là qui pensent l'avoir trouvée se trompent infiniement, et qu'il y a encores de la vanité trop hardie en ce second degré qui asseure que les forces humaines ne sont pas capables d'y attaindre ; car cela, d'establir la mesure de nostre puissance, de cognoistre et iuger la difficulté des choses, c'est une grande et extreme science, de laquelle ils doubtent que l'homme soit capable :

> Nil sciri si quis putat, id quoque nescit,
> An sciri possit quo se nil scire fatetur [1].

L'ignorance qui se sçait, qui se iuge, et qui se condemne, ce n'est pas une entiere ignorance ; pour l'estre, il fault qu'elle s'ignore soy mesme : de façon que la profession des pyrrhoniens est de bransler, doubter, et enquerir, ne s'asseurer de rien, de rien ne se respondre. Des trois actions de l'ame, l'imaginatifve, l'appetitifve, et la consen-

[1] Celui qui croit qu'on ne peut rien savoir, ne sait pas même si on peut rien savoir qui lui permette d'avouer qu'il ne sait rien. LUCRÈCE, IV, 470.

tante, ils en receoivent les deux premieres ; la derniere, ils la soustiennent et la maintiennent ambiguë, sans inclination ny approbation d'une part ou d'aultre, tant soit elle legiere. Zenon peignoit de geste son imagination sur cette partition des facultez de l'ame : la main espandue et ouverte, c'estoit Apparence ; la main à demy serree, et les doigts un peu croches, Consentement ; le poing fermé, Comprehension ; quand de la main gauche il venoit encores à clorre ce poing plus estroict, Science. Or cette assiette de leur iugement, droicte et inflexible, recevant touts obiects sans application et consentement, les achemine à leur Ataraxie, qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion et science que nous pensons avoir des choses ; d'où naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les desirs immoderez, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouvelleté, la rebellion, la desobeïssance, l'opiniastreté, et la pluspart des maulx corporels : voire ils s'exemptent par là de la ialousie de leur discipline ; car ils debattent d'une bien molle façon. Ils ne craignent point la revenche à leur dispute : quand ils disent que le poisant va contrebas, ils seroient bien marris qu'on les en creust ; et cherchent qu'on les contredie, pour engendrer la dubitation et surseance de iugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs propositions, que pour combattre celles qu'ils pensent que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire à soustenir : tout leur est un ; ils n'y ont aulcun chois. Si vous establissez que la neige soit noire, ils argumentent, au rebours, qu'elle est blanche : si vous dites qu'elle n'est ny l'un ny l'aultre, c'est à eulx à maintenir

qu'elle est touts les deux : si, par certain iugement, vous tenez que vous n'en sçavez rien, ils vous maintiendront que vous le sçavez ; ouy : et si, par un axiome affirmatif, vous asseurez que vous en doubtez, ils vous iront debattant que vous n'en doubtez pas, ou que vous ne pouvez iuger et establir que vous en doubtez. Et par cette extremité de doubte, qui se secoue soy mesme, ils se separent et se divisent de plusieurs opinions, de celles mesmes qui ont maintenu en plusieurs façons le doubte et l'ignorance. Pourquoy ne leur sera il permis, disent ils, comme il est entre les dogmatistes, à l'un dire vert, à l'aultre iaulne, à eulx aussi de doubter ? Est il chose qu'on vous puisse proposer pour l'advouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considerer comme ambiguë ? et où les aultres sont portez, ou par la coustume de leurs païs, ou par l'institution des parents, ou par rencontre, comme par une tempeste, sans iugement et sans chois, voire le plus souvent avant l'aage de discretion, à telle ou telle opinion, à la secte ou stoïque ou epicurienne, à laquelle ils se treuvent hypothequez, asservis et collez, comme à une prinse qu'ils ne peuvent desmordre, *ad quamcumque disciplinam, velut tempestate, delati, ad eam, tanquam ad saxum, adhærescunt*[1] ; pourquoy à ceulx cy ne sera il pareillement concedé de maintenir leur liberté, et considerer les choses sans obligation et servitude ? *hoc liberiores et solutiores, quod integra illis est iudicandi potestas*[2]. N'est ce pas quelque advantage de se trouver desengagé de la necessité qui bride les aultres ? vault il pas mieulx demeurer

[1] Ils s'attachent à la première secte que leur offre le hasard, comme à un rocher sur lequel la tempête les aurait jetés. Cic. *Academ.* II, 3.

[2] D'autant plus libres et plus indépendants, qu'ils ont une pleine puissance de juger. Cic. *Academ.* II, 3.

en suspens, que de s'infrasquer en tant d'erreurs que l'humaine fantasie a produictes ? vault il pas mieulx suspendre sa persuasion, que de se mesler à ces divisions seditieuses et querelleuses ? Qu'iray ie choisir ? « Ce qu'il vous plaira, pourveu que vous choisissiez. » Voylà une sotte response ; à laquelle pourtant il semble que tout le dogmatisme arrive, par qui il ne nous est pas permis d'ignorer ce que nous ignorons. Prenez le plus fameux party, iamais il ne sera si seur, qu'il ne vous faille, pour le deffendre, attaquer et combattre cent et cent contraires partis : vault il pas mieulx se tenir hors de cette meslee ? Il vous est permis d'espouser, comme vostre honneur et vostre vie, la creance d'Aristote sur l'eternité de l'ame, et desdire et desmentir Platon là dessus ; et à eulx il sera interdict d'en doubter ? S'il est loisible à Panætius de soustenir son iugement autour des aruspices, songes, oracles, vaticinations, desquelles choses les stoïciens ne doubtent aulcunement ; pourquoy un sage n'osera il, en toutes choses, ce que cettuy cy ose en celles qu'il a apprinses de ses maistres, establies du commun consentement de l'eschole de laquelle il est sectateur et professeur ? Si c'est un enfant qui iuge, il ne sçait que c'est ; si c'est un sçavant, il est preoccupé. Ils se sont reservé un merveilleux advantage au combat, s'estants deschargez du soing de se couvrir : il ne leur importe qu'on les frappe, pourveu qu'ils frappent ; et font leurs besongnes de tout : s'ils vaincquent, votre proposition cloche ; si vous, la leur : s'ils faillent, ils verifient l'ignorance ; si vous faillez, vous la verifiez : s'ils prouvent que rien ne se sçache, il va bien ; s'ils ne le sçavent pas prouver, il est bon de mesme : *ut quum in eadem re paria contrariis in partibus momenta inveniuntur, facilius ab utraque*

parte assertio sustineatur[1] : et font estat de trouver bien plus facilement pourquoy une chose soit faulse, que non pas qu'elle soit vraye ; et ce qui n'est pas, que ce qui est ; et ce qu'ils ne croyent pas, que ce qu'ils croyent. Leurs façons de parler sont : « Ie n'establis rien : Il n'est non plus ainsi qu'ainsin, ou que ny l'un ny l'aultre : Ie ne le comprens point : Les apparences sont eguales par tout : La loy de parler, et pour et contre, est pareille : Rien ne semble vray, qui ne puisse sembler fauls. » Leur mot sacramental, c'est ἐπέχω, c'est à dire, « ie soustiens, ie ne bouge : » voylà leurs refrains, et aultres de pareille substance. Leur effect, c'est une pure, entiere, et tres parfaicte surseance et suspension de iugement : ils se servent de leur raison pour enquerir et pour debattre, mais non pas pour arrester et choisir. Quiconque imaginera une perpetuelle confession d'ignorance, un iugement sans pente et sans inclination, à quelque occasion que ce puisse estre, il conceoit le pyrrhonisme. I'exprime cette fantasie autant que ie puis, parce que plusieurs la treuvent difficile à concevoir ; et les aucteurs mesmes la representent un peu obscurement et diversement.

Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon : ils se prestent et accommodent aux inclinations naturelles, à l'impulsion et contraincte des passions, aux constitutions des loix et des coustumes, et à la tradition des arts : *non enim nos Deus ista scire, sed tantummodo uti, voluit*[2]. Ils laissent guider à ces choses là leurs actions communes, sans aulcune opination ou iuge-

[1] Afin que, trouvant sur un même sujet des raisons égales pour et contre, il soit plus facile, sur un point ou sur l'autre, de suspendre son jugement. Cic. *Acad.* I, 12.

[2] Car Dieu nous a refusé la connaissance de ces choses, et ne nous en a accordé que l'usage. Cic. *de Divinat.* I, 18.

ment : qui faict que ie ne puis pas bien assortir à ce discours ce qu'on dict de Pyrrho ; ils le peignent stupide et immobile, prenant un train de vie farouche et inassociable, attendant le heurt des charrettes, se presentant aux precipices, refusant de s'accommoder aux loix. Cela est encherir sur sa discipline : il n'a pas voulu se faire pierre ou souche ; il a voulu se faire homme vivant, discourant et raisonnant, iouïssant de touts plaisirs et commoditez naturelles, et se servant de toutes ses pieces corporelles et spirituelles, en reigle et droicture : les privileges fantastiques, imaginaires et fauls, que l'homme s'est usurpé, de regenter, d'ordonner, d'establir, il les a de bonne foy renoncez et quittez. Si n'est il point de secte qui ne soit contraincte de permettre à son sage de suyvre assez de choses non comprinses, ny perceues, ny consenties, s'il veult vivre : et quand il monte en mer, il suit ce desseing, ignorant s'il luy sera utile ; et se plie à ce que le vaisseau est bon, le pilote experimenté, la saison commode ; circonstances probables seulement, aprez lesquelles il est tenu d'aller, et se laisser remuer aux apparences, pourveu qu'elles n'ayent point d'expresse contrarieté. Il a un corps, il a une ame ; les sens le poulsent, l'esprit l'agite. Encores qu'il ne treuve point en soy cette propre et singuliere marque de iuger, et qu'il s'apperceoive qu'il ne doibt engager son consentement, attendu qu'il peult estre quelque fauls pareil à ce vray, il ne laisse de conduire les offices de sa vie pleinement et commodement. Combien y a il d'arts qui font profession de consister en la coniecture plus qu'en la science ; qui ne decident pas du vray et du fauls, et suyvent seulement ce qu'il semble ! Il y a, disent ils, et vray et fauls ; et y a en nous dequoy le chercher,

mais non pas dequoy l'arrester à la touche. Nous en valons bien mieulx de nous laisser manier, sans inquisition, à l'ordre du monde : une ame guarantie de preiugez a un merveilleux advancement vers la tranquillité ; gents qui iugent et contreroollent leurs iuges, ne s'y soubmettent iamais deuement.

Combien, et aux loix de la religion et aux loix politiques, se treuvent plus dociles et aysez à mener les esprits simples et incurieux, que ces esprits surveillants et paidagogues des causes divines et humaines ! Il n'est rien en l'humaine invention où il y ayt tant de verisimilitude et d'utilité : cette cy presente l'homme nud et vuide ; recognoissant sa foiblesse naturelle ; propre à recevoir d'en hault quelque force estrangiere ; desgarny d'humaine science, et d'autant plus apte à loger en soy la divine ; aneantissant son iugement pour faire plus de place à la foy ; ny mescreant, ny establissant aulcun dogme contre les observances communes; humble, obeïssant, disciplinable, studieux, ennemy iuré de l'heresie, et s'exemptant par consequent des vaines et irreligieuses opinions introduictes par les faulses sectes : c'est une charte blanche, preparee à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira d'y graver. Plus nous nous renvoyons et commettons à Dieu, et renonceons à nous, mieulx nous en valons. « Accepte, dict l'Ecclesiaste, en bonne part, les choses au visage et au goust qu'elles se presentent à toy, du iour à la iournee ; le demourant est hors de ta cognoissance. » *Dominus scit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt* [1].

Voylà comment, des trois generales sectes de

[1] Dieu sait que les pensées des hommes ne sont que vanité. *Psaume* XCIII, vers 11.

philosophie, les deux font expresse profession de dubitation et d'ignorance ; et en celle des dogmatistes, qui est troisiesme, il est aysé à descouvrir que la pluspart n'ont prins le visage de l'asseurance que pour avoir meilleure mine ; ils n'ont pas tant pensé nous establir quelque certitude, que nous monstrer iusques où ils estoient allez en cette chasse de la verité, *quam docti fingunt magis, quam norunt* [1]. Timæus ayant à instruire Socrates de ce qu'il sçait des dieux, du monde et des hommes, propose d'en parler comme un homme à un homme ; et qu'il suffit, si ses raisons sont probables comme les raisons d'un aultre : car les exactes raisons n'estre en sa main ny en mortelle main. Ce que l'un de ses sectateurs a ainsin imité : *Ut potero, explicabo : nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint et fixa, quæ dixero ; sed, ut homunculus, probabilia coniectura sequens* [2] ; et cela sur le discours du mespris de la mort, discours naturel et populaire. Ailleurs il l'a traduict sur le propos mesme de Platon : *Si forte, de deorum natura ortuque mundi disserentes, minus id, quod habemus in animo, consequimur, haud erit mirum : æquum est enim meminisse, et me, qui disseram, hominem esse, et vos, qui iudicetis ; ut, si probabilia dicentur, nihil ultra requiratis* [3]. Aristote nous entasse or-

[1] Que les savants supposent, plutôt qu'ils ne la connaissent.

[2] Je m'expliquerai comme je pourrai ; mais en m'écoutant, ne croyez pas entendre Apollon sur son trépied, et ne prenez pas ce que je dirai pour des vérités indubitables : faible mortel, je cherche, par des conjectures, à découvrir la vraisemblance. Cic. *Tuscul.* I, 9.

[3] Si, en discourant sur la nature des dieux et sur l'origine du monde, je ne puis atteindre le but que je me propose, il ne faut pas vous en étonner ; car vous devez vous souvenir que, moi qui parle, et vous qui jugez, nous sommes des hommes ; et si je vous donne des probabilités, ne demandez rien de plus. Cic. trad. du *Timée* de Platon, c. 3.

dinairement un grand nombre d'aultres opinions et d'aultres creances, pour y comparer la sienne, et nous faire veoir de combien il est allé plus oultre, et combien il approche de plus prez la verisimilitude : car la verité ne se iuge point par auctorité et tesmoignage d'aultruy ; et pourtant evita religieusement Epicurus d'en alleguer en ses escripts. Cettuy là est le prince des dogmatistes : et si, nous apprenons de luy que le beaucoup sçavoir apporte l'occasion de plus doubter : on le veoid à escient se couvrir souvent d'obscurité si espesse et inextricable, qu'on n'y peult rien choisir de son advis ; c'est par effect un pyrrhonisme soubs une forme resolutifve. Oyez la protestation de Cicero, qui nous explique la fantasie d'aultruy par la sienne : *Qui requirunt, quid de quaque re ipsi sentiamus, curiosius id faciunt, quam necesse est... Hæc in philosophia ratio contra omnia disserendi, nullamque rem aperte iudicandi, profecta a Socrate, repetita ab Arcesila, confirmata a Carneade, usque ad nostram viget ætatem... Hi sumus, qui omnibus veris falsa quædam adiuncta esse dicamus, tanta similitudine, ut in iis nulla insit certe iudicandi et assentiendi nota* [1]. Pourquoy, non Aristote seulement, mais la pluspart des philosophes ont ils affecté la difficulté, si ce n'est pour faire valoir la vanité du subiect, et amuser la curiosité de nostre esprit, luy donnant où se paistre, à ronger cet os creux et descharné ? Clitomachus

[1] Ceux qui voudraient savoir ce que nous pensons sur chaque matière, poussent trop loin la curiosité... La secte des académiciens, dont le caractère est de tout soumettre à la dispute, sans décider sur rien ; cette secte, fondée par Socrate, rétablie par Arcésilas, affermie par Carnéade, a fleuri jusqu'à nos jours... Voici donc notre sentiment : Le faux est partout mêlé avec le vrai, et lui ressemble si fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour les distinguer. Cic. *de Nat. deor.* I, 5.

affermoit n'avoir iamais sceu, par les escripts de Carneades, entendre de quelle opinion il estoit : pourquoy a evité aux siens Epicurus, la facilité ; et Heraclitus en a esté surnommé σκοτεινός[1]. La difficulté est une monnoye que les sçavants employent, comme les ioueurs de passepasse, pour ne descouvrir l'inanité de leur art, et de laquelle l'humaine bestise se paye ayseement :

> Clarus, ob obscuram linguam, magis inter inanes...
> Omnia enim stolidi magis admirantur, amantque,
> Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt[2].

Cicero reprend aulcuns de ses amis d'avoir accoustumé de mettre à l'astrologie, au droict, à la dialectique et à la geometrie, plus de temps que ne meritoient ces arts, et que cela les divertissoit des debvoirs de la vie, plus utiles et honnestes : les philosophes cyrenaïques mesprisoient egualement la physique et la dialectique : Zenon, tout au commencement des livres de la Republique, declaroit inutiles toutes les liberales disciplines : Chrysippus disoit que ce que Platon et Aristote avoient escript de la logique, ils l'avoient escript par ieu et par exercice ; et ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matiere : Plutarque le dict de la metaphysique ; Epicurus l'eust encores dict de la rhetorique, de la grammaire, poësie, mathematique, et, hors la physique, de toutes les sciences ; et Socrates, de toutes aussi, sauf celle seulement qui traicte des mœurs et de la vie : de quelque chose qu'on s'enquist à

[1] *Ténébreux.* Cic. *de Finib.* II, 5.

[2] C'est par l'obscurité de son langage qu'Héraclite s'est attiré la vénération des ignorants ; car la sottise n'estime et n'admire que les opinions cachées sous des termes mystérieux. Lucrèce, I, 640.

luy, il ramenoit en premier lieu tousiours l'enquerant à rendre compte des conditions de sa vie presente et passee, lesquelles il examinoit et iugeoit, estimant tout aultre apprentissage subsecutif à celuy là et supernumeraire : *parum mihi placeant eæ litteræ, quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt*[1] ; la pluspart des arts ont esté ainsi mesprisees par le mesme sçavoir : mais ils n'ont pas pensé qu'il feust hors de propos d'exercer leur esprit ez choses mesmes où il n'y avoit aulcune solidité proufitable.

Au demourant, les uns ont estimé Plato dogmatiste ; les aultres, dubitateur ; les aultres, en certaines choses l'un, et en certaines choses l'aultre : le conducteur de ses dialogismes, Socrates, va tousiours demandant et esmouvant la dispute, non iamais l'arrestant, iamais satisfaisant ; et dict n'avoir aultre science que la science de s'opposer. Homere, leur aucteur, a planté egualement les fondements à toutes les sectes de philosophie, pour monstrer combien il estoit indifferent par où nous allassions. De Platon nasquirent dix sectes diverses, dict on ; aussi, à mon gré, iamais instruction ne feut titubante et rien asseverante, si la sienne ne l'est.

Socrates disoit que les sages femmes, en prenant ce mestier de faire engendrer les aultres, quittent le mestier d'engendrer, elles : que luy, par le tiltre de Sage homme que les dieux luy ont deferé, s'estoit aussi desfaict, en son amour virile et mentale, de la faculté d'enfanter ; se contentant d'ayder et favorir de son secours les engendrants, ouvrir leur nature, graisser leurs conduicts, faciliter

[1] J'estime peu ces arts qui n'ont point servi à rendre vertueux ceux qui les possèdent. SALLUSTE, Discours de Marius, *Bell. Jug.* c 85.

l'yssue de leur enfantement, iuger d'iceluy, le baptizer, le nourrir, le fortifier, l'emmailloter, et circoncire ; exerceant et maniant son engein aux perils et fortunes d'aultruy.

Il est ainsi de la pluspart des aucteurs de ce tiers genre, comme les anciens ont remarqué des escripts d'Anaxagoras, Democritus, Parmenides, Xenophanes et aultres : ils ont une forme d'escrire doubteuse en substance et en desseing, enquerant plustost qu'instruisant, encores qu'ils entresement leur style de cadences dogmatistes. Cela se veoid il pas aussi bien en Seneque et en Plutarque ? combien disent ils tantost d'un visage, tantost d'un aultre, pour ceulx qui y regardent de prez ! Et les reconciliateurs des iurisconsultes debvoient premierement les concilier chascun à soy. Platon me semble avoir aymé cette forme de philosopher par dialogues, à escient, pour loger plus decemment en diverses bouches la diversité et variation de ses propres fantasies. Diversement traicter les matieres, est aussi bien les traicter que conformement, et mieulx ; à sçavoir, plus copieusement et utilement. Prenons exemple de nous : les arrests font le poinct extreme du parler dogmatiste et resolutif ; si est ce que ceulx que nos parlements presentent au peuple, les plus exemplaires, propres à nourrir en luy la reverence qu'il doibt à cette dignité, principalement par la suffisance des personnes qui l'exercent, prennent leur beaulté, non de la conclusion, qui est à eulx quotidienne, et qui est commune à tout iuge, tant comme de la disceptation et agitation des diverses et contraires ratiocinations, que la matiere du droict souffre : et le plus large champ aux reprehensions des uns philosophes à l'encontre des aultres, se tire des contradictions et diversitez en quoy

chascun d'eulx se treuve empestré; ou par desseing, pour monstrer la vacillation de l'esprit humain autour de toute matiere, ou forcé ignoramment par la volubilité et incomprehensibilité de toute matiere; que signifie ce refrain, « En un lieu glissant et coulant suspendons nostre creance ; » car, comme dict Euripides,

> Les œuvres de Dieu, en diverses
> Façons, nous donnent des traverses [1] ;

semblable à celuy qu'Empedocles semoit souvent en ses livres, comme agité d'une divine fureur, et forcé de la vérité : « Non, non, nous ne sentons rien, nous ne veoyons rien ; toutes choses nous sont occultes ; il n'en est aulcune de laquelle nous puissions establir quelle elle est ; » revenant à ce mot divin : *Cogitationes mortalium timidæ, et incertæ adinventiones nostræ et providentiæ* [2]. Il ne fault pas trouver estrange, si gents desesperez de la prinse n'ont pas laissé d'avoir plaisir à la chasse, l'estude estant de soy une occupation plaisante ; et si plaisante, que parmy les voluptez, les stoïciens deffendent aussi celle qui vient de l'exercitation de l'esprit, y veulent de la bride, et treuvent de l'intemperance à trop sçavoir.

Democritus ayant mangé à sa table des figues qui sentoient le miel, commencea soubdain à chercher en son esprit d'où leur venoit cette doulceur inusitee ; et pour s'en esclaircir, s'alloit lever de table pour veoir l'assiette du lieu où ces figues avoient esté cueillies : sa chambriere ayant entendu la cause de ce remuement, luy dict, en riant, qu'il ne se

[1] Plutarque, *Des oracles qui ont cessé*, c. 25, traduction d'Amyot.

[2] Les pensées des hommes sont timides ; leur prévoyance et leurs inventions sont incertaines. *Sagesse*, IX, 14.

peinast plus pour cela; car c'estoit qu'elle les avoit mises en un vaisseau où il y avoit eu du miel. Il se despita dequoy elle luy avoit osté l'occasion de cette recherche, et desrobbé matiere à sa curiosité. « Va, luy dict il, tu m'as faict desplaisir ; ie ne lairray pourtant d'en chercher la cause, comme si elle estoit naturelle : » et volontiers n'eust failly de trouver quelque raison vraye à un effect fauls et supposé. Cette histoire d'un fameux et grand philosophe nous represente bien clairement cette passion studieuse qui nous amuse à la poursuitte des choses, de l'acquest desquelles nous sommes desesperez. Plutarque recite un pareil exemple de quelqu'un qui ne vouloit pas estre esclaircy de ce dequoy il estoit en doubte, pour ne perdre le plaisir de le chercher ; comme l'aultre, qui ne vouloit pas que son medecin luy ostast l'alteration de la fiebvre, pour ne perdre le plaisir de l'assouvir en beuvant. *Satius est supervacua discere, quam nihil*[1]. Tout ainsi qu'en toute pasture, il y a le plaisir souvent seul; et tout ce que nous prenons, qui est plaisant, n'est pas tousiours nutritif ou sain : pareillement ce que nostre esprit tire de la science, ne laisse pas d'estre voluptueux, encores qu'il ne soit ny alimentant ny salutaire. Voycy comme ils disent : « La consideration de la nature est une pasture propre à nos esprits; elle nous esleve et enfle, nous faict desdaigner les choses basses et terriennes, par la comparaison des superieures et celestes; la recherche mesme des choses occultes et grandes est tres plaisante, voire à celuy qui n'en acquiert que la reverence et crainte d'en iuger : » ce sont des mots de leur profession. La vaine image de cette maladifve

[1] Il vaut mieux apprendre des choses inutiles, que de ne rien apprendre. SÉNÈQUE, *Epist.* 88.

curiosité se veoid plus expressement encores en cet aultre exemple, qu'ils ont par honneur si souvent en la bouche : Eudoxus souhaittoit et prioit les dieux, qu'il peust une fois veoir le soleil de prez, comprender sa forme, sa grandeur et sa beaulté, à peine d'en estre bruslé soubdainement. Il veult, au prix de sa vie, acquerir une science de laquelle l'usage et possession luy soit quand et quand ostee ; et pour cette soubdaine et volage cognoissance, perdre toutes aultres cognoissances qu'il a, et qu'il peult acquerir par aprez.

Ie ne me persuade pas ayseement qu'Epicurus, Platon et Pythagoras, nous ayent donné pour argent comptant leurs Atomes, leurs Idees, et leurs Nombres : ils estoient trop sages pour establir leurs articles de foy de chose si incertaine et si debattable. Mais en cette obscurité et ignorance du monde, chascun de ces grands personnages s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumiere ; et ont promené leur ame à des inventions qui eussent au moins une plaisante et subtile apparence, pourveu que, toute faulse, elle se peust maintenir contre les oppositions contraires : *unicuique ista pro ingenio finguntur, non ex scientiæ vi*[1].

Un ancien à qui on reprochoit qu'il faisoit profession de la philosophie, de laquelle pourtant en son iugement il ne tenoit pas grand compte, respondit « que cela c'estoit vrayement philosopher. » Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, et ont trouvé cette occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous : aulcunes choses ils les ont escriptes pour le besoing de la societé publicque, comme leurs religions ; et a esté raisonnable, pour

[1] Ces systèmes sont les fictions du génie de chaque philosophe, plutôt que le résultat de leurs découvertes. M. Senec. *Suasor.* 4.

cette consideration, que les communes opinions ils n'ayent voulu les espelucher au vif, aux fins de n'engendrer du trouble en l'obeïssance des loix et coustumes de leur païs.

Platon traicte ce mystere d'un ieu assez descouvert : car où il escript selon soy, il ne prescript rien à certes : quand il faict le legislateur, il emprunte un style regentant et asseverant, et si y mesle hardiement les plus fantastiques de ses inventions, autant utiles à persuader à la commune, que ridicules à persuader à soy mesme ; sçachant combien nous sommes propres à recevoir toutes impressions, et, sur toutes, les plus farouches et enormes : et pourtant, en ses loix, il a grand soing qu'on ne chante en publicque que des poësies desquelles les fabuleuses feinctes tendent à quelque utile fin ; estant si facile d'imprimer toute sorte de phantosmes en l'esprit humain, que c'est iniustice de ne le paistre plustost de mensonges proufitables, que de mensonges ou inutiles ou dommageables ; il dict tout destrousseement, en sa Republique, « que pour le proufit des hommes, il est souvent besoing de les piper. » Il est aysé à distinguer quelques sectes avoir plus suyvy la verité, quelques aultres l'utilité, par où celles cy ont gaigné credit. C'est la misere de nostre condition, que souvent ce qui se presente à nostre imagination pour le plus vray, ne s'y presente pas pour le plus utile à nostre vie : les plus hardies sectes, epicurienne, pyrrhonienne, nouvelle academique, encores sont elles contrainctes de se plier à la loy civile, au bout du compte.

Il y a d'aultres subiects qu'ils ont beluttez, qui à gauche, qui à dextre, chascun se travaillant d'y donner quelque visage, à tort ou à droict ; car n'ayant rien trouvé de si caché dequoy ils n'ayent

voulu parler, il leur est souvent force de forger des coniectures foibles et folles, non qu'ils les prinssent eulx mesmes pour fondement, ny pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude : *non tam id sensisse quod dicerent, quam exercere ingenia materiæ difficultate videntur voluisse*[1]. Et si on ne le prenoit ainsi, comment couvririons nous une si grande inconstance, varieté et vanité d'opinions, que nous veoyons avoir esté produictes par ces ames excellentes et admirables ? Car, pour exemple, qu'est il plus vain que de vouloir deviner Dieu par nos analogies et coniectures ? le reigler, et le monde, à nostre capacité et à nos loix ? et nous servir, aux despens de la Divinité, de ce petit eschantillon de suffisance qu'il luy a pleu despartir à nostre naturelle condition ? et parce que nous ne pouvons estendre nostre veue iusques en son glorieux siege, l'avoir ramené çà bas à nostre corruption et à nos miseres ?

De toutes les opinions humaines et anciennes touchant la religion, celle là me semble avoir eu plus de vraysemblance et plus d'excuse, qui recognoissoit Dieu comme une puissance incomprehensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, recevant et prenant en bonne part l'honneur et la reverence que les humains luy rendoient, soubs quelque visage, soubs quelque nom et en quelque maniere que ce feust :

> Iupiter omnipotens, rerum, regumque, deumque
> Progenitor, genitrixque[2].

---

[1] Ils semblent avoir écrit, moins par suite d'une conviction profonde, que pour exercer leur esprit par la difficulté du sujet.

[2] Tout-puissant Jupiter, père et mère du monde, et des dieux, et des rois. VALERIUS SORANUS, *ap.* S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, VII, 9 et 11.

Ce zele universellement a esté veu du ciel de bon œil. Toutes polices ont tiré fruict de leur devotion ; les hommes, les actions impies, ont eu par tout les evenements sortables. Les histoires païennes recognoissent de la dignité, ordre, iustice, et des prodiges et oracles employez à leur proufit et instruction, en leurs religions fabuleuses : Dieu par sa misericorde, daignant, à l'adventure, fomenter, par ces benefices temporels, les tendres principes d'une telle quelle brute cognoissance, que la raison naturelle leur donnoit de luy au travers des faulses images de leurs songes. Non seulement faulses, mais impies aussi et iniurieuses, sont celles que l'homme a forgé de son invention ; et de toutes les religions que sainct Paul trouva en credit à Athenes, celle qu'ils avoient dediee « à une divinité cachee et incogneue, » luy sembla la plus excusable.

Pythagoras adumbra la verité de plus prez, iugeant que la cognoissance de cette Cause premiere et Estre des estres debvoit estre indefinie, sans prescription, sans declaration ; que ce n'estoit aultre chose que l'extreme effort de nostre imagination vers la perfection, chascun en amplifiant l'idee selon sa capacité. Mais si Numa entreprint de conformer à ce proiect la devotion de son peuple, l'attacher à une religion purement mentale, sans obiect prefix et sans meslange materiel, il entreprint chose de nul usage : l'esprit humain ne se sçauroit maintenir, vaguant en cet infiny de pensees informes ; il les luy fault compiler en certaine image à son modelle. La maiesté divine s'est ainsi, pour nous, aulcunement laissé circonscrire aux limites corporelles : ses sacrements supernaturels et celestes ont des signes de nostre terrestre condition ; son adoration s'exprime par offices et

paroles sensibles : car c'est l'homme qui croit et qui prie. Ie laisse à part les aultres arguments qui s'employent à ce subiect : mais à peine me feroit on accroire que la veue de nos crucifix et peincture de ce piteux supplice, que les ornements et mouvements cerimonieux de nos eglises, que les voix accommodees à la devotion de nostre pensee, et cette esmotion des sens, n'eschauffent l'ame des peuples d'une passion religieuse de tres utile effect.

De celles ausquelles on a donné corps, comme la necessité l'a requis parmy cette cecité universelle, ie me feusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceulx qui adoroient le soleil,

> La lumière commune,
> L'œil du monde ; et si Dieu au chef porte des yeulx,
> Les rayons du soleil sont ses yeulx radieux,
> Qui donnent vie à touts, nous maintiennent et gardent,
> Et les faicts des humains en ce monde regardent :
> Ce beau, ce grand soleil qui nous faict les saisons,
> Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons ;
> Qui remplit l'univers de ses vertus cogneues ;
> Qui d'un traict de ses yeulx nous dissipe les nues :
> L'esprit, l'ame du monde, ardent et flamboyant,
> En la course d'un iour tout le ciel tournoyant :
> Plein d'immense grandeur, rond, vagabond, et ferme ;
> Lequel tient dessoubs luy tout le monde pour terme :
> En repos, sans repos ; oysif, et sans seiour ;
> Fils aisné de nature, et le pere du iour :

d'autant qu'oultre cette sienne grandeur et beaulté, c'est la piece de cette machine que nous descouvrons la plus esloingnee de nous, et par ce moyen si peu cogneue, qu'ils estoient pardonnables d'en entrer en admiration et reverence.

Thales, qui le premier s'enquit de telle matiere, estima Dieu un esprit qui feit d'eau toutes choses : Anaximander, que les dieux estoient mourants et naissants à diverses saisons, et que c'estoient des mondes infinis et sans nombre : Anaximenes, que l'air estoit dieu, qu'il estoit produict et immense,

tousiours mouvant. Anaxagoras, le premier, a tenu la description et maniere de toutes choses estre conduicte par la force et raison d'un esprit infiny. Alcmæon a donné la divinité au soleil, à la lune, aux astres, et à l'ame. Pythagoras a faict Dieu un esprit espandu par la nature de toutes choses, d'où nos ames sont desprinses : Parmenides, un cercle entourant le ciel et maintenant le monde par l'ardeur de la lumiere. Empedocles disoit estre des dieux, les quatre natures, desquelles toutes choses sont faictes : Protagoras, n'avoir rien que dire s'ils sont ou non, ou quels ils sont : Democritus, tantost que les images et leurs circuitions sont dieux ; tantost cette nature qui eslance ces images ; et puis nostre science et intelligence. Platon dissipe sa creance à divers visages : il dict, au Timee, le pere du monde ne se pouvoir nommer ; aux Loix, qu'il ne se fault enquerir de son estre ; et ailleurs, en ces mêmes livres, il faict le monde, le ciel, les astres, la terre, et nos ames, dieux ; et receoit en oultre ceulx qui ont esté receus par l'ancienne institution, en chasque republique. Xenophon rapporte un pareil trouble de la discipline de Socrates : tantost qu'il ne se fault enquerir de la forme de Dieu ; et puis il luy faict establir que le soleil est dieu, et l'ame dieu ; qu'il n'y en a qu'un ; et puis, qu'il y en a plusieurs. Speusippus, nepveu de Platon, faict dieu certaine force gouvernant les choses, et qu'elle est animale : Aristote, asture que c'est l'esprit, asture le monde ; asture il donne un aultre maistre à ce monde, et asture faict dieu l'ardeur du ciel. Xenocrates en faict huict : les cinq nommez entre les planetes ; le sixiesme, composé de toutes les estoiles fixes, comme de ses membres ; le septiesme et huictiesme, le soleil et la lune. Heraclides Ponticus ne faict que vaguer entre ses advis, et

enfin prive Dieu de sentiment, et le faict remuant de forme à aultre ; et puis dict que c'est le ciel et la terre. Theophraste se promeine, de pareille irresolution, entre toutes ses fantasies ; attribuant l'intendance du monde, tantost à l'entendement, tantost au ciel, tantost aux estoiles : Strato, que c'est nature ayant la force d'engendrer, augmenter, et diminuer, sans forme et sentiment : Zeno, la loy naturelle, commandant le bien et prohibant le mal ; laquelle loy est un animant ; et oste les dieux accoustumez, Iupiter, Iuno, Vesta : Diogenes Apolloniates, que c'est l'aage. Xenophanes faict Dieu rond, voyant, oyant, non respirant, n'ayant rien de commun avecques l'humaine nature. Ariston estime la forme de Dieu incomprenable, le prive de sens, et ignore s'il est animant ou aultre chose : Cleanthes, tantost la raison, tantost le monde, tantost l'ame de nature, tantost la chaleur supreme entourant et enveloppant tout. Perseus, auditeur de Zeno, a tenu qu'on a surnommé dieux ceulx qui avoient apporté quelque notable utilité à l'humaine vie, et les choses mesmes proufitables. Chrysippus faisoit un amas confus de toutes les precedentes sentences, et compte entre mille formes de dieux qu'il faict, les hommes aussi qui sont immortalisez. Diagoras et Theodorus nioient tout sec qu'il y eust des dieux. Epicurus faict les dieux luisants, transparents et perflables, logez, comme entre deux forts, entre deux mondes, à couvert des coups ; revestus d'une humaine figure et de nos membres, lesquels membres leur sont de nul usage :

Ego deum genus esse semper duxi, et dicam cœlitum ;
Sed eos non curare opinor, quid agat humanum genus [1].

---

[1] Il est des dieux, des dieux sans amour, sans courroux,
Dont les regards jamais ne s'abaissent sur nous.

Fiez vous à vostre philosophie ; vantez vous d'avoir trouvé la febve au gasteau, à veoir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques ! Le trouble des formes mondaines a gaigné sur moy, que les diverses mœurs et fantasies aux miennes ne me desplaisent pas tant comme elles m'instruisent, ne m'enorgueillissent pas tant comme elles m'humilient en les conferant ; et tout aultre chois que celui qui vient de la main expresse de Dieu, me semble chois de peu de prerogative. Les polices du monde ne sont pas moins contraires en ce subiect que les escholes : par où nous pouvons apprendre que la fortune mesme n'est pas plus diverse et variable que nostre raison, ny plus aveugle et inconsideree. Les choses les plus ignorees sont plus propres à estre deïfiees : parquoy, de faire de nous des dieux, comme l'ancienneté, cela surpasse l'extreme foiblesse de discours. I'eusse encores plustost suyvy ceulx qui adoroient le serpent, le chien et le bœuf ; d'autant que leur nature et leur estre nous est moins cogneu, et avons plus de loy d'imaginer ce qu'il nous plaist de ces bestes là, et leur attribuer des facultez extraordinaires : mais d'avoir faict des dieux de nostre condition, de laquelle nous debvons cognoistre l'imperfection, leur avoir attribué le desir, la cholere, les vengeances, les mariages, les generations et les parenteles, l'amour et la ialousie, nos membres et nos os, nos fiebvres et nos plaisirs, nos morts, nos sepultures, il fault que cela soit party d'une merveilleuse yvresse de l'entendement humain ;

> Quæ procul usque adeo divino ab numine distant,
> Inque deum numero quæ sint indigna videri [1] :

[1] Toutes choses qui sont indignes des dieux, et qui n'ont rien de commun avec leur nature. LUCRÈCE, V, 123.

Formæ, ætates, vestitus, ornatus noti sunt; genera, coniugia, cognationes, omniaque traducta ad similitudinem imbecillitatis humanæ : nam et perturbatis animis inducuntur; accipimus enim deorum cupiditates, ægritudines, iracundias[1]; comme d'avoir attribué la divinité non seulement à la foy, à la vertu, à l'honneur, concorde, liberté, victoire, pieté, mais aussi à la volupté, fraude, mort, envie, vieillesse, misere, à la peur, à la fiebvre et à la male fortune, et aultres iniures de nostre vie fraile et caducque :

> Quid iuvat hoc, templis nostros inducere mores?
> O curvæ in terris animæ, et cœlestium inanes[2]!

Les Aegyptiens, d'une imprudente prudence, deffendoient, sur peine de la hart, que nul eust à dire que Serapis et Isis, leurs dieux, eussent aultrefois esté hommes; et nul n'ignoroit qu'ils ne l'eussent esté : et leur effigie, representee le doigt sur la bouche, signifioit, dict Varro, cette ordonnance mysterieuse à leurs presbtres, de taire leur origine mortelle, comme, par raison necessaire, annullant toute leur veneration. Puis que l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu, il eust mieulx faict, dict Cicero, de ramener à soy les conditions divines et les attirer çà bas, que d'envoyer là hault sa corruption et sa misere : mais, à le bien prendre, il a faict, en plusieurs façons, et l'un et l'aultre, de pareille vanité d'opinion.

Quand les philosophes espeluchent la hierarchie

[1] On connaît les différentes figures de ces dieux, leur âge, leurs habillements, leurs ornements, leurs généalogies, leurs mariages, leurs alliances; et on les représente, à tous égards, sur le modèle de l'infirmité humaine, sujets aux mêmes passions, amoureux, chagrins, colères. Cic. *de Nat. deor.* II, 28.

[2] Pourquoi consacrer dans les temples la corruption de nos mœurs? O âmes attachées à la terre, et vides de célestes pensées! Perse, *Sat.* II, 62 et 61.

de leurs dieux, et font les empressez à distinguer leurs alliances, leurs charges et leur puissance, je ne puis pas croire qu'ils parlent à certes. Quand Platon nous deschiffre le vergier de Pluton, et les commoditez ou peines corporelles qui nous attendent encores aprez la ruyne et aneantissement de nos corps, et les accommode au ressentiment que nous avons en cette vie :

> Secreti celant calles, et myrtea circum
> Silva tegit : curæ non ipsa in morte relinquunt [1] :

quand Mahumet promet aux siens un paradis tapissé, paré d'or et de pierreries, peuplé de garses d'excellente beaulté, de vins et vivres singuliers : je veoy bien que ce sont des mocqueurs qui se plient à nostre bestise, pour nous emmieller et attirer par ces opinions et esperances, convenables à nostre mortel appetit. Si sont aulcuns des nostres tumbez en pareil erreur, se promettants, aprez la resurrection, une vie terrestre et temporelle, accompaignee de toutes sortes de plaisirs et commoditez mondaines. Croyons nous que Platon, luy qui a eu ses conceptions si celestes, et si grande accointance à la divinité, que le surnom luy en est demeuré, ayt estimé que l'homme, cette pauvre creature, eust rien en luy d'applicable à cette incomprehensible puissance ? et qu'il ayt cru que nos prinses languissantes feussent capables, ny la force de nostre sens assez robuste, pour participer à la beatitude ou peine eternelle ? Il fauldroit luy dire, de la part de la raison humaine : Si les plaisirs que tu nous promets en l'aultre vie sont de ceulx

[1] Ils se cachent dans un bois de myrtes, coupé de sentiers solitaires ; la mort même ne les a pas délivrés de leurs soucis. VIRG. *Énéid.* VI, 443.

que i'ay sentis çà bas, cela n'a rien de commun avecques l'infinité. Quand touts mes cinq sens de nature seroient combles de liesse, et cette ame saisie de tout le contentement qu'elle peult desirer et esperer, nous sçavons ce qu'elle peult ; cela, ce ne seroit encores rien : s'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin : si cela n'est aultre que ce qui peult appartenir à cette nostre condition presente, il ne peult estre mis en compte ; tout contentement des mortels est mortel : la recognoissance de nos parents, de nos enfants et de nos amis, si elle nous peult toucher et chatouiller en l'aultre monde, si nous tenons encores à un tel plaisir, nous sommes dans les commoditez terrestres et finies. Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces haultes et divines promesses, si nous les pouvons aulcunement concevoir ; pour dignement les imaginer, il les fault imaginer inimaginables, indicibles, et incomprehensibles, et parfaictement aultres que celles de nostre miserable experience. « Œil ne sçauroit veoir, dict sainct Paul ; et ne peult monter en cœur d'homme, l'heur que Dieu prepare aux siens. » Et si pour nous en rendre capables, on reforme et rechange nostre estre (comme tu dis, Platon, par tes purifications), ce doibt estre d'un si extreme changement et si universel, que par la doctrine physique, ce ne sera plus nous ;

> Hector erat tunc quum bello certabat ; at ille
> Tractus ab Æmonio, non erat Hector, equo [1] ;

ce sera quelque aultre chose qui recevra ces recompenses :

[1] C'était Hector qui combattait les armes à la main ; mais le corps qui fut traîné par les chevaux d'Achille, ce n'était plus Hector. Ovid. *Trist.* III, 11, 27.

Quod mutatur... dissolvitur ; interit ergo :
Traiiciuntur enim partes, atque ordine migrant [1].

Car en la metempsychose de Pythagoras et changement d'habitation qu'il imaginoit aux ames, pensons nous que le lyon dans lequel est l'ame de Cesar, espouse les passions qui touchoient Cesar, ny que ce soit luy ? Si c'estoit encores luy, ceulx là auroient raison, qui combattants cette opinion contre Platon, luy reprochent que le fils se pourroit trouver à chevaucher sa mere revestue d'un corps de mule ; et semblables absurditez. Et pensons nous qu'ez mutations qui se font des corps des animaulx en aultres de mesme espece, les nouveaux venus ne soyent aultres que leurs predecesseurs ? Des cendres d'un phœnix s'engendre, dict on, un ver, et puis un aultre phœnix ; ce second phœnix, qui peult imaginer qu'il ne soit aultre que le premier ? Les vers qui font nostre soye, on les veoid comme mourir et asseicher, et de ce mesme corps se produire un papillon, et de là un aultre ver, qu'il seroit ridicule estimer estre encores le premier ; ce qui a cessé une fois d'estre, n'est plus :

Nec, si materiam nostram collegerit ætas
Post obitum, rursumque redegerit, ut sita nunc est,
Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ,
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,
Interrupta semel quum sit repetentia nostra [2].

Et quand tu dis ailleurs, Platon, que ce sera

[1] Ce qui est changé, se dissout ; donc il périt : en effet, les corps sont séparés par d'autres corps, et l'organisation est détruite. Lucrèce, III, 756.

[2] Et si le temps rassemblait la matière de notre corps après qu'il a été dissous, de sorte qu'il remît cette matière dans la situation où elle est à présent, et qu'il nous rendît à la vie, tout cela ne serait rien à notre égard, dès que le cours de notre existence a été une fois interrompu. Lucrèce, III, 859.

la partie spirituelle de l'homme à qui il touchera de iouyr des recompenses de l'aultre vie, tu nous dis chose d'aussi peu d'apparence :

> Scilicet, avolsis radicibus, ut nequit ullam
> Dispicere ipse oculus rem, seorsum corpore toto [1] ;

car, à ce compte, ce ne sera plus l'homme, ny nous, par consequent, à qui touchera cette iouïssance ; car nous sommes bastis de deux pieces principales essentielles, desquelles la separation c'est la mort et ruyne de nostre estre :

> Inter enim iecta est vitaï pausa, vageque
> Deerrarunt passim motus ab sensibus omnes [2] :

nous ne disons pas que l'homme souffre, quand les vers luy rongent ses membres dequoy il vivoit, et que la terre les consomme :

> Et nihil hoc ad nos, qui coitu coniugioque
> Corporis atque animæ consistimus uniter apti [3].

Davantage, sur quel fondement de leur iustice peuvent les dieux recognoistre et recompenser à l'homme, aprez sa mort, ses actions bonnes et vertueuses, puis que ce sont eulx mesmes qui les ont acheminees et produictes en luy ? et pourquoy s'offensent ils et vengent sur luy les vicieuses, puis qu'ils l'ont eulx mesmes produict en cette condition faultiere, et que d'un seul clin de leur volonté ils le peuvent empescher de faillir ? Epicurus opposeroit il pas cela à Platon, avecques grand'apparence de l'humaine raison, s'il ne se couvroit souvent par cette sentence, « Qu'il est impossible d'establir

[1] De même l'œil, arraché de son orbite, et séparé du corps, ne peut voir aucun objet. LUCRÈCE, III, 562.

[2] En effet, dès que le cours de la vie est interrompu, le mouvement abandonne tous les sens, et se dissipe. LUCRÈCE, III, 872.

[3] Cela ne nous touche pas, puisque nous sommes un tout formé du mariage du corps et de l'âme. LUCRÈCE, III, 857.

quelque chose de certain de l'immortelle nature, par la mortelle ? » Elle ne faict que fourvoyer par tout, mais specialement quand elle se mesle des choses divines. Qui le sent plus evidemment que nous ? car encores que nous luy ayons donné des principes certains et infaillibles, encores que nous esclairions ses pas par la saincte lampe de la Verité, qu'il a pleu à Dieu nous communiquer, nous veoyons pourtant iournellement, pour peu qu'elle se desmente du sentier ordinaire, et qu'elle se destourne ou escarte de la voye tracee et battue par l'Eglise, comme tout aussitost elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante, des opinions humaines, sans bride et sans but : aussitost qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle se va divisant en mille routes diverses.

L'homme ne peult estre que ce qu'il est, ny imaginer que selon sa portee. C'est plus grande presumption, dict Plutarque, à ceulx qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler et discourir des dieux et des demy dieux, que ce n'est à un homme ignorant de musique, vouloir iuger de ceulx qui chantent, ou à un homme qui ne feut iamais au camp, vouloir disputer des armes et de la guerre, en presumant comprendre, par quelque legiere coniecture, les effects d'un art qui est hors de sa cognoissance. L'ancienneté pensa, ce croy ie, faire quelque chose pour la grandeur divine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez, et estrener de ses belles humeurs et plus honteuses necessitez, luy offrant de nos viandes à manger, de nos dances, mommeries et farces à la resiouyr, de nos vestements à se couvrir, et maisons à loger, la caressant par l'odeur des encens et sons de la musique, festons et bouquets ; et pour l'accom-

moder à nos vicieuses passions, flattant sa iustice d'une inhumaine vengeance, l'esiouïssant de la ruyne et dissipation des choses par elle creees et conservees : comme Tiberius Sempronius, qui feit brusler, pour sacrifice à Vulcan, les riches despouilles et armes qu'il avoit gaigné sur les ennemis en la Sardaigne ; et Paul Emile, celles de Macedoine, à Mars et à Minerve ; et Alexandre, arrivé à l'ocean indique, iecta en mer, en faveur de Thetis, plusieurs grands vases d'or ; remplissant en oultre ses autels d'une boucherie, non de bestes innocentes seulement, mais d'hommes aussi ; ainsi que plusieurs nations, et entre aultres la nostre, avoient en usage ordinaire ; et croy qu'il n'en est aulcune exempte d'en avoir faict essay :

> Sulmone creatos
> Quatuor hic iuvenes, totidem, quos educat Ufens,
> Viventes rapit, inferias quos immolet umbris [1].

Les Getes se tiennent immortels ; et leur mourir n'est que s'acheminer vers leur dieu Zamolxis. De cinq en cinq ans, ils despeschent vers luy quelqu'un d'entre eulx pour le requerir des choses necessaires. Ce deputé est choisy au sort ; et la forme de le despescher, aprez l'avoir, de bouche, informé de sa charge, est que de ceulx qui l'assistent, trois tiennent debout autant de iavelines, sur lesquelles les aultres le lancent à force de bras. S'il vient à s'enferrer en lieu mortel, et qu'il trespasse soubdain, ce leur est certain argument de faveur divine : s'il en eschappe, ils l'estiment meschant et exsecrable, et en deputent encores un aultre de mesme. Amestris, mere de Xerxes, devenue vieille, feit,

[1] Énée saisit quatre jeunes guerriers, fils de Sulmone, et quatre, nourris sur les bords de l'Ufens, pour les immoler vivants aux mânes de Pallas. VIRG. *Énéid.* X, 517.

pour une fois, ensepvelir touts vifs quatorze iouvenceaux des meilleures maisons de Perse, suyvant la religion du païs, pour gratifier à quelque dieu soubterrain. Encores auiourd'hui les idoles de Themixtitan se cimentent du sang des petits enfants ; et n'ayment sacrifice que de ces pueriles et pures ames : iustice affamee du sang de l'innocence !

Tantum relligio potuit suadere malorum [1] !

Les Carthaginois immoloient leurs propres enfants à Saturne ; et qui n'en avoit point, en acheptoit : estants cependant le pere et la mere tenus d'assister à cet office avecques contenance gaye et contente.

C'estoit une estrange fantasie, de vouloir payer la bonté divine de nostre affliction ; comme les Lacedemoniens, qui mignardoient leur Diane par le bourrellement des ieunes garsons qu'ils faisoient fouetter en sa faveur, souvent iusques à la mort : c'estoit une humeur farouche, de vouloir gratifier l'architecte de la subversion de son bastiment, et de vouloir guarantir la peine deue aux coulpables, par la punition des non coulpables ; et que la pauvre Iphigenia, au port d'Aulide, par sa mort et par son immolation, deschargeast envers Dieu l'armee des Grecs des offenses qu'ils avoient commises ;

Et casta inceste, nubendi tempore in ipso,
Hostia concideret mactatu mœsta parentis [2] :

et ces deux belles et genereuses ames des deux Decius, pere et fils, pour propitier la faveur des

[1] Tant la superstition a pu conseiller de crimes ! LUCRÈCE, I, 102.

[2] Que cette vierge infortunée, au moment destiné à son hymen, expirât sous les coups impitoyables d'un père. LUCRÈCE, I, 99.

dieux envers les affaires romaines, s'allassent iecter, à corps perdu, à travers le plus espez des ennemis. *Quæ fuit tanta deorum iniquitas, ut placari populo romano non possent, nisi tales viri occidissent*[1]? Ioinct que ce n'est pas au criminel de se faire fouetter à sa mesure et à son heure ; c'est au iuge, qui ne met en compte de chastiement que la peine qu'il ordonne, et ne peult attribuer à punition ce qui vient à gré à celuy qui le souffre : la vengeance divine presuppose nostre dissentement entier, pour sa iustice et pour nostre peine. Et feut ridicule l'humeur de Polycrates, tyran de Samos, lequel, pour interrompre le cours de son continuel bonheur, et le compenser, alla iecter en mer le plus cher et pretieux ioyau qu'il eust, estimant que par ce malheur apposté, il satisfaisoit à la revolution et vicissitude de la fortune : et elle, pour se mocquer de son ineptie, feit que ce mesme ioyau reveint encores en ses mains, trouvé au ventre d'un poisson. Et puis, à quel usage les deschirements et desmembrements des Corybantes, des Menades, et, en nos temps, des mahumetans, qui se balaffrent le visage, l'estomach, les membres, pour gratifier leur prophete ; veu que l'offense consiste en la volonté, non en la poictrine, aux yeulx, aux genitoires, en l'embonpoinct, aux espaules et au gosier ? *Tantus est perturbatæ mentis et sedibus suis pulsæ furor, ut sic dii placentur, quemadmodum ne homines quidem sæviunt*[2]. Cette contexture naturelle regarde, par son usage, non seulement nous, mais aussi le service de Dieu et

[1] Comment les dieux étaient-ils si irrités contre le peuple romain, qu'ils ne pussent être satisfaits qu'au prix d'un sang si généreux ? Cic. *de Nat. deor.* III, 6.

[2] Tel est leur délire, telle est leur fureur, qu'ils pensent apaiser les dieux en surpassant toutes les cruautés des hommes. S. Augustin, *de Civit. Dei*, VI, 10.

des aultres hommes ; c'est iniustice de l'affoler à nostre escient, comme de nous tuer pour quelque pretexte que ce soit : ce semble estre grande lascheté et trahison de mastiner et corrompre les functions du corps, stupides et serves, pour espargner à l'ame la solicitude de les conduire selon raison. *Ubi iratos deos timent, qui sic propitios habere merentur ?... In regiæ libidinis voluptatem castrati sunt quidem ; sed nemo sibi, ne vir esset, iubente domino, manus intulit*[1]. Ainsi remplissoient ils leur religion de plusieurs mauvais effects :

Sæpius olim
Relligio peperit scelerosa atque impia facta[2].

Or rien du nostre ne se peult apparier ou rapporter, en quelque façon que ce soit, à la nature divine, qui ne la tache et marque d'autant d'imperfection. Cette infinie beaulté, puissance et bonté, comment peult elle souffrir quelque correspondance et similitude à chose si abiecte que nous sommes, sans un extreme interest et deschet de sa divine grandeur ? *Infirmum Dei fortius est hominibus ; et stultum Dei sapientius est hominibus*[3]. Stilpon le philosophe, interrogé si les dieux s'esiouïssent de nos honneurs et sacrifices : « Vous estes indiscret, respondit il ; retirons nous à part, si vous voulez parler de cela. » Toutesfois, nous luy prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiegee

[1] De quelles actions pensent-ils que les dieux s'irritent, ceux qui croient se les rendre propices par des crimes ?... On a vu des hommes qui ont été faits eunuques pour servir aux plaisirs des rois ; mais jamais esclave ne s'est mutilé lui-même, lorsque son maître lui commandait de ne plus être homme. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, VI, 10, d'après Sénèque.

[2] Autrefois la superstition a souvent inspiré des actions impies et détestables. LUCRÈCE, I, 83.

[3] La faiblesse de Dieu est plus forte que la force des hommes ; sa folie est plus sage que leur sagesse. S. PAUL, *Corinth.* I, 1, 25.

par nos raisons (i'appelle raison nos resveries et nos songes, avecques la dispense de la philosophie, qui dict, « le fol mesme, et le meschant, forcener par raison ; mais que c'est une raison de particuliere forme ») ; nous le voulons asservir aux apparences vaines et foibles de nostre entendement, luy qui a faict et nous et nostre cognoissance. Parce que rien ne se faict de rien, Dieu n'aura sceu bastir le monde sans matiere. Quoi ! Dieu nous a il mis en main les clefs et les derniers ressorts de sa puissance ? s'est il obligé à n'oultrepasser les bornes de nostre science ? Mets le cas, ô homme, que tu ayes peu remarquer icy quelques traces de ses effects ; penses tu qu'il y ayt employé tout ce qu'il a peu, et qu'il ayt mis toutes ses formes et toutes ses idees en cet ouvrage ? Tu ne veois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé ; au moins si tu la veois : sa divinité a une iurisdiction infinie au delà ; cette piece n'est rien au prix du tout :

> Omnia cum cœlo, terraque, marique,
> Nil sunt ad summam summaï totius omnem [1] :

c'est une loy municipale que tu allegues ; tu ne sçais pas quelle est l'universelle. Attache toy à ce à quoy tu es subiect, mais non pas luy ; il n'est pas ton confrere, ou concitoyen, ou compaignon. S'il s'est aulcunement communiqué à toy, ce n'est pas pour se ravaller à ta petitesse, ny pour te donner le contreroolle de son pouvoir : le corps humain ne peult voler aux nues ; c'est pour toy. Le soleil bransle, sans seiour, sa course ordinaire ; les bornes des mers et de la terre ne se peuvent confondre ; l'eau est instable et sans fermeté ; un

[1] Le ciel, la terre et la mer, pris ensemble, ne sont rien, en comparaison de l'immensité du grand tout. LUCRÈCE, VI, 679.

mur est, sans froissure, impenetrable à un corps solide ; l'homme ne peult conserver sa vie dans les flammes ; il ne peult estre et au ciel, et en la terre, et en mille lieux ensemble corporellement : c'est pour toy qu'il a faict ces reigles ; c'est toy qu'elles attachent : il a tesmoigné aux chrestiens qu'il les a toutes franchies, quand il luy a pleu. De vray, pourquoy, tout puissant comme il est, auroit il restreinct ses forces à certaine mesure ? en faveur de qui auroit il renoncé son privilege ? Ta raison n'a en aulcune aultre chose plus de verisimilitude et de fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes ;

> Terramque, et solem, lunam, mare, cetera quæ sunt,
> Non esse unica, sed numero magis innumerali [1] :

les plus fameux esprits du temps passé l'ont creue, et aulcuns des nostres mesmes, forcez par l'apparence de la raison humaine ; d'autant qu'en ce bastiment que nous veoyons, il n'y a rien seul et un,

> Quum in summa res nulla sit una,
> Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat [2] ;

et que toutes les especes sont multipliees en quelque nombre : par où il semble n'estre pas vraysemblable que Dieu ayt faict ce seul ouvrage sans compaignon, et que la matiere de cette forme ayt esté toute espuisee en ce seul individu ;

> Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est,
> Esse alios alibi congressus materiaï,
> Qualis hic est, avido complexu quem tenet æther [3] :

---

[1] Que la terre, le soleil, la lune, la mer, et tous les êtres, ne sont point uniques, mais en nombre infini. LUCRÈCE, II, 1085.

[2] Qu'il n'y a point, dans la nature, d'être unique de son espèce, qui naisse et qui croisse isolé. LUCRÈCE, II, 1077.

[3] On ne peut donc s'empêcher de convenir qu'il a dû se faire ailleurs d'autres agrégations de matière, semblables à celle que l'éther embrasse dans son vaste contour. LUCRÈCE, II, 1064.

notamment si c'est un animant, comme ses mouvements le rendent si croyable, que Platon l'asseure, et plusieurs des nostres ou le confirment, ou ne l'osent infirmer ; non plus que cette ancienne opinion, que le ciel, les estoiles et aultres membres du monde, sont creatures composees de corps et ame, mortelles en consideration de leur composition, mais immortelles par la determination du Createur. Or s'il y a plusieurs mondes, comme Democritus, Epicurus, et presque toute la philosophie a pensé, que sçavons nous si les principes et les reigles de cettuy cy touchent pareillement les aultres ? ils ont, à l'adventure, aultre visage et aultre police. Epicurus les imagine ou semblables ou dissemblables. Nous veoyons en ce monde une infinie difference et varieté, pour la seule distance des lieux : ny le bled ny le vin ne se veoid, ny aulcun de nos animaulx, en ce nouveau coing du monde que nos peres ont descouvert ; tout y est divers : et au temps passé, veoyez en combien de parties du monde on n'avoit cognoissance ny de Bacchus ny de Ceres. Qui en vouldra croire Pline et Herodote, il y a des especes d'hommes, en certains endroicts, qui ont fort peu de ressemblance à la nostre ; et y a des formes mestisses et ambiguës entre l'humaine nature et la brutale : il y a des contrees où les hommes naissent sans teste, portants les yeulx et la bouche en la poictrine ; où ils sont tous androgynes ; où ils marchent de quatre pattes ; où ils n'ont qu'un œil au front, et la teste plus semblable à celle d'un chien qu'à la nostre ; où ils sont moitié poisson par embas, et vivent en l'eau ; où les femmes accouchent à cinq ans, et n'en vivent que huict ; où ils ont la teste si dure en la peau du front, que le fer n'y peult mordre, et rebouche contre ; où

les hommes sont sans barbe ; des nations sans usage de feu ; d'aultres qui rendent le sperme de couleur noire ; quoy, ceulx qui naturellement se changent en loups, en iuments, et puis encores en hommes ? et s'il est ainsi comme dict Plutarque, qu'en quelque endroict des Indes il y aye des hommes sans bouche, se nourrissants de la senteur de certaines odeurs, combien y a il de nos descriptions faulses ? Il n'est plus risible, ny à l'adventure capable de raison et de societé ; l'ordonnance et la cause de nostre bastiment interne seroient, pour la pluspart, hors de propos.

Davantage, combien y a il de choses de nostre cognoissance qui combattent ces belles reigles que nous avons taillees et prescriptes à nature ! Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme ! Combien de choses appellons nous miraculeuses et contre nature ! cela se faict par chasque homme et par chasque nation, selon la mesure de son ignorance : combien trouvons nous de proprietez occultes et de quintessences ! car « aller selon nature, » pour nous, ce n'est qu'aller selon nostre intelligence, autant qu'elle peult suyvre, et autant que nous y veoyons : ce qui est au delà est monstrueux et desordonné. Or, à ce compte, aux plus advisez et aux plus habiles, tout sera doncques monstrueux : car à ceulx là l'humaine raison a persuadé qu'elle n'avoit ny pied ny fondement quelconque, non pas seulement pour asseurer si la neige est blanche, et Anaxagoras la disoit noire ; s'il y a quelque chose, ou s'il n'y a nulle chose ; s'il y a science ou ignorance, ce que Metrodorus Chius nioit l'homme pouvoir dire ; ou si nous vivons, comme Euripides est en doubte, « si la vie que nous vivons est vie, ou si c'est ce que nous appellons mort qui soit vie : »

Τίς δ' οἶδεν εἰ ζῆν τοῦθ', ὃ κέκληται θανεῖν,
Τὸ ζῆν δὲ θνήσκειν ἐστί ;[1]

et non sans apparence : car pourquoy prenons nous tiltre d'estre, de cet instant qui n'est qu'une eloise dans le cours infiny d'une nuict eternelle, et une interruption si briefve de nostre perpetuelle et naturelle condition, la mort occupant tout le devant et tout le derriere de ce moment, et encores une bonne partie de ce moment ? D'aultres iurent, Qu'il n'y a point de mouvement, que rien ne bouge, comme les suyvants de Melissus ; car s'il n'y a rien qu'Un, ny ce mouvement spherique ne luy peult servir, ny le mouvement de lieu à aultre, comme Platon preuve : d'aultres, Qu'il n'y a ny generation ny corruption en nature. Protagoras dict, Qu'il n'y a rien en nature que le doubte ; que de toutes choses on peult egualement disputer ; et de cela mesme, si on peult egualement disputer de toutes choses : Nausiphanes, Que des choses qui semblent, rien n'est non plus que non est ; qu'il n'y a aultre certain que l'incertitude : Parmenides, Que de ce qu'il semble, il n'est aulcune chose en general ; qu'il n'est qu'Un : Zenon, Qu'Un mesme n'est pas, et qu'il n'y a rien ; si Un estoit, il seroit ou en un aultre ou en soy mesme ; s'il est en un aultre, ce sont deux ; s'il est en soy mesme, ce sont encores deux, le comprenant et le comprins. Selon ces dogmes, la nature des choses n'est qu'une umbre ou faulse ou vaine.

Il m'a tousiours semblé qu'à un homme chrestien cette sorte de parler est pleine d'indiscretion et d'irreverence : « Dieu ne peult mourir ; Dieu ne se

[1] PLATON, *Gorgias*, p. 300 ; DIOGÈNE LAERCE, IX, 73 ; SEXTUS EMPIRICUS, *Hypotyp.* III, 24.

peult desdire ; Dieu ne peult faire cecy ou cela. » Ie ne treuve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine soubs les loix de nostre parole ; et l'apparence qui s'offre à nous en ces propositions, il la fauldroit representer plus reveremment et plus religieusement.

Nostre parler a ses foiblesses et ses defaults, comme tout le reste : la pluspart des occasions des troubles du monde sont grammairiennes ; nos procez ne naissent que du debat de l'interpretation des loix ; et la pluspart des guerres, de cette impuissance de n'avoir sceu clairement exprimer les conventions et traictez d'accord des princes : combien de querelles et combien importantes a produict au monde le doubte du sens de cette syllabe, *Hoc ?* Prenons la clause que la logique mesme nous presentera pour la plus claire : si vous dictes, « Il faict beau temps, » et que vous dissiez verité, il faict doncques beau temps. Voylà pas une forme de parler certaine ? encores nous trompera elle : qu'il soit ainsi, suyvons l'exemple ; si vous dictes, « Ie mens, » et que vous dissiez vray, vous mentez doncques. L'art, la raison, la force de la conclusion de cette cy, sont pareilles à l'aultre ; toutesfois nous voylà embourbez. Ie veoy les philosophes pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en aulcune maniere de parler ; car il leur fauldroit un nouveau langage : le nostre est tout formé de propositions affirmatifves, qui leur sont du tout ennemies ; de façon que quand ils disent, « Ie doubte, » on les tient incontinent à la gorge, pour leur faire avouer qu'au moins asseurent et sçavent ils cela, « qu'ils doubtent. » Ainsin on les a contraincts de se sauver dans cette comparaison de la medecine, sans laquelle leur humeur seroit inexplicable : quand ils prononcent, « I'ignore, »

ou « Ie doubte, » ils disent que cette proposition s'emporte elle mesme quand et quand le reste ; ny plus ny moins que la rubarbe, qui poulse hors les mauvaises humeurs, et s'emporte hors quand et quand elle mesme. Cette fantasie est plus seurement conceue par interrogation : QUE SÇAY IE ? comme ie la porte à la devise d'une balance.

Veoyez comment on se prevault de cette sorte de parler, pleine d'irreverence : aux disputes qui sont à present en nostre religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous diront tout destrousseement, « qu'il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis et en la terre, et en plusieurs lieux ensemble. » Et ce mocqueur ancien, comment il en faict son proufit ! « Au moins, dict il, est ce une non legiere consolation à l'homme de ce qu'il veoid Dieu ne pouvoir pas toutes choses : car il ne se peult tuer, quand il le vouldroit, qui est la plus grande faveur que nous ayons en nostre condition ; il ne peult faire les mortels immortels, ny revivre les trespassez, ny que celuy qui a eu des honneurs ne les ayt point eus ; n'ayant aultre droict sur le passé que de l'oubliance : et afin que cette societé de l'homme à Dieu s'accouple encores par des exemples plaisants, il ne peult faire que deux fois dix ne soyent vingt. » Voylà ce qu'il dict, et qu'un chrestien debvroit eviter de passer par sa bouche : là où, au rebours, il semble que les hommes recherchent cette folle fierté de langage, pour ramener Dieu à leur mesure :

Cras vel atra
Nube polum pater occupato,
Vel sole puro ; non tamen irritum,
Quodcumque retro est, efficiet ; neque
Diffinget, infectumque reddet,
Quod fugiens semel hora vexit [1].

[1] Que demain l'air soit couvert de nuages épais, ou que le

Quand nous disons, Que l'infinité des siecles, tant passez qu'à venir, n'est à Dieu qu'un instant; que sa bonté, sapience, puissance, sont mesme chose avecques son essence ; nostre parole le dict, mais nostre intelligence ne l'apprehende point. Et toutesfois nostre oultrecuidance veult faire passer la Divinité par nostre estamine ; et de là s'engendrent toutes les resveries et les erreurs desquelles le monde se treuve saisy, ramenant et poisant à sa balance chose si esloingnee de son poids. *Mirum, quo procedat improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata successu*[1]. Combien insolemment rebrouent Epicurus les stoïciens sur ce qu'il tient l'estre veritablement bon et heureux n'appartenir qu'à Dieu, et l'homme sage n'en avoir qu'un umbrage et similitude ! Combien temerairement ont ils attaché Dieu à la destinee ! (à la mienne volonté, qu'aulcuns du surnom de chrestiens ne le facent pas encores !) et Thales, Platon et Pythagoras l'ont asservy à la necessité. Cette fierté de vouloir descouvrir Dieu par nos yeulx, a faict qu'un grand personnage des nostres a attribué à la Divinité une forme corporelle ; et est cause de ce qui nous advient touts les iours, d'attribuer à Dieu les evenements d'importance, d'une particuliere assignation : parce qu'ils nous poisent, il semble qu'ils luy poisent aussi, et qu'il y regarde plus entier et plus attentif qu'aux evenements qui nous sont legiers, ou d'une suitte ordinaire. *Magna dii curant, parva negligunt*[2]. Es-

soleil brille dans un ciel pur ; les dieux ne peuvent faire que ce qui a été n'ait point été, ni détruire ce que le temps rapide a emporté sur ses ailes. HOR. *Od.* III, 29, 43.

[1] Il est étonnant jusqu'où se porte l'arrogance du cœur de l'homme, lorsqu'elle est encouragée par le moindre succès. PLINE, *Nat. Hist.* II, 23.

[2] Les dieux prennent soin des grandes choses, et négligent les petites. CIC. *de Nat. deor.* II, 66.

coutez son exemple ; il vous esclaircira de sa raison : *Nec in regnis quidem reges omnia minima curant*[1], comme si à ce roy là c'estoit plus et moins de remuer un empire, ou la feuille d'un arbe ; et si sa providence s'exerceoit aultrement, inclinant l'evenement d'une battaille, que le sault d'une pulce. La main de son gouvernement se preste à toutes choses, de pareille teneur, mesme force, et mesme ordre : nostre interest n'y apporte rien ; nos mouvements et nos mesures ne le touchent pas. *Deus ita artifex magnus in magnis, ut minor non sit in parvis*[2]. Nostre arrogance nous remet tousiours en avant cette blasphemeuse appariation. Parce que nos occupations nous chargent, Straton a estrené les dieux de toute immunité d'offices, comme sont leurs presbtres ; il faict produire et maintenir toutes choses à nature ; et de ses poids et mouvements construit les parties du monde, deschargeant l'humaine nature de la crainte des iugements divins : *quod beatum æternumque sit, id nec habere negotii quidquam, nec exhibere alteri*[3]. Nature veult qu'en choses pareilles il y ayt relation pareille : le nombre doncques infiny des mortels conclud un pareil nombre d'immortels ; les choses infinies qui tuent et ruynent, en presupposent autant qui conservent et proufitent. Comme les ames des dieux, sans langue, sans yeulx, sans aureilles, sentent entre elles chascune ce que l'aultre sent, et iugent nos pensees : ainsi les ames des hommes, quand elles sont libres et desprinses du corps par le sommeil

[1] Les rois mêmes n'entrent pas dans les petits détails de l'administration. Cic. *de Nat. deor.* III, 35.

[2] Dieu, qui est si parfait ouvrier dans les grandes choses, ne l'est pas moins dans les petites. S. Augustin, *de Civit. Dei*, XI, 22.

[3] Un être heureux et éternel n'a point de peine, et n'en fait à personne. Cic. *de Nat. deor.* I, 17.

ou par quelque ravissement, divinent, prognosticquent, et veoyent choses qu'elles ne sçauroient veoir meslees aux corps. « Les hommes, dict sainct Paul, sont devenus fols, pensants estre sages, et ont mué la gloire de Dieu incorruptible, en l'image de l'homme corruptible. » Veoyez un peu ce battelage des deïfications anciennes : aprez la grande et superbe pompe de l'enterrement, comme le feu venoit à prendre au hault de la pyramide et saisir le lict du trespassé, ils laissoient en mesme temps eschapper un aigle, lequel s'envolant à mont, signifioit que l'ame s'en alloit en paradis ; nous avons mille medailles, et notamment de cette honneste femme de Faustine, où cet aigle est representé emportant à la chevremorte vers le ciel ces ames deïfiees. C'est pitié que nous nous pipons de nos propres singeries et inventions ;

Quod finxere, timent [1] :

comme les enfants qui s'effroyent de ce mesme visage qu'ils ont barbouillé et noircy à leur compaignon ; *quasi quidquam infelicius sit homine, cui sua figmenta dominantur* [2]. C'est bien loing d'honnorer celuy qui nous a faicts, que d'honnorer celuy que nous avons faict. Auguste eut plus de temples que Iupiter, servis avec autant de religion et creance de miracles. Les Thasiens, en recompense des bienfaicts qu'ils avoient receus d'Agesilaus, lui veindrent dire qu'ils l'avoient canonisé : « Vostre nation, leur dict il, a elle ce pouvoir de faire dieu qui bon luy semble ? Faictes en, pour veoir, l'un d'entre vous : et puis, quand i'auray veu comme il s'en sera trouvé, ie vous diray

[1] Ils redoutent ce qu'ils ont eux-mêmes inventé. LUCAIN, I, 486.
[2] Quoi de plus malheureux que l'homme, esclave des chimères qu'il s'est faites !

grand mercy de vostre offre. » L'homme est bien insensé ! il ne sçauroit forger un ciron, et forge des dieux à douzaine ! Oyez Trismegiste louant nostre suffisance : « De toutes les choses admirables, cecy a surmonté l'admiration, que l'homme ayt peu trouver la divine nature et la faire. » Voicy des arguments de l'eschole mesme de la philosophie,

Nosse cui divos et cœli numina soli
Aut soli nescire, datum [1] :

« Si Dieu est, il est animal ; s'il est animal, il a sens ; et s'il a sens, il est subiect à corruption. S'il est sans corps, il est sans ame, et par consequent sans action ; et s'il a corps, il est perissable. » Voylà pas triumphé ! « Nous sommes incapables d'avoir faict le monde : il y a doncques quelque nature plus excellente qui y a mis la main. Ce seroit une sotte arrogance de nous estimer la plus parfaicte chose de cet univers : il y a doncques quelque chose de meilleur ; cela c'est Dieu. Quand vous veoyez une riche et pompeuse demeure, encores que vous ne sçachiez qui en est le maistre, si ne direz vous pas qu'elle soit faicte pour des rats : et cette divine structure que nous veoyons du palais celeste, n'avons nous pas à croire que ce soit le logis de quelque maistre plus grand que nous ne sommes ? Le plus hault est il pas tousiours le plus digne ? et nous sommes placez au plus bas. Rien sans ame et sans raison ne peult produire un animant capable de raison : le monde nous produict ; il a doncques ame et raison. Chasque part de nous est moins que nous : nous sommes part du monde ; le monde est donc fourny de sagesse et de raison, et plus abondamment que nous ne sommes. C'est

[1] Qui seule peut connaître les dieux et les puissances célestes, ou savoir qu'on ne peut les connaître. LUCAIN, I, 452.

belle chose que d'avoir un grand gouvernement : le gouvernement du monde appartient doncques à quelque heureuse nature. Les astres ne nous font pas de nuisance : ils sont doncques pleins de bonté. Nous avons besoing de nourriture : aussi ont doncques les dieux, et se paissent des vapeurs de çà bas. Les biens mondains ne sont pas biens à Dieu : ce ne sont doncques pas biens à nous. L'offenser et l'estre offensé sont egualement tesmoignages d'imbecillité : c'est doncques folie de craindre Dieu. Dieu est bon par sa nature ; l'homme par son industrie, qui est plus. La sagesse divine et l'humaine sagesse n'ont aultre distinction, sinon que celle là est eternelle : or la duree n'est aulcune accession à la sagesse ; parquoy nous voylà compaignons. Nous avons vie, raison et liberté, estimons la bonté, la charité et la iustice : ces qualitez sont doncques en luy. » Somme, le bastiment et le desbastiment, les conditions de la Divinité, se forgent par l'homme, selon la relation à soy. Quel patron et quel modelle ! Estirons, eslevons et grossissons les qualitez humaines tant qu'il nous plaira : enfle toy, pauvre homme, et encores, et encores, et encores ;

Non, si te ruperis, inquit [1].

Profecto non Deum, quem cogitare non possunt, sed semetipsos pro illo cogitantes, non illum, sed seipsos, non illi, sed sibi comparant [2]. Ez choses naturelles, les effects ne rapportent qu'à demy leurs

[1] Quand tu crèverais, tu n'en approcherais pas. Hor. *Sat.* II, 3, 19.

[2] Certes les hommes, croyant penser à Dieu, dont ils ne peuvent se former l'idée, ne pensent point à lui, mais à eux-mêmes ; ils ne voient qu'eux, et non pas lui ; c'est à eux, non à lui-même, qu'ils le comparent. S. Augustin, *de Civit. Dei*, XII, 15.

causes : quoy cette cy ? elle est au dessus de l'ordre de nature ; sa condition est trop haultaine, trop esloingnee et trop maistresse, pour souffrir que nos conclusions l'attachent et la garrottent. Ce n'est point par nous qu'on y arrive : cette route est trop basse ; nous ne sommes non plus prez du ciel sur le mont Cenis, qu'au fond de la mer : consultez en pour veoir avecques vostre astrolabe. Ils rameinent Dieu iusques à l'accointance charnelle des femmes, à combien de fois, à combien de generations. Paulina, femme de Saturninus, matrone de grande reputation à Rome, pensant coucher avec le dieu Serapis, se trouva entre les bras d'un sien amoureux, par le maquerelage des presbtres de de temple. Varro, le plus subtil et le plus sçavant aucteur latin, en ses livres de la theologie, escrit que le sacristain de Hercules, iectant au sort d'une main pour soy, de l'aultre pour Hercules, ioua contre luy un soupper et une garse ; s'il gaignoit, aux despens des offrandes ; s'il perdoit, aux siens : il perdit, paya son soupper et sa garse ; son nom feut Laurentine, qui veid de nuict ce dieu entre ses bras, luy disant au surplus que, le lendemain, le premier qu'elle rencontreroit la payeroit celestement de son salaire : ce feut Taruncius, ieune homme riche, qui la mena chez luy, et avecques le temps la laissa heritiere. Elle, à son tour, esperant faire chose agréable à ce dieu, laissa heritier le peuple romain : pourquoy on lui attribua des honneurs divins. Comme s'il ne suffisoit pas que, par double estoc, Platon feust originellement descendu des dieux, et avoir pour aucteur commun de sa race Neptune ; il estoit tenu pour certain à Athenes, qu'Ariston ayant voulu iouyr de la belle Perictione, n'avoit sceu ; et feut adverty en songe par le dieu Apollo de la

laisser impollue et intacte iusques à ce qu'elle feust accouchee : c'estoient les pere et mere de Platon. Combien y a il, ez histoires, de pareils cocuages procurez par les dieux contre les pauvres humains ! et des maris iniurieusement descriez en faveur des enfants ! En la religion de Mahumet, il se treuve, par la creance de ce peuple, assez de Merlins, à sçavoir, enfants sans pere, spirituels, nayz divinement au ventre des pucelles ; et portent un nom qui le signifie en leur langue.

Il nous fault noter qu'à chasque chose il n'est rien plus cher et plus estimable que son estre (le lyon, l'aigle, le daulphin, ne prisent rien au dessus de leur espece) ; et que chascune rapporte les qualitez de toutes aultres choses à ses propres qualitez ; lesquelles nous pouvons bien estendre et raccourcir, mais c'est tout ; car hors de ce rapport et de ce principe, nostre imagination ne peult aller, ne peult rien diviner aultre, et est impossible qu'elle sorte de là et qu'elle passe au delà : d'où naissent ces anciennes conclusions : « De toutes formes, la plus belle est celle de l'homme ; Dieu doncques est de cette forme. Nul ne peult estre heureux sans vertu ; ny la vertu estre sans raison ; et nulle raison loger ailleurs qu'en l'humaine figure : Dieu est doncques revestu de l'humaine figure. » *Ita est informatum anticipatumque mentibus nostris, ut homini, quum de Deo cogitet, forma occurrat humana*[1]. Pourtant disoit plaisamment Xenophanes, que si les animaulx se forgent des dieux, comme il est vraysemblable qu'ils facent, ils les forgent certainement de mesme eulx, et se glorifient comme nous. Car pourquoy ne dira

[1] C'est une habitude et un préjugé de notre esprit, que nous ne pouvons penser à Dieu sans nous le représenter sous une forme humaine. Cic. *de Nat. deor.* I, 27.

un oyson ainsi : « Toutes les pieces de l'univers me regardent ; la terre me sert à marcher, le soleil à m'esclairer, les estoiles à m'inspirer leurs influences ; i'ay telle commodité des vents, telle des eaux ; il n'est rien que cette voulte regarde si favorablement que moy ; ie suis le mignon de nature ? Est-ce pas l'homme qui me traicte, qui me loge, qui me sert ? c'est pour moy qu'il faict et semer et mouldre ; s'il me mange, aussi faict il bien l'homme son compaignon, et si fois ie moy les vers qui le tuent et qui le mangent. » Autant en diroit une grue ; et plus magnifiquement encores, pour la liberté de son vol, et la possession de cette belle et haulte region. *Tam blanda conciliatrix, et tam sui est lena ipsa natura* [1] !

Or doncques, par ce mesme train, pour nous sont les destinées, pour nous le monde ; il luict, il tonne pour nous ; et le createur et les creatures, tout est pour nous : c'est le but et le poinct où vise l'université des choses. Regardez le registre que la philosophie a tenu, deux mille ans et plus, des affaires celestes : les dieux n'ont agi, n'ont parlé que pour l'homme ; elle ne leur attribue aultre consultation et aultre vacation. Les voylà contre nous en guerre :

> Domitosque Herculea manu
> Telluris iuvenes, unde periculum
> Fulgens contremuit domus
> Saturni veteris [2] :

Les voycy partisans de nos troubles, pour nous

[1] Tant la nature, adroite et indulgente, porte tous les êtres à s'aimer eux-mêmes ! Cic. *de Nat. deor.* I, 27.

[2] Les enfants de la terre firent trembler l'auguste palais du vieux Saturne, et tombèrent enfin sous le bras d'Hercule. Hor. *Od.* II, 12, 6.

rendre la pareille de ce que tant de fois nous sommes partisans des leurs :

> Neptunus muros, magnoque emota tridenti
> Fundamenta quatit, totamque a sedibus urbem
> Eruit ; hic Iuno Scæas sævissima portas
> Prima tenet [1].

Les Cauniens, pour la ialousie de la domination de leurs dieux propres, prennent armes en dos le iour de leur devotion, et vont courant toute leur banlieue, frappants l'air par cy par là, à tout leurs glaives, pourchassants ainsin à oultrance, et bannissants les dieux estrangiers de leur territoire. Leurs puissances sont retrenchees selon nostre necessité : qui guarit les chevaulx, qui les hommes, qui la peste, qui la teigne, qui la toux, qui une sorte de galle, qui une aultre ; *adeo minimis etiam rebus prava religio inserit deos* [2] ! qui faict naistre les raisins, qui les aulx ; qui a la charge de la paillardise, qui de la marchandise ; à chasque race d'artisans, un dieu ; qui a sa province en orient et son credit, qui en ponent :

> Hic illius arma,
> Hic currus fuit [3] ;

> O sancte Apollo, qui umbilicum certum terrarum obtines [4] !

> Pallada Cecropidæ, Minoïa Creta Dianam,
> Vulcanum tellus Hypsipylea colit,
> Iunonem Sparte, Pelopeïadesque Mycenæ ;

---

[1] Neptune, de son trident redoutable, ébranle les murs de Troie, et renverse de fond en comble cette cité superbe ; plus loin, l'impitoyable Junon occupe les portes Scées. VIRGILE, *Énéide*, II, 610.

[2] Tant la superstition aime à placer la Divinité même dans les plus petites choses ! TITE-LIVE, XXVII, 23.

[3] Là étaient les armes et le char de Junon. *Énéide*, I, 16.

[4] Vénérable Apollon qui habitez le centre du monde. CIC. *de Divin.* II, 56.

Pinigerum Fauni Mænalis ora caput ;
Mars Latio venerandus erat [1] :

qui n'a qu'un bourg ou une famille en sa possession ; qui loge seul, qui en compaignie ou volontaire ou necessaire,

Iunctaque sunt magno templa nepotis avo [2] :

il en est de si chestifs et si populaires (car le nombre s'en monte iusques à trente six mille), qu'il en fault entasser bien cinq ou six à produire un espic de bled, et en prennent leurs noms divers : trois à une porte, celuy de l'ais, celuy du gond, celuy du seuil ; quatre à un enfant, protecteurs de son maillot, de son boire, de son manger, de son tetter : aulcuns certains, aulcuns incertains et doubteux ; aulcuns qui n'entrent pas encores en paradis :

Quos, quoniam cœli nondum dignamur honore,
Quas dedimus, certe terras habitare sinamus [3] :

il en est de physiciens, de poëtiques, de civils : aulcuns, moyens entre la divine et l'humaine nature, mediateurs, entremetteurs de nous à Dieu ; adorez par certain second ordre d'adoration et diminutif ; infinis en tiltres et offices ; les uns bons, les aultres mauvais : il en est de vieux et cassez, et en est de mortels ; car Chrysippus estimoit qu'en la derniere conflagration du monde, touts les dieux auroient à finir, sauf Iupiter. L'homme forge mille

[1] Athènes adore Pallas ; l'île de Minos, Diane ; Lemnos, le dieu du feu. Sparte et Mycène honorent Junon. Pan est le dieu du Ménale, et Mars celui du Latium. OVIDE, *Fast.* III, 81.

[2] Et le temple du petit-fils est réuni à celui de son divin aïeul. ID. *ibid.* I, 294.

[3] Puisque nous ne les jugeons pas encore dignes d'être admis dans le ciel, permettons-leur d'habiter les terres que nous leur avons accordées. OVIDE, *Métam.* I, 194.

plaisantes societez entre Dieu et luy : est il pas son compatriote ?

Iovis incunabula Creten [1].

Voycy l'excuse que nous donnent, sur la consideration de ce subiect, Scevola, grand pontife, et Varron, grand theologien, en leur temps : « Qu'il est besoing que le peuple ignore beaucoup de choses vrayes, et en croye beaucoup de faulses : » *quum veritatem, qua liberetur, inquirat; credatur ei expedire, quod fallitur* [2]. Les yeulx humains ne peuvent appercevoir les choses que par les formes de leur cognoissance : et ne nous souvient pas quel sault print le miserable Phaëthon, pour avoir voulu manier les resnes des chevaulx de son pere d'une main mortelle ? Nostre esprit retumbe en pareille profondeur, se dissipe et se froisse de mesme, par sa temerité. Si vous demandez à la philosophie de quelle matiere est le ciel et le soleil : que vous respondra elle, sinon de fer, ou, avecques Anaxagoras, de pierre, ou aultre estoffe de son usage ? S'enquiert on à Zenon, que c'est que nature ? « Un feu, dict il, artiste, propre à engendrer, procedant reigleement. » Archimedes, maistre de cette science qui s'attribue la presseance sur toutes les aultres en verité et certitude : « Le soleil, dict il, est un dieu de fer enflammé. » Voylà pas une belle imagination produicte de la beaulté et inevitable necessité des demonstrations geometriques ! non pourtant si inevitable et utile, que Socrates n'ayt estimé qu'il suffisoit d'en sçavoir iusques à pouvoir arpenter la terre qu'on donnoit et recevoit; et que Polyænus, qui en avoit esté fameux et illustre

[1] L'île de Crète, berceau de Jupiter. Ovide, *Métam.* VIII, 99.

[2] Comme il ne cherche la vérité que pour se délivrer du joug, croyons qu'il lui est avantageux d'être trompé. S. Augustin, *de Civit. Dei*, IV, 31.

docteur, ne les ayt prinses à mespris, comme pleines de faulseté et de vanité apparente, aprez qu'il eut gousté les doulx fruicts des iardins poltronesques d'Epicurus. Socrates, en Xenophon, sur ce propos d'Anaxagoras, estimé par l'antiquité entendu au dessus de touts aultres ez choses celestes et divines, dict qu'il se troubla du cerveau, comme font touts hommes qui perscrutent immodereement les cognoissances qui ne sont de leur appartenance : sur ce qu'il faisoit le soleil une pierre ardente, il ne s'advisoit pas qu'une pierre ne luict point au feu ; et qui pis est, qu'elle s'y consomme : en ce qu'il faisoit un du soleil et du feu ; que le feu ne noircit pas ceulx qu'il regarde ; que nous regardons fixement le feu ; que le feu tue les plantes et les herbes. C'est à l'advis de Socrates, et au mien aussi, le plus sagement iugé du ciel, que n'en iuger point. Platon ayant à parler des daimons, au Timee : « C'est entreprinse, dict il, qui surpasse nostre portee ; il en fault croire ces anciens qui se sont dicts engendrez d'eulx : c'est contre raison de refuser foy aux enfants des dieux, encores que leur dire ne soit estably par raisons necessaires ny vraysemblables, puis qu'ils nous respondent de parler de choses domestiques et familieres. »

Veoyons si nous avons quelque peu plus de clarté en la cognoissance des choses humaines et naturelles. N'est ce pas une ridicule entreprinse, à celles ausquelles, par nostre propre confession, nostre science ne peult attaindre, leur aller forgeant un aultre corps, et prestant une forme faulse, de nostre invention ; comme il se veoid au mouvement des planetes, auquel d'autant que nostre esprit ne peult arriver, ny imaginer sa naturelle conduicte, nous leur prestons, du nostre, des ressorts materiels, lourds, et corporels :

Temo aureus, aurea summæ
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo [1] :

vous diriez que nous avons eu des cochers, des charpentiers, et des peintres, qui sont allez dresser là hault des engeins à divers mouvements, et renger les rouages et entrelassements des corps celestes bigarrez en couleur, autour du fuseau de la necessité, selon Platon :

Mundus domus est maxima rerum,
Quam quinque altitonæ fragmine zonæ
Cingunt, per quam limbus pictus bis sex signis
Stellimicantibus, altus in obliquo æthere, lunæ
Bigas acceptat [2] :

ce sont touts songes et fanatiques folies. Que ne plaist il un iour à nature nous ouvrir son sein, et nous faire veoir au propre les moyens et la conduicte de ses mouvements, et y preparer nos yeulx ? ô Dieu ! quels abus, quels mescomptes nous trouverions en nostre pauvre science ! Ie suis trompé si elle tient une seule chose droictement en son poinct : et m'en partiray d'icy plus ignorant toute aultre chose que mon ignorance.

Ay ie pas veu, en Platon, ce divin mot, « que nature n'est rien qu'une poësie ainigmatique ? » comme, peultestre, qui diroit une peincture voilee et tenebreuse, entreluisant d'une infinie varieté de fauls iours à exercer nos coniectures. *Latent*

[1] Le timon était d'or, les roues de même métal, et les rayons étaient d'argent. Ovide, *Métam.* II, 107.

[2] Le monde est une maison immense, environnée de cinq zones, et traversée obliquement par une bordure enrichie de douze signes rayonnants d'étoiles, où sont admis le char et les deux coursiers de la lune. — Ces vers sont de Varron, et c'est le grammairien Valérius Probus qui les rapporte, dans ses notes sur la sixième églogue de Virgile. Mais il y a, dans le premier, *maxima homulli ;* et dans le dernier, *Bigas solisque receptat.*

ista omnia crassis occultata et circumfusa tenebris; ut nulla acies humani ingenii tanta sit, quæ penetrare in cœlum, terram intrare possit[1]. Et certes, la philosophie n'est qu'une poësie sophistique. D'où tirent ses aucteurs anciens toutes leurs auctoritez, que des poëtes? et les premiers feurent poëtes eulx mesmes, et la traicterent en leur art. Platon n'est qu'un poëte descousu : Timon l'appelle, par iniure, Grand forgeur de miracles. Toutes les sciences surhumaines s'accoustrent du style poëtique. Tout ainsi que les femmes employent des dents d'yvoire, où les leurs naturelles leur manquent ; et au lieu de leur vray teinct, en forgent un de quelque matiere estrangiere ; comme elles font des cuisses de drap et de feutre, et de l'embonpoinct de coton ; et au veu et sceu d'un chascun, s'embellissent d'une beaulté faulse et empruntee, ainsi faict la science (et nostre droict mesme a, dict on, des fictions legitimes sur lesquelles il fonde la verité de sa iustice) ; elle nous donne en payement, et en presupposition, les choses qu'elle mesme nous apprend estre inventees ; car ces epicycles excentriques, concentriques, dequoy l'astrologie s'ayde à conduire le bransle de ses estoiles, elle nous les donne pour le mieulx qu'elle ayt sceu inventer en ce subiect : comme aussi, au reste, la philosophie nous presente, non pas ce qui est, ou ce qu'elle croit, mais ce qu'elle forge ayant plus d'apparence et de gentillesse. Platon, sur le discours de l'estat de nostre corps et de celuy des bestes : « Que ce que nous avons dict soit vray, nous en asseurerions, si nous avions sur cela confirmation d'un oracle ; seulement nous

[1] Toutes ces choses sont enveloppées des plus épaisses ténèbres, et il n'y a point d'esprit assez perçant pour pénétrer dans le ciel, ou dans les profondeurs de la terre. Cic. *Acad.* II, 39.

asseurons que c'est le plus vraysemblablement que nous ayons sceu dire. »

Ce n'est pas au ciel seulement qu'elle envoye ses chordages, ses engeins et ses roues ; considerons un peu ce qu'elle dict de nous mesmes et de nostre contexture : il n'y a pas plus de retrogradation, trepidation, accession, reculement, ravissement, aux astres et corps celestes, qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayement ils ont eu par là raison de l'appeler le Petit Monde ; tant ils ont employé de pieces et de visages à le massonner et bastir. Pour accommoder les mouvements qu'ils veoyent en l'homme, les diverses functions et facultez que nous sentons en nous, en combien de parties ont ils divisé nostre ame ! en combien de sieges logee ! à combien d'ordres et d'estages ont ils desparty ce pauvre homme, oultre les naturels et perceptibles ! et à combien d'offices et de vacations ! Ils en font une chose publicque imaginaire : c'est un subiect qu'ils tiennent et qu'ils manient ; on leur laisse toute puissance de le descoudre, renger, rassembler et estoffer, chascun à sa fantasie ; et si ne le possedent pas encores. Non seulement en verité, mais en songe mesme, ils ne le peuvent reigler, qu'il ne s'y treuve quelque cadence, ou quelque son, qui eschappe à leur architecture, toute enorme qu'elle est, et rapiecee de mille loppins fauls et fantastiques. Et ce n'est pas raison de les excuser : car aux peintres, quand ils peignent le ciel, la terre, les mers, les monts, les isles escartees, nous leur condonnons qu'ils nous en rapportent seulement quelque marque legiere, et, comme de choses ignorees, nous contentons d'un tel quel umbrage et feincte ; mais quand ils nous tirent aprez le naturel, ou aultre subiect qui nous est familier et cogneu, nous exigeons

d'eulx une parfaicte et exacte representation des lineaments et des couleurs ; et les mesprisons, s'ils y faillent.

Ie sçay bon gré à la garse milesienne qui voyant le philosophe Thales s'amuser continuellement à la contemplation de la voulte celeste, et tenir tousiours les yeulx eslevez contremont, lui meit en son passage quelque chose à le faire bruncher, pour l'advertir qu'il seroit temps d'amuser son pensement aux choses qui estoient dans les nues, quand il auroit prouveu à celles qui estoient à ses pieds : elle lui conseilloit certes bien de regarder plustost à soy qu'au ciel ; car, comme dict Democritus, par la bouche de Cicero,

Quod est ante pedes, nemo spectat : cœli scrutantur plagas [1].

Mais nostre condition porte que la cognoissance de ce que nous avons entre mains est aussi esloingnee de nous, et aussi bien au dessus des nues, que celle des astres : comme dict Socrates, en Platon, que à quiconque se mesle de la philosophie, on peult faire le reproche que faict cette femme à Thales, qu'il ne veoid rien de ce qui est devant luy : car tout philosophe ignore ce que faict son voysin ; ouy, et ce qu'il faict luy mesme ; et ignore ce qu'ils sont touts deux, ou bestes, ou hommes.

Ces gents icy, qui treuvent les raisons de Sebond trop foibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le monde, qui sçavent tout,

Quæ mare compescant causæ ; quid temperet annum ;
Stellæ sponte sua, iussæve, vagentur et errent ;
Quid premat obscurum lunæ, quid proferat orbem ;
Quid velit et possit rerum concordia discors [2] ;

---

[1] Sans rien voir sur la terre, on se perd dans les cieux.
CICÉRON, *de Divinat.* II, 13.

[2] Ce qui retient la mer dans ses bornes, ce qui règle les saisons ;

n'ont ils pas quelquesfois sondé, parmy leurs livres, les difficultez qui se presentent à cognoistre leur estre propre? Nous veoyons bien que le doigt se meut, et que le pied se meut, qu'aulcunes parties se branslent d'elles mesmes, sans nostre congé, et que d'aultres nous les agitons par nostre ordonnance; que certaine apprehension engendre la rougeur, certaine aultre la palleur; telle imagination agit en la rate seulement, telle aultre au cerveau; l'une nous cause le rire, l'aultre le pleurer; telle aultre transit et estonne touts nos sens, et arreste le mouvement de nos membres; à tel obiect l'estomach se soubleve, à tel aultre quelque partie plus basse : mais comme une impression spirituelle face une telle faulsee dans un subiect massif et solide, et la nature de la liaison et cousture de ces admirables ressorts, iamais homme ne l'a sceu. *Omnia incerta ratione, et in naturæ maiestate abdita*[1], dict Pline; et sainct Augustin : *Modus, quo corporibus adhærent spiritus... omnino mirus est, nec comprehendi ab homine potest; et hoc ipse homo est*[2]; et si ne le met on pas pourtant en doubte; car les opinions des hommes sont receues à la suitte des creances anciennes, par auctorité et à credit, comme si c'estoit religion et loix : on receoit comme un iargon ce qui en est communement tenu; on receoit cette verité avec tout son bastiment et attelage d'arguments et de preuves, comme un corps

si les astres ont un mouvement propre, ou sont emportés par une force étrangère; d'où vient que la lune croît et décroît régulièrement; et comment la discorde des éléments fait l'harmonie de l'univers. Hor. *Epist.* I, 12, 16.

[1] Tous ces mystères sont impénétrables à la raison humaine, et restent cachés dans la majesté de la nature. Pline, II, 37.

[2] La manière dont les esprits sont unis aux corps est tout à fait merveilleuse, et ne peut être comprise par l'homme; et cette union est l'homme même. S. Augustin, *de Civit. Dei*, XXI, 10.

ferme et solide qu'on n'esbranle plus, qu'on ne iuge plus ; au contraire, chascun, à qui mieulx mieulx, va plastrant et confortant cette creance receue, de tout ce que peult sa raison, qui est un util soupple, contournable, et accommodable à toute figure : ainsi se remplit le monde, et se confit en fadese et en mensonge. Ce qui faict qu'on ne doubte de gueres de choses, c'est que les communes impressions, on ne les essaye iamais ; on n'en sonde poinct le pied, où gist la faulte et la foiblesse ; on ne debat que sur les branches : on ne demande pas si cela est vray, mais s'il a esté ainsin ou ainsin entendu ; on ne demande pas si Galen a rien dict qui vaille, mais s'il a dict ainsin ou aultrement. Vrayement c'estoit bien raison que cette bride et contraincte de la liberté de nos iugements, et cette tyrannie de nos creances, s'estendist iusques aux escholes et aux arts : le dieu de la science scholastique, c'est Aristote ; c'est religion de debattre de ses ordonnances, comme de celles de Lycurgus à Sparte ; sa doctrine nous sert de loy magistrale, qui est, à l'adventure, autant faulse qu'une aultre. Ie ne sçay pas pourquoy ie n'acceptasse autant volontiers, ou les idees de Platon, ou les atomes d'Epicurus, ou le plein et le vuide de Leucippus et Democritus, ou l'eau de Thales, ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou l'air de Diogenes, ou les nombres et symmetrie de Pythagoras, ou l'infiny de Parmenides, ou l'Un de Musæus, ou l'eau et le feu d'Apollodorus, ou les parties similaires d'Anaxagoras, ou la discorde et amitié d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute aultre opinion de cette confusion infinie d'advis et de sentences que produict cette belle raison humaine, par sa certitude et clairvoyance, en tout ce dequoy elle se mesle, que ie feroy l'opinion d'Aristote sur

ce subiect des principes des choses naturelles : lesquels principes il bastit de trois pieces, matiere, forme et privation. Et qu'est il plus vain que de faire l'inanité mesme cause de la production des choses ; la privation, c'est une negatifve ; de quelle humeur en a il peu faire la cause et origine des choses qui sont ? Cela toutesfois ne s'oseroit esbranler que pour l'exercice de la logique ; on n'y debat rien pour le mettre en doubte, mais pour deffendre l'aucteur de l'eschole des obiections estrangieres : son auctorité, c'est le but au delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir.

Il est bien aysé, sur des fondements advouez, de bastir ce qu'on veult ; car selon la loy et ordonnance de ce commencement, le reste des pieces du bastiment se conduict ayseement sans se desmentir. Par cette voye, nous trouvons nostre raison bien fondee, et discourons à bouleveue : car nos maistres preoccupent et gaignent avant main autant de lieu en nostre creance qu'il leur en fault pour conclure aprez ce qu'ils veulent ; à la mode des geometriens, par leurs demandes advouees ; le consentement et approbation que nous leur prestons, leur donnant dequoy nous traisner à gauche et à dextre, et nous pirouetter à leur volonté. Quiconque est creu de ses presuppositions, il est nostre maistre et nostre dieu ; il prendra le plan de ses fondements, si ample et si aysé, que par iceulx il nous pourra monter, s'il veult, iusques aux nues. En cette practique et negociation de science, nous avons prins pour argent comptant le mot de Pythagoras, « Que chasque expert doibt estre creu en son art : » le dialecticien se rapporte au grammairien de la signification des mots ; le rhetoricien emprunte du dialecticien les lieux des arguments ; le poëte, du musicien, les mesures ; le geometrien,

de l'arithmeticien, les proportions ; les metaphysiciens prennent pour fondement les coniectures de la physique : car chasque science a ses principes presupposez, par où le iugement humain est bridé de toutes parts. Si vous venez à chocquer cette barriere en laquelle gist la principale erreur, ils ont incontinent cette sentence en la bouche, « Qu'il ne fault pas debattre contre ceulx qui nient les principes ; or n'y peult il avoir des principes aux hommes, si la Divinité ne les leur a revelez : de tout le demourant, et le commencement, et le milieu, et la fin, ce n'est que songe et fumee. A ceulx qui combattent par presupposition, il leur fault presupposer au contraire le mesme axiome dequoy on debat : car toute presupposition humaine, et toute enunciation, a autant d'auctorité que l'aultre, si la raison n'en faict la difference. Ainsin il les fault toutes mettre à la balance, et premierement les generales, et celles qui nous tyrannizent. La persuasion de la certitude est un certain tesmoignage de folie et d'incertitude extreme ; et n'est point de plus folles gents ny moins philosophes que les philodoxes de Platon : il faut sçavoir si le feu est chauld, si la neige est blanche, s'il y a rien de dur ou de mol en nostre cognoissance.

Et quant à ces responses, dequoy il se faict des contes anciens ; comme à celuy qui mettoit en doubte la chaleur, à qui on dict qu'il se iectast dans le feu ; à celuy qui nioit la froideur de la glace, qu'il s'en meist dans le sein ; elles sont tres indignes de la profession philosophique. S'ils nous eussent laissé en nostre estat naturel, recevants les apparences estrangieres, selon qu'elles se presentent à nous par nos sens, et nous eussent laissé aller aprez nos appetits simples et reiglez par la condition de nostre naissance, ils auroient raison de

parler ainsi ; mais c'est d'eulx que nous avons apprins de nous rendre iuges du monde ; c'est d'eulx que nous tenons cette fantasie, « Que la raison humaine est contreroolleuse generale de tout ce qui est au dehors et au dedans de la voulte celeste ; qui embrasse tout, qui peult tout, par le moyen de laquelle tout se sçait et cognoist. » Cette response seroit bonne parmy les Cannibales, qui iouïssent l'heur d'une longue vie, tranquille et paisible, sans les preceptes d'Aristote, et sans la cognoissance du nom de la physique : cette response vauldroit mieulx, à l'adventure, et auroit plus de fermeté, que toutes celles qu'ils emprunteront de leur raison et de leur invention : de cette cy seroient capables avecques nous touts les animaulx, et tout ce où le commandement est encores pur et simple de la loy naturelle ; mais eulx, ils y ont renoncé. Il ne fault pas qu'ils me dient : « Il est vray ; car vous le veoyez et sentez ainsin : » il fault qu'ils me dient si ce que ie pense sentir, ie le sens pourtant en effect ; et si ie le sens, qu'ils me dient aprez pourquoy ie le sens, et comment, et quoy ; qu'ils me dient le nom, l'origine, les tenants et aboutissants de la chaleur, du froid, les qualitez de celuy qui agit et de celuy qui souffre ; ou qu'ils me quittent leur profession, qui est de ne recevoir ny approuver rien que par la voye de la raison : c'est leur touche à toutes sortes d'essais ; mais, certes, c'est une touche pleine de faulseté, d'erreur, de foiblesse et defaillance.

Par où la voulons nous mieulx esprouver que par elle mesme ? S'il ne la fault croire parlant de soy, à peine sera elle propre à iuger des choses estrangieres : si elle cognoist quelque chose, au moins sera ce son estre et son domicile ; elle est en l'ame, et partie ou effect d'icelle : car la vraye

raison et essentielle, de qui nous desrobbons le nom à faulses enseignes, elle loge dans le sein de Dieu ; c'est là son giste et sa retraicte ; c'est de là où elle part quand il plaist à Dieu nous en faire veoir quelque rayon, comme Pallas saillit de la teste de son pere pour se communiquer au monde.

Or veoyons ce que l'humaine raison nous a apprins de soy et de l'ame ; non de l'ame en general, de laquelle quasi toute la philosophie rend les corps celestes et les premiers corps participants, ni de celle que Thales attribuoit aux choses mesmes qu'on tient inanimees, convié par la consideration de l'aimant ; mais de celle qui nous appartient, que nous debvons mieulx cognoistre :

> Ignoratur enim, quæ sit natura animaï ;
> Nata sit ; an, contra, nascentibus insinuetur ;
> Et simul intereat nobiscum morte dirempta ;
> An tenebras Orci visat, vastasque lacunas,
> An pecudes alias divinitus insinuet se [1].

A Crates et Dicæarchus, qu'il n'y en avoit du tout point, mais que le corps s'esbranloit ainsi d'un mouvement naturel : à Platon, que c'estoit une substance se mouvant de soy mesme : à Thales, une nature sans repos : à Asclepiades, une exercitation des sens : à Hesiodus et Anaximander, chose composee de terre et d'eau : à Parmenides, de terre et de feu : à Empedocles, de sang ;

> Sanguineam vomit ille animam [2] :

à Posidonius, Cleanthes et Galen, une chaleur ou complexion chaleureuse,

[1] La nature de l'âme est un problème : naît-elle avec le corps ? s'y insinue-t-elle au moment de la naissance ? périt-elle avec nous par la dissolution de ses parties ? va-t-elle visiter le sombre empire ? enfin, les dieux la font-ils passer dans les corps des animaux ? On l'ignore. LUCRÈCE, I, 113.

[2] Il vomit son âme de sang. VIRG. *Énéid.* IX, 349.

Igneus est ollis vigor, et cœlestis origo [1] :

à Hippocrates, un esprit espandu par le corps : à Varro, un air receu par la bouche, eschauffé au poulmon, attrempé au cœur, et espandu par tout le corps : à Zeno, la quintessence des quatre elements : à Heraclides Ponticus, la lumiere : à Xenocrates et aux Aegyptiens, un nombre mobile : aux Chaldeens, une vertu sans forme determinee ;

Habitum quemdam vitalem corporis esse,
Harmoniam Græci quam dicunt [2] :

n'oublions pas Aristote, Ce qui naturellement faict mouvoir le corps, qu'il nomme Entelechie, d'une autant froide invention que nulle aultre ; car il ne parle ny de l'essence, ny de l'origine, ny de la nature de l'ame, mais en remarque seulement l'effect. Lactance, Seneque, et la meilleure part entre les dogmatistes, ont confessé que c'estoit chose qu'ils n'entendoient pas. Et aprez tout ce denombrement d'opinions, *harum sententiarum quæ vera sit, deus aliquis viderit,* dict Cicero [3]. Ie cognoy par moy, dict sainct Bernard, combien Dieu est incomprehensible ; puis que les pieces de mon estre propre, ie ne les puis comprende. Heraclitus, qui tenoit tout estre plein d'ames et de daimons, maintenoit pourtant qu'on ne pouvoit aller tant avant vers la cognoissance de l'ame, qu'on y peust arriver ; si profonde estre son essence.

Il n'y a pas moins de dissention ny de debat à la loger. Hippocrates et Herophilus la mettent au

[1] Les âmes ont la force et la vivacité du feu, et leur origine est céleste. VIRG. *Énéid.* VI, 730.

[2] Une certaine habitude vitale, nommée par les Grecs *harmonie.* LUCRÈCE, III, 100.

[3] Un Dieu seul peut savoir quelle est la vraie. CIC. *Tusc.* I, 11.

ventricule du cerveau : Democritus et Aristote, par tout le corps ;

> Ut bona sæpe valetudo quum dicitur esse
> Corporis, et non est tamen hæc pars ulla valentis [1] :

Epicurus, en l'estomach ;

> Hic exsultat enim pavor ac metus ; hæc loca circum
> Lætitiæ mulcent [2] :

les stoïciens, autour et dedans le cœur : Erasistratus, ioignant la membrane de l'epicrane : Empedocles, au sang ; comme aussi Moïse, qui feut la cause pourquoy il deffendit de manger le sang des bestes, auquel leur ame est ioincte. Galen a pensé que chasque partie du corps ayt son ame. Strato l'a logee entre les deux sourcils. *Qua facie quidem sit animus, aut ubi habitet, ne quærendum quidem est* [3], dict Cicero (ie laisse volontiers à cet homme ses mots propres : iroy ie à l'eloquence alterer son parler ? ioinct qu'il y a peu d'acquest à desrobber la matiere de ses inventions ; elles sont et peu frequentes, et peu roides, et peu ignorees). Mais la raison pourquoy Chrysippus l'argumente autour du cœur, comme les aultres de sa secte, n'est pas pour estre oubliee : c'est par ce, dict il, que quand nous voulons asseurer quelque chose, nous mettons la main sur l'estomach, et quand nous voulons prononcer 'Εγώ, qui signifie Moy, nous baissons vers l'estomach la maschouere d'en bas. Ce lieu ne se doibt passer sans remarquer la vanité d'un si grand

[1] Ainsi l'on dit que la santé appartient à tout le corps, et pourtant elle n'est pas une partie de l'homme en santé. LUCRÈCE, III, 103.

[2] C'est là qu'on sent palpiter la crainte et la terreur ; c'est là que l'on éprouve les douces émotions du plaisir. LUCRÈCE, III, 142.

[3] Pour la figure de l'âme et le lieu où elle réside, c'est ce qu'il ne faut pas chercher à connaître. CIC. *Tusc.* I, 28.

personnage; car oultre ce que ces considerations sont d'elles mesmes infiniement legieres, la derniere ne preuve qu'aux Grecs qu'ils ayent l'ame en cet endroict là : il n'est iugement humain, si tendu, qui ne sommeille par fois. Que craignons nous à dire? voylà les stoïciens, peres de l'humaine prudence, qui treuvent que l'ame d'un homme accablé soubs une ruyne, traisne et ahanne long temps à sortir, ne se pouvant desmesler de la charge, comme une souris pris se à la trappelle. Aulcuns tiennent que le monde feut faict pour donner corps, par punition, aux esprits descheus par leur faulte de la pureté en quoy ils avoient esté creez, la premiere creation n'ayant esté qu'incorporelle ; et que, selon qu'ils se sont plus ou moins esloingnez de leur spiritualité, on les incorpore plus et moins alaigrement ou lourdement : de là vient la varieté de tant de matiere creee. Mais l'esprit qui feut, pour sa peine, investy du corps du soleil, debvoit avoir une mesure d'alteration bien rare et particuliere.

Les extremitez de nostre perquisition tumbent toutes en esblouïssement, comme dict Plutarque de la teste des histoires, qu'à la mode des chartes, l'oree des terres cogneues est saisie de marests, forests profondes, deserts et lieux inhabitables : voylà pourquoy les plus grossieres et pueriles ravasseries se treuvent plus en ceulx qui traictent les choses plus haultes et plus avant, s'abysmants en leur curiosité et presumption. La fin et le commencement de science se tiennent en pareille bestise : veoyez prendre à mont l'essor à Platon en ses nuages poëtiques, veoyez chez luy le iargon des dieux ; mais à quoy songeoit il, quand il definit l'homme « un animal à deux pieds, sans plumes ? » fournissant à ceulx qui avoient envie de se mocquer de luy une plaisante occasion ; car

ayants plumé un chapon vif, ils alloient le nommant « l'homme de Platon. »

Et quoy les epicuriens ? de quelle simplicité estoient ils allez premierement imaginer que leurs atomes, qu'ils disoient estre des corps ayants quelque poisanteur et un mouvement naturel contrebas, eussent basty le monde : iusques à ce qu'ils feussent advisez par leurs adversaires, que par cette description il n'estoit pas possible qu'ils se ioignissent et se prinssent l'un à l'aultre, leur cheute estant ainsi droicte et perpendiculaire, et engendrant par tout des lignes paralleles ? parquoy il feut force qu'ils y adioustassent depuis un mouvement de costé, fortuite, et qu'ils fournissent encores à leurs atomes des queues courbes et crochues, pour les rendre aptes à s'attacher et se coudre : et lors mesme, ceulx qui les poursuyvent de cette aultre consideration, les mettent ils pas en peine ? « Si les atomes ont, par sort, formé tant de sortes de figures, pourquoy ne se sont ils iamais rencontrez à faire une maison et un soulier ? pourquoy de mesme ne croit on qu'un nombre infiny de lettres grecques versees emmy la place, seroient pour arriver à la contexture de l'Iliade ? »

« Ce qui est capable de raison, dit Zeno, est meilleur que ce qui n'en est point capable : il n'est rien meilleur que le monde ; il est doncques capable de raison. » Cotta, par cette mesme argumentation, faict le monde mathematicien ; et le faict musicien et organiste par cette aultre argumentation aussi de Zeno : « Le tout est plus que la partie : nous sommes capables de sagesse, et sommes parties du monde ; il est doncques sage. » Il se veoid infinis pareils exemples, non d'arguments fauls seulement, mais ineptes, ne se tenants point,

et accusants leurs aucteurs, non tant d'ignorance que d'imprudence, ez reproches que les philosophes se font les uns aux aultres, sur les dissentions de leurs opinions et de leurs sectes.

Qui fagoteroit suffisamment un amas des asneries de l'humaine sapience, il diroit merveilles. I'en assemble volontiers, comme une monstre, par quelque biais non moins utile que les instructions plus moderees. Iugeons par là ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens et de sa raison, puis qu'en ces grands personnages, et qui ont porté si hault l'humaine suffisance, il s'y treuve des defaults si apparents et si grossiers.

Moy i'ayme mieulx croire qu'ils ont traicté la science casuellement, ainsi qu'un iouet à toutes mains, et se sont esbattus de la raison, comme d'un instrument vain et frivole, mettants en avant toutes sortes d'inventions et de fantasies, tantost plus tendues, tantost plus lasches. Ce mesme Platon, qui definit l'homme comme une poule, dict ailleurs, aprez Socrates, « Qu'il ne sçait à la verité que c'est que l'homme ; et que c'est l'une des pieces du monde d'autant difficile cognoissance. » Par cette varieté et instabilité d'opinions, ils nous meinent comme par la main tacitement à cette resolution de leur irresolution. Ils font profession de ne presenter pas tousiours leur advis à visage descouvert et apparent ; ils l'ont caché tantost soubs des umbrages fabuleux de la poësie, tantost soubs quelque aultre masque : car nostre imperfection porte encores cela, que la viande crue n'est pas tousiours propre à nostre estomach ; il la fault asseicher, alterer et corrompre : ils font de mesme ; ils obscurcissent par fois leurs naïfves opinions et iugements, et les falsifient, pour s'accommoder à l'usage publicque. Ils ne veulent

pas faire profession expresse d'ignorance, et de l'imbecillité de la raison humaine, pour ne faire peur aux enfants ; mais ils nous la descouvrent assez soubs l'apparence d'une science trouble et inconstante.

Ie conseillois, en Italie, à quelqu'un qui estoit en peine de parler italien, que pourveu qu'il ne cherchast qu'à se faire entendre, sans y vouloir aultrement exceller, qu'il employast seulement les premiers mots qui lui viendroient à la bouche, latins, françois, espaignols ou gascons, et qu'en y adioustant la terminaison italienne, il ne fauldroit iamais à rencontrer quelque idiome du pays, ou toscan, ou romain, ou venitien, ou piemontois, ou napolitain, et de se ioindre à quelqu'une de tant de formes. Ie dis de mesme de la philosophie : elle a tant de visages et de varieté, et a tant dict, que touts nos songes et resveries s'y treuvent ; l'humaine fantasie ne peult rien concevoir, en bien et en mal, qui n'y soit ; *nihil tam absurde dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum*[1]. Et i'en laisse plus librement aller mes caprices en publique : d'autant que bien qu'ils soient nayz chez moy et sans patron, ie sçay qu'ils trouveront leur relation à quelque humeur ancienne, et ne fauldra quelqu'un de dire : « Voylà d'où il le print. » Mes mœurs sont naturelles ; ie n'ay point appellé à les bastir le secours d'aulcune discipline : mais toutes imbecilles qu'elles sont, quand l'envie m'a prins de les reciter, et que pour les faire sortir en publicque un peu plus decemment, ie me suis mis en debvoir de les assister et de discours et d'exemples ; ç'a esté merveille à moy mesme de les rencontrer, par cas d'adventure, conformes à

[1] On ne peut rien dire de si absurde qui n'ait été dit par quelque philosophe. Cic. *de Divinat.* II, 58.

tant d'exemples et discours philosophiques. De quel regiment estoit ma vie, ie ne l'ay apprins qu'aprez qu'elle est exploictee et employee : nouvelle figure, Un philosophe impremedité et fortuite.

Pour revenir à nostre ame : ce que Platon a mis la raison au cerveau, l'ire au cœur, et la cupidité au foye, il est vraysemblable que ç'a esté plustost une interpretation des mouvements de l'ame, qu'une division et separation qu'il en ayt voulu faire, comme d'un corps en plusieurs membres. Et la plus vraysemblable de leurs opinions est, Que c'est tousiours une ame qui, par sa faculté, ratiocine, se souvient, comprend, iuge, desire, et exerce toutes ses aultres operations par divers instruments du corps ; comme le nocher gouverne son navire selon l'experience qu'il en a, ores tendant ou laschant une chorde, ores haulsant l'antenne ou remuant l'aviron, par une seule puissance conduisant divers effects : et Qu'elle loge au cerveau ; ce qui appert de ce que les bleceures et accidents qui touchent cette partie, offensent incontinent les facultez de l'ame : de là il n'est pas inconvenient qu'elle s'escoule par le reste du corps ;

Medium non deserit unquam
Cœli Phœbus iter ; radiis tamen omnia lustrat [1] ;

comme le soleil espand du ciel en hors sa lumiere et ses puissances, et en remplit le monde :

Cetera pars animæ, per totum dissita corpus,
Paret, et ad numen mentis momenque movetur [2].

---

[1] Le soleil ne s'écarte jamais, dans sa course, du milieu des cieux, et pourtant il éclaire tout de ses rayons. CLAUDIEN, *de Sexto consul. Honorii*, v. 411.

[2] L'autre partie de l'âme, répandue par tout le corps, est soumise à l'intelligence, et se meut au gré de cette puissance suprême. LUCRÈCE, III, 144.

Aulcuns ont dict qu'il y avoit une ame generale, comme un grand corps, duquel toutes les ames particulieres estoient extraictes, et s'y en retournoient, se remeslant tousiours à cette matiere universelle : .

Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas :
Scilicet huc reddi deinde, ac resoluta referri
Omnia ; nec morti esse locum [1] :

d'aultres, qu'elles ne faisoient que s'y reioindre et rattacher; d'aultres, qu'elles estoient produictes de la substance divine; d'aultres, par les anges, de feu et d'air : aulcuns, de toute ancienneté; aulcuns, sur l'heure mesme du besoing. Aulcuns les font descendre du rond de la lune, et y retourner. Le commun des anciens croyoit qu'elles sont engendrees de pere en fils, d'une pareille maniere et production que toutes aultres choses naturelles ; argumentants cela par la ressemblance des enfants aux peres;

Instillata patris virtus tibi [2] ;
Fortes creantur fortibus, et bonis [3] ;

et de ce qu'on veoid escouler des peres aux enfants, non seulement les marques du corps, mais encores une ressemblance d'humeurs, de complexions, et inclinations de l'ame :

[1] Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre et l'onde,
Dieu circule partout, et son âme féconde
A tous les animaux prête un souffle léger :
Aucun ne doit périr, mais tous doivent changer,
Et retournant aux cieux en globes de lumière,
Vont rejoindre leur être à la masse première.

VIRG. *Géorg.* IV, 221, trad. de Delille.

[2] La vertu de ton père t'a été transmise avec la vie.

[3] D'un père plein de valeur naît un fils courageux. HOR. *Od.* IV, 4, 29.

Denique cur acris violentia triste leonum
Seminium sequitur ? dolu' vulpibus, et fuga cervis
A patribus datur, et patrius pavor incitat artus ?
. . . . . .
Si non certa suo quia semine seminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto [1] ?

que là dessus se fonde la iustice divine, punissant aux enfants la faulte des peres; d'autant que la contagion des vices paternels est aulcunement empreinte en l'ame des enfants, et que le desreiglement de leur volonté les touche : davantage, que si les ames venoient d'ailleurs que d'une suitte naturelle, et qu'elles eussent esté quelque aultre chose hors du corps, elles auroient recordation de leur estre premier, attendu les naturelles facultez qui luy sont propres, de discourir, raisonner et se souvenir :

Si in corpus nascentibus insinuatur,
Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus,
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus [2] ?

car pour faire valoir la condition de nos ames, comme nous voulons, il les fault presupposer toutes sçavantes, lors qu'elles sont en leur simplicité et pureté naturelle : par ainsin elles eussent esté telles, estants exemptes de la prison corporelle, aussi bien avant que d'y entrer, comme nous esperons qu'elles seront aprez qu'elles en seront sorties; et de ce sçavoir, il fauldroit qu'elles se ressouvinssent encores estants au corps, comme disoit Platon,

[1] Enfin, pourquoi le lion transmet-il à sa race sa férocité ? pourquoi la ruse est-elle héréditaire aux renards; aux cerfs, la fuite et la timidité ?... si ce n'est que, l'âme ayant, comme le corps, son germe et ses éléments, les qualités de l'âme croissent et se développent en même temps que celles du corps ? Lucrèce, III, 741, 746.

[2] Si l'âme s'insinue dans le corps au moment où il naît, pourquoi ne pouvons-nous nous rappeler notre vie passée ? pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos anciennes actions ? Lucrèce, III, 671.

« Que ce que nous apprenions n'estoit qu'un ressouvenir de ce que nous avions sceu : » chose que chascun par experience peult maintenir estre faulse ; en premier lieu, d'autant qu'il ne nous ressouvient iustement que de ce qu'on nous apprend, et que si la memoire faisoit purement son office, au moins nous suggereroit elle quelque traict oultre l'apprentissage ; secondement, ce qu'elle sçavoit estant en sa pureté, c'estoit une vraye science, cognoissant les choses comme elles sont, par sa divine intelligence : là où icy on luy faict recevoir le mensonge et le vice, si on l'en instruict ; en quoy elle ne peult employer sa reminiscence, cette image et conception n'ayant iamais logé en elle. De dire que la prison corporelle estouffe de maniere ses facultez naïfves, qu'elles y sont toutes esteinctes : cela est premierement contraire à cette aultre creance, de recognoistre ses forces si grandes, et les operations que les hommes en sentent en cette vie, si admirables, que d'en avoir conclu cette divinité et eternité passee, et l'immortalité à venir :

> Nam si tantopere est animi mutata potestas,
> Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,
> Non, ut opinor, ea ab letho iam longior errat [1].

En oultre, c'est icy, chez nous, et non ailleurs, que doibvent estre considerees les forces et les effects de l'ame ; tout le reste de ses perfections luy est vain et inutile : c'est de l'estat present que doibt estre payee et recogneue toute son immortalité, et de la vie de l'homme qu'elle est comptable seulement. Ce seroit iniustice de luy avoir

[1] Car si ses facultés sont tellement altérées, qu'elle ait entièrement perdu le souvenir de tout ce qu'elle a fait, cet état diffère bien peu, ce me semble, de celui de la mort. LUCRÈCE, III, 674.

retrenché ses moyens et ses puissances; de l'avoir desarmee, pour, du temps de sa captivité et de sa prison, de sa foiblesse et maladie, du temps où elle auroit esté forcee et contraincte, tirer le iugement et une condemnation de duree infinie et perpetuelle; et de s'arrester à la consideration d'un temps si court, qui est à l'adventure d'une ou de deux heures, ou au pis aller d'un siecle, qui n'ont non plus de proportion à l'infinité qu'un instant; pour, de ce moment d'intervalle, ordonner et establir definitifvement de tout son estre : ce seroit une disproportion inique aussi, de tirer une recompense eternelle en consequence d'une si courte vie. Platon, pour se sauver de cet inconvenient, veult que les payements futurs se limitent à la duree de cent ans, relatifvement à l'humaine duree; et des nostres assez leur ont donné bornes temporelles : par ainsin ils iugeoient que sa generation suyvoit la commune condition des choses humaines; comme aussi sa vie, par l'opinion d'Epicurus et de Democritus, qui a esté la plus receue : suyvant ces belles apparences, Qu'on la veoyoit naistre à mesme que le corps en estoit capable; on veoyoit eslever ses forces comme les corporelles; on y recognoissoit la foiblesse de son enfance, et avecques le temps sa vigueur et sa maturité, et puis sa declination et sa vieillesse, et enfin sa decrepitude :

> Gigni pariter cum corpore, et una
> Crescere sentimus, pariterque senescere mentem [1] :

ils l'appercevoient capable de diverses passions, et agitee de plusieurs mouvements penibles, d'où elle tumboit en lassitude et en douleur; capable

[1] Nous sentons qu'elle naît avec le corps, qu'elle croît et vieillit avec lui. LUCRÈCE, III, 446.

d'alteration et de changement, d'alaigresse, d'asopissement et de langueur ; subiecte à ses maladies et aux offenses, comme l'estomach ou le pied ;

Mentem sanari, corpus ut ægrum,
Cernimus, et flecti medicina posse videmus [1] ;

esblouïe et troublee par la force du vin ; desmeue de son assiette par les vapeurs d'une fiebvre chaulde ; endormie par l'application d'aulcuns medicaments, et reveillee par d'aultres ;

Corpoream naturam animi esse necesse est,
Corporeis quoniam telis ictuque laborat [2] :

on luy veoyoit estonner et renverser toutes ses facultez par la seule morsure d'un chien malade, et n'y avoir nulle si grande fermeté de discours, nulle suffisance, nulle vertu, nulle resolution philosophique, nulle contention de ses forces, qui la peust exempter de la subiection de ces accidents ; la salive d'un chestif mastin versee sur la main de Socrates, secouer toute sa sagesse et toutes ses grandes et si reiglees imaginations, les aneantir de maniere qu'il ne restast aulcune trace de sa cognoissance premiere,

Vis . . . . . animaï
Conturbatur, et . . . . . divisa seorsum
Disiectatur, eodem illo distracta veneno [3] ;

et ce venin ne trouver non plus de resistance en cette ame, qu'en celle d'un enfant de quatre ans : venin capable de faire devenir toute la philosophie, si elle estoit incarnee, furieuse et insensee ; de

[1] Nous voyons l'esprit se guérir comme un corps malade, et se rétablir par les secours de la médecine. LUCRÈCE, III, 509.

[2] Il faut que l'âme soit corporelle, puisque nous la voyons sensible à toutes les impressions des corps. LUCRÈCE, III, 176.

[3] L'âme est troublée, bouleversée, brisée par la force de ce poison. LUCRÈCE, III, 498.

sorte que Caton, qui tordoit le col à la mort mesme et à la fortune, ne peust souffrir la veue d'un mirouer ou de l'eau, accablé d'espoventement et d'effroy, quand il seroit tumbé, par la contagion d'un chien enragé, en la maladie que les medecins nomment hydrophobie :

Vis morbi distracta per artus
Turbat agens animam, spumantes æquore salso
Ventorum ut validis fervescunt viribus undæ [1].

Or, quant à ce poinct, la philosophie a bien armé l'homme pour la souffrance de touts aultres accidents, ou de patience, ou si elle couste trop à trouver, d'une desfaicte infaillible, en se desrobbant tout à faict du sentiment : mais ce sont moyens qui servent à une ame estant à soy et en ses forces, capable de discours et de deliberation ; non pas à cet inconvenient où, chez un philosophe, une ame devient l'ame d'un fol, troublee, renversee et perdue : ce que plusieurs occasions produisent, comme une agitation trop vehemente, que par quelque forte passion, l'ame peult engendrer en soy mesme, ou une bleceure en certain endroict de la personne, ou une exhalation de l'estomach, nous iectant à un esblouïssement et tournoyement de teste.

Morbis in corporis avius errat
Sæpe animus ; dementit enim, deliraque fatur :
Interdumque gravi lethargo fertur in altum
Æternumque soporem, oculis nutuque cadenti [2].

Les philosophes n'ont, ce me semble, gueres

[1] La violence du mal, répandue dans les membres, trouble l'âme et la tourmente, comme le souffle impétueux des vents fait bouillonner la mer agitée. LUCRÈCE, III, 491.

[2] Souvent, dans les maladies du corps, la raison s'égare, la démence et le délire paraissent dans les discours ; quelquefois une pesante léthargie plonge l'âme dans un assoupissement profond et éternel ; les yeux se ferment, la tête s'abat. LUCRÈCE, III, 464.

touché cette chorde, non plus qu'une aultre de pareille importance ; ils ont ce dilemme tousiours en la bouche, pour consoler nostre mortelle condition : « Ou l'ame est mortelle, ou immortelle : si mortelle, elle sera sans peine ; si immortelle, elle ira en amendant. » Ils ne touchent iamais l'aultre branche : « Quoy, si elle va en empirant ? » et laissent aux poëtes les menaces des peines futures ; mais par là ils se donnent un beau ieu. Ce sont deux omissions qui s'offrent à moy souvent en leurs discours. Ie reviens à la premiere.

Cette ame perd l'usage du souverain bien stoïque, si constant et si ferme : il fault que nostre belle sagesse se rende en cet endroict, et quitte les armes. Au demourant, ils consideroient aussi, par la vanité de l'humaine raison, que le meslange et societé de deux pieces si diverses, comme est le mortel et l'immortel, est inimaginable :

> Quippe etenim mortale æterno iungere, et una
> Consentire putare, et fungi mutua posse,
> Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est,
> Aut magis inter se disiunctum discrepitansque,
> Quam, mortale quod est, immortali atque perenni
> Iunctum, in concilio sævas tolerare procellas [1] ?

Davantage, ils sentoient l'ame s'engager en la mort comme le corps :

> Simul ævo fessa fatiscit [2] :

ce que, selon Zeno, l'image du sommeil nous monstre assez ; car il estime « que c'est une defaillance et cheute de l'ame, aussi bien que du

[1] Quelle folie d'unir le mortel à l'immortel, de supposer entre eux un mutuel accord, une communauté de fonctions ! Qu'y a-t-il de plus différent, de plus distinct et de plus opposé que ces deux substances, l'une périssable, l'autre indestructible, que vous prétendez réunir, pour les exposer ensemble aux plus funestes orages ? Lucrèce, III, 801.

[2] Elle succombe avec lui sous le poids des ans. Lucr. III, 459.

corps, » *contrahi animum, et quasi labi putat atque decidere*[1] : et ce qu'on appercevoit en aulcuns, sa force et sa vigueur se maintenir en la fin de la vie, ils le rapportoient à la diversité des maladies ; comme on veoid les hommes, en cette extremité, maintenir qui un sens, qui un aultre, qui l'ouyr, qui le fleurer, sans alteration ; et ne se veoid point d'affoiblissement si universel, qu'il n'y reste quelques parties entieres et vigoreuses :

> Non alio pacto, quam si, pes quum dolet ægri,
> In nullo caput interea sit forte dolore[2].

La veue de nostre iugement se rapporte à la verité, comme faict l'œil du chat huant à la splendeur du soleil, ainsi que dict Aristote. Par où le sçaurions nous mieulx convaincre, que par si grossiers aveuglements en une si apparente lumiere ? car l'opinion contraire, de l'immortalité de l'ame, laquelle Cicero dict avoir esté premierement introduicte, au moins selon le tesmoignage des livres, par Pherecydes Syrius, du temps du roy Tullus (d'aultres en attribuent l'invention à Thales, et aultres à d'aultres) ; c'est la partie de l'humaine science traictee avecques plus de reservation et de doubte. Les dogmatistes les plus fermes sont contraincts, en cet endroict principalement, de se reiecter à l'abry des umbrages de l'Academie. Nul ne sçait ce qu'Aristote a estably de ce subiect, non plus que touts les anciens, en general, qui le manient d'une vacillante creance ; *rem gratissimam promittentium magis, quam probantium*[3] : il s'est caché soubs le nuage des paroles

[1] Cic. *de Divinat.* II, 58.

[2] Ainsi quelquefois les pieds sont malades sans que la tête ressente aucune douleur. Lucrèce, III, 111.

[3] C'est la promesse agréable d'un bien dont ils ne nous prouvent guère la certitude. Sénèque, *Epist.* 102.

et sens difficiles et non intelligibles, et a laissé à ses sectateurs autant à debattre sur son iugement que sur la matiere.

Deux choses leur rendoient cette opinion plausible : l'une, que sans l'immortalité des ames, il n'y auroit plus dequoy asseoir les vaines esperances de la gloire, qui est une consideration de merveilleux credit au monde ; l'aultre, que c'est une tres utile impression, comme dict Platon, que les vices, quand ils se desrobberont de la veue et cognoissance de l'humaine iustice, demeurent tousiours en bute à la divine, qui les poursuyvra, voire aprez la mort des coulpables. Un soing extreme tient l'homme d'alonger son estre : il y a pourveu par toutes pieces ; et pour la conservation du corps sont les sepultures ; pour la conservation du nom, la gloire : il a employé toute son opinion à se rebastir, impatient de sa fortune, et à s'estansonner par ses inventions. L'ame, par son trouble et sa foiblesse, ne se pouvant tenir sur son pied, va questant de toutes parts des consolations, esperances et fondements, et des circonstances estrangieres où elle s'attache et se plante ; et pour legiers et fantastiques que son invention les lui forge, s'y repose plus seurement qu'en soy, et plus volontiers. Mais les plus aheurtez à cette si iuste et claire persuasion de l'immortalité de nos esprits, c'est merveille comme ils se sont trouvez courts et impuissants à l'establir par leurs humaines forces : *somnia sunt non docentis, sed optantis*[1], disoit un ancien. L'homme peult recognoistre, par ce tesmoignage, qu'il doibt à la fortune et au rencontre la verité qu'il descouvre luy seul ; puis que, lors mesme qu'elle luy est tumbee en main, il n'a pas dequoy la saisir

[1] Ce sont les rêves d'un homme qui désire, mais qui ne prouve pas. Cic. *Acad.* II, 38.

et la maintenir, et que sa raison n'a pas la force de s'en prevaloir. Toutes choses produictes par nostre propre discours et suffisance, autant vrayes que faulses, sont subiectes à incertitude et debat. C'est pour le chastiement de nostre fierté, et instruction de nostre misere et incapacité, que Dieu produisit le trouble et la confusion de l'ancienne tour de Babel : tout ce que nous entreprenons sans son assistance, tout ce que nous veoyons sans la lampe de sa grace, ce n'est que vanité et folie ; l'essence mesme de la verité, qui est uniforme et constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrompons et abbastardissons par nostre foiblesse. Quelque train que l'homme prenne de soy, Dieu permet qu'il arrive tousiours à cette mesme confusion, de laquelle il nous represente si vifvement l'image par le iuste chastiement dequoy il battit l'oultrecuidance de Nembroth, et aneantit les vaines entreprinses du bastiment de sa pyramide. *Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo*[1]. La diversité d'idiomes et de langues dequoy il troubla cet ouvrage, qu'est ce aultre chose que cette infinie et perpetuelle altercation et discordance d'opinions et de raisons, qui accompagne et embrouille le vain bastiment de l'humaine science ? Et l'embrouille utilement. Qui nous tiendroit, si nous avions un grain de cognoissance ? Ce sainct m'a faict grand plaisir : *Ipsa veritatis occultatio aut humilitatis exercitatio est, aut elationis attritio*[2]. Iusques à quel poinct de presumption

[1] Je confondrai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudents. S. Paul, *Corinth.* I, 1, 19.

[2] Les ténèbres dans lesquelles la vérité se cache, exercent l'humilité, ou domptent l'orgueil. S. Augustin, *de Civit. Dei*, XI, 22.

et d'insolence ne portons nous nostre aveuglement et nostre bestise ?

Mais pour reprendre mon propos, c'estoit vrayement bien raison que nous feussions tenus à Dieu seul, et au benefice de sa grace, de la verité d'une si noble creance, puis que de sa seule liberalité nous recevons le fruict de l'immortalité, lequel consiste en la iouïssance de la beatitude eternelle. Confessons ingenuement que Dieu seul nous l'a dict, et la foy ; car leçon n'est ce pas de nature et de nostre raison : et qui retentera son estre et ses forces, et dedans et dehors, sans ce privilege divin, qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ny efficace ny faculté qui sente aultre chose que la mort et la terre. Plus nous donnons, et debvons, et rendons à Dieu, nous en faisons d'autant plus chrestiennement. Ce que ce philosophe stoïcien dict tenir du fortuite consentement de la voix populaire, valoit il pas mieulx qu'il le tinst de Dieu ? *Quum de animorum æternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum aut timentium inferos, aut colentium. Utor hac publica persuasione*[1].

Or la foiblesse des arguments humains sur ce subiect, se cognoist singulierement par les fabuleuses circonstances qu'ils ont adioustees à la suitte de cette opinion, pour trouver de quelle condition estoit cette nostre immortalité. Laissons les stoïciens (*usuram nobis largiuntur tanquam cornicibus : diu mansuros aiunt animos ; semper, negant*[2]), qui donnent aux ames une vie au delà

[1] Lorsque nous traitons de l'immortalité de l'âme, nous comptons beaucoup sur le consentement général des hommes qui craignent les dieux infernaux, ou qui les honorent. Je profite de cette persuasion publique. SÉNÈQUE, *Epist.* 117.

[2] Ils prétendent que nos âmes ne vivent que comme des corneilles, longtemps, mais non pas toujours. CIC. *Tusc.* I, 31.

de cette cy, mais finie. La plus universelle et plus receue fantasie, et qui dure iusques à nous en divers lieux, ç'a esté celle de laquelle on faict aucteur Pythagoras ; non qu'il en feust le premier inventeur, mais d'autant qu'elle receut beaucoup de poids et de credit par l'auctorité de son approbation : c'est « que les ames, au partir de nous, ne faisoient que rouler d'un corps à un aultre, d'un lyon à un cheval, d'un cheval à un roy, se promenants ainsi sans cesse de maison en maison : » et luy, disoit « se souvenir avoir esté Aethalides, depuis Euphorbus, puis aprez Hermotimus, enfin de Pyrrhus estre passé en Pythagoras ; ayant memoire de soy de deux cents six ans. » Adioustoient aulcuns que ces mesmes ames remontent au ciel par fois, et aprez en devallent encores :

> O pater, anne aliquas ad cœlum hinc ire putandum est
> Sublimes animas, iterumque ad tarda reverti
> Corpora ? Quæ lucis miseris tam dira cupido [1] ?

Origene les faict aller et venir eternellement du bon au mauvais estat. L'opinion que Varro recite est, qu'en quatre cents quarante ans de revolution, elles se reioignent à leur premier corps : Chrysippus, que cela doibt advenir aprez certain espace de temps incogneu et non limité. Platon (qui dict tenir de Pindare et de l'ancienne poësie cette croyance des infinies vicissitudes de mutation ausquelles l'ame est preparee, n'ayant ny les peines ny les recompenses en l'aultre monde que temporelles, comme sa vie en cettuy cy n'est que temporelle) conclud en elle une singuliere science

[1] O mon père ! est-il vrai que des âmes retournent d'ici sur la terre, et qu'une enveloppe corporelle les appesantit de nouveau ? Qui peut inspirer à ces malheureux cet excès d'amour pour la vie ? Virg. *Énéid.* VI, 719.

des affaires du ciel, de l'enfer, et d'icy, où elle a passé, repassé, et seiourné à plusieurs voyages ; matiere à sa reminiscence. Voycy son progrez ailleurs : « Qui a bien vescu, il se reioinct à l'astre auquel il est assigné : qui mal, il passe en femme ; et si lors mesme il ne se corrige point, il se rechange en beste de condition convenable à ses mœurs vicieuses ; et ne verra fin à ses punitions qu'il ne soit revenu à sa naïfve constitution, s'estant, par la force de la raison, desfaict des qualitez grossieres, stupides et elementaires qui estoient en luy. » Mais ie ne veulx oublier l'obiection que font les epicuriens à cette transmigration de corps en aultre ; elle est plaisante : ils demandent « Quel ordre il y auroit si la presse des mourants venoit à estre plus grande que des naissants ? car les ames deslogees de leur giste seroient à se fouler à qui prendroit place la premiere dans ce nouvel estuy ; » et demandent aussi « A quoy elles passeroient leur temps, cependant qu'elles attendroient qu'un logis leur feust appresté ? » Ou, au rebours, s'il naissoit plus d'animaulx qu'il n'en mourroit, ils disent « que les corps seroient en mauvais party, attendants l'infusion de leur ame ; et en adviendroit qu'aulcuns d'iceux se mourroient avant que d'avoir esté vivants. »

Denique connubia ad veneris partusque ferarum
Esse animas præsto, deridiculum esse videtur ;
Et spectare immortales mortalia membra
Innumero numero, certareque præproperanter
Inter se, quæ prima potissimaque insinuetur [1].

D'aultres ont arresté l'ame au corps des trespassez,

[1] Il est ridicule de s'imaginer que les âmes se trouvent prêtes au moment précis de l'accouplement des animaux et de leur naissance ; qu'un nombreux essaim de substances immortelles s'empressent autour d'un germe mortel, et que chacune se dispute l'avantage d'être introduite la première. LUCRÈCE, III, 777.

pour en animer les serpents, les vers, et aultres bestes qu'on dict s'engendrer de la corruption de nos membres, voire et de nos cendres : d'aultres la divisent en une partie mortelle, et l'aultre immortelle : aultres la font corporelle, et ce neantmoins immortelle : aulcuns la font immortelle, sans science et sans cognoissance. Il y en a aussi qui ont estimé que des ames des condemnez il s'en faisoit des diables ; et aulcuns des nostres l'ont ainsi iugé : comme Plutarque pense qu'il se face des dieux de celles qui sont sauvees ; car il est peu de choses que cet aucteur là establisse d'une façon de parler si resolue qu'il faict cette cy, maintenant par tout ailleurs une maniere dubitatrice et ambiguë. « Il fault estimer, dict il, et croire fermement que les ames des hommes vertueux, selon nature et selon iustice divine, deviennent d'hommes, saincts ; et de saincts, demy dieux ; et de demy dieux, aprez qu'ils sont parfaictement, comme ez sacrifices de purgation, nettoyez et purifiez, estants delivrez de toute passibilité et de toute mortalité, ils deviennent, non par aulcune ordonnance civile, mais à la verité, et selon raison vraysemblable, dieux entiers et parfaicts, en recevant une fin tres heureuse et tres glorieuse. » Mais qui le vouldra veoir, luy qui est des plus retenus pourtant et moderez de la bande, s'escarmoucher avecques plus de hardiesse, et nous conter ses miracles sur ce propos, ie le renvoye à son discours de la Lune, et du Daimon de Socrates, où, aussi evidemment qu'en nul aultre lieu, il se peult adverer les mysteres de la philosophie avoir beaucoup d'estrangetez communes avecques celles de la poësie : l'entendement humain se perdant à vouloir sonder et contrerooller toutes choses iusques au bout ; tout ainsi comme, lassez

et travaillez de la longue course de nostre vie, nous retumbons en enfantillage. Voylà les belles et certaines instructions que nous tirons de la science humaine sur le subiect de nostre ame !

Il n'y a pas moins de temerité en ce qu'elle nous apprend des parties corporelles. Choisissons en un ou deux exemples ; car aultrement nous nous perdrions dans cette mer trouble et vaste des erreurs medecinales. Sçachons si on s'accorde au moins en cecy, De quelle matiere les hommes se produisent les uns des aultres : car quant à leur premiere production, ce n'est pas merveille si, en chose si haulte et ancienne, l'entendement humain se trouble et dissipe. Archelaüs le physicien, duquel Socrates feut le disciple et le mignon, selon Aristoxenus, disoit, et les hommes et les animaulx avoir esté faicts d'un limon laicteux, exprimé par la chaleur de la terre. Pythagoras dict nostre semence estre l'escume de nostre meilleur sang : Platon, l'escoulement de la moëlle de l'espine du dos ; ce qu'il argumente de ce que cet endroict se sent le premier de la lasseté de la besongne : Alcmeon, partie de la substance du cerveau ; et qu'il soit ainsi, dict il, les yeulx troublent à ceulx qui se travaillent oultre mesure à cet exercice : Democritus, une substance extraicte de toute la masse corporelle : Epicurus, extraicte de l'ame et du corps : Aristote, un excrement tiré de l'aliment du sang, le dernier qui s'espand en nos membres : aultres, du sang cuict et digeré par la chaleur des genitoires ; ce qu'ils iugent de ce qu'aux extremes efforts, on rend des gouttes de pur sang ; en quoy il semble qu'il y ait plus d'apparence, si on peult tirer quelque apparence d'une confusion si infinie. Or, pour mener à effect cette semence, combien en font ils d'opinions contraires !

Aristote et Democritus tiennent Que les femmes n'ont point de sperme, et que ce n'est qu'une sueur qu'elles eslancent par la chaleur du plaisir et du mouvement, et qui ne sert de rien à la generation : Galen, au contraire, et ses suyvants, Que sans la rencontre des semences, la generation ne se peult faire. Voylà les medecins, les philosophes, les iurisconsultes et les theologiens, aux prinses peslemesle avecques nos femmes, sur la dispute, « A quels termes les femmes portent leur fruict ; » et moy ie secours, par l'exemple de moy mesme, ceulx d'entre eulx qui maintiennent la grossesse d'unze mois. Le monde est basty de cette experience ; il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son advis sur toutes ces contestations : et si, nous n'en sçaurions estre d'accord.

En voylà assez pour verifier que l'homme n'est non plus instruict de la cognoissance de soy en la partie corporelle, qu'en la spirituelle. Nous l'avons proposé luy mesme à soy ; et sa raison à sa raison, pour veoir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez avoir monstré combien peu elle s'entend en elle mesme ; et qui ne s'entend en soy, en quoy se peult il entendre ? *Quasi vero mensuram ullius rei possit agere, qui sui nesciat*[1]. Vrayement, Protagoras nous en contoit de belles, faisant l'homme la mesure de toutes choses, qui ne sceut iamais seulement la sienne : si ce n'est luy, sa dignité ne permettra pas qu'aultre creature aye cet advantage ; or luy estant en soy si contraire, et l'un iugement subvertissant l'aultre sans cesse, cette favorable proposition n'estoit qu'une risee, qui nous menoit à conclurre, par necessité, la neantise du compas et du compasseur. Quand Thales estime

[1] Comme si celui qui ignore sa propre mesure, pouvait entreprendre de mesurer quelque autre chose. PLINE, *Nat. Hist.* II, I.

la cognoissance de l'homme tres difficile à l'homme, il luy apprend la cognoissance de toute aultre chose luy estre impossible.

Vous, pour qui i'ay prins la peine d'estendre un si long corps, contre ma coustume, ne refuyrez point de maintenir vostre Sebond par la forme ordinaire d'argumenter dequoy vous estes touts les iours instruicte, et exercerez en cela vostre esprit et vostre estude : car ce dernier tour d'escrime icy, il ne le fault employer que comme un extreme remede ; c'est un coup desesperé, auquel il fault abandonner vos armes, pour faire perdre à vostre adversaire les siennes ; et un tour secret, duquel il se fault servir rarement et reserveement. C'est grande temerité de vous perdre pour perdre un aultre : il ne fault pas vouloir mourir pour se venger, comme feit Gobrias ; car estant aux prinses bien estroictes avecques un seigneur de Perse, Darius y survenant l'espee au poing, qui craignoit de frapper de peur d'assener Gobrias, il luy cria qu'il donnast hardiement, quand il debvroit donner au travers de touts les deux. I'ay veu reprouver pour iniustes des armes et conditions de combat singulier, desesperees, et ausquelles celuy qui les offroit mettoit luy et son compaignon en termes d'une fin à touts deux inevitable. Les Portugais prindrent, en la mer des Indes, certains Turcs prisonniers, lesquels, impatients de leur captivité, se resolurent, et leur succeda, de mettre et eulx et leurs maistres, et le vaisseau, en cendre, frottants des clous de navire l'un contre l'aultre, tant qu'une estincelle de feu tumbast dans les caques de pouldre qu'il y avoit dans l'endroict où ils estoient gardez. Nous secouons icy les limites et dernieres clostures des sciences, ausquelles l'extremité est vicieuse, comme en la vertu. Tenez vous dans la route com-

mune ; il ne faict pas bon estre si subtil et si fin. Souvienne vous de ce que dict le proverbe toscan :

Chi troppo s'assottiglia
Si scavezza [1].

Ie vous conseille, en vos opinions et en vos discours, autant qu'en vos mœurs et en toute aultre chose, la moderation et l'attrempance, et la fuite de la nouvelleté et de l'estrangeté : toutes les voyes extravagantes me faschent. Vous qui, par l'auctorité que vostre grandeur vous apporte, et encores plus par les advantages que vous donnent les qualitez plus vostres, pouvez, d'un clin d'œil, commander à qui il vous plaist, debviez donner cette charge à quelqu'un qui feist profession des lettres, qui vous eust bien aultrement appuyé et enrichy cette fantasie. Toutesfois, en voycy assez pour ce que vous en avez à faire.

Epicurus disoit des loix, que les pires nous estoient si necessaires, que sans elles, les hommes s'entremangeroient les uns les aultres ; et Platon verifie que sans loix, nous vivrions comme bestes. Nostre esprit est un util vagabond, dangereux et temeraire ; il est mal aysé d'y ioindre l'ordre et la mesure : et de mon temps, ceulx qui ont quelque rare excellence au dessus des aultres, et quelque vivacité extraordinaire, nous les veoyons quasi touts desbordez en licence d'opinions et de mœurs ; c'est miracle s'il s'en rencontre un rassis et sociable. On a raison de donner à l'esprit humain les barrieres les plus contrainctes qu'on peult : en l'estude, comme au reste, il luy fault compter et reigler ses marches ; il luy fault tailler par art les limites de sa chasse. On le bride et garrotte de religions,

[1] Par trop subtiliser, on s'égare soi-même.
PETRARCA, canz. XI, v. 48, éd. de Venise, 1756.

de loix, de coustumes, de science, de preceptes, de peines et recompenses mortelles et immortelles ; encores veoid on que, par sa volubilité et dissolution, il eschappe à toutes ces liaisons : c'est un corps vain, qui n'a par où estre saisy et assené ; un corps divers et difforme, auquel on ne peult asseoir nœud ni prinse. Certes, il est peu d'ames, si reiglees, si fortes et bien nees, à qui on se puisse fier de leur propre conduicte, et qui puissent, avecques moderation et sans temerité, voguer en la liberté de leurs iugements, au delà des opinions communes : il est plus expedient de les mettre en tutelle. C'est un oultrageux glaive, à son possesseur mesme, que l'esprit, à qui ne sçait s'en armer ordonneement et discrettement ; et n'y a point de beste à qui plus iustement il faille donner des orbieres, pour tenir sa veue subiecte et contraincte devant ses pas, et la garder d'extravaguer ny çà ny là, hors les ornieres que l'usage et les loix luy tracent : parquoy il vous siera mieulx de vous resserrer dans le train accoustumé, quel qu'il soit, que de iecter vostre vol à cette licence effrenee. Mais si quelqu'un de ces nouveaux docteurs entreprend de faire l'ingenieux en vostre presence, aux despens de son salut et du vostre ; pour vous desfaire de cette dangereuse peste qui se respand touts les iours en vos courts, ce preservatif, à l'extreme necessité, empeschera que la contagion de ce venin n'offensera ny vous ny vostre assistance.

La liberté doncques et gaillardise de ces esprits anciens produisoit, en la philosophie et sciences humaines, plusieurs sectes d'opinions differentes ; chascun entreprenant de iuger et de choisir, pour prendre party. Mais à present que les hommes vont touts un train, *qui certis quibusdam destinatisque sententiis addicti et consecrati sunt, ut etiam,*

quæ non probant, cogantur defendere[1], et que nous recevons les arts par civile auctorité et ordonnance, si bien que les escholes n'ont qu'un patron et pareille institution et discipline circonscripte, on ne regarde plus ce que les monnoyes poisent et valent, mais chascun à son tour les receoit selon le prix que l'approbation commune et le cours leur donne ; on ne plaide pas de l'alloy, mais de l'usage. Ainsi se mettent egalement toutes choses : on receoit la medecine, comme la geometrie ; et les battelages, les enchantements, les liaisons, le commerce des esprits des trespassez, les prognostications, les domifications, et iusques à cette ridicule poursuitte de la pierre philosophale, tout se met sans contredict. Il ne fault que sçavoir que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celuy de Venus au poulce, et de Mercure au petit doigt ; et que quand la mensale coupe le tubercle de l'enseigneur, c'est signe de cruauté ; quand elle fault soubs le mitoyen, et que la moyenne naturelle faict un angle avecques la vitale soubs mesme endroict, que c'est signe d'une mort miserable ; que si, à une femme, la naturelle est ouverte et ne ferme point l'angle avecques la vitale, cela denote qu'elle sera mal chaste : ie vous appelle vous mesme à tesmoing, si avecques cette science un homme ne peult passer, avec reputation et faveur, parmy toutes compaignies.

Theophrastus disoit que l'humaine cognoissance, acheminee par les sens, pouvoit iuger des causes des choses à certaine mesure ; mais qu'estant arrivee aux causes extremes et premieres, il falloit qu'elle s'arrestast, et qu'elle rebouchast, à raison

[1] Qu'ayant épousé certains dogmes dont ils ne peuvent se départir, ils sont forcés d'admettre et de défendre des conséquences qu'ils n'approuvent pas. Cic. *Tusc.* II, 2.

ou de sa foiblesse, ou de la difficulté des choses. C'est une opinion moyenne et doulce, Que nostre suffisance nous peult conduire iusques à la cognoissance d'aulcunes choses, et qu'elle a certaines mesures de puissance, oultre lesquelles c'est temerité de l'employer : cette opinion est plausible, et introduicte par gents de composition. Mais il est mal aysé de donner bornes à nostre esprit ; il est curieux et avide, et n'a point occasion de s'arrester plustost à mille pas qu'à cinquante : ayant essayé, par experience, que ce à quoy l'un s'estoit failly, l'aultre y est arrivé, et que ce qui estoit incogneu à un siecle, le siecle suyvant l'a esclaircy, et que les sciences et les arts ne se iectent pas en moule, ains se forment et figurent peu à peu en les maniant et polissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les leichant à loisir ; ce que ma force ne peult descouvrir, ie ne laisse pas de le sonder et essayer ; et en retastant et pestrissant cette nouvelle matiere, la remuant et l'eschauffant, i'ouvre à celuy qui me suit quelque facilité pour en iouyr plus à son ayse, et la luy rens plus soupple et plus maniable,

> Ut Hymettia sole
> Cera remollescit, tractataque pollice multas
> Vertitur in facies, ipsoque fit utilis usu[1] :

autant en fera le second au tiers : qui est cause que la difficulté ne me doibt pas desesperer, ny aussi peu mon impuissance ; car ce n'est que la mienne.

L'homme est capable de toutes choses, comme d'aulcunes : et s'il advoue, comme dict Theo-

[1] Comme la cire du mont Hymette s'amollit au soleil, et prenant sous le doigt qui la presse mille formes différentes, devient plus maniable à mesure qu'elle est maniée. OVIDE, *Métam.* X, 284.

phrastus, l'ignorance des causes premieres et des principes, qu'il me quitte hardiement tout le reste de sa science ; si le fondement luy fault, son discours est par terre : le disputer et l'enquerir n'a aultre but et arrest que les principes ; si cette fin n'arreste son cours, il se iecte à une irresolution infinie. *Non potest aliud alio magis minusve comprehendi, quoniam omnium rerum una est definitio comprehendendi*[1]. Or il est vraysemblable que si l'ame sçavoit quelque chose, elle se sçauroit premierement elle mesme ; et si elle sçavoit quelque chose hors d'elle, ce seroit son corps et son estuy, avant toute aultre chose : si on veoid iusques auiourd'huy, les dieux de la medecine se debattre de nostre anatomie,

Mulciber in Troiam, pro Troia stabat Apollo[2] ;

quand attendons nous qu'ils en soient d'accord ? Nous nous sommes plus voysins, que ne nous est la blancheur de la neige, ou la pesanteur de la pierre ; si l'homme ne se cognoist, comment cognoist il ses functions et ses forces ? Il n'est pas, à l'adventure, que quelque notice veritable ne loge chez nous ; mais c'est par hazard : et d'autant que par mesme voye, mesme façon et conduicte, les erreurs se receoivent en nostre ame, elle n'a pas dequoy les distinguer, ny dequoy choisir la verité, du mensonge.

Les academiciens recevoient quelque inclination de iugement, et trouvoient trop crud de dire « qu'il n'estoit pas plus vraysemblable que la neige feust

[1] Une chose ne peut être plus ou moins comprise qu'une autre : la compréhension est la même pour tout ; elle n'a point de degrés. Cic. *Acad.* II, 41.

[2] Vulcain combattait contre Troie, mais Troie avait pour elle Apollon. Ovid. *Trist.* I, 2, 5.

blanche que noire ; et que nous ne feussions non plus asseurez du mouvement d'une pierre qui part de nostre main, que de celuy de la huictiesme sphere : » et pour eviter cette difficulté et estrangeté, qui ne peult à la verité loger en nostre imagination que mal ayseement, quoy qu'ils establissent que nous n'estions aulcunement capables de sçavoir, et que la verité est engouffree dans de profonds abysmes où la veue humaine ne peult penetrer ; si advouoient ils aulcunes choses estre plus vraysemblables que les aultres, et recevoient en leur iugement cette faculté de se pouvoir incliner plustost à une apparence qu'à une aultre : ils luy permettoient cette propension, luy deffendant toute resolution. L'advis des pyrrhoniens est plus hardy, et quand et quand plus vraysemblable : car cette inclination academique, et cette propension à une proposition plus tost qu'à une aultre, qu'est ce aultre chose que la recognoissance de quelque plus apparente verité en cette cy qu'en celle là ? Si nostre entendement est capable de la forme, des lineaments, du port et du visage de la verité, il la verroit entiere, aussi bien que demie, naissante et imperfecte : cette apparence de verisimilitude, qui les faict prendre plustost à gauche qu'à droicte, augmentez la ; cette once de verisimilitude qui incline la balance, multipliez la de cent, de mille onces ; il en adviendra enfin que la balance prendra party tout à faict, et arrestera un chois et une verité entiere. Mais comment se laissent ils plier à la vraysemblance, s'ils ne cognoissent le vray ? comment cognoissent ils la semblance de ce dequoy ils ne cognoissent pas l'essence ? Ou nous pouvons iuger tout à faict ; ou tout à faict nous ne le pouvons pas. Si nos facultez intellectuelles et sensibles

sont sans fondement et sans pied, si elles ne font que flotter et venter, pour neant laissons nous emporter nostre iugement à aulcune partie de leur operation, quelque apparence qu'elle semble nous presenter; et la plus seure assiette de nostre entendement, et la plus heureuse, ce seroit celle là où il se maintiendroit rassis, droict, inflexible, sans bransle et sans agitation : *inter visa, vera aut falsa, ad animi assensum, nihil interest*[1]. Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme et en leur essence, et n'y facent leur entree de leur force propre et auctorité, nous le veoyons assez : parce que s'il estoit ainsi, nous les recevrions de mesme façon; le vin seroit tel en la bouche du malade qu'en la bouche du sain; celuy qui a des crevasses aux doigts, ou qui les a gourds, trouveroit une pareille dureté au bois ou au fer qu'il manie, que faict un aultre : les subiects estrangiers se rendent doncques à nostre mercy; ils logent chez nous comme il nous plaist. Or si de nostre part nous recevions quelque chose sans alteration, si les prinses humaines estoient assez capables et fermes pour saisir la verité par nos propres moyens, ces moyens estants communs à touts les hommes, cette verité se reiecteroit de main en main de l'un à l'aultre; et au moins se trouveroit il une chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croiroit par les hommes d'un consentement universel : mais ce qu'il ne se veoid aulcune proposition qui ne soit debattue et controversee entre nous, ou qui ne le puisse estre, monstre bien que nostre iugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit; car mon iugement ne le peult faire recevoir au iugement de mon compaignon : qui est signe que ie

[1] Entre les apparences vraies ou fausses, pour l'assentiment de l'esprit, il n'y a point de différence. Cic. *Acad.* II, 28.

l'ay saisy par quelque aultre moyen que par une naturelle puissance qui soit en moy et en touts les hommes.

Laissons à part cette infinie confusion d'opinions qui se veoid entre les philosophes mesmes, et ce debat perpetuel et universel en la cognoissance des choses : car cela est presupposé tres veritablement, Que d'aulcune chose les hommes, ie dis les sçavants les mieulx nayz, les plus suffisants, ne sont d'accord, non pas que le ciel soit sur nostre teste ; car ceulx qui doubtent de tout, doubtent aussi de cela ; et ceulx qui nient que nous puissions comprendre aulcune chose, disent que nous n'avons pas comprins que le ciel soit sur nostre teste : et ces deux opinions sont, en nombre, sans comparaison les plus fortes.

Oultre cette diversité et division infinie, par le trouble que nostre iugement nous donne à nous mesmes, et l'incertitude que chascun sent en soy, il est aysé à veoir qu'il a son assiette bien mal asseuree. Combien diversement iugeons nous des choses ! combien de fois changeons nous nos fantasies ! Ce que ie tiens auiourd'huy, et ce que ie croy, ie le tiens et le croy de toute ma croyance ; touts mes utils et touts mes ressorts empoignent cette opinion, et m'en respondent sur tout ce qu'ils peuvent : ie ne sçaurois embrasser aulcune verité, ny la conserver avecques plus d'asseurance, que ie fois cette cy ; i'y suis tout entier, i'y suis voirement : mais ne m'est il pas advenu, non une fois, mais cent, mais mille, et touts les iours, d'avoir embrassé quelque aultre chose, à tout ces mesmes instruments, en cette mesme condition, que depuis i'ay iugee faulse ? Au moins fault il devenir sage à ses propres despens : si ie me suis trouvé souvent trahy soubs cette couleur ; si ma touche

se treuve ordinairement faulse, et ma balance ineguale et iniuste, quelle asseurance en puis ie prendre à cette fois plus qu'aux aultres ? n'est-ce pas sottise de me laisser tant de fois piper à un guide ? Toutesfois, que la fortune nous remue cinq cents fois de place, qu'elle ne face que vuider et remplir sans cesse, comme dans un vaisseau, dans nostre creance aultres et aultres opinions ; tousiours la presente et la derniere, c'est la certaine et l'infaillible : pour cette cy il fault abandonner les biens, l'honneur, la vie et le salut, et tout ;

> Posterior . . . . . res illa reperta
> Perdit et immutat sensus ad pristina quæque [1].

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous apprenions, il faudroit tousiours se souvenir que c'est l'homme qui donne, et l'homme qui receoit : c'est une mortelle main qui nous le presente ; c'est une mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du ciel ont seules droict et auctorité de persuasion ; seules, la marque de verité : laquelle aussi ne veoyons nous pas de nos yeulx, ny ne la recevons par nos moyens ; cette saincte et grande image ne pourroit pas en un si chestif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prepare, si Dieu ne le reforme et fortifie par sa grace et faveur particuliere et supernaturelle. Au moins debvroit nostre condition faultiere nous faire porter plus modereement et retenuement en nos changements : il nous debvroit souvenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous recevons souvent des choses faulses, et que c'est par ces mesmes utils qui se desmentent et qui se trompent souvent.

Or n'est il pas merveille s'ils se desmentent,

[1] La dernière nous dégoûte des premières, et les décrédite dans notre esprit. LUCRÈCE, V, 1413.

estants si aysez à incliner et à tordre par bien legieres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre iugement, et les facultez de nostre ame, en general, souffrent selon les mouvements et alterations du corps, lesquelles alterations sont continuelles : n'avons nous pas l'esprit plus esveillé, la memoire plus prompte, le discours plus vif, en santé qu'en maladie ? la ioye et la gayeté ne nous font elles pas recevoir les subiects qui se presentent à nostre ame, de tout aultre visage que le chagrin et la melancholie ? Pensez vous que les vers de Catulle ou de Sappho rient à un vieillard avaricieux et rechigné, comme à un ieune homme vigoreux et ardent ? Cleomenes, fils d'Anaxandridas, estant malade, ses amis lui reprochoient qu'il avoit des humeurs et fantasies nouvelles et non accoustumees : « Ie croy bien, repliqua il ; aussi ne suis ie pas celuy que ie suis estant sain : estant aultre, aussi sont aultres mes opinions et fantasies. » En la chicane de nos palais, ce mot est en usage, qui se dict des criminels qui rencontrent les iuges en quelque bonne trempe, doulce et debonnaire, *Gaudeat de bona fortuna*[1] ; car il est certain que les iugements se rencontrent par fois plus tendus à la condemnation, plus espineux et aspres, tantost plus faciles, aysez, et enclins à l'excuse : tel qui rapporte de sa maison la douleur de la goutte, la ialousie, ou le larrecin de son valet, ayant toute l'ame teincte et abbruvee de cholere, il ne fault pas doubter que son iugement ne s'en altere vers cette part là. Ce venerable senat d'Areopage iugeoit de nuict, de peur que la veue des poursuyvants corrompist sa iustice. L'air

[1] Qu'il jouisse de ce bonheur. *Traduction de Montaigne, dans son édition de Bordeaux*, 1580, *pag.* 336, *et dans celle de Paris*, 1588, fol. 237 verso.

mesme et la serenité du ciel nous apporte quelque mutation, comme dict ce vers grec, en Cicero,

> Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
> Iuppiter auctifera lustravit lampade terras [1].

Ce ne sont pas seulement les fiebvres, les bruvages, et les grands accidents, qui renversent nostre iugement ; les moindres choses du monde le tournevirent : et ne fault pas doubter, encores que nous ne le sentions pas, que si la fiebvre continue peult atterrer nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure et proportion ; si l'apoplexie assopit et esteinct tout à faict la veue de nostre intelligence, il ne fault pas doubter que le morfondement ne l'esblouïsse : et par consequent, à peine se peult il rencontrer une seule heure en la vie où nostre iugement se treuve en sa deue assiette, nostre corps estant subiect à tant de continuelles mutations, et estoffé de tant de sortes de ressorts, que i'en croy les medecins, combien il est mal aysé qu'il n'y en ayt tousiours quelqu'un qui tire de travers.

Au demourant, cette maladie ne se descouvre pas si ayseement, si elle n'est du tout extreme et irremediable ; d'autant que la raison va tousiours, et torte, et boiteuse, et deshanchee, et avecques le mensonge, comme avecques la verité : par ainsin, il est mal aysé de descouvrir son mescompte et desreiglement. I'appelle tousiours raison cette apparence de discours que chascun forge en soy : cette raison, de la condition de laquelle il y en peult avoir cent contraires autour d'un mesme subiect, c'est un instrument de plomb et de cire,

[1] Les pensers des mortels, et leur deuil, et leur joie,
Changent avec les jours que le ciel leur envoie.

Vers traduits par Cicéron de l'*Odyssée* d'Homère, XVIII, 135, et que saint Augustin a conservés, *de Civ. Dei*, V, 8.

alongeable, ployable, et accommodable à touts biais et à toutes mesures ; il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner. Quelque bon desseing qu'ayt un iuge, s'il ne s'escoute de prez, à quoy peu de gents s'amusent, l'inclination à l'amitié, à la parenté, à la beaulté et à la vengeance, et non pas seulement choses si poisantes, mais cet instinct fortuite, qui nous faict favoriser une chose plus qu'une aultre, et qui nous donne sans le congé de la raison le chois en deux pareils subiects, ou quelque umbrage de pareille vanité, peuvent insinuer insensiblement en son iugement la recommendation ou desfaveur d'une cause, et donner pente à la balance.

Moy, qui m'espie de plus prez, qui ay les yeulx incessamment tendus sur moy, comme celuy qui n'a pas fort à faire ailleurs,

> Quis sub Arcto
> Rex gelidæ metuatur oræ,
> Quid Tiridatem terreat, unice
> Securus [1],

à peine oseroy ie dire la vanité et la foiblesse que ie treuve chez moy : i'ay le pied si instable et si mal assis, ie le treuve si aysé à crouler et si prest au bransle, et ma veue si desreiglee, que à ieun ie me sens aultre qu'aprez le repas ; si ma santé me rid et la clarté d'un beau iour, me voylà honneste homme ; si i'ay un cor qui me presse l'orteil, me voylà renfrongné, mal plaisant et inaccessible : un mesme pas de cheval me semble tantost rude, tantost aysé ; et mesme chemin à cette heure plus court, une aultre fois plus long ; et une mesme forme, ores plus, ores moins agreable : maintenant

[1] Qui ne m'inquiète guère de savoir quel roi fait tout trembler sous l'Ourse glacée, et pourquoi Tiridate est dans les alarmes. Hor. *Od.* I, 26, 3.

ie suis à tout faire, maintenant à rien faire; ce qui m'est plaisir à cette heure, me sera quelquesfois peine. Il se faict mille agitations indiscrettes et casuelles chez moy : ou l'humeur melancholique me tient, ou la cholerique; et de son auctorité privee, à cette heure le chagrin predomine en moy, à cette heure l'alaigresse. Quand ie prens des livres, i'auray apperceu, en tel passage, des graces excellentes, et qui auront feru mon ame : qu'une aultre fois i'y retumbe, i'ay beau le tourner et virer, i'ay beau le plier et le manier, c'est une masse incogneue et informe pour moy. En mes escripts mesmes, ie ne retreuve pas tousiours l'air de ma premiere imagination : ie ne sçay ce que i'ay voulu dire; et m'eschaulde souvent à corriger et y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier, qui valoit mieulx. Ie ne fois qu'aller et venir : mon iugement ne tire pas tousiours avant; il flotte, il vague,

Velut minuta magno
Deprensa navis in mari, vesaniente vento [1].

Maintesfois, comme il m'advient de faire volontiers, ayant prins pour exercice et pour esbat, à maintenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit s'appliquant et tournant de ce costé là, m'y attache si bien, que ie ne treuve plus la raison de mon premier advis, et m'en despars. Ie m'entraisne quasi où ie penche, comment que ce soit, et m'emporte de mon poids.

Chascun à peu prez en diroit autant de soy, s'il se regardoit comme moy : les prescheurs sçavent que l'esmotion qui leur vient en parlant, les anime vers la creance; et qu'en cholere nous

[1] Comme une faible barque surprise en pleine mer par la fureur de la tempête. CATULLE, *Epigr.* XXV, 12.

nous addonnons plus à la deffense de nostre proposition, l'imprimons en nous, et l'embrassons avecques plus de vehemence et d'approbation, que nous ne faisons estants en nostre sens froid et reposé. Vous recitez simplement une cause à l'advocat : il vous y respond chancellant et doubteux ; vous sentez qu'il luy est indifferent de prendre à soustenir l'un ou l'aultre party : l'avez vous bien payé pour y mordre et pour s'en formalizer, commence il d'en estre interessé, y a il eschauffé sa volonté ? sa raison et sa science s'y eschauffent quand et quand ; voylà une apparente et indubitable verité qui se presente à son entendement ; il y descouvre une toute nouvelle lumiere, et le croit à bon escient, et se le persuade ainsi. Voire, ie ne sçay si l'ardeur qui naist du despit et de l'obstination à l'encontre de l'impression et violence du magistrat et du dangier, ou l'interest de la reputation, n'ont envoyé tel homme soustenir iusques au feu l'opinion pour laquelle, entre ses amis et en liberté, il n'eust pas voulu s'eschaulder le bout du doigt. Les secousses et esbranlements que nostre ame receoit par les passions corporelles, peuvent beaucoup en elle ; mais encores plus les siennes propres, ausquelles elle est si fort en prinse, qu'il est à l'adventure soustenable qu'elle n'a aulcune aultre allure et mouvement que du souffle de ses vents, et que sans leur agitation elle resteroit sans action, comme un navire en pleine mer, que les vents abandonnent de leur secours : et qui maintiendroit cela, suyvant le party des peripateticiens, ne nous feroit pas beaucoup de tort, puis qu'il est cogneu que la pluspart des plus belles actions de l'ame procedent et ont besoing de cette impulsion des passions. La vaillance, disent ils, ne se peult parfaire sans l'assistance de la cholere ;

semper Aiax fortis, fortissimus tamen in furore[1]; ny ne court on sus aux meschants et aux ennemis assez vigoreusement, si on n'est courroucé; et veulent que l'advocat inspire le courroux aux iuges, pour en tirer iustice.

Les cupiditez esmeurent Themistocles, esmeurent Demosthenes, et ont poulsé les philosophes aux travaulx, veillees et peregrinations, nous meintent à l'honneur, à la doctrine, à la santé, fins utiles : et cette lascheté d'ame à souffrir l'ennuy et la fascherie, sert à nourrir en la conscience la penitence et la repentance, et à sentir les fleaux de Dieu pour nostre chastiement, et les fleaux de la correction politique : la compassion sert d'aiguillon à la clemence : et la prudence de nous conserver et gouverner est esveillee par nostre crainte; et combien de belles actions par l'ambition! combien par la presumption! aulcune eminente et gaillarde vertu enfin n'est sans quelque agitation desreiglee. Seroit ce pas l'une des raisons qui auroit meu les epicuriens à descharger Dieu de tout soing et solicitude de nos affaires; d'autant que les effects mesmes de sa bonté ne se pouvoient exercer envers nous, sans esbranler son repos par le moyen des passions, qui sont comme des picqueures et solicitations acheminants l'ame aux actions vertueuses? ou bien ont ils creu aultrement, et les ont prinses comme tempestes qui desbauchent honteusement l'ame de sa tranquillité? *ut maris tranquillitas intelligitur, nulla, ne minima quidem, aura fluctus commovente : sic animi quietus et placatus status cernitur, quum perturbatio nulla est, qua moveri queat*[2].

[1] Ajax fut toujours brave; mais il ne le fut jamais tant que dans sa fureur. Cic. *Tusc.* IV, 23.

[2] De même que l'on juge du calme de la mer quand sa surface

Quelles differences de sens et de raison, quelle contrarieté d'imaginations, nous presente la diversité de nos passions ! Quelle asseurance pouvons nous doncques prendre de chose si instable et si mobile, subiecte par sa condition à la maistrise du trouble, n'allant iamais qu'un pas forcé et emprunté ? Si nostre iugement est en main à la maladie mesme et à la perturbation ; si c'est de la folie et de la temerité qu'il est tenu de recevoir l'impression des choses, quelle seureté pouvons nous attendre de luy ?

N'y a il point de hardiesse à la philosophie d'estimer des hommes, qu'ils produisent leurs plus grands effects et plus approchants de la Divinité, quand ils sont hors d'eux, et furieux, et insensez ? Nous nous amendons par la privation de nostre raison et son assopissement ; les deux voyes naturelles pour entrer au cabinet des dieux, et y preveoir le cours des destinees, sont la fureur et le sommeil. Cecy est plaisant à considerer : par la dislocation que les passions apportent à nostre raison, nous devenons vertueux ; par son extirpation, que la fureur ou l'image de la mort apporte, nous devenons prophetes et devins. Iamais plus volontiers ie ne l'en creus. C'est un pur enthousiasme que la saincte Verité a inspiré en l'esprit philosophique, qui luy arrache, contre sa proposition, que l'estat tranquille de nostre ame, l'estat rassis, l'estat plus sain que la philosophie luy puisse acquerir, n'est pas son meilleur estat : nostre veillee est plus endormie que le dormir ; nostre sagesse moins sage que la folie ; nos songes valent mieulx que nos discours ; la pire place que

n'est agitée par aucun souffle de vent, ainsi l'on peut assurer que l'âme est tranquille quand nulle passion ne peut l'émouvoir. Cic. *Tusc.* V, 6.

nous puissions prendre, c'est en nous. Mais pense elle pas que nous ayons l'advisement de remarquer que la voix qui faict l'esprit, quand il est desprins de l'homme, si clairvoyant, si grand, si parfaict, et pendant qu'il est en l'homme, si terrestre, ignorant et tenebreux, c'est une voix partant de l'esprit qui est en l'homme terrestre, ignorant et tenebreux ; et à cette cause, voix infiable et incroyable ?

Ie n'ay point grande experience de ces agitations vehementes, estant d'une complexion molle et poisante, desquelles la pluspart surprennent subitement nostre ame, sans luy donner loisir de se recognoistre ; mais cette passion, qu'on dict estre produicte par l'oysifveté au cœur des ieunes hommes, quoy qu'elle s'achemine avecques loisir et d'un progrez mesuré, elle represente bien evidemment, à ceulx qui ont essayé de s'opposer à son effort, la force de cette conversion et alteration que nostre iugement souffre. I'ay aultrefois entreprins de me tenir bandé pour la soustenir et rabbattre ; car il s'en fault tant que ie sois de ceulx qui convient les vices, que ie ne les suy pas seulement, s'ils ne m'entraisnent : ie la sentoy naistre, croistre, et s'augmenter en despit de ma resistance, et enfin, tout voyant et vivant, me saisir et posseder, de façon que, comme d'une yvresse, l'image des choses me commenceoit à paroistre aultre que de coustume ; ie veoyois evidemment grossir et croistre les advantages du subiect que i'alloy desirant, et les sentois aggrandir et enfler par le vent de mon imagination ; les difficultez de mon entreprinse s'ayser et se planir ; mon discours et ma conscience se tirer arriere : mais ce feu estant evaporé, tout à un instant, comme de la clarté d'un esclair, mon ame reprendre une aultre sorte de veue, aultre

estat et aultre iugement ; les difficultez de la retraicte me sembler grandes et invincibles, et les mesmes choses de bien aultre goust et visage que la chaleur du desir ne me les avoit presentees : lequel plus veritablement ? Pyrrho n'en sçait rien. Nous ne sommes iamais sans maladie : les fiebvres ont leur chauld et leur froid ; des effects d'une passion ardente, nous retumbons aux effects d'une passion frilleuse ; autant que ie m'estoy iecté en avant, ie me relance d'autant en arriere :

> Qualis ubi alterno procurrens gurgite pontus,
> Nunc ruit ad terras, scopulosque superiacit undam
> Spumeus, extremamque sinu perfundit arenam ;
> Nunc rapidus retro, atque æstu revoluta resorbens
> Saxa, fugit, littusque vado labente relinquit [1].

Or, de la cognoissance de cette mienne volubilité, i'ay, par accident, engendré en moy quelque constance d'opinion, et n'ay gueres alteré les miennes premieres et naturelles : car quelque apparence qu'il y ayt en la nouvelleté, ie ne change pas ayseement, de peur que i'ay de perdre au change ; et puis que ie ne suis pas capable de choisir, ie prens le chois d'aultruy, et me tiens en l'assiette où Dieu m'a mis : aultrement ie ne me sçauroy garder de rouler sans cesse. Ainsi me suis ie, par la grace de Dieu, conservé entier, sans agitation et trouble de conscience, aux anciennes creances de nostre religion, au travers de tant de sectes et de divisions que nostre siecle a produictes. Les escripts des anciens, ie dis les bons escripts, pleins et solides, me tentent et remuent quasi où ils veulent ; celuy

[1] Ainsi la mer, dans son double mouvement, tantôt s'élance vers la terre, inonde les rochers d'écume, et va couvrir la grève la plus éloignée ; tantôt retournant sur elle-même, entraîne dans son reflux rapide les pierres qu'elle avait apportées, et abaissant ses eaux, laisse la plage à découvert. VIRG. *Énéid.* XI, 624.

que i'oy me semble tousiours le plus roide ; ie les treuve avoir raison chascun à son tour, quoy qu'ils se contrarient : cette aysance que les bons esprits ont de rendre ce qu'ils veulent vraysemblable, et qu'il n'est rien si estrange à quoy ils n'entreprennent de donner assez de couleur pour tromper une simplicité pareille à la mienne, cela monstre evidemment la foiblesse de leur preuve. Le ciel et les estoiles ont branslé trois mille ans ; tout le monde l'avoit ainsi creu, iusques à ce que Cleanthes le Samien, ou, selon Theophraste, Nicetas Syracusien, s'advisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit, par le cercle oblique du zodiaque tournant à l'entour de son aixieu ; et de nostre temps, Copernicus a si bien fondé cette doctrine, qu'il s'en sert tres reigleement à toutes les consequences astrologiennes : que prendrons nous de là, sinon qu'il ne nous doibt chaloir lequel ce soit des deux ? et qui sçait qu'une tierce opinion, d'ici à mille ans, ne renverse les deux precedentes ?

> Sic volvenda ætas commutat tempora rerum :
> Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore ;
> Porro aliud succedit, et e contemptibus exit,
> Inque dies magis appetitur, floretque repertum
> Laudibus, et miro est mortales inter honore [1].

Ainsi, quand il se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en desfier, et de considerer qu'avant qu'elle feust produicte, sa contraire estoit en vogue ; et comme elle a esté renversee par cette cy, il pourra naistre à l'advenir une tierce invention qui chocquera de

[1] Ainsi le temps change le prix des choses : ce qui fut estimé tombe dans le mépris, tandis que l'objet d'un long dédain s'élevé, et est estimé à son tour ; on le désire de plus en plus, on le vante, on l'admire, et il se place au premier rang dans l'opinion des hommes. LUCRÈCE, V, 1275.

mesme la seconde. Avant que les principes qu'Aristote a introduicts feussent en credit, d'aultres principes contentoient la raison humaine, comme ceulx cy nous contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceulx cy, quel privilege particulier, que le cours de nostre invention s'arreste à eulx, et qu'à eulx appartienne pour tout le temps advenir la possession de nostre creance ? ils ne sont non plus exempts du boutehors, qu'estoient leurs devanciers. Quand on me presse d'un nouvel argument, c'est à moy à estimer, que ce à quoy ie ne puis satisfaire, un aultre y satisfera : car de croire toutes les apparences desquelles nous ne pouvons nous desfaire, c'est une grande simplesse ; il en adviendroit par là que tout le vulgaire (et nous sommes touts du vulgaire) auroit sa creance contournable comme une girouette ; car son ame estant molle et sans resistance, seroit forcee de recevoir sans cesse aultres et aultres impressions, la derniere effaceant tousiours la trace de la precedente. Celuy qui se treuve foible, il doit respondre, suyvant la practique, qu'il en parlera à son conseil ; ou s'en rapporter aux plus sages desquels il a receu son apprentissage. Combien y a il que la medecine est au monde ? On dict qu'un nouveau venu, qu'on nomme Paracelse, change et renverse tout l'ordre des reigles anciennes, et maintient que iusques à cette heure elle n'a servy qu'à faire mourir les hommes. Ie croy qu'il verifiera ayseement cela : mais de mettre ma vie à la preuve de sa nouvelle experience, ie treuve que ne seroit pas grand'sagesse. Il ne fault pas croire à chascun, dit le precepte, parce que chascun peult dire toutes choses. Un homme de cette profession de nouvelletez et de reformations physiques me disoit, il n'y a pas long temps, que touts les anciens

s'estoient notoirement mescomptez en la nature et mouvements des vents, ce qu'il me feroit tres evidemment toucher à la main, si ie vouloy l'entendre. Aprez que i'eus eu un peu de patience à ouyr ses arguments qui avoient tout plein de verisimilitude : « Comment doncques ! lui feis ie, ceulx qui navigeoient soubs les loix de Theophraste, alloient ils en occident, quand ils tiroient en levant ? alloient ils à costé, ou à reculons ? — C'est la fortune, me respondit il : tant y a qu'ils se mescomptoient. » Ie luy repliquay lors, que i'aimoy mieulx suyvre les effects que la raison. Or ce sont choses qui se chocquent souvent : et m'a lon dict qu'en la geometrie (qui pense avoir gaigné le hault poinct de certitude parmy les sciences), il se treuve des demonstrations inevitables, subvertissants la verité de l'experience : comme Iacques Peletier me disoit chez moy, qu'il avoit trouvé deux lignes s'acheminants l'une vers l'aultre pour se ioindre, qu'il verifioit toutesfois ne pouvoir iamais, iusques à l'infinité, arriver à se toucher. Et les pyrrhoniens ne se servent de leurs arguments et de leur raison, que pour ruyner l'apparence de l'experience : et est merveille iusques où la souplesse de nostre raison les a suyvis, à ce desseing de combattre l'evidence des effects ; car ils verifient que nous ne nous mouvons pas, que nous ne parlons pas, qu'il n'y a point de poisant ou de chauld, avecques une pareille force d'argumentations que nous verifions les choses plus vraysemblables. Ptolemeus, qui a esté un grand personnage, avoit estably les bornes de nostre monde ; touts les philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure, sauf quelques isles escartees qui pouvoient eschapper à leur cognoissance ; c'eust esté pyrrhoniser, il y a mille ans, que de mettre en doubte

la science de la cosmographie, et les opinions qui en estoient receues d'un chascun ; c'estoit heresie d'advouer des antipodes : voylà de nostre siecle une grandeur infinie de terre ferme, non pas une isle ou une contree particuliere, mais une partie eguale à peu prez en grandeur à celle que nous cognoissions, qui vient d'estre descouverte. Les geographes de ce temps ne faillent pas d'asseurer que meshuy tout est trouvé, et que tout est veu ;

Nam quod adest præsto, placet, et pollere videtur [1].

Sçavoir mon, si Ptolemee s'y est trompé aultrefois, sur les fondements de sa raison, si ce ne seroit pas sottise de me fier maintenant à ce que ceulx cy en disent ; et s'il n'est plus vraysemblable que ce grand corps que nous appellons le Monde, est chose bien aultre que nous ne iugeons.

Platon dict qu'il change de visage à touts sens ; que le ciel, les estoiles et le soleil renversent par fois le mouvement que nous y veoyons, changeants l'orient en occident. Les presbtres aegyptiens dirent à Herodote, Que depuis leur premier roy, dequoy il y avoit unze mille tant d'ans (et de touts leurs roys ils luy feirent veoir les effigies en statues tirees aprez le vif), le soleil avoit changé quatre fois de route ; Que la mer et la terre se changent alternatifvement l'une en l'aultre ; Que la naissance du monde est indeterminee : Aristote, Cicero, de mesme : et quelqu'un d'entre nous, Qu'il est de toute eternité, mortel, et renaissant à plusieurs vicissitudes, appellant à tesmoing Salomon et Esaïe ; pour eviter ces oppositions, que Dieu a esté quelquesfois createur sans creature ; qu'il a esté

[1] Car on se plaît dans ce qu'on a, et on le croit préférable à tout le reste. LUCRÈCE, V, 1411.

oysif ; qu'il s'est desdict de son oysifveté, mettant la main à cet ouvrage ; et qu'il est par consequent subiect au changement. En la plus fameuse des escholes grecques, le monde est tenu pour un dieu, faict par un aultre dieu plus grand, et est composé d'un corps et d'une ame qui loge en son centre, s'espandant, par nombres de musique, à sa circonference ; divin, tres heureux, tres grand, tres sage, eternel : en luy sont d'aultres dieux, la terre, la mer, les astres, qui s'entretiennent d'une harmonieuse et perpetuelle agitation et dance divine ; tantost se rencontrants, tantost s'esloingnants, se cachants, monstrants, changeants de reng, ores d'avant, et ores derriere. Heraclitus establissoit le monde estre composé par feu ; et par l'ordre des destinees, se debvoit enflammer et resouldre en feu quelque iour, et quelque iour encores renaistre. Et des hommes dict Apuleius, *sigillatim mortales, cunctim perpetui*[1]. Alexandre escrivit à sa mere la narration d'un presbtre aegyptien, tiree de leurs monuments, tesmoignant l'antiquité de cette nation, infinie, et comprenant la naissance et progrez des aultres pays au vray. Cicero et Diodorus disent, de leur temps, que les Chaldeens tenoient registre de quatre cents mille tant d'ans : Aristote, Pline et aultres, que Zoroastre vivoit six mille ans avant l'aage de Platon. Platon dict que ceulx de la ville de Saïs ont des memoires par escript de huict mille ans, et que la ville d'Athenes feut bastie mille ans avant ladicte ville de Saïs : Epicurus, qu'en mesme temps que les choses sont icy, comme nous les veoyons, elles sont toutes pareilles et en mesme façon en plusieurs aultres mondes ; ce qu'il eust dict plus asseureement, s'il

[1] Comme individus, ils sont mortels; comme espèce, immortels. APULÉE, *de Deo Socratis.*

eust veu les similitudes et convenances de ce nouveau monde des Indes occidentales avecques le nostre present et passé, en si estranges exemples.

En verité, considerant ce qui est venu à nostre science du cours de cette police terrestre, ie me suis souvent esmerveillé de veoir, en une tres grande distance de lieux et de temps, les rencontres d'un si grand nombre d'opinions populaires, monstrueuses, et des mœurs et creances sauvages, et qui, par aulcun biais, ne semblent tenir à nostre naturel discours. C'est un grand ouvrier de miracles que l'esprit humain ! Mais cette relation a ie ne sçay quoy encores de plus heteroclite ; elle se treuve aussi en noms, et en mille aultres choses : car on y trouva des nations n'ayants, que nous sçachions, iamais ouy nouvelles de nous, où la circoncision estoit en credit ; où il y avoit des Estats et grandes polices maintenues par des femmes, sans hommes ; où nos ieusnes et nostre caresme estoit representé, y adioustant l'abstinence des femmes : où nos croix estoient en diverses façons en credit ; icy on en honnoroit les sepultures ; on les appliquoit là, et nommeement celle de Sainct André, à se deffendre des visions nocturnes, et à les mettre sur les couches des enfants contre les enchantements ; ailleurs, ils en rencontrerent une de bois, de grande haulteur, adoree pour dieu de la pluye, et celle là bien fort avant dans la terre ferme. On y trouva une bien expresse image de nos penitenciers ; l'usage des mitres, le cœlibat des presbtres, l'art de deviner par les entrailles des animaulx sacrifiez, l'abstinence de toute sorte de chair et de poisson à leur vivre ; la façon aux presbtres d'user, en officiant, de langue particuliere et non vulgaire ; et cette fantasie, que le premier dieu feut chassé par un second, son frere puisné :

qu'ils furent creez avecques toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retrenchees pour leur peché, changé leur territoire, et empiré leur condition naturelle : qu'aultrefois ils ont esté submergez par l'inondation des eaux celestes ; qu'il ne s'en sauva que peu de familles, qui se iecterent dans les haults creux des montaignes, lesquels creux ils boucherent, si que l'eau n'y entra point, ayants enfermé là dedans plusieurs sortes d'animaulx ; que quand ils sentirent la pluye cesser, ils meirent hors des chiens, lesquels estants revenus nets et mouillez, ils iugerent l'eau n'estre encores gueres abbaissee ; depuis en ayants faict sortir d'aultres, et les veoyants revenir bourbeux, ils sortirent repeupler le monde, qu'ils trouverent plein seulement de serpents. On rencontra, en quelque endroict, la persuasion du iour du iugement ; de sorte qu'ils s'offensoient merveilleusement contre les Espaignols, qui espandoient les os des trespassez en fouillant les richesses des sepultures, disants que ces os escartez ne se pourroient facilement reioindre ; la traficque par eschange, et non aultre ; foires et marchez pour cet effect ; des nains et personnes difformes pour l'ornement des tables des princes ; l'usage de la faulconnerie selon la nature de leurs oyseaux ; subsides tyranniques ; delicatesses de iardinages ; dances, saults batteleresques, musique d'instruments ; armoiries ; ieux de paulme, ieu de dez et de sort, auquel ils s'eschauffent souvent iusques à s'y iouer eulx mesmes et leur liberté ; medecine non aultre que de charmes ; la forme d'escrire par figures ; creance d'un seul premier homme pere de touts les peuples ; adoration d'un Dieu qui vesquit aultrefois homme en parfaicte virginité, ieusne et penitence, preschant la loy de nature

et des cerimonies de la religion, et qui disparut du monde sans mort naturelle ; l'opinion des geants ; l'usage de s'enyvrer de leurs bruvages et de boire d'autant ; ornements religieux peincts d'ossements et testes de morts, surplis, eau beneicte, aspergez ; femmes et serviteurs qui se presentent à l'envy à se brusler et enterrer avecques le mary ou maistre trespassé ; loy que les aisnez succedent à tout le bien, et n'est reservé aulcune part au puisné que d'obeïssance ; coustume, à la promotion de certain office de grande auctorité, que celuy qui est promeu prend un nouveau nom et quitte le sien ; de verser de la chaulx sur le genouil de l'enfant freschement nay, en luy disant, « Tu es venu de pouldre, et retourneras en pouldre ; » l'art des augures. Ces vains umbrages de nostre religion qui se veoyent en aulcuns de ces exemples, en tesmoignent la dignité et la divinité : non seulement elle s'est aulcunement insinuee en toutes les nations infideles de deçà par quelque imitation, mais à ces barbares aussi, comme par une commune et supernaturelle inspiration ; car on y trouva aussi la creance du purgatoire, mais d'une forme nouvelle : ce que nous donnons au feu, ils le donnent au froid, et imaginent les ames et purgees et punies par la rigueur d'une extreme froidure. Et m'advertit cet exemple d'une aultre plaisante diversité ; car comme il s'y trouva des peuples qui aimoient à deffubler le bout de leur membre, et en retrenchoient la peau à la mahumetane et à la iuifve, il s'y en trouva d'aultres qui faisoient si grande conscience de le deffubler, qu'à tout des petits cordons ils portoient leur peau bien soigneusement estiree et attachee au dessus, de peur que ce bout ne veist l'air : et de cette diversité aussi, que comme nous honnorons les roys et les

festes en nous parant des plus honnestes vestements que nous ayons : en aulcunes regions, pour monstrer toute disparité et soubmission à leur roy, les subiects se presentoient à luy en leurs plus vils habillements, et entrants au palais, prenoient quelque vieille robbe deschiree sur la leur bonne, à ce que tout le lustre et l'ornement feust au maistre. Mais suyvons.

Si nature enserre dans les termes de son progrez ordinaire, comme toutes aultres choses, aussi les creances, les iugements et opinions des hommes ; si elles ont leur revolution, leur saison, leur naissance, leur mort, comme les choulx ; si le ciel les agite et les roule à sa poste : quelle magistrale auctorité et permanente leur allons nous attribuant ? Si, par experience, nous touchons à la main que la forme de nostre estre depend de l'air, du climat et du terroir où nous naissons ; non seulement le teinct, la taille, la complexion et les contenances, mais encores les facultez de l'ame ; *et plaga cœli non solum ad robur corporum, sed etiam animorum facit*[1], dict Vegece ; et que la deesse fondatrice de la ville d'Athenes choisit, à la situer, une temperature de païs qui feist les hommes prudents, comme les presbtres d'Aegypte apprindrent à Solon ; *Athenis tenue cœlum ; ex quo etiam acutiores putantur Attici ; crassum Thebis ; itaque pingues Thebani, et valentes*[2] ; en maniere que, ainsi que les fruicts naissent divers et les animaulx, les hommes naissent aussi plus et moins belliqueux, iustes, temperants et dociles ; icy subiects au vin,

[1] Le climat ne contribue pas seulement à la vigueur du corps, mais aussi à celle de l'esprit. VÉGÈCE, I, 2.

[2] L'air d'Athènes est subtil, et l'on croit que c'est ce qui donne aux Athéniens tant de finesse : à Thèbes, l'air est épais ; aussi les Thébains ont-ils plus de vigueur que d'esprit. CIC. *de Fato*, c. 4.

ailleurs au larrecin ou à la paillardise ; icy enclins à la superstition, ailleurs à la mescreance ; icy à la liberté, icy à la servitude ; capables d'une science, ou d'un art ; grossiers ou ingenieux, obeïssants ou rebelles, bons ou mauvais, selon que porte l'inclination du lieu où ils sont assis ; et prennent nouvelle complexion si on les change de place, comme les arbres ; qui feut la raison pour laquelle Cyrus ne voulut accorder aux Perses d'abandonner leur païs, aspre et bossu, pour se transporter en un aultre doulx et plain, disant que les terres grasses et molles font les hommes mols, et les fertiles, les esprits infertiles : — si nous veoyons tantost fleurir un art, une creance, tantost une aultre, par quelque influence celeste ; tel siecle produire telles natures, et incliner l'humain genre à tel ou tel ply ; les esprits des hommes tantost gaillards, tantost maigres, comme nos champs : — que deviennent toutes ces belles prerogatives dequoy nous nous allons flattant ? Puis qu'un homme sage se peult mescompter, et cent hommes, et plusieurs nations ; voire et l'humaine nature selon nous se mescompte plusieurs siecles en cecy ou en cela : quelle seureté avons nous que par fois elle cesse de se mescompter, et qu'en ce siecle elle ne soit en mescompte ?

Il me semble, entre aultres tesmoignages de nostre imbecillité, que celuy cy ne merite pas d'estre oublié, Que, par desir mesme, l'homme ne sçache trouver ce qu'il luy fault ; Que, non par iouïssance, mais par imagination et par souhait, nous ne puissons estre d'accord de ce dequoy nous avons besoing pour nous contenter. Laissons à nostre pensee tailler et coudre à son plaisir ; elle ne pourra pas seulement desirer ce qui luy est propre, et se satisfaire :

Quid enim ratione timemus,
Aut cupimus ? quid tam dextro pede concipis, ut te
Conatus non pœniteat, votique peracti [1] ?

C'est pourquoy Socrates ne requeroit les dieux, sinon de luy donner ce qu'ils sçavoient luy estre salutaire : et la priere des Lacedemoniens publicque et privee, portoit simplement, Les choses bonnes et belles leur estre octroyees ; remettant à la discretion de la puissance supreme le triage et chois d'icelles :

Coniugium petimus, partumque uxoris ; at illis
Notum, qui pueri, qualisque futura sit uxor [2] :

et le chrestien supplie Dieu « Que sa volonté soit faicte, » pour ne tumber en l'inconvenient que les poëtes feignent du roy Midas. Il requit les dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertist en or : sa priere feut exaucee ; son vin feut or, son pain or, et la plume de sa couche, et d'or sa chemise et son vestement ; de façon qu'il se trouva accablé soubs la iouïssance de son desir, et estrené d'une insupportable commodité : il luy fallut desprier ses prieres :

Attonitus novitate mali, divesque, miserque,
Effugere optat opes, et quæ modo voverat, odit [3].

Disons de moy mesme : Ie demandois à la fortune, autant qu'aultre chose, l'ordre Sainct Michel,

[1] Est-ce la raison qui règle nos craintes et nos désirs ? Qui jamais conçut un projet sous des auspices assez favorables pour ne s'être pas repenti de l'entreprise, et même du succès ? Juv. *Sat.* X, 4.

[2] Nous voulons une épouse, et la voulons féconde ; mais ce sont les dieux qui savent quelle sera la mère, quels seront les enfants. Juv. *Sat.* X, 352.

[3] Étonné d'un mal si nouveau, riche et indigent à la fois, il voudrait échapper à ses richesses, et déteste ses vœux imprudents. Ovide, *Métam.* XI, 128.

estant ieune ; car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la noblesse françoise, et tres rare. Elle me l'a plaisamment accordé : au lieu de me monter et haulser de ma place pour y aveindre, elle m'a bien plus gracieusement traicté : elle l'a ravallé et rabbaissé iusques à mes espaules et au dessoubs. Cleobis et Biton, Trophonius et Agamedes, ayants requis, ceulx là leur deesse, ceulx cy leur dieu, d'une recompense digne de leur pieté, eurent la mort pour present : tant les opinions celestes sur ce qu'il nous fault sont diverses aux nostres ! Dieu pourroit nous octroyer les richesses, les honneurs, la vie, et la santé mesme, quelquesfois à nostre dommage ; car tout ce qui nous est plaisant ne nous est pas tousiours salutaire. Si, au lieu de la guarison, il nous envoye la mort ou l'empirement de nos maulx, *virga tua, et baculus tuus, ipsa me consolata sunt*[1]; il le faict par les raisons de sa providence, qui regarde bien plus certainement ce qui nous est deu, que nous ne pouvons faire ; et le debvons prendre en bonne part, comme d'une main tres sage et tres amie ;

> Si consilium vis :
> Permittes ipsis expendere numinibus, quid
> Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris...
> Carior est illis homo quam sibi[2] :

car de les requerir des honneurs, des charges, c'est les requerir qu'ils vous iectent à une battaille, ou au ieu des dez, ou de telle aultre chose de laquelle l'yssue vous est incogneue et le fruict doubteux.

Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, et si aspre, que celuy qui se dresse sur la

[1] Ta verge et ton bâton m'ont consolé. *Psalm.* XXII, 4.
[2] Croyez-moi, laissons faire aux dieux ; ils savent ce qui nous convient, ce qui peut nous être utile : l'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même. Juv. *Sat.* X, 346.

question du souverain bien de l'homme : duquel, par le calcul de Varro, nasquirent deux cents quatre vingts huict sectes. *Qui autem de summo bono dissentit, de tota philosophiæ ratione disputat*[1].

> Tres mihi convivæ prope dissentire videntur,
> Poscentes vario multum diversa palato :
> Quid dem ? quid non dem ? Renuis tu, quod iubet alter ;
> Quod petis, id sane est invisum acidumque duobus [2] :

nature debvroit ainsi respondre à leurs contestations et à leurs debats. Les uns disent nostre bien estre, loger en la vertu ; d'aultres, en la volupté ; d'aultres, au consentir à nature ; qui en la science, qui à n'avoir point de douleur, qui à ne se laisser emporter aux apparences ; et à fantasie semble retirer cette aultre de l'ancien Pythagoras,

> Nil admirari, prope res est una, Numici,
> Solaque, quæ possit facere et servare beatum [3],

qui est la fin de la secte pyrrhonienne. Aristote attribue à magnanimité n'admirer rien : et disoit Archesilas, les soustenements et l'estat droict et inflexible du iugement, estre les biens ; mais les consentements et applications, estre les vices et les maulx. Il est vray qu'en ce qu'il l'establissoit par axiome certain, il se despartoit du pyrrhonisme. Les pyrrhoniens, quand ils disent que le souverain bien c'est l'*ataraxie*, qui est l'immobilité du iugement, ils ne l'entendent pas dire d'une façon affirmatifve ; mais le mesme bransle de leur ame,

[1] Or, dès qu'on ne s'accorde pas sur le souverain bien, on diffère d'opinion sur toute la philosophie. Cic. *de Finib.* V, 5.

[2] Il me semble voir trois convives de goûts différents : que leur donnerai-je ? que ne leur donnerai-je pas ? Vous refusez ce qu'un autre demande ; et ce que vous voulez déplaît aux deux autres. Hor. *Epist.* II, 2, 61.

[3] Ne rien admirer, Numicius, c'est presque le seul moyen d'assurer son bonheur. Hor. *Epist.* I, 6, 1.

qui leur faict fuyr les precipices, et se mettre à couvert du serein, celuy là mesme leur presente cette fantasie, et leur en faict refuser une aultre.

Combien ie desire que pendant que ie vis, ou quelque aultre, ou Iustus Lipsius, le plus sçavant homme qui nous reste, d'un esprit tres poly et iudicieux, vrayement germain à mon Turnebus, eust et la volonté, et la santé, et assez de repos, pour ramasser en un registre, selon leurs divisions et leurs classes, sincerement et curieusement autant que nous y pouvons veoir, les opinions de l'ancienne philosophie sur le subiect de nostre estre et de nos mœurs, leurs controverses, le credit et suitte des parts, l'application de la vie des aucteurs et sectateurs à leurs preceptes ez accidents memorables et exemplaires : le bel ouvrage et utile que ce seroit !

Au demourant, si c'est de nous que nous tirons le reiglement de nos mœurs, à quelle confusion nous reiectons nous ? car ce que nostre raison nous y conseille de plus vraysemblable, c'est generalement à chascun d'obeir aux lois de son païs, comme porte l'advis de Socrates, inspiré, dict il, d'un conseil divin ; et par là que veult elle dire, sinon que nostre debvoir n'a aultre reigle que fortuite ? La verité doibt avoir un visage pareil et universel : la droicture et la iustice, si l'homme en cognoissoit qui eust corps et veritable essence, il ne l'attacheroit pas à la condition des coustumes de cette contree, ou de celle là ; ce ne seroit pas de la fantasie des Perses ou des Indes que la vertu prendroit sa forme. Il n'est rien subiect à plus continuelle agitation que les loix : depuis que ie suis nay, i'ay veu trois et quatre fois rechanger celles des Anglois nos voysins ; non seulement en subiect politique, qui est celuy qu'on veult dis-

penser de constance, mais au plus important subiect qui puisse estre, à sçavoir de la religion : dequoy i'ay honte et despit, d'autant plus que c'est une nation à laquelle ceulx de mon quartier ont eu aultrefois une si privee accointance, qu'il reste encores en ma maison aulcunes traces de nostre ancien cousinage. Et chez nous icy, i'ay veu telle chose qui nous estoit capitale, devenir legitime ; et nous, qui en tenons d'aultres, sommes à mesme, selon l'incertitude de la fortune guerriere, d'estre un iour criminels de leze maiesté humaine et divine, nostre iustice tumbant à la mercy de l'iniustice, et en l'espace de peu d'annees de possession, prenant une essence contraire. Comment pouvoit ce dieu ancien plus clairement accuser en l'humaine cognoissance l'ignorance de l'estre divin, et apprendre aux hommes que leur religion n'estoit qu'une piece de leur invention propre à lier leur societé, qu'en declarant, comme il feit à ceulx qui en recherchoient l'instruction de son trepied, « Que le vray culte à chascun estoit celuy qu'il trouvoit observé par l'usage du lieu où il estoit ? » O Dieu ! quelle obligation n'avons nous à la benignité de nostre souverain Createur, pour avoir desniaisé nostre creance de ces vagabondes et arbitraires devotions, et l'avoir logee sur l'eternelle base de sa saincte parole ! Que nous dira doncques en cette necessité la philosophie ? « Que nous suyvions les loix de nostre païs : » c'est à dire, cette mer flottante des opinions d'un peuple ou d'un prince, qui me peindront la iustice d'autant de couleurs, et la reformeront en autant de visages, qu'il y aura en eulx de changements de passion : ie ne puis pas avoir le iugement si flexible. Quelle bonté est ce, que ie veoyoy hier en credit, et demain ne l'estre plus, et que le traiect d'une riviere faict crime ?

Quelle verité est ce que ces montaignes bornent, mensonge au monde qui se tient au delà ?

Mais ils sont plaisants, quand pour donner quelque certitude aux loix, ils disent qu'il y en a aulcunes fermes, perpetuelles et immuables, qu'ils nomment naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence ; et de celles là, qui en faict le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins : signe que c'est une marque aussi doubteuse que le reste. Or ils sont si desfortunez (car comment puis ie nommer cela, sinon desfortune, que d'un nombre de loix si infiny, il ne s'en rencontre pas au moins une que la fortune et temerité du sort ayt permis estre universellement receue par le consentement de toutes les nations ?) ils sont, dis ie, si miserables, que de ces trois ou quatre loix choisies, il n'en y a une seule qui ne soit contredicte et desadvouee, non par une nation, mais par plusieurs. Or c'est la seule enseigne vraysemblable par laquelle ils puissent argumenter aulcunes loix naturelles, que l'université de l'approbation : car ce que nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'ensuyvrions sans doubte d'un commun consentement ; et non seulement toute nation, mais tout homme particulier, ressentiroit la force et la violence que luy feroit celuy qui le vouldroit poulser au contraire de cette loy. Qu'ils m'en monstrent, pour veoir, une de cette condition. Protagoras et Ariston ne donnoient aultre essence à la iustice des loix, que l'auctorité et opinion du legislateur ; et que cela mis à part, le bon et l'honneste perdoient leurs qualitez, et demeuroient des noms vains de choses indifferentes : Thrasymachus, en Platon, estime qu'il n'y a point d'aultre droict que la commodité du superieur. Il n'est chose en quoy

le monde soit si divers qu'en coustumes et loix : telle chose est icy abominable, qui apporte recommendation ailleurs, comme en Lacedemone la subtilité de desrobber; les mariages entre les proches sont capitalement deffendus entre nous, ils sont ailleurs en honneur :

> Gentes esse feruntur,
> In quibus et nato genitrix, et nata parenti
> Iungitur, et pietas geminato crescit amore [1];

le meurtre des enfants, meurtre des peres, communication de femmes, traficque de voleries, licence à toutes sortes de voluptez, il n'est rien en somme si extreme qui ne se treuve receu par l'usage de quelque nation.

Il est croyable qu'il y a des loix naturelles, comme il se veoid ez aultres creatures : mais en nous elles sont perdues ; cette belle raison humaine s'ingerant par tout de maistriser et commander, brouillant et confondant le visage des choses, selon sa vanité et inconstance : *nihil itaque amplius nostrum est ; quod nostrum dico, artis est* [2]. Les subiects ont divers lustres et diverses considerations ; c'est de là que s'engendre principalement la diversité d'opinions : une nation regarde un subiect par un visage, et s'arreste à celuy là ; l'aultre, par un aultre.

Il n'est rien si horrible à imaginer que de manger son pere : les peuples qui avoient anciennement cette coustume, la prenoient toutesfois pour tesmoignage de pieté et de bonne affection, cherchants par là à donner à leurs progeniteurs la

[1] Il est, dit-on, des peuples où la mère s'unit à son fils, la fille à son père, et où l'amour resserre les liens sacrés de la nature. Ovide, *Métam.* X, 331.

[2] Il ne reste plus rien qui soit véritablement nôtre : ce que j'appelle nôtre, n'est qu'une production de l'art.

plus digne et honnorable sepulture ; logeants en eulx mesmes et comme en leurs moëlles les corps de leurs peres et leurs reliques ; les vivifiants aulcunement et regenerants par la transmutation en leur chair vifve, au moyen de la digestion et du nourrissement : il est aysé à considerer quelle cruauté et abomination c'eust esté à des hommes abbruvez et imbus de cette superstition, de iecter la despouille des parents à la corruption de la terre, et nourriture des bestes et des vers.

Lycurgus considera au larrecin la vivacité, diligence, hardiesse et adresse qu'il y a à surprendre quelque chose de son voysin, et l'utilité qui revient au public que chascun en regarde plus curieusement à la conservation de ce qui est sien ; et estima que de cette double institution à assaillir et à deffendre, il s'en tiroit du fruict à la discipline militaire (qui estoit la principale science et vertu à quoy il vouloit duire cette nation) de plus grande consideration que n'estoit le desordre et l'iniustice de se prevaloir de la chose d'aultruy.

Dionysius le tyran offrit à Platon une robbe à la mode de Perse, longue, damasquinee et parfumee ; Platon la refusa, disant qu'estant nay homme, il ne se vestiroit pas volontiers de robbe de femme : mais Aristippus l'accepta, avecques cette response, « Que nul accoustrement ne pouvoit corrompre un chaste courage. » Ses amis tansoient sa lascheté de prendre si peu à cœur que Dionysius luy eust craché au visage : « Les pescheurs, dict il, souffrent bien d'estre baignés des ondes de la mer, depuis la teste iusqu'aux pieds, pour attraper un gouion. » Diogenes lavoit ses choulx, et le voyant passer : « Si tu sçavois vivre de choulx, tu ne ferois pas la court à un tyran ; » à quoy Aristippus : « Si tu sçavois vivre entre les hommes, tu ne laverois

pas des choulx. » Voylà comment la raison fournit d'apparence à divers effects : c'est un pot à deux anses, qu'on peult saisir à gauche et à dextre :

> Bellum, o terra hospita, portas :
> Bello armantur equi ; bellum hæc armenta minantur.
> Sed tamen idem olim curru succedere sueti
> Quadrupedes, et frena iugo concordia ferre :
> Spes est pacis [1].

On preschoit Solon de n'espandre pour la mort de son fils des larmes impuissantes et inutiles : « Et c'est pour cela, dict il, que plus iustement ie les espans, qu'elles sont inutiles et impuissantes. » La femme de Socrates rengregeoit son dueil par telle circonstance : « Oh ! qu'iniustement le font mourir ces meschants iuges ! — Aimerois tu doncques mieulx que ce feust iustement ? » luy repliqua il. Nous portons les aureilles percees ; les Grecs tenoient cela pour une marque de servitude. Nous nous cachons pour iouyr de nos femmes ; les Indiens le font en publicque. Les Scythes immoloient les estrangieres en leurs temples ; ailleurs les temples servent de franchise :

> Inde furor vulgi, quod numina vicinorum
> Odit quisque locus, quum solos credat habendos
> Esse deos, quos ipse colit [2].

I'ay ouy parler d'un iuge, lequel, où il rencontroit un aspre conflict entre Bartolus et Baldus, et quelque matiere agitee de plusieurs contrarietez, mettoit en marge de son livre, « Question pour

[1] Est-ce donc la guerre que tu nous offres, ô rive hospitalière ? C'est pour la guerre qu'on arme les coursiers ; c'est la guerre que nous présagent ces fiers animaux. Mais quelquefois aussi on les attelle à un char, et le frein les habitue à marcher ensemble sous le même joug : j'espère encore la paix. VIRG. *Énéide*, III, 539.

[2] Il règne entre certains peuples une haine furieuse, parce que les uns adorent des dieux que les autres détestent, et que chacun pense qu'il n'y a de dieux que les siens. JUVÉNAL, XV, 37.

l'amy : » c'est à dire que la verité estoit si embrouillee et debattue, qu'en pareille cause il pourroit favoriser celle des parties que bon luy sembleroit. Il ne tenoit qu'à faulte d'esprit et de suffisance, qu'il ne peust mettre par tout, « Question pour l'amy : » les advocats et les iuges de nostre temps treuvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur semble. A une science si infinie, dependant de l'auctorité de tant d'opinions, et d'un subiect si arbitraire, il ne peult estre qu'il n'en naisse une confusion extreme de iugements ; aussi n'est il gueres si clair procez auquel les advis ne se treuvent divers : ce qu'une compaignie a iugé, l'aultre le iuge au contraire, et elle mesme au contraire une aultre fois. Dequoy nous veoyons des exemples ordinaires, par cette licence, qui tache merveilleusement la cerimonieuse auctorité et lustre de nostre iustice, de ne s'arrester aux arrests, et courir des uns aux aultres iuges pour decider d'une mesme cause.

Quant à la liberté des opinions philosophiques touchant le vice et la vertu, c'est chose où il n'est besoing de s'estendre, et où il se treuve plusieurs advis qui valent mieulx teus, que publiez aux foibles esprits. Arcesilaus disoit n'estre considerable en la paillardise de quel costé et par où on le feust. *Et obscœnas voluptates, si natura requirit, non genere, aut loco, aut ordine, sed forma, ætate, figura metiendas, Epicurus putat... Ne amores quidem sanctos a sapiente alienos esse arbitrantur... Quæramus, ad quam usque ætatem iuvenes amandi sint*[1]. Ces deux derniers lieux stoïques, et sur ce

[1] A l'égard des plaisirs obscènes, Épicure pense que, si la nature les demande, il faut moins s'arrêter à la naissance et au rang, qu'à l'âge et à la figure. Cic. *Tusc. quæst.* V, 33. — Les

propos, le reproche de Dicæarchus à Platon mesme, monstrent combien la plus saine philosophie souffre de licences esloingnees de l'usage commun, et excessifves.

Les loix prennent leur auctorité de la possession et de l'usage ; il est dangereux de les ramener à leur naissance : elles grossissent et s'anoblissent en roulant, comme nos rivieres ; suyvez les contremont iusques à leur source, ce n'est qu'un petit sourgeon d'eau à peine recognoissable, qui s'enorgueillit ainsin et se fortifie en vieillissant. Voyez les anciennes considerations qui ont donné le premier bransle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'honneur et de reverence ; vous les trouverez si legieres et si delicates, que ces gents icy, qui poisent tout et le rameinent à la raison, et qui ne receoivent rien par auctorité et à credit, il n'est pas merveille s'ils ont leurs iugements souvent tres esloingnez des iugements publicques. Gents qui prennent pour patron l'image premiere de nature, il n'est pas merveille si, en la pluspart de leurs opinions, ils gauchissent la voye commune : comme, pour exemple, peu d'entre eulx eussent approuvé les conditions contrainctes de nos mariages ; et la pluspart ont voulu les femmes communes, et sans obligation : ils refusoient nos cerimonies. Chrysippus disoit qu'un philosophe fera une douzaine de culebutes en publicque, voire sans hault de chausses, pour une douzaine d'olives ; à peine eust il donné advis à Clisthenes de refuser la belle Agariste, sa fille, à Hippoclides, pour luy avoir veu faire l'arbre fourché sur une table. Metrocles lascha un peu

stoïciens ne pensent pas que des amours saintement réglés soient interdits au sage. Cic. *de Finib. bonor. et mal.* III, 20. — Voyons (*disent les stoïciens*) jusqu'à quel âge on doit aimer les jeunes gens. Sénèque, *Epist.* 123.

indiscrettement un pet, en disputant, en presence de son eschole, et se tenoit en sa maison caché de honte ; iusques à ce que Crates le feut visiter ; et adioustant à ses consolations et raisons l'exemple de sa liberté, se mettant à peter à l'envy avecques luy, il luy osta ce scrupule, et de plus, le retira à sa secte stoïque, plus franche, de la secte peripatetique, plus civile, laquelle iusques lors il avoit suyvy. Ce que nous appelons Honnesteté, de n'oser faire à descouvert ce qui nous est honneste de faire à couvert, ils l'appelloient Sottise ; et de faire le fin à taire et desadvouer ce que nature, coustume et nostre desir publient et proclament de nos actions, ils l'estimoient Vice : et leur sembloit, Que c'estoit affoler les mysteres de Venus que de les oster du retiré sacraire de son temple, pour les exposer à la veue du peuple ; et Que tirer ses ieux hors du rideau, c'estoit les perdre : c'est chose de poids que la honte ; la recelation, reservation, circonscription, parties de l'estimation : Que la volupté tres ingenieusement faisoit instance, sous le masque de la vertu, de n'estre prostituee au milieu des quarrefours, foulee des pieds et des yeulx de la commune, trouvant à dire la dignité et commodité de ses cabinets accoustumez. De là disent aulcuns que d'oster les bordels publicques, c'est non seulement espandre par tout la paillardise qui estoit assignee à ce lieu là ; mais encore aiguillonner les hommes vagabonds et oysifs à ce vice, par la mal aysance :

Mœchus es Aufidiæ, qui vir, Scævine, fuisti :
Rivalis fuerat qui tuus, ille vir est.
Cur aliena placet tibi, quæ tua non placet uxor ?
Numquid securus non potes arrigere [1] ?

[1] Jadis mari d'Aufidia, Scévinus, te voilà son galant, aujourd'hui qu'elle est la femme de ton rival. Elle te déplaisait quand

Cette experience se diversifie en mille exemples :

> Nullus in urbe fuit tota, qui tangere vellet
> Uxorem gratis, Cæciliane, tuam,
> Dum licuit : sed nunc, positis custodibus, ingens
> Turba fututorum est. Ingeniosus homo es [1].

On demanda à un philosophe qu'on surprit à mesme, « ce qu'il faisoit : » il respondit tout froidement, « Ie plante un homme ; » ne rougissant non plus d'estre rencontré en cela, que si on l'eust trouvé plantant des aulx.

C'est, comme i'estime, d'une opinion tendre, respectueuse, qu'un grand et religieux auctеur tient cette action si necessairement obligee à l'occultation et à vergongne, qu'en la licence des embrassements cyniques il ne se peult persuader que la besongne en veinst à sa fin, ains qu'elle s'arrestoit à representer des mouvements lascifs seulement, pour maintenir l'impudence de la profession de leur eschole ; et que pour eslancer ce que la honte avoit contrainct et retiré, il leur estoit encores aprez besoing de chercher l'umbre. Il n'avoit pas veu assez avant en leur desbauche : car Diogenes exerceant en public sa masturbation, faisoit souhait, en presence du peuple assistant, « de pouvoir ainsi saouler son ventre en le frottant. » A ceulx qui luy demandoient pourquoy il ne cherchoit lieu plus commode à manger qu'en pleine rue : « C'est, respondoit il, que i'ay faim en pleine rue. » Les femmes philosophes qui se mesloient à leur secte, se mesloient aussi à leur personne, en

elle était à toi : d'où vient qu'elle te plaît depuis qu'elle est à un autre ? Es-tu donc impuissant dès que tu n'as rien à craindre ? MARTIAL, III, 70.

[1] Dans toute la ville, ô Cécilianus ! il ne s'est trouvé personne qui voulût *gratis* approcher de ta femme, tant qu'on en avait la liberté ; mais depuis que tu la fais garder, les amants l'assiègent : tu es un homme ingénieux ! MARTIAL, I, 74.

tout lieu, sans discretion ; et Hipparchia ne feut receue en la societé de Crates, qu'à condition de suyvre en toutes choses les uz et coustumes de sa reigle. Ces philosophes icy donnoient extreme prix à la vertu, et refusoient toutes aultres disciplines que la morale : si est ce qu'en toutes actions ils attribuoient la souveraine auctorité à l'eslection de leur sage, et au dessus des loix ; et n'ordonnoient aux voluptez aultre bride, que la moderation et la conservation de la liberté d'aultruy.

Heraclitus et Protagoras, de ce que le vin semble amer au malade, et gratieux au sain ; l'aviron tortu dans l'eau, et droict à ceulx qui le veoyent hors de là, et de pareilles apparences contraires qui se treuvent aux subiects, argumenterent que touts subiects avoient en eulx les causes de ces apparences ; et qu'il y avoit au vin quelque amertume qui se rapportoit au goust du malade ; en l'aviron, certaine qualité courbe se rapportant à celuy qui le regarde dans l'eau, et ainsi de tout le reste : qui est dire que tout est en toutes choses, et par consequent rien en aulcune ; car rien n'est, où tout est.

Cette opinion me ramentoit l'experience que nous avons, qu'il n'est aulcun sens ny visage, ou droict, ou amer, ou doulx, ou courbe, que l'esprit humain ne treuve aux escripts qu'il entreprend de fouiller : en la parole la plus nette, pure et parfaicte qui puisse estre, combien de faulseté et de mensonge a lon faict naistre ! quelle heresie n'y a trouvé des fondements assez et tesmoignages pour entreprendre et pour se maintenir ? C'est pour cela que les aucteurs de telles erreurs ne se veulent iamais despartir de cette preuve du tesmoignage de l'interpretation des mots. Un personnage de dignité, me

voulant approuver par auctorité cette queste de la pierre philosophale où il est tout plongé, m'allegua dernierement cinq ou six passages de la Bible sur lesquels il disoit s'estre premierement fondé pour la descharge de sa conscience (car il est de profession ecclesiastique) ; et à la verité l'invention n'en estoit pas seulement plaisante, mais encores bien proprement accommodee à la deffense de cette belle science.

Par cette voye se gaigne le credit des fables divinatrices : il n'est prognosticqueur, s'il a cette auctorité qu'on le daigne feuilleter, et rechercher curieusement touts les plis et lustres de ses paroles, à qui on ne fasse dire tout ce qu'on vouldra, comme aux sibylles ; il y a tant de moyens d'interpretation, qu'il est mal aysé que, de biais ou de droict fil, un esprit ingenieux ne rencontre en tout subiect quelque air qui luy serve à son poinct : pourtant se treuve un style nubileux et doubteux en si frequent et ancien usage. Que l'aucteur puisse gaigner cela, d'attirer et embesongner à soy la posterité, ce que non seulement la suffisance, mais autant, ou plus, la faveur fortuite de la matiere peult gaigner ; qu'au demourant il se presente, par bestise, ou par finesse, un peu obscurement et diversement ; ne luy chaille : nombre d'esprits, le beluttants et secouants, en exprimeront quantité de formes, ou selon, ou à costé, ou au contraire de la sienne, qui luy feront toutes honneur ; il se verra enrichy des moyens de ses disciples, comme les regents du landy. C'est ce qui a faict valoir plusieurs choses de neant, qui a mis en credit plusieurs escripts, et les a chargez de toute sorte de matiere qu'on a voulu ; une mesme chose recevant mille et mille, et autant qu'il nous plaist d'images et considerations diverses.

Est il possible qu'Homere ayt voulu dire tout ce qu'on luy faict dire ; et qu'il se soit presté à tant et si diverses figures, que les theologiens, legislateurs, capitaines, philosophes, toute sorte de gents qui traictent sciences, pour diversement et contrairement qu'ils les traictent, s'appuyent de luy, s'en rapportent à luy ? maistre general à touts offices, ouvrages, et artisans ; general conseiller à toutes entreprinses : quiconque a eu besoing d'oracles et de predictions, en y a trouvé pour son faict. Un personnage sçavant, et de mes amis, c'est merveille quels rencontres et combien admirables il y faict naistre en faveur de nostre religion ; et ne se peult ayseement despartir de cette opinion, que ce ne soit le desseing d'Homere ; si luy est cet aucteur aussi familier qu'à homme de nostre siecle : et ce qu'il treuve en faveur de la nostre, plusieurs anciennement l'avoient trouvé en faveur des leurs. Veoyez demener et agiter Platon : chascun s'honnorant de l'appliquer à soy, le couche du costé qu'il veult ; on le promeine et l'insere à toutes les nouvelles opinions que le monde receoit ; et le differente lon à soy mesme, selon le different cours des choses ; l'on faict desadvouer à son sens les mœurs licites en son siecle, d'autant qu'elles sont illicites au nostre : tout cela vifvement et puissamment, autant qu'est puissant et vif l'esprit de l'interprete. Sur ce mesme fondement qu'avoit Heraclitus et cette sienne sentence, « Que toutes choses avoient en elles les visages qu'on y trouvoit, » Democritus en tiroit une toute contraire conclusion, c'est « Que les subiects n'avoient du tout rien de ce que nous y trouvions ; » et de ce que le miel estoit doulx à l'un et amer à l'aultre, il argumentoit qu'il n'estoit ny doulx ny amer. Les pyrrhoniens diroient, qu'ils ne sçavent s'il est doulx ou

amer, ou ny l'un ny l'aultre, ou touts les deux; car ceulx cy gaignent tousiours le hault poinct de la dubitation. Les cyrenayens tenoient que rien n'estoit perceptible par le dehors, et que cela estoit seulement perceptible qui nous touchoit par l'interne attouchement, comme la douleur et la volupté; ne recognoissants ny ton, ny couleur, mais certaines affections seulement qui nous en venoient; et que l'homme n'avoit aultre siege de son iugement. Protagoras estimoit « estre vray à chascun ce qui semble à chascun. » Les epicuriens logent aux sens tout iugement, et en la notice des choses, et en la volupté. Platon a voulu, le iugement de la verité, et la verité mesme, retiree des opinions et des sens, appartenir à l'esprit et à la cogitation.

Ce propos m'a porté sur la consideration des sens, ausquels gist le plus grand fondement et preuve de nostre ignorance. Tout ce qui se cognoist, il se cognoist sans doubte par la faculté du cognoissant; car puis que le iugement vient de l'operation de celuy qui iuge, c'est raison que cette operation il la parface par ses moyens et volonté, non par la contraincte d'aultruy, comme il adviendroit si nous cognoissions les choses par la force et selon la loy de leur essence. Or toute cognoissance s'achemine en nous par les sens ; ce sont nos maistres :

Via qua munita fidei
Proxima fert humanum in pectus, templaque mentis [1];

la science commence par eulx, et se resoult en eulx. Aprez tout, nous ne sçaurions non plus qu'une pierre, si nous ne sçavions qu'il y a son, odeur, lumiere, saveur, mesure, poids, mollesse, dureté, aspreté, couleur, polisseure, largeur, profondeur :

[1] Ce sont les voies par lesquelles l'évidence pénètre dans le sanctuaire de l'esprit humain. LUCRÈCE, V, 103.

voylà le plan et les principes de tout le bastiment de nostre science ; et selon aulcuns, Science n'est rien aultre chose que Sentiment. Quiconque me peult poulser à contredire les sens, il me tient à la gorge ; il ne me sçauroit faire reculer plus arriere : les sens sont le commencement et la fin de l'humaine cognoissance :

> Invenies primis ab sensibus esse creatam
> Notitiam veri ; neque sensus posse refelli...
> Quid maiore fide porro, quam sensus, haberi
> Debet [1] ?

Qu'on leur attribue le moins qu'on pourra, tousiours faudra il leur donner cela, que par leur voye et entremise, s'achemine toute nostre instruction. Cicero dict que Chrysippus ayant essayé de rabbattre de la force des sens et de leur vertu, se representa à soy mesme des arguments au contraire, et des oppositions si vehementes, qu'il n'y peut satisfaire : sur quoy Carneades, qui maintenoit le contraire party, se vantoit de se servir des armes mesmes et paroles de Chrysippus pour le combattre, et s'escrioit à cette cause contre luy : « O miserable, ta force t'a perdu ! » Il n'est aulcun absurde, selon nous, plus extreme, que de maintenir que le feu n'eschauffe point, que la lumiere n'esclaire point, qu'il n'y a point de pesanteur au fer ny de fermeté, qui sont notices que nous apportent les sens ; ny creance ou science en l'homme qui se puisse comparer à celle là en certitude.

La première consideration que i'ay sur le subiect des sens, est que ie mets en doubte que l'homme soit pourveu de touts sens naturels. Ie veoy plu-

[1] Vous serez convaincu que la connaissance de la vérité nous vient primitivement des sens, et qu'on ne peut en récuser le témoignage. Quel autre guide mérite plus notre confiance ? LUCRÈCE, IV, 479, 483.

sieurs animaulx qui vivent une vie entiere et parfaicte, les uns sans la veue, aultres sans l'ouye : qui sçait si, à nous aussi, il ne manque pas encores un, deux, trois, et plusieurs aultres sens ? Car s'il en manque quelqu'un, nostre discours n'en peult descouvrir le default. C'est le privilege des sens d'estre l'extreme borne de nostre appercevance : il n'y a rien au delà d'eulx qui nous puisse servir à les descouvrir ; voire ny l'un des sens ne peult descouvrir l'aultre :

> An poterunt oculos aures reprehendere ? an aures
> Tactus ? an hunc porro tactum sapor arguet oris ?
> An confutabunt nares, oculive revincent [1] ?

ils font trestouts la ligne extreme de nostre faculté :

> Seorsum cuique potestas
> Divisa est, sua vis cuique est [2].

Il est impossible de faire concevoir à un homme naturellement aveugle, qu'il n'y veoid pas ; impossible de luy faire desirer la veue et regretter son default : parquoy nous ne debvons prendre aulcune asseurance de ce que nostre ame est contente et satisfaicte de ceulx que nous avons ; veu qu'elle n'a pas dequoy sentir en cela sa maladie et son imperfection, si elle y est. Il est impossible de dire chose à cet aveugle, par discours, argument, ny similitude, qui loge en son imagination aulcune apprehension de lumiere, de couleur, et de veue : il n'y a rien plus arriere qui puisse poulser le sens en evidence. Les aveugles nayz qu'on veoid desirer à veoir, ce n'est pas pour entendre ce qu'ils demandent : ils ont apprins de nous qu'ils ont à

[1] L'ouïe pourra-t-elle rectifier la vue, et le toucher l'ouïe ? le goût nous préservera-t-il des surprises du tact ? l'odorat et la vue pourront-ils le réformer ? LUCRÈCE, IV, 487.

[2] Chacun d'eux a sa puissance à part et sa force particulière. ID. *ibid.* v. 491.

dire quelque chose, qu'ils ont quelque chose à desirer qui est en nous, laquelle ils nomment bien, et ses effects et consequences ; mais ils ne sçavent pourtant pas que c'est, ny ne l'apprehendent ny prez ny loing.

I'ay veu un gentilhomme de bonne maison, aveugle nay, au moins aveugle de tel aage qu'il ne sçait que c'est que de veue : il entend si peu ce qui luy manque, qu'il use et se sert comme nous des paroles propres au veoir, et les applique d'une mode toute sienne et particuliere. On lui presentoit un enfant duquel il estoit parrain ; l'ayant prins entre ses bras : « Mon Dieu, dict il, le bel enfant ! qu'il le faict beau veoir ! qu'il a le visage gay ! » Il dira, comme l'un d'entre nous : « Cette salle a une belle veue ; il faict clair ; il faict beau soleil. » Il y a plus : car, parce que ce sont nos exercices que la chasse, la paulme, la bute, et qu'il l'a ouy dire, il s'y affectionne, s'y empesche, et croit y avoir la mesme part que nous y avons : il s'y picque et s'y plaist ; et ne les receoit pourtant que par les aureilles. On luy crie que voylà un lievre, quand on est en quelque belle splanade où il puisse picquer ; et puis on luy dict encores que voylà un lievre prins : le voylà aussi fier de sa prinse, comme il oit dire aux aultres qu'ils le sont. L'esteuf, il le prend à la main gauche, et le poulse à tout sa raquette : de la arquebuse, il en tire à l'adventure, et se paye de ce que ses gents luy disent qu'il est ou hault ou costier.

Que sçait on si le genre humain faict une sottise pareille, à faulte de quelque sens, et que par ce default la pluspart du visage des choses nous soit caché ? Que sçait on si les difficultez que nous trouvons en plusieurs ouvrages de nature viennent de là ? et si plusieurs effects des animaulx,

qui excedent nostre capacité, sont produicts par la faculté de quelque sens que nous ayons à dire ? et si aulcuns d'entre eux ont une vie plus pleine par ce moyen, et plus entiere que la nostre ? Nous saisissons la pomme quasi par touts nos sens ; nous y trouvons de la rougeur, de la polisseure, de l'odeur et de la doulceur : oultre cela, elle peult avoir d'aultres vertus, comme d'asseicher ou restreindre, ausquelles nous n'avons point de sens qui se puisse rapporter. Les proprietez que nous appellons occultes en plusieurs choses, comme à l'aimant d'attirer le fer, n'est il pas vraysemblable qu'il y a des facultez sensitifves en nature propres à les iuger et à les apperceveoir, et que le default de telles facultez nous apporte l'ignorance de la vraye essence de telles choses ? C'est, à l'adventure, quelque sens particulier qui descouvre aux coqs l'heure du matin et de minuict, et les esmeut à chanter ; qui apprend aux poules, avant tout usage et experience, de craindre un esparvier, et non une oye ny un paon, plus grandes bestes ; qui advertit les poulets de la qualité hostile qui est au chat contre eulx, et à ne se desfier du chien ; s'armer contre le miaulement, voix aulcunement flatteuse, non contre l'abbayer, voix aspre et querelleuse ; aux freslons, aux fourmis, et aux rats, de choisir tousiours le meilleur fromage et la meilleure poire, avant que d'y avoir tasté ; et qui achemine le cerf, l'elephant, le serpent, à la cognoissance de certaine herbe propre à leur guarison. Il n'y a sens qui n'ayt une grande domination, et qui n'apporte par son moyen un nombre infiny de cognoissances. Si nous avions à dire l'intelligence des sons, de l'harmonie et de la voix, cela apporteroit une confusion inimaginable à tout le reste de nostre science : car oultre ce

qui est attaché au propre effect de chasque sens, combien d'arguments, de consequences et de conclusions tirons nous aux aultres choses, par la comparaison d'un sens à l'aultre ! Qu'un homme entendu imagine l'humaine nature produicte originellement sans la veue, et discoure combien d'ignorance et de trouble luy apporteroit un tel default, combien de tenebres et d'aveuglement en nostre ame ; on verra par là combien nous importe à la cognoissance de la verité, la privation d'un aultre tel sens, ou de deux, ou de trois, si elle est en nous. Nous avons formé une verité par la consultation et concurrence de nos cinq sens : mais à l'adventure falloit il l'accord de huict ou de dix sens, et leur contribution, pour l'apperceveoir certainement et en son essence.

Les sectes qui combattent la science de l'homme, elles la combattent principalement par l'incertitude et foiblesse de nos sens : car puis que toute cognoissance vient en nous par leur entremise et moyen, s'ils faillent au rapport qu'ils nous font, s'ils corrompent ou alterent ce qu'ils nous charrient du dehors, si la lumiere, qui par eulx s'escoule en nostre ame, est obscurcie au passage, nous n'avons plus que tenir. De cette extreme difficulté sont nees toutes ces fantasies, « Que chasque subiect a en soy tout ce que nous y trouvons ; Qu'il n'a rien de ce que nous y pensons trouver : » et celle des epicuriens, « Que le soleil n'est non plus grand que ce que nostre veue le iuge : »

Quidquid id est, nihilo fertur maiore figura,
Quam, nostris oculis quam cernimus, esse videtur [1] :

« Que les apparences qui representent un corps

[1] Montaigne vient de traduire ces vers. LUCRÈCE, V, 577.

grand à celuy qui en est voysin, et plus petit à celuy qui en est esloigné, sont toutes deux vrayes : »

> Nec tamen hic oculos falli concedimus hilum...
> Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli [1] :

et resoluement, « Qu'il n'y a aulcune tromperie aux sens ; qu'il fault passer à leur mercy, et chercher ailleurs des raisons pour excuser la difference et contradiction que nous y trouvons ; voire inventer toute aultre mensonge et resverie (ils en viennent iusques là), plustost que d'accuser les sens. » Timagoras iuroit que pour presser ou biaiser son œil, il n'avoit iamais apperceu doubler la lumiere de la chandelle, et que cette semblance venoit du vice de l'opinion, non de l'instrument. De toutes les absurditez la plus absurde, aux epicuriens, est desadvouer la force et l'effect des sens :

> Proinde, quod in quoque est his visum tempore, verum est.
> Et si non poterit ratio dissolvere causam,
> Cur ea, quæ fuerint iuxtim quadrata, procul sint
> Visa rotunda ; tamen præstat rationis egentem
> Reddere mendose causas utriusque figuræ,
> Quam manibus manifesta suis emittere quæquam,
> Et violare fidem primam, et convellere tota
> Fundamenta, quibus nixatur vita, salusque :
> Non modo enim ratio ruat omnis ; vita quoque ipsa
> Concidat extemplo, nisi credere sensibus ausis,
> Præcipitesque locos vitare, et cetera quæ sint
> In genere hoc fugienda [2].

---

[1] Nous ne convenons pas pour cela que les yeux se trompent. Ne leur imputons donc pas les erreurs de l'esprit. LUCRÈCE, IV, 380, 387.

[2] Les rapports des sens sont vrais en tout temps. Si la raison ne peut expliquer pourquoi les objets qui sont carrés de près paraissent ronds dans l'éloignement, il vaut mieux, au défaut d'une solution vraie, donner une fausse raison de cette double apparence, que de laisser échapper l'évidence de ses mains, que de détruire tous les principes de la crédibilité, que de ruiner cette base sur laquelle sont fondées notre vie et notre conservation : car ne croyez pas qu'il ne s'agisse que des intérêts

Ce conseil desesperé, et si peu philosophique, ne represente aultre chose, sinon que l'humaine science ne se peult maintenir que par raison desraisonnable, folle et forcenee ; mais qu'encores vault il mieulx que l'homme, pour se faire valoir, s'en serve, et de tout aultre remede tant fantastique soit il, que d'advouer sa necessaire bestise : verité si desadvantageuse. Il ne peult fuyr que les sens ne soient les souverains maistres de sa cognoissance : mais ils sont incertains, et falsifiables à toutes circonstances ; c'est là où il fault battre à oultrance, et si les forces iustes luy faillent, comme elles font, y employer l'opiniastreté, la temerité, l'impudence. Au cas que ce que disent les epicuriens soit vray, à sçavoir, « Que nous n'avons pas de science, si les apparences des sens sont faulses ; » et que ce que disent les stoïciens soit vray aussi, « Que les apparences des sens sont si faulses, qu'elles ne nous peuvent produire aulcune science : » nous conclurons, aux despens de ces deux grandes sectes dogmatistes, Qu'il n'y a point de science.

Quant à l'erreur et incertitude de l'operation des sens, chascun s'en peult fournir autant d'exemples qu'il lui plaira : tant les faultes et tromperies qu'ils nous font sont ordinaires. Au retentir d'un valon, le son d'une trompette semble venir devant nous, qui vient d'une lieue derriere :

> Exstantesque procul medio de gurgite montes,
> Classibus inter quos liber patet exitus, iidem
> Apparent, et longe divolsi licet, ingens
> Insula coniunctis tamen ex his una videtur...
> Et fugere ad puppim colles campique videntur,
> Quos agimus præter navim, velisque volamus...

---

de la raison ; la vie elle-même ne se conserve qu'en évitant, sur le rapport des sens, les précipices et les autres objets nuisibles. LUCRÈCE, IV, 500.

Ubi in medio nobis equus acer obhæsit
Flumine, equi corpus transversum ferre videtur
Vis, et in adversum flumen contrudere raptim [1] :

A manier une balle d'arquebuse soubs le second doigt, celuy du milieu estant entrelassé par dessus, il fault extremement se contraindre pour advouer qu'il n'y en ait qu'une, tant le sens nous en represente deux. Car que les sens soient maintesfois maistres du discours, et le contraignent de recevoir des impressions qu'il sçait et iuge estre faulses, il se veoid à touts coups. Ie laisse à part celuy de l'attouchement, qui a ses functions plus voysines, plus vifves et substantielles, qui renverse tant de fois, par l'effect de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces belles resolutions stoïques, et contrainct de crier au ventre celuy qui a estably en son ame ce dogme avecques toute resolution, « Que la cholique, comme toute aultre maladie et douleur, est chose indifferente, n'ayant la force de rien rabbattre du souverain bonheur et felicité en laquelle le sage est logé par sa vertu ; » il n'est cœur si mol, que le son de nos tabourins et de nos trompettes n'eschauffe, ny si dur, que la doulceur de la musique n'esveille et ne chatouille ; ny ame si revesche, qui ne se sente touchee de quelque reverence à considerer cette vastité sombre de nos eglises, la diversité d'ornements et ordre de nos cerimonies, et ouyr le son devotieux de nos orgues,

[1] Une chaîne de montagnes élevées au-dessus de la mer, entre lesquelles des flottes entières trouveraient un libre passage, ne nous paraissent de loin qu'une même masse ; et quoique très distantes l'une de l'autre, elles se réunissent à l'œil sous l'aspect d'une grande île. Les collines et les campagnes que nous côtoyons, en naviguant à pleines voiles, semblent fuir vers la poupe... Si votre coursier s'arrête au milieu d'un fleuve, le cheval vous paraîtra emporté par une force étrangère contre le courant. Lucrèce, IV, 398, 390, 421.

et l'harmonie si posee et religieuse de nos voix : ceulx mesmes qui y entrent avecques mespris sentent quelque frisson dans le cœur, et quelque horreur, qui les met en desfiance de leur opinion. Quant à moy, ie ne m'estime point assez fort pour ouyr en sens rassis des vers d'Horace et de Catulle, chantez d'une voix suffisante par une belle et ieune bouche : et Zenon avoit raison de dire que la voix estoit la fleur de la beaulté. On m'a voulu faire accroire qu'un homme, que touts nous aultres François cognoissons, m'avoit imposé, en me recitant des vers qu'il avoit faicts ; qu'ils n'estoient pas tels sur le papier qu'en l'air, et que mes yeulx en feroient contraire iugement à mes aureilles ; tant la prononciation a de credit à donner prix et façon aux ouvrages qui passent à sa mercy ! Sur quoy Philoxenus ne feut pas fascheux, en ce qu'oyant un liseur donner mauvais ton à quelque sienne composition, il se print à fouler aux pieds et casser de la brique qui estoit à luy, disant : « Ie romps ce qui est à toy, comme tu corromps ce qui est à moy. » A quoy faire, ceulx mesmes qui se sont donné la mort d'une certaine resolution, destournoient ils la face pour ne veoir le coup qu'ils se faisoient donner ? et ceulx qui, pour leur santé, desirent et commandent qu'on les incise et cauterize, pourquoy ne peuvent ils soustenir la veue des apprests, utils et operation du chirurgien ; attendu que la veue ne doibt avoir aulcune participation à cette douleur ? cela, ne sont ce pas propres exemples à verifier l'auctorité que les sens ont sur le discours ? Nous avons beau sçavoir que ces tresses sont empruntees d'un page ou d'un laquay ; que cette rougeur est venue d'Espaigne, et cette blancheur et polisseure, de la mer Oceane ; encores fault il que la veue nous force d'en trouver

le subiect plus aimable et plus agreable, contre toute raison : car en cela il n'y a rien du sien.

Auferimur cultu : gemmis, auroque teguntur
Crimina ; pars minima est ipsa puella sui.
Sæpe, ubi sit quod ames, inter tam multa, requiras :
Decipit hac oculos ægide dives amor [1].

Combien donnent à la force des sens, les poëtes qui font Narcisse esperdu de l'amour de son umbre !

Cunctaque miratur, quibus est mirabilis ipse ;
Se cupit imprudens ; et qui probat, ipse probatur ;
Dumque petit, petitur ; pariterque accendit, et ardet [2] :

et l'entendement de Pygmalion si troublé par l'impression de la veue de sa statue d'yvoire, qu'il l'ayme et la serve pour vifve !

Oscula dat, reddique putat ; sequiturque, tenetque,
Et credit tactis digitos insidere membris ;
Et metuit, pressos veniat ne livor in artus [3].

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clairsemez, qui soit suspendue au hault des tours Nostre Dame de Paris, il verra, par raison evidente, qu'il est impossible qu'il en tumbe, et si ne se sçauroit garder (s'il n'a accoustumé le mestier des couvreurs) que la veue de cette haulteur extreme ne l'espovente et ne le transisse :

[1] Nous sommes séduits par la parure : l'or et les pierreries cachent les défauts ; une jeune fille est la moindre partie de ce qui plaît en elle. Souvent on a peine à trouver ce qu'on aime sous ces riches ornements : c'est l'égide avec laquelle l'amour et l'opulence éblouissent nos yeux. OVIDE, *de Remed. amor.* I, 343.

[2] Il admire ce qu'il a lui-même d'admirable. L'insensé ! il se désire lui-même ; il est l'objet de ses vœux, de ses louanges, et brûle des feux qu'il a lui-même allumés. OVIDE, *Métam.* III, 424.

[3] Il la couvre de baisers, et croit qu'elle y répond ; il la saisit, il l'embrasse ; il se figure que ses membres cèdent à l'impression de ses doigts, et craint d'y laisser une empreinte livide en les serrant trop vivement. OVIDE, *Métam.* X, 256. Il y a dans Ovide, *loquiturque, tenetque.*

car nous avons assez affaire de nous asseurer aux galeries qui sont en nos clochiers, si elles sont façonnees à iour, encores qu'elles soient de pierre ; il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensee. Qu'on iecte une poultre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la fault à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre. I'ay souvent essayé cela en nos montaignes de deçà, et si suis de ceulx qui ne s'effroyent que mediocrement de telles choses, que ie ne pouvoy souffrir la veue de cette profondeur infinie, sans horreur et tremblement de iarrets et de cuisses ; encores qu'il s'en fallust bien ma longueur que ie ne feusse du tout au bord, et n'eusse sceu cheoir si ie ne me feusse porté à escient au dangier. I'y remarquay aussi, quelque haulteur qu'il y eust, que pourveu qu'en cette pente il se presentast un arbre ou bosse de rochier pour soustenir un peu la veue et la diviser, cela nous allege et donne asseurance, comme si c'estoit chose dequoy à la cheute nous peussions recevoir secours ; mais que les precipices couppez et unis, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste : *ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit*[1]; qui est une evidente imposture de la veue. Ce feut pourquoy ce beau philosophe se creva les yeulx, pour descharger l'ame de la desbauche qu'elle en recevoit, et pouvoir philosopher plus en liberté : mais à ce compte, il se debvoit aussi faire estoupper les aureilles, que Theophrastus dict estre le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions

[1] De sorte qu'on ne peut regarder en bas, que la tête ne tourne et que l'esprit ne se trouble. TITE-LIVE, XLIV, 6.

violentes à nous troubler et changer ; et se debvoit priver enfin de touts les aultres sens, c'est à dire de son estre et de sa vie ; car ils ont touts cette puissance de commander nostre discours et nostre ame. *Fit etiam sæpe specie quadam, sæpe vocum gravitate et cantibus, ut pellantur animi vehementius ; sæpe etiam cura et timore*[1]. Les medecins tiennent qu'il y a certaines complexions qui s'agitent, par aulcuns sons et instruments, iusques à la fureur. I'en ay veu qui ne pouvoient ouyr ronger un os soubs leur table, sans perdre patience ; et n'est gueres homme qui ne se trouble à ce bruit aigre et poignant que font les limes en raclant le fer ; comme à ouyr mascher prez de nous, ou ouyr parler quelqu'un qui ayt le passage du gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuvent iusques à la cholere et la haine. Ce fleuteur protocole de Gracchus, qui amollissoit, roidissoit et contournoit la voix de son maistre lorsqu'il haranguoit à Rome, à quoy servoit il, si le mouvement et qualité du son n'avoit force à esmouvoir et alterer le iugement des auditeurs ? Vrayement il y a bien dequoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece, qui se laisse manier et changer au bransle et accidents d'un si legier vent !

Cette mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la receoivent à leur tour ; nostre ame par fois s'en revenche de mesme : ils mentent et se trompent à l'envy. Ce que nous veoyons et oyons, agitez de cholere, nous ne l'oyons pas tel qu'il est :

Et solem geminum, et duplices se ostendere Thebas[2] :

---

[1] Il arrive souvent que tel spectacle, tel son, tel chant, remuent fortement les esprits ; et souvent aussi la douleur et la crainte produisent le même effet. Cic. *de Divinat.* I, 37.

[2] Alors on voit (*comme Penthée*) deux soleils et deux Thèbes. Virg. *Énéide*, IV, 470.

l'object que nous aymons nous semble plus beau qu'il n'est :

> Multimodis igitur pravas turpesque videmus
> Esse in deliciis, summoque in honore vigere [1] ;

et plus laid celuy que nous avons à contrecœur : à un homme ennuyé et affligé, la clarté du iour semble obscurcie et tenebreuse. Nos sens sont non seulement alterez, mais souvent hebetez du tout par les passions de l'ame : combien de choses veoyons nous, que nous n'appercevons pas si nous avons nostre esprit empesché ailleurs !

> In rebus quoque apertis noscere possis,
> Si non advertas animum, proinde esse, quasi omni
> Tempore semotæ fuerint, longeque remotæ [2] :

il semble que l'ame retire au dedans et amuse les puissances des sens. Par ainsin, et le dedans et le dehors de l'homme est plein de foiblesse et de mensonge.

Ceulx qui ont apparié nostre vie à un songe, ont eu de la raison, à l'adventure, plus qu'ils ne pensoient. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veille ; mais si plus mollement et obscurement, non de tant, certes, que la difference y soit comme de la nuict à une clarté vifve ; ouy, comme de la nuict à l'umbre : là elle dort, icy elle sommeille ; plus et moins, ce sont tousiours tenebres, et tenebres cimmeriennes. Nous veillons dormants, et veillants dormons. Ie ne veoy pas si clair dans le sommeil ; mais quant au veiller, ie ne le treuve iamais assez

[1] Souvent nous voyons la laideur et la difformité captiver les cœurs, et fixer les hommages. LUCRÈCE, IV, 1152.

[2] Les corps même les plus exposés à la vue, si l'âme ne s'applique à les observer, sont pour elle comme s'ils en avaient toujours été à une très grande distance. LUCRÈCE, IV, 812.

pur et sans nuage : encores le sommeil, en sa profondeur, endort par fois les songes ; mais nostre veiller n'est iamais si esveillé, qu'il purge et dissipe bien à poinct les resveries, qui sont les songes des veillants, et pires que songes. Nostre raison et nostre ame recevant les fantasies et opinions qui luy naissent en dormant, et auctorisant les actions de nos songes de pareille approbation qu'elle faict celles du iour, pourquoy ne mettons nous en doubte si nostre penser, nostre agir, est pas un aultre songer, et nostre veiller quelque espece de dormir ?

Si les sens sont nos premiers iuges, ce ne sont pas les nostres qu'il fault seuls appeller au conseil ; car en cette faculté, les animaulx ont autant ou plus de droict que nous : il est certain qu'aulcuns ont l'ouye plus aiguë que l'homme, d'aultres la veue, d'aultres le sentiment, d'aultres l'attouchement ou le goust. Democritus disoit que les dieux et les bestes avoient les facultez sensitifves beaucoup plus parfaictes que l'homme. Or entre les effects de leurs sens et les nostres, la difference est extreme : nostre salive nettoye et asseiche nos plaies, elle tue le serpent :

> Tantaque in his rebus distantia, differitasque est,
> Ut quod aliis cibus est, aliis fuat acre venenum.
> Sæpe etenim serpens, hominis contacta saliva,
> Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa [1] :

quelle qualité donnerons nous à la salive ? ou selon nous, ou selon le serpent ? par quel des deux sens verifierons nous sa veritable essence, que nous cherchons ? Pline dict qu'il y a aux Indes certains lievres marins qui nous sont poison, et nous à

[1] Entre ces effets, il y a une telle différence, que ce qui nourrit les uns est pour les autres un poison mortel. Ainsi le serpent, à peine humecté de la salive de l'homme, périt et se dévore lui-même. LUCRÈCE, IV, 638.

eulx, de maniere que du seul attouchement nous les tuons : qui sera veritablement poison, ou l'homme, ou le poisson? à qui en croirons nous, ou au poisson, de l'homme, ou à l'homme, du poisson? Quelque qualité d'air infecte l'homme, qui ne nuit point au bœuf ; quelque aultre, le bœuf, qui ne nuit point à l'homme : laquelle des deux sera, en verité et en nature, pestilente qualité? Ceulx qui ont la iaunisse, ils voient toutes choses iaunastres et plus palles que nous :

> Lurida præterea fiunt, quæcunque tuentur
> Arquati [1] :

ceulx qui ont cette maladie que les medecins nomment *hyposphagma*, qui est une suffusion de sang soubs la peau, veoyent toutes choses rouges et sanglantes. Ces humeurs qui changent ainsi les offices de nostre veue, que sçavons nous si elles predominent aux bestes, et leur sont ordinaires? car nous en veoyons les unes qui ont les yeulx iaunes comme nos malades de iaunisse, d'aultres qui les ont sanglants de rougeur ; à celles là il est vraysemblable que la couleur des obiects paroist aultre qu'à nous : quel iugement des deux sera le vray? car il n'est pas dict que l'essence des choses se rapporte à l'homme seul ; la dureté, la blancheur, la profondeur, et l'aigreur, touchent le service et science des animaulx comme la nostre : nature leur en a donné l'usage comme à nous. Quand nous pressons l'œil, les corps que nous regardons, nous les appercevons plus longs et estendus ; plusieurs bestes ont l'œil ainsi pressé : cette longueur est doncques, à l'adventure, la veritable forme de ce corps, non pas celle que nos yeulx

[1] Tout paraît jaune à ceux qui ont la jaunisse. LUCRÈCE, IV, 533.

luy donnent en leur assiette ordinaire. Si nous serrons l'œil par dessoubs, les choses nous semblent doubles :

> Bina lucernarum florentia lumina flammis...
> Et duplices hominum facies, et corpora bina [1].

Si nous avons les aureilles empeschees de quelque chose, ou le passage de l'ouye resserré, nous recevons le son aultre que nous ne faisons ordinairement : les animaulx qui ont les aureilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'aureille, ils n'oyent par consequent pas ce que nous oyons, et receoivent le son aultre. Nous veoyons aux festes et aux theatres, qu'opposant à la lumiere des flambeaux une vitre teincte de quelque couleur, tout ce qui est en ce lieu nous appert ou vert, ou iaune, ou violet :

> Et volgo faciunt id lutea russaque vela,
> Et ferrugina, quum magnis intenta theatris,
> Per malos volgata trabesque, trementia pendent ;
> Namque ibi consessum caveaï subter, et omnem
> Scenaï speciem, patrum, matrumque, deorumque
> Inficiunt, coguntque suo fluitare colore [2] :

il est vraysemblable que les yeulx des animaulx, que nous veoyons estre de diverse couleur, leur produisent les apparences des corps de mesme leurs yeulx.

Pour le iugement de l'operation des sens, il fauldroit doncques que nous en feussions premierement d'accord avecques les bestes, secondement entre nous

[1] Nous voyons aux lampes une double lumière ; nous voyons les hommes avec deux corps et deux visages. LUCRÈCE, IV, 451.

[2] C'est l'effet que produisent ces voiles jaunes, rouges et bruns qui, suspendus à des poutres, couvrent nos théâtres, et flottent au gré de l'air dans leur vaste enceinte : l'éclat de ces voiles se réfléchit sur les spectateurs ; la scène en est frappée ; les sénateurs, les femmes, les statues des dieux, sont teints d'une lumière mobile. LUCRÈCE, IV, 73.

mesmes ; ce que nous ne sommes aulcunement, et entrons en debat touts les coups de ce que l'un oit, veoid, ou gouste quelque chose aultrement qu'un aultre ; et debattons, autant que d'aultre chose, de la diversité des images que les sens nous rapportent. Aultrement oit et veoid, par la reigle ordinaire de nature, et aultrement gouste un enfant, qu'un homme de trente ans ; et cettuy cy aultrement qu'un sexagenaire : les sens sont aux uns plus obscurs et plus sombres, aux aultres plus ouverts et plus aigus. Nous recevons les choses aultres et aultres, selon que nous sommes, et qu'il nous semble : or nostre sembler estant si incertain et controversé, ce n'est plus miracle si on nous dict que nous pouvons advouer que la neige nous apparoist blanche ; mais que d'establir si de son essence elle est telle et à la verité, nous ne nous en sçaurions respondre : et ce commencement esbranlé, toute la science du monde s'en va necessairement à vau l'eau. Quoy ! que nos sens mesmes s'entr'empeschent l'un l'aultre ? une peincture semble eslevee à la veue, au maniement elle semble plate : dirons nous que le musc soit agreable ou non, qui resiouït nostre sentiment, et offense nostre goust ? Il y a des herbes et des unguents propres à une partie du corps, qui en blecent une aultre : le miel est plaisant au goust, mal plaisant à la veue : ces bagues qui sont entaillees en forme de plumes, qu'on appelle en devise, *Pennes sans fin*, il n'y a œil qui en puisse discerner la largeur, et qui se sceust deffendre de cette piperie, que d'un costé elles n'aillent en eslargissant, et s'appoinctant et estrecissant par l'aultre, mesme quand on les roule autour du doigt ; toutesfois au maniement elles vous semblent equables en largeur et par tout pareilles. Ces personnes qui, pour ayder leur volupté,

se servoient anciennement de mirouers propres à grossir et aggrandir l'obiect qu'ils representent, à fin que les membres qu'ils avoient à employer leur pleussent davantage par cette accroissance oculaire ; auquel des deux sens donnoient ils gaigné, ou à la veue, qui leur representoit ces membres gros et grands à souhait, ou à l'attouchement, qui les leur presentoit petits et desdaignables ? Sont ce nos sens qui prestent au subiect ces diverses conditions, et que les subiects n'en aient pourtant qu'une ? comme nous veoyons du pain que nous mangeons ; ce n'est que pain, mais nostre usage en faict des os, du sang, de la chair, des poils et des ongles :

> Ut cibus in membra atque artus quum diditur omnes,
> Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se [1] ;

l'humeur que succe la racine d'un arbre, elle se faict tronc, feuille et fruict ; et l'air n'estant qu'un, il se faict, par l'application à une trompette, divers en mille sortes de sons : sont ce, dis ie, nos sens qui façonnent de mesme de diverses qualitez ces subiects ? ou s'ils les ont telles ? et sur ce doubte que pouvons nous resouldre de leur veritable essence ? Davantage, puis que les accidents des maladies, de la resverie ou du sommeil, nous font paroistre les choses aultres qu'elles ne paroissent aux sains, aux sages, et à ceulx qui veillent ; n'est il pas vraysemblable que nostre assiette droicte, et nos humeurs naturelles, ont aussi dequoy donner un estre aux choses, se rapportant à leur condition, et les accommoder à soy, comme font les humeurs desreiglees ? et nostre santé aussi capable de leur fournir son visage, comme la

[1] Comme les aliments qui se filtrent dans nos membres, périssent en formant une nouvelle substance. LUCRÈCE, III, 703.

maladie ? Pourquoy n'a le temperé quelque forme des obiects relatifve à soy, comme l'intemperé ; et ne leur imprimera il pareillement son charactere ? le desgousté charge la fadeur au vin ; le sain, la saveur ; l'alteré, la friandise. Or nostre estat accommodant les choses à soy, et les transformant selon soy, nous ne sçavons plus quelles sont les choses en verité ; car rien ne vient à nous que falsifié et alteré par nos sens. Où le compas, l'esquarre et la reigle sont gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, touts les bastiments qui se dressent à leur mesure, sont aussi necessairement manques et defaillants ; l'incertitude de nos sens rend incertain tout ce qu'ils produisent :

Denique ut in fabrica, si prava est regula prima,
Normaque si fallax rectis regionibus exit,
Et libella aliqua si ex parti claudicat hilum ;
Omnia mendose fieri, atque obstipa necessum est,
Prava, cubantia, prona, supina, atque absona tecta ;
Iam ruere ut quædam videantur velle, ruantque
Prodita iudiciis fallacibus omnia primis :
Sic igitur ratio tibi rerum prava necesse est,
Falsaque sit, falsis quæcunque ab sensibus orta est [1].

Au demourant, qui sera propre à iuger de ces differences ? Comme nous disons, aux debats de la religion, qu'il nous fault un iuge non attaché à l'un ny à l'aultre party, exempt de chois et d'affection, ce qui ne se peult parmy des chrestiens : il advient de mesme en cecy ; car s'il est vieil, il ne peult iuger du sentiment de la vieillesse,

[1] Si, dans la construction d'un édifice, l'architecte se sert d'une règle fausse ; si l'équerre s'écarte de la direction perpendiculaire, si le niveau s'éloigne par quelque endroit de sa juste situation, il faut nécessairement que tout le bâtiment soit vicieux, penché, affaissé, sans grâce, sans aplomb, sans proportion ; qu'une partie semble prête à s'écrouler, et que tout s'écroule en effet, pour avoir été d'abord mal conduit. De même, si l'on ne peut compter sur le rapport des sens, tous les jugements seront trompeurs et illusoires. LUCRÈCE, IV, 514.

estant luy mesme partie en ce debat ; s'il est ieune, de mesme ; sain, de mesme ; de mesme, malade, dormant et veillant : il nous fauldroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez, à fin que sans preoccupation de iugement, il iugeast de ces propositions comme à luy indifferentes ; et à ce compte, il nous fauldroit un iuge qui ne feust pas.

Pour iuger des apparences que nous recevons des subiects, il nous fauldroit un instrument iudicatoire ; pour verifier cet instrument, il nous y fault de la demonstration ; pour verifier la demonstration, un instrument : nous voylà au rouet. Puis que les sens ne peuvent arrester nostre dispute, estants pleins eulx mesmes d'incertitude, il fault que ce soit la raison ; aulcune raison ne s'establira sans une aultre raison : nous voylà à reculons iusques à l'infiny. Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangieres, ains elle est conceue par l'entremise des sens ; et les sens ne comprennent pas le subiect estrangier, ains seulement leurs propres passions : et par ainsi la fantasie et apparence n'est pas du subiect, ains seulement de la passion et souffrance du sens ; laquelle passion et subiect sont choses diverses : parquoy qui iuge par les apparences, iuge par chose aultre que le subiect. Et de dire que les passions des sens rapportent à l'ame la qualité des subiects estrangiers, par ressemblance ; comment se peult l'ame et l'entendement asseurer de cette ressemblance, n'ayant de soy nul commerce avecques les subiects estrangiers ? tout ainsi comme, qui ne cognoist pas Socrates, veoyant son pourtraict, ne peult dire qu'il luy ressemble. Or qui vouldroit toutesfois iuger par les apparences ; si c'est par toutes, il est impossible ; car elles s'entr'empeschent par leurs contrarietez et dis-

crepances, comme nous veoyons par experience : sera ce qu'aulcunes apparences choisies reiglent les aultres ? il fauldra verifier cette choisie par une aultre choisie, la seconde par la tierce ; et par ainsi ce ne sera iamais faict. Finalement, il n'y a aulcune constante existence, ny de nostre estre, ny de celuy des obiects ; et nous, et nostre iugement, et toutes choses mortelles, vont coulant et roulant sans cesse : ainsin il ne se peult establir rien de certain de l'un à l'aultre, et le iugeant et le iugé estants en continuelle mutation et bransle.

Nous n'avons aulcune communication à l'estre, parce que toute humaine nature est tousiours au milieu, entre le naistre et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et umbre, et une certaine et debile opinion : et si, de fortune, vous fichez vostre pensee à vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui vouldroit empoigner l'eau ; car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir et empoigner. Ainsi, veu que toutes choses sont subiectes à passer d'un changement en aultre, la raison, qui y cherche une reelle subsistance, se treuve deceue, ne pouvant rien apprehender de subsistant et permanent, parce que tout ou vient en estre et n'est pas encores du tout, ou commence à mourir avant qu'il soit nay. Platon disoit Que les corps n'avoient iamais existence, ouy bien naissance ; estimant que Homere eust faict l'Ocean pere des dieux, et Thetis la mere, pour nous monstrer que toutes choses sont en fluxion, muance et variation perpetuelle ; opinion commune à touts les philosophes avant son temps, comme il dict, sauf le seul Parmenides, qui refusoit mouvement aux choses, de la force duquel il faict grand cas : Pythagoras,

Que toute matiere est coulante et labile : les stoïciens, Qu'il n'y a point de temps present, et que ce que nous appellons present n'est que la ioincture et assemblage du futur et du passé : Heraclitus, Que iamais homme n'estoit deux fois entré en mesme riviere : Epicharmus, Que celuy qui a iadis emprunté de l'argent, ne le doibt pas maintenant ; et que celuy qui cette nuict a esté convié à venir ce matin disner, vient auiourd'huy non convié : attendu que ce ne sont plus eulx, ils sont devenus aultres ; « et qu'il ne se pouvoit trouver une subs-« tance mortelle deux fois en mesme estat : car, « par soubdaineté et legiereté de changement, « tantost elle dissipe, tantost elle rassemble, elle « vient, et puis s'en va ; de façon que ce qui com-« mence à naistre ne parvient iamais iusques à « perfection d'estre, pour autant que ce naistre « n'acheve iamais et iamais n'arreste comme estant « à bout, ains, depuis la semence, va tousiours « se changeant et muant d'un à aultre ; comme « de semence humaine se faict premierement, dans « le ventre de la mere, un fruict sans forme, puis « un enfant formé ; puis estant hors du ventre, « un enfant de mammelle ; aprez il devient garson, « puis consequemment un iouvenceau, aprez un « homme faict, puis un homme d'aage, à la fin « decrepite vieillard ; de maniere que l'aage et « generation subsequente va tousiours desfaisant « et gastant la precedente :

Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius status excipere omnia debet ;
Nec manet ulla sui similis res : omnia migrant,
Omnia commutat natura, et vertere cogit [1].

---

[1] Le temps change la face entière du monde ; un nouvel ordre de choses succède nécessairement au premier : nul être

« Et puis, nous aultres sottement craignons une « espece de mort, là où nous en avons desia passé « et en passons tant d'aultres ; car non seulement, « comme disoit Heraclitus, la mort du feu est « generation de l'air, et la mort de l'air generation « de l'eau ; mais encores plus manifestement le « pouvons nous veoir en nous mesmes : la fleur « d'aage se meurt et passe quand la vieillesse « survient, et la ieunesse se termine en fleur « d'aage d'homme faict, l'enfance en la ieunesse, « et le premier aage meurt en l'enfance, et le iour « d'hier meurt en celuy du iour d'huy, et le iour « d'huy mourra en celuy de demain, et n'y a rien « qui demeure ne qui soit tousiours un ; car qu'il « soit ainsi, si nous demeurons tousiours mesmes « et uns, comment est ce que nous nous esiouïssons « maintenant d'une chose, et maintenant d'une « aultre ? comment est ce que nous aymons choses « contraires ou les haïssons, nous les louons ou « nous les blasmons ? comment avons nous diffe- « rentes affections, ne retenants plus le mesme « sentiment en la mesme pensee ? car il n'est pas « vraysemblable que, sans mutation, nous prenions « aultres passions ; et ce qui souffre mutation ne « demeure pas un mesme ; et s'il n'est pas un « mesme, il n'est doncques pas aussi ; ains, quand « et l'estre tout un, change aussi l'estre simple- « ment, devenant tousiours aultre d'un aultre : « et par consequent se trompent et mentent les « sens de nature, prenants ce qui apparoist pour « ce qui est, à faulte de bien sçavoir que c'est qui « est. Mais qu'est ce doncques qui est veritable- « ment ? ce qui est eternel ; c'est à dire, qui n'a

ne demeure constamment le même ; tout nous atteste les vicissitudes, les révolutions et les métamorphoses continuelles de la nature. LUCRÈCE, V, 826.

« iamais eu de naissance, ny n'aura iamais fin ;
« à qui le temps n'apporte iamais aulcune muta-
« tion : car c'est chose mobile que le temps, et qui
« apparoist comme en umbre, avecques la matiere
« coulante et fluante tousiours, sans iamais de-
« meurer stable ny permanente ; à qui appartiennent
« ces mots, Devant, et Aprez, et A esté, ou Sera,
« lesquels tout de prime face monstrent evidem-
« ment que ce n'est pas chose qui soit ; car ce
« seroit grande sottise, et faulseté toute apparente,
« de dire que cela soit, qui n'est pas encores en
« estre, ou qui desia a cessé d'estre : et quant
« à ces mots, Present, Instant, Maintenant, par
« lesquels il semble que principalement nous
« soustenons et fondons l'intelligence du temps,
« la raison le descouvrant, le destruict tout sur le
« champ ; car elle le fend incontinent, et le partit
« en futur et en passé, comme le voulant veoir
« necessairement desparty en deux. Autant en
« advient il à la nature qui est mesuree, comme
« au temps qui la mesure ; car il n'y a non plus en
« elle rien qui demeure, ne qui soit subsistant, ains
« y sont toutes choses ou nees, ou naissantes, ou
« mourantes. Au moyen dequoy ce seroit peché de
« dire de Dieu, qui est le seul qui Est, que Il fut,
« ou Il sera ; car ces termes là sont des declinai-
« sons, passages ou vicissitudes de ce qui ne peult
« durer ny demeurer en estre : parquoy il fault
« conclure que Dieu seul Est, non point selon aulcune
« mesure du temps, mais selon une eternité immuable
« et immobile, non mesuree par temps, ni subiecte à
« aulcune declinaison ; devant lequel rien n'est, ny
« ne sera aprez, ny plus nouveau ou plus recent ;
« ains un realement Estant, qui, par un seul
« Maintenant, emplit le Tousiours ; et n'y a rien
« qui veritablement soit, que luy seul, sans qu'on

« puisse dire, Il a esté, ou Il sera, sans commence-« ment et sans fin. »

A cette conclusion si religieuse d'une homme païen, ie veulx ioindre seulement ce mot d'un tesmoing de mesme condition, pour la fin de ce long et ennuyeux discours, qui me fourniroit de matiere sans fin : « O la vile chose, dict il, et abiecte, que l'homme, s'il ne s'esleve au dessus de l'humanité ! » Voylà un bon mot et un utile desir, mais pareillement absurde : car de faire la poignee plus grande que le poing, la brassee plus grande que le bras, et d'esperer eniamber plus que de l'estendue de nos iambes, cela est impossible et monstrueux ; ny que l'homme se monte au dessus de soy et de l'humanité ; car il ne peult veoir que de ses yeulx, ny saisir que de ses prinses. Il s'eslevera, si Dieu luy preste extraordinairement la main ; il s'eslevera, abandonnant et renonceant à ses propres moyens, et se laissant haulter et soublever par les moyens purement celestes. C'est à nostre foy chrestienne, non à sa vertu stoïque, de pretendre à cette divine et miraculeuse metamorphose.

CHAPITRE XIII

DE IUGER DE LA MORT D'AULTRUY

QUAND nous iugeons de l'asseurance d'aultruy en la mort, qui est sans doubte la plus remarquable action de la vie humaine, il se fault prendre garde d'une chose, Que mal ayseement on croit estre arrivé à ce poinct. Peu de gens meurent, resolus que ce soit

leur heure derniere ; et n'est endroict où la piperie de l'esperance nous amuse plus : elle ne cesse de corner aux aureilles : « D'aultres ont bien esté plus malades sans mourir ; L'affaire n'est pas si desesperee qu'on pense ; et, au pis aller, Dieu a bien faict d'aultres miracles. » Et advient cela de ce que nous faisons trop cas de nous : il semble que l'université des choses souffre aulcunement de nostre aneantissement, et qu'elle soit compassionnee à nostre estat ; d'autant que nostre veue alteree se represente les choses abusifvement, et nous est advis qu'elles lui faillent à mesure qu'elle leur fault : comme ceulx qui voyagent en mer, à qui les montaignes, les campaignes, les villes, le ciel, et la terre, vont mesme bransle et quand et quand eulx :

> Provehimur portu, terræque urbesque recedunt [1].

Qui vied iamais vieillesse qui ne louast le temps passé et ne blasmast le present, chargeant le monde et les mœurs des hommes de sa misere et de son chagrin ?

> Iamque caput quassans, grandis suspirat arator...
> Et quum tempora temporibus præsentia confert
> Præteritis, laudat fortunas sæpe parentis,
> Et crepat antiquum genus ut pietate repletum [2].

Nous entraisnons tout avecques nous ; d'où il s'ensuit que nous estimons grande chose nostre mort, et qui ne passe pas si ayseement, ny sans solenne consultation des astres ; *tot circa unum*

[1] La terre et les villes reculent à mesure que nous nous éloignons du port. VIRG. *Énéide*, III, 72.

[2] Le vieux laboureur secoue, en soupirant, sa tête chauve ; il compare le temps passé avec le présent ; il envie le sort de ses pères, et parle sans cesse de la piété des anciens temps. LUCRÈCE, II, 1165.

caput tumultuantes deos[1] ; et le pensons d'autant plus que plus nous nous prisons : « Comment ! tant de science se perdroit elle avecques tant de dommage, sans particulier soulcy des destinees ? Une ame si rare et exemplaire ne couste elle non plus a tuer, qu'une ame populaire et inutile ? Cette vie, qui en couvre tant d'aultres, de qui tant d'aultres vies dependent, qui occupe tant de monde par son usage, remplit tant de places, se desplace elle comme celle qui tient à son simple nœud ? » Nul de nous ne pense assez n'estre qu'un : de là viennent ces mots de Cesar à son pilote, plus enflez que la mer qui le menaceoit :

> Italiam si, cœlo auctore, recusas,
> Me, pete : sola tibi causa hæc est iusta timoris,
> Vectorem non nosse tuum ; perrumpe procellas,
> Tutela secure mei[2] :

et ceulx cy :

> Credit iam digna pericula Cæsar
> Fatis esse suis : Tantusque evertere, dixit,
> Me superis labor est, parva quem puppe sedentem
> Tam magno petiere mari[3] ?

et cette resverie publicque, que le soleil porta en son front, tout le long d'un an, le dueil de sa mort :

> Ille etiam exstincto miseratus Cæsare Romam,
> Quum caput obscura nitidum ferrugine texit[4] :

---

[1] Tant de dieux en mouvement pour la vie d'un seul homme. M. Senec. *Suasor.* I, 4.

[2] Au défaut des dieux, vogue sous mes auspices : tu ignores qui tu conduis, et voilà pourquoi tu te troubles. Fort de mon appui, précipite-toi à travers la tempête. Lucain, V, 579.

[3] César reconnaît enfin des périls dignes de son courage. Quoi ! dit-il, les immortels ont besoin de tant d'efforts pour perdre César ! ils attaquent, de toute la fureur des mers, le frêle esquif où je suis assis ! Lucain, V, 653.

[4] Le soleil aussi, quand César mourut, prit part au malheur de Rome, et couvrit son front d'un voile lugubre. Virg. *Géorg.* I, 466.

et mille semblables, dequoy le monde se laisse si ayseement piper, estimant que nos interests alterent le ciel, et que son infinité se formalize de nos menues actions. *Non tanta cœlo societas nobiscum est, ut nostro fato mortalis sit ille quoque siderum fulgor*[1].

Or, de iuger la resolution et la constance en celuy qui ne croit pas encores certainement estre au dangier, quoy qu'il y soit, ce n'est pas raison ; et ne suffit pas qu'il soit mort en cette desmarche, s'il ne s'y estoit mis iustement pour cet effect : il advient à la pluspart de roidir leur contenance et leurs paroles pour en acquerir reputation, qu'ils esperent encores iouyr vivants. D'autant que i'en ay veu mourir, la fortune a disposé les contenances, non leur desseing ; et de ceulx mesmes qui se sont anciennement donné la mort, il y a bien à choisir, si c'est une mort soubdaine, ou mort qui ayt du temps. Ce cruel empereur romain disoit de ses prisonniers, qu'il leur vouloit faire sentir la mort ; et si quelqu'un se desfaisoit en prison, « Celuy là m'est eschappé, » disoit il : il vouloit estendre la mort et la faire sentir par les torments.

> Vidimus et toto quamvis in corpore cæso
> Nil animæ lethale datum, moremque nefandæ
> Durum sævitiæ, pereuntis parcere morti[2].

De vray, ce n'est pas si grand'chose d'establir, tout sain et tout rassis, de se tuer ; il est bien aysé de faire le mauvais avant que de venir aux prinses :

[1] Il n'existe pas une telle alliance entre le ciel et nous, qu'à notre mort la lumière des astres doive s'éteindre. PLINE, *Nat. Hist.* II, 8.

[2] Nous l'avons vu ce corps, qui, tout couvert de plaies, n'avait pas encore reçu le coup mortel, et dont on ménageait la vie expirante, par un excès inouï de cruauté. LUCAIN, IV, 178.

de manière que le plus effeminé homme du monde, Heliogabalus, parmy ses plus lasches voluptez, desseignoit bien de se faire mourir delicatement, où l'occasion l'en forceroit ; et à fin que sa mort ne desmentist point le reste de sa vie, avoit faict bastir exprez une tour sumptueuse, le bas et le devant de laquelle estoit planché d'ais enrichis d'or et de pierreries, pour se précipiter ; et aussi faict faire des chordes d'or et de soye cramoisie pour s'estrangler ; et battre une espee d'or pour s'enferrer ; et gardoit du venin dans des vaisseaux d'emeraude et de topaze, pour s'empoisonner, selon que l'envie luy prendroit de choisir de toutes ces façons de mourir :

Impiger..... et fortis virtute coacta [1].

Toutesfois, quant à cettuy cy, la mollesse de ses apprests rend plus vraysemblable que le nez luy eust saigné, qui l'en eust mis au propre. Mais de ceulx mesmes qui, plus vigoreux, se sont resolus à l'execution, il fault veoir, dis ie, si ç'a esté d'un coup qui ostast le loisir d'en sentir l'effect : car c'est à deviner, à veoir escouler la vie peu à peu, le sentiment du corps se meslant à celuy de l'ame, s'offrant le moyen de se repentir, si la constance s'y feust trouvee, et l'obstination en une si dangereuse volonté.

Aux guerres civiles de Cesar, Lucius Domitius, prins en la Brusse, s'estant empoisonné, s'en repentit aprez. Il est advenu de nostre temps que tel, resolu de mourir, et de son premier essay n'ayant donné assez avant, la demangeaison de la chair luy repoulsant le bras, se reblecea bien fort à

[1] Courageux par nécessité. LUCAIN, IV, 798.

deux ou trois fois aprez, mais ne peut iamais gaigner sur luy d'enfoncer le coup. Pendant qu'on faisoit le procez à Plautius Silvanus, Urgulania, sa mere grand', luy envoya un poignard, duquel n'ayant peu venir à bout de se tuer, il se feit couper les veines à ses gents. Albucilla, du temps de Tibere, s'estant, pour se tuer, frappee trop mollement, donna encores à ses parties moyen de l'emprisonner et faire mourir à leur mode. Autant en feit le capitaine Desmosthenes, aprez sa route en la Sicile : et C. Fimbria s'estant frappé trop foiblement, impetra de son valet de l'achever. Au rebours, Ostorius, lequel, pour ne se pouvoir servir de son bras, desdaigna d'employer celuy de son serviteur à aultre chose qu'à tenir le poignard droict et ferme ; et se donnant le bransle, porta luy mesme sa gorge à l'encontre, et la transpercea. C'est une viande, à la verité, qu'il fault engloutir sans mascher, qui n'a le gosier ferré à glace : et pourtant l'empereur Adrianus feit que son medecin marquast et circonscrivist, en son tettin, iustement l'endroict mortel où celuy eust à viser, à qui il donna la charge de le tuer. Voylà pourquoy Cesar, quand on luy demandoit quelle mort il trouvoit la plus souhaittable, « La moins premeditee, respondit il, et la plus courte. » Si Cesar l'a osé dire, ce ne m'est plus lascheté de le croire. « Une mort courte, dict Pline, est le souverain heur de la vie humaine. » Il leur fasche de la recognoistre. Nul ne se peult dire estre resolu à la mort, qui craint à la marchander, qui ne peult la soustenir les yeulx ouverts : ceulx qu'on veoid aux supplices courir à leur fin, et haster l'execution et la presser, ils ne le font pas de resolution, ils se veulent oster le temps de la considerer ; l'estre mort ne les fasche pas, mais ouy bien le mourir ;

Emori nolo, sed me esse mortuum nihili æstimo [1] :

c'est un degré de fermeté auquel i'ay experimenté que ie pourrois arriver, comme ceulx qui se iectent dans les dangiers, ainsi que dans la mer, à yeulx clos.

Il n'y a rien, selon moy, plus illustre en la vie de Socrates, que d'avoir eu trente iours entiers à ruminer le decret de sa mort, de l'avoir digeree tout ce temps là d'une tres certaine esperance, sans esmoy, sans alteration, et d'un train d'actions et de paroles ravallé plustost et anonchaly, que tendu et relevé par le poids d'une telle cogitation.

Ce Pomponius Atticus à qui Cicero escrit, estant malade, feit appeller Agrippa son gendre, et deux ou trois aultres de ses amis ; et leur dict qu'ayant essayé qu'il ne gaignoit rien à se vouloir guarir, et que tout ce qu'il faisoit pour alonger sa vie, alongeoit aussi et augmentoit sa douleur, il estoit deliberé de mettre fin à l'un et à l'aultre, les priant de trouver bonne sa deliberation, et au pis aller, de ne perdre point leur peine à l'en destourner. Or ayant choisy de se tuer par abstinence, voylà sa maladie guarie par accident : ce remede, qu'il avoit employé pour se desfaire, le remet en santé. Les medecins et ses amis faisants feste d'un si heureux evenement, et s'en resiouïssants avecques luy, se trouverent bien trompez ; car il ne leur feut possible pour cela de luy faire changer d'opinion, disant qu'ainsi comme ainsi luy falloit il, un iour, franchir ce pas, et qu'en estant si avant, il se vouloit oster la peine de recommencer une aultre fois. Cettuy cy ayant recogneu la mort tout à loisir, non seulement ne se descourage pas au ioindre,

[1] Je ne crains pas d'être mort, mais de mourir. Cic. *Tusc. quæst.* I, 8. C'est la traduction d'un vers d'Épicharme.

mais il s'y acharne ; car estant satisfaict en ce pourquoy il estoit entré en combat, il se picque par braverie d'en veoir la fin : c'est bien loing au delà de ne craindre point la mort, que de la vouloir taster et savourer.

L'histoire du philosophie Cleanthes est fort pareille. Les gengives luy estoient enflees et pourries ; les medecins luy conseillerent d'user d'une grande abstinence : ayant ieusné deux iours, il est si bien amendé qu'ils luy declarent sa guarison, et permettent de retourner à son train de vivre accoustumé ; luy, au rebours, goustant desia quelque doulceur en cette defaillance, entreprend de ne se retirer plus arriere, et franchit le pas qu'il avoit fort advancé.

Tullius Marcellinus, ieune homme romain, voulant anticiper l'heure de sa destinee, pour se desfaire d'une maladie qui le gourmandoit plus qu'il ne vouloit souffrir, quoy que les medecins luy en promissent guarison certaine, sinon si soubdaine, appella ses amis pour en deliberer : les uns, dict Seneca, luy donnoient le conseil que par lascheté ils eussent prins pour eulx mesmes ; les aultres, par flatterie, celuy qu'ils pensoient luy debvoir estre plus agreable ; mais un stoïcien luy dict ainsi : « Ne te travaille pas, Marcellinus, « comme si tu deliberois de chose d'importance : « ce n'est pas grand'chose que vivre ; tes valets « et les bestes vivent : mais c'est grand'chose de « mourir honnestement, sagement et constamment. « Songe combien il y à que tu fois mesme chose, « manger, boire, dormir ; boire, dormir et manger : « nous rouons sans cesse en ce cercle. Non seulement « les mauvais accidents et insupportables, mais la « satieté mesme de vivre donne envie de la mort. » Marcellinus n'avoit besoing d'homme qui le

conseillast, mais d'homme qui le secourust : les serviteurs craignoient de s'en mesler ; mais ce philosophe leur feit entendre que les domestiques sont souspeçonnez lors seulement qu'il est en doubte si la mort du maistre a esté volontaire : aultrement qu'il seroit d'aussi mauvais exemple de l'empescher, que de le tuer ; d'autant que

Invitum qui servat, idem facit occidenti [1].

Aprez il advertit Marcellinus qu'il ne seroit pas messeant, comme le dessert des tables se donne aux assistants, nos repas faicts, aussi la vie finie, de distribuer quelque chose à ceulx qui en ont esté les ministres. Or estoit Marcellinus de courage franc et liberal : il feit despartir quelque somme à ses serviteurs, et les consola. Au reste, il n'y eut besoing de fer ny de sang ; il entreprint de s'en aller de cette vie, non de s'enfuyr ; non d'eschapper à la mort, mais de l'essayer. Et pour se donner loisir de la marchander, ayant quitté toute nourriture, le troisiesme iour suyvant, aprez s'estre faict arrouser d'eau tiede, il defaillit peu à peu, et non sans quelque volupté, à ce qu'il disoit.

De vray, ceulx qui ont eu ces defaillances de cœur qui prennent par foiblesse, disent n'y sentir aulcune douleur, ains plustost quelque plaisir, comme d'un passage au sommeil et au repos. Voylà des morts estudiees et digerees.

Mais à fin que le seul Caton peust fournir à tout exemple de vertu, il semble que son destin lui feit avoir mal en la main dequoy il se donna le coup, à ce qu'il eust loisir d'affronter la mort et de la colleter, renforceant le courage au dangier, au lieu

[1] C'est tuer un homme que de le sauver malgré lui. Hor. *de Art. poet.* v. 467.

de l'amollir. Et si c'eust esté à moy de le representer en sa plus superbe assiette, c'eust esté deschirant tout ensanglanté ses entrailles, plustost que l'espee au poing, comme feirent les statuaires de son temps : car ce second meurtre feut bien plus furieux que le premier.

CHAPITRE XIV

COMME NOSTRE ESPRIT S'EMPESCHE SOY MESME

C'EST une plaisante imagination, de concevoir un esprit balancé iustement entre deux pareilles envies : car il est indubitable qu'il ne prendra iamais party, d'autant que l'application et le chois porte inegualité de prix ; et qui nous logeroit entre la bouteille et le iambon, avecques egual appetit de boire et de manger, il n'y auroit sans doubte remede que de mourir de soif et de faim. Pour pourveoir à cet inconvenient, les stoïciens, quand on leur demande d'où vient en nostre ame l'eslection de deux choses indifferentes, et qui faict que d'un grand nombre d'escus nous en prenions plustost l'un que l'aultre, estants touts pareils, et n'y ayant aulcune raison qui nous incline à la preference, respondent que ce mouvement de l'ame est extraordinaire et desreiglé, venant en nous d'une impulsion estrangiere, accidentale et fortuite. Il se pourroit dire, ce me semble, plustost, que aulcune chose ne se presente à nous, où il n'y ait quelque difference, pour legiere qu'elle soit ; et que, ou à la veue ou à l'attouchement, il y a tousiours quelque chois qui nous tente et attire, quoy que ce soit imperceptiblement : pareillement qui presupposera une fiscelle egualement forte

par tout, il est impossible de toute impossibilité qu'elle rompe ; car par où voulez vous que la faulsee commence ? et de rompre par tout ensemble, il n'est pas en nature. Qui ioindroit encores à cecy les propositions geometriques qui concluent par la certitude de leurs demonstrations, le contenu plus grand que le contenant, le centre aussi grand que sa circonference, et qui trouvent deux lignes s'approchants sans cesse l'une de l'aultre, et ne se pouvants iamais ioindre, et la pierre philosophale, et quadrature du cercle, où la raison et l'effect sont si opposites ; en tireroit à l'adventure quelque argument pour secourir ce mot hardy de Pline, *solum certum nihil esse certi, et homine nihil miserius aut superbius* [1].

CHAPITRE XV

QUE NOSTRE DESIR S'ACCROIST PAR LA MAL AYSANCE

Il n'y a raison qui n'en aye une contraire, dict le plus sage party des philosophes. Ie remaschoy tantost ce beau mot qu'un ancien allegue pour le mespris de la vie, « Nul bien ne nous peult apporter plaisir, si ce n'est celuy à la perte duquel nous sommes preparez ; » *in æquo est dolor amissæ rei, et timor amittendæ* [2] ; voulant gaigner par là que la fruition de la vie ne nous peult estre vrayement plaisante, si nous sommes en crainte de la

[1] Il n'y a rien de certain que l'incertitude, et rien de plus misérable et de plus fier que l'homme. Pline, *Nat. Hist.* II, 7. — C'est ainsi que Montaigne traduit ce passage dans sa première édition, *Bourdeaux*, 1580.

[2] Le chagrin d'avoir perdu une chose, et la crainte de la perdre, affectent également l'esprit. Sénèque, *Epist.* 98.

perdre. Il se pourroit toutesfois dire, au rebours, que nous serrons et embrassons ce bien d'autant plus estroict et avecques plus d'affection, que nous le veoyons nous estre moins seur, et craignons qu'il nous soit osté : car il se sent evidemment, comme le feu se picque à l'assistance du froid, que nostre volonté s'aiguise aussi par le contraste :

Si nunquam Danaen habuisset ahenea turris,
Non esset Danae de Jove facta parens [1] ;

et qu'il n'est rien naturellement si contraire à nostre goust, que la satieté qui vient de l'aysance ; ny rien qui l'aiguise tant, que la rareté et difficulté : *omnium rerum voluptas ipso, quo debet fugare, periculo crescit* [2].

Galla, nega ; satiatur amor, nisi gaudia torquent [3].

Pour tenir l'amour en haleine, Lycurgue ordonna que les mariez de Lacedemone ne se pourroient practiquer qu'à la desrobbee, et que ce seroit pareille honte de les rencontrer couchez ensemble qu'avecques d'aultres. La difficulté des assignations, le dangier des surprinses, la honte du lendemain,

Et languor, et silentium,
..... et latere petitus imo spiritus [4],

c'est ce qui donne poincte à la saulce. Combien de

[1] Si Danaé n'eût pas été renfermée dans une tour d'airain, jamais elle n'eût donné un fils à Jupiter. OVIDE, *Amor.* II, 19, 27.
[2] Le plaisir, en toutes choses, reçoit un nouvel attrait du péril même qui devrait nous en éloigner. SÉNÈQUE, *de Benefic.* VII, 9.
[3] Galla, refuse-moi : l'amour se rassasie bientôt, si le plaisir n'est mêlé de tourment. MARTIAL, IV, 37.
[4] Et la langueur, et le silence, et les soupirs tirés du fond du cœur. HOR. *Epod.* XI, 9.

ieux tres lascifvement plaisants naissent de l'honneste et vergongneuse maniere de parler des ouvrages de l'amour ! La volupté mesme cherche à s'irriter par la douleur : elle est bien plus sucree quand elle cuict, et quand elle escorche. La courtisane Flora disoit n'avoir iamais couché avecques Pompeius, qu'elle ne luy eust faict porter les marques de ses morsures.

> Quod petiere, premunt arcte, faciuntque dolorem
> Corporis, et dentes inlidunt sæpe labellis...
> Et stimuli subsunt, qui instigant lædere id ipsum,
> Quodcumque est, rabies unde illæ germina surgunt [1].

Il en va ainsi par tout ; la difficulté donne prix aux choses : ceulx de la Marque d'Ancone font plus volontiers leurs vœus à sainct Iacques, et ceulx de Galice à Nostre Dame de Lorete : on faict au Liege grande feste des bains de Luques ; et en la Toscane, de ceulx d'Aspa : il ne se veoid gueres de Romains en l'eschole de l'escrime à Rome, qui est pleine de François. Ce grand Caton se trouva aussi bien que nous desgousté de sa femme tant qu'elle feut sienne, et la desira quand elle feut à un aultre. I'ay chassé au haras un vieux cheval, duquel, à la senteur des iuments, on ne pouvoit venir à bout : la facilité l'a incontinent saoulé envers les siennes ; mais envers les estrangieres et la premiere qui passe le long de son pastis, il revient à ses importuns hennissements et à ses chaleurs furieuses, comme devant. Nostre appetit mesprise et oultrepasse ce qui luy est en main, pour courir aprez ce qu'il n'a pas :

[1] Ils serrent avec fureur l'objet de leurs désirs ; ils le blessent, et d'une dent cruelle impriment sur ses lèvres des baisers douloureux... ils sont animés par de secrets aiguillons contre l'objet qui allume la fureur de leurs transports. LUCRÈCE, IV, 1073.

Transvolat in medio posita, et fugientia captat [1].

Nous deffendre quelque chose, c'est nous en donner envie :

Nisi tu servare puellam
Incipis, incipiet desinere esse mea [2] :

nous l'abandonner tout à faict, c'est nous en engendrer mespris. La faulte et l'abondance retumbent en mesme inconvenient :

Tibi quod superest, mihi quod defit, dolet [3].

Le desir et la iouïssance nous mettent pareillement en peine. La rigueur des maistresses est ennuyeuse ; mais l'aysance et la facilité l'est, à vray dire, encores plus : d'autant que le mescontentement et la cholere naissent de l'estimation en quoy nous avons la chose desiree, aiguisent l'amour, et le reschauffent ; mais la satieté engendre le desgoust ; c'est une passion mousse, hebetee, lasse et endormie.

Si qua volet regnare diu, contemnat amantem [4].

Contemnite, amantes :
Sic hodie veniet, si qua negavit heri [5].

Pourquoy inventa Poppea de masquer les beaultez de son visage, que pour les rencherir à ses amants ? Pourquoy a lon voilé iusques au dessoubs des talons

[1] Il dédaigne ce qui est à sa disposition, et poursuit ce qui fuit. Hor. *Sat.* I, 2, 108.

[2] Si tu ne fais garder ta maîtresse, elle cessera bientôt d'être à moi. Ovide, *Amor.* II, 19, 47.

[3] Tu te plains de ton superflu, et moi de mon indigence. Térence, *Phorm.* act. I, sc. 3, v. 9.

[4] Voulez-vous régner longtemps sur votre amant, dédaignez ses prières. Ovide, *Amor.* II, 19, 33.

[5] Amants, faites les dédaigneux : celle qui vous refusa hier viendra elle-même s'offrir à vous. Properce, II, 14, 19.

ces beaultez que chascune desire monstrer, que chascun desire veoir ? Pourquoy couvrent elles de tant d'empeschements, les uns sur les aultres, les parties où loge principalement nostre desir et le leur ? et à quoy servent ces gros bastions dequoy les nostres viennent d'armer leurs flancs, qu'à leurrer nostre appetit, et nous attirer à elles en nous esloingnant ?

Et fugit ad salices, et se cupit ante videri [1].

Interdum tunica duxit operta moram [2].

A quoy sert l'art de cette honte virginale, cette froideur rassise, cette contenance severe, cette profession d'ignorance des choses qu'elles sçavent mieulx que nous qui les en instruisons, qu'à nous accroistre le desir de vaincre, gourmander et fouler à nostre appetit, toute cette cerimonie et ces obstacles ? car il y a non seulement du plaisir, mais de la gloire encores, d'affolir et desbaucher cette molle doulceur et cette pudeur enfantine, et de renger à la mercy de nostre ardeur une gravité froide et magistrale : c'est gloire, disent ils, de triumpher de la modestie, de la chasteté et de la temperance ; et qui desconseille aux dames ces parties là, il les trahit, et soy mesme. Il fault croire que le cœur leur fremit d'effroy, que le son de nos mots blece la pureté de leurs aureilles, qu'elles nous en haïssent, et s'accordent à nostre importunité d'une force forcee. La beaulté, toute puissante qu'elle est, n'a pas dequoy se faire savourer sans cette entremise. Veoyez en Italie,

[1] La bergère court se cacher entre les saules, mais auparavant elle veut être aperçue. VIRG. *Eclog.* III, 35.

[2] Souvent elle a opposé sa robe à mes impatients désirs. PROPERCE, II, 15, 6.

où il y a plus de beaulté à vendre, et de la plus fine, comment il fault qu'elle cherche d'aultres moyens estrangiers et d'aultres arts pour se rendre agreable ; et si, à la verité, quoy qu'elle face, estant venale et publique, elle demeure foible et languissante : tout ainsi que, mesme en la vertu, de deux effects pareils, nous tenons neantmoins celuy là le plus beau et plus digne, auquel il y a plus d'empeschement et de hazard proposé.

C'est un effect de la Providence divine de permettre sa saincte Eglise estre agitee, comme nous la veoyons, de tant de troubles et d'orages, pour esveiller par ce contraste les ames pies, et les ravoir de l'oysifveté et du sommeil où les avoit plongees une si longue tranquillité : si nous contrepoisons la perte que nous avons faicte par le nombre de ceulx qui se sont desvoyez, au gaing qui nous vient pour nous estre remis en haleine, ressuscité nostre zele et nos forces à l'occasion de ce combat, ie ne sçay si l'utilité ne surmonte point le dommage.

Nous avons pensé attacher plus ferme le nœud de nos mariages, pour avoir osté tout moyen de les dissouldre ; mais d'autant s'est desprins et relasché le nœud de la volonté et de l'affection, que celuy de la contraincte s'est estrecy : et au rebours, ce qui teint les mariages, à Rome, si long temps en honneur et en seureté, feut la liberté de les rompre qui vouldroit ; ils gardoient mieulx leurs femmes, d'autant qu'ils les pouvoient perdre ; et en pleine licence de divorces, il se passa cinq cents ans, et plus, avant que nul s'en servist.

Quod licet, ingratum est ; quod non licet, acrius urit [1].

---

[1] Ce qui est permis n'a aucun attrait pour nous ; ce qui est défendu irrite nos désirs. OVIDE, *Amor.* II, 19, 3.

A ce propos se pourroit ioindre l'opinion d'un ancien, « Que les supplices aiguisent les vices, plustost qu'ils ne les amortissent ; Qu'ils n'engendrent point le soing de bien faire (c'est l'ouvrage de la raison et de la discipline), mais seulement un soing de n'estre surprins en faisant mal : »

Latius excisæ pestis contagia serpunt [1] :

ie ne sçay pas qu'elle soit vraye ; mais cecy sçay ie par experience, que iamais police ne se trouva reformee par là : l'ordre et reiglement des mœurs depend de quelque aultre moyen.

Les histoires grecques font mention des Argippees, voysins de la Scythie, qui vivent sans verge et sans baston à offenser ; que non seulement nul n'entreprend d'aller attaquer, mais quiconque s'y peult sauver, il est en franchise, à cause de leur vertu et saincteté de vie ; et n'est aulcun si osé d'y toucher : on recourt à eulx pour appoincter les differends qui naissent entre les hommes d'ailleurs. Il y a nation où la closture des iardins et des champs qu'on veult conserver, se faict d'un filet de coton, et se treuve bien plus seure et plus ferme que nos fossez et nos hayes. *Furem signata sollicitant... Aperta effractarius præterit* [2].

A l'adventure sert, entre aultres moyens, l'aysance, à couvrir ma maison de la violence de nos guerres civiles : la deffense attire l'entreprinse ; et la desfiance, l'offense. I'ay affoibly le desseing des soldats, ostant à leur exploict le hazard, et toute matiere de gloire militaire, qui a accoustumé

[1] Le mal qu'on croyait avoir extirpé, gagne et s'étend plus loin. RUTILIUS, *Itinerar.* I, 397.

[2] Les serrures attirent les voleurs ; ceux qui brisent les portes n'entrent pas dans les maisons ouvertes. SÉNÈQUE, *Epist.* 68.

de leur servir de tiltre et d'excuse : ce qui est faict courageusement, est tousiours faict honnorablement, en temps où la iustice est morte. Ie leur rens la conqueste de ma maison lasche et traistresse : elle n'est close à personne qui y hurte ; il n'y a pour toute prouvision qu'un portier, d'ancien usage et cerimonie, qui ne sert pas tant à deffendre ma porte, qu'à l'offrir plus decemment et gratieusement ; ie n'ay ny garde ny sentinelle que celle que les astres font pour moy. Un gentilhomme a tort de faire monstre d'estre en deffense, s'il ne l'est parfaictement. Qui est ouvert d'un costé, l'est par tout : nos peres ne penserent pas à bastir des places frontieres. Les moyens d'assaillir, ie dis sans batterie et sans armee, et de surprendre nos maisons, croissent touts les iours au dessus des moyens de se garder ; les esprits s'aiguisent generalement de ce costé là : l'invasion touche touts ; la deffense non, que les riches. La mienne estoit forte selon le temps qu'elle feut faicte ; ie n'y ay rien adiousté de ce costé là, et craindroy que sa force se tournast contre moy mesme ; ioinct qu'un temps paisible requerra qu'on les desfortifie. Il est dangereux de ne les pouvoir regaigner, et est difficile de s'en asseurer : car en matiere de guerres intestines, vostre valet peult estre du party que vous craignez ; et où la religion sert de pretexte, les parentez mesmes deviennent infiables avecques couverture de iustice. Les finances publicques n'entretiendront pas nos garnisons domestiques ; elles s'y espuiseroient : nous n'avons pas dequoy le faire sans nostre ruyne ; ou plus incommodement et iniurieusement encores, sans celle du peuple. L'estat de ma perte ne seroit de gueres pire. Au demourant, vous y perdez vous : vos amis mesmes

s'amusent à accuser vostre invigilance et improvidence, plus qu'à vous plaindre, et l'ignorance ou nonchalance aux offices de vostre profession. Ce que tant de maisons gardees se sont perdues, où cette cy dure, me faict souspeçonner qu'elles se sont perdues de ce qu'elles estoient gardees ; cela donne et l'envie et la raison à l'assaillant : toute garde porte visage de guerre. Qui se iectera, si Dieu veult, chez moy ; mais tant y a que ie ne l'y appelleray pas : c'est la retraicte à me reposer des guerres. I'essaye de soustraire ce coing à la tempeste publicque, comme ie fois un aultre coing en mon ame. Nostre guerre a beau changer de formes, se multiplier et diversifier en nouveaux partis : pour moy ie ne bouge. Entre tant de maisons armees, moy seul, que ie sçache, en France, de ma condition, ay fié purement au ciel la protection de la mienne ; et n'en ay iamais osté ny vaisselle d'argent, ny tiltre, ny tapisserie. Ie ne veulx ny me craindre, ne me sauver à demy. Si une pleine recognoissance acquiert la faveur divine, elle me durera iusques au bout ; sinon, i'ay tousiours assez duré pour rendre ma duree remarquable et enregistrable. Comment ? il y a bien trente ans.

CHAPITRE XVI

DE LA GLOIRE

Il y a le nom et la chose : le nom, c'est une voix qui remarque et signifie la chose ; le nom, ce n'est pas une partie de la chose ny de la substance, c'est une piece estrangiere ioincte à la chose, et hors d'elle.

Dieu, qui est en soy toute plenitude et le comble de toute perfection, il ne peult s'augmenter et accroistre au dedans ; mais son nom se peult augmenter et accroistre par la benediction et louange que nous donnons à ses ouvrages exterieurs : laquelle louange, puis que nous ne la pouvons incorporer en luy, d'autant qu'il n'y peult avoir accession de bien, nous l'attribuons à son nom, qui est la piece hors de luy la plus voysine. Voylà comment c'est à Dieu seul à qui gloire et honneur appartient : et il n'est rien si esloingné de raison, que de nous en mettre en queste pour nous ; car estants indigents et necessiteux au dedans, nostre essence estant imparfaicte, et ayant continuellement besoing d'amelioration, c'est là à quoy nous nous debvons travailler ; nous sommes touts creux et vuides ; ce n'est pas de vent et de voix que nous avons à nous remplir, il nous fault de la substance plus solide à nous reparer ; un homme affamé seroit bien simple de chercher à se pourveoir plustost d'un beau vestement que d'un bon repas ; il fault courir au plus pressé. Comme disent nos ordinaires prieres, *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus*[1]. Nous sommes en disette de beaulté, santé, sagesse, vertu, et telles parties essentielles : les ornements externes se chercheront, aprez que nous aurons pourveu aux choses necessaires. La theologie traicte amplement et plus pertinemment ce subiect ; mais ie n'y suis gueres versé.

Chrysippus et Diogenes ont esté les premiers aucteurs, et les plus fermes, du mespris de la gloire ; et entre toutes les voluptez, ils disoient qu'il n'y en avoit point de plus dangereuse, ny

[1] Gloire à Dieu dans les cieux, et paix aux hommes sur la terre. S. Luc, *Évang.* II, 14.

plus à fuyr, que celle qui nous vient de l'approbation d'aultruy. De vray, l'experience nous en faict sentir plusieurs trahisons bien dommageables : il n'est chose qui empoisonne tant les princes que la flatterie, ny rien par où les meschants gaignent plus ayseement credit autour d'eulx ; ny maquerelage si propre et si ordinaire à corrompre la chasteté des femmes, que de les paistre et entretenir de leurs louanges : le premier enchantement que les sirenes employent à piper Ulysse, est de cette nature :

> Deçà vers nous, deçà, ô très louable Ulysse,
> Et le plus grand honneur dont la Grece fleurisse [1].

Ces philosophes là disoient que toute la gloire du monde ne meritoit pas qu'un homme d'entendement estendist seulement le doigt pour l'acquerir :

> Gloria quantalibet quid erit, si gloria tantum est [2] ?

ie dis pour elle seule ; car elle tire souvent à sa suitte plusieurs commoditez, pour lesquelles elle se peult rendre desirable : elle nous acquiert de la bienvueillance ; elle nous rend moins exposez aux iniures et offenses d'aultruy, et choses semblables. C'estoit aussi des principaulx dogmes d'Epicurus ; car ce precepte de sa secte, CACHE TA VIE, qui deffend aux hommes de s'empescher des charges et negociations publicques, presuppose aussi necessairement qu'on mesprise la gloire, qui est une approbation que le monde faict des actions que

[1] HOMÈRE, *Odyssée*, XII, 184. Vers que CICÉRON traduit aussi, *de Finib.* V, 18.

[2] Que sera la plus grand gloire, si elle n'est que de la gloire ? JUV. *Sat.* 7, v. 81.

nous mettons en evidence. Celuy qui nous ordonne de nous cacher et de n'avoir soing que de nous, et qui ne veult pas que nous soyons connus d'aultruy, il veult encores moins que nous en soyons honnorez et glorifiez : aussi conseille il à Idomeneus de ne reigler aulcunement ses actions par l'opinion ou reputation commune, si ce n'est pour eviter les aultres incommoditez accidentales que le mespris des hommes luy pourroit apporter.

Ces discours là sont infiniment vrays, à mon advis, et raisonnables : mais nous sommes, ie ne sçay comment, doubles en nous mesmes ; qui faict que ce que nous croyons, nous ne le croyons pas, et ne nous pouvons desfaire de ce que nous condemnons. Veoyons les dernieres paroles d'Epicurus, et qu'il dict en mourant : elles sont grandes, et dignes d'un tel philosophe ; mais si ont elles quelque marque de la recommendation de son nom, et de cette humeur qu'il avoit descriee par ses preceptes. Voicy une lettre qu'il dicta un peu avant son dernier soupir :

EPICURUS A HERMACHUS, SALUT.

« Ce pendant que ie passoy l'heureux, et celuy là mesme le dernier iour de ma vie, i'escrivoy cecy, accompaigné toutesfois de telle douleur en la vessie et aux intestins, qu'il ne peult rien estre adiousté à sa grandeur : mais elle estoit compensee par le plaisir qu'apportoit à mon ame la souvenance de mes inventions et de mes discours. Or toy, comme requiert l'affection que tu as eu dez ton enfance envers moy et la philosophie, embrasse la protection des enfants de Metrodorus. »

Voylà sa lettre. Et ce qui me faict interpreter que ce plaisir qu'il dict sentir en son ame, de ses inventions, regarde aulcunement la reputation qu'il en esperoit acquerir aprez sa mort, c'est l'ordonnance de son testament, par lequel il veult « que Amynomachus et Timocrates, ses heritiers, fournissent pour la celebration de son iour natal, touts les mois de ianvier, les frais que Hermachus ordonneroit, et aussi pour la despense qui se feroit le vingtiesme iour de chasque lune, au traictement des philosophes ses familiers, qui s'assembleroient à l'honneur de la memoire de luy et de Metrodorus. »

Carneades a esté chef de l'opinion contraire, et a maintenu que la gloire estoit pour elle mesme desirable : tout ainsi que nous embrassons nos posthumes pour eulx mesmes, n'en ayants aulcune cognoissance ny iouïssance. Cette opinion n'a pas failly d'estre plus communement suyvie, comme sont volontiers celles qui s'accommodent le plus à nos inclinations. Aristote luy donne le premier reng entre les biens externes : « Evite, comme deux extremes vicieux, l'immoderation et à la chercher et à la fuyr. » Ie croy que si nous avions les livres que Cicero avoit escripts sur ce subiect, il nous en conteroit de belles ; car cet homme là feut si forcené de cette passion, que s'il eust osé, il feust, ce croy ie, volontiers tumbé en l'excez où tumberent d'aultres, Que la vertu mesme n'estoit desirable que pour l'honneur qui se tenoit tousiours à sa suitte :

> Paulum sepultæ distat inertiæ
> Celata virtus [1] :

---

[1] La vertu cachée diffère peu de l'obscure oisiveté. Hor. *Od.* IV, 9, 2.

qui est une opinion si faulse, que ie suis despit qu'elle ait iamais peu entrer en l'entendement d'homme qui eust cet honneur de porter le nom de philosophe.

Si cela estoit vray, il ne fauldroit estre vertueux qu'en publicque ; et les operations de l'ame, où est le vray siege de la vertu, nous n'aurions que faire de les tenir en reigle et en ordre, sinon autant qu'elles debvroient venir à la cognoissance d'aultruy. N'y va il doncques que de faillir finement et subtilement ? « Si tu sçais, dict Carneades, un serpent caché en ce lieu auquel, sans y penser, se va seoir celuy de la mort duquel tu esperes proufit, tu fois meschamment si tu ne l'en advertis ; et d'autant plus que ton action ne doibt estre cogneue que de toy. » Si nous ne prenons de nous mesmes la loy de bien faire, si l'impunité nous est iustice, à combien de sortes de meschancetez avons nous touts les iours à nous abandonner ! Ce que Sext. Peduceus feit, de rendre fidelement cela que C. Plotius avoit commis à sa seule science, de ses richesses, et ce que i'en ay faict souvent de mesme, ie ne le trouve pas tant louable, comme ie trouverois exsecrable que nous y eussions failly : et treuve bon et utile à ramentevoir en nos iours l'exemple de P. Sextilius Rufus, que Cicero accuse pour avoir recueilly une heredité contre sa conscience, non seulement non contre les loix, mais par les loix mesmes ; et M. Crassus, et Q. Hortensius, lesquels, à cause de leur auctorité et puissance, ayants esté, pour certaines quotitez, appellez par un estrangier à la succession d'un testament fauls, à fin que par ce moyen il y establist sa part, se contenterent de n'estre participants de la faulseté, et ne refuserent d'en retirer du fruict ; assez couverts, s'ils se tenoient à l'abry des accusations, et des tesmoings,

et des loix. *Meminerint Deum se habere testem, id est* (*ut ego arbitror*), *mentem suam*[1].

La vertu est chose bien vaine et frivole, si elle tire sa recommendation de la gloire : pour neant entreprendrions nous de luy faire tenir son reng à part, et la desioindrions de la fortune ; car qu'est il plus fortuite que la reputation ? *Profecto fortuna in omni re dominatur ; ea res cunctas ex libidine magis, quam ex vero, celebrat, obscuratque*[2]. De faire que les actions soient cogneues et veues, c'est le pur ouvrage de la fortune ; c'est le sort qui nous applique la gloire, selon sa temerité. Ie l'ay veue fort souvent marcher avant le merite ; et souvent oultrepasser le merite d'une longue mesure. Celuy qui premier s'advisa de la ressemblance de l'umbre, à la gloire, feit mieux qu'il ne vouloit ; ce sont choses excellemment vaines : elles va aussi quelquesfois devant son corps ; et quelquesfois l'excede de beaucoup en longueur. Ceulx qui apprennent à la noblesse de ne chercher en la vaillance que l'honneur, *quasi non sit honestum, quod nobilitatum non sit*[3] ; que gaignent ils par là, que de les instruire de ne se hazarder iamais, si on ne les veoid, et de prendre bien garde s'il y a des tesmoings qui puissent rapporter des nouvelles de leur valeur : là où il se presente mille occasions de bien faire, sans qu'on en puisse estre remarqué ? Combien de belles actions particulieres s'ensepvelissent dans la foule d'une battaille ! quiconque s'amuse à contrerooller aultruy pendant une telle meslee, il n'y est gueres

[1] Il faut se souvenir qu'on a Dieu pour témoin ; et ce témoin, à mon avis, c'est notre propre conscience. Cic. *de Offic.* III, 10.

[2] Certainement l'empire de la fortune s'étend sur tout : elle rend les uns célèbres, et laisse les autres obscurs, moins selon leur mérite que selon son caprice. Salluste, *Bell. Catilin.* c. 8.

[3] Comme si une action n'était vertueuse que lorsqu'elle a été célèbre. Cic. *de Offic.* I, 4.

embesongné, et produict contre soy mesme le tesmoignage qu'il rend des deportements de ses compaignons. *Vera et sapiens animi magnitudo, honestum illud, quod maxime natura sequitur, in factis positum, non in gloria, iudicat*[1].

Toute la gloire que ie pretens de ma vie, c'est de l'avoir vescue tranquille : tranquille, non selon Metrodorus, ou Arcesilas, ou Aristippus, mais selon moy. Puis que la philosophie n'a sceu trouver aulcune voye pour la tranquillité, qui feust bonne en commun, que chascun la cherche en son particulier.

A qui doibvent Cesar et Alexandre cette grandeur infinie de leur renommee, qu'à la fortune? combien d'hommes a elle esteincts sur le commencement de leur progrez, desquels nous n'avons aulcune cognoissance, qui y apportoient mesme courage que le leur, si le malheur de leur sort ne les eust arrestez tout court sur la naissance mesme de leurs entreprinses ! Au travers de tant et si extremes dangiers, il ne me souvient point d'avoir leu que Cesar ayt esté iamais blecé : mille sont morts de moindres perils que le moindre de ceulx qu'il franchit. Infinies belles actions se doibvent perdre sans tesmoignage, avant qu'il en vienne une à proufit : on n'est pas tousiours sur le hault d'une bresche, ou à la teste d'une armee, à la veue de son general, comme sur un eschaffaut; on est surprins entre la haye et le fossé ; il fault tenter fortune contre un poulailler; il fault desnicher quatre chestifs arquebusiers d'une grange; il fault seul s'escarter de la trouppe, et entreprendre seul, selon la necessité qui s'offre. Et si on y prend

[1] C'est dans les actions vertueuses, et non dans la gloire, qu'une âme véritablement grande place l'honneur, qui est le principal but de notre nature. Cic. *de Offic.* I, 19.

garde, on trouvera, à mon advis, qu'il advient par experience, que les moins esclatantes occasions sont les plus dangereuses ; et qu'aux guerres qui se sont passees de nostre temps, il s'est perdu plus de gents de bien aux occasions legieres et peu importantes, et à la contestation de quelque bicoque, qu'ez lieux dignes et honnorables.

Qui tient sa mort pour mal employee, si ce n'est en occasion signalee, au lieu d'illustrer sa mort, il obscurcit volontiers sa vie, laissant eschapper ce pendant plusieurs iustes occasions de se hazarder ; et toutes les iustes sont illustres assez, sa conscience les trompettant suffisamment à chascun. *Gloria nostra est testimonium conscientiæ nostræ* [1]. Qui n'est homme de bien que parce qu'on le sçaura, et parce qu'on l'en estimera mieulx aprez l'avoir sceu ; qui ne veult bien faire qu'en condition que sa vertu vienne à la cognoissance des hommes, celuy là n'est pas personne de qui on puisse tirer beaucoup de service.

Credo che 'l resto di quel verno, cose
Facesse degne di ternerne conto ;
Mà fur sin da quel tempo si nascose,
Che non è colpa mia s' or non le conto :
Perchè Orlando a far l'opre virtuose,
Più ch' a narrarle poi, sempre era pronto ;
Nè mai fù alcuno de' suoi fatti espresso,
Se non quando ebbe i testimoni appresso [2].

Il fault aller à la guerre pour son debvoir, et en

[1] Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience. S. Paul, *Epist. ad Corinth.* II, 1, 12.

[2] Je crois que, le reste de cet hiver, Roland fit des choses très dignes de mémoire ; mais jusqu'ici elles ont été si secrètes, que ce n'est pas ma faute si je ne les raconte point : car Roland a toujours été plus prompt à faire de belles actions qu'à les publier ; et jamais ses exploits n'ont été divulgués, que lorsqu'il en a eu des témoins. Ariosto, *Orlando*, cant. XI, stanz. 81.

attendre cette recompense, qui ne peult faillir à toutes belles actions, pour occultes qu'elles soyent, non pas mesme aux vertueuses pensees ; c'est le contentement qu'une conscience bien reiglee receoit, en soy, de bien faire. Il fault estre vaillant pour soy mesme, et pour l'advantage que c'est d'avoir son courage logé en une assiette ferme et asseuree contre les assaults de la fortune :

> Virtus, repulsæ nescia sordidæ,
> Intaminatis fulget honoribus ;
> Nec sumit aut ponit secures
> Arbitrio popularis auræ [1].

Ce n'est pas pour la monstre que nostre ame doibt iouer son roolle ; c'est chez nous, au dedans, où nuls yeulx ne donnent que les nostres : là elle nous couvre de la crainte de la mort, des douleurs, et de la honte mesme ; elle nous asseure là de la perte de nos enfants, de nos amis et de nos fortunes ; et quand l'opportunité s'y presente, elle nous conduict aussi aux hazards de la guerre, *non emolumento aliquo, sed ipsius honestatis decore* [2]. Ce prouffit est bien plus grand, et bien plus digne d'estre souhaitté et esperé, que l'honneur et la gloire, qui n'est aultre chose qu'un favorable iugement qu'on faict de nous.

Il fault trier de toute une nation une douzaine d'hommes, pour iuger d'un arpent de terre : et le iugement de nos inclinations et de nos actions, la plus difficile matiere et la plus importante qui soit, nous le remettons à la voix de la commune

[1] La véritable vertu brille d'un éclat que rien ne peut ternir ; elle ne connaît point les refus honteux ; elle ne prend pas, elle ne quitte pas les faisceaux au gré d'un peuple volage. Hor. *Od.* III, 2, 17.

[2] Non pour notre intérêt personnel, mais pour l'honneur attaché à la vertu. Cic. *de Finib.* I, 10.

et de la tourbe, mere d'ignorance, d'iniustice et d'inconstance. Est ce raison de faire dependre la vie d'un sage, du iugement des fols ? *An quidquam stultius quam, quos singulos contemnas, eos aliquid putare esse universos*[1] ? Quiconque vise à leur plaire, il n'a iamais faict ; c'est une bute qui n'a ny forme ny prinse : *nil tam inæstimabile est, quam animi multitudinis*[2]. Demetrius disoit plaisamment de la voix du peuple, qu'il ne faisoit non plus de recepte de celle qui luy sortoit par en hault, que de celle qui luy sortoit par en bas. Celuy là dict encores plus : *Ego hoc iudico, si quando turpe non sit tamen non esse non turpe, quum id a multitudine laudetur*[3]. Nulle art, nulle soupplesse d'esprit ne pourroit conduire nos pas à la suitte d'un guide si desvoyé et si desreiglé : en cette confusion venteuse de bruits, de rapports et opinions vulgaires qui nous poulsent, il ne se peult establir aulcune route qui vaille. Ne nous proposons point une fin si flottante et volage : allons constamment aprez la raison : que l'approbation publicque nous suyve par là, si elle veult ; et comme elle depend toute de la fortune, nous n'avons point loy de l'esperer plustost par aultre voye que par celle là. Quand, pour sa droicture, ie ne suyvroy le droict chemin, ie le suyvroy pour avoir trouvé, par experience, qu'au bout du compte, c'est communement le plus heureux et le plus utile. *Dedit hoc Providentia hominibus munus, ut honesta magis iuvarent*[4]. Le

[1] Quoi de plus insensé que d'estimer réunis ceux que l'on méprise chacun à part ? Cic. *Tusc. quæst.* V, 36.

[2] Rien de moins appréciable que les jugements de la multitude. Tite-Live, XXXI, 34.

[3] Et moi, bien qu'une chose ne soit pas honteuse en elle-même, je dis cependant qu'elle semble l'être, si elle est louée par la multitude. Cic. *de Finib.* II, 15.

[4] C'est un bienfait de la providence des dieux, que les choses honnêtes sont aussi les plus utiles. Quintil. *Inst. orat.* I, 12.

marinier ancien disoit ainsin à Neptune, en une grande tempeste : « O dieu, tu me sauveras, si tu veulx ; si tu veulx, tu me perdras ; mais si tiendray ie tousiours droict mon timon. » I'ay veu de mon temps mille hommes soupples, mestis, ambigus, et que nul ne doubtoit plus prudents mondains que moy, se perdre où ie me suis sauvé :

Risi successu posse carere dolos [1].

Paul Emile allant en sa glorieuse expedition de Macedoine, advertit sur tout le peuple à Rome, « de contenir leur langue de ses actions, pendant son absence. » Que la licence des iugements est un grand destourbier aux grands affaires ! d'autant que chascun n'a pas la fermeté de Fabius, à l'encontre des voix communes, contraires et iniurieuses, qui ayma mieulx laisser desmembrer son auctorité aux vaines fantasies des hommes, que faire moins bien sa charge, avecques favorable reputation et populaire consentement.

Il y a ie ne sçay quelle doulceur naturelle à se sentir louer; mais nous luy prestons trop de beaucoup :

Laudari haud metuam, neque enim mihi cornea fibra est ;
Sed recti finemque, extremumque esse recuso,
Euge tuum et belle [2].

Ie ne me soulcie pas tant quel ie sois chez aultruy, comme ie me soulcie quel ie sois en moy mesme : ie veulx estre riche par moy, non par emprunt. Les estrangiers ne veoyent que les evenements et

[1] J'ai ri de voir que la ruse pouvait échouer. OVIDE, *Héroïd.* I, 18. Il y a dans l'original, *Flebam successu*, etc.

[2] Je ne hais pas d'être loué, car je ne suis pas de pierre ; mais jamais un, *Que cela est beau !* ne me paraîtra le terme et le but qu'on doive proposer à la vertu. PERSE, *Sat.* I, 47.

apparences externes ; chascun peult faire bonne mine par le dehors, plein au dedans de fiebvre et d'effroy : ils ne veoyent pas mon cœur, ils ne veoyent que mes contenances. On a raison de descrier l'hypocrisie qui se treuve en la guerre : car qu'est il plus aysé à un homme practique, que de gauchir aux dangiers, et de contrefaire le mauvais, ayant le cœur plein de mollesse ? Il y a tant de moyens d'eviter les occasions de se hazarder en particulier, que nous aurons trompé mille fois le monde, avant que de nous engager à un dangereux pas ; et lors mesme nous y trouvants empestrez, nous sçaurons bien, pour ce coup, couvrir nostre ieu d'un bon visage et d'une parole asseuree, quoy que l'ame nous tremble au dedans : et qui auroit l'usage de l'anneau platonique, rendant invisible celuy qui le portoit au doigt, si on luy donnoit le tour vers le plat de la main, assez de gents souvent se cacheroient où il se fault presenter le plus, et se repentiroient d'estre placez en lieu si honnorable, auquel la necessité les rend asseurez.

> Falsus honor iuvat, et mendax infamia terret
> Quem, nisi mendosum et mendacem [1] ?

Voylà comment touts ces iugements qui se font des apparences externes, sont merveilleusement incertains et doubteux ; et n'est aulcun si asseuré tesmoing, comme chascun à soy mesme. En celles là combien avons nous de gouiats, compaignons de nostre gloire ! Celuy qui se tient ferme dans une trenchee descouverte, que faict il en cela que ne facent devant luy cinquante pauvres pionniers

[1] Qui est flatté des fausses louanges ? qui redoute la calomnie ? N'est-ce pas celui qui se sent coupable, et qui veut tromper ? Hor. *Epist.* I, 16, 39.

qui luy ouvrent le pas, et le couvrent de leurs corps pour cinq sols de paye par iour ?

> Non, quidquid turbida Roma
> Elevet, accedas ; examenque improbum in illa
> Castiges trutina : nec te quæsiveris extra [1].

Nous appellons aggrandir nostre nom, l'estendre et semer en plusieurs bouches ; nous voulons qu'il y soit receu en bonne part, et que cette sienne accroissance luy vienne à proufit : voylà ce qu'il y peult avoir de plus excusable en ce desseing. Mais l'excez de cette maladie en va iusques là, que plusieurs cherchent de faire parler d'eulx en quelque façon que ce soit : Trogus Pompeius dict de Herostratus, et Titus Livius, de Manlius Capitolinus, qu'ils estoient plus desireux de grande que de bonne reputation. Ce vice est ordinaire : nous nous soignons plus qu'on parle de nous, que comment on en parle ; et nous est assez que nostre nom coure par la bouche des hommes, en quelque condition qu'il y coure : il semble que l'estre cogneu, ce soit aulcunement avoir sa vie et sa duree en la garde d'aultruy. Moy, ie tiens que ie ne suis que chez moy ; et de cette aultre mienne vie qui loge en la cognoissance de mes amis, à la considerer nue et simplement en soy, ie sçay bien que ie n'en sens fruict ny iouïssance que par la vanité d'une opinion fantastique : et quand ie seray mort, ie m'en ressentiray encores beaucoup moins ; et si perdray tout net l'usage des vrayes utilitez qui accidentalement la suyvent par fois. Ie n'auray plus de prinse par où saisir la reputation,

[1] Lorsque la tumultueuse Rome déprime quelque chose, il ne faut ni l'en croire, ni entreprendre de redresser sa balance infidèle. Ne cherchez point hors de vous-même ce que vous êtes. PERSE, *Sat.* I, 5.

ny par où elle puisse me toucher, ny arriver à moy ; car de m'attendre que mon nom la receoive, premierement ie n'ay point de nom qui soit assez mien : de deux que i'ay, l'un est commun à toute ma race, voire encores à d'aultres ; il y a une famille à Paris et à Montpellier qui se surnomme Montaigne, une aultre en Bretaigne et en Xaintonge, De la Montaigne ; le remuement d'une seule syllabe meslera nos fusees de façon que i'auray part à leur gloire, et eulx à l'adventure à ma honte ; et si, les miens se sont aultrefois surnommez Eyquem, surnom qui touche encores une maison cogneue en Angleterre : quant à mon aultre nom, il est à quiconque aura envie de le prendre ; ainsi i'honnoreray peult estre un crocheteur en ma place. Et puis, quand i'aurois une marque particuliere pour moy, que peult elle marquer quand ie n'y suis plus ? peult elle designer et favorir l'inanité ?

> Nunc levior cippus non imprimit ossa.
> Laudat posteritas ; nunc non e manibus illis,
> Nunc non e tumulo, fortunataque favilla,
> Nascuntur violæ [1] :

mais de cecy i'en ay parlé ailleurs. Au demourant, en toute une battaille où dix mille hommes sont stropiez ou tuez, il n'en est pas quinze dequoy l'on parle ; il fault que ce soit quelque grandeur bien eminente, ou quelque consequence d'importance que la fortune y ayt ioincte, qui face valoir une action privee, non d'un arquebusier seulement, mais d'un capitaine : car de tuer un homme, ou deux, ou dix, de se presenter courageusement à

[1] Que la postérité me loue : la pierre qui couvre mes os en est-elle plus légère ? mes mânes, mon tombeau, mon bûcher, vont-ils pour cela se couronner de fleurs ? PERSE, *Sat.* I, 27. — Ici Montaigne substitue *laudat posteritas* à *laudant convivæ*.

la mort, c'est à la verité quelque chose à chascun de nous, car il y va de tout ; mais pour le monde, ce sont choses si ordinaires, il s'en veoid tant touts les iours, et en fault tant de pareilles pour produire un effect notable, que nous n'en pouvons attendre aulcune particuliere recommendation ;

> Casus multis hic cognitus, ac iam
> Tritus, et e medio fortunæ ductus acervo [1].

De tant de milliasses de vaillants hommes qui sont morts depuis quinze cents ans en France, les armes en la main, il n'y en a pas cent qui soyent venus à nostre cognoissance : la memoire, non des chefs seulement, mais des battailles et victoires, est ensepvelie ; les fortunes de plus de la moitié du monde, à faulte de registre, ne bougent de leur place, et s'esvanouïssent sans duree. Si i'avois en ma possession les evenements incogneus, i'en penseroy tres facilement supplanter les cogneus, en toute espece d'exemples. Quoy, que des Romains mesmes et des Grecs, parmy tant d'escrivains et de tesmoings, et tant de rares et nobles exploicts, il en est venu si peu iusques à nous !

> Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura [2].

Ce sera beaucoup si, d'icy à cent ans, on se souvient en gros que de nostre temps il y a eu des guerres civiles en France. Les Lacedemoniens sacrifioient aux Muses, entrants en battaille, à fin que leurs gestes feussent bien et dignement escripts, es-

[1] C'est un accident ordinaire, arrivé à mille autres, et pris dans les innombrables chances de la fortune. Juv. *Sat.* XIII, 9.

[2] A peine un faible bruit nous a transmis leur gloire !
Virg. *Énéid.* VII, 646.

timants que ce feust une faveur divine et non commune, que les belles actions trouvassent des tesmoings qui leur sceussent donner vie et memoire. Pensons nous qu'à chasque arquebusade qui nous touche, et à chasque hazard que nous courons, il y ayt soubdain un greffier qui l'enroolle ? et cent greffiers oultre cela le pourront escrire, desquels les commentaires ne dureront que trois iours, et ne viendront à la veue de personne. Nous n'avons pas la milliesme partie des escripts anciens ; c'est la fortune qui leur donne vie, ou plus courte, ou plus longue, selon sa faveur : et ce que nous en avons, il nous est loisible de doubter si c'est le pire, n'ayants pas veu le demourant. On ne faict pas des histoires de choses de si peu : il fault avoir esté chef à conquerir un empire ou un royaume ; il fault avoir gaigné cinquante deux battailles assignees, tousiours plus foible en nombre, comme Cesar : dix mille bons compaignons et plusieurs grands capitaines moururent à sa suitte vaillamment et courageusement, desquels les noms n'ont duré qu'autant que leurs femmes et leurs enfants vesquirent :

Quos fama obscura recondit [1].

De ceulx mesmes que nous veoyons bien faire, trois mois ou trois ans aprez qu'ils y sont demeurez, il ne s'en parle non plus que s'ils n'eussent iamais esté. Quiconque considerera, avecques iuste mesure et proportion, de quelles gents et de quels faicts la gloire se maintient en la memoire des livres, il trouvera qu'il y a de nostre siecle fort peu d'actions et fort peu de personnes qui y puissent

[1] Et la nuit du passé nous a caché leurs noms.
VIRG. *Énéid.* V, 302.

pretendre nul droict. Combien avons nous veu d'hommes vertueux survivre à leur propre reputation, qui ont veu et souffert esteindre en leur presence l'honneur et la gloire tres iustement acquise en leurs ieunes ans ! Et pour trois ans de cette vie fantastique et imaginaire, allons nous perdant nostre vraye vie et essentielle, et nous engager à une mort perpetuelle ! Les sages se proposent une plus belle et plus iuste fin à une si importante entreprinse : *Recte facti, fecisse merces est*[1] *: Officii fructus, ipsum officium est.* Il seroit, à l'adventure, excusable à un peintre ou aultre artisan, ou encores à un rhetoricien ou grammairien, de se travailler pour acquerir nom par ses ouvrages ; mais les actions de la vertu, elles sont trop nobles d'elles mesmes pour rechercher aultre loyer que de leur propre valeur, et notamment pour la chercher en la vanité des iugements humains.

Si toutefois cette faulse opinion sert au publicque à contenir les hommes en leur debvoir ; si le peuple en est esveillé à la vertu ; si les princes sont touchez de veoir le monde benir la memoire de Traian, et abominer celle de Neron ; si cela les esmeut de veoir le nom de ce grand pendard, aultrefois si effroyable et si redoubté, mauldict et outragé si librement par le premier escholier qui l'entreprend : qu'elle accroisse hardiement, et qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra : et Platon employant toutes choses à rendre ses citoyens vertueux, leur conseille aussi de ne mespriser la bonne reputation et estimation des peuples ; et dict que par quelque divine inspiration, il advient que les meschants

[1] La récompense d'une bonne action, c'est de l'avoir faite. SÉNÈQUE, *Epist.* 81. — Le fruit d'un service, c'est le service même.

mesmes sçavent souvent, tant de parole que d'opinion, iustement distinguer les bons des mauvais. Ce personnage et son paidagogue sont merveilleux et hardis ouvriers à faire ioindre les operations et revelations divines tout par tout où fault l'humaine force ; *ut tragici poetæ confugiunt ad deum, quum explicare argumenti exitum non possunt*[1] : et pour cette cause peult estre l'appelloit Timon, en l'iniuriant, le grand forgeur de miracles. Puis que les hommes, par leur insuffisance, ne se peuvent assez payer d'une bonne monnoye, qu'on y employe encores la faulse. Ce moyen a esté practiqué par touts les legislateurs ; et n'est police où il n'y ayt quelque meslange, ou de vanité cerimonieuse, ou d'opinion mensongiere, qui serve de bride à tenir le peuple en office. C'est pour cela que la pluspart ont leurs origines et commencements fabuleux et enrichis de mysteres supernaturels ; c'est cela qui a donné credit aux religions bastardes, et les a faictes favorir aux gents d'entendement ; et pour cela que Numa et Sertorius, pour rendre leurs hommes de meilleure creance, les paissoient de cette sottise, l'un que la nymphe Egeria, l'aultre que sa biche blanche, luy apportoit de la part des dieux touts les conseils qu'il prenoit : et l'auctorité que Numa donna à ses loix soubs tiltre du patronage de cette deesse, Zoroastre, le legislateur des Bactrians et des Perses, la donna aux siennes, soubs le nom du dieu Oromazis ; Trismegiste des Aegyptiens, de Mercure ; Zamolxis des Scythes, de Vesta ; Charondas des Chalcides, de Saturne ; Minos des Candiots, de Iupiter ; Lycurgus des Lacedemoniens, d'Apollo ;

[1] A l'exemple des poètes tragiques, qui ont recours à un dieu lorsqu'ils ne savent comment trouver le dénouement de leur pièce. Cic. *de Nat. deor.* I, 20.

Dracon et Solon des Atheniens, de Minerve : et toute police a un dieu à sa teste, faulsement les aultres, veritablement celle que Moïse dressa au peuple de Iudee sorty d'Aegypte. La religion des Bedoins, comme dict le sire de Iouinville, portoit entre aultres choses, que l'ame de celuy d'entre eulx qui mouroit pour son prince, s'en alloit en un aultre corps plus heureux, plus beau et plus fort que le premier : au moyen dequoy ils en hazardoient beaucoup plus volontiers leur vie ;

> In ferrum mens prona viris, animæque capaces
> Mortis, et ignavum est redituræ parcere vitæ [1].

Voylà une creance tres salutaire, toute vaine qu'elle soit. Chasque nation a plusieurs tels exemples chez soy : mais ce subiect meriteroit un discours à part.

Pour dire encores un mot sur mon premier propos, ie ne conseille non plus aux dames d'appeller honneur leur debvoir ; *ut enim consuetudo loquitur, id solum dicitur honestum, quod est populari fama gloriosum* [2] ; leur debvoir est le marc, leur honneur n'est que l'escorce : ny ne leur conseille de nous donner cette excuse en payement de leur refus ; car ie presuppose que leurs intentions, leur desir, et leur volonté, qui sont pieces où l'honneur n'a que veoir, d'autant qu'il n'en paroist rien au dehors, soient encores plus reiglees que les effects :

> Quæ, quia non liceat, non facit, illa facit [3] :

---

[1] Leur ardeur bravait le fer, leur courage embrassait la mort : c'était une lâcheté de ménager une vie qui devait renaître. LUCAIN, I, 461.

[2] Dans le langage ordinaire, on appelle honnête ce qui est glorieux dans l'opinion du peuple. CIC. *de Finib.* II, 15.

[3] Celle-là succombe, qui ne refuse que parce qu'il ne lui est pas permis de succomber. OVIDE, *Amor.* III, 4, 4.

l'offense et envers Dieu et en la conscience seroit aussi grande de le desirer que de l'effectuer : et puis ce sont actions d'elles mesmes cachees et occultes ; il seroit bien aysé qu'elles en desrobbassent quelqu'une à la cognoissance d'aultruy, d'où l'honneur depend, si elles n'avoient aultre respect à leur debvoir, et à l'affection qu'elles portent à la chasteté pour elle mesme. Toute personne d'honneur choisit de perdre plustost son honneur, que de perdre sa conscience.

CHAPITRE XVII

DE LA PRESUMPTION

Il y a une aultre sorte de gloire, qui est une trop bonne opinion que nous concevons de nostre valeur. C'est une affection inconsideree dequoy nous nous cherissons, qui nous represente à nous mesmes aultres que nous ne sommes : comme la passion amoureuse preste des beaultez et des graces au subiect qu'elle embrasse, et faict que ceulx qui en sont esprins treuvent, d'un iugement trouble et alteré, ce qu'ils ayment aultre et plus parfaict qu'il n'est.

Ie ne veulx pas que, de peur de faillir de ce costé là, un homme se mescognoisse pourtant, ny qu'il pense estre moins que ce qu'il est ; le iugement doibt tout par tout maintenir son droict : c'est raison qu'il veoye en ce subiect, comme ailleurs, ce que la verité luy presente ; si c'est Cesar, qu'il se treuve hardiement le plus grand capitaine du monde. Nous ne sommes que cerimonie : la ceri-

monie nous emporte, et laissons la substance des choses : nous nous tenons aux branches, et abandonnons le tronc et le corps : nous avons apprins aux dames de rougir, oyants seulement nommer ce qu'elles ne craignent aulcunement à faire ; nous n'osons appeller à droict nos membres, et ne craignons pas de les employer à toute sorte de desbauches : la cerimonie nous deffend d'exprimer par paroles les choses licites et naturelles, et nous l'en croyons ; la raison nous deffend de n'en faire point d'illicites et mauvaises, et personne ne l'en croit. Ie me treuve icy empestré ez loix de la cerimonie ; car elle ne permet ny qu'on parle bien de soy, ny qu'on en parle mal : nous la lairrons là pour ce coup.

Ceulx de qui la fortune (bonne ou mauvaise qu'on la doibve appeller) a faict passer la vie en quelque eminent degré, ils peuvent par leurs actions publicques tesmoigner quels ils sont : mais ceulx qu'elle n'a employez qu'en foule, et de qui personne ne parlera, si eulx mesmes n'en parlent, ils sont excusables, s'ils prennent la hardiesse de parler d'eulx mesmes envers ceulx qui ont interest de les cognoistre ; à l'exemple de Lucilius,

> Ille velut fidis arcana sodalibus olim
> Credebat libris, neque si male cesserat, usquam
> Decurrens alio, neque si bene : quo fit, ut omnis
> Votiva pateat veluti descripta tabella
> Vita senis [1] ;

celuy là commettoit à son papier ses actions et ses pensees, et s'y peignoit tel qu'il se sentoit

[1] Qui confiait tous ses secrets à son papier, comme à un ami fidele ; qu'il en arrivât bien ou mal, jamais il ne chercha d'autres confidents : aussi le voit-on tout entier dans ses ouvrages, comme dans un tableau qu'il aurait voulu consacrer aux dieux. Hor. *Sat.* II, 1, 30.

estre : *nec in Rutilio et Scauro citra fidem, aut obtrectationi fuit*[1].

Il me souvient doncques que dez ma plus tendre enfance, on remarquoit en moy ie ne sçay quel port de corps, et des gestes tesmoignants quelque vaine et sotte fierté. I'en veulx dire premierement cecy, Qu'il n'est pas inconvenient d'avoir des conditions et des propensions si propres et si incorporees en nous, que nous n'ayons pas moyen de les sentir et recognoistre ; et de telles inclinations naturelles, le corps en retient volontiers quelque ply, sans nostre sceu et consentement : c'estoit une certaine affetterie consente de sa beaulté, qui faisoit un peu pencher la teste d'Alexandre sur un costé, et qui rendoit le parler d'Alcibiades mol et gras. Iulius Cesar se grattoit la teste d'un doigt, qui est la contenance d'un homme remply de pensements penibles ; et Cicero, ce me semble, avoit accoustumé de rincer le nez, qui signifie un naturel mocqueur : tels mouvements peuvent arriver imperceptiblement en nous. Il y en a d'aultres artificiels, dequoy ie ne parle point, comme les salutations et reverences, par où on acquiert, le plus souvent à tort, l'honneur d'estre bien humble et courtois : on peult estre humble de gloire. Ie suis assez prodigue de bonnetades, notamment en esté, et n'en receoy iamais sans revenche, de quelque qualité d'hommes que ce soit, s'il n'est à mes gages. Ie desirasse d'aulcuns princes que ie cognoy, qu'ils en feussent plus espargnants et iustes dispensateurs : car ainsin indiscrettement espandues, elles ne portent plus de coup ; si elles sont sans esgard, elles sont sans effect. Entre les contenances desreiglees, n'oublions

[1] Rutilius et Scaurus n'en ont été ni moins crus, ni moins estimés (*pour avoir écrit leurs mémoires*). TACIT. *Agricol.* c. I.

pas la morgue de l'empereur Constantius, qui en publicque tenoit tousiours la teste droicte, sans la contourner ou flechir ny çà ny là, non pas seulement pour regarder ceulx qui le saluoient à costé; ayant le corps planté immobile, sans se laisser aller au bransle de son coche, sans oser ny cracher, ny se moucher, ny essuyer le visage devant les gents. Ie ne sçay si ces gestes qu'on remarquoit en moy estoient de cette premiere condition, et si à la verité i'avoy quelque occulte propension à ce vice, comme il peult bien estre; et ne puis pas respondre des bransles du corps : mais quant aux bransles de l'ame, ie veulx icy confesser ce que i'en sens.

Il y a deux parties en cette gloire : sçavoir est, de S'estimer trop, et N'estimer pas assez aultruy. Quant à l'une, il me semble premierement ces considerations debvoir estre mises en compte, Que ie me sens pressé d'une erreur d'ame qui me desplaist, et comme inique, et encores plus comme importune; i'essaye à la corriger, mais l'arracher ie ne puis : c'est que ie diminue du iuste prix des choses que ie possede, et haulse le prix aux choses d'autant qu'elles sont estrangieres, absentes, et non miennes; cette humeur s'espand bien loing. Comme la prerogative de l'auctorité faict que les maris regardent les femmes propres d'un vicieux desdaing, et plusieurs peres leurs enfants : ainsi fois ie; et entre deux pareils ouvrages, poiseroy tousiours contre le mien; non tant que la ialousie de mon advancement et amendement trouble mon iugement, et m'empesche de me satisfaire, comme que, d'elle mesme, la maistrise engendre mespris de ce qu'on tient et regente. Les polices, les mœurs loingtaines, me flattent, et les langues; et m'apperceoy que le latin me pipe par la faveur de sa

dignité, au delà de ce qui luy appartient, comme aux enfants et au vulgaire : l'œconomie, la maison, le cheval de mon voysin, en eguale valeur, vault mieulx que le mien, de ce qu'il n'est pas mien. Davantage que ie suis tres ignorant en mon faict, i'admire l'asseurance et promesse que chascun a de soy ; au lieu qu'il n'est quasi rien que ie sçache sçavoir, ny que i'ose me respondre pouvoir faire. Ie n'ay point mes moyens en proposition et par estat, et n'en suis instruict qu'aprez l'effect ; autant doubteux de ma force, que d'une aultre force. D'où il advient, si ie rencontre louablement en une besongne, que ie le donne plus à ma fortune qu'à mon industrie ; d'autant que ie les desseigne toutes au hazard et en crainte. Pareillement i'ay en general cecy, Que de toutes les opinions que l'ancienneté a eues de l'homme en gros, celles que i'embrasse plus volontiers, et ausquelles ie m'attache le plus, ce sont celles qui nous mesprisent, avilissent, et aneantissent le plus : la philosophie ne me semble iamais avoir si beau ieu, que quand elle combat nostre presumption et vanité, quand elle recognoist de bonne foy son irresolution, sa foiblesse, et son ignorance. Il me semble que la mere nourrice des plus faulses opinions, et publicques et particulieres, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de soy. Ces gents qui se perchent à chevauchons sur l'epicycle de Mercure, qui veoyent si avant dans le ciel, ils m'arrachent les dents : car en l'estude que ie fois, duquel le subiect c'est l'homme, trouvant une si extreme varieté de iugements, un si profond labyrinthe de difficultez les unes sur les aultres, tant de diversité et incertitude en l'eschole mesme de la sapience ; vous pouvez penser, puis que ces gents là n'ont peu se resouldre de la cognoissance d'eulx mesmes, et de leur

propre condition, qui est continuellement presente à leurs yeulx, qui est dans eulx, puis qu'ils ne sçavent comment bransle ce qu'eulx mesmes font bransler, ny comment nous peindre et deschiffrer les ressorts qu'ils tiennent et manient eulx mesmes, comment ie les croiroy de la cause du flux et reflux de la riviere du Nil. La curiosité de cognoistre les choses a esté donnee aux hommes pour fleau, dict la saincte parole.

Mais pour venir à mon particulier, il est bien difficile, ce me semble, qu'aulcun aultre s'estime moins, voire qu'aulcun aultre m'estime moins que ce que ie m'estime : ie me tiens de la commune sorte, sauf en ce que ie m'en tiens ; coulpable des defectuositez plus basses et populaires, mais non desadvouees, non excusees ; et ne me prise seulement que de ce que ie sçay mon prix. S'il y a de la gloire, elle est infuse en moy superficiellement par la trahison de ma complexion, et n'a point de corps qui comparoisse à la veue de mon iugement ; i'en suis arrousé, mais non pas teinct : car, à la verité, quant aux effects de l'esprit, en quelque façon que ce soit, il n'est iamais party de moy chose qui me contentast ; et l'approbation d'aultruy ne me paye pas. I'ay le iugement tendre et difficile, et notamment en mon endroict : ie me desadvoue sans cesse, et me sens par tout flotter et flechir de foiblesse ; ie n'ay rien du mien dequcy satisfaire mon iugement. I'ay la veue assez claire et reiglee, mais à l'ouvrer elle se trouble : comme i'essaye plus evidemment en la poësie ; ie l'ayme infiniement ; ie me cognoy assez aux ouvrages d'aultruy ; mais ie fois, à la verité, l'enfant quand i'y veulx mettre la main ; ie ne me puis souffrir. On peult faire le sot par tout ailleurs, mais non en la poësie ;

Mediocribus esse poetis
Non dî, non homines, non concessere columnæ [1].

Pleust à Dieu que cette sentence se trouvast au front des boutiques de touts nos imprimeurs, pour en deffendre l'entree à tant de versificateurs !

Verum
Nil securius est malo poeta [2].

Que n'avons nous de tels peuples ? Dionysius le pere n'estimoit rien tant de soy que sa poësie : à la saison des ieux Olympiques, avecques des chariots surpassants touts aultres en magnificence, il envoya aussi des poëtes et musiciens, pour presenter ses vers, avecques des tentes et pavillons dorez et tapissez royalement. Quand on veint à mettre ses vers en avant, la faveur et excellence de la prononciation attira sur le commencement l'attention du peuple ; mais quand par aprez il veint à poiser l'ineptie de l'ouvrage, il entra premierement en mespris, et continuant d'aigrir son iugement, il se iecta tantost en furie, et courut abbattre et deschirer par depit touts ses pavillons : et ce que ses chariots ne feirent non plus rien qui vaille en la course, et que la navire qui rapportoit ses gents faillit la Sicile, et feut par la tempeste poulsee et fracassee contre la coste de Tarente ; ce mesme peuple teint pour certain que c'estoit un effect de l'ire des dieux irritez, comme luy, contre ce mauvais poëme ; et les mariniers mesmes eschappez du nauffrage alloient secondant l'opinion de ce peuple,

[1] Tout défend la médiocrité aux poètes, et les dieux, et les hommes, et les colonnes des portiques où sont affichés leurs ouvrages. Hor. *de Art. poet.* v. 372.

[2] Mais rien de si confiant qu'un mauvais poète. Martial, XII, 63, 13.

à laquelle l'oracle qui predit sa mort sembla aussi aulcunement soubscrire : il portoit, « que Dionysius seroit prez de sa fin, quand il auroit vaincu ceulx qui vauldroient mieulx que luy. » Ce qu'il interpreta des Carthaginois, qui le surpassoient en puissance ; et ayant affaire à eulx, gauchissoit souvent la victoire, et la temperoit, pour n'encourir le sens de cette prediction : mais il l'entendoit mal ; car le dieu marquoit le temps de l'advantage que par faveur et iniustice il gaigna à Athenes sur les poëtes tragiques meilleurs que luy, ayant faict iouer à l'envy la sienne, intitulee les Leneïens ; soubdain aprez laquelle victoire il trespassa, et en partie pour l'excessifve ioye qu'il en conceut.

Ce que ie treuve excusable du mien, ce n'est pas de soy et à la verité ; mais c'est à la comparaison d'aultres choses pires, ausquelles ie veoy qu'on donne credit. Ie suis envieux du bonheur de ceulx qui se sçavent resiouïr et gratifier en leur ouvrage ; car c'est un moyen aysé de se donner du plaisir, puis qu'on le tire de soy mesme, specialement s'il y a un peu de fermeté en leur opiniastrise. Ie sçay un poëte à qui, fort et foible, en foule et en chambre, et le ciel et la terre crient qu'il n'y entend gueres : il n'en rabbat pour tout cela rien de la mesure à quoy il s'est taillé ; tousiours recommence, tousiours reconsulte, et tousiours persiste d'autant plus fort en son advis, et plus roide, qu'il touche à luy seul de le maintenir.

Mes ouvrages, il s'en fault tant qu'ils me rient, qu'autant de fois que ie les retaste, autant de fois ie m'en despite :

> Quum relego, scripsisse pudet ; quia plurima cerno,
> Me quoque, qui feci, iudice, digna lini [1].

---

[1] Quand je les relis, j'en ai honte ; car j'y vois bien des choses

I'ay tousiours une idee en l'ame et certaine image trouble, qui me presente comme en songe une meilleure forme que celle que i'ay mis en besongne; mais ie ne la puis saisir et exploicter : et cette idee mesme n'est que du moyen estage. Ce que i'argumente par là, que les productions de ces riches et grandes ames du temps passé sont bien loing au delà de l'extreme estendue de mon imagination et souhaict : leurs escripts ne me satisfont pas seulement et me remplissent, mais ils m'estonnent et transissent d'admiration ; ie iuge leur beaulté, ie la veoy, sinon iusques au bout, au moins si avant, qu'il m'est impossible d'y aspirer. Quoy que i'entreprenne, ie dois un sacrifice aux Graces, comme dict Plutarque de quelqu'un, pour practiquer leur faveur :

> Si quid enim placet,
> Si quid dulce hominum sensibus influit,
> Debentur lepidis omnia Gratiis [1].

Elles m'abandonnent par tout ; tout est grossier chez moy ; il y a faulte de gentillesse et de beaulté : ie ne sçay faire valoir les choses pour le plus que ce qu'elles valent : ma façon n'ayde rien à la matiere ; voylà pourquoy il me la fault forte, qui ayt beaucoup de prinse, et qui luise d'elle mesme. Quand i'en saisis des populaires et plus gayes, c'est pour me suyvre à moy, qui n'ayme point une sagesse cerimonieuse et triste, comme faict le monde ; et pour m'esgayer, non pour esgayer mon style, qui les veult plustost graves et severes : au moins

qui, même aux yeux indulgents de leur auteur, méritent d'être effacés. OVIDE, *de Ponto*, I, 5, 15.

[1] Car tout ce qui plaît, tout ce qui charme les sens des mortels, c'est aux Grâces qu'on en est redevable. — *Les vers latins sont probablement d'un moderne.*

si ie dois nommer style un parler informe et sans reigle, un iargon populaire, et un proceder sans definition, sans partition, sans conclusion, trouble, à la guise de celuy d'Amafanius et de Rabirius. Ie ne sçay ny plaire, ny resiouïr, ny chatouiller : le meilleur conte du monde se seiche entre mes mains, et se ternit. Ie ne sçay parler qu'en bon escient : et suis du tout desnué de cette facilité, que ie veoy en plusieurs de mes compaignons, d'entretenir les premiers venus, et tenir en haleine toute une trouppe, ou amuser, sans se lasser, l'aureille d'un prince de toute sorte de propos ; la matiere ne leur faillant iamais, pour cette grace qu'ils ont de sçavoir employer la premiere venue, et l'accommoder à l'humeur et portee de ceulx à qui ils ont affaire. Les princes n'ayment gueres les discours fermes ; ny moy à faire des contes. Les raisons premieres et plus aysees, qui sont communement les mieulx prinses, ie ne sçay pas les employer ; mauvais prescheur de commune : de toute matiere ie dis volontiers les plus extremes choses que i'en sçay. Cicero estime que ez traictez de la philosophie, le plus difficile membre soit l'exorde : s'il est ainsi, ie me prens à la conclusion sagement. Si fault il sçavoir relascher la chorde à toute sorte de tons ; et le plus aigu est celuy qui vient le moins souvent en ieu. Il y a pour le moins autant de perfection à relever une chose vuide, qu'à en soustenir une poisante : tantost il fault superficiellement manier les choses, tantost les profonder. Ie sçay bien que la pluspart des hommes se tiennent en ce bas estage, pour ne concevoir les choses que par cette premiere escorce ; mais ie sçay aussi que les plus grands maistres, et Xenophon et Platon, on les veoid souvent se relascher à cette basse façon et populaire de dire

et traicter les choses, la soustenants des graces qui ne leur manquent iamais.

Au demourant, mon langage n'a rien de facile et poly ; il est aspre et desdaigneux, ayant ses dispositions libres et desreiglees ; et me plaist ainsi, sinon par mon iugement, par mon inclination : mais ie sens bien que par fois ie m'y laisse trop aller, et qu'à force de vouloir eviter l'art et l'affectation, i'y retumbe d'une aultre part ;

Brevis esse laboro,
Obscurus fio [1].

Platon dict que le long ou le court ne sont pas proprietez qui ostent ny qui donnent prix au langage. Quand i'entreprendroy de suyvre cet aultre style equable, uny et ordonné, ie n'y sçaurois advenir : et encores que les couppures et cadences de Salluste reviennent plus à mon humeur, si est ce que ie treuve Cesar et plus grand et moins aysé à representer ; et si mon inclination me porte plus à l'imitation du parler de Seneque, ie ne laisse pas d'estimer davantage celuy de Plutarque. Comme à faire, à dire aussi, ie suy tout simplement ma forme naturelle : d'où c'est, à l'adventure, que ie puis plus à parler qu'à escrire. Le mouvement et action animent les paroles, notamment à ceulx qui se remuent brusquement, comme ie fois, et qui s'eschauffent : le port, le visage, la voix, la robbe, l'assiette, peuvent donner quelque prix aux choses qui d'elles mesmes n'en ont gueres, comme le babil. Messala se plainct, en Tacitus, de quelques accoustrements estroicts de son temps, et de la façon des bancs où les

[1] J'évite d'être long, et je deviens obscur.
BOILEAU, d'après HOR. *Art poét.* v. 25.

orateurs avoient à parler, qui affoiblissoient leur eloquence.

Mon langage françois est alteré, et en la prononciation, et ailleurs, par la barbarie de mon creu : ie ne veis iamais homme des contrees de deçà, qui ne sentist bien evidemment son ramage, et qui ne bleceast les aureilles pures françoises. Si n'est ce pas pour estre fort entendu en mon perigordin ; car ie n'en ay non plus d'usage que de l'allemand, et ne m'en chault gueres ; c'est un langage (comme sont autour de moy, d'une bande et d'aultre, le poittevin, xaintongeois, angoumoisin, limosin, auvergnat) brode, traisnant, esfoiré : il y a bien au dessus de nous, vers les montaignes, un gasçon que ie treuve singulierement beau, sec, bref, signifiant, et à la verité un langage masle et militaire plus qu'aultre que i'entende, autant nerveux, puissant et pertinent, comme le françois est gratieux, delicat et abondant.

Quant au latin, qui m'a esté donné pour maternel, i'ay perdu par desaccoustumance la promptitude de m'en pouvoir servir à parler ; ouy, et à escrire : en quoy aultrefois ie me faisois appeller maistre Iehan. Voylà combien peu ie vaulx de ce costé là.

La beaulté est une piece de grande recommendation au commerce des hommes ; c'est le premier moyen de conciliation des uns aux aultres, et n'est homme si barbare et si rechigné, qui ne se sente aulcunement frappé de sa doulceur. Le corps a une grande part à nostre estre, il y tient un grand reng ; ainsi sa structure et composition sont de bien iuste consideration. Ceulx qui veulent desprendre nos deux pieces principales, et les sequestrer l'une de l'aultre, ils ont tort : au rebours, il les fault raccoupler et reioindre ; il fault ordonner à l'ame, non de se tirer à quartier, de s'entretenir

à part, de mespriser et abandonner le corps (aussi ne le sçauroit elle faire que par quelque singerie contrefaicte), mais de se rallier à luy, de l'embrasser, le cherir, luy assister, le contrerooller, le conseiller, le redresser, et ramener quand il fourvoye, l'espouser en somme, et luy servir de mary, à ce que leurs effects ne paroissent pas divers et contraires, ains accordants et uniformes. Les chrestiens ont une particuliere instruction de cette liaison : car ils sçavent que la iustice divine embrasse cette societé et ioincture du corps et de l'ame, iusques à rendre le corps capable des recompenses eternelles ; et que Dieu regarde agir tout l'homme, et veult qu'entier il receoive le chastiement, ou le loyer, selon ses demerites. La secte peripatetique, de toutes sectes la plus sociable, attribue à la sagesse ce seul soing, de pourveoir et procurer en commun le bien de ces deux parties associees : et monstrent les aultres sectes, pour ne s'estre assez attachees à la consideration de ce meslange, s'estre partializees, cette cy pour le corps, cette aultre pour l'ame, d'une pareille erreur ; et avoir escarté leur subiect, qui est l'Homme, et leur guide, qu'ils advouent en general estre Nature. La premiere distinction qui ayt esté entre les hommes, et la premiere consideration qui donna les preeminences aux uns sur les aultres, il est vraysemblable que ce feut l'advantage de la beaulté :

Agros divisere atque dedere
Pro facie cuiusque, et viribus, ingenioque ;
Nam facies multum valuit, viresque vigebant [1].

Or ie suis d'une taille un peu au dessoubs de la

[1] Le partage des terres fut réglé à proportion de la beauté, de la force et de l'esprit ; car la beauté et la force étaient les premières distinctions. LUCRÈCE, V, 1109.

moyenne : ce default n'a pas seulement de la laideur, mais encores de l'incommodité, à ceulx mesmement qui ont des commandements et des charges ; car l'auctorité que donne une belle presence et maiesté corporelle en est à dire. C. Marius ne recevoit pas volontiers des soldats qui n'eussent six pieds de haulteur. Le Courtisan a bien raison de vouloir, pour ce gentilhomme qu'il dresse, une taille commune, plustost que toute aultre ; et de refuser pour luy toute estrangeté qui le face monstrer au doigt. Mais de choisir, s'il fault à cette mediocrité, qu'il soit plustost au deçà qu'au delà d'icelle, ie ne le feroy pas à un homme militaire. Les petits hommes, dict Aristote, sont bien iolis, mais non pas beaux ; et se cognoist en la grandeur la grande ame, comme la beaulté en un grand corps et hault : les Ethiopes et les Indiens, dict il, elisants leurs roys et magistrats, avoient esgard à la beaulté et procerité des personnes. Ils avoient raison ; car il y a du respect pour ceulx qui le suyvent, et pour l'ennemy de l'effroy, de veoir à la teste d'une trouppe marcher un chef de belle et riche taille.

> Ipse inter primos præstanti corpore Turnus
> Vertitur, arma tenens, et toto vertice supra est [1].

Nostre grand roy divin et celeste, duquel toutes les circonstances doibvent estre remarquees avec soing, religion et reverence, n'a pas refusé la recommendation corporelle, *speciosus forma præ filiis hominum* [2] : et Platon, avecques la temperance et la fortitude, desire la beaulté aux conservateurs de sa

[1] Au premier rang on voit marcher Turnus, les armes à la main ; sa taille est haute, et il passe de la tête tous ceux qui l'entourent. VIRG. *Énéide*, VII, 783.

[2] Il était le plus beau des fils des hommes. *Ps.* XLV, 3.

republique. C'est un grand despit, qu'on s'addresse à vous parmy vos gents pour vous demander « Où est monsieur ? » et que vous n'ayez que le reste de la bonnetade qu'on faict à vostre barbier ou à vostre secretaire ; comme il adveint au pauvre Philopœmen. Estant arrivé le premier de sa trouppe en un logis où on l'attendoit, son hostesse, qui ne le cognoissoit pas, et le veoyoit d'assez mauvaise mine, l'employa d'aller un peu ayder à ses femmes à puiser de l'eau, ou attiser du feu, pour le service de Philopœmen : les gentilshommes de sa suitte estants arrivés et l'ayants surprins embesongné à cette belle vacation, car il n'avoit pas failly d'obeïr au commandement qu'on luy avoit faict, luy demanderent ce qu'il faisoit là : « Ie paye, leur respondit il, la peine de ma laideur. » Les aultres beaultez sont pour les femmes : la beaulté de la taille est la seule beaulté des hommes. Où est la petitesse, ny la largeur et rondeur du front, ny la blancheur et doulceur des yeulx, ny la mediocre forme du nez, ny la petitesse de l'aureille et de la bouche, ny l'ordre et la blancheur des dents, ny l'espesseur bien unie d'une barbe brune à escorce de chastaigne, ny le poil relevé, ny la iuste rondeur de teste, ny la frescheur du teinct, ny l'air du visage agreable, ny un corps sans senteur, ny la proportion legitime des membres, peuvent faire un bel homme.

I'ay, au demourant, la taille forte et ramassee ; le visage non pas gras, mais plein ; la complexion entre le iovial et le melancholique, moyennement sanguine et chaulde,

Unde rigent setis mihi crura, et pectora villis [1] ;

---

[1] Aussi ai-je l'estomac, les jambes et les cuisses hérissés de poils. MARTIAL, II, 56, 5.

la santé forte et alaigre, iusques bien avant en mon aage, rarement troublee par les maladies. I'estoy tel ; car ie ne me considere pas à cette heure que ie suis engagé dans les avenues de la vieillesse, ayant pieça franchy les quarante ans :

> Minutatim vires et robur adultum
> Frangit, et in partem peiorem liquitur ætas [1] ;

ce que ie seray doresnavant, ce ne sera plus qu'un demy estre, ce ne sera plus moy ; ie m'eschappe touts les iours, et me desrobbe à moy :

> Singula de nobis anni prædantur euntes [2].

D'adresse et de disposition, ie n'en ay point eu ; et si, suis fils d'un pere tres dispos, et d'une alaigresse qui lui dura iusques à son extreme vieillesse. Il ne trouva gueres homme de sa condition qui s'egualast à luy en tout exercice de corps : comme ie n'en ai trouvé gueres aulcun qui ne me surmontast, sauf au courir, en quoy i'estoy des mediocres. De la musique, ny pour la voix, que i'y ay tres inepte, ny pour les instruments, on ne m'y à iamais sceu rien apprendre. A la dance, à la paulme, à la luicte, ie n'y ay peu acquerir qu'une bien fort legiere et vulgaire suffisance ; à nager, à escrimer, à voltiger et à saulter, nulle du tout. Les mains, ie les ay si gourdes, que ie ne sçay pas escrire seulement pour moy ; de façon que ce que i'ay barbouillé, iayme mieulx le refaire que de me donner la peine de le desmesler : et ne lis gueres mieulx ; ie me sens poiser aux escoutants : aultrement bon clerc. Ie

[1] Insensiblement les forces se perdent, la vigueur s'épuise, et notre être va toujours en déclinant. LUCRÈCE, II, 1131.

[2] Les années, dans leur course, nous dérobent sans cesse quelque portion de nous-mêmes. HOR. *Epist.* II, 2, 55.

ne sçay pas clorre à droict une lettre, ny ne sceus iamais tailler plume, ny trencher à table, qui vaille, ny equipper un cheval de son harnois, ny porter à poing un oyseau et le lascher, ny parler aux chiens, aux oyseaux, aux chevaulx. Mes conditions corporelles sont, en somme, tres bien accordantes à celles de l'ame : il n'y a rien d'alaigre ; il y a seulement une vigueur pleine et ferme : ie dure bien à la peine ; mais i'y dure, si ie m'y porte moy mesme, et autant que mon desir m'y conduict,

Molliter austerum studio fallente laborem [1] :

aultrement, si ie n'y suis alleiché par quelque plaisir, et si i'ay aultre guide que ma pure et libre volonté, ie n'y vauls rien ; car i'en suis là, que, sauf la santé et la vie, il n'est chose pourquoy ie veuille ronger mes ongles, et que ie veuille achepter au prix du torment d'esprit et de la contraincte :

Tanti mihi non sit opaci
Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur aurum [2].

Extremement oysif, extremement libre, et par nature et par art, ie presterois aussi volontiers mon sang que mon soing. I'ay une ame libre et toute sienne, accoustumee à se conduire à sa mode : n'ayant eu, iusques à cette heure, ny commandant, ny maistre forcé, i'ay marché aussi avant, et le pas qu'il m'a pleu ; cela m'a amolly et rendu inutile au service d'aultruy, et ne m'a faict bon qu'à moy.

Et pour moy, il n'a esté besoing de forcer ce naturel poisant, paresseux et faineant ; car m'estant

[1] Car le plaisir qui accompagne le travail en fait oublier la fatigue. Hor. *Sat.* II, 2, 12.

[2] Non, je ne voudrais point à ce prix-là tout le sable du Tage, avec l'or qu'il porte à l'Océan. Juv. *Sat.* III, 54.

trouvé en tel degré de fortune, dez ma naissance, que i'ay eu occasion de m'y arrester (une occasion pourtant que mille aultres de ma cognoissance eussent prinse pour planche plustost à se passer à la queste, à l'agitation et inquietude), et en tel degré de sens, que i'ay senty en avoir occasion, ie n'ay rien cherché, et n'ay aussi rien prins :

> Non agimur tumidis velis Aquilone secundo,
> Non tamen adversis ætatem ducimus Austris ;
> Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
> Extremi primorum, extremis usque priores [1] :

ie n'ay eu besoing que de la suffisance de me contenter, qui est toutesfois un reiglement d'ame, à le bien prendre, egualement difficile en toute sorte de condition, et que, par usage, nous veoyons se trouver plus facilement encores en la disette qu'en l'abondance ; d'autant, à l'adventure, que selon le cours de nos aultres passions, la faim des richesses est plus aiguisee par leur usage que par leur disette, et la vertu de la moderation plus rare que celle de la patience : et n'ay eu besoing que de iouyr doulcement des biens que Dieu, par sa liberalité, m'avoit mis entre mains. Ie n'ay gousté aulcune sorte de travail ennuyeux : ie n'ay eu gueres en maniement que mes affaires ; ou, si i'en ay eu, ç'a a esté en condition de les manier à mon heure et à ma façon, commis par gents qui s'en fioient à moy, et qui ne me pressoient pas, et me cognoissoient ; car encores tirent les experts quelque service d'un cheval restif et poulsif.

[1] Le vent du nord n'enfle pas mes voiles, il est vrai ; mais l'Auster ne trouble pas ma course paisible. Je suis en force, en talent, en figure, en vertu, en naissance, en biens, des derniers de la première classe, mais des premiers de la dernière. Hor. *Epist.* II, 2, 201.

Mon enfance mesme a esté conduicte d'une façon molle et libre, et exempte de subiection rigoureuse. Tout cela m'a formé une complexion delicate et incapable de solicitude, iusques là que i'ayme qu'on me cache mes pertes et les desordres qui me touchent. Au chapitre de mes mises, ie loge ce que ma nonchalance me couste à nourrir et entretenir ;

Hæc nempe supersunt,
Quæ dominum fallunt, quæ prosunt furibus [1] ;

i'ayme à ne sçavoir pas le compte de ce que i'ay, pour sentir moins exactement ma perte : ie prie ceulx qui vivent avecques moy, où l'affection leur manque et les bons effects, de me piper et payer de bonnes apparences. A faulte d'avoir assez de fermeté pour souffrir l'importunité des accidents contraires ausquels nous sommes subiects, et pour ne me pouvoir tenir tendu à reigler et ordonner les affaires, ie nourris, autant que ie puis, en moy cette opinion, m'abandonnant du tout à la fortune, « De prendre toutes choses au pis ; et ce pis là, me resouldre à le porter doulcement et patiemment : » c'est à cela seul que ie travaille, et le but auquel i'achemine touts mes discours. A un dangier, ie ne songe pas tant comment i'en eschapperay, que combien peu il importe que i'en eschappe : quand i'y demeureroy, que seroit-ce ? Ne pouvant reigler les evenements, ie me reigle moy mesme, et m'applique à eulx, s'ils ne s'appliquent à moy. Ie n'ay gueres d'art pour sçavoir gauchir la fortune et luy eschapper ou la forcer, et pour dresser et conduire

[1] Surplus qui échappe aux yeux du maître, et dont les voleurs s'accommodent. Hor. *Epist.* I, 6, 45. — Ici Montaigne détourne les paroles d'Horace de leur vrai sens, pour les adapter à sa pensée.

par prudence les choses à mon poinct : i'ay encores moins de tolerance pour supporter le soing aspre et penible qu'il fault à cela ; et la plus penible assiette pour moy, c'est estre suspens ez choses qui pressent, et agité entre la crainte et l'esperance.

Le deliberer, voire ez choses plus legieres, m'importune ; et sens mon esprit plus empesché à souffrir le bransle et les secousses diverses du doubte et de la consultation, qu'à se rasseoir et resouldre à quelque party que ce soit, aprez que la chance est livree. Peu de passions m'ont troublé le sommeil ; mais des deliberations, la moindre me le trouble. Tout ainsi que des chemins, i'en evite volontiers les costez pendants et glissants, et me iecte dans le battu le plus boueux et enfondrant, d'où ie ne puisse aller plus bas, et y cherche seureté : aussi i'ayme les malheurs touts purs, qui ne m'exercent et tracassent plus aprez l'incertitude de leur rabillage, et qui du premier sault me poulsent droictement en la souffrance :

Dubia plus torquent mala [1].

Aux evenements, ie me porte virilement ; en la conduicte, puerilement : l'horreur de la cheute me donne plus de fiebvre que le coup. Le ieu ne vault pas la chandelle : l'avaricieux a plus mauvais compte de sa passion, que n'a le pauvre, et le ialoux, que le cocu ; et y a moins de mal souvent à perdre sa vigne, qu'à la plaider. La plus basse marche est la plus ferme : c'est le siege de la constance ; vous n'y avez besoing que de vous ; elle se fonde là, et appuye toute en soy. Cet exemple d'un gentilhomme que plusieurs ont cogneu, a il

[1] Ce sont les maux incertains qui me tourmentent le plus. SÉNÈQUE, *Agamemn.* act. III, sc. 1, v. 29.

pas quelque air philosophique? Il se maria bien avant en l'aage, ayant passé en bon compaignon sa ieunesse, grand diseur, grand gaudisseur. Se souvenant combien la matiere de cornardise luy avoit donné dequoy parler et se mocquer des aultres ; pour se mettre à couvert, il espousa une femme qu'il print au lieu où chascun en treuve pour son argent, et dressa avecques elle ses alliances : « Bon iour, putain, » — « Bon iour, cocu ; » et n'est chose dequoy plus souvent et ouvertement il entreteinst chez luy les survenants, que de ce sien desseing : par où il bridoit les occultes cacquets des mocqueurs, et esmoussoit la poincte de ce reproche.

Quant à l'ambition, qui est voysine de la presumption, ou fille plustost, il eust fallu, pour m'advancer, que la fortune me feust venue querir par le poing ; car de me mettre en peine pour une esperance incertaine, et me soubmettre à toutes les difficultez qui accompaignent ceulx qui cherchent à se poulser en credit sur le commencement de leur progrez, ie ne l'eusse sceu faire ;

Spem pretio non emo [1] :

ie m'attache à ce que ie veoy et que ie tiens, et ne m'esloingne gueres du port ;

Alter remus aquas, alter tibi radat arenas [2] :

et puis, on arrive peu à ces advancements, qu'en hazardant premierement le sien ; et ie suis d'advis

[1] Je n'achète pas l'espérance argent comptant. TÉRENCE, *Adelph.* act. II, sc. 2, v. 11.

[2] Qu'une rame fende les flots, et l'autre les sables du rivage. PROPERCE, III, 3, 23.

que si ce qu'on a suffit à maintenir la condition en laquelle on est nay et dressé, c'est folie d'en lascher la prinse sur l'incertitude de l'augmenter. Celuy à qui la fortune refuse dequoy planter son pied et establir un estre tranquille et reposé, il est pardonnable s'il iecte au hazard ce qu'il a, puis qu'ainsi comme ainsi la necessité l'envoye à la queste ;

Capienda rebus in malis præceps via est [1] :

et i'excuse plustost un cadet de mettre sa legitime au vent, que celuy à qui l'honneur de la maison est en charge, qu'on ne peult point veoir necessiteux que par sa faulte. I'ay bien trouvé le chemin plus court et plus aysé, avecques le conseil de mes bons amis du temps passé, de me desfaire de ce desir, et de me tenir coy ;

Cui sit conditio dulcis sine pulvere palmæ [2] :

iugeant aussi bien sainement de mes forces, qu'elles n'estoient pas capables de grandes choses ; et me souvenant de ce mot du feu chancelier Olivier, « que les François semblent des guenons qui vont grimpant contremont un arbre, de branche en branche, et ne cessent d'aller, iusques à ce qu'elles soyent arrivees à la plus haulte branche ; et y monstrent le cul, quand elles y sont. »

Turpe est, quod nequeas, capiti committere pondus,
Et pressum inflexo mox dare terga genu [3].

---

[1] Dans le malheur, choisissons les résolutions téméraires. SÉNÈQUE, *Agamemn.* act. II, sc. 1, v. 47.

[2] Quelle plus douce condition que celle de vaincre sans avoir combattu ! HOR. *Epist.* I, 1, 51.

[3] Il est honteux de se charger la tête d'un poids qu'on ne saurait porter, pour plier ensuite, et se soustraire au fardeau. PROPERCE, III, 9, 5.

Les qualitez mesmes qui sont en moy non reprochables, ie les trouvois inutiles en ce siecle : la facilité de mes mœurs, on l'eust nommee lascheté et foiblesse ; la foy et la conscience s'y feussent trouvees scrupuleuses et superstitieuses ; la franchise et la liberté, importune, inconsideree et temeraire. A quelque chose sert le malheur : il faict bon naistre en un siecle fort depravé ; car, par comparaison d'aultruy, vous estes estimé vertueux à bon marche : qui n'est que parricide en nos iours et sacrilege, il est homme de bien et d'honneur :

> Nunc, si depositum non inficiatur amicus,
> Si reddat veterem cum tota ærugine follem,
> Prodigiosa fides, et Tuscis digna libellis,
> Quæque coronata lustrari debeat agna [1] :

et ne feut iamais temps et lieu où il y eust pour les princes loyer plus certain et plus grand, proposé à la bonté et à la iustice. Le premier qui s'advisera de se poulser en faveur et en credit par cette voye là, ie suis bien deceu si à bon compte il ne devance ses compaignons : la force, la violence, peuvent quelque chose, mais non pas tousiours tout. Les marchands, les iuges de village, les artisans, nous les veoyons aller à pair de vaillance et science militaire avecques la noblesse ; ils rendent des combats honnorables et publicques et privez, ils battent, ils deffendent villes en nos guerres presentes : un prince estouffe sa recommendation emmy cette presse. Qu'il reluise d'humanité, de verité, de loyauté, de temperance, et sur tout de

[1] Maintenant, si ton ami ne nie point ton dépôt, s'il te rend ton vieux sac, et ton argent noirci par le temps, c'est un trait de probité digne d'être inscrit dans les livres des pontifes, c'est un prodige qu'il faut expier par le sang d'une brebis. JUVÉNAL, XIII, 60.

iustice ; marques rares, incogneues et exilees : c'est la seule volonté des peuples dequoy il peult faire ses affaires ; et nulles aultres qualitez ne peuvent attirer leur volonté comme celles là, leur estants les plus utiles : *nihil est tam populare, quam bonitas* [1].

Par cette proportion, ie me feusse trouvé grand et rare ; comme ie me treuve pygmee et populaire, à la proportion d'aulcuns siecles passez, ausquels il estoit vulgaire, si d'aultres plus fortes qualitez n'y concurroient, de veoir un homme moderé en ses vengeances, mol au ressentiment des offenses, religieux en l'observance de sa parole, ny double, ny soupple, ny accommodant sa foy à la volonté d'aultruy et aux occasions : plustost lairroy ie rompre le col aux affaires, que de tordre ma foy pour leur service. Car quant à cette nouvelle vertu de feinctise et dissimulation, qui est à cette heure si fort en credit, ie la hay capitalement ; et de touts les vices, ie n'en treuve aulcun qui tesmoigne tant de lascheté et bassesse de cœur. C'est une humeur couarde et servile de s'aller desguiser et cacher soubs un masque, et de n'oser se faire veoir tel qu'on est : par là nos hommes se dressent à la perfidie ; estants duicts à produire des paroles faulses, ils ne font pas conscience d'y manquer. Un cœur genereux ne doibt point desmentir ses pensees ; il se veult faire veoir iusques au dedans : tout y est bon, ou au moins, tout y est humain. Aristote estime office de magnanimité, haïr et aymer à descouvert ; iuger, parler avecques toute franchise, et, au prix de la verité, ne faire cas de l'approbation ou reprobation d'aultruy. Apollonius disoit, « que c'estoit aux serfs de mentir, et aux libres de dire

[1] Rien n'est si populaire que la bonté. Cic. *pro Ligar.* c. 12.

verité : » c'est la premiere et fondamentale partie de la vertu ; il la fault aymer pour elle mesme. Celuy qui dict vray, parce qu'il y est d'ailleurs obligé, et parce qu'il sert, et qui ne craint point à dire mensonge, quand il n'importe à personne, il n'est pas veritable suffisamment. Mon ame, de sa complexion, refuit la menterie, et hait mesme à la penser : i'ay une interne vergongne et un remors picquant, si par fois elle m'eschappe ; comme par fois elle m'eschappe, les occasions me surprenants et agitants impremediteement. Il ne fault pas tousieurs dire tout, car ce seroit sottise ; mais ce qu'on dict, il fault qu'il soit tel qu'on le pense ; aultrement, c'est meschanceté. Ie ne sçay quelle commodité ils attendent de se feindre et contrefaire sans cesse, si ce n'est de n'en estre pas creus lors mesme qu'ils disent verité ; cela peult tromper une fois ou deux les hommes : mais de faire profession de se tenir couvert, et se vanter, comme ont faict aulcuns de nos princes, « qu'ils iecteroient leur chemise au feu, si elle estoit participante de leurs vrayes intentions, » qui est un mot de l'ancien Metellus Macedonicus ; et publier « que qui ne sçait se feindre, ne sçait pas regner, » c'est tenir advertis ceulx qui ont à les practiquer, que ce n'est que piperie et mensonge qu'ils disent ; *quo quis versutior et callidior est, hoc invisior et suspectior, detracta opinione probitatis* [1] : ce seroit une grande simplesse à qui se lairroit amuser ny au visage, ny aux paroles de celuy qui faict estat d'estre tousiours aultre au dehors qu'il n'est au dedans, comme faisoit Tibere. Et ne sçay quelle part telles gents peuvent avoir au commerce des hommes, ne produisants

[1] Plus un homme est fin et adroit, plus il est odieux et suspect, lorsqu'il vient à perdre la réputation d'homme de bien. Cic. *de Offic.* II, 9.

rien qui soit receu pour comptant : qui est desloyal envers la verité, l'est aussi envers le mensonge.

Ceulx qui, de nostre temps, ont consideré, en l'establissement du debvoir d'un prince, le bien de ses affaires seulement, et l'ont preferé au soing de sa foy et conscience, diroient quelque chose à un prince de qui la fortune auroit rengé à un tel poinct les affaires, que pour tout iamais il les peust establir par un seul manquement et faulte à sa parole : mais il n'en va pas ainsin ; on recheoit souvent en pareil marché, on faict plus d'une paix, plus d'un traicté en sa vie. Le gaing qui les convie à la premiere desloyauté, et quasi tousiours il s'en presente, comme à toutes aultres meschancetez ; les sacrileges, les meurtres, les rebellions, les trahisons, s'entreprennent pour quelque espece de fruict : mais ce premier gaing apporte infinis dommages suyvants, iectant ce prince hors de tout commerce et de tout moyen de negociation, par l'exemple de cette infidelité. Soliman, de la race des Ottomans, race peu soigneuse de l'observance des promesses et paches, lorsque, de mon enfance, il feit descendre son armee à Otrante, ayant sceu que Mercurin de Gratinare et les habitants de Castro estoient detenus prisonniers aprez avoir rendu la place, contre ce qui avoit esté capitulé par ses gents avecques eulx, manda qu'on les relaschast ; et qu'ayant en main d'aultres grandes entreprinses en cette contree là, cette desloyauté, quoy qu'elle eust quelque apparence d'utilité presente, luy apporteroit pour l'advenir un descry et une desfiance d'infiny preiudice.

Or, de moy, i'ayme mieulx estre importun et indiscret, que flatteur et dissimulé. I'advoue qu'il se peult mesler quelque poincte de fierté et d'opiniastreté à se tenir ainsin entier et ouvert comme ie

suis, sans consideration d'aultruy ; et me semble que ie deviens un peu plus libre où il le fauldroit moins estre, et que ie m'eschauffe par l'opposition du respect : il peult estre aussi que ie me laisse aller aprez ma nature, à faulte d'art. Presentant aux grands cette mesme licence de langue et de contenance que i'apporte de ma maison, ie sens combien elle decline vers l'indiscretion et incivilité : mais oultre ce que ie suis ainsi faict, ie n'ay pas l'esprit assez soupple pour gauchir à une prompte demande, et pour en eschapper par quelque destour, ny pour feindre une verité, ny assez de memoire pour la retenir ainsi feincte, ny certes assez d'asseurance pour la maintenir, et fois le brave par foiblesse ; parquoy ie m'abandonne à la naïfveté, et à tousiours dire ce que ie pense, et par complexion et par desseing, laissant à la fortune d'en conduire l'evenement. Aristippus disoit, « le principal fruict qu'il eust tiré de la philosophie, estre, Qu'il parloit librement et ouvertement à chascun. »

C'est un util de merveilleux service que la memoire, et sans lequel le iugement faict bien à peine son office ; elle me manque du tout. Ce qu'on me veult proposer, il fault que ce soit à parcelles ; car de respondre à un propos où il y eust plusieurs divers chefs, il n'est pas en ma puissance : ie ne sçauroy recevoir une charge sans tablettes. Et quand i'ay un propos de consequence à tenir, s'il est de longue haleine, ie suis reduict à cette vile et miserable necessité d'apprendre par cœur, mot à mot, ce que i'ay à dire ; aultrement ie n'auroy ny façon, ny asseurance, estant en crainte que ma memoire veinst à me faire un mauvais tour. Mais ce moyen m'est non moins difficile : pour apprendre trois vers, il m'y fault trois heures ; et puis, en

un propre ouvrage, la liberté et auctorité de remuer l'ordre, de changer un mot, variant sans cesse la matiere, la rend plus mal aysee à arrester en la memoire de son aucteur. Or, plus ie m'en desfie plus elle se trouble ; elle me sert mieulx par rencontre : il fault que ie la solicite nonchalamment ; car si ie la presse, elle s'estonne ; et depuis qu'elle à commencé à chanceler, plus ie la sonde, plus elle s'empestre et embarrasse : elle me sert à son heure, non pas à la mienne.

Cecy que ie sens en la memoire, ie le sens en plusieurs aultres parties : ie fuy le commandement, l'obligation et la contraincte ; ce que je fois ayseement et naturellement, si ie m'ordonne de le faire par une expresse et prescripte ordonnance, ie ne sçay plus le faire. Au corps mesme, les membres qui ont quelque liberté et iurisdiction plus particuliere sur eulx, me refusent par fois leur obeïssance, quand ie les destine et attache à certain poinct et heure de service necessaire : cette preordonnance contraincte et tyrannique les rebute ; ils se croupissent d'effroy ou de despit, et se transissent. Aultrefois, estant en lieu où c'est discourtoisie barbaresque de ne respondre à ceulx qui vous convient à boire, quoy qu'on m'y traictast avec toute liberté, i'essayay de faire le bon compaignon en faveur des dames qui estoient de la partie, selon l'usage du pays : mais il y eut du plaisir ; car cette menace et preparation d'avoir à m'efforcer oultre ma coustume et mon naturel, m'estoupa de maniere le gosier, que ie ne sceus avaller une seule goutte, et feus privé de boire pour le besoing mesme de mon repas ; ie me trouvay saoul et desalteré par tant de bruvage que mon imagination avait preoccupé. Cet effect est plus apparent en ceulx qui ont l'imagination plus vehemente et puissante ; mais il est

pourtant naturel, et n'est aulcun qui ne s'en ressente aulcunement. On offroit à un excellent archer, condemné à la mort, de luy sauver la vie, s'il vouloit faite veoir quelque notable preuve de son art : il refusa de s'en essayer, craignant que la trop grande contention de sa volonté luy feist fourvoyer la main, et qu'au lieu de sauver sa vie, il perdist encores la reputation qu'il avoit acquise au tirer de l'arc. Un homme qui pense ailleurs, ne fauldra point, à un poulce prez, de refaire tousiours un mesme nombre et mesure de pas au lieu où il se promeine ; mais s'il y est avecques attention de les mesurer et compter, il trouvera que ce qu'il faisoit par nature et par hazard, il ne le fera pas si exactement par desseing.

Ma librairie, qui est des belles entre les librairies de village, est assise à un coing de ma maison : s'il me tumbe en fantasie chose que i'y veuille aller chercher ou escrire, de peur qu'elle ne m'eschappe en traversant seulement ma cour, il fault que ie la donne en garde à quelque aultre. Si ie m'enhardis, en parlant, à me destourner tant soit peu de mon fil, ie ne fauls iamais de le perdre : qui faict que ie me tiens, en mes discours, contrainct, sec et resserré. Les gents qui me servent, il fault que ie les appelle par le nom de leurs charges ou de leur pays, car il m'est mal aysé de retenir des noms ; ie diray bien qu'il a trois syllabes, que le son en est rude, qu'il commence ou termine par telle lettre : et si ie durois à vivre long temps, ie ne croy pas que ie n'oubliasse mon nom propre, comme ont faict d'aultres. Messala Corvinus feut deux ans n'ayant trace aulcune de memoire, ce qu'on dict aussi de George Trapezonce. Et pour mon interest, ie rumine souvent quelle vie c'estoit que la leur, et si, sans cette piece, il me restera assez pour me

soustenir avecques quelque aysance ; et y regardant de prez, ie crains que ce default, s'il est parfaict, perde toutes les functions de l'ame :

Plenus rimarum sum, hac atque illac perfluo [1].

Il m'est advenu plus d'une fois d'oublier le mot du guet, que i'avoy trois heures auparavant donné, ou receu d'un aultre ; et d'oublier où i'avoy caché ma bourse, quoy qu'en die Cicero : ie m'ayde à perdre ce que ie serre particulierement. *Memoria certe non modo philosophiam, sed omnis vitæ usum, omnesque artes, una maxime continet*[2]. C'est le receptacle et l'estuy de la science que la memoire : l'ayant si defaillante, ie n'ay pas fort à me plaindre si ie ne sçay gueres. Ie sçay en general le nom des arts, et ce dequoy ils traictent ; mais rien au delà. Ie feuillette les livres ; ie ne les estudie pas : ce qui m'en demeure, c'est chose que ie ne recognoy plus estre d'aultruy ; c'est cela seulement dequoy mon iugement a faict son proufit, les discours et les imaginations dequoy il s'est imbu ; l'aucteur, le lieu, les mots, et aultres circonstances, ie les oublie incontinent : et suis si excellent en l'oubliance, que mes escripts mesmes et compositions, ie ne les oublie pas moins que le reste ; on m'allegue touts les coups à moy mesme, sans que ie le sente. Qui vouldroit sçavoir d'où sont les vers et exemples que i'ay icy entassez, me mettroit en peine de le luy dire : et ie ne les ay mendiez qu'ez portes cogneues et fameuses ; ne me contentant pas qu'ils feussent riches, s'ils ne venoient encores

[1] Je suis comme un vase fêlé, je ne puis rien retenir. TÉRENCE, *Eunuch.* act. I, sc. 2, v. 25.

[2] Il est certain que la mémoire renferme non seulement la philosophie, mais tout ce qui appartient à l'usage de la vie. CIC. *Acad.* II, 7.

de main riche et honnorable : l'auctorité y concurre quand et la raison. Ce n'est pas grand'merveille si mon livre suit la fortune des aultres livres, et si ma memoire desempare ce que i'escris, comme ce que ie lis, et ce que ie donne, comme ce que ie receoy.

Oultre le default de la memoire, i'en ay d'aultres qui aydent beaucoup à mon ignorance. I'ay l'esprit tardif et mousse ; le moindre nuage luy arreste sa poincte, en façon que (pour exemple) ie ne luy proposay iamais enigme si aysé, qu'il sceust desvelopper ; il n'est si vaine subtilité qui ne m'empesche ; aux ieux où l'esprit a sa part, des eschecs, des chartes, des dames, et aultres, ie n'y comprens que les plus grossiers traicts. L'apprehension, ie l'ay lente et embrouillee ; mais ce qu'elle tient une fois, elle le tient bien, et l'embrasse bien universellement, estroictement et profondement, pour le temps qu'elle le tient. I'ay la veue longue, saine et entiere, mais qui se lasse ayseement au travail, et se charge ; à cette occasion, ie ne puis avoir long commerce avecques les livres, que par le moyen du service d'aultruy. Le ieune Pline instruira ceulx qui ne l'ont essayé, combien ce retardement est important à ceulx qui s'addonnent à cette occupation.

Il n'est point ame si chestifve et brutale, en laquelle on ne veoye reluire quelque faculté particuliere ; il n'y en a point de si ensepvelie, qui ne face une saillie par quelque bout : et comment il advienne qu'une ame, aveugle et endormie à toutes aultres choses, se treuve vifve, claire, excellente à certain particulier effect, il s'en fault enquerir aux maistres. Mais les belles ames, ce sont les ames universelles, ouvertes, et prestes à tout ; si non instruictes, au moins instruisables : ce que

ie dis pour accuser la mienne ; car, soit par foiblesse ou nonchalance (et de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds, ce que nous avons entre mains, ce qui regarde de plus prez l'usage de la vie, c'est chose bien esloingnee de mon dogme), il n'en est point une si inepte et si ignorante que la mienne de plusieurs telles choses vulgaires, et qui ne se peuvent sans honte ignorer. Il fault que i'en conte quelques exemples.

Ie suis nay et nourry aux champs, et parmy le labourage ; i'ay des affaires et du mesnage en main, depuis que ceulx qui me devanceoient en la possession des biens que ie iouy, m'ont quitté leur place : or ie ne sçay compter ny à ieet ny à plume ; la pluspart de nos monnoyes, ie ne les cognoy pas ; ny ne sçay la difference d'un grain à l'aultre, ny en la terre, ny au grenier, si elle n'est pas trop apparente ; ny à peine celle d'entre les choux et les laictues de mon iardin : ie n'entens pas seulement les noms des premiers utils du mesnage, ny les plus grossiers principes de l'agriculture, et que les enfants sçavent ; moins aux arts mechaniques, en la traficque, et en la cognoissance des marchandises, diversité et nature des fruicts, de vins, de viandes ; ny à dresser un oyseau, ny à medeciner un cheval ou un chien ; et puis qu'il me fault faire la honte toute entiere, il n'y a pas un mois qu'on me surprint ignorant dequoy le levain servoit à faire du pain, et que c'estoit que faire cuver du vin. On coniectura anciennement à Athenes une aptitude à la mathematique, en celuy à qui on veoyoit ingenieusement adgencer et fagotter une charge de broussailles : vrayement on tireroit de moy une bien contraire conclusion ; car qu'on me donne tout l'apprest d'une cuisine, me voylà à la faim. Par ces traicts de ma confession, on en

peult imaginer d'aultres à mes depens. Mais quel que ie me face cognoistre, pourveu que ie me face cognoistre tel que ie suis, ie fois mon effect ; et si, ne m'excuse pas d'oser mettre par escript des propos si bas et frivoles que ceulx cy ; la bassesse du subiect m'y contrainct : qu'on accuse si on veult mon proiect, mais mon progrez, non ; tant y a que, sans l'advertissement d'aultruy, ie veoy assez le peu que tout cecy vault et poise, et la folie de mon desseing ; c'est prou que mon iugement ne se desferre point, duquel ce sont icy les essais.

Nasutus sis usque licet, sis denique nasus,
Quantum noluerit ferre rogatus Atlas,
Et possis ipsum tu deridere Latinum,
Non potes in nugas dicere plura meas,
Ipse ego quam dixi : quid dentem dente iuvabit
Rodere ? carne opus est, si satur esse velis.
Ne perdas operam : qui se mirantur, in illos
Virus habe ; nos hæc novimus esse nihil [1].

Ie ne suis pas obligé à ne dire point de sottises, pourveu que ie ne me trompe pas à les cognoistre : et de faillir à mon escient, cela m'est si ordinaire, que ie ne faulx gueres d'aultre façon ; ie ne faulx gueres fortuitement. C'est peu de chose de prester à la temerité de mes humeurs les actions ineptes, puis que ie ne me puis pas deffendre d'y prester ordinairement les vicieuses.

Ie veis un iour, à Barleduc, qu'on presentoit au roy François second, pour la recommendation de

[1] Soyez le plus fin critique du monde ; confondez, par vos plaisanteries, Latinus lui-même : vous ne sauriez jamais dire pis de ces bagatelles que ce que j'en ai dit moi-même. Pourquoi vous tourmenter pour y trouver de quoy mordre ? Attaquez quelque chose de plus solide. Si vous ne voulez pas perdre votre peine, répandez votre venin sur ceux qui s'admirent eux-mêmes ; car, pour moi, je sais que tout ceci n'est rien. MARTIAL, XIII, 2.

la memoire de René, roy de Sicile, un pourtraict qu'il avoit luy mesme faict de soy : pourquoy n'est il loisible de mesme à chascun de se peindre de la plume, comme il se peignoit d'un creon ? Ie ne veulx doncques pas oublier encores cette cicatrice, bien mal propre à produire en publicque : c'est l'irresolution ; default tres incommode à la negociation des affaires du monde. Ie ne sçay pas prendre party ez entreprinses doubteuses :

Ne si, ne no, nel cor mi suona intero [1] ;

ie sçay bien soustenir une opinion, mais non pas la choisir. Parce qu'ez choses humaines, à quelque bande qu'on penche, il se presente force apparences qui nous y confirment (et le philosophe Chrysippus disoit qu'il ne vouloit apprendre de Zenon et Cleanthes, ses maistres, que les dogmes simplement ; car quant aux preuves et raisons, qu'il en fourniroit assez de luy mesme), de quelque costé que ie me tourne, ie me fournis tousiours assez de cause et de vraysemblance pour m'y maintenir : ainsi i'arreste chez moy le doubte et la liberté de choisir, iusques à ce que l'occasion me presse ; et lors, à confesser la verité, ie iecte le plus souvent la plume au vent, comme on dict, et m'abandonne à la mercy de la fortune ; une bien legiere inclination et circonstance m'emporte ;

Dum in dubio est animus, paulo momento huc atque
Illuc impellitur [2].

L'incertitude de mon iugement est si egualement

[1] Le cœur ne me dit ni oui, ni non. PETRARCA, p. 208, édit. de *Gabr. Giolito*, Venise, 1557.

[2] Lorsque l'esprit est dans le doute, le moindre poids le fait pencher de l'un ou de l'autre côté. TÉRENCE, *Andr.* acte I, sc. 6, v. 32.

balancee en la pluspart des occurrences, que ie compromettroy volontiers à la decision du sort et des dez ; et remarque, avecques grande consideration de nostre foiblesse humaine, les exemples que l'histoire divine mesme nous a laissé de cet usage de remettre à la fortune et au hazard la determination des eslections ez choses doubteuses : *sors cecidit super Matthiam*[1]. La raison humaine est un glaive double et dangereux : et en la main mesme de Socrates, son plus intime et plus familier amy, voyez à quants de bouts c'est un baston ! Ainsi, ie ne suis propre qu'à suyvre, et me laisse ayseement emporter à la foule : ie ne me fie pas assez en mes forces, pour entreprendre de commander ny guider ; ie suis bien ayse de trouver mes pas tracez par les aultres. S'il fault courre le hazard d'un chois incertain, i'ayme mieulx que ce soit soubs tel qui s'asseure plus de ses opinions, et les espouse plus, que ie ne fois les miennes, ausquelles ie treuve le fondement et le plant glissant.

Et si, ne suis pas trop facile pourtant au change ; d'autant que i'apperceoy aux opinions contraires une pareille foiblesse ; *ipsa consuetudo assentiendi periculosa esse videtur, et lubrica*[2] ; notamment aux affaires politiques, il y a un beau champ ouvert au bransle et à la contestation :

> Iusta pari premitur veluti quum pondere libra,
> Prona nec hac plus parte sedet, nec surgit ab illa[3].

---

[1] Le sort tomba sur Matthias. *Act. Apost.* I, 26.

[2] L'habitude même de donner son assentiment paraît entraîner bien des erreurs et des dangers. Cic. *Acad.* II, 21.

[3] Ainsi, lorsque les bassins de la balance sont chargés d'un poids égal, elle ne penche ni ne s'élève d'aucun côté. Tibull. IV, 41.

Les discours de Machiavel, pour exemple, estoient assez solides pour le subiect ; si y a il eu grande aysance à les combattre ; et ceulx qui l'ont faict, n'ont pas laissé moins de facilité à combattre les leurs : il s'y trouveroit tousiours, à un tel argument, dequoy fournir responses, dupliques, tripliques, quadrupliques, et cette infinie contexture de debats que nostre chicane a alongé tant qu'elle a peu en faveur des procez ;

Cædimur, et totidem plagis consumimus hostem [1] ;

les raisons n'y ayants gueres aultre fondement que l'experience, et la diversité des evenements humains nous presentant infinis exemples à toutes sortes de formes. Un sçavant personnage de nostre temps dict qu'en nos almanacs, où ils disent chauld, qui vouldra dire froid, et au lieu de sec, humide, et mettre tousiours le rebours de ce qu'ils prognosticquent, s'il debvoit entrer en gageure de l'evenement de l'un ou l'aultre, qu'il ne se soulcieroit pas quel party il prinst ; sauf ez choses où il n'y peult escheoir incertitude, comme de promettre à Noël des chaleurs extremes, et à la Sainct Iean des rigueurs de l'hyver. I'en pense de mesme de ces discours politiques ; à quelque roolle qu'on vous mette, vous avez aussi beau ieu que vostre compaignon, pourveu que vous ne veniez à chocquer les principes trop grossiers et apparents : et pourtant, selon mon humeur, ez affaires publicques, il n'est aulcun si mauvais train, pourveu qu'il aye de l'aage et de la constance, qui ne vaille mieulx que le changement

[1] L'ennemi nous bat, et nous le battons à notre tour. Hor. *Epist.* II, 2, 97.

et le remuement. Nos mœurs sont extremement corrompues, et penchent d'une merveilleuse inclination vers l'empirement ; de nos loix et usances, il y en a plusieurs barbares et monstrueuses : toutesfois, pour la difficulté de nous mettre en meilleur estat, et le dangier de ce croulement, si ie pouvoy planter une cheville à nostre roue et l'arrester en ce poinct, ie le feroy de bon cœur :

Nunquam adeo fœdis, adeoque pudendis
Utimur exemplis, ut non peiora supersint [1].

Le pis que ie treuve en nostre estat, c'est l'instabilité ; et que nos loix, non plus que nos vestements, ne peuvent prendre aulcune forme arrestee. Il est bien aysé d'accuser d'imperfection une police, car toutes choses mortelles en sont pleines ; il est bien aysé d'engendrer à un peuple le mespris de ses anciennes observances ; iamais homme n'entreprint cela qui n'en veinst à bout : mais d'y restablir un meilleur estat en la place de celuy qu'on a ruyné, à cecy plusieurs se sont morfondus de ceulx qui l'avoient entreprins. Ie fois peu de part à ma prudence de ma conduicte ; ie me laisse volontiers mener à l'ordre publicque du monde. Heureux peuple qui faict ce qu'on commande, mieulx que ceulx qui commandent, sans se tormenter des causes ; qui se laisse mollement rouler aprez le roulement celeste ! l'obeïssance n'est iamais pure ny tranquille en celuy qui raisonne et qui plaide.

Somme, pour revenir à moy, ce seul par où ie m'estime quelque chose, c'est ce en quoy iamais homme ne s'estima defaillant : ma recommendation

[1] Citez l'action la plus honteuse, la plus infâme ; il en est de pires encore. Juv. VIII, 183.

est vulgaire, commune et populaire ; car qui a iamais cuidé avoir faulte de sens ? ce seroit une proposition qui impliqueroit en soy de la contradiction : c'est une maladie qui n'est iamais où elle se veoid ; elle est bien tenace et forte, mais laquelle pourtant le premier rayon de la veue du patient perce et dissipe, comme le regard du soleil un brouillas opaque : s'accuser, ce seroit s'excuser en ce subiect là ; et se condemner, ce seroit s'absouldre. Il ne feut iamais crocheteur ny femmelette qui ne pensast avoir assez de sens pour sa provision. Nous recognoissons ayseement aux aultres l'advantage du courage, de la force corporelle, de l'experience, de la disposition, de la beaulté : mais l'advantage du iugement, nous ne le cedons à personne ; et les raisons qui partent du simple discours naturel en aultruy, il nous semble qu'il n'a tenu qu'à regarder de ce costé là, que nous ne les ayons trouvees. La science, le style, et telles parties que nous veoyons ez ouvrages estrangiers, nous touchons bien ayseement si elles surpassent les nostres : mais les simples productions de l'entendement, chascun pense qu'il estoit en luy de les rencontrer toutes pareilles ; et en apperceoit mal ayseement le poids et la difficulté, si ce n'est, et à peine, en une extreme et incomparable distance ; et qui verroit bien à clair la haulteur d'un iugement estrangier, il y arriveroit, et y porteroit le sien. Ainsi, c'est une sorte d'exercitation, de laquelle on doibt esperer fort peu de recommendation et de louange, et une maniere de composition de peu de nom. Et puis, pour qui escrivez vous ? Les sçavants, à qui appartient la iurisdiction livresque, ne cognoissent aultre prix que de la doctrine, et n'advouent aultre proceder en nos esprits que celuy de l'erudition et de l'art ; si vous

avez prins l'un des Scipions pour l'aultre, que vous reste il à dire qui vaille ? qui ignore Aristote, selon eulx, s'ignore quand et quand soy mesme : les ames communes et populaires ne veoyent pas la grace et le poids d'un discours haultain et deslié. Or ces deux especes occupent le monde. La tierce, à qui vous tumbez en partage, des ames reiglees et fortes d'elles mesmes, est si rare, que iustement elle n'a ny nom ny reng entre nous : c'est, à demy, temps perdu d'aspirer et de s'efforcer à luy plaire.

On dict communement que le plus iuste partage que nature nous ayt faict de ses graces, c'est celuy du sens ; car il n'est aulcun qui ne se contente de ce qu'elle luy en a distribué : n'est ce pas raison ? qui verroit au delà, il verroit au delà de sa veue. Ie pense avoir les opinions bonnes et saines ; mais qui n'en croit autant des siennes ? L'une des meilleures preuves que i'en aye, c'est le peu d'estime que ie fois de moy ; car si elles n'eussent esté bien asseurees, elles se fussent ayseement laissé piper à l'affection que ie me porte, singuliere, comme celuy qui la rameine quasi toute à moy, et qui ne l'espans gueres hors de là : tout ce que les aultres en distribuent à une infinie multitude d'amis et de cognoissants, à leur gloire, à leur grandeur, ie le rapporte tout au repos de mon esprit et à moy ; ce qui m'en eschappe ailleurs, ce n'est pas proprement de l'ordonnance de mon discours :

Mihi nempe valere et vivere doctus [1].

Or mes opinions, ie les treuve infiniement hardies et constantes à condemner mon insuffisance. De vray, c'est aussi un subiect auquel i'exerce mon iugement autant qu'à nul aultre. Le monde

[1] Vivre, me bien porter, voilà ma science. LUCRÈCE, V, 959.

regarde tousiours vis à vis : moy, ie replie ma veue au dedans ; ie la plante, ie l'amuse là. Chascun regarde devant soy : moy, ie regarde dedans moy ; ie n'ay affaire qu'à moy, ie me considere sans cesse, ie me contreroolle, ie me gouste. Les aultres vont tousiours ailleurs, s'ils y pensent bien ; ils vont tousiours avant ;

Nemo in sese tentat descendere [1] :

moy, ie me roule en moy mesme. Cette capacité de trier le vray, quelle qu'elle soit en moy, et cette humeur libre de n'assubiectir ayseement ma creance, ie la dois principalement à moy ; car les plus fermes imaginations que i'aye, et generales, sont celles qui, par maniere de dire, nasquirent avecques moy : elles sont naturelles et toutes miennes. Ie les produisis crues et simples, d'une production hardie et forte, mais un peu trouble et imparfaicte : depuis, ie les ay establies et fortifiees par l'auctorité d'aultruy, et par les sains exemples des anciens ausquels ie me suis rencontré conforme en iugement ; ceulx là m'en ont asseuré la prinse, et m'en ont donné la iouïssance et possession plus claire. La recommendation que chascun cherche De vivacité et promptitude d'esprit, ie la pretens du reiglement : D'une action esclatante et signalee, ou de quelque particuliere suffisance ; ie la pretens de l'ordre, correspondance, et tranquillité d'opinions et de mœurs. *Omnino si quidquam est decorum, nihil est profecto magis, quam æquabilitas universæ vitæ, tum singularum actionum ; quam conservare non possis, si, aliorum naturam imitans, omittas tuam* [2].

[1] Personne ne cherche à descendre en soi-même. PERSE, IV, 23.
[2] S'il y a quelque chose de bienséant et d'honorable, c'est,

Voylà doncques iusques où ie me sens coulpable de cette premiere partie que ie disois estre au vice de la presumption. Pour la seconde, qui consiste à N'estimer point assez aultruy, ie ne sçay si ie m'en puis si bien excuser ; car, quoy qu'il me couste, ie delibere de dire ce qui en est. A l'adventure que le commerce continuel que i'ay avecques les humeurs anciennes, et l'idee de ces riches ames du temps passé, me desgouste et d'aultruy et de moy mesme ; ou bien qu'à la verité nous vivons en un siecle qui ne produict les choses que bien mediocres : tant y a que ie ne cognoy rien digne de grande admiration. Aussi ne cognoy ie gueres d'hommes avecques telle privauté qu'il fault pour en pouvoir iuger ; et ceulx ausquels ma condition me mesle plus ordinairement, sont, pour la pluspart, gents qui ont peu de soing de la culture de l'ame, et ausquels on ne propose, pour toute beatitude, que l'honneur, et pour toute perfection, que la vaillance.

Ce que ie veoy de beau en aultruy, ie le loue et l'estime tres volontiers : voire i'encheris souvent sur ce que i'en pense, et me permets de mentir iusques là ; car ie ne sçay point inventer un subiect fauls : ie tesmoigne volontiers de mes amis par ce que i'y treuve de louable, et d'un pied de valeur i'en fois volontiers un pied et demy ; mais de leur prester les qualitez qui n'y sont pas, ie ne puis ; ny les deffendre ouvertement des imperfections qu'ils ont : voire à mes ennemis, ie rens nettement ce que ie dois des tesmoignages d'honneur ; mon affection se change, mon iugement non, et ne confonds point ma querelle avecques aultres

sans contredit, une conduite uniforme et conséquente dans toutes les actions de la vie ; ce qui ne peut se trouver dans un homme qui, se dépouillant de son caractère, s'attache à imiter les autres. Cic. *de Offic.* I, 31.

circonstances qui n'en sont pas ; et suis tant ialoux de la liberté de mon iugement, que mal ayseement la puis ie quitter pour passion que ce soit ; ie me fois plus d'iniure en mentant, que ie n'en fois à celuy de qui ie mens. On remarque cette louable et genereuse coustume de la nation persienne, qu'ils parloient de leurs mortels ennemis, et à qui ils faisoient guerre à oultrance, honnorablement et equitablement, autant que portoit le merite de leur vertu.

Ie cognoy des hommes assez qui ont diverses parties belles, qui l'esprit, qui le cœur, qui l'adresse, qui la conscience, qui le langage, qui une science, qui une aultre ; mais de grand homme en general, et ayant tant de belles pieces ensemble, ou une en tel degré d'excellence, qu'on le doibve admirer, ou le comparer à ceulx que nous honnorons du temps passé, ma fortune ne m'en a faict veoir nul : et le plus grand que i'aye cogneu au vif, ie dis des parties naturelles de l'ame, et le mieulx nay, c'estoit Estienne de la Boëtie ; c'estoit vrayement une ame pleine, et qui monstroit un beau visage à tout sens ; une ame à la vieille marque, et qui eust produict de grands effects si sa fortune l'eust voulu ; ayant beaucoup adiousté à ce riche naturel par science et estude.

Mais ie ne sçay comment il advient, et si advient sans doubte, qu'il se treuve autant de vanité et de foiblesse d'entendement en ceulx qui font profession d'avoir plus de suffisance, qui se meslent de vacations lettrees et de charges qui dependent des livres, qu'en nulle aultre sorte de gents ; ou bien parce que l'on requiert et attend plus d'eulx, et qu'on ne peult excuser en eulx les faultes communes ; ou bien que l'opinion du sçavoir leur donne plus de hardiesse de se produire et de se descouvrir

trop avant, par où ils se perdent et se trahissent. Comme un artisan tesmoigne bien mieulx sa bestise en une riche matiere qu'il ayt entre mains, s'il l'accommode et mesle sottement et contre les reigles de son ouvrage, qu'en une matiere vile ; et s'offense lon plus du default en une statue d'or qu'en celle qui est de plastre : ceulx cy en font autant lorsqu'ils mettent en avant des choses qui d'elles mesmes, et en leur lieu, seroient bonnes ; car ils s'en servent sans discretion, faisants honneur à leur memoire aux despens de leur entendement, et faisants honneur à Cicero, à Galien, à Ulpian, et à sainct Hierosme, pour se rendre eulx mesmes ridicules.

Ie retumbe volontiers sur ce discours de l'ineptie de nostre institution : elle a eu pour sa fin, de nous faire, non bons et sages, mais sçavants ; elle y est arrivee : elle ne nous a pas apprins de suyvre et embrasser la vertu et la prudence, mais elle nous en a imprimé la derivation et l'etymologie ; nous sçavons decliner Vertu, si nous ne sçavons l'aymer ; si nous ne sçavons que c'est que prudence par effect et par experience, nous le sçavons par iargon et par cœur : de nos voysins, nous ne nous contentons pas d'en sçavoir la race, les parenteles et les alliances, nous les voulons avoir pour amis, et dresser avecques eulx quelque conversation et intelligence ; toutesfois elle nous a apprins les definitions, les divisions et partitions de la vertu, comme des surnoms et branches d'une genealogie, sans avoir aultre soing de dresser entre nous et elle quelque practique de familiarité et privee accointance ; elle nous a choisis pour nostre apprentissage, non les livres qui ont les opinions plus saines et plus vrayes, mais ceulx qui parlent le meilleur grec et latin, et parmy ses beaux mots nous

a faict couler en la fantasie les plus vaines humeurs de l'antiquité.

Une bonne institution, elle change le iugement et les mœurs, comme il adveint à Polemon, ce ieune homme grec desbauché, qui estant allé ouyr par rencontre une leçon de Xenocrates, ne remarqua pas seulement l'eloquence et la suffisance du lecteur, et n'en rapporta pas seulement en la maison la science de quelque belle matiere, mais un fruict plus apparent et plus solide, qui feut le soubdain changement et amendement de sa premiere vie. Qui a iamais senty un tel effect de nostre discipline ?

> Faciasne, quod olim
> Mutatus Polemon ? ponas insignia morbi,
> Fasciolas, cubital, focalia ; potus ut ille
> Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,
> Postquam est impransi correptus voce magistri [1] ?

La moins desdaignable condition de gents me semble estre celle qui par simplesse tient le dernier reng, et nous offrir un commerce plus reiglé : les mœurs et les propos des païsants, ie les treuve communement plus ordonnez selon la prescription de la vraye philosophie, que ne sont ceulx de nos philosophes : *plus sapit vulgus, quia tantum, quantum opus est, sapit* [2].

Les plus notables hommes que i'aye iugé par les apparences externes (car pour les iuger à ma mode, il les fauldroit esclairer de plus prez), ce

[1] Ferez-vous ce que fit autrefois Polémon converti ? renoncerez-vous à toutes les marques de votre folie, aux vêtements efféminés, aux ridicules parures, comme ce jeune débauché qui, assistant par hasard aux leçons de l'austère Xénocrate, rougit de lui-même, et jeta à la dérobée ses couronnes et ses fleurs. Hor. *Sat.* II, 3, 253.

[2] Le vulgaire est plus sage, parce qu'il n'est sage qu'autant qu'il le faut. Lactance, *Div. Instit.* III, 5.

ont esté, pour le faict de la guerre et suffisance militaire, le duc de Guyse, qui mourut à Orleans, et le feu mareschal Strozzi ; pour gents suffisants et de vertu non commune, Olivier, et l'Hospital, chanceliers de France. Il me semble aussi de la poësie, qu'elle a eu sa vogue en nostre siecle ; nous avons abondance de bons artisans de ce mestier là, Aurat, Beze, Buchanan, l'Hospital, Montdoré, Turnebus : quant aux François, ie pense qu'ils l'ont montee au plus haut degré où elle sera iamais ; et aux parties en quoy Ronsard et du Bellay excellent, ie ne les treuve gueres esloingnez de la perfection ancienne. Adrianus Turnebus sçavoit plus, et sçavoit mieulx ce qu'il sçavoit, qu'homme qui feust de son siecle, ny loing au delà. Les vies du duc d'Albe, dernier mort, et de nostre connestable de Montmorency, ont esté des vies nobles, et qui ont eu plusieurs rares ressemblances de fortune : mais la beaulté et la gloire de la mort de cettuy cy, à la veue de Paris et de son roy, pour leur service, contre ses plus proches, à la teste d'une armee victorieuse par conduicte, et d'un coup de main, en si extreme vieillesse, me semble meriter qu'on la loge entre les remarquables evenements de mon temps ; comme aussi la constante bonté, doulceur de mœurs, et facilité conscientieuse de monsieur de la Noue, en une telle iniustice de parts armees (vraye eschole de trahison, d'inhumanité et de brigandage), où tousiours il s'est nourry, grand homme de guerre et tres experimenté.

I'ay prins plaisir à publier, en plusieurs lieux, l'esperance que i'ay de Marie de Gournay le Iars, ma fille d'alliance, et certes aymee de moy beaucoup plus que paternellement, et enveloppee en ma retraicte et solitude comme l'une des meilleures

parties de mon propre estre : ie ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence peult donner presage, cette ame sera quelque iour capable des plus belles choses, et entre aultres, de la perfection de cette tres saincte amitié, où nous ne lisons point que son sexe ayt peu monter encores : la sincerité et la solidité de ses mœurs y sont desia bastantes ; son affection vers moy, plus que surabondante, et telle, en somme, qu'il n'y a rien à souhaitter, sinon que l'apprehension qu'elle a de ma fin, par les cinquante et cinq ans ausquels elle m'a rencontré, la travaillast moins cruellement. Le iugement qu'elle feit des premiers Essais, et femme, et en ce siecle, et si ieune, et seule en son quartier ; et la vehemence fameuse dont elle m'ayma et me desira long temps, sur la seule estime qu'elle en print de moy, avant m'avoir veu, sont des accidents de tres digne consideration.

Les aultres vertus ont eu peu ou point de mise en cet aage : mais la vaillance, elle est devenue populaire par nos guerres civiles ; et en cette partie, il se treuve parmy nous des ames fermes iusques à la perfection, et en grand nombre, si que le triage en est impossible à faire.

Voylà tout ce i'ay cogneu, iusques à cette heure, d'extraordinaire grandeur et non commune.

CHAPITRE XVIII

DU DESMENTIR

Voire mais, on me dira que ce desseing de se servir de soy, pour subiect à escrire, seroit excusable à des hommes rares et fameux, qui par leur

reputation auroient donné quelque desir de leur cognoissance. Il est certain, ie l'advoue et sçay bien, que pour veoir un homme de la commune façon, à peine qu'un artisan leve les yeulx de sa besongne ; là où pour veoir un personnage grand et signalé arriver en une ville, les ouvroirs et les boutiques s'abandonnent. Il messied à tout aultre de se faire cognoistre, qu'à celuy qui a dequoy se faire imiter, et duquel la vie et les opinions peuvent servir de patron : Cesar et Xenophon ont eu dequoy fonder et fermir leur narration, en la grandeur de leurs faicts, comme en une base iuste et solide : ainsi sont à souhaitter les papiers iournaulx du grand Alexandre, les commentaires qu'Auguste, Caton, Sylla, Brutus, et aultres, avoient laissé de leurs gestes : de telles gents on ayme et estudie les figures, en cuyvre mesme et en pierre.

Cette remonstrance est tres vraye ; mais elle ne me touche que bien peu :

> Non recito cuiquam, nisi amicis, idque rogatus ;
> Non ubivis, coramve quibuslibet ; in medio qui
> Scripta foro recitent, sunt multi, quique lavantes [1].

Ie ne dresse pas icy une statue à planter au quarrefour d'une ville, ou dans une eglise, ou place publicque :

> Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis
> Pagina turgescat ;
> Secreti loquimur [2] :

---

[1] Je ne lis pas ceci en tout lieu, ni devant toute sorte de personnes : je le lis à mes seuls amis, et lorsque j'en suis prié ; tandis qu'il est des auteurs qui déclament leurs ouvrages dans les bains et dans les places publiques. Hor. *Sat.* I, 4, 73. — Au lieu de *coactus*, Montaigne a mis *rogatus*.

[2] Mon dessein n'est pas de grossir ce livre de pompeuses bagatelles ; je parle comme en tête à tête avec mon lecteur. Perse, V, 19.

c'est pour le coing d'une librairie, ou pour en amuser un voysin, un parent, un amy, qui aura plaisir à me raccointer et repractiquer en cette image. Les aultres ont prins cœur de parler d'eulx, pour y avoir trouvé le subiect digne et riche ; moy, au rebours, pour l'avoir trouvé si sterile et si maigre, qu'il n'y peult escheoir souspeçon d'ostentation. Ie iuge volontiers des actions d'aultruy : des miennes, ie donne peu à iuger, à cause de leur nihilité ; ie ne treuve pas tant de bien en moy, que ie ne le puisse dire sans rougir. Quel contentement me seroit ce d'ouyr ainsi quelqu'un qui me recitast les mœurs, le visage, la contenance, les plus communes paroles, et les fortunes de mes ancestres ! combien i'y serois attentif ! Vrayement cela partiroit d'une mauvaise nature, d'avoir à mespris les pourtraicts mesmes de nos amis et predecesseurs, la forme de leurs vestements et de leurs armes. I'en conserve l'escriture, le seing, des heures, et une espee peculiere qui leur a servy ; et n'ay point chassé de mon cabinet des longues gaules que mon pere portoit ordinairement en la main. *Paterna vestis, et annulus, tanto carior est posteris, quanto erga parentes maior affectus*[1]. Si toutesfois ma posterité est d'aultre appetit, i'auray bien dequoy me revencher ; car ils ne sçauroient faire moins de compte de moy que i'en feray d'eulx en ce temps là. Tout le commerce que i'ay en cecy avecques le publicque, c'est que i'emprunte les utils de son escriture, plus soubdaine et plus aysee : en recompense, i'empescheray peultestre que quelque coing de beurre ne se fonde au marché :

[1] L'habit, l'anneau d'un père, sont d'autant plus chers à ses enfants, qu'ils conservent plus d'affection pour lui. S. Augustin, *de Civit. Dei*, I, 13.

Ne toga cordyllis, ne penula desit olivis [1] ;
Et laxas scombris sæpe dabo tunicas [2].

Et quand personne ne me lira, ay ie perdu mon temps, de m'estre entretenu tant d'heures oysifves à des pensements si utiles et agreables ? Moulant sur moy cette figure, il m'a fallu si souvent me testonner et composer pour m'extraire, que le patron s'en est fermy, et aulcunement formé soy mesme : me peignant pour aultruy, ie me suis peinct en moy, de couleurs plus nettes que n'estoient les miennes premieres. Ie n'ay pas plus faict mon livre, que mon livre m'a faict : livre consubstantiel à son aucteur, d'une occupation propre, membre de ma vie, non d'une occupation et fin tierce et estrangiere, comme touts aultres livres. Ay ie perdu mon temps, de m'estre rendu compte de moy, si continuellement, si curieusement ? car ceulx qui se repassent par fantasie seulement et par langue, quelque heure, ne s'examinent pas si primement, ny ne se penetrent, comme celuy qui en faict son estude, son ouvrage et son mestier, qui s'engage à un registre de duree, de toute sa foy, de toute sa force : les plus delicieux plaisirs, si se digerent ils au dedans, fuyent à laisser trace de soy, et fuyent la veue, non seulement du peuple, mais d'un aultre. Combien de fois m'a cette besongne diverty de cogitations ennuyeuses ! et doibvent estre comptees pour ennuyeuses toutes les frivoles. Nature nous a estrenez d'une large faculté à nous entretenir à part ; et nous y appelle souvent, pour nous apprendre que nous nous debvons en partie à la societé, mais en la meilleure

[1] J'empêcherai que les olives et le poisson ne manquent d'enveloppe. MARTIAL, XIII, I, I.

[2] Souvent je fournirai aux maquereaux des habits où ils seront fort à l'aise. CATULLE, XCIV, 8.

partie à nous. Aux fins de renger ma fantasie à resver mesme par quelque ordre et proiect, et la garder de se perdre et extravaguer au vent, il n'est que de donner corps et mettre en registre tant de menues pensees qui se presentent à elle : i'escoute à mes resveries, parce que i'ay à les enrooller. Quantesfois, estant marry de quelque action que la civilité et la raison me prohiboient de reprendre à descouvert, m'en suis ie icy desgorgé, non sans desseing de publicque instruction ! et si, ces verges poëtiques,

> Zon dessus l'œil, zon sur le groin,
> Zon sur le dos du sagoin [1],

s'impriment encores mieulx en papier, qu'en la chair vifve. Quoy, si ie preste un peu plus attentifvement l'aureille aux livres, depuis que ie guette si i'en pourray fripponner quelque chose dequoy esmailler ou estayer le mien ? Ie n'ay aulcunement estudié pour faire un livre ; mais i'ay aulcunement estudié pource que ie l'avoy faict : si c'est aulcunement estudier qu'effleurer et pincer, par la teste, ou par les pieds, tantost un aucteur, tantost un aultre, nullement pour former mes opinions ; ouy, pour les assister pieça formees, seconder et servir.

Mais à qui croirons nous parlant de soy, en une saison si gastee ? veu qu'il en est peu, ou point, à qui nous puissions croire parlants d'aultruy, où il y a moins d'interest à mentir. Le premier traict de la corruption des mœurs, c'est le banissement de la verité : car, comme disoit Pindare, l'estre veritable est le commencement d'une grande vertu,

[1] Marot, dans son épître intitulée *Fripelippes, valet de Marot, à Sagon.*

et le premier article que Platon demande au gouverneur de sa republique. Nostre verité de maintenant, ce n'est pas ce qui est, mais ce qui se persuade à aultruy : comme nous appellons monnoye, non celle qui est loyale seulement, mais la faulse aussi qui a mise. Nostre nation est de long temps reprochee de ce vice : car Salvianus Massiliensis, qui estoit du temps de l'empereur Valentinian, dict « qu'aux François le mentir et se pariurer n'est pas vice, mais une façon de parler. » Qui vouldroit encherir sur ce tesmoignage, il pourroit dire que ce leur est à present vertu : on s'y forme, on s'y façonne, comme à un exercice d'honneur ; car la dissimulation est des plus notables qualitez de ce siecle.

Ainsi i'ay souvent consideré d'où pouvoit naistre cette coustume, que nous observons si religieusement, De nous sentir plus aigrement offensez du reproche de ce vice, qui nous est si ordinaire, que de nul aultre ; et que ce soit l'extreme iniure qu'on nous puisse faire de parole, que de nous reprocher la mensonge. Sur cela ie treuve qu'il est naturel de se deffendre le plus des defaults dequoy nous sommes les plus entachez : il semble qu'en nous ressentant de l'accusation et nous en esmouvant, nous nous deschargeons aulcunement de la coulpe ; si nous l'avons par effect, au moins nous la condemnons par apparence. Seroit ce pas aussi que ce reproche semble envelopper la couardise et lascheté de cœur ? en est il de plus expresse que se desdire de sa parole ? quoy, se desdire de sa propre science ? C'est un vilain vice que le mentir, et qu'un ancien peinct bien honteusement, quand il dict « que c'est donner tesmoignage de mespriser Dieu, et quand et quand de craindre les hommes : » il n'est pas possible d'en representer plus richement

l'horreur, la vilité, et le desreiglement ; car que peult on imaginer plus vilain que d'estre couard à l'endroict des hommes, et brave à l'endroict de Dieu ? Nostre intelligence se conduisant par la seule voye de la parole, celuy qui la faulse trahit la societé publicque : c'est le seul util par le moyen duquel se communiquent nos volontez et nos pensees, c'est le truchement de nostre ame ; s'il nous fault, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entrecognoissons plus ; s'il nous trompe, il rompt tout nostre commerce, et dissoult toutes les liaisons de nostre police. Certaines nations des nouvelles Indes (on n'a que faire d'en remarquer les noms, ils ne sont plus ; car iusques à l'entier abolissement des noms et ancienne cognoissance des lieux, s'est estendue la desolation de cette conqueste, d'un merveilleux exemple et inouy) offroient à leurs dieux du sang humain, mais non aultre que tiré de leur langue et aureilles, pour expiation du peché de la mensonge, tant ouïe que prononcee. Ce bon compaignon de Grece disoit que les enfants s'amusent par les osselets, les hommes par les paroles.

Quant aux divers usages de nos desmentirs, et les loix de nostre honneur en cela, et les changements qu'elles ont receu, ie remets à une aultre fois d'en dire ce que i'en sçay ; et apprendray ce pendant, si ie puis, en quel temps print commencement cette coustume de si exactement poiser et mesurer les paroles, et d'y attacher nostre honneur : car il est aysé à iuger qu'elle n'estoit pas anciennement entre les Romains et les Grecs ; et m'a semblé souvent nouveau et estrange de les veoir se desmentir et s'iniurier, sans entrer pourtant en querelle : les loix de leur debvoir prenoient quelque aultre voye que les nostres. On appelle Cesar,

tantost voleur, tantost yvrongne, à sa barbe : nous veoyons la liberté des invectives qu'ils font les uns contre les aultres, ie dis les plus grands chefs de guerre de l'une et l'aultre nation, où les paroles se revenchent seulement par les paroles, et ne se tirent à aultre consequence.

CHAPITRE XIX

DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE

Il est ordinaire de veoir les bonnes intentions, si elles sont conduictes sans moderation, poulser les hommes à des effects tres vicieux. En ce debat par lequel la France est à present agitee de guerres civiles, le meilleur et le plus sain party est sans doubte celuy qui maintient et la religion et la police ancienne du païs : entre les gents de bien toutesfois qui le suyvent (car ie ne parle point de ceulx qui s'en servent de pretexte pour, ou exercer leurs vengeances particulieres, ou fournir à leur avarice, ou suyvre la faveur des princes ; mais de ceulx qui le font par vray zele envers leur religion, et saincte affection à maintenir la paix et estat de leur patrie), de ceulx cy, dis ie, il s'en veoid plusieurs que la passion poulse hors les bornes de la raison, et leur faict par fois prendre des conseils iniustes, violents, et encores temeraires.

Il est certain qu'en ces premiers temps que nostre religion commencea de gaigner auctorité avecques les loix, le zele en arma plusieurs contre toute sorte de livres payens, dequoy les gents de lettres souffrent une merveilleuse perte ; i'estime que ce desordre ayt plus porté de nuisance aux lettres

que touts les feux des barbares. Cornelius Tacitus en est un bon tesmoing : car quoy que l'empereur Tacitus, son parent, en eust peuplé, par ordonnances expresses, toutes les librairies du monde ; toutesfois un seul exemplaire entier n'a peu eschapper la curieuse recherche de ceulx qui desiroient l'abolir, pour cinq ou six vaines clauses contraires à nostre creance.

Ils ont aussi eu cecy, de prester ayseement des louanges faulses à touts les empereurs qui faisoient pour nous, et condemner universellement toutes les actions de ceulx qui nous estoient adversaires, comme il est aysé à veoir en l'empereur Iulian, surnommé l'Apostat. C'estoit, à la verité, un tres grand homme et rare, comme celuy qui avoit son ame vifvement teincte des discours de la philosophie, ausquels il faisoit profession de reigler toutes ses actions ; et de vray, il n'est aulcune sorte de vertu dequoy il n'ait laissé de tres notables exemples. En chasteté (de laquelle le cours de sa vie donne bien clair tesmoignage), on lit de luy un pareil traict à celuy d'Alexandre et de Scipion, que de plusieurs tres belles captifves, il n'en voulut pas seulement veoir une, estant en la fleur de son aage ; car il feut tué par les Parthes, aagé de trente un ans seulement. Quant à la iustice, il prenoit luy mesme la peine d'ouyr les parties ; et encores que par curiosité il s'informast à ceulx qui se presentoient à luy, de quelle religion ils estoient, toutesfois l'inimitié qu'il portoit à la nostre ne donnoit aulcun contrepoids à la balance. Il feit luy mesme plusieurs bonnes loix, et retrencha une grande partie des subsides et impositions que levoient ses predecesseurs.

Nous avons deux bons historiens tesmoings oculaires de ses actions : l'un desquels, Marcellinus,

reprend aigrement, en divers lieux de son histoire, cette sienne ordonnance par laquelle il deffendit l'eschole et interdit l'enseigner à touts les rhetoriciens et grammairiens chrestiens, et dict qu'il souhaitteroit cette sienne action estre ensepvelie soubs le silence : il est vraysemblable, s'il eust faict quelque chose de plus aigre contre nous, qu'il ne l'eust pas oublié, estant bien affectionné à nostre party. Il nous estoit aspre, à la verité, mais non pourtant cruel ennemy ; car nos gents mesmes recitent de luy cette histoire. Que se pourmenant un iour autour de la ville de Chalcedoine, Maris, evesque du lieu, osa bien l'appeller Meschant, Traistre à Christ ; et qu'il n'en feit aultre chose, sauf luy respondre : « Va, miserable, pleure la perte de tes yeulx ; » à quoy l'evesque encores repliqua : « Ie rens graces à Iesus Christ de m'avoir osté la veue, pour ne veoir ton visage impudent ; » affectant en cela, disent ils, une patience philosophique. Tant y a que ce faict là ne se peult pas bien rapporter aux cruautez qu'on le dict avoir exercees contre nous. « Il estoit, dict Eutropius, mon aultre tesmoing, ennemy de la chrestienté, mais sans toucher au sang. »

Et pour revenir à sa iustice, il n'est rien qu'on y puisse accuser, que les rigueurs dequoy il usa, au commencement de son empire, contre ceulx qui avoient suyvy le party de Constantius, son predecesseur. Quant à sa sobrieté, il vivoit tousiours un vivre soldatesque ; et se nourrissoit, en pleine paix, comme celuy qui se preparoit et accoustumoit à l'austerité de la guerre. La vigilance estoit telle en luy, qu'il despartoit la nuict à trois ou à quatre parties, dont la moindre estoit celle qu'il donnoit au sommeil : le reste, il l'employoit à visiter luy mesme en personne l'estat de son armee et ses gardes, ou à

estudier ; car entre aultres siennes rares qualitez, il estoit tres excellent en toute sorte de litterature. On dict d'Alexandre le Grand, qu'estant couché, de peur que le sommeil ne le desbauchast de ses pensements et de ses estudes, il faisoit mettre un bassin ioignant son lict, et tenoit l'une de ses mains au dehors, avecques une boulette de cuyvre, à fin que le dormir le surprenant et relaschant les prinses de ses doigts, cette boulette, par le bruict de sa cheute dans le bassin, le resveillast : cettuy cy avoit l'ame si tendue à ce qu'il vouloit et si peu empeschee de fumees, par sa singuliere abstinence, qu'il se passoit bien de cet artifice. Quant à la suffisance militaire, il feut admirable en toutes les parties d'un grand capitaine ; aussi feut il quasi toute sa vie en continuel exercice de guerre, et la pluspart avecques nous, en France, contre les Allemans et Francons : nous n'avons gueres memoire d'homme qui ayt veu plus de hazards, ny qui ayt plus souvent faict preuve de sa personne.

Sa mort a quelque chose de pareil à celle d'Epaminondas ; car il feut frappé d'un traict, et essaya de l'arracher, et l'eust faict, sans ce que le traict estant trenchant, il se couppa et affoiblit la main. Il demandoit incessamment qu'on le rapportast en ce mesme estat, en la meslee, pour y encourager ses soldats, lesquels contesterent cette battaille sans luy tres courageusement, iusques à ce que la nuict separa les armees. Il debvoit à la philosophie un singulier mespris en quoy il avoit sa vie et les choses humaines : il avoit ferme creance de l'eternité des ames.

En matiere de religion, il estoit vicieux par tout ; on l'a surnommé l'Apostat, pour avoir abandonné la nostre : toutesfois cette opinion me semble plus vraysemblable, Qu'il ne l'avoit iamais

eue à cœur, mais que pour l'obeïssance des loix, il s'estoit feinct iusques à ce qu'il teinst l'empire en sa main. Il feut si superstitieux en la sienne, que ceulx mesmes qui en estoient, de son temps, s'en mocquoient ; et disoit on, s'il eust gaigné la victoire contre les Parthes, qu'il eust faict tarir la race des bœufs au monde, pour satisfaire à ses sacrifices. Il estoit aussi embabouiné de la science divinatrice, et donnoit auctorité à toute façon de prognosticques. Il dit, entre aultres choses, en mourant, qu'il sçavoit bon gré aux dieux, et les remercioit, dequoy ils ne l'avoient pas voulu tuer par surprinse, l'ayants de long temps adverty du lieu et heure de sa fin, ny d'une mort molle ou lasche, mieulx convenable aux personnes oysifves et delicates, ny languissante, longue et douloureuse ; et qu'ils l'avoient trouvé digne de mourir de cette noble façon, sur le cours de ses victoires, et en la fleur de sa gloire. Il avoit eu une pareille vision à celle de Marcus Brutus, qui premierement le menacea en Gaule, et depuis se representa à luy en Perse, sur le poinct de sa mort. Ce langage qu'on luy faict tenir, quand il se sentit frappé, « Tu as vaincu, Nazareen ; » ou comme d'aultres, « Contente toy, Nazareen, » à peine eust il esté oublié, s'il eust esté creu par mes tesmoings, qui estants presents en l'armee, ont remarqué iusques aux moindres mouvements et paroles de sa fin ; non plus que certains aultres miracles qu'on y attache.

Et pour venir au propos de mon theme, il couvoit, dict Marcellinus, de long temps en son cœur le paganisme ; mais parce que toute son armee estoit de chrestiens, il ne l'osoit descouvrir : enfin quand il se veit assez fort pour oser publier sa volonté, il feit ouvrir les temples des dieux, et s'essaya par touts moyens de remettre sus l'idola-

trie. Pour parvenir à son effect, ayant rencontré, en Constantinople, le peuple descousu avecques les prelats de l'Eglise chrestienne divisez, les ayant faict venir à luy au palais, il les admonesta instamment d'assopir ces dissentions civiles, et que chascun, sans empeschement et sans crainte, servist à sa religion : ce qu'il solicitoit avecques grand soing, pour l'esperance que cette licence augmenteroit les parts et les brigues de la division, et empescheroit le peuple de se reunir, et de se fortifier par consequent contre luy par leur concorde et unanime intelligence ; ayant essayé, par la cruauté d'aulcuns chrestiens, « Qu'il n'y a point de beste au monde tant à craindre à l'homme, que l'homme : » voylà ses mots à peu prez.

En quoy cela est digne de consideration, que l'empereur Iulian se sert, pour attiser le trouble de la dissention civile, de cette mesme recepte de liberté de conscience que nos roys viennent d'employer pour l'esteindre. On peult dire d'un costé, que de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est espandre et semer la division ; c'est prester quasi la main à l'augmenter, n'y ayant aulcune barriere ny coerction des loix qui bride et empesche sa course : mais d'aultre costé, on diroit aussi, que de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est les amollir et relascher par la facilité et par l'aysance, et que c'est esmousser l'aiguillon qui s'affine par la rareté, la nouvelleté, et la difficulté : et si croy mieulx, pour l'honneur de la devotion de nos roys ; c'est que n'ayants peu ce qu'ils vouloient, ils ont faict semblant de vouloir ce qu'ils pouvoient.

CHAPITRE XX

NOUS NE GOUSTONS RIEN DE PUR

La foiblesse de nostre condition faict que les choses, en leur simplicité et pureté naturelle, ne puissent pas tumber en nostre usage : les elements que nous iouïssons, sont alterez, et les metaux de mesme ; et l'or, il le fault empirer par quelque aultre matiere, pour l'accommoder à nostre service : ny la vertu ainsi simple, qu'Ariston et Pyrrho, et encores les stoïciens faisoient « but de la vie, » n'y a peu servir sans composition ; ny la volupté cyrenaïque et aristippique. Des plaisirs et biens que nous avons, il n'en est aulcun exempt de quelque meslange de mal et d'incommodité :

Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat [1].

Nostre extreme volupté a quelque air de gemissement et de plaincte ; diriez vous pas qu'elle se meurt d'angoisse ? Voire quand nous en forgeons l'image en son excellence ; nous la fardons d'epithetes et qualitez maladifves et douloureuses, langueur, mollesse, foiblesse, defaillance, *morbidezza :* grand tesmoignage de leur consanguinité et consubstantialité. La profonde ioye a plus de severité que de gayeté ; l'extreme et plein contentement, plus de rassis que d'enioué ; *ipsa felicitas, se nisi temperat, premit* [2] : l'ayse nous masche.

[1] De la source des plaisirs s'élève je ne sais quelle amertume qui tourmente même sur les fleurs. Lucrèce, IV, 1130.

[2] La félicité qui ne se modère pas se détruit elle-même. Sénèque, *Epist.* 74.

C'est ce que dict un verset grec ancien, de tel sens : « Les dieux nous vendent touts les biens qu'ils nous donnent ; » c'est à dire, ils ne nous en donnent aulcun pur et parfaict, et que nous n'acheptions au prix de quelque mal.

Le travail et le plaisir, tres dissemblables de nature, s'associent pourtant de ie ne sçay quelle ioincture naturelle. Socrates dict que quelque dieu essaya de mettre en masse et confondre la douleur et la volupté ; mais que n'en pouvant sortir, il s'advisa de les accoupler au moins par la queue. Metrodorus disoit qu'en la tristesse il y a quelque alliage de plaisir. Ie ne sçay s'il vouloit dire aultre chose ; mais, moy, i'imagine bien qu'il y a du desseing, du consentement, et de la complaisance, à se nourrir en la melancholie : ie dis, oultre l'ambition qui s'y peult encores mesler, il y a quelque umbre de friandise et delicatesse qui nous rit et qui nous flatte, au giron mesme de la melancholie. Y a il pas des complexions qui en font leur aliment ?

Est quædam flere voluptas [1] ;

et dict un Attalus en Seneque, que la memoire de nos amis perdus nous agree, comme l'amer au vin trop vieux,

Minister vetuli, puer, Falerni
Inger' mi calices amariores [2],

et comme des pommes doulcement aigres. Nature nous descouvre cette confusion : les peintres tiennent que les mouvements et plis du visage qui servent au pleurer, servent aussi au rire : de vray,

[1] Les larmes ont quelque douceur. OVIDE, *Trist.* IV, 3, 27.
[2] Jeune esclave, toi qui verses le vin vieux de Falerne, verse-m'en du plus amer. CATULLE, XXVII, 1.

avant que l'un ou l'aultre soyent achevez d'exprimer, regardez à la conduicte de la peincture, vous estes en doubte vers lequel c'est qu'on va ; et l'extremité du rire se mesle aux larmes. *Nullum sine auctoramento malum est*[1].

Quand i'imagine l'homme assiegé de commoditez desirables (mettons le cas que touts ses membres feussent saisis pour tousiours d'un plaisir pareil à celuy de la generation, en son poinct plus excessif), ie le sens fondre soubs la charge de son ayse, et le veoy du tout incapable de porter une si pure, si constante volupté, et si universelle. De vray, il fuit quand il y est, et se haste naturellement d'en eschapper, comme d'un pas où il ne se peult fermir, où il craint d'enfondrer.

Quand ie me confesse à moy religieusement, ie treuve que la meilleure bonté que i'aye, a quelque teincture vicieuse ; et crains que Platon, en sa plus verte vertu (moy qui en suis autant sincere et loyal estimateur, et des vertus de semblable marque, qu'aultre puisse estre), s'il y eust escouté de prez, comme sans doubte il faisoit, y eust senty quelque ton gauche de mixtion humaine ; mais ton obscur, et sensible seulement à soy. L'homme, en tout et par tout, n'est que rapiecement et bigarrure. Les loix mesmes de la iustice ne peuvent subsister sans quelque meslange d'iniustice : et dict Platon, que ceulx là entreprennent de coupper la teste de Hydra, qui pretendent oster des loix toutes incommoditez et inconvenients. *Omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra singulos utilitate publica rependitur*[2], dict Tacitus.

[1] Il n'y a point de mal sans compensation. SÉNÈQUE, *Epist.* 69.
[2] Dans toute punition sévère, il y a quelque injustice qui atteint les particuliers, mais qui se trouve compensée par l'utilité publique. TACITE, *Annal.* XIV, 44.

Il est pareillement vray que, pour l'usage de la vie et service du commerce publicque, il y peult avoir de l'excez en la pureté et perspicacité de nos esprits ; cette clarté penetrante a trop de subtilité et de curiosité : il les fault appesantir et esmousser pour les rendre plus obeïssants à l'exemple et à la practique, et les espessir et obscurcir pour les proportionner à cette vie tenebreuse et terrestre : pourtant se treuvent les esprits communs et moins tendus, plus propres et plus heureux à conduire affaires ; et les opinions de la philosophie eslevees et exquises se treuvent ineptes à l'exercice. Cette poinctue vivacité d'ame, et cette volubilité soupple et inquiete, trouble nos negociations. Il fault manier les entreprinses humaines plus grossierement et superficiellement, et en laisser bonne et grande part pour les droicts de la fortune : il n'est pas besoing d'esclairer les affaires si profondement et si subtilement ; on s'y perd, à la consideration de tant de lustres contraires et formes diverses ; *volutantibus res inter se pugnantes, obtorpuerant... animi* [1].

C'est ce que les anciens disent de Simonides : parce que son imagination luy presentoit, sur la demande que luy avoit faict le roy Hieron (pour à laquelle satisfaire il avoit eu plusieurs iours de pensement), diverses considerations aiguës et subtiles ; doubtant laquelle estoit la plus vraysemblable, il desespera du tout de la verité.

Qui en recherche et embrasse toutes les circonstances et consequences, il empesche son eslection : un engein moyen conduict egualement, et suffit aux executions de grand et de petit poids. Regardez que les meilleurs mesnagiers sont ceulx

[1] Considérant eux-mêmes des choses si opposées, ils en étaient tout étourdis. TITE-LIVE, XXXII, 20.

qui nous sçavent moins dire comme ils le sont ; et que ces suffisants conteurs n'y font le plus souvent rien qui vaille. Ie sçay un grand diseur et tres excellent peintre de toute sorte de mesnage, qui a laissé bien piteusement couler par ses mains cent mille livres de rente : i'en sçay un aultre qui dict, qui consulte mieulx qu'homme de son conseil, et n'est point au monde une plus belle monstre d'ame et de suffisance ; toutesfois, aux effects, ses serviteurs treuvent qu'il est tout aultre, ie dis sans mettre le malheur en compte.

CHAPITRE XXI

CONTRE LA FAINEANTISE

L'EMPEREUR Vespasien estant malade de la maladie dont il mourut, ne laissoit pas de vouloir entendre l'estat de l'empire ; et dans son lict mesme, despeschoit sans cesse plusieurs affaires de consequence : et son medecin l'en tansant, comme de chose nuisible à sa santé : « Il fault, disoit il, qu'un empereur meure debout. » Voylà un beau mot, à mon gré, et digne d'un grand prince. Adrian, l'empereur, s'en servit depuis à ce mesme propos : et le debvroit on souvent ramentevoir aux roys, pour leur faire sentir que cette grande charge qu'on leur donne du commandement de tant d'hommes, n'est pas une charge oysifve ; et qu'il n'est rien qui puisse si iustement desgouster un subiect de se mettre en peine et en hazard pour le service de son prince, que de le veoir appoltrony ce pendant luy mesme à des occupations lasches et vaines, et

d'avoir soing de sa conservation, le veoyant si nonchalant de la nostre.

Quand quelqu'un vouldra maintenir qu'il vault mieulx que le prince conduise ses guerres par aultre que par soy, la fortune luy fournira assez d'exemples de ceulx à qui leurs lieutenants ont mis à chef des grandes entreprinses ; et de ceulx encores desquels la presence y eust esté plus nuisible qu'utile : mais nul prince vertueux et courageux ne pourra souffrir qu'on l'entretienne de si honteuses instructions. Soubs couleur de conserver sa teste, comme la statue d'un sainct, à la bonne fortune de son estat, ils le degradent de son office, qui est iustement tout en action militaire, et l'en declarent incapable. I'en sçay un qui aymeroit bien mieulx estre battu que de dormir pendant qu'on se battroit pour luy, et qui ne veid iamais sans ialousie ses gents mesmes faire quelque chose de grand en son absence. Et Selym premier disoit, avecques grande raison, ce me semble, « que les victoires qui se gaignent sans le maistre, ne sont pas complettes : » de tant plus volontiers eust il dict que ce maistre debvroit rougir de honte d'y pretendre part pour son nom, n'y ayant embesongné que sa voix et sa pensee ; ny cela mesme, veu qu'en telle besongne, les advis et commandements qui apportent l'honneur, sont ceulx là seulement qui se donnent sur le champ, et au propre de l'affaire. Nul pilote n'exerce son office de pied ferme. Les princes de la race ottomane, la premiere race du monde en fortune guerriere, ont chauldement embrassé cette opinion ; et Baiazet second, avecques son fils, qui s'en despartirent, s'amusants aux sciences et aultres occupations casanieres, donnerent aussi de bien grands soufflets à leur empire : et celuy qui regne à present, Amurath

troisiesme, à leur exemple, commence assez bien de s'en trouver de mesme. Feut ce pas le roy d'Angleterre Edouard troisiesme, qui dit de nostre Charles cinquiesme ce mot : « Il n'y eut oncques roy qui moins s'armast ; et si, n'y eut oncques roy qui tant me donnast à faire. » Il avoit raison de le trouver estrange, comme un effect du sort plus que de la raison. Et cherchent aultre adherent que moy, ceulx qui veulent nombrer, entre les belliqueux et magnanimes conquerants, les roys de Castille et de Portugal, de ce qu'à douze cents lieues de leur oysifve demeure, par l'escorte de leurs facteurs, ils se sont rendus maistres des Indes d'une et d'aultre part, desquelles c'est à sçavoir s'ils auroient seulement le courage d'aller iouyr en presence.

L'empereur Iulian disoit encores plus, « Qu'un philosophe et un galant homme ne debvoient pas seulement respirer ; » c'est à dire, ne donner aux necessitez corporelles que ce qu'on ne leur peult refuser, tenant tousiours l'ame et le corps embesongnez à choses belles, grandes et vertueuses. Il avoit honte, si en publicque on le veoyoit cracher ou suer (ce qu'on dict aussi de la ieunesse lacedemonienne, et Xenophon de la persienne), parce qu'il estimoit que l'exercice, le travail continuel, et la sobrieté, debvoient avoir cuict et asseiché toutes ces superfluitez. Ce que dict Seneque ne ioindra pas mal en cet endroict, que les anciens Romains maintenoient leur ieunesse droicte : « Ils n'apprenoient, dict il, rien à leurs enfants qu'ils deussent apprendre assis. »

C'est une genereuse envie, de vouloir mourir mesme utilement et virilement ; mais l'effect n'en gist pas tant en nostre bonne resolution qu'en nostre bonne fortune : mille ont proposé de vaincre

ou de mourir en combattant, qui ont failly à l'un et à l'aultre, les bleceures, les prisons leur traversants ce desseing, et leur prestants une vie forcee ; il y a des maladies qui atterrent iusques à nos desirs et nostre cognoissance. Fortune ne debvoit pas seconder la vanité des legions romaines qui s'obligerent, par serment, de mourir ou de vaincre. *Victor, Marce Fabi, revertar ex acie : si fallo, Iovem patrem, Gradivumque Martem, aliosque iratos invoco deos*[1]. Les Portugais disent qu'en certain endroict de leur conqueste des Indes, ils rencontrerent des soldats qui s'estoient condemnez, avecques horribles exsecrations, de n'entrer en aulcune composition, que de se faire tuer ou demeurer victorieux ; et pour marque de ce vœu, portoient la teste et la barbe rase. Nous avons beau nous hazarder et obstiner : il semble que les coups fuyent ceulx qui s'y presentent trop alaigrement, et n'arrivent volontiers à qui s'y presente trop volontiers et corrompt leur fin. Tel ne pouvant obtenir de perdre sa vie par les forces adversaires, aprez avoir tout essayé, a esté contrainct, pour fournir à sa resolution d'en rapporter l'honneur ou de n'en rapporter pas la vie, se donner soy mesme la mort en la chaleur propre du combat. Il en est d'aultres exemples ; mais en voicy un : Philistus, chef de l'armee de mer du ieune Dionysius contre les Syracusains, leur presenta la battaille, qui feut asprement contestee, les forces estants pareilles : en icelle il eut du meilleur au commencement, par sa prouesse ; mais les Syracusains se rengeants autour de sa galere pour l'investir, ayant faict grands faicts d'armes de sa personne pour se desvelopper, n'y esperant

[1] Je retournerai vainqueur du combat, ô Marcus Fabius ! Si je manque à mon serment, j'invoque sur moi la colère de Jupiter, de Mars, et des autres dieux. TITE-LIVE, II, 45.

plus de ressource, s'osta de sa main la vie, qu'il avoit si liberalement abandonnee, et frustratoirement, aux mains ennemies.

Moley Moluch, roy de Fez, qui vient de gaigner contre Sebastian, roy de Portugal, cette iournee fameuse par la mort de trois roys, et par la transmission de cette grande couronne à celle de Castille, se trouva griefvement malade dez lors que les Portugais entrerent à main armee en son estat; et alla tousiours depuis en empirant vers la mort, et la preveoyant. Iamais homme ne se servit de soy plus vigoreusement et bravement. Il se trouva foible pour soustenir la pompe cerimonieuse de l'entree de son camp, qui est, selon leur mode, pleine de magnificence, et chargee de tout plein d'action; et resigna cet honneur à son frere: mais ce feut aussi le seul office de capitaine qu'il resigna; touts les aultres necessaires et utiles, il les feit tres laborieusement et exactement, tenant son corps couché, mais son entendement et son courage debout et ferme iusques au dernier souspir, et aulcunement au delà. Il pouvoit miner ses ennemis, indiscrettement advancez en ses terres; et luy poisa merveilleusement qu'à faulte d'un peu de vie, et pour n'avoir qui substituer à la conduicte de cette guerre et aux affaires d'un estat troublé, il eust à chercher la victoire sanglante et hazardeuse, en ayant une aultre pure et nette entre ses mains: toutesfois il mesnagea miraculeusement la duree de sa maladie, à faire consumer son ennemy, et l'attirer loing de l'armee de mer et des places maritimes qu'il avoit en la coste d'Afrique, iusques au dernier iour de sa vie, lequel, par desseing, il employa et reserva à cette grande iournee. Il dressa sa battaille en rond, assiegeant de toutes parts l'ost des Portugais; lequel rond venant à se

courber et serrer, les empescha non seulement au conflict (qui feut tres aspre par la valeur de ce ieune roy assaillant), veu qu'ils avoient à monstrer visage à touts sens ; mais aussi les empescha à la fuitte aprez leur route ; et trouvants toutes les yssues saisies et closes, ils feurent contraincts de se reiecter à eulx mesmes, *coacervanturque non solum cæde, sed etiam fuga*[1], et s'amonceller les uns sur les aultres, fournissants aux vainqueurs une tres meurtriere victoire et tres entiere. Mourant, il se feit porter et tracasser où le besoing l'appelloit, et coulant le long des files, enhortoit ses capitaines et soldats, les uns aprez les aultres : mais un coing de sa battaille se laissant enfoncer, on ne le peut tenir qu'il ne montast à cheval l'espee au poing ; il s'efforceoit pour s'aller mesler, ses gents l'arrestants, qui par la bride, qui par sa robbe et par ses estriers. Cet effort acheva d'accabler ce peu de vie qui luy restoit : on le recoucha. Luy se ressuscitant comme en sursault de cette pasmoison, toute aultre faculté luy defaillant pour advertir qu'on teust sa mort (qui estoit le plus necessaire commandement qu'il eust lors à faire, à fin de n'engendrer quelque desespoir aux siens par cette nouvelle), expira tenant le doigt contre sa bouche close, signe ordinaire de faire silence. Qui vescut oncques si long temps et si avant en la mort ? qui mourut oncques si debout ?

L'extreme degré de traicter courageusement la mort, et le plus naturel, c'est la veoir, non seulement sans estonnement, mais sans soing, continuant libre le train de la vie iusques dedans elle, comme Caton, qui s'amusoit à estudier et à dormir, en ayant une violente et sanglante presente en

[1] Entassés non seulement par le carnage, mais aussi par la fuite.

sa teste et en son cœur, et la tenant en sa main.

CHAPITRE XXII

DES POSTES

Ie n'ay pas esté des plus foibles en cet exercice, qui est propre à gents de ma taille, ferme et courte : mais i'en quitte le mestier ; il nous essaye trop pour y durer long temps. Ie lisois, à cette heure, que le roy Cyrus, pour recevoir plus facilement nouvelles de touts les costez de son empire, qui estoit d'une fort grande estendue, feit regarder combien un cheval pouvoit faire de chemin en un iour, tout d'une traicte ; et à cette distance il establit des hommes qui avoient charge de tenir des chevaulx prests pour en fournir à ceulx qui viendroient vers luy : et disent aulcuns, que cette vistesse d'aller revient à la mesure du vol des grues.

Cesar dict que Lucius Vibullius Rufus ayant haste de porter un advertissement à Pompeius, s'achemina vers luy iour et nuict, changeant de chevaulx, pour faire diligence : et luy mesme, à ce que dict Suetone, faisoit cent milles par iour sur un coche de louage ; mais c'estoit un furieux courrier ; car où les rivieres luy trenchoient son chemin, il les franchissoit à la nage, et ne se destournoit du droict pour aller querir un pont ou un gué. Tiberius Nero allant veoir son frere Drusus malade en Allemaigne, feit deux cents milles en vingt quatre heures, ayant trois coches. En la guerre des Romains contre le roy Antiochus, T. Sempronius Gracchus, dict Tite Live, *per dispositos equos prope incredibili celeritate ab Amphissa tertio die Pellam*

pervenit[1] : et appert, à veoir le lieu, que c'estoient postes assises, non ordonnees freschement pour cette course.

L'invention de Cecina à renvoyer des nouvelles à ceulx de sa maison, avoit bien plus de promptitude : il emporta quand et soy des arondelles, et les relaschoit vers leurs nids quand il vouloit renvoyer de ses nouvelles, en les teignant de marque de couleur propre à signifier ce qu'il vouloit, selon qu'il avoit concerté avecques les siens.

Au theatre à Rome, les maistres de famille avoient des pigeons dans leur sein, ausquels ils attachoient des lettres, quand ils vouloient mander quelque chose à leurs gents au logis ; et estoient dressez à en rapporter response. D. Brutus en usa, assiegé à Mutine ; et aultres, ailleurs.

Au Peru, ils couroient sur les hommes, qui les chargeoient sur les espaules à tout des portoires, par telle agilité, que tout en courant, les premiers porteurs reiectoient aux seconds leur charge, sans arrester un pas.

I'entens que les Valachi, courriers du Grand Seigneur, font des extremes diligences, d'autant qu'ils ont loy de desmonter le premier passant qu'ils treuvent en leur chemin, en luy donnant leur cheval recreu ; et que pour se garder de lasser, ils se serrent à travers le corps bien estroictement d'une bande large, comme font assez d'aultres : ie n'ay trouvé nul seiour à cet usage.

[1] Se rendit en trois jours d'Amphisse à Pella, sur des chevaux de relais, avec une rapidité presque incroyable. TITE-LIVE, XXXVIII, 7.

CHAPITRE XXIII

DES MAUVAIS MOYENS EMPLOYEZ A BONNE FIN

Il se treuve une merveilleuse relation et correspondance en cette universelle police des ouvrages de nature, qui monstre bien qu'elle n'est ny fortuite, ny conduicte par divers maistres. Les maladies et conditions de nos corps se veoyent aussi aux estats et polices : les royaumes, les republiques naissent, fleurissent, et fanissent de vieillesse, comme nous. Nous sommes subiects à une repletion d'humeurs, inutile et nuisible : soit de bonnes humeurs (car cela mesme les medecins le craignent ; et parce qu'il n'y a rien de stable chez nous, ils disent que la perfection de santé trop alaigre et vigoreuse, il nous la fault essimer et rabbattre par art, de peur que nostre nature ne se pouvant rasseoir en nulle certaine place, et n'ayant plus où monter pour s'ameliorer, ne se recule en arriere en desordre et trop à coup : ils ordonnent pour cela aux athletes les purgations et les saignees, pour leur soustraire cette superabondance de santé) ; soit repletion de mauvaises humeurs, qui est l'ordinaire cause des maladies. De semblables repletions se veoyent les estats souvent malades, et a lon accoustumé d'user de diverses sortes de purgation. Tantost on donne congé à une grande multitude de familles, pour en descharger le païs, lesquelles vont chercher ailleurs où s'accommoder aux despens d'aultruy : de cette façon nos anciens Francons, partis du fond d'Allemaigne, veindrent se saisir de la Gaule et en deschasser les premiers habitants ; ainsi se forgea cette infinie maree d'hommes, qui s'escoula en Italie soubs Brennus

et aultres ; ainsi les Goths et Vandales, comme aussi les peuples qui possedent à present la Grece, abandonnerent leur naturel païs pour s'aller loger ailleurs plus au large ; et à peine est il deux ou trois coings au monde qui n'ayent senty l'effect d'un tel remuement. Les Romains bastissoient par ce moyen leurs colonies ; car sentants leur ville se grossir oultre mesure, ils la deschargeoient du peuple moins necessaire, et l'envoyoient habiter et cultiver les terres par eulx conquises : par fois aussi ils ont à escient nourry des guerres avecques aulcuns de leurs ennemis, non seulement pour tenir leurs hommes en haleine, de peur que l'oysifveté, mere de corruption, ne leur apportast quelque pire inconvenient,

> Et patimur longæ pacis mala ; sævior armis
> Luxuria incumbit [1] ;

mais aussi pour servir de saignee à leur republique, et esventer un peu la chaleur trop vehemente de leur ieunesse, escourter et esclaircir le branchage de ce tige foisonnant en trop de gaillardise ; à cet effect se sont ils aultrefois servis de la guerre contre les Carthaginois.

Au traité de Bretigny, Edouard troisiesme, roy d'Angleterre, ne voulut comprendre, en cette paix generale qu'il feit avec nostre roy, le differend du duché de Bretaigne, afin qu'il eust où se descharger de ses hommes de guerre, et que cette foule d'Anglois dequoy il s'estoit servy aux affaires de deçà, ne se reiectast en Angleterre. Ce feust l'une des raisons pourquoy nostre Philippe consen-

[1] Nous subissons les maux inséparables d'une trop longue paix ; plus terrible que les armes, le luxe nous a domptés. JUVÉNAL, VI, 291.

tit d'envoyer Iean son fils à la guerre d'oultremer, afin d'emmener quand et luy un grand nombre de ieunesse bouillante qui estoit en sa gendarmerie.

Il y en a plusieurs en ce temps qui discourent de pareille façon, souhaittants que cette esmotion chaleureuse qui est parmy nous, se peust deriver à quelque guerre voysine, de peur que ces humeurs peccantes qui dominent pour cette heure nostre corps, si on ne les escoule ailleurs, maintiennent nostre fiebvre tousiours en force, et apportent enfin nostre entiere ruyne : et de vray, une guerre estrangiere est un mal bien plus doulx que la civile. Mais ie ne croy pas que Dieu favorisast une si iniuste entreprinse, d'offenser et quereller aultruy pour nostre commodité :

> Nil mihi tam valde placeat, Rhamnusia virgo,
> Quod temere invitis suscipiatur heris [1].

Toutesfois la foiblesse de nostre condition nous poulse souvent à cette necessité, de nous servir de mauvais moyens pour une bonne fin : Lycurgus, le plus vertueux et parfaict legislateur qui feut oncques, inventa cette tres iniuste façon, pour instruire son peuple à la temperance, de faire enyvrer par force les Elotes qui estoient leurs serfs, à fin qu'en les veoyant ainsi perdus et ensepvelis dans le vin, les Spartiates prinsent en horreur le desbordement de ce vice. Ceulx là avoient encores plus de tort, qui permettoient anciennement que les criminels, à quelque sorte de mort qu'ils feussent condemnez, feussent deschirez touts vifs par les medecins, pour y veoir au naturel nos parties

[1] O puissante Némésis ! puissé-je ne jamais rien désirer si vivement, que j'entreprenne de l'avoir malgré les légitimes possesseurs ! CATULLE, LXVIII, 77.

interieures, et en establir plus de certitude en leur art ; car s'il se fault desbaucher, on est plus excusable en le faisant pour la santé de l'ame que pour celle du corps ; comme les Romains dressoient le peuple à la vaillance et au mespris des dangiers et de la mort, par ces furieux spectacles de gladiateurs et escrimeurs à oultrance qui se combattoient, detailloient et entretuoient en leur presence :

> Quid vesani aliud sibi vult ars impia ludi,
> Quid mortes iuvenum, quid sanguine pasta voluptas [1] ?

et dura cet usage iusques à Theodosius, l'empereur :

> Arripe dilatam tua, dux, in tempora famam,
> Quodque patris superest, successor laudis habeto...
> Nullus in urbe cadat, cuius sit pœna voluptas...
> Iam solis contenta feris, infamis arena
> Nulla cruentatis homicidia ludat in armis [2].

C'estoit, à la verité, un merveilleux exemple, et de tres grand fruict pour l'institution du peuple, de veoir touts les iours en sa presence cent, deux cents, voire mille couples d'hommes, armez les uns contre les aultres, se hacher en pieces avec une si extreme fermeté de courage, qu'on ne leur veist lascher une parole de foiblesse ou commiseration, iamais tourner le dos, ny faire seulement un mouvement lasche pour gauchir au coup de leur ad-

[1] Autrement, quel serait le but de l'art insensé des gladiateurs, de ces jeux barbares, de ces fêtes de la mort, de ces plaisirs sanguinaires ?

[2] Saisissez, grand prince, une gloire réservée à votre règne ; ajoutez à l'héritage de gloire de votre père, la seule louange qui vous reste à mériter... Que le sang humain ne coule plus pour le plaisir du peuple... Que l'arène se contente du sang des bêtes, et que des jeux homicides ne souillent plus nos yeux. PRUDENCE, *contre Symmaque*, II, 643.

versaire, ains tendre le col à son espee, et se presenter au coup : il est advenu à plusieurs d'entre eulx, estants blecez à mort de force playes, d'envoyer demander au peuple s'il estoit content de leur debvoir, avant que se coucher pour rendre l'esprit sur la place. Il ne falloit pas seulement qu'ils combattissent et mourussent constamment, mais encores alaigrement ; en maniere qu'on les hurloit et mauldissoit, si on les veoyoit estriver à recevoir la mort : les filles mesmes les incitoient :

> Consurgit ad ictus ;
> Et quoties victor ferrum iugulo inserit, illa
> Delicias ait esse suas, pectusque iacentis
> Virgo modesta iubet converso pollice rumpi [1].

Les premiers Romains employoient à cet exemple les criminels : mais depuis on y employa des serfs innocents, et des libres mesmes qui se vendoient pour cet effect, iusques à des senateurs et chevaliers romains, et encores des femmes :

> Nunc caput in mortem vendunt et funus arenæ,
> Atque hostem sibi quisque parat, quum bella quiescunt [2] :

> Hos inter fremitus novosque lusus...
> Stat sexus rudis, insciusque ferri,
> Et pugnas capit improbus viriles [3] :

ce que ie trouveroy fort estrange et incroyable, si

[1] La vierge modeste se lève à chaque coup ; et toutes les fois que le vainqueur égorge son adversaire, elle est charmée, ravie, et, d'un signe fatal, elle ordonne que le vaincu périsse. PRUDENCE, *contre Symmaque*, II, 617.

[2] Maintenant ils vendent leur sang, et, pour un prix convenu, ils vont mourir sur l'arène : au milieu de la paix, chacun d'eux se fait un ennemi. MANIL. *Astron.* IV, 225.

[3] Parmi ces frémissements et ces nouveaux plaisirs, un sexe inhabile aux armes descend dans l'arène, et s'exerce avec audace aux jeux des guerriers. STACE, *Sylv.* I, 6, 51.

nous n'estions accoustumez de veoir touts les iours, en nos guerres, plusieurs milliasses d'hommes estrangiers engageants, pour de l'argent, leur sang et leur vie à des querelles où ils n'ont aulcun interest.

CHAPITRE XXIV

DE LA GRANDEUR ROMAINE

Ie ne veulx dire qu'un mot de cet argument infiny, pour monstrer la simplesse de ceulx qui apparient à celle là les chestifves grandeurs de ce temps. Au septiesme livre des Epistres familieres de Cicero (et que les grammairiens en ostent ce surnom de familieres, s'ils veulent ; car, à la verité, il n'y est pas fort à propos ; et ceulx qui, au lieu de familieres, y ont substitué *ad familiares*, peuvent tirer quelque argument pour eulx de ce que dict Suetone en la vie de Cesar, qu'il y avoit un volume de lettres de luy *ad familiares*), il y en a une qui s'addresse à Cesar estant lors en la Gaule, en laquelle Cicero redict ces mots, qui estoient sur la fin d'une aultre lettre que Cesar luy avoit escript : « Quant à Marcus Furius, que tu m'as recommendé, ie le feray roy de Gaule ; et si tu veulx que i'advance quelque aultre de tes amis, envoye le moy. » Il n'estoit pas nouveau à un simple citoyen romain, comme estoit lors Cesar, de disposer des royaumes ; car il osta bien au roy Deiotarus le sien, pour le donner à un gentilhomme de la ville de Pergame, nommé Mithridates : et ceulx qui escrivent sa vie enregistrent plusieurs royaumes par luy vendus ; et Suetone dict qu'il tira pour un coup, du roy Ptolemæus,

trois millions six cents mille escus, qui feut bien prez de luy vendre le sien.

Tot Galatæ, tot Pontus eat, tot Lydia nummis [1].

Marcus Antonius disoit que la grandeur du peuple romain ne se monstroit pas tant par ce qu'il prenoit, que par ce qu'il donnoit : si en avoit il, quelque siecle avant Antonius, osté un, entre aultres, d'auctorité si merveilleuse, que, en toute son histoire, ie ne sçache marque qui porte plus hault le nom de son credit. Antiochus possedoit toute l'Aegypte, et estoit aprez à conquerir Cypre et aultres demourants de cet empire. Sur le progrez de ses victoires, C. Popilius arriva à luy de la part du senat ; et d'abordee, refusa de luy toucher à la main, qu'il n'eust premierement leu les lettres qu'il luy apportoit. Le roy les ayant leues, et dict qu'il en delibereroit, Popilius circonscrit la place où il estoit, à tout sa baguette, en luy disant : « Rens moy response que ie puisse rapporter au senat, avant que tu partes de ce cercle. » Antiochus, estonné de la rudesse d'un si pressant commandement, aprez y avoir un peu songé : « Ie feray (dit il) ce que le senat me commande. » Lors le salua Popilius, comme amy du peuple romain. Avoir renoncé à une si grande monarchie et cours d'une si fortunee prosperité, par l'impression de trois traicts d'escripture ! il eut vrayement raison, comme il feit, d'envoyer depuis dire au senat, par ses ambassadeurs, qu'il avoit receu leur ordonnance, de mesme respect que si elle feust venue des dieux immortels.

Touts les royaumes qu'Auguste gaigna par droict

[1] A tel prix la Galatie, à tel prix le Pont, à tel prix la Lydie. CLAUDIEN, *in Eutrop.* I, 203.

de guerre, il les rendit à ceulx qui les avoient perdus, ou en feit present à des estrangiers. Et sur ce propos, Tacitus parlant du roy d'Angleterre Cogidunus, nous faict sentir, par un merveilleux traict, cette infinie puissance. Les Romains, dict il, avoient accoustumé, de toute ancienneté, de laisser les roys qu'ils avoient surmontez, en la possession de leurs royaumes, soubs leur auctorité, « à ce qu'ils eussent des roys mesmes, utils de la servitude : » *ut haberent instrumenta servitutis et reges*[1]. Il est vraysemblable que Solyman, à qui nous avons veu faire liberalité du royaume de Hongrie et aultres estats, regardoit plus à cette consideration, qu'à celle qu'il avoit accoustumé d'alleguer, « Qu'il estoit saoul et chargé de tant de monarchies et de dominations que sa vertu ou celle de ses ancestres luy avoient acquis. »

CHAPITRE XXV

DE NE CONTREFAIRE LE MALADE

Il y a un epigramme en Martial, qui est des bons, car il y en a chez luy de toutes sortes, où il recite plaisamment l'histoire de Celius, qui pour fuyr à faire la court à quelques grands à Rome, se trouver à leur lever, les assister et les suyvre, feit la mine d'avoir la goutte ; et pour rendre son excuse plus vraysemblable, se faisoit oindre les iambes, les avoit enveloppees, et contrefaisoit entierement le port et la contenance d'un homme goutteux.

[1] Tacite, *Agricola*, c. 14.

Enfin la fortune luy feit ce plaisir, de le rendre goutteux tout à faict.

> Tantum cura potest, et ars doloris !
> Desît fingere Cælius podagram [1].

I'ay veu en quelque lieu d'Appian, ce me semble, une pareille histoire d'un, qui voulant eschapper aux proscriptions des triumvirs de Rome, pour se desrobber de la cognoissance de ceulx qui le poursuyvoient, se tenant caché et travesty, y adiousta encores cette invention, de contrefaire le borgne : quand il veint à recouvrer un peu plus de liberté, et qu'il voulut desfaire l'emplastre qu'il avoit long temps porté sur son œil, il trouva que sa veue estoit effectuellement perdue sous ce masque. Il est possible que l'action de la veue s'estoit hebetee pour avoir esté si long temps sans exercice, et que la force visive s'estoit toute reiectee en l'aultre œil ; car nous sentons evidemment que l'œil que nous tenons couvert, renvoye à son compaignon quelque partie de son effect, en maniere que celuy qui reste s'en grossit et s'en enfle : comme aussi l'oysifveté, avecques la chaleur des liaisons et des medicaments, avoit bien peu attirer quelque humeur podagrique au goutteux de Martial.

Lisant chez Froissard le vœu d'une trouppe de ieunes gentilshommes anglois, de porter l'œil gauche bandé, iusques à ce qu'ils eussent passé en France et exploicté quelque faict d'armes sur nous ; ie me suis souvent chatouillé de ce pensement, qu'il leur eust prins comme à ces aultres, et qu'ils se feussent trouvez touts esborgnez au reveoir des maistresses pour lesquelles ils avoient faict l'entreprinse.

[1] Voyez ce que c'est que de si bien faire le malade ! Célius n'a plus besoin de feindre qu'il a la goutte. MARTIAL, VII, 39, 8.

Les meres ont raison de tanser leurs enfants quand ils contrefont les borgnes, les boiteux, et les bicles, et tels aultres defaults de la personne : car oultre ce que le corps, ainsi tendre, en peult recevoir un mauvais ply, ie ne sçay comment il semble que la fortune se ioue à nous prendre au mot ; et i'ay ouy reciter plusieurs exemples de gents devenus malades, ayant desseigné de feindre l'estre. De tout temps i'ay apprins de charger ma main, et à cheval et à pied, d'une baguette ou d'un baston, iusques à y chercher de l'elegance, et de m'en seiourner, d'une contenance affettee : plusieurs m'ont menacé que fortune tourneroit un iour cette mignardise en necessité. Ie me fonde sur ce que ie seroy tout le premier goutteux de ma race.

Mais alongeons ce chapitre, et le bigarrons d'une aultre piece, à propos de la cecité. Pline dict d'un, qui songeant estre aveugle en dormant, se le trouva l'endemain, sans aulcune maladie precedente. La force de l'imagination peult bien ayder à cela, comme i'ay dict ailleurs ; et semble que Pline soit de cet advis : mais il est plus vraysemblable que les mouvements que le corps sentoit au dedans (desquels les medecins trouveront, s'ils veulent, la cause), qui luy ostoient la veue, feurent occasion du songe.

Adioustons encores une histoire voysine de ce propos, que Seneque recite en l'une de ses lettres : « Tu sçais, dict il escrivant à Lucilius, que Harpasté, la folle de ma femme, est demeuree chez moy, pour charge hereditaire : car, de mon goust, ie suis ennemy de ces monstres ; et si i'ay envie de rire d'un fol, il ne me le fault chercher gueres loing, ie ris de moy mesme. Cette folle a subitement perdu la veue. Ie te recite chose estrange, mais veritable :

elle ne sent point qu'elle soit aveugle, et presse incessamment son gouverneur de l'emmener, parce qu'elle dict que ma maison est obscure. Ce que nous rions en elle, ie te prie croire qu'il advient à chascun de nous ; nul ne cognoist estre avare, nul convoiteux : encores les aveugles demandent un guide ; nous nous fourvoyons de nous mesmes. Ie ne suis pas ambitieux, disons nous ; mais à Rome on ne peult vivre aultrement : ie ne suis pas sumptueux ; mais la ville requiert une grande despense : ce n'est pas ma faulte si ie suis cholere, si ie n'ay encores estably aulcun train asseuré de vie ; c'est la faulte de la ieunesse. Ne cherchons pas hors de nous nostre mal ; il est chez nous, il est planté en nos entrailles : et cela mesme, que nous ne sentons pas estre malades, nous rend la guarison plus mal aysee. Si nous ne commenceons de bonne heure à nous panser, quand aurons nous pourveu à tant de playes et à tant de maulx ? Si avons nous une tres doulce medecine, que la philosophie : car des aultres, on n'en sent le plaisir qu'aprez la guarison ; cette cy plaist et guarit ensemble. » Voylà ce que dit Seneque, qui m'a emporté hors de mon propos ; mais il y a du proufit au change.

CHAPITRE XXVI

DES POULCES

TACITUS recite que parmy certains roys barbares, pour faire une obligation asseuree, leur maniere estoit de ioindre estroictement leurs mains droictes l'une à l'aultre, et s'entrelasser les poulces ; et

quand, à force de les presser, le sang en estoit monté au bout, ils les bleceoient de quelque legiere poincte, et puis se les entresuceoient.

Les medecins disent que les poulces sont les maistres doigts de la main, et que leur etymologie latine vient de *pollere*[1]. Les Grecs l'appellent ἀντίχειρ, comme qui diroit une aultre main. Et il semble que par fois les Latins les prennent aussi en ce sens de main entiere :

> Sed nec vocibus excitata blandis,
> Molli pollice nec rogata surgit [2].

C'estoit à Rome une signification de faveur, de comprimer et baisser les poulces,

> Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum [3],

et de desfaveur, de les haulser et contourner au dehors :

> Converso pollice vulgi,
> Quemlibet occidunt populariter [4].

Les Romains dispensoient de la guerre ceulx qui estoient blecez au poulce, comme s'ils n'avoient plus la prinse des armes assez ferme. Auguste confisqua les biens à un chevalier romain qui avoit, par malice, couppé les poulces à deux siens ieunes enfants, pour les excuser d'aller aux armees : et

[1] Être fort et puissant.

[2] Martial, XII, 98, 8. La trop grande liberté de ces deux vers ne nous permet pas de les traduire.

[3] Il applaudira à tes jeux en baissant les deux pouces. Hor. *Epist.* I, 18, 66.

[4] Dès que le peuple a tourné le pouce en haut, il faut, pour lui plaire, que les gladiateurs s'égorgent. Juv. III, 36. — Voyez ci-dessus, chap. XXIII, la dernière citation de Prudence.

avant luy, le senat, du temps de la guerre italique, avoit condemné Caius Vatienus à prison perpetuelle, et luy avoit confisqué touts ses biens, pour s'estre à escient couppé le poulce de la main gauche, pour s'exempter de ce voyage.

Quelqu'un, dont il ne me souvient point, ayant gaigné une battaille navale, feit coupper les poulces à ses ennemis vaincus, pour leur oster le moyen de combattre et de tirer la rame. Les Atheniens les feirent coupper aux Aeginetes, pour leur oster la preference en l'art de marine.

En Lacedemone, le maistre chastioit les enfants en leur mordant le poulce.

CHAPITRE XXVII

COUARDISE, MERE DE LA CRUAUTÉ

I'AY souvent ouy dire que la couardise est mere de la cruauté : et si, ay par experience apperceu que cette aigreur et aspreté de courage malicieux et inhumain, s'accompaigne coustumierement de mollesse feminine ; i'en ay veu des plus cruels, subiects à pleurer ayseement, et pour des causes frivoles. Alexandre, tyran de Pheres, ne pouvoit souffrir d'ouyr au theatre le ieu des tragedies, de peur que ses citoyens ne le veissent gemir aux malheurs de Hecuba et d'Andromache, luy qui, sans pitié, faisoit cruellement meurtrir tant de gents touts les iours. Seroit ce foiblesse d'ame qui les rendist ainsi ployables à toutes extremitez ? La vaillance, de qui c'est l'effect de s'exercer seulement contre la resistance,

Nec nisi bellantis gaudet cervice iuvenci [1],

s'arreste à veoir l'ennemy à sa mercy : mais la pusillanimité, pour dire qu'elle est aussi de la feste, n'ayant peu se mesler à ce premier roolle, prend pour sa part le second, du massacre et du sang. Les meurtres des victoires s'exercent ordinairement par le peuple, et par les officiers du bagage : et ce qui faict veoir tant de cruautez inouïes aux guerres populaires, c'est que cette canaille de vulgaire s'aguerrit et se gendarme à s'ensanglanter iusques aux coudes, et deschiqueter un corps à ses pieds, n'ayant ressentiment d'aultre vaillance :

Et lupus, et turpes instant morientibus ursi,
Et quæcumque minor nobilitate fera est [2] :

comme les chiens couards, qui deschirent en la maison et mordent les peaux des bestes sauvages qu'ils n'ont osé attaquer aux champs. Qu'est ce qui faict, en ce temps, nos querelles toutes mortelles ; et qu'au lieu que nos peres avoient quelque degré de vengeance, nous commenceons à cette heure par le dernier ; et ne se parle, d'arrivee, que de tuer ? qu'est ce, si ce n'est couardise ?

Chascun sent bien qu'il y a plus de braverie et desdaing à battre son ennemy qu'à l'achever, et de le faire bouquer que de le faire mourir ; davantage, que l'appetit de vengeance s'en assouvit et contente mieulx ; car elle ne vise qu'à donner ressentiment de soy : voylà pourquoy nous n'attaquons pas une beste ou une pierre quand elle nous blece,

[1] Qui ne se plaît à immoler un taureau que lorsqu'il résiste. CLAUDIEN, *Epist. ad Hadrianum*, v. 30.

[2] Le loup, et l'ours, et les animaux les moins nobles, s'acharnent sur les mourants. OVIDE, *Trist.* III, 5, 35.

l'autant qu'elles sont incapables de sentir nostre revenche ; et de tuer un homme, c'est le mettre à l'abry de nostre offense. Et tout ainsi comme Bias crioit à un meschant homme : « Ie sçay que tost ou tard tu en seras puny, mais ie crains que ie ne le veoye pas ; » et plaignoit les Orchomeniens de ce que la penitence que Lyciscus eut de la trahison contre eulx commise, venoit en saison qu'il n'y avoit personne de reste de ceulx qui en avoient esté interessez, et ausquels debvoit toucher le plaisir de cette penitence : tout ainsin est à plaindre la vengeance, quand celuy envers lequel elle s'employe perd le moyen de la souffrir ; car comme le vengeur y veult veoir pour en tirer du plaisir, il fault que celuy sur lequel il se venge y veoye aussi pour en recevoir du desplaisir et de la repentance. « Il s'en repentira, » disons nous ; et pour luy avoir donné d'une pistolade en la teste, estimons nous qu'il s'en repente ? au rebours, si nous nous en prenons garde, nous trouverons qu'il nous faict la moue en tumbant ; il ne nous en sçait pas seulement mauvais gré, c'est bien loing de s'en repentir ; et luy prestons le plus favorable de touts les offices de la vie, qui est de le faire mourir promptement et insensiblement : nous sommes à conniller, à trotter, et à fuyr les officiers de la iustice qui nous suyvent ; et luy est en repos. Le tuer est bon pour eviter l'offense à venir, non pour venger celle qui est faicte ; c'est une action plus de crainte que de braverie, de precaution que de courage, de deffense que d'entreprinse. Il est apparent que nous quittons par là et la vraye fin de la vengeance, et le soing de nostre reputation ; nous craignons, s'il demeure en vie, qu'il nous recharge d'une pareille : ce n'est pas contre luy, c'est pour toy, que tu t'en desfais.

Au royaume de Narsingue, cet expedient nous demeureroit inutile : là, non seulement les gents de guerre, mais aussi les artisans desmeslent leurs querelles à coups d'espee. Le roy ne refuse point le camp à qui se veult battre, et assiste, quand ce sont personnes de qualité, estrenant le victorieux d'une chaisne d'or ; mais pour laquelle conquerir, le premier à qui il en prend envie peult venir aux armes avec celuy qui la porte ; et pour s'estre desfaict d'un combat, il en a plusieurs sur les bras.

Si nous pensions, par vertu, estre tousiours maistres de nostre ennemy, et le gourmander à nostre poste, nous serions bien marris qu'il nous eschappast, comme il faict en mourant. Nous voulons vaincre, mais plus seurement qu'honnorablement ; et cherchons plus la fin que la gloire, en nostre querelle.

Asinius Pollio, pour un honneste homme moins excusable, representa une erreur pareille ; qui ayant escript des invectives contre Plancus, attendoit qu'il feust mort pour les publier : c'estoit faire la figue à un aveugle, et dire des pouilles à un sourd, et offenser un homme sans sentiment, plustost que d'encourir le hazard de son ressentiment. Aussi disoit on pour luy, « que ce n'estoit qu'aux lutins de luicter les morts. » Celuy qui attend à veoir trespasser l'aucteur duquel il veult combattre les escripts, que dict il, sinon qu'il est foible et noisif ? On disoit à Aristote, que quelqu'un avoit mesdict de luy : « Qu'il face plus, dict il, qu'il me fouette, pourveu que je n'y sois pas. »

Nos peres se contentoient de revencher une iniure par un desmenty, un desmenty par un coup, et ainsi par ordre ; ils estoient assez valeureux pour ne craindre pas leur adversaire vivant et

oultragé : nous tremblons de frayeur, tant que nous le veoyons en pieds ; et qu'il soit ainsi, nostre belle practique d'auiourd'huy porte elle pas de poursuyvre à mort, aussi bien celuy que nous avons offensé, que celuy qui nous a offensez ? C'est aussi une espece de lascheté qui a introduict en nos combats singuliers cet usage de nous accompaigner de seconds, et tiers, et quarts : c'estoit anciennement des duels ; ce sont à cette heure rencontres et battailles. La solitude faisoit peur aux premiers qui l'inventerent, *quum in se cuique minimum fiduciæ esset*[1] ; car naturellement quelque compaignie que ce soit apporte confort et soulagement au dangier. On se servoit anciennement de personnes tierces, pour garder qu'il ne s'y feist desordre et desloyauté, et pour tesmoigner de la fortune du combat : mais depuis qu'on a prins ce train, qu'ils s'y engagent eulx mesmes, quiconque y est convié ne peult honnestement s'y tenir comme spectateur, de peur qu'on ne luy attribue que ce soit faulte ou d'affection ou de cœur. Oultre l'iniustice d'une telle action, et vilenie, d'engager à la protection de vostre honneur aultre valeur et force que la vostre, ie treuve du desadvantage à un homme de bien, et qui pleinement se fie de soy, d'aller mesler sa fortune à celle d'un second : chascun court assez de hazard pour soy, sans le courir encores pour un aultre, et a assez à faire à s'asseurer en sa propre vertu pour la deffense de sa vie, sans commettre chose si chere en mains tierces. Car s'il n'a esté expressement marchandé au contraire, des quatre, c'est une partie liee ; si votre second est à terre, vous en avez deux sus les bras, avecques raison : et de dire que c'est supercherie, elle l'est

[1] Parce que chacun se défiait de soi-même.

voirement ; comme de charger, bien armé, un homme qui n'a qu'un tronçon d'espee, ou tout sain, un homme qui est desia fort blecé ; mais si ce sont advantages que vous ayez gaigné en combattant, vous vous en pouvez servir sans reproche. La disparité et inegualité ne se poise et considere que de l'estat en quoy se commence la meslee ; du reste prenez vous en à la fortune : et quand vous en aurez, tout seul, trois sur vous, vos deux compaignons s'estants laissez tuer, on ne vous faict non plus de tort que ie ferois, à la guerre, de donner un coup d'espee à l'ennemy que ie verrois attaché à l'un des nostres, de pareil advantage. La nature de la societé porte, où il y a trouppe contre trouppe (comme où nostre duc d'Orleans desfia le roy d'Angleterre Henry, cent contre cent ; trois cents contre autant, comme les Argiens contre les Lacedemoniens ; trois à trois, comme les Horatiens contre les Curatiens), Que la multitude de chasque part n'est consideree que pour un homme seul : par tout où il y a compaignie, le hazard y est confus et meslé.

I'ay interest domestique à ce discours : car mon frere, sieur de Matecoulom, feut convié, à Rome, à seconder un gentilhomme qu'il ne cognoissoit gueres, lequel estoit deffendeur, et appellé par un aultre. En ce combat, il se trouva de fortune avoir en teste un qui luy estoit plus voysin et plus cogneu : ie vouldroy qu'on me feist raison de ces loix d'honneur qui vont si souvent chocquant et troublant celles de la raison. Aprez s'estre desfaict de son homme, veoyant les deux maistres de la querelle en pieds encores et entiers, il alla descharger son compaignon. Que pouvoit il moins ? debvoit il se tenir coy, et regarder desfaire, si le sort l'eust ainsi voulu, celuy pour la deffense

duquel il estoit là venu ? ce qu'il avoit faict iusques alors ne servoit rien à la besongne : la querelle estoit indecise. La courtoisie que vous pouvez et certes debvez faire à vostre ennemy, quand vous l'avez reduict en mauvais termes et à quelque grand desadvantage, ie ne veoy pas comment vous la puissiez faire, quand il va de l'interest d'aultruy, où vous n'estes que suyvant, où la dispute n'est pas vostre : il ne pouvoit estre ny iuste, ny courtois, au hazard de celuy auquel il s'estoit presté. Aussi feut il delivré des prisons d'Italie par une bien soubdaine et solenne recommendation de nostre roy. Indiscrette nation ! nous ne nous contentons pas de faire sçavoir nos vices et folies au monde, par reputation ; nous allons aux nations estrangieres pour les leur faire veoir en presence ! Mettez trois François aux deserts de Libye, ils ne seront pas un mois ensemble sans se harceler et esgratigner ; vous diriez que cette peregrination est une partie dressee pour donner aux estrangiers le plaisir de nos tragedies, et le plus souvent à tels qui s'esiouïssent de nos maulx et qui s'en mocquent. Nous allons apprendre en Italie à escrimer, et l'exerceons aux despens de nos vies, avant que de le sçavoir ; si fauldroit il, suyvant l'ordre de la discipline, mettre la theorique avant la practique : nous trahissons nostre apprentissage :

> Primitiæ iuvenis miseræ, bellique propinqui
> Dura rudimenta [1] !

Ie sçay bien que c'est un art utile à sa fin mesme (au duel des deux princes cousins germains, en Espaigne, le plus vieil, dict Tite Live, par l'adresse

[1] Tristes épreuves d'un jeune courage ! funeste apprentissage d'une guerre prochaine ! Virg. *Énéide*, XI, 156.

des armes et par ruse, surmonta facilement les forces estourdies du plus ieune) ; et art, comme i'ay cogneu par experience, duquel la cognoissance à grossy le cœur à aulcuns oultre leur mesure naturelle ; mais ce n'est pas proprement vertu, puis qu'elle tire son appuy de l'adresse, et qu'elle prend aultre fondement que de soy mesme. L'honneur des combats consiste en la ialousie du courage, non de la science : et pourtant ay ie veu quelqu'un de mes amis, renommé pour grand maistre en cet exercice, choisir en ses querelles des armes qui luy ostassent le moyen de cet advantage, et lesquelles dependoient entierement de la fortune et de l'asseurance, à fin qu'on n'attribuast sa victoire plustost à son escrime qu'à sa valeur ; et en mon enfance, la noblesse fuyoit la reputation de bien escrimer comme iniurieuse, et se desrobboit pour l'apprendre, comme un mestier de subtilité desrogeant à la vraye et naïfve vertu.

Non schivar, non parar, non ritirarsi
Voglion costor, nè quì destrezza ha parte ;
Non danno i colpi or finti, or pieni, or scarsi :
Toglie l' ira e 'l furor l' uso dell' arte.
Odi le spade orribilmente urtarsi
A mezzo il ferro ; il piè d' orma non parte :
Sempre è il piè fermo, e la man sempre in moto ;
Nè scende taglio in van, nè punta a voto [1].

Les butes, les tournois, les barrieres, l'image des combats guerriers, estoient l'exercice de nos peres :

[1] Ils ne veulent ni esquiver, ni parer, ni fuir ; l'adresse n'a point de part à leur combat ; leurs coups ne sont point simulés, tantôt directs, tantôt obliques ; la colère, la fureur leur ôte l'usage de l'art. Écoutez l'horrible choc de leurs épées qui se heurtent : leurs pieds sont toujours fermes, toujours immobiles, et leurs mains toujours en mouvement ; de la taille, de la pointe, leurs coups ne sont jamais sans effet. TORQUATO TASSO, *Gerusal. liberata*, c. XII, stanz. 55.

cet aultre exercice est d'autant moins noble, qu'il ne regarde qu'une fin privee, qui nous apprend à nous entreruyner, contre les loix et la iustice, et qui, en toute façon, produict tousiours des effects dommageables. Il est bien plus digne et mieulx seant de s'exercer en choses qui asseurent, non qui offensent nostre police, qui regardent la publicque seureté et la gloire commune. Publius Rutilius, consul, feut le premier qui instruisit le soldat à manier ses armes par adresse et science, qui conioignit l'art à la vertu ; non pour l'usage de querelle privee, ce feut pour la guerre et querelles du peuple romain ; escrime populaire et civile : et oultre l'exemple de Cesar, qui ordonna aux siens de tirer principalement au visage des gentsdarmes de Pompeius, en la battaille de Pharsale, mille aultres chefs de guerre se sont ainsin advisez d'inventer nouvelle forme d'armes, nouvelle forme de frapper et de se couvrir, selon le besoing de l'affaire present.

Mais, tout ainsi que Philopœmen condemna la luicte, en quoy il excelloit, d'autant que les preparatifs qu'on employoit à cet exercice estoient divers à ceulx qui appartiennent à la discipline militaire, à laquelle seule il estimoit les gents d'honneur se debvoir amuser : il me semble aussi que cette adresse à quoy on façonne ses membres, ces destours et mouvements à quoy on dresse la ieunesse en cette nouvelle eschole, sont non seulement inutiles, mais contraires plustost et dommageables à l'usage du combat militaire ; aussi y employent communement nos gents des armes particulieres, et peculierement destinees à cet usage ; et i'ai veu qu'on ne trouvoit gueres bon qu'un gentilhomme, convié à l'espee et au poignard, s'offrist en equippage de gentdarme ; ny qu'un aultre offrist d'y aller avecques sa cappe, au lieu du poignard. Il est digne de

consideration que Lachez, en Platon, parlant d'un apprentissage de manier les armes, conforme au nostre, dict n'avoir iamais de cette eschole veu sortir nul grand homme de guerre, et nommeement des maistres d'icelle : quant à ceulx là, nostre experience en dict bien autant. Du reste, au moins pouvons nous tenir que ce sont suffisances de nulle relation et correspondance ; et en l'institution des enfants de sa police, Platon interdict les arts de mener les poings, introduictes par Amycus et Epeius, et de luicter, par Antæus et Cercyo, parce qu'elles ont aultre but que de rendre la ieunesse plus apte au service bellique, et n'y conferent point. Mais ie m'en vois un peu bien à gauche de mon theme.

L'empereur Maurice estant adverty, par songes et plusieurs prognosticques, qu'un Phocas, soldat pour lors incogneu, le debvoit tuer, demandoit à son gendre Philippus, qui estoit ce Phocas, sa nature, ses conditions et ses mœurs ; et comme, entre aultres choses, Philippus luy dict qu'il estoit lasche et craintif, l'empereur conclud incontinent par là qu'il estoit doncques meurtrier et cruel. Qui rend les tyrans si sanguinaires ? c'est le soing de leur seureté, et que leur lasche cœur ne leur fournit d'aultres moyens de s'asseurer, qu'en exterminant ceulx qui les peuvent offenser, iusques aux femmes, de peur d'une esgratigneure :

Cuncta ferit, dum cuncta timet [1].

Les premieres cruautez s'exercent pour elles mesmes ; de là s'engendre la crainte d'une iuste revenche, qui produict aprez une enfileure de

[1] Il frappe tout, parce qu'il craint tout. CLAUDIEN, *in Eutrop.* I, 182.

nouvelles cruautez pour les estouffer les unes par les aultres. Philippus, roy de Macedoine, celuy qui eut tant de fusees à desmesler avecques le peuple romain, agité de l'horreur des meurtres commis par son ordonnance, ne se pouvant asseurer ny resouldre contre tant de familles en divers temps offensees, print party de se saisir de touts les enfants de ceulx qu'il avoit faict tuer, pour, de iour en iour, les perdre l'un aprez l'aultre, et ainsin establir son repos.

Les belles matieres siesent bien, en quelque place qu'on les seme : moy, qui ay plus de soing du poids et utilité des discours, que de leur ordre et suitte, ne dois pas craindre de loger icy, un peu à l'escart, une tres belle histoire. Quand elles sont si riches de leur propre beaulté, et se peuvent seules trop soustenir, ie me contente du bout d'un poil pour les ioindre à mon propos.

Entre les aultres condemnez par Philippus, avoit esté un Herodicus, prince des Thessaliens : aprez luy, il avoit encores depuis faict mourir ses deux gendres, laissants chascun un fils bien petit. Theoxena et Archo estoient les deux veufves. Theoxena ne peut estre induicte à se remarier, en estant fort poursuyvie. Archo espousa Poris, le premier homme d'entre les Aeniens, et en eut nombre d'enfants, qu'elle laissa touts en bas aage. Theoxena, espoinçonnee d'une charité maternelle envers ses nepveux, pour les avoir en sa conduicte et protection, espousa Poris. Voycy venir la proclamation de l'edict du roy. Cette courageuse mere se desfiant et de la cruauté de Philippus, et de la licence de ses satellites envers cette belle et tendre ieunesse, osa dire qu'elle les tueroit plustost de ses mains que de les rendre. Poris, effrayé de cette protestation, luy promet de les desrobber

et emporter à Athenes, en la garde d'aulcuns siens hostes fideles. Ils prennent occasion d'une feste annuelle qui se celebroit à Aenie, en l'honneur d'Aeneas, et s'y en vont. Ayants assisté, le iour, aux cerimonies et banquet publicque, la nuict ils s'escoulent dans un vaisseau preparé, pour gaigner païs par mer. Le vent leur feut contraire ; et se trouvants le lendemain à la veue de la terre d'où ils avoient desmaré, feurent suyvis par les gardes des ports. Au ioindre, Poris s'embesongnant à haster les mariniers pour la fuitte, Theoxena, forcenee d'amour et de vengeance, se reiectant à sa premiere proposition, faict apprest d'armes et de poison, et les presentant à leur veue : « Or sus, mes enfants, la mort est meshuy le seul moyen de vostre deffense et liberté, et sera matiere aux dieux de leur saincte iustice : ces espees traictes, ces couppes pleines, vous en ouvrent l'entree ; courage ! Et toy, mon fils, qui es plus grand, empoigne ce fer, pour mourir de la mort plus forte. » Ayants d'un costé cette vigoreuse conseillere, les ennemis de l'aultre à leur gorge, ils coururent de furie chascun à ce qui luy feut le plus à main ; et, demy morts, feurent iectez en la mer. Theoxena, fiere d'avoir si glorieusement pourveu à la seureté de touts ses enfants, accollant chauldement son mary : « Suyvons ces garsons, mon amy ; et iouïssons de mesme sepulture avecques eulx. » Et se tenants ainsin embrassez, se precipiterent ; de maniere que le vaisseau feut ramené à bord, vuide de ses maistres.

Les tyrans, pour faire touts les deux ensemble, et tuer, et faire sentir leur cholere, ont employé toute leur suffisance à trouver moyen d'alonger la mort. Ils veulent que leurs ennemis s'en aillent, mais non pas si viste qu'ils n'ayent loisir de savou-

rer leur vengeance. Là dessus ils sont en grand' peine : car si les torments sont violents, ils sont courts ; s'ils sont longs, ils ne sont pas assez douloureux à leur gré : les voylà à dispenser leurs engeins. Nous en veoyons mille exemples en l'antiquité ; et ie ne sçay si, sans y penser, nous ne retenons pas quelque trace de cette barbarie.

Tout ce qui est au delà de la mort simple, me semble pure cruauté. Nostre iustice ne peult esperer que celuy que la crainte de mourir, et d'estre descapité, ou pendu, ne gardera de faillir, en soit empesché par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles, ou de la roue. Et ie ne sçay ce pendant, si nous les iectons au desespoir ; car en quel estat peult estre l'ame d'un homme attendant vingt quatre heures la mort, brisé sur une roue, ou, à la vieille façon, cloué à une croix ? Iosephe recite que pendant les guerres des Romains en Iudee, passant où l'on avoit crucifié quelques Iuifs, trois iours y avoit, il recogneut trois de ses amis, et obteint de les oster de là ; les deux moururent, dict il, l'aultre vescut encores depuis.

Chalcondyle, homme de foy, aux memoires qu'il a laissé des choses advenues de son temps et prez de luy, recite pour extreme supplice celuy que l'empereur Mechmet practiquoit souvent, de faire trencher les hommes en deux parts par le fauls du corps, à l'endroict du diaphragme, et d'un seul coup de cimeterre : d'où il arrivoit qu'ils mourussent comme de deux morts à la fois ; et veoyoit on, dict il, l'une et l'aultre part pleine de vie se demener long temps aprez, pressee de torment. Ie n'estime pas qu'il y eust grande souffrance en ce mouvement : les supplices plus hideux à veoir ne sont pas tousiours les plus forts à

souffrir ; et trouve plus atroce ce que d'aultres historiens en recitent contre des seigneurs epirotes, qu'il les feit escorcher par le menu, d'une dispensation si malicieusement ordonnee, que leur vie dura quinze iours à cette angoisse.

Et ces deux aultres : Crœsus ayant faict prendre un gentilhomme, favory de Pantaleon, son frere, le mena en la boutique d'un foullon, où il le feit gratter et carder à coups de cardes et peignes de ce mestier, iusques à ce qu'il en mourut. George Sechel, chef de ces païsants de Poloigne, qui, soubs tiltre de la croisade, feirent tant de maulx, desfaict en battaille par le vayvode de Transsylvanie, et prins, feut trois iours attaché nud sur un chevalet, exposé à toutes les manieres de torments que chascun pouvoit apporter contre luy ; pendant lequel temps on fit ieusner plusieurs aultres prisonniers. Enfin, luy vivant et veoyant, on abbruva de son sang Lucat, son cher frere, et pour le salut duquel seul il prioit, tirant sur soy toute l'envie de leurs mesfaicts : et feit lon paistre vingt de ses plus favoris capitaines, deschirants à belles dents sa chair, et en engloutissants les morceaux. Le reste du corps et parties du dedans, luy expiré, furent mises bouillir, qu'on feit manger à d'aultres de sa suitte.

CHAPITRE XXVIII

TOUTES CHOSES ONT LEUR SAISON

Ceulx qui apparient Caton le censeur au ieune Caton meurtrier de soy mesme, apparient deux belles natures et de formes voysines. Le premier

exploicta la sienne à plus de visages, et precelle en exploicts militaires et en utilité de ses vacations publicques : mais la vertu du ieune, oultre ce que c'est blaspheme de luy en apparier nulle aultre en vigueur, feut bien plus nette ; car qui deschargeroit d'envie et d'ambition celle du censeur, ayant osé chocquer l'honneur de Scipion, en bonté et en toutes parties d'excellence de bien loing plus grand, et que luy, et que tout aultre homme de son siecle ?

Ce qu'on dict, entre aultres choses, de luy, qu'en son extreme vieillesse il se meit à apprendre la langue grecque, d'un ardent appetit, comme pour assouvir une longue soif, ne me semble pas luy estre fort honnorable : c'est proprement ce que nous disons, « retumber en enfantillage. » Toutes choses ont leur saison, les bonnes et tout ; et ie puis dire mon patenostre hors de propos ; comme on defera T. Quintius Flaminius de ce qu'estant general d'armee, on l'avoit veu à quartier, sur l'heure du conflict, s'amusant à prier Dieu, en une battaille qu'il gaigna.

Imponit finem sapiens et rebus honestis [1].

Eudemonidas veoyant Xenocrates, fort vieil, s'empresser aux leçons de son eschole : « Quand sçaura cettuy cy, dict il, s'il apprend encores ? » Et Philopœmen, à ceulx qui hault louoient le roy Ptolemæus de ce qu'il durcissoit sa personne touts les iours à l'exercice des armes : « Ce n'est, dict il, pas chose louable à un roy de son aage de s'y exercer ; il les debvroit hormais reellement

[1] Même dans la vertu, le sage sait s'arrêter. JUVÉNAL, VI, 444. — Ici Montaigne détourne les paroles de ce poète du sens qu'elles ont dans l'original, où elles signifient tout autre chose.

employer. » Le ieune doibt faire ses apprests, le vieil en iouyr, disent les sages ; et le plus grand vice qu'ils remarquent en nous, c'est que nos desirs raieunissent sans cesse ; nous recommenceons tousiours à vivre.

Nostre estude et nostre envie debvroient quelquesfois sentir la vieillesse. Nous avons le pied à la fosse, et nos appetits et poursuittes ne font que naistre :

> Tu secanda marmora
> Locas sub ipsum funus, et, sepulcri
> Immemor, struis domos [1].

Le plus long de mes desseings n'a pas un an d'estendue : ie ne pense desormais qu'à finir, me desfois de toutes nouvelles esperances et entreprinses, prens mon dernier congé de touts les lieux que ie laisse, et me despossede touts les iours de ce que i'ay. *Olim iam nec perit quidquam mihi, nec acquiritur... plus superest viatici quam viæ* [2].

> Vixi, et quem dederat cursum fortuna peregi [3].

C'est enfin tout le soulagement que ie treuve en ma vieillesse, qu'elle amortit en moy plusieurs desirs et soings dequoy la vie est inquietee ; le soing du cours du monde, le soing des richesses, de la grandeur, de la science, de la santé, de moy. Cettuy cy apprend à parler, lors qu'il luy fault apprendre à se taire pour iamais. On peult con-

[1] Vous faites tailler des marbres, à la veille de mourir ; vous bâtissez une maison, et il faudrait songer à un tombeau. HOR. *Od.* II, 18, 17.

[2] Depuis longtemps, je ne perds ni ne gagne... il me reste plus de provisions que de chemin à faire. SÉNÈQUE, *Epist.* 77.

[3] J'ai vécu, j'ai fourni la carrière que m'avait donnée la fortune. VIRG. *Énéide*, IV, 653.

tinuer à tout temps l'estude, non pas l'escholage : la sotte chose qu'un vieillard abecedaire !

> Diversos diversa iuvant ; non omnibus annis
> Omnia conveniunt [1].

S'il fault estudier, estudions un estude sortable à nostre condition, à fin que nous puissions respondre, comme celuy à qui quand on demanda à quoy faire ces estudes en sa decrepitude : « A m'en partir meilleur, et plus à mon ayse, » respondit il. Tel estude feut celuy du ieune Caton sentant sa fin prochaine, qui se rencontra au discours de Platon : De l'eternité de l'ame ; non, comme il fault croire, qu'il ne feust de long temps garny de toute sorte de munitions pour un tel deslogement ; d'assurance, de volonté ferme et d'instruction, il en avoit plus que Platon n'en a en ses escripts ; sa science et son courage estoient, pour ce regard, au dessus de la philosophie : il print cette occupation, non pour le service de sa mort ; mais, comme celuy qui n'interrompit pas seulement son sommeil en l'importance d'une telle deliberation, il continua aussi sans chois et sans changement ses estudes, avec les aultres actions accoustumees de sa vie. La nuict qu'il veint d'estre refusé de la preture, il la passa à iouer ; celle en laquelle il debvoit mourir, il la passa à lire : la perte ou de la vie, ou de l'office, tout luy feut un.

[1] Les hommes aiment des choses diverses : toute chose ne convient pas à tout âge. PSEUDO-GALLUS, I, 104.

CHAPITRE XXIX

DE LA VERTU

Ie treuve, par experience, qu'il y a bien à dire entre les boutees et saillies de l'ame, ou une resolue et constante habitude : et veoy bien qu'il n'est rien que nous ne puissions, voire iusques à surpasser la Divinité mesme, dict quelqu'un, d'autant que c'est plus de se rendre impassible de soy, que d'estre tel de sa condition originelle ; et iusques à pouvoir ioindre à l'imbecillité de l'homme une resolution et asseurance de dieu ; mais c'est par secousses : et ez vies de ces heros du temps passé, il y a quelquesfois des traicts miraculeux, et qui semblent de bien loing surpasser nos forces naturelles ; mais ce sont traicts, à la verité ; et est dur à croire que de ces conditions ainsin eslevees, on en puisse teindre et abbruver l'ame en maniere qu'elles luy deviennent ordinaires et comme naturelles. Il nous escheoit à nous mesmes, qui ne sommes qu'avortons d'hommes, d'eslancer par fois nostre ame, esveillee par les discours ou exemples d'aultruy, bien loing au delà de son ordinaire : mais c'est une espece de passion, qui la poulse et agite, et qui la ravit aulcunement hors de soy ; car ce tourbillon franchy, nous veoyons que, sans y penser, elle se desbande et relasche d'elle mesme, sinon iusques à la derniere touche, au moins iusques à n'estre plus celle là ; de façon que lors, à toute occasion, pour un oyseau perdu, ou un verre cassé, nous nous laissons esmouvoir à peu prez comme l'un du vulgaire. Sauf l'ordre, la moderation et la constance, i'estime que toutes choses soient fai-

sables par un homme bien manque et defaillant en gros. A cette cause, disent les sages, il fault, pour iuger bien à poinct d'un homme, principalement contrerooller ses actions communes, et le surprendre en son à touts les iours.

Pyrrho, celuy qui bastit de l'ignorance une si plaisante science, essaya, comme touts les aultres vrayement philosophes, de faire respondre sa vie à sa doctrine. Et parce qu'il maintenoit la foiblesse du iugement humain estre si extreme, que de ne pouvoir prendre party ou inclination, et le vouloit suspendre perpetuellement balancé, regardant et accueillant toutes choses comme indifferentes, on conte qu'il se maintenoit tousiours de mesme façon et visage : s'il avoit commencé un propos, il ne laissoit pas de l'achever, bien que celuy à qui il parloit s'en feust allé ; s'il alloit, il ne rompoit son chemin pour empeschement qui se presentast, conservé des precipices, du heurt des charrettes, et aultres accidents, par ses amis : car de craindre ou eviter quelque chose, c'eust esté chocquer ses propositions, qui ostoient aux sens mesmes toute eslection et certitude. Quelquesfois il souffrit d'estre incisé et cauterizé, d'une telle constance, qu'on ne luy en veit pas seulement ciller les yeulx. C'est quelque chose de ramener l'ame à ces imaginations ; c'est plus d'y ioindre les effects ; toutesfois il n'est pas impossible : mais de les ioindre avecques telle perseverance et constance, que d'en establir son train ordinaire, certes, en ces entreprinses si esloingnees de l'usage commun, il est quasi incroyable qu'on le puisse. Voylà pourquoy, comme il feut quelquesfois rencontré en sa maison, tansant bien asprement avecques sa sœur, et luy estant reproché de faillir en cela à son indifference : « Quoy ! dict il, fault il qu'encores cette femmelette

serve de tesmoignage à mes reigles ? » Une aultre fois, qu'on le veit se deffendre d'un chien : « Il est, dict il, tres difficile de despouiller entierement l'homme ; et se fault mettre en debvoir et efforcer de combattre les choses, premierement par les effects, mais au pis aller, par la raison et par les discours. »

Il y a environ sept ou huict ans, qu'à deux lieues d'icy, un homme de village, qui est encores vivant, ayant la teste de long temps rompue par la ialousie de sa femme, revenant un iour de la besongne, et elle le bienveignant de ses criailleries accoustumees, entra en telle furie, que sur le champ, à tout la serpe qu'il tenoit encores en ses mains, s'estant moissonné tout net les pieces qui la mettoient en fiebvre, les luy iecta au nez. Et il se dict qu'un ieune gentilhomme des nostres, amoureux et gaillard, ayant par sa perseverance amolly enfin le cœur d'une belle maistresse, desesperé de ce que, sur le poinct de la charge, il s'estoit trouvé mol luy mesme et defailly, et que

Non viriliter
Iners senile penis extulerat caput [1],

il s'en priva soubdain revenu au logis, et l'envoya, cruelle et sanglante victime, pour la purgation de son offense. Si c'eust esté par discours et religion, comme les presbtres de Cybele, que ne dirions nous d'une si haultaine entreprinse ?

Depuis peu de iours, à Bergerac, à cinq lieues de ma maison, contremont la riviere de Dordoigne, une femme ayant esté tormentee et battue, le

[1] La partie dont il attendait le plus de service n'avait donné aucun signe de vigueur. TIBULLE, *Priap.* carm. 84. — Montaigne met ici *extulerat* au lieu d'*extulit*, qui est dans l'original. Ces fragments, ou ces *Priapées*, ont été recueillis et publiés à la suite du Pétrone *variorum*, édit. de 1669.

soir avant, de son mary, chagrin et fascheux de sa complexion, delibera d'eschapper à sa rudesse, au prix de sa vie ; et s'estant, à son lever, accointee de ses voysines comme de coutume, leur laissant couler quelque mot de recommendation de ses affaires, prenant une sienne sœur par la main, la mena avecques elle sur le pont, et aprez avoir prins congé d'elle, comme par maniere de ieu, sans monstrer aultre changement ou alteration, se precipita du hault en bas en la riviere, où elle se perdit. Ce qu'il y a de plus en cecy, c'est que ce conseil meurit une nuict entiere dans sa teste.

C'est bien aultre chose des femmes indiennes : car estant leur coustume, aux maris d'avoir plusieurs femmes, et à la plus chere d'elles de se tuer aprez son mary, chascune, par le desseing de toute sa vie, vise à gaigner ce poinct et cet advantage sur ses compaignes ; et les bons offices qu'elles rendent à leur mary ne regardent aultre recompense que d'estre preferees à la compaignie de sa mort.

... Ubi mortifero iacta est fax ultima lecto,
Uxorum fusis stat pia turba comis ;
Et certamen habent lethi, quæ viva sequatur
Coniugium : pudor est non licuisse mori.
Ardent victrices, et flammæ pectora præbent,
Imponuntque suis ora perusta viris [1].

Un homme escrit encores en nos iours avoir veu en ces nations orientales cette coutume en credit, que non seulement les femmes s'enterrent aprez leurs maris, mais aussi les esclaves desquelles il

[1] Lorsque la torche funèbre est lancée sur le bûcher, on voit à l'entour les épouses échevelées se disputer l'honneur de mourir, et de suivre leur époux : survivre est une honte pour elles. Celle qui sort victorieuse de ce combat, se précipite dans les flammes, et, d'une bouche ardente, embrasse en mourant son époux qui n'est plus. PROPERCE, III, 13, 17.

a eu iouïssance ; ce qui se faict en cette maniere. Le mary estant trespassé, la veufve peult, si elle veult (mais peu le veulent), demander deux ou trois mois d'espace à disposer de ses affaires. Le iour venu, elle monte à cheval, paree comme à nopces, et d'une contenance gaye, va, dict elle, dormir avecques son espoux, tenant en sa main gauche un mirouer, une flesche en l'aultre : s'estant ainsi promenee en pompe, accompaignee de ses amis et parents et de grand peuple en feste, elle est tantost rendue au lieu publicque destiné à tels spectacles : c'est une grande place, au milieu de laquelle il y a une fosse pleine de bois, et ioignant icelle, un lieu relevé de quatre ou cinq marches, sur lequel elle est conduicte, et servie d'un magnifique repas ; aprez lequel, elle se met à baller et à chanter, et ordonne, quand bon luy semble, qu'on allume le feu. Cela faict, elle descend, et prenant par la main le plus proche des parents de son mary, ils vont ensemble à la riviere voysine, où elle se despouille toute nue, et distribue ses ioyaux et vestements à ses amis, et se va plongeant dans l'eau, comme pour y laver ses pechez : sortant de là, elle s'enveloppe d'un linge iaune, de quatorze brasses de long ; et donnant derechef la main à ce parent de son mary, s'en revont sur la motte, où elle parle au peuple, et recommende ses enfants, si elle en a. Entre la fosse et la motte, on tire volontiers un rideau, pour leur oster la veue de cette fornaise ardente ; ce qu'aulcunes deffendent, pour tesmoigner plus de courage. Finy qu'elle a de dire, une femme luy presente un vase plein d'huyle à s'oindre la teste et tout le corps, lequel elle iette dans le feu quand elle en a faict, et en l'instant s'y lance elle mesme. Sur l'heure, le peuple renverse sur elle quantité de busches, pour

l'empescher de languir ; et se change toute leur ioye en dueil et tristesse. Si ce sont personnes de moindre estoffe, le corps du mort est porté au lieu où on le veult enterrer, et là mis en son seant, la veufve à genoux devant luy, l'embrassant estroictement; et se tient en ce poinct, pendant qu'on bastit autour d'eulx un mur, qui venant à se haulser iusques à l'endroict des espaules de la femme, quelqu'un des siens, par le derriere prenant sa teste, luy tord le col ; et rendu qu'elle a l'esprit, le mur est soubdain monté et clos, où ils demeurent ensepvelis.

En ce mesme païs, il y avoit quelque chose de pareil en leurs gymnosophistes : car, non par la contraincte d'aultruy, non par l'impetuosité d'une humeur soubdaine, mais par expresse profession de leur reigle, leur façon estoit, à mesure qu'ils avoient attainct certain aage, ou qu'ils se veoyoient menacez par quelque maladie, de se faire dresser un buchier, et au dessus un lict bien paré ; et aprez avoir festoyé ioyeusement leurs amis et cognoissants, s'aller planter dans ce lict, en telle resolution, que le feu y estant mis, on ne les veist mouvoir ny pieds, ny mains : et ainsi mourut l'un d'eulx, Calanus, en presence de toute l'armee d'Alexandre le Grand. Et n'estoit estimé entre eulx ny sainct, ny bienheureux, qui ne s'estoit ainsi tué, envoyant son ame purgee et purifiee par le feu, aprez avoir consommé tout ce qu'il y avoit de mortel et terrestre. Cette constante premeditation de toute la vie, c'est ce qui faict le miracle.

Parmy nos aultres disputes, celle du *Fatum* s'y est meslee : et pour attacher les choses et nostre volonté mesme à certaine et inevitable necessité, on est encores sur cet argument du temps passé : « Puis que Dieu prevoit toutes choses debvoir ainsin

advenir, comme il faict sans doubte ; il fault doncques qu'elles adviennent ainsin. » A quoy nos maistres respondent : « Que le veoir que quelque chose advienne, comme nous faisons, et Dieu de mesme (car tout luy estant present, il veoit plustost qu'il ne preveoit), ce n'est pas la forcer d'advenir : voire, nous veoyons à cause que les choses adviennent, et les choses n'adviennent pas à cause que nous veoyons : l'advenement faict la science, et non la science l'advenement. Ce que nous veoyons advenir, advient ; mais il pouvoit aultrement advenir; et Dieu, au registre des causes des advenements qu'il a en sa prescience, y a aussi celles qu'on appelle fortuites, et les volontaires, qui dependent de la liberté qu'il a donné à nostre arbitrage, et sçait que nous fauldrons parce que nous aurons voulu faillir. »

Or i'ay veu assez de gents encourager leurs trouppes de cette necessité fatale : car si nostre heure est attachee à certain poinct, ny les arquebusades ennemies, ny nostre hardiesse, ny nostre fuitte et couardise, ne la peuvent advancer ou reculer. Cela est beau à dire; mais cherchez qui l'effectuera : et s'il est ainsi, qu'une forte et vifve creance tire aprez soy les actions de mesme, certes cette foy, dequoy nous remplissons tant la bouche, est merveilleusement legiere en nos siecles ; sinon que le mespris qu'elle a des œuvres, luy face desdaigner leur compaignie. Tant y a, qu'à ce mesme propos, le sire de Iouinville, tesmoing croyable autant que tout aultre, nous raconte des Bedoins, nation meslee aux Sarrasins ausquels le roy sainct Louys eut affaire en la terre saincte, qu'ils croyoient si fermement, en leur religion, les iours d'un chascun estre de toute eternité prefix et comptez, d'une preordonnance inevitable, qu'ils alloient à

la guerre nuds, sauf un glaive à la turquesque, et le corps seulement couvert d'un linge blanc : et pour leur plus extreme mauldisson, quand ils se courrouceoient aux leurs, ils avoient tousiours en la bouche : « Mauldict sois tu, comme celuy qui s'arme de peur de la mort ! » Voylà bien aultre preuve de creance et de foy que la nostre. Et de ce reng est aussi celle que donnerent ces deux religieux de Florence, du temps de nos peres. Estants en quelque controverse de science, ils s'accorderent d'entrer touts deux dans le feu, en presence de tout le peuple, et en la place publicque, pour la verification chascun de son party : et en estoient desia les apprests touts faicts, et la chose iustement sur le poinct de l'execution, quand elle feut interrompue par un accident improuveu.

Un ieune seigneur turc, ayant faict un signalé faict d'armes de sa personne, à la veue des deux battailles d'Amurath et de l'Huniade, prestes à se donner, enquis par Amurath, qui l'avoit, en si grande ieunesse et inexperience (car c'estoit la première guerre qu'il eust veu), remply d'une si genereuse vigueur de courage, respondit, « Qu'il avoit eu pour souverain precepteur de vaillance un lievre. Quelque iour estant à la chasse, dict il, ie descouvris un lievre en forme ; et encores que i'eusse deux excellents levriers à mon costé, si me sembla il, pour ne le faillir point, qu'il valoit mieulx y employer encores mon arc ; car il me faisoit fort beau ieu. Ie commenceay à descocher mes flesches, et iusques à quarante qu'il y en avoit en ma trousse, non sans l'assener seulement, mais sans l'esveiller. Aprez tout, ie descouplay mes levriers aprez, qui n'y peurent non plus. I'apprins par là qu'il avoit esté couvert par sa destinee ; et que ny les traicts ny les glaives ne portent que par le

congé de nostre fatalité, laquelle il n'est en nous de reculer ny d'advancer. » Ce conte doibt servir à nous faire veoir en passant, combien nostre raison est flexible à toute sorte d'images. Un personnage, grand d'ans, de nom, de dignité et de doctrine, se vantoit à moy d'avoir esté porté a certaine mutation tres importante de sa foy par une incitation estrangiere aussi bizarre ; et au reste si mal concluante, que ie la trouvoy plus forte au revers : luy l'appelloit miracle, et moy aussi, à divers sens. Leurs historiens disent que la persuasion estant populairement semee entre les Turcs, de la fatale et imployable prescription de leurs iours, ayde apparemment à les asseurer aux dangiers. Et ie cognoy un grand prince qui en faict heureusement son proufit, soit qu'il la croye, soit qu'il la prenne pour excuse à se hazarder extraordinairement. Pourveu que fortune ne se lasse trop tost de luy faire espaule !

Il n'est point advenu de nostre memoire un plus admirable effect de resolution, que de ces deux qui conspirerent la mort du prince d'Orange. C'est merveille comment on peut eschauffer le second, qui l'executa, à une entreprinse en laquelle il estoit si mal advenu à son compaignon, y ayant apporté tout ce qu'il pouvoit ; et sur cette trace et de mesmes armes, aller entreprendre un seigneur, armé d'une si fresche instruction de desfiance, puissant de suitte d'amis et de force corporelle, en sa salle, parmy ses gardes, en une ville toute à sa devotion. Certes, il y employa une main bien determinee, et un courage esmeu d'une vigoreuse passion. Un poignard est plus seur pour assener ; mais d'autant qu'il a besoing de plus de mouvement et de vigueur de bras que n'a un pistolet, son coup est plus subiect à estre gauchy ou troublé. Que

celuy là ne courust à une mort certaine, ie n'y fois pas grand doubte ; car les esperances dequoy on eust sceu l'amuser ne pouvoient loger en entendement rassis, et la conduicte de son exploict monstre qu'il n'en avoit pas faulte, non plus que de courage. Les motifs d'une si puissante persuasion peuvent estre divers, car nostre fantasie faict de soy et de nous ce qu'il luy plaist. L'execution qui feut faicte prez d'Orleans n'eut rien de pareil ; il y eut plus de hazard que de vigueur : le coup n'estoit pas à la mort, si la fortune ne l'eust rendu tel ; et l'entreprinse de tirer estant à cheval, et de loing, et à un qui se mouvoit au bransle de son cheval, feut l'entreprinse d'un homme qui aymoit mieulx faillir son effect que faillir à se sauver. Ce qui suyvit aprez le monstra ; car il se transit et s'enyvra de la pensee de si haulte execution, si qu'il perdit entierement son sens, et à conduire sa fuitte, et à conduire sa langue en ses responses. Que luy falloit il, que recourir à ses amis au travers d'une riviere ? c'est un moyen où ie me suis iecté à moindres dangiers, et que i'estime de peu de hazard, quelque largeur qu'ayt le passage, pourveu que vostre cheval treuve l'entree facile, et que vous preveoyiez au delà un bord aysé, selon le cours de l'eau. L'aultre, quand on lui prononcea son horrible sentence : « I'y estoy preparé, dict il ; ie vous estonneray de ma patience. »

Les Assassins, nation dependante de la Phœnicie, sont estimez, entre les mahumetans, d'une souveraine devotion et pureté de mœurs. Ils tiennent que le plus court chemin à gaigner paradis, c'est de tuer quelqu'un de religion contraire. Parquoy on l'a veu souvent entreprendre, à un ou deux, en pourpoinct, contre des ennemis puissants, au prix d'une mort certaine, et sans aulcun soing de

leur propre dangier. Ainsi feut assassiné (ce mot est emprunté de leur nom) nostre comte Raymond de Tripoli, au milieu de sa ville, pendant nos entreprinses de la guerre saincte ; et pareillement Conrad, marquis de Montferrat : les meurtriers conduicts au supplice, touts enflez et fiers d'un si beau chef d'œuvre.

CHAPITRE XXX

D'UN ENFANT MONSTRUEUX

Ce conte s'en ira tout simple ; car ie laisse aux medecins d'en discourir. Ie veis avant hier un enfant que deux hommes et une nourrice, qui se disoient estre le pere, l'oncle et la tante, conduisoient pour tirer quelque soul de le monstrer à cause de son estrangeté. Il estoit, en tout le reste, d'une forme commune, et se soustenoit sur ses pieds, marchoit et gazouilloit, environ comme les aultres de mesme aage : il n'avoit encores voulu prendre aultre nourriture que du tettin de sa nourrice ; et ce qu'on essaya en ma presence de luy mettre en la bouche, il le maschoit un peu et le rendoit sans avaller : ses cris sembloient bien avoir quelque chose de particulier : il estoit aagé de quatorze mois iustement. Au dessoubs de ses tettins, il estoit prins et collé à un aultre enfant, sans teste, et qui avoit le conduict du dos estoupé, le reste entier ; car il avoit bien l'un bras plus court, mais il luy avoit esté rompu par accident, à leur naissance : ils estoient ioincts face à face, et comme si un petit enfant en vouloit accoller un plus grandelet. La ioincture et l'espace par où

ils se tenoient n'estoit que quatre doigts, ou environ, en maniere que si vous retroussiez cet enfant imparfaict, vous veoyez au dessoubs le nombril de l'aultre: ainsi la cousture se faisoit entre les tettins et son nombril. Le nombril de l'imparfaict ne se pouvoit veoir, mais ouy bien tout le reste de son ventre. Voylà comme ce qui n'estoit pas attaché, comme bras, fessier, cuisses et iambes de cet imparfaict, demeuroient pendants et branslants sur l'aultre, et luy pouvoit aller sa longueur iusques à my iambe. La nourrice nous adioustoit qu'il urinoit par touts les deux endroicts ; aussi estoient les membres de cet aultre nourris et vivants, et en mesme poinct que les siens, sauf qu'ils estoient plus petits et menus. Ce double corps, et ces membres divers se rapportants à une seule teste, pourroient bien fournir de favorable prognosticque au roy, de maintenir sous l'union de ses loix ces parts et pieces diverses de nostre estat : mais de peur que l'evenement ne le desmente, il vault mieulx le laisser passer devant ; car il n'est que de deviner en choses faictes, *ut, quum facta sunt, tum ad coniecturam aliqua interpretatione revocentur* [1] : comme on dict d'Epimenides, qu'il devinoit à reculons.

Ie viens de veoir un pastre en Medoc, de trente ans ou environ, qui n'a aulcune monstre des parties genitales : il a trois trous par où il rend son eau incessamment ; il est barbu, a desir, et recherche l'attouchement des femmes.

Ce que nous appellons monstres ne le sont pas à Dieu, qui veoid en l'immensité de son ouvrage l'infinité des formes qu'il y a comprinses : et est à croire que cette figure qui nous estonne se rap-

[1] Afin de pouvoir, par quelque interprétation, faire cadrer l'événement avec la conjecture. Cic. *de Divinat.* II, 31.

porte et tient à quelque aultre figure de mesme genre incogneu à l'homme. De sa toute sagesse il ne part rien que bon, et commun, et reiglé ; mais nous n'en veoyons pas l'assortiment et la relation. *Quod crebro videt, non miratur, etiamsi, cur fiat, nescit. Quod ante non vidit, id, si evenerit, ostentum esse censet*[1]. Nous appellons contre nature, ce qui advient contre la coustume : rien n'est que selon elle, quel qu'il soit. Que cette raison universelle et naturelle chasse de nous l'erreur et l'estonnement que la nouvelleté nous apporte.

CHAPITRE XXXI

DE LA CHOLERE

PLUTARQUE est admirable par tout, mais principalement où il iuge des actions humaines. On peult veoir les belles choses qu'il dict, en la comparaison de Lycurgus et de Numa, sur le propos de la grande simplesse que ce nous est, d'abandonner les enfants au gouvernement et à la charge de leurs peres. La pluspart de nos polices, comme dict Aristote, laissent à chascun, en maniere des cyclopes, la conduicte de leurs femmes et de leurs enfants, selon leur folle et indiscrette fantasie : et quasi les seules lacedemonienne et cretense ont commis aux loix la discipline de l'enfance. Qui ne veoid qu'en un estat tout depend de cette education et nourriture ? et cependant, sans aulcune

[1] L'homme ne s'étonne pas de ce qu'il voit souvent, quoiqu'il en ignore la cause. Si ce qu'il n'a jamais vu arrive, c'est un prodige pour lui. CIC. *de Divinat.* II, 22.

discretion, on la laisse à la mercy des parents, tant fols et meschants qu'ils soient.

Entre aultres choses, combien de fois m'a il prins envie, passant par nos rues, de dresser une farce pour venger des garsonnets que ie veoyois escorcher, assommer et meurtrir à quelque pere ou mere furieux et forcenez de cholere ! Vous leur veoyez sortir le feu et la rage des yeulx,

> Rabie iecur incendente, feruntur
> Præcipites ; ut saxa iugis abrupta, quibus mons
> Subtrahitur, clivoque latus pendente recedit [1],

(et selon Hippocrates, les plus dangereuses maladies sont celles qui desfigurent le visage), à tout une voix trenchante et esclatante, souvent contre qui ne faict que sortir de nourrice. Et puis les voylà estropicz, estourdis de coups ; et nostre iustice qui n'en faict compte, comme si ces esboitements et eslochements n'estoient pas des membres de nostre chose publicque :

> Gratum est, quod patriæ civem populoque dedisti ;
> Si facis ut patriæ sit idoneus, utilis agris,
> Utilis et bellorum et pacis rebus agendis [2].

Il n'est passion qui esbranle tant la sincerité des iugements, que la cholere. Aulcun ne feroit doubte de punir de mort le iuge qui par cholere auroit condemné son criminel : pourquoy est il non plus permis aux peres et aux pedantes, de fouetter les

[1] Ils sont emportés par leur rage, comme un rocher qui, tout à coup perdant son point d'appui, se précipite du haut de la montagne où il était suspendu. Juv. VI, 647.

[2] La patrie te sait bon gré de lui avoir donné un nouveau citoyen, pourvu que tu le rendes propre à la servir, soit en labourant la terre, soit dans les camps, soit dans les arts de la paix. Juv. XIV, 70.

enfants et les chastier estants en cholere ? ce n'est plus correction, c'est vengeance. Le chastiement tient de medecine aux enfants : et souffririons nous un medecin qui feust animé et courroucé contre son patient ?

Nous mesmes, pour bien faire, ne debvrions iamais mettre la main sur nos serviteurs, tandis que la cholere nous dure. Pendant que le pouls nous bat et que nous sentons de l'esmotion, remettons la partie : les choses nous sembleront à la verité aultres, quand nous serons raccoisez et refroidis. C'est la passion qui commande lors, c'est la passion qui parle ; ce n'est pas nous : au travers d'elle, les faultes nous apparoissent plus grandes, comme les corps au travers d'un brouillas. Celuy qui a faim use de viande ; mais celuy qui veult user de chastiement n'en doibt avoir faim ny soif. Et puis, les chastiements qui se font avecques poids et discretion se receoivent bien mieulx et avecques plus de fruict de celuy qui les souffre : aultrement, il ne pense pas avoir esté iustement condemné par un homme agité d'ire et de furie ; et allegue, pour sa iustification, les mouvements extraordinaires de son maistre, l'inflammation de son visage, les serments inusitez, et cette sienne inquietude et precipitation temeraire :

> Ora tument ira, nigrescunt sanguine venæ ;
> Lumina Gorgoneo sævius igne micant [1].

Suetone recite que Caïus Rabirius ayant esté condemné par Cesar, ce qui luy servit le plus envers le peuple, auquel il appella, pour luy faire

[1] Son visage est bouffi de colère, ses veines se gonflent et deviennent noires, ses yeux étincellent d'un feu plus ardent que celui des yeux de la Gorgone. OVIDE, *de Arte amandi*, III, 503.

gaigner sa cause, ce feut l'animosité et l'aspreté que Cesar avoit apporté en ce iugement.

Le dire est aultre chose que le faire : il fault considerer le presche à part, et le prescheur à part. Ceulx là se sont donné beau ieu en nostre temps, qui ont essayé de chocquer la verité de nostre Eglise par les vices de ses ministres ; elle tire ses tesmoignages d'ailleurs : c'est une sotte façon d'argumenter, et qui reiecteroit toutes choses en confusion ; un homme de bonnes mœurs peult avoir des opinions faulses, et un meschant peult precher verité, voire celuy qui ne la croit pas. C'est sans doubte une belle harmonie, quand le faire et le dire vont ensemble : et ie ne veulx pas nier que le dire, lors que les actions suyvent, ne soit de plus d'auctorité et efficace ; comme disoit Eudamidas, oyant un philosophe discourir de la guerre : « Ces propos sont beaux ; mais celuy qui les tient n'en est pas croyable, car il n'a pas les aureilles accoustumees au son de la trompette : » et Cleomenes oyant un rhetoricien haranguer de la vaillance, s'en print fort à rire ; et l'aultre s'en scandalizant, il luy dict : « I'en feroy de mesme si c'estoit une arondelle qui en parlast ; mais si c'estoit une aigle, ie l'orroy volontiers. » I'apperceoy, ce me semble, ez escripts des anciens, que celuy qui dict ce qu'il pense, l'assene bien plus vifvement que celuy qui se contrefaict. Oyez Cicero parler de l'amour de la liberté ; oyez en parler Brutus : les escripts mesmes vous sonnent que cettuy cy estoit homme pour l'achepter au prix de la vie. Que Cicero, pere d'eloquence, traicte du mespris de la mort, que Seneque en traicte aussi : celuy là traisne languissant, et vous sentez qu'il vous veult resouldre de chose dequoy il n'est pas resolu ; il ne vous donne point de cœur, car

luy mesme n'en a point : l'aultre vous anime et enflamme. Ie ne veoy iamais aucteur, mesmement de ceulx qui traictent de la vertu et des actions, que ie ne recherche curieusement quel il a esté : car les ephores à Sparte, voyants un homme dissolu proposer au peuple un advis utile, luy commanderent de se taire, et prierent un homme de bien de s'en attribuer l'invention, et le proposer.

Les escripts de Plutarque, à les bien savourer, nous le descouvrent assez, et ie pense le cognoistre iusques dans l'ame ; si vouldroy ie que nous eussions quelques memoires de sa vie. Et me suis iecté en ce discours à quartier, à propos du bon gré que ie sens à Aul. Gellius de nous avoir laissé par escript ce conte de ses mœurs, qui revient à mon subiect de la cholere. Un sien esclave, mauvais homme et vicieux, mais qui avoit les aureilles aulcunement abbruvees des leçons de philosophie, ayant esté, pour quelque sienne faulte, despouillé par le commandement de Plutarque, pendant qu'on le fouettoit, grondoit au commencement : « Que c'estoit sans raison, et qu'il n'avoit rien faict : » mais enfin se mettant à crier, et iniurier bien à bon escient son maistre, luy reprochoit « qu'il n'estoit pas philosophe comme il s'en vantoit ; qu'il luy avoit souvent ouy dire qu'il estoit laid de se courroucer, voire qu'il en avoit faict un livre ; et ce que lors, tout plongé en la cholere, il le faisoit si cruellement battre, desmentoit entierrement ses escripts. » A cela Plutarque, tout froidement et tout rassis : « Comment, dict il, rustre, à quoy iuges tu que ie sois à cette heure courroucé ? mon visage, ma voix, ma couleur, ma parole, te donne elle quelque tesmoignage que ie sois esmeu ? ie ne pense avoir ny les yeulx effarouchez, ny le visage troublé, ny un cry effroyable : rougis ie ? escume

ie ? m'eschappe il de dire chose dequoy i'aye à me repentir ? tressauls ie ? fremis ie de courroux ? car, pour te dire, ce sont là les vrais signes de la cholere.» Et puis, se destournant à celuy qui fouettoit : « Continuez, luy dict il, tousiours votre besongne, pendant que cettuy cy et moy disputons. » Voylà son conte.

Archytas Tarentinus revenant d'une guerre où il avoit esté capitaine general, trouva tout plein de mauvais mesnage en sa maison, et ses terres en friche, par le mauvais gouvernement de son receveur ; et l'ayant faict appeller : « Va, luy dict il, que si ie n'estois en cholere, ie t'estrilleroy bien ! » Platon de mesme, s'estant eschauffé contre l'un de ses esclaves, donna à Speusippus charge de le chastier, s'excusant d'y mettre la main luy mesme, sur ce qu'il estoit courroucé. Charillus, Lacedemonien, à un Elote qui se portoit trop insolemment et audacieusement envers luy : « Par les dieux, dict il, si ie n'estoy courroucé, ie te feroy tout à cette heure mourir. »

C'est une passion qui se plaist en soy, et qui se flatte. Combien de fois nous estants esbranlez sous une faulse cause, si on vient à nous presenter quelque bonne deffense ou excuse, nous despitons nous contre la verité mesme et l'innocence ? I'ay retenu à ce propos un merveilleux exemple de l'antiquité : Piso, personnage par tout ailleurs de notable vertu, s'estant esmeu contre un sien soldat, dequoy revenant seul du fourrage, il ne luy sçavoit rendre compte où il avoit laissé un sien compaignon, teint pour averé qu'il l'avoit tué, et le condemna soubdain à la mort. Ainsi qu'il estoit au gibet, voycy arriver ce compaignon esgaré : toute l'armee en feit grand' feste, et aprez force caresses et accollades des deux compaignons, le bourreau

meine l'un et l'aultre en la presence de Piso, s'attendant bien toute l'assistance que ce luy seroit à luy mesme un grand plaisir. Mais ce feut au rebours : car par honte et despit, son ardeur, qui estoit encores en son effort, se redoubla, et d'une subtilité que sa passion luy fournit soubdain, il en feit trois coulpables, parce qu'il en avoit trouvé un innocent, et les feit despescher touts trois : le premier soldat, parce qu'il y avoit arrest contre luy ; le second qui s'estoit esgaré, parce qu'il estoit cause de la mort de son compaignon ; et le bourreau, pour n'avoir obeï au commandement qu'on luy avoit faict.

Ceulx qui ont à negocier avecques des femmes testues, peuvent avoir essayé à quelle rage on les iecte, quand on oppose à leur agitation le silence et la froideur, et qu'on desdaigne de nourrir leur courroux. L'orateur Celius estoit merveilleusement cholere de sa nature : à un qui souppoit en sa compaignie, homme de molle et doulce conversation, et qui pour ne l'esmouvoir, prenoit party d'approuver tout ce qu'il disoit, et d'y consentir ; luy ne pouvant souffrir son chagrin se passer ainsi sans aliment : « Nie moy quelque chose, de par les dieux, dict il, afin que nous soyons deux. » Elles, de mesme, ne se courroucent qu'afin qu'on se contrecourrouce, à l'imitation des loix de l'amour. Phocion, à un homme qui luy troubloit son propos en l'iniuriant asprement, n'y feit aultre chose que se taire, et luy donner tout loisir d'espuiser sa cholere : cela faict, sans aulcune mention de ce trouble, il recommencea son propos en l'endroict où il l'avoit laissé. Il n'est replique si picquante comme est un tel mespris.

Du plus cholere homme de France (et c'est tousiours imperfection, mais plus excusable à un

homme militaire ; car en cet exercice il y a certes des parties qui ne s'en peuvent passer), ie dis souvent que c'est le plus patient homme que ie cognoisse à brider sa cholere : elle l'agite de telle violence et fureur,

> Magno veluti quum flamma sonore
> Virgea suggeritur costis undantis aheni,
> Exsultantque æstu latices : furit intus aquaï
> Fumidus, atque alte spumis exuberat amnis ;
> Nec iam se capit unda ; volat vapor ater ad auras [1] ;

qu'il fault qu'il se contraigne cruellement pour la moderer. Et pour moy, ie ne sçache passion pour laquelle couvrir et soustenir ie peusse faire un tel effort : ie ne vouldroy pas mettre la sagesse à si hault prix. Ie ne regarde pas tant ce qu'il faict, que combien il luy couste à ne faire pis.

Un aultre se vantoit à moy du reiglement et doulceur de ses mœurs, qui est à la verité singuliere : ie luy disoy que c'estoit bien quelque chose, notamment à ceulx, comme luy d'eminente qualité, sur lesquels chascun a les yeulx, de se presenter au monde tousiours bien temperez ; mais que le principal estoit de prouveoir au dedans et à soy mesme, et que ce n'estoit pas à mon gré bien mesnager ses affaires, que de se ronger interieurement, ce que ie craignoy qu'il feist, pour maintenir ce masque et cette reiglee apparence par le dehors.

On incorpore la cholere en la cachant ; comme Diogenes dit à Demosthenes, lequel, de peur d'estre apperceu en une taverne, se reculoit au dedans :

[1] Ainsi, lorsque la flamme pétillante d'un bois sec s'allume à grand bruit sous un vase d'airain, l'eau, soulevée par la chaleur, frémit, bouillonne, et franchit écumante les bords du vase ; une noire vapeur s'élève dans les airs. VIRG. *Énéide*, VII, 462.

« Tant plus tu te recules arriere, tant plus tu y entres. » Ie conseille qu'on donne plustost une buffe à la ioue de son valet, un peu hors de saison, que de gehenner sa fantasie pour representer cette sage contenance ; et aimeroy mieulx produire mes passions, que de les couver à mes despens : elles s'alanguissent en s'esventant et en s'exprimant : il vault mieulx que leur poincte agisse au dehors, que de la plier contre nous. *Omnia vitia in aperto leviora sunt : et tunc perniciosissima, quum, simulata sanitate, subsidunt*[1].

I'advertis ceulx qui ont loy de se pouvoir courroucer en ma famille : Premierement, qu'ils mesnagent leur cholere, et ne l'espandent pas à tout prix, car cela en empesche l'effect et le poids : la criaillerie temeraire et ordinaire passe en usage, et faict que chascun la mesprise ; celle que vous employez contre un serviteur pour son larrecin, ne se sent point, d'autant que c'est celle mesme qu'il vous a veu employer cent fois contre luy, pour avoir mal reinsé un verre, ou mal assis une escabelle : Secondement, qu'ils ne se courroucent point en l'air, et regardent que leur reprehension arrive à celuy de qui ils se plaignent ; car ordinairement ils crient avant qu'il soit en leur presence, et durent à crier un siecle aprez qu'il est party :

Et secum petulans amentia certat[2] :

ils s'en prennent à leur umbre, et poulsent cette tempeste en lieu où personne n'en est ny chastié ny interessé, que du tintamarre de leur voix, tel

[1] Les maladies de l'âme qui se manifestent, sont les plus légères ; les plus dangereuses sont celles qui se cachent sous l'apparence de la santé. SÉNÈQUE, *Epist.* 56.

[2] L'insensé ne se possédant pas, combat contre lui-même. CLAUDIEN, *in Eutrop.* I, 237.

qui n'en peult mais. I'accuse pareillement aux querelles ceulx qui bravent et se mutinent sans partie ; il fault garder ces rodomontades où elles portent :

> Mugitus veluti quum prima in prælia taurus
> Terrificos ciet, atque irasci in cornua tentat,
> Arboris obnixus trunco, ventosque iacessit
> Ictibus, et sparsa ad pugnam proludit arena [1].

Quand ie me courrouce, c'est le plus vifvement, mais aussi le plus briefvement et secrettement, que ie puis : ie me perds bien en vistesse et en violence ; mais non pas en trouble, si que i'aille iectant à l'abandon et sans chois toutes sortes de paroles iniurieuses, et que ie ne regarde d'asseoir pertinement mes poinctes où i'estime qu'elles blecent le plus ; car ie n'y employe communement que la langue. Mes valets en ont meilleur marché aux grandes occasions qu'aux petites : les petites me surprennent ; et le malheur veult que depuis que vous estes dans le precipice, il n'importe qui vous ayt donné le bransle, vous allez tousiours iusques au fond : la cheute se presse, s'esmeut, et se haste d'elle mesme. Aux grandes occasions, cela me paye, qu'elles sont si iustes, que chascun s'attend d'en veoir naistre une raisonnable cholere ; ie me glorifie à tromper leur attente : ie me bande et prepare contre celles cy ; elles me mettent en cervelle, et menacent de m'emporter bien loing, si ie les suyvoy ; ayseement ie me garde d'y entrer,

[1] Ainsi, brûlant d'amour et mugissant de rage,
D'un taureau furieux le superbe rival,
Quand son naissant courroux prélude au choc fatal,
Lutte contre les vents, s'exerce contre un chêne,
Et sous ses bonds fougueux disperse au loin l'arène.

VIRG. *Én.* XII, 103, trad. de Delille.

et suis assez fort, si ie l'attens, pour repoulser l'impulsion de cette passion, quelque violente cause qu'elle aye ; mais si elle me preoccupe et saisit une fois, elle m'emporte, quelque vaine cause qu'elle aye. Ie marchande ainsin avecques ceulx qui peuvent contester avecques moy : « Quand vous me sentirez esmeu le premier, laissez moy aller à tort ou à droict : i'en feray de mesme à mon tour. » La tempeste ne s'engendre que de la concurrence des choleres, qui se produisent volontiers l'une de l'aultre, et ne naissent pas en un poinct : donnons à chascune sa course, nous voylà tousiours en paix. Utile ordonnance, mais de difficile execution. Par fois m'advient il aussi de representer le courroucé pour le reiglement de ma maison, sans aulcune vraye esmotion. A mesure que l'aage me rend les humeurs plus aigres, i'estudie à m'y opposer : et feray, si ie puis, que ie seray doresenavant d'autant moins chagrin et difficile, que i'auray plus d'excuse et d'inclination à l'estre, quoy que par cydevant ie l'aye esté entre ceulx qui le sont le moins.

Encores un mot pour clorre ce pas. Aristote dict « que la cholere sert par fois d'armes à la vertu et à la vaillance. » Cela est vraysemblable : toutesfois ceulx qui y contredisent, respondent plaisamment Que c'est une arme de nouvel usage, car nous remuons les aultres armes, cette cy nous remue ; nostre main ne la guide pas, c'est elle qui guide nostre main ; elle nous tient, nous ne la tenons pas.

CHAPITRE XXXII

DEFFENSE DE SENEQUE ET DE PLUTARQUE

La familiarité que i'ay avecques ces personnages icy, et l'assistance qu'ils font à ma vieillesse, et à mon livre, massonné purement de leurs despouilles, m'oblige à espouser leur honneur.

Quant à Seneque, parmy une milliasse de petits livrets que ceulx de la religion pretendue reformee font courir pour la deffense de leur cause, qui partent par fois de bonne main, et qu'il est grand dommage n'estre embesongnee à meilleur subiect, i'en ay veu aultrefois un qui, pour alonger et remplir la similitude qu'il veult trouver du gouvernement de nostre pauvre feu roy Charles neufviesme avecques celuy de Neron, apparie feu monsieur le cardinal de Lorraine avecques Seneque ; leurs fortunes, d'avoir esté touts deux les premiers au gouvernement de leurs princes ; et quand et quand leurs mœurs, leurs conditions, et leurs deportements. En quoy, à mon opinion, il faict bien de l'honneur audict seigneur cardinal : car encores que ie sois de ceulx qui estiment autant son esprit, son eloquence, son zele envers sa religion et service de son roy, et sa bonne fortune d'estre nay en un siecle où il feut si nouveau et si rare, et quand et quand si necessaire pour le bien publicque, d'avoir un personnage ecclesiastique de telle noblesse et dignité, suffisant et capable de sa charge ; si est ce qu'à confesser la verité, ie n'estime sa capacité de beaucoup prez telle, ny sa vertu si nette et entiere ny si ferme, que celle de Seneque.

Or ce livre dequoy ie parle, pour venir à son but, faict une description de Seneque tres iniu-

rieuse, ayant emprunté ces reproches de Dion l'historien, duquel ie ne croy aulcunement le tesmoignage : car oultre qu'il est inconstant, qui aprez avoir appellé Seneque tres sage tantost, et tantost ennemy mortel des vices de Neron, le faict ailleurs avaricieux, usurier, ambitieux, lasche, voluptueux et contrefaisant le philosophe à faulses enseignes ; sa vertu paroist si vifve et vigoreuse en ses escripts, et la deffense y est si claire à aulcunes de ces imputations, comme de sa richesse et despense excessifve, que ie n'en croirois aulcun tesmoignage au contraire ; et davantage, il est bien plus raisonnable de croire en telles choses les historiens romains, que les grecs et estrangiers : or Tacitus et les aultres parlent tres honnorablement et de sa vie et de sa mort, et nous le peignent en toutes choses personnage tres excellent et tres vertueux ; et ie ne veulx alleguer aultre reproche contre le iugement de Dion, que cettuy cy qui est inevitable, c'est qu'il a le sentiment si malade aux affaires romaines, qu'il ose soustenir la cause de Iulius Cesar contre Pompeius, et d'Antonius contre Cicero.

Venons à Plutarque. Iean Bodin est un bon aucteur de nostre temps, et accompaigné de beaucoup plus de iugement que la tourbe des escrivailleurs de son siecle, et merite qu'on le iuge et considere : ie le treuve un peu hardy en ce passage de sa Methode de l'histoire, où il accuse Plutarque, non seulement d'ignorance (sur quoy ie l'eusse laissé dire, cela n'estant pas de mon gibbier), mais aussi en ce que cet aucteur escrit souvent « des choses incroyables et entierement fabuleuses : » ce sont ses mots. S'il eust dict simplement, « les choses aultrement qu'elles ne sont, » ce n'estoit pas grande reprehension ; car ce que nous n'avons

pas veu, nous le prenons des mains d'aultruy et à credit : et ie veoy qu'à escient il recite par fois diversement mesme histoire ; comme le iugement des trois meilleurs capitaines qui eussent oncques esté, faict par Hannibal, il est aultrement en la Vie de Flaminius, aultrement en celle de Pyrrhus. Mais de le charger d'avoir prins pour argent comptant des choses incroyables et impossibles, c'est accuser de faulte de iugement le plus iudicieux aucteur du monde : et voycy son exemple : « Comme, ce dict il, quand il recite qu'un enfant de Lacedemone se laissa deschirer tout le ventre à un regnardeau, qu'il avoit desrobbé, et le tenoit caché soubs sa robbe, iusques à mourir plustost que de descouvrir son larrecin. » Ie treuve en premier lieu cet exemple mal choisy ; d'autant qu'il est bien mal aysé de borner les efforts des facultez de l'ame, là où des forces corporelles nous avons plus de loy de les limiter et cognoistre : et à cette cause, si c'eust esté à moy à faire, i'eusse plustost choisy un exemple de cette seconde sorte ; et il y en a de moins croyables, comme, entre aultres, ce qu'il recite de Pyrrhus, « que, tout blecé qu'il estoit, il donna si grand coup d'espee à un sien ennemy, armé de toutes pieces, qu'il le fendit du hault de la teste iusques au bas, si bien que le corps se partit en deux parts. » En son exemple, ie n'y treuve pas grand miracle, ny ne receoy l'excuse dequoy il couvre Plutarque, d'avoir adiousté ce mot, « comme on dict, » pour nous advertir et tenir en bride nostre creance ; car si ce n'est aux choses receues par auctorité et reverence d'ancienneté ou de religion, il n'eust voulu ny recevoir luy mesme, ny nous proposer à croire choses de soy incroyables. Et que ce mot, « comme on dict, » il ne l'employe pas en ce lieu pour cet effect, il est aysé à veoir par

ce que luy mesme nous raconte ailleurs, sur ce subiect de la patience des enfants lacedemoniens, des exemples advenus de son temps plus mal aysez à persuader : comme celuy que Cicero a tesmoigné aussi avant luy, « pour avoir (à ce qu'il dict) esté sur les lieux, » que iusques à leur temps, il se trouvoit des enfants, en cette preuve de patience à quoy on les essayoit devant l'autel de Diane, qui souffroient d'y estre fouettez iusques à ce que le sang leur couloit par tout, non seulement sans s'escrier, mais encores sans gemir, et aulcuns iusques à y laisser volontairement la vie : et ce que Plutarque aussi recite, avecques cent aultres tesmoings, qu'au sacrifice, un charbon ardent s'estant coulé dans la manche d'un enfant lacedemonien, ainsi qu'il encensoit, il se laissa brusler tout le bras, iusques à ce que la senteur de la chair cuicte en veint aux assistants. Il n'estoit rien, selon leur coustume, où il leur allast plus de la reputation, ny dequoy ils eussent à souffrir plus de blasme et de honte, que d'estre surprins en larrecin. Ie suis si imbu de la grandeur de ces hommes là, que non seulement il ne me semble point, comme à Bodin, que son conte soit incroyable, mais que ie ne le treuve pas seulement rare et estrange. L'histoire spartaine est pleine de mille plus aspres exemples et plus rares : elle est, à ce prix, toute miracle.

Marcellinus recite, sur ce propos du larrecin, que de son temps il ne s'estoit encores peu trouver aulcune sorte de torment qui peust forcer les Aegyptiens, surprins en ce mesfaict, qui estoit fort en usage entre eulx, à dire seulement leur nom.

Un païsant espaignol estant mis à la gehenne, sur les complices de l'homicide du preteur Lucius Piso, crioit au milieu des torments, « Que ses amis ne bougeassent, et l'assistassent en toute seureté ;

et qu'il n'estoit pas en la douleur de luy arracher un mot de confession : » et n'en eut on aultre chose pour le premier iour. Le lendemain, ainsi qu'on le ramenoit pour recommencer son torment, s'esbranlant vigoreusement entre les mains de ses gardes, il alla froisser sa teste contre une paroy, et s'y tua.

Epicharis ayant saoulé et lassé la cruauté des satellites de Neron, et soustenu leur feu, leurs battures, leurs engeins, sans aulcune voix de revelation de sa coniuration, tout un iour, rapportee à la gehenne l'endemain, les membres touts brisez, passa un lacet de sa robbe dans l'un bras de sa chaize, à tout un nœud coulant, et y fourrant sa teste, s'estrangla du poids de son corps. Ayant le courage d'ainsi mourir, et se desrobber aux premiers torments, semble elle pas à escient avoir presté sa vie à cette espreuve de sa patience du iour precedent, pour se mocquer de ce tyran, et encourager d'aultres à semblable entreprinse contre luy ?

Et qui s'enquerra à nos argoulets des experiences qu'ils ont eues en ces guerres civiles, il se trouvera des effects de patience, d'obstination et d'opiniastreté parmy nos miserables siecles, et en cette tourbe molle et effeminee encores plus que l'aegyptienne, dignes d'estre comparez à ceulx que nous venons de reciter de la vertu spartaine.

Ie sçay qu'il s'est trouvé des simples païsants s'estre laissez griller la plante des pieds, escraser le bout des doigts à tout le chien d'une pistole, poulser les yeulx sanglants hors de la teste, à force d'avoir le front serré d'une chorde, avant que de s'estre seulement voulu mettre à rençon. I'en ay veu un laissé pour mort tout nud dans un fossé, ayant le col tout meurtry et enflé d'un licol qui y pendoit encores, avecques lequel on l'avoit

tirassé toute la nuict à la queue d'un cheval, le corps percé en cent lieux à coups de dague, qu'on luy avoit donnez, non pas pour le tuer, mais pour luy faire de la douleur et de la crainte ; qui avoit souffert tout cela, et iusques à y avoir perdu parole et sentiment, resolu, à ce qu'il me dict, de mourir plustost de mille morts (comme de vray, quant à sa souffrance, il en avoit passé une toute entiere), avant que rien promettre ; et si estoit un des plus riches laboureurs de toute la contree. Combien en a lon veu se laisser patiemment brusler et rostir pour des opinions empruntees d'aultruy, ignorees et incogneues ! I'ay cogneu cent et cent femmes (car ils disent que les testes de Gascoigne ont quelque prerogative en cela) que vous eussiez plustost faict mordre dans le fer chauld, que de leur faire desmordre une opinion qu'elles eussent conceue en cholere ; elles s'exasperent à l'encontre des coups et de la contraincte : et celuy qui forgea le conte de la femme qui, pour aulcune correction de menaces et bastonades, ne cessoit d'appeller son mary Pouilleux, et qui, precipitee dans l'eau, haulsoit encores, en s'estouffant, les mains, et faisoit, au dessus de sa teste, signe de tuer des pouils, forgea un conte duquel en verité touts les iours on veoid l'image expresse en l'opiniastreté des femmes. Et est l'opiniastreté sœur de la constance, au moins en vigueur et fermeté.

Il ne fault pas iuger ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, selon ce qui est croyable et incroyable à nostre sens, comme i'ay dict ailleurs ; et est une grande faulte, et en laquelle toutesfois la pluspart des hommes tumbent, ce que ie ne dis pas pour Bodin, de faire difficulté de croire d'aultruy ce qu'eulx ne sçauroient faire, ou ne vouldroient. Il semble à chascun que la maistresse forme de

l'humaine nature est en luy ; selon elle il fault reigler toutes les aultres : les allures qui ne se rapportent aux siennes sont feinctes et faulses. Quelle bestiale stupidité ! Luy propose lon quelque chose des actions ou facultez d'un aultre? la premiere chose qu'il appelle à la consultation de son iugement, c'est son exemple : selon qu'il en va chez luy, selon cela va l'ordre du monde. O l'asnerie dangereuse et insupportable ! Moy, ie considere aulcuns hommes fort loing au dessus de moy, notamment entre les anciens ; et encores que ie recognoisse clairement mon impuissance à les suyvre de mille pas, ie ne laisse pas de les suyvre à veue, et iuger les ressorts qui les haulsent ainsi, desquels i'apperceoy aulcunement en moy les semences : comme ie fois aussi de l'extreme bassesse des esprits, qui ne m'estonne et que ie ne mescroy non plus. Ie veoy bien le tour que celles là se donnent pour se monter, et admire leur grandeur : et ces eslancements que ie treuve tres beaux, ie les embrasse ; et si mes forces n'y vont, au moins mon iugement s'y applique tres volontiers.

L'aultre exemple qu'il allegue « des choses incroyables et entierement fabuleuses » dictes par Plutarque, c'est « qu'Agesilaus feut mulcté par les ephores, pour avoir attiré à soy seul le cœur et la volonté de ses citoyens. » Ie ne sçay quelle marque de faulseté il y treuve : mais tant y a que Plutarque parle là des choses qui luy debvoient estre beaucoup mieulx cogneues qu'à nous ; et n'estoit pas nouveau en Grece de veoir les hommes punis et exilez pour cela seul d'agreer trop à leurs citoyens, tesmoing l'ostracisme et le petalisme.

Il y a encores en ce mesme lieu une aultre accusation qui me picque pour Plutarque, où il dict qu'il a bien assorty de bonne foy les Romains

aux Romains, et les Grecs entre eulx ; mais non les Romains aux Grecs, « tesmoing, dict il, Demosthenes et Cicero, Caton et Aristides, Sylla et Lysander, Marcellus et Pelopidas, Pompeius et Agesilaus : » estimant qu'il a favorisé les Grecs, de leur avoir donné des compaignons si dispareils. C'est iustement attaquer ce que Plutarque a de plus excellent et louable ; car en ses comparaisons (qui est la piece plus admirable de ses œuvres, et en laquelle, à mon advis, il s'est autant pleu), la fidelité et sincerité de ses iugements eguale leur profondeur et leur poids : c'est un philosophe qui nous apprend la vertu. Veoyons si nous le pourrons guarantir de ce reproche de prevarication et faulseté. Ce que ie puis penser avoir donné occasion à ce iugement, c'est ce grand et esclatant lustre des noms romains que nous avons en la teste ; il ne nous semble point que Demosthenes puisse egualer la gloire d'un consul, proconsul et preteur de cette grande republique : mais qui considerera la verité de la chose, et les hommes par eulx mesmes, à quoy Plutarque a plus visé, et à balancer leurs mœurs, leurs naturels, leur suffisance, que leur fortune, ie pense, au rebours de Bodin, que Ciceron et le vieux Caton en doibvent de reste à leurs compaignons. Pour son desseing, i'eusse plustost choisy l'exemple du ieune Caton comparé à Phocion ; car en ce pair, il se trouveroit une plus vraysemblable disparité à l'advantage du Romain. Quant à Marcellus, Sylla et Pompeius, ie veoy bien que leurs exploicts de guerre sont plus enflez, glorieux et pompeux que ceulx des Grecs que Plutarque leur apparie : mais les actions les plus belles et vertueuses, non plus en la guerre qu'ailleurs, ne sont pas tousiours les plus fameuses ; ie veoy souvent des noms de capitaines estouffez sous la splendeur

d'aultres noms de moins de merite : tesmoing Labienus, Ventidius, Telesinus, et plusieurs aultres ; et à le prendre par là, si i'avois à me plaindre pour les Grecs, pourroy ie pas dire que beaucoup moins est Camillus comparable à Themistocles, les Gracches à Agis et Cleomenes, Numa à Lycurgus ? Mais c'est folie de vouloir iuger, d'un traict, les choses à tant de visages.

Quand Plutarque les compare, il ne les eguale pas pourtant : qui plus disertement et consciencieusement pourroit remarquer leurs differences ? Vient il à parangonner les victoires, les exploicts d'armes, la puissance des armees conduictes par Pompeius, et ses triumphes, avecques ceulx d'Agesilaus ? « Ie ne croy pas, dict il, que Xenophon mesme, s'il estoit vivant, encores qu'on luy ait concedé d'escrire tout ce qu'il a voulu à l'advantage d'Agesilaus, osast les mettre en comparaison. » Parle il de conferer Lysander à Sylla ? « Il n'y a, dict il, point de comparaison, ny en nombre de victoires, ny en hazard de battailles ; car Lysander ne gaigna seulement que deux battailles navales, etc. » Cela, ce n'est rien desrobber aux Romains ; pour les avoir simplement presentez aux Grecs, il ne leur peult avoir faict iniure, quelque disparité qui y puisse estre : et Plutarque ne les contrepoise pas entiers ; il n'y a en gros aulcune preference ; il apparie les pieces et les circonstances l'une aprez l'aultre, et les iuge separeement. Parquoy, si on le vouloit convaincre de faveur, il falloit en espelucher quelque iugement particulier ; ou dire, en general, qu'il auroit failly d'assortir tel Grec à tel Romain, d'autant qu'il y en auroit d'aultres plus correspondants pour les apparier, et se rapportants mieulx.

CHAPITRE XXXIII

L'HISTOIRE DE SPURINA

La philosophie ne pense pas avoir mal employé ses moyens, quand elle a rendu à la raison la souveraine maistrise de nostre ame, et l'auctorité de tenir en bride nos appetits ; entre lesquels ceulx qui iugent qu'il n'en y a point de plus violents que ceulx que l'amour engendre, ont cela, pour leur opinion, qu'ils tiennent au corps et à l'ame, et que tout l'homme en est possedé, en maniere que la santé mesme en depend, et est la medecine par fois contraincte de leur servir de maquerelage : mais au contraire, on pourroit aussi dire que le meslange du corps y apporte du rabbais et de l'affoiblissement ; car tels desirs sont subiects à satieté, et capables de remedes materiels.

Plusieurs ayants voulu delivrer leurs ames des alarmes continuelles que leur donnoit cet appetit, se sont servis d'incision et destrenchement des parties esmeues et alterees ; d'aultres en ont du tout abbattu la force et l'ardeur par frequente application de choses froides, comme de neige et de vinaigre : les haires de nos ayeuls estoient de cet usage ; c'est une matiere tissue de poil de cheval, dequoy les uns d'entre eulx faisoient des chemises, et d'aultres des ceinctures à gehenner leurs reins. Un prince me disoit, il n'y a pas long temps, que pendant sa ieunesse, un iour de feste solenne, en la court du roy François premier, où tout le monde estoit paré, il luy print envie de se vestir de la haire, qui est encores chez luy, de monsieur son pere ; mais quelque devotion qu'il eust, qu'il ne sceut avoir la patience d'attendre

la nuict pour se despouiller, et en feut long temps malade ; adioustant qu'il ne pensoit pas qu'il y eust chaleur de ieunesse si aspre, que l'usage de cette recepte ne peust amortir. Toutesfois à l'adventure ne les a il pas essayees les plus cuysantes ; car l'experience nous faict veoir qu'une telle esmotion se maintient bien souvent soubs des habits rudes et marmiteux, et que les haires ne rendent pas tousiours heres ceulx qui les portent.

Xenocrates proceda plus rigoureusement ; car ses disciples, pour essayer sa continence, luy ayants fourré dans son lict Laïs, cette belle et fameuse courtisane, toute nue, sauf les armes de sa beaulté et folastres appasts, ses philtres ; sentant qu'en despit de ses discours et de ses reigles, le corps revesche commenceoit à se mutiner, il se feit brusler les membres qui avoient presté l'aureille à cette rebellion.

Là où les passions qui sont toutes en l'ame, comme l'ambition, l'avarice, et aultres, donnent bien plus à faire à la raison ; car elle n'y peult estre secourue que de ses propres moyens : ny ne sont ces appetits là capables de satieté ; voire ils s'aiguisent et augmentent par la iouïssance.

Le seul exemple de Iulius Cesar peult suffire à nous monstrer la disparité de ces appetits ; car iamais homme ne feut plus addonné aux plaisirs amoureux. Le soing curieux qu'il avoit de sa personne en est un tesmoignage, iusques à se servir à cela des moyens les plus lascifs qui feussent lors en usage, comme de se faire pinceter tout le corps, et farder de parfums d'une extreme curiosité : et de soy il estoit beau personnage, blanc, de belle et alaigre taille, le visage plein, les yeulx bruns et vifs, s'il en fault croire Suetone ; car les statues qui se veoyent de luy à Rome, ne rapportent pas

bien par tout à cette peincture. Oultre ses femmes, qu'il changea quatre fois, sans compter les amours de son enfance avecques le roy de Bithynie Nicomedes, il eut le pucellage de cette tant renommee royne d'Aegypte, Cleopatra ; tesmoing le petit Cesarion, qui en nasquit : il feit aussi l'amour à Eunoé, royne de Mauritanie ; et à Rome, à Postumia, femme de Servius Sulpitius ; à Lollia, de Gabinius ; à Tertulla, de Crassus ; et à Mutia mesme, celle du grand Pompeius ; qui feut la cause, disent les historiens romains, pourquoy son mary la repudia, ce que Plutarque confesse avoir ignoré ; et les Curions pere et fils reprocherent depuis à Pompeius, quand il espousa la fille de Cesar, qu'il se faisoit gendre d'un homme qui l'avoit faict cocu, et que luy mesme avoit accoustumé d'appeller Aegisthus : il entreteint, oultre tout ce nombre, Servilia, sœur de Caton et mere de Marcus Brutus, dont chascun tient que proceda cette grande affection qu'il portoit à Brutus, parce qu'il estoit nay en temps auquel il y avoit apparence qu'il feust yssu de luy. Ainsi i'ay raison, ce me semble, de le prendre pour homme extremement addonné à cette desbauche, et de complexion tres amoureuse : mais l'aultre passion de l'ambition, dequoy il estoit aussi infiniement blecé, venant à combattre celle là, elle luy feit incontinent perdre place.

Me ressouvenant, sur ce propos, de Mehemed, celuy qui subiuga Constantinople, et apporta la finale extermination du nom grec, ie ne sçache point où ces deux passions se treuvent plus egualement balancees ; pareillement indefatigable ruffien et soldat : mais quand en sa vie elles se presentent en concurrence l'une de l'aultre, l'ardeur querelleuse gourmande tousiours l'amoureuse ardeur ; et cette cy, encores que ce feust hors sa naturelle

saison, ne regaigna pleinement l'auctorité souveraine, que quand il se trouva en grande vieillesse, incapable de plus soustenir le fais des guerres.

Ce qu'on recite, pour un exemple contraire, de Ladislaus, roy de Naples, est remarquable ; que, bon capitaine, courageux et ambitieux, il se proposoit, pour fin principale de son ambition, l'execution de sa volupté, et iouïssance de quelque rare beaulté. Sa mort feut de mesme : ayant rengé, par un siege bien poursuyvy, la ville de Florence si à destroict, que les habitants estoient aprez à composer de sa victoire ; il la leur quitta, pourveu qu'ils luy livrassent une fille de leur ville, dequoy il avoit ouy parler, de beaulté excellente : force feut de la luy accorder, et guarantir la publicque ruyne par une iniure privee. Elle estoit fille d'un medecin fameux de son temps, lequel se trouvant engagé en si vilaine necessité, se resolut à une haulte entreprinse. Comme chascun paroit sa fille et l'attournoit d'ornements et ioyaux qui la peussent rendre agreable à ce nouvel amant, luy aussi luy donna un mouchoir exquis en senteur et en ouvrage, duquel elle eust à se servir en leurs premieres approches : meuble qu'elles n'y oublient gueres, en ces quartiers là. Ce mouchoir, empoisonné selon la capacité de son art, venant à se frotter à ces chairs esmeues et pores ouverts, inspira son venin si promptement, qu'ayant soubdain changé leur sueur chaulde en froide, ils expirerent entre les bras l'un de l'aultre.

Ie m'en revois à Cesar. Ses plaisirs ne luy feirent iamais desrobber une seule minute d'heure, ny destourner un pas, des occasions qui se presentoient pour son aggrandissement : cette passion regenta en luy si souverainement toutes les aultres, et posseda son ame d'une auctorité si pleine, qu'elle

l'emporta où elle voulut. Certes, i'en suis despit, quand ie considere, au demourant, la grandeur de ce personnage et les merveilleuses parties qui estoient en luy; tant de suffisance en toute sorte de sçavoir, qu'il n'y a quasi science en quoy il n'ayt escript : il estoit tel orateur, que plusieurs ont preferé son eloquence à celle de Cicero ; et luy mesme, à mon advis, n'estimoit luy debvoir gueres en cette partie ; et ses deux Anticatons feurent principalement escripts pour contrebalancer le bien dire que Cicero avoit employé en son Caton. Au demourant, feut il iamais ame si vigilante, si actifve, et si patiente de labeur, que la sienne? et sans doubte, encores estoit elle embellie de plusieurs rares semences de vertu ; ie dis vifves, naturelles, et non contrefaictes : il estoit singulierement sobre, et si peu delicat en son manger, qu'Oppius recite qu'un iour luy ayant esté presenté à table, en quelque saulse, de l'huyle medecinee, au lieu d'huyle simple, il en mangea largement, pour ne faire honte à son hoste ; une aultre fois, il feit fouetter son boulenger, pour luy avoir servy d'aultre pain que celuy du commun. Caton mesme avoit accoustumé de dire de luy, que c'estoit le premier homme sobre qui se feust acheminé à la ruyne de son païs. Et quant à ce que ce mesme Caton l'appella un iour yvrongne, cela adveint en cette façon. Estants touts deux au senat, où il se parloit du faict de la coniuration de Catilina, de laquelle Cesar estoit souspeçonné, on luy veint apporter de dehors un brevet, à cachettes : Caton estimant que ce feust quelque chose dequoy les coniurez l'advertissent, le somma de le luy donner; ce que Cesar feut contrainct de faire, pour eviter un plus grand souspeçon : c'estoit, de fortune, une lettre amoureuse que Servilia, sœur de Caton,

luy escrivoit. Caton l'ayant leue, la luy reiecta, en luy disant : « Tiens, yvrongne. » Cela, dis ie, feut plustost un mot de desdaing et de cholere, qu'un exprez reproche de ce vice ; comme souvent nous iniurions ceulx qui nous faschent, des premieres iniures qui nous viennent à la bouche, quoy qu'elles ne soyent nullement deues à ceulx à qui nous les attachons : ioinct que ce vice que Caton luy reproche est merveilleusement voysin de celuy auquel il avoit surprins Cesar ; car Venus et Bacchus se conviennent volontiers, à ce que dict le proverbe : mais chez moy Venus est bien plus alaigre, accompaignee de la sobrieté.

Les exemples de sa doulceur et de sa clemence envers ceulx qui l'avoient offensé sont infinis ; ie dis oultre ceulx qu'il donna pendant le temps que la guerre civile estoit encores en son progrez, desquels il faict luy mesme assez sentir, par ses escripts, qu'il se servoit pour amadouer ses ennemis, et leur faire moins craindre sa future domination et sa victoire. Mais si fault il dire que ces exemples là, s'ils ne sont suffisants à nous tesmoigner sa naïfve doulceur, ils nous monstrent au moins une merveilleuse confiance et grandeur de courage en ce personnage : Il luy est advenu souvent de renvoyer des armees toutes entieres à son ennemy, aprez les avoir vaincues, sans daigner seulement les obliger par serment, sinon de le favoriser, au moins de se contenir sans luy faire la guerre : Il a prins trois et quatre fois tels capitaines de Pompeius, et autant de fois remis en liberté : Pompeius declaroit ses ennemis touts ceulx qui ne l'accompaignoient à la guerre ; et luy, feit proclamer qu'il tenoit pour amis touts ceulx qui ne bougeoient, et qui ne s'armoient effectuellement contre luy : A ceulx de ses capitaines qui se desrobboient de

luy, pour aller prendre aultre condition, il renvoyoit encores les armes, chevaulx, et equippages : Les villes qu'il avoit prinses par force, il les laissoit en liberté de suyvre tel party qu'il leur plairoit, ne leur donnant aultre garnison que la memoire de sa doulceur et clemence : Il deffendit, le iour de sa grande battaille de Pharsale, qu'on ne meist qu'à toute extremité la main sur les citoyens romains. Voylà des traicts bien hazardeux, selon mon iugement : et n'est pas merveilles si, aux guerres civiles que nous sentons, ceulx qui combattent, comme luy, l'estat ancien de leur païs, n'en imitent l'exemple ; ce sont moyens extraordinaires, et qu'il n'appartient qu'à la fortune de Cesar, et à son admirable pourvoyance, de heureusement conduire. Quand ie considere la grandeur incomparable de cette ame, i'excuse la victoire de ne s'estre peu despestrer de luy, voire en cette iniuste et tres inique cause.

Pour revenir à sa clemence, nous en avons plusieurs naïfs exemples au temps de sa domination, lorsque toutes choses estants reduictes en sa main, il n'avoit plus à se feindre. Caïus Memmius avoit escript contre luy des oraisons tres poignantes, ausquelles il avoit bien aigrement respondu ; si ne laissa il bientost aprez d'ayder à le faire consul. Caïus Calvus, qui avoit faict plusieurs epigrammes iniurieux contre luy, ayant employé de ses amis pour le reconcilier, Cesar se convia luy mesme à luy escrire le premier ; et nostre bon Catulle, qui l'avoit testonné si rudement sous le nom de Mamurra, s'en estant venu excuser à luy, il le feit ce iour mesme soupper à sa table. Ayant esté adverty d'aulcuns qui parloient mal de luy, il n'en feit aultre chose que declarer, en une sienne harangue publicque, qu'il

en estoit adverty. Il craignoit encores moins ses ennemis, qu'il ne les haïssoit : aulcunes coniurations et assemblees qu'on faisoit contre sa vie luy ayants esté descouvertes, il se contenta de publier, par edict, qu'elles luy estoient cogneues, sans aultrement en poursuyvre les aucteurs. Quant au respect qu'il avoit à ses amis, Caïus Oppius voyageant avecques luy, et se trouvant mal, il luy quitta un seul logis qu'il y avoit, et coucha toute la nuict sur la dure et au descouvert. Quant à sa iustice, il feit mourir un sien serviteur qu'il aymoit singulierement, pour avoir couché avecques la femme d'un chevalier romain, quoy que personne ne s'en plaignist. Iamais homme n'apporta ny plus de moderation en sa victoire, ny plus de resolution en la fortune contraire.

Mais toutes ces belles inclinations feurent alterees et estouffees par cette furieuse passion ambitieuse à laquelle il se laissa si fort emporter, qu'on peult ayseement maintenir qu'elle tenoit le timon et le gouvernail de toutes ses actions : d'un homme liberal, elle en rendit un voleur publicque, pour fournir à cette profusion et largesse, et luy feit dire ce vilain et tres iniuste mot, « que si les plus meschants et perdus hommes du monde luy avoient esté fideles au service de son aggrandissement, il les cheriroit et advanceroit de son pouvoir, aussi bien que les plus gents de bien ; » l'enyvra d'une vanité si extreme, qu'il osoit se vanter, en presence de ses concitoyens, « d'avoir rendu cette grande republique romaine un nom sans forme et sans corps ; » et dire « que ses responses debvoient meshuy servir de loix ; » et recevoir assis le corps du senat venant vers luy ; et souffrir qu'on l'adorast et qu'on luy feist en sa presence des honneurs divins. Somme, ce seul

vice, à mon advis, perdit en luy le plus beau et le plus riche naturel qui feut oncques ; et a rendu sa memoire abominable à touts les gents de bien, pour avoir voulu chercher sa gloire en la ruyne de son païs et subversion de la plus puissante et fleurissante chose publicque que le monde verra iamais. Il se pourroit bien, au contraire, trouver plusieurs exemples de grands personnages ausquels la volupté a faict oublier la conduicte de leurs affaires, comme Marcus Antonius, et aultres ; mais où l'amour et l'ambition seroient en eguale balance, et viendroient à se chocquer de forces pareilles, ie ne fois aulcun doubte que cette cy ne gaignast le prix de la maistrise.

Or, pour me remettre sur mes brisees, c'est beaucoup de pouvoir brider nos appetits par le discours de la raison, ou de forcer nos membres, par violence, à se tenir en leur debvoir : mais de nous fouetter pour l'interest de nos voysins ; de non seulement nous desfaire de cette doulce passion qui nous chatouille, du plaisir que nous sentons de nous veoir agreables à aultruy, et aymez et recherchez d'un chascun, mais encores de prendre en haine et à contrecœur nos graces qui en sont cause, et condemner nostre beaulté, parce que quelque aultre s'en eschauffe, ie n'en ay veu gueres d'exemples : cettuy cy en est. Spurina, ieune homme de la Toscane,

> Qualis gemma micat, fulvum quæ dividit aurum,
> Aut collo decus, aut capiti ; vel quale per artem
> Inclusum buxo, aut Oricia terebintho,
> Lucet ebur [1],

estant doué d'une singuliere beaulté, et si excessifve

[1] Comme brille un diamant enchâssé dans l'or, superbe ornement d'un collier ou d'une couronne ; ou comme l'ivoire éclate environné de buis ou de térébinthe. VIRG. *Æn.* X, 134.

que les yeulx plus continents ne pouvoient en souffrir l'esclat continemment, ne se contentant point de laisser sans secours tant de fiebvre et de feu, qu'il alloit attisant par tout, entra en furieux despit contre soy mesme et contre ces riches presents que nature luy avoit faicts, comme si on se debvoit prendre à eulx de la faulte d'aultruy, et detailla et troubla, à force de playes qu'il se feit à escient, et de cicatrices, la parfaicte proportion et ordonnance que nature avoit si curieusement observee en son visage.

Pour en dire mon advis, i'admire telles actions plus que ie ne les honnore : ces excez sont ennemis de mes reigles. Le desseing en feut beau et conscientieux, mais, à mon advis, un peu manque de prudence : quoy, si sa laideur servit depuis à en iecter d'aultres au peché de mespris et de haine ; ou d'envie, pour la gloire d'une si rare recommendation ; ou de calomnie, interpretant cette humeur à une forcenee ambition ? y a il quelque forme de laquelle le vice ne tire, s'il veult, occasion à s'exercer en quelque maniere ? Il estoit plus iuste et aussi plus glorieux, qu'il feist de ces dons de Dieu un subiect de vertu exemplaire et de reiglement.

Ceulx qui se desrobbent aux offices communs, et à ce nombre infiny de reigles espineuses à tant de visages, qui lient un homme d'exacte preud'hommie en la vie civile, font, à mon gré, une belle espargne, quelque poincte d'aspreté peculiere qu'ils s'enioignent : c'est aulcunement mourir pour fuyr la peine de bien vivre. Ils peuvent avoir aultre prix ; mais le prix de la difficulté, il ne m'a iamais semblé qu'ils l'eussent, ny qu'en mal aysance il y aye rien au delà de se tenir droict emmy les flots de la presse du monde, respondant

et satisfaisant loyalement à touts les membres de sa charge. Il est à l'adventure plus facile de se passer nettement de tout le sexe, que de se maintenir deuement de tout poinct en la compaignie de sa femme ; et a lon dequoy couler plus incurieusement en la pauvreté, qu'en l'abondance iustement dispensee : l'usage conduict selon raison a plus d'aspreté que n'a l'abstinence ; la moderation est vertu bien plus affaireuse que n'est la souffrance. Le bien vivre du ieune Scipion a mille façons ; le bien vivre de Diogenes n'en a qu'une : cette cy surpasse d'autant en innocence les vies ordinaires, comme les exquises et accomplies la surpassent en utilité et en force.

CHAPITRE XXXIV

OBSERVATIONS SUR LES MOYENS DE FAIRE LA GUERRE, DE IULIUS CESAR

On recite de plusieurs chefs de guerre, qu'ils ont eu certains livres en particuliere recommendation ; comme le grand Alexandre, Homere ; Scipion Africain, Xenophon ; Marcus Brutus, Polybius ; Charles cinquiesme, Philippe de Comines ; et dict on, de ce temps, que Machiavel est encores ailleurs en credit. Mais le feu mareschal Strozzi, qui avoit prins Cesar pour sa part, avoit sans doubte bien mieulx choisy ; car, à la verité, ce debvroit estre le breviaire de tout homme de guerre, comme estant le vray et souverain patron de l'art militaire : et Dieu sçait encores de quelle grace et de quelle beaulté il a fardé cette riche matiere, d'une façon de dire si pure, si delicate et si parfaicte, qu'à

mon goust il n'y a aulcuns escripts au monde qui puissent estre comparables aux siens en cette partie.

Ie veulx icy enregistrer certains traicts particuliers et rares, sur le faict de ses guerres, qui me sont demeurez en memoire.

Son armee estant en quelque effroy, pour le bruict qui couroit des grandes forces que menoit contre luy le roy Iuba ; au lieu de rabbatre l'opinion que ses soldats en avoient prinse, et appetisser les moyens de son ennemy, les ayant faict assembler pour les rasseurer et leur donner courage, il print une voye toute contraire à celle que nous avons accoustumé ; car il leur dict qu'ils ne se meissent plus en peine de s'enquerir des forces que menoit l'ennemy, et qu'il en avoit eu bien certain advertissement : et lors il leur en feit le nombre surpassant de beaucoup et la verité et la renommee qui en couroit dans son armee ; suyvant ce que conseille Cyrus en Xenophon ; d'autant que la tromperie n'est pas de tel interest, de trouver les ennemis par effect plus foibles qu'on n'avoit esperé, que de les trouver à la verité bien forts, aprez les avoir iugez foibles par reputation.

Il accoustumoit sur tout ses soldats à obeïr simplement, sans se mesler de contrerooller ou parler des desseings de leur capitaine, lesquels il ne leur communiquoit que sur le poinct de l'execution : et prenoit plaisir, s'ils en avoient descouvert quelque chose, de changer sur le champ d'advis, pour les tromper, et souvent, pour cet effect, ayant assigné un logis en quelque lieu, il passoit oultre, et alongeoit la iournee, notamment s'il faisoit mauvais temps et pluvieux.

Les Souysses, au commencement de ses guerres de Gaule, ayants envoyé vers luy pour leur donner

passage au travers des terres des Romains, estant deliberé de les empescher par force, il leur contrefeit toutesfois un bon visage, et print quelques iours de delay à leur faire response, pour se servir de ce loisir à assembler son armee. Ces pauvres gents ne sçavoient pas combien il estoit excellent mesnagier du temps ; car il redict maintesfois que c'est la plus souveraine partie d'un capitaine que la science de prendre au poinct les occasions, et la diligence, qui est en ses exploicts, à la verité, inouïe et incroyable.

S'il n'estoit pas fort conscientieux en cela, de prendre advantage sur son ennemy, soubs couleur d'un traicté d'accord, il l'estoit aussi peu en ce qu'il ne requeroit en ses soldats aultre vertu que la vaillance, ny ne punissoit gueres aultres vices que la mutination et la desobeïssance. Souvent, aprez ses victoires, il leur laschoit la bride à toute licence, les dispensant pour quelque temps des reigles de la discipline militaire ; adioustant à cela, qu'il avoit des soldats si bien creez, que, touts parfumez et musquez, ils ne laissoient pas d'aller furieusement au combat. De vray, il aymoit qu'ils feussent richement armez, et leur faisoit porter des harnois gravez, dorez et argentez ; à fin que le soing de la conservation de leurs armes les rendist plus aspres à se deffendre. Parlant à eulx, il les appelloit du nom de Compaignons, que nous usons encore : ce qu'Auguste, son successeur, reforma, estimant qu'il l'avoit faict pour la necessité de ses affaires, et pour flatter le cœur de ceulx qui ne le suyvoient que volontairement ;

Rheni mihi Cæsar in undis
Dux erat ; hic socius : facinus quos inquinat, æquat [1] ;

[1] Au passage du Rhin, César était mon général ; il est ici (à

mais que cette façon estoit trop rabbaissee pour la dignité d'un empereur et general d'armee, et remeit en train de les appeller seulement Soldats.

A cette courtoisie, Cesar mesloit toutesfois une grande severité à les reprimer : la neufviesme legion s'estant mutinee auprez de Plaisance, il la cassa avecques ignominie, quoy que Pompeius feust lors encores en pieds, et ne la receut en grace qu'avecques plusieurs supplications : il les rappaisoit plus par auctorité et par audace, que par doulceur.

Là où il parle de son passage de la riviere du Rhin, vers l'Allemaigne, il dict qu'estimant indigne de l'honneur du peuple romain qu'il passast son armee à navires, il feit dresser un pont, à fin qu'il passast à pied ferme. Ce fut là qu'il bastit ce pont admirable, dequoy il deschiffre particulierement la fabrique : car il ne s'arreste si volontiers en nul endroict de ses faicts, qu'à nous representer la subtilité de ses inventions en telle sorte d'ouvrages de main.

I'y ay aussi remarqué cela, qu'il faict grand cas de ses exhortations aux soldats avant le combat : car où il veult monstrer avoir esté surprins ou pressé, il allegue tousiours cela, qu'il n'eut pas seulement loisir de haranguer son armee. Avant cette grande battaille contre ceulx de Tournay : « Cesar, dict il, ayant ordonné du reste, courut soubdainement où la fortune le porta, pour exhorter ses gents ; et rencontrant la dixiesme legion, il n'eut loisir de leur dire, sinon Qu'ils eussent souvenance de leur vertu accoustumee ; qu'ils ne s'estonnassent point, et sousteinssent hardiement l'effort des adversaires : et parce que l'ennemy

Rome) mon compagnon : le crime rend égaux tous ceux qui en sont complices. LUCAIN, V, 289.

estoit desia approché à un iect de traict, il donna le signe de la battaille ; et de là estant passé soubdainement ailleurs pour en encourager d'aultres, il trouva qu'ils estoient desia aux prinses. » Voylà ce qu'il en dict en ce lieu là. De vray, sa langue lui a faict en plusieurs lieux de bien notables services ; et estoit, de son temps mesme, son eloquence militaire en telle recommendation, que plusieurs en son armee recueilloient ses harangues ; et par ce moyen, il en feut assemblé des volumes qui ont duré long temps aprez luy. Son parler avoit des graces particulieres ; si que ses familiers, et entre aultres Auguste, oyant reciter ce qui en avoit esté recueilly, recognoissoit, iusques aux phrases et aux mots, ce qui n'estoit pas du sien.

La premiere fois qu'il sortit de Rome avecques charge publicque, il arriva en huict iours à la riviere du Rhosne, ayant dans son coche, devant luy, un secretaire ou deux qui escrivoient sans cesse ; et derriere luy, celuy qui portoit son espee. Et certes, quand on ne feroit qu'aller, à peine pourroit on attaindre à cette promptitude dequoy, tousiours victorieux, ayant laissé la Gaule, et suyvant Pompeius à Brindes, il subiugua l'Italie en dix huict iours ; reveint de Brindes à Rome ; de Rome il s'en alla au fin fond de l'Espaigne, où il passa des difficultez extremes en la guerre contre Afranius et Petreius, et au long siege de Marseille ; de là il s'en retourna en la Macedoine, battit l'armee romaine à Pharsale ; passa de là, suyvant Pompeius, en Aegypte, laquelle il subiugua ; d'Aegypte il veint en Syrie, et au païs de Pont, où il combattit Pharnaces ; de là en Afrique, où il desfeit Scipion et Iuba ; et rebroussa encores, par l'Italie, en Espaigne, où il desfeit les enfants de Pompeius :

Ocyor et cœli flammis, et tigride fœta [1].

Ac veluti montis saxum de vertice præceps
Quum ruit avulsum vento, seu turbidus imber
Proluit, aut annis solvit sublapsa vetustas,
Fertur in abruptum magno mons improbus actu,
Exsultatque solo, silvas, armenta, virosque
Involvens secum [2].

Parlant du siege d'Avaricum, il dict que c'estoit sa coustume de se tenir nuict et iour prez des ouvriers qu'il avoit en besongne. En toutes entreprinses de consequence, il faisoit tousiours la descouverte luy mesme, et ne passa iamais son armee en lieu qu'il n'eust premierement recogneu; et si nous croyons Suetone, quand il feit l'entreprinse de traiecter en Angleterre, il feut le premier à sonder le gué.

Il avoit accoustumé de dire, qu'il aymoit mieulx la victoire qui se conduisoit par conseil que par force; et en la guerre contre Petreius et Afranius, la fortune luy presentant une bien apparente occasion d'advantage, il la refusa, dict il, esperant, avecques un peu plus de longueur, mais moins de hazard, venir à bout de ses ennemis. Il feit aussi là un merveilleux traict, de commander à tout son ost de passer à nage la riviere sans aulcune necessité :

Rapuitque ruens in prælia miles,
Quod fugiens timuisset, iter : mox uda receptis
Membra fovent armis, gelidosque a gurgite, cursu
Restituunt artus [3].

---

[1] Plus rapide que l'éclair, plus prompt que le tigre à qui on vient d'enlever ses petits. LUCAIN, V, 405.

[2] Pareil à un vaste rocher, qui, miné par le temps, ou arraché par la fureur des vents ou des eaux, tombe d une haute montagne, et bondissant avec un fracas horrible, entraîne avec lui les arbres, les troupeaux et les pasteurs. VIRG. *Én.* XII, 684.

[3] Le soldat saisit, pour voler aux combats, cette route qu'il n'aurait osé prendre dans la fuite : tout mouillé, il se couvre

Ie le treuve un peu plus retenu et consideré en ses entreprinses qu'Alexandre : car cettuy cy semble rechercher et courir à force les dangiers, comme un impetueux torrent qui chocque et attaque sans discretion et sans chois tout ce qu'il rencontre ;

> Sic tauriformis volvitur Aufidus,
> Qui regna Dauni perfluit Appuli,
> Dum sævit, horrendamque cultis
> Diluviem meditatur agris [1] ;

aussi estoit il embesongné en la fleur et premiere chaleur de son aage ; là où Cesar s'y print estant desia meur et bien advancé : oultre ce qu'Alexandre estoit d'une temperature plus sanguine, cholere et ardente ; et si esmouvoit encores cette humeur par le vin, duquel Cesar estoit tres abstinent.

Mais où les occasions de la necessité se presentoient, et où la chose le requeroit, il ne feut iamais homme faisant meilleur marché de sa personne. Quant à moy, il me semble lire en plusieurs de ses exploicts une certaine resolution de se perdre, pour fuyr la honte d'estre vaincu. En cette grande battaille qu'il eut contre ceulx de Tournay, il courut se presenter à la teste des ennemis, sans bouclier, comme il se trouva, veoyant la poincte de son armee s'esbranler ; ce qui luy est advenu plusieurs aultres fois. Oyant dire que ses gents estoient assiegez, il passa desguisé au travers l'armee ennemie pour les aller fortifier de sa presence. Ayant traversé à Dyrrachium, avecques bien petites forces, et veoyant que le reste de son

de ses armes, et dans une course rapide, retrouve la chaleur qu'il avait perdue. LUCAIN, IV, 151.

[1] Ainsi l'Aufide, qui arrose le royaume de l'antique Daunus, roule ses eaux impétueuses, et menace les moissons d'un horrible ravage. HOR. *Od.* IV, 14, 25.

armee, qu'il avoit laissee à conduire à Antonius, tardoit à le suyvre, il entreprint luy seul de repasser la mer, par une tres grande tormente, et se desrobba pour aller reprendre le reste de ses forces, les ports de delà et toute la mer estant saisie par Pompeius. Et quant aux entreprinses qu'il a faictes à main armee, il y en a plusieurs qui surpassent en hazard tout discours de raison militaire : car avecques combien foibles moyens entreprint il de subiuguer le royaume d'Aegypte ; et depuis, d'aller attaquer les forces de Scipion et de Iuba, de dix parts plus grandes que les siennes. Ces gents là ont eu ie ne sçay quelle plus qu'humaine confiance de leur fortune ; et disoit il qu'il falloit executer, non pas consulter, les haultes entreprinses. Aprez la battaille de Pharsale, comme il eust envoyé son armee devant en Asie, et passast avecques un seul vaisseau le destroict de l'Hellespont, il rencontra en mer Lucius Cassius, avecques dix gros navires de guerre ; il eut le courage non seulement de l'attendre, mais de tirer droict vers luy, et le sommer de se rendre ; et en veint à bout.

Ayant entreprins ce furieux siege d'Alesia, où il y avoit quatre vingts mille hommes de deffense, toute la Gaule s'estant eslevee pour luy courre sus et lever le siege, et dressé une armee de cent neuf mille chevaulx et de deux cents quarante mille hommes de pied, quelle hardiesse et maniacle confiance feut ce, de n'en vouloir pas abandonner son entreprinse, et se resouldre à deux si grandes difficultez ensemble ! lesquelles toutesfois il sousteint ; et aprez avoir gaigné cette grande battaille contre ceulx de dehors, rengea bientost à sa mercy ceulx qu'il tenoit enfermez. Il en adveint autant à Lucullus, au siege de Tigranocerta contre le roy Tigranes ; mais d'une condition dispareille, veu

la mollesse des ennemis à qui Lucullus avoit affaire.

Ie veulx icy remarquer deux rares evenements et extraordinaires, sur le faict de ce siege d'Alesia : l'un, que les Gaulois s'assemblants pour venir trouver là Cesar, ayants faict denombrement de toutes leurs forces, resolurent en leur conseil de retrencher une bonne partie de cette grande multitude, de peur qu'ils n'en tumbassent en confusion. Cet exemple est nouveau, de craindre à estre trop : mais à le bien prendre, il est vraysemblable que le corps d'une armee doibt avoir une grandeur moderee, et reiglee à certaines bornes, soit pour la difficulté de la nourrir, soit pour la difficulté de la conduire et tenir en ordre. Au moins seroit il bien aysé à verifier, par exemple, que ces armees monstrueuses en nombre n'ont gueres rien faict qui vaille. Suyvant le dire de Cyrus, en Xenophon, ce n'est pas le nombre des hommes, ains le nombre des bons hommes, qui faict l'advantage ; le demourant servant plus de destourbier que de secours. Et Baiazet print le principal fondement à sa resolution de livrer iournee à Tamburlan, contre l'advis de touts ses capitaines, sur ce que le nombre innombrable des hommes de son ennemy luy donnoit certaine esperance de confusion. Scanderbech, bon iuge et tres expert, avoit accoustumé de dire que dix ou douze mille combattants fideles debvoient baster à un suffisant chef de guerre, pour guarantir sa reputation en toute sorte de besoing militaire. L'aultre poinct, qui semble estre contraire et à l'usage et à la raison de la guerre, c'est que Vercingentorix, qui estoit nommé chef et general de toutes les parties des Gaules revoltees, print party de s'aller enfermer dans Alesia : car celuy

qui commande à tout un païs ne se doibt iamais engager, qu'au cas de cette extremité, qu'il y allast de sa derniere place, et qu'il n'y eust rien plus à esperer qu'en la deffense d'icelle ; aultrement il se doibt tenir libre, pour avoir moyen de prouveoir en general à toutes les parties de son gouvernement.

Pour revenir à Cesar, il deveint, avecques le temps, un peu plus tardif et plus consideré, comme tesmoigne son familier Oppius ; estimant qu'il ne debvoit ayseement hazarder l'honneur de tant de victoires, lequel une seule desfortune luy pourroit faire perdre. C'est ce que disent les Italiens, quand ils veulent reprocher cette hardiesse temeraire qui se veoid aux ieunes gents, les nommants « necessiteux d'honneur, » *bisognosi d'onore ;* et qu'estants encores en cette grande faim et disette de reputation, ils ont raison de la chercher à quelque prix que ce soit, ce que ne doibvent pas faire ceulx qui en ont desia acquis à suffisance. Il y peult avoir quelque iuste moderation en ce desir de gloire, et quelque satieté en cet appetit, comme aux aultres : assez de gents le practiquent ainsi.

Il estoit bien esloingné de cette religion des anciens Romains, qui ne se vouloient prevaloir en leurs guerres que de la vertu simple et naïfve : mais encores y apportoit il plus de conscience que nous ne ferions à cette heure, et n'approuvoit pas toutes sortes de moyens pour acquerir la victoire. En la guerre contre Ariovistus, estant à parlementer avecques luy, il y surveint quelque remuement entre les deux armees, qui commencea par la faulte des gents de cheval d'Ariovistus : sur ce tumulte, Cesar se trouva avoir fort grand advantage sur ses ennemis ; toutesfois il ne s'en

voulut point prevaloir, de peur qu'on luy peust reprocher d'y avoir procedé de mauvaise foy.

Il avoit accoustumé de porter un accoustrement riche au combat, et de couleur esclatante, pour se faire remarquer.

Il tenoit la bride plus estroicte à ses soldats, et les tenoit plus de court, estants prez des ennemis.

Quand les anciens Grecs vouloient accuser quelqu'un d'extreme insuffisance, ils disoient en commun proverbe, « qu'il ne sçavoit ny lire ny nager. » Il avoit cette mesme opinion, que la science de nager estoit tres utile à la guerre, et en tira plusieurs commoditez : s'il avoit à faire diligence, il franchissoit ordinairement à la nage les rivieres qu'il rencontroit ; car il aymoit à voyager à pied comme le grand Alexandre. En Aegypte, ayant esté forcé, pour se sauver, de se mettre dans un petit bateau, et tant de gents s'y estants lancez quand et luy, qu'il estoit en dangier d'aller à fonds, il ayma mieulx se iecter en la mer, et gaigna sa flotte à nage, qui estoit plus de deux cents pas au delà, tenant en sa main gauche ses tablettes hors de l'eau, et traisnant à belles dents sa cotte d'armes, à fin que l'ennemy n'en iouïst, estant desia bien advancé sur l'aage.

Iamais chef de guerre n'eut tant de creance sur ses soldats : au commencement de ses guerres civiles, les centeniers luy offrirent de souldoyer, chascun sur sa bourse, un homme d'armes ; et les gents de pied, de le servir à leurs despens, ceulx qui estoient plus aysez entreprenants encores à desfrayer les plus necessiteux. Feu monsieur l'admiral de Chastillon nous feit veoir dernierement un pareil cas en nos guerres civiles ; car les François de son armee fournissoient de leurs bourses au payement des estrangiers qui l'accom-,

pagnoient. Il ne se trouveroit gueres d'exemples d'affection si ardente et si preste parmy ceulx qui marchent dans le vieux train, sous l'ancienne police des loix ; la passion nous commande bien plus vifvement que la raison : il est pourtant advenu en la guerre contre Annibal, qu'à l'exemple de la liberalité du peuple romain en la ville, les gentsdarmes et capitaines refuserent leur paye ; et appelloit on, au camp de Marcellus, Mercenaires, ceulx qui en prenoient. Ayant eu du pire auprez de Dyrrachium, ses soldats se veindrent d'eulx mesmes offrir à estre chastiez et punis ; de façon qu'il eut plus à les consoler qu'à les tanser : une sienne seule cohorte souteint quatre legions de Pompeius plus de quatre heures, iusques à ce qu'elle feut quasi toute desfaicte à coups de traicts, et se trouva dans la trenchee cent trente mille flesches : un soldat, nommé Scæva, qui commandoit à l'une des entrees, s'y mainteint invincible, ayant un œil crevé, une espaule et une cuisse percees, et son escu faulsé en deux cents trente lieux. Il est advenu à plusieurs de ses soldats prins prisonniers, d'accepter plustost la mort que de vouloir promettre de prendre aultre party : Granius Petronius prins par Scipion en Afrique, Scipion, aprez avoir faict mourir ses compaignons, luy manda qu'il luy donnoit la vie, car il estoit homme de reng et questeur : Petronius respondit, « que les soldats de Cesar avoient accoustumé de donner la vie aux aultres, non la recevoir ; » et se tua tout soubdain de sa propre main.

Il y a infinis exemples de leur fidelité : il ne fault pas oublier le traict de ceulx qui feurent assiegez à Salone, ville partisane pour Cesar contre Pompeius, pour un rare accident qui y adveint. Marcus Octavius les tenoit assiegez ; ceulx de dedans estants

reduicts en extreme necessité de toutes choses, en maniere que pour suppleer au default qu'ils avoient d'hommes, la pluspart d'entre eulx y estants morts et blecez, ils avoient mis en liberté touts leurs esclaves, et pour le service de leurs engeins, avoient esté contraincts de coupper les cheveux de toutes les femmes à fin d'en faire des chordes, oultre une merveilleuse disette de vivres ; et ce neantmoins, resolus de iamais ne se rendre. Aprez avoir traisné ce siege en grande longueur, d'où Octavius estoit devenu plus nonchalant et moins attentif à son entreprinse, ils choisirent un iour sur le midy, et comme ils eurent rengé les femmes et les enfants sur leurs murailles pour faire bonne mine, sortirent en telle furie sur les assiegeants, qu'ayants enfoncé le premier, le second et tiers corps de garde, et le quatriesme, et puis le reste, et ayants faict du tout abandonner les trenchees, les chasserent iusques dans les navires ; et Octavius mesme se sauva à Dyrrachium, où estoit Pompeius. Ie n'ay point memoire pour cette heure d'avoir veu aulcun aultre exemple où les assiegez battent en gros les assiegeants, et gaignent la maistrise de la campaigne ; ny qu'une sortie ayt tiré en consequence une pure et entiere victoire de battaille.

CHAPITRE XXXV

DE TROIS BONNES FEMMES

Il n'en est pas à douzaines, comme chascun sçait, et notamment aux debvoirs de mariage ; car c'est un marché plein de tant d'espineuses circonstances,

qu'il est mal aysé que la volonté d'une femme s'y maintienne entiere long temps : les hommes, quoy qu'ils y soyent avecques un peu meilleure condition, y ont trop affaire. La touche d'un bon mariage, et sa vraye preuve, regarde le temps que la societé dure ; si elle a esté constamment doulce, loyale et commode. En nostre siecle, elles reservent plus communement à estaler leurs bons offices et la vehemence de leur affection envers leurs maris perdus ; cherchent au moins lors à donner tesmoignage de leur bonne volonté : tardif tesmoignage et hors de saison ! Elles preuvent plustost par là qu'elles ne les ayment que morts : la vie est pleine de combustion ; et le trespas, d'amour et de courtoisie. Comme les peres cachent l'affection envers leurs enfants ; elles volontiers, de mesme, cachent la leur envers le mary, pour maintenir un honneste respect. Ce mystere n'est pas de mon goust ; elles ont beau s'escheveler et s'esgratigner, ie m'en vois à l'aureille d'une femme de chambre et d'un secretaire : « Comment estoient ils ? comment ont ils vescu ensemble ? » Il me souvient tousiours de ce bon mot, *iactantius mœrent, quæ minus dolent*[1] : leur rechigner est odieux aux vivants, et vain aux morts. Nous dispenserons volontiers qu'on rie aprez, pourveu qu'on nous rie pendant la vie. Est ce pas dequoy ressusciter de despit, qui m'aura craché au nez pendant que i'estoy, me vienne frotter les pieds quand ie ne suis plus ? S'il y a quelque honneur à pleurer les maris, il n'appartient qu'à celles qui leur ont ry : celles qui ont pleuré en la vie, qu'elles

[1] Celles qui sont le moins affligées, pleurent avec le plus d'ostentation. TACITE, *Ann.* II, 77. — Il y a dans Tacite : *Periisse Germanicum, nulli jactantius mœrent, quam qui maxime lætantur.*

rient en la mort, au dehors comme au dedans. Aussi, ne regardez pas à ces yeulx moites et à cette piteuse voix; regardez ce port, ce teinct, et l'embonpoinct de ces ioues soubs ces grands voiles ; c'est par la qu'elle parle françois : il en est peu de qui la santé n'aille en amendant, qualité qui ne sçait pas mentir. Cette cerimonieuse contenance ne regarde pas tant derriere soy que devant; c'est acquest, plus que payement. En mon enfance une honneste et tres belle dame qui vit encores, veufve d'un prince, avoit ie ne sçay quoy plus en sa parure qu'il n'est permis par les loix de nostre veufvage ; à ceulx qui le luy reprochoient : « C'est, disoit elle, que ie ne practique plus de nouvelles amitiez, et suis hors de volonté de me remarier. »

Pour ne disconvenir du tout à nostre usage, i'ay icy choisy trois femmes qui ont aussi employé l'effort de leur bonté et affection autour la mort de leurs maris : ce sont pourtant exemples un peu aultres, et si pressants, qu'ils tirent hardiement la vie en consequence.

Pline le ieune avoit prez d'une sienne maison en Italie, un voysin merveilleusement tormenté de quelques ulceres qui lui estoient survenus ez parties honteuses. Sa femme le veoyant si longuement languir, le pria de permettre qu'elle veist à loisir et de prez l'estat de son mal, et qu'elle luy diroit plus franchement qu'aulcun aultre ce qu'il avoit à en esperer. Aprez avoir obtenu cela de luy, et l'avoir curieusement consideré, elle trouva qu'il estoit impossible qu'il en peust guarir, et que tout ce qu'il avoit à attendre, c'estoit de traisner fort long temps une vie douloureuse et languissante : si luy conseilla, pour le plus seur et souverain remede, de se tuer ; et le trouvant un peu mol à une si rude entreprinse : « Ne pense

point, luy dict elle, mon amy, que les douleurs que ie te veoy souffrir ne me touchent autant qu'à toy, et que pour m'en delivrer ie ne me vueille servir moy mesme de cette medecine que ie t'ordonne. Ie te veulx accompaigner à la guarison, comme i'ay faict à la maladie : oste cette crainte, et pense que nous n'aurons que plaisir en ce passage qui nous doibt delivrer de tels torments ; nous nous en irons heureusement ensemble. » Cela dict, et ayant rechauffé le courage de son mary, elle resolut qu'ils se precipiteroient en la mer par une fenestre de leur logis qui y respondoit. Et pour maintenir iusques à sa fin cette loyale et vehemente affection dequoy elle l'avoit embrassé pendant sa vie, elle voulut encores qu'il mourust entre ses bras : mais de peur qu'ils ne luy faillissent, et que les estreinctes de ses enlacements ne veinssent à se relascher par la cheute et la crainte, elle se feit lier et attacher bien estroictement avecques luy par le fauls du corps ; et abandonna ainsi sa vie pour le repos de celle de son mary. Celle là estoit de bas lieu ; et parmy telle condition de gents, il n'est pas si nouveau d'y veoir quelque traict de bonté :

Extrema per illos
Iustitia excedens terris vestigia fecit [1].

Les aultres deux sont nobles et riches, où les exemples de vertu se logent rarement.

Arria, femme de Cecina Pætus, personnage consulaire, feut mere d'une aultre Arria, femme de Thrasea Pætus, celuy duquel la vertu feut tant renommee du temps de Neron, et par le moyen

[1] La justice fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.
VIRG. *Géorg.* II, 473, trad. de Delille.

de ce gendre, mere grand' de Fannia ; car la ressemblance des noms de ces hommes et femmes, et de leurs fortunes, en a faict mesconter plusieurs. Cette premiere Arria, Cecina Pætus, son mary, ayant esté prins prisonnier par les gents de l'empereur Claudius, aprez la desfaicte de Scribonianus, duquel il avoit suyvy le party, supplia ceulx qui l'emmenoient prisonnier à Rome de la recevoir dans leur navire, où elle leur seroit de beaucoup moins de despense et d'incommodité qu'un nombre de personnes qu'il leur fauldroit pour le service de son mary ; et qu'elle seule fourniroit à sa chambre, à sa cuisine, et à touts aultres offices. Ils l'en refuserent, et elle s'estant iectee dans un bateau de pescheur qu'elle loua sur le champ, le suyvit en cette sorte depuis la Sclavonie. Comme ils feurent à Rome, un iour, en presence de l'empereur, Iunia, veufve de Scribonianus, estant accostee d'elle familierement pour la societé de leurs fortunes, elle la repoulsa rudement avecques ces paroles : « Moy, dict elle, que ie parle à toy, ny que ie t'escoute ! à toy au giron de laquelle Scribonianus feut tué ! et tu vis encores ! » Ces paroles avecques plusieurs aultres signes feirent sentir à ses parents qu'elle estoit pour se desfaire elle mesme, impatiente de supporter la fortune de son mary. Et Thrasea, son gendre, la suppliant sur ce propos de ne se vouloir perdre, et luy disant ainsi : « Quoy ! si ie couroy pareille fortune à celle de Cecina, vouldriez vous que ma femme, vostre fille, en feist de mesme ? — Comment doncques, si ie le vouldroy ! respondit elle : ouy, ouy, ie le vouldroy, si elle avoit vescu aussi long temps et d'aussi bon accord avecques toy, que i'ay faict avecques mon mary. » Ces reponses augmentoient le soing qu'on avoit d'elle, et faisoient qu'on regardoit de plus prez

à ses deportements. Un iour, aprez avoir dict à ceulx qui la gardoient, « Vous avez beau faire, vous me pouvez bien faire plus mal mourir, mais de me garder de mourir, vous ne sçauriez, » s'eslanceant furieusement d'une chaire où elle estoit assise, elle s'alla de toute sa force chocquer la teste contre la paroy voysine ; duquel coup estant cheute de son long esvanouïe et fort blecee, aprez qu'on l'eut à toute peine faicte revenir : « Ie vous disoy bien, dict elle, que si vous me refusiez quelque façon aysee de me tuer, i'en choisiroy quelque aultre, pour mal aysee qu'elle feust. » La fin d'une si admirable vertu feut telle : Son mary Pætus n'ayant pas le cœur assez ferme de soy mesme pour se donner la mort, à laquelle la cruauté de l'empereur le rengeoit ; un iour entre aultres, aprez avoir premierement employé les discours et enhortements propres au conseil qu'elle luy donnoit à ce faire, elle print le poignard que son mary portoit, et le tenant nud en sa main, pour la conclusion de son exhortation, « Fais ainsi, Pætus, » luy dict elle ; et en mesme instant, s'en estant donné un coup mortel dans l'estomach, et puis l'arrachant de sa playe, elle le lui presenta, finissant quand et quand sa vie avecques cette noble, genereuse et immortelle parole, *Pæte, non dolet.* Elle n'eut loisir que de dire ces trois paroles d'une si belle substance ; « Tiens, Pætus, il ne m'a point faict mal : »

Casta suo gladium quum traderet Arria Pæto,
Quem de visceribus traxerat ipsa suis :
Si qua fides, vulnus quod feci non dolet, inquit ;
Sed quod tu facies, id mihi, Pæte, dolet [1] :

[1] Lorsque la chaste Arria présentait à son cher Pætus le poignard qu'elle venait de retirer de son sein : Pætus, lui dit-elle, crois-moi, le coup que je viens de me donner ne me fait point de mal ; je ne souffre que de celui que tu vas te donner. MARTIAL, I, 14.

il est bien plus vif en son naturel, et d'un sens plus riche : car et la playe et la mort de son mary, et les siennes, tant s'en fault qu'elles luy poisassent, qu'elle en avoit esté la conseillere et promotrice ; mais ayant faict cette haulte et courageuse entreprinse pour la seule commodité de son mary, elle ne regarde qu'à luy encores au dernier traict de sa vie, et à luy oster la crainte de la suyvre en mourant. Pætus se frappa tout soubdain de ce mesme glaive : honteux, à mon advis, d'avoir eu besoing d'un cher et pretieux enseignement.

Pompeia Paulina, ieune et tres noble dame romaine, avoit espousé Seneque en son extreme vieillesse. Neron, son beau disciple, envoya ses satellites vers luy pour luy denoncer l'ordonnance de sa mort ; ce qui se faisoit en cette maniere : Quand les empereurs romains de ce temps avoient condemné quelque homme de qualité, ils luy mandoient par leurs officiers de choisir quelque mort à sa poste, et de la prendre dans tel ou tel delay qu'ils luy faisoient prescrire selon la trempe de leur cholere, tantost plus pressé, tantost plus long, luy donnants terme pour disposer pendant ce temps là de ses affaires, et quelquesfois luy ostants le moyen de ce faire par la briefveté du temps : et si le condemné estrivoit à leur ordonnance, ils menoient des gents propres à l'executer, ou luy couppant les veines des bras et des iambes, ou luy faisant avaller du poison par force ; mais les personnes d'honneur n'attendoient pas necessité, et se servoient de leurs propres medecins et chirurgiens à cet effect. Seneque ouït leur charge, d'un visage paisible et asseuré, et aprez demanda du papier pour faire son testament : ce qui luy ayant esté refusé par le capitaine, il se tourna vers ses amis : « Puis que ie ne puis, leur dict il, vous laisser

aultre chose en recognoissance de ce que ie vous dois, ie vous laisse au moins ce que i'ay de plus beau, à sçavoir l'image de mes mœurs et de ma vie, laquelle ie vous prie conserver en vostre memoire ; à fin qu'en ce faisant, vous acqueriez la gloire de sinceres et veritables amis ; » et quand et quand appaisant tantost l'aigreur de la douleur qu'il leur veoyoit souffrir par doulces paroles, tantost roidissant sa voix, pour les en tanser : « Où sont, disoit il, ces beaux preceptes de la philosophie ? que sont devenues les provisions que par tant d'annees nous avons faictes contre les accidents de la fortune ? La cruauté de Neron nous estoit elle incogneue ? pouvions nous attendre de celuy qui avoit tué sa mere et son frere, sinon qu'il feist encores mourir son gouverneur qui l'a nourry et eslevé ? » Aprez avoir dict ces paroles en commun, il se destourna à sa femme, et l'embrassant estroictement, comme par la poisanteur de la douleur elle defailloit de cœur et de forces, la pria de porter un peu plus patiemment cet accident, pour l'amour de luy ; et que l'heure estoit venue où il avoit à monstrer, non plus par discours et par disputes, mais par effect, le fruict qu'il avoit tiré de ses estudes ; et que sans doubte il embrassoit la mort, non seulement sans douleur, mais avecques alaigresse : « Parquoy, m'amie, disoit il, ne la deshonnore par tes larmes, à fin qu'il ne semble que tu t'aymes plus que ma reputation : appaise ta douleur, et te console en la cognoissance que tu as eu de moy et de mes actions, conduisant le reste de ta vie par les honnestes occupations ausquelles tu es addonnee. » A quoy Paulina ayant un peu reprins ses esprits, et reschauffé la magnanimité de son courage par une tres noble affection : « Non, Seneca, respondit elle, ie ne suis pas pour vous

laisser sans ma compaignie en telle necessité ; ie ne veulx pas que vous pensiez que les vertueux exemples de vostre vie ne m'ayent encores apprins à sçavoir bien mourir : et quand le pourroy ie ny mieulx, ny plus honnestement, ny plus à mon gré, qu'avecques vous ? Ainsi faictes estat que ie m'en vois quand et vous. » Lors Seneque prenant en bonne part une si belle et glorieuse deliberation de sa femme, et pour se delivrer aussi de la crainte de la laisser aprez sa mort à la mercy et cruauté de ses ennemis : « Ie t'avoy, Paulina, dict il, conseillé ce qui servoit à conduire plus heureusement ta vie : tu aymes doncques mieulx l'honneur de la mort ; vrayement ie ne te l'envieray point : la constance et la resolution soyent pareilles à nostre commune fin ; mais la beaulté et la gloire soit plus grande de ta part. » Cela faict, on leur couppa en mesme temps les veines des bras, mais parce que celles de Seneque, resserrees tant par la vieillesse que par son abstinence, donnoient au sang le cours trop long et trop lasche, il commanda qu'on lui couppast encores les veines des cuisses ; et de peur que le torment qu'il en souffroit n'attendrist le cœur de sa femme, et pour se delivrer aussi soy mesme de l'affliction qu'il portoit de la veoir en si piteux estat, aprez avoir tres amoureusement prins congé d'elle, il la pria de permettre qu'on l'emportast en la chambre voysine, comme on feit. Mais toutes ces incisions estants encores insuffisantes pour le faire mourir, il commande à Statius Anneus, son medecin, de luy donner un bruvage de poison, qui n'eut gueres non plus d'effect ; car par la foiblesse et froideur des membres, elle ne peut arriver iusques au cœur : par ainsin on luy feit en oultre apprester un baing fort chauld ; et lors sentant sa fin prochaine, autant qu'il

eut d'haleine, il continua des discours tres excellents sur le subiect de l'estat où il se trouvoit, que ses secretaires recueillirent tant qu'ils peurent ouyr sa voix ; et demeurerent ses paroles dernieres, long temps depuis, en credit et honneur ez mains des hommes (ce nous est une bien fascheuse perte qu'elles ne soient venues iusques à nous). Comme il sentit les derniers traicts de la mort, prenant de l'eau du baing toute sanglante, il en arrousa sa teste, en disant : « Ie voue cette eau à Iupiter le liberateur. » Neron, adverty de tout cecy, craignant que la mort de Paulina, qui estoit des mieulx apparentees dames romaines, et envers laquelle il n'avoit nulles particulieres inimitiez, luy veinst à reproche, renvoya en toute diligence luy faire rattacher ses playes : ce que ses gents d'elle feirent sans son sceu, estant desia demy morte et sans aulcun sentiment. Et ce que contre son desseing, elle vesquit depuis, ce feust tres honnorablement et comme il appartenoit à sa vertu, monstrant, par la couleur blesme de son visage, combien elle avoit escoulé de vie par ses bleceures.

Voylà mes trois contes tres veritables, que ie treuve aussi plaisants et tragiques que ceulx que nous forgeons à nostre poste pour donner plaisir au commun ; et m'estonne que ceulx qui s'addonnent à cela, ne s'advisent de choisir plustost dix mille tres belles histoires qui se rencontrent dans les livres, où ils auroient moins de peine, et apporteroient plus de plaisir et proufit : et qui en vouldroit bastir un corps entier et s'entretenant, il ne fauldroit qu'il fournist du sien que la liaison, comme la souldure d'un aultre metal ; et pourroit entasser par ce moyen force veritables evenements de toutes sortes, les disposant et diversifiant selon que la beaulté de l'ouvrage le requerroit, à peu

prez comme Ovide a cousu et rapiecé sa Metamorphose, de ce grand nombre de fables diverses.

En ce dernier couple, cela est encores digne d'estre consideré, Que Paulina offre volontiers à quitter la vie pour l'amour de son mary, et Que son mary avoit aultrefois quitté aussi la mort pour l'amour d'elle. Il n'y a pour nous grand contrepoids à cet eschange ; mais, selon son humeur stoïque, ie croy qu'il pensoit avoir autant faict pour elle, d'alonger sa vie en sa faveur, comme s'il feust mort pour elle. En l'une des lettres qu'il escrit à Lucilius, aprez qu'il y a faict entendre comme la fiebvre l'ayant prins à Rome, il monta soubdain en coche pour s'en aller à une sienne maison aux champs, contre l'opinion de sa femme qui le vouloit arrester ; et qu'il luy avoit respondu que la fiebvre qu'il avoit, ce n'estoit pas fiebvre du corps, mais du lieu ; il suit ainsin : « Elle me laissa aller, me recommendant fort ma santé. Or moy qui sçay que ie loge sa vie en la mienne, ie commence de pourveoir à moy, pour pourveoir à elle : le privilege que ma vieillesse m'avoit donné me rendant plus ferme et plus resolu à plusieurs choses, ie le perds, quand il me souvient qu'en ce vieillard il y en a une ieune à qui ie proufite. Puis que ie ne la puis renger à m'aymer plus courageusement, elle me renge à m'aymer moy mesme plus curieusement : car il fault prester quelque chose aux honnestes affections ; et par fois, encores que les occasions nous pressent au contraire, il fault rappeller la vie, voire avecques torment ; il fault arrester l'ame entre les dents, puis que la loy de vivre, aux gents de bien, ce n'est pas autant qu'il leur plaist, mais autant qu'ils doibvent. Celuy qui n'estime pas tant sa femme ou un sien amy, que d'en alonger sa vie, et qui s'opiniastre à mourir, il est trop

delicat et trop mol : il fault que l'ame se commande cela, quand l'utilité des nostres le requiert ; il fault par fois nous prester à nos amis, et quand nous vouldrions mourir pour nous, interrompre nostre desseing pour eulx. C'est tesmoignage de grandeur de courage, de retourner en la vie pour la consideration d'aultruy, comme plusieurs excellents personnages ont faict ; et est un traict de bonté singuliere, de conserver la vieillesse (de laquelle la commodité plus grande, c'est la nonchalance de sa duree, et un plus courageux et desdaigneux usage de la vie), si on sent que cet office soit doulx, agreable, et proufitable à quelqu'un bien affectionné. Et en receoit on une tres plaisante recompense : car qu'est il plus doulx que d'estre si cher à sa femme, qu'à sa consideration on en devienne plus cher à soy mesme ? Ainsi ma Pauline m'a chargé, non seulement sa crainte, mais encores la mienne : ce ne m'a pas esté assez de considerer combien resoluement ie pourroy mourir, mais i'ay aussi consideré combien irresoluement elle le pourroit souffrir. Ie me suis contrainct à vivre ; et c'est quelquesfois magnanimité que vivre. » Voylà ses mots, excellents comme est son usage.

CHAPITRE XXXVI

DES PLUS EXCELLENTS HOMMES

Si on me demandoit le chois de touts les hommes qui sont venus à ma cognoissance, il me semble en trouver trois excellents au dessus de touts les aultres.

L'un Homere : non pas qu'Aristote ou Varro,

pour exemple, ne feussent à l'adventure aussi sçavants que luy, ny possible encores qu'en son art mesme Virgile ne luy soit comparable ; ie le laisse à iuger à ceulx qui les cognoissent touts deux. Moy, qui n'en cognoy que l'un, puis seulement dire cela, selon ma portee, que ie ne croy pas que les Muses mesmes allassent au delà du Romain :

> Tale facit carmen docta testudine, quale
> Cynthius impositis temperat articulis[1] :

toutesfois en ce iugement, encores ne fauldroit il pas oublier que c'est principalement d'Homere que Virgile tient sa suffisance ; que c'est son guide et maistre d'eschole ; et qu'un seul traict de l'Iliade a fourny de corps et de matiere à cette grande et divine Aeneïde. Ce n'est pas ainsi que ie compte : i'y mesle plusieurs aultres circonstances qui me rendent ce personnage admirable, quasi au dessus de l'humaine condition ; et à la verité, ie m'estonne souvent que luy, qui a produict et mis en credit au monde plusieurs deïtez par son auctorité, n'a gaigné reng de dieu luy mesme. Estant aveugle, indigent, estant avant que les sciences feussent redigees en reigle et observations certaines, il les a tant cogneues, que touts ceulx qui se sont meslez depuis d'establir des polices, de conduire guerres, et d'escrire ou de la religion, ou de la philosophie, en quelque secte que ce soit, ou des arts, se sont servis de luy comme d'un ministre tres parfaict en la cognoissance de toutes choses, et de ses livres comme d'une pepiniere de toute espece de suffisance :

[1] Il chante, sur sa docte lyre, des vers pareils à ceux que chante Apollon lui-même. PROPERCE, II, 34, 79.

Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit [1] ;

et comme dict l'aultre,

A quo, ceu fonte perenni,
Vatum Pieriis ora rigantur aquis [2] ;

et l'aultre,

Adde Heliconiadum comites, quorum unus Homerus
Sceptre potitus [3] ;

et l'aultre,

Cuiusque ex ore profuso
Omnis posteritas latices in carmina duxit,
Amnemque in tenues ausa est deducere rivos,
Unius fœcunda bonis [4].

C'est contre l'ordre de nature qu'il a faict la plus excellente production qui puisse estre ; car la naissance ordinaire des choses, elle est imparfaicte ; elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance : l'enfance de la poesie, et de plusieurs aultres sciences, il l'a rendue meure, parfaicte, et accomplie. A cette cause le peult on nommer le premier et dernier des poëtes, suyvant ce beau tesmoignage que l'antiquité nous a laissé de luy, « que n'ayant nul qu'il peust imiter avant luy, il n'a eu nul aprez luy qui le peust imiter. » Ses paroles, selon Aristote,

[1] Il nous dit bien mieux que Crantor et Chrysippe ce qui est honnête et ce qui ne l'est point, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. Hor. *Epist.* I, 2, 3.

[2] Source intarissable, où les poètes viennent s'enivrer tour à tour des eaux sacrées du Permesse. Ovide, *Amor.* III, 9, 25.

[3] Ajoutez-y les compagnons des Muses, parmi lesquels Homère tient le sceptre. Lucrèce, III, 1050.

[4] Source abondante, dont tous les poètes ont répandu les trésors dans leurs vers ; fleuve immense, partagé en mille petits ruisseaux : l'héritage d'un seul homme a enrichi tous les autres. Manilius, II, 8.

sont les seules paroles qui ayent mouvement et action : ce sont les seuls mots substantiels. Alexandre le Grand ayant rencontré, parmy les despouilles de Darius, un riche coffret, ordonna qu'on le luy reservast pour y loger son Homere ; disant « que c'estoit le meilleur et plus fidele conseiller qu'il eust en ses affaires militaires. » Pour cette mesme raison, disoit Cleomenes, fils d'Anaxandridas, « que c'estoit le poëte des Lacedemoniens, parce qu'il estoit tres bon maistre de la discipline guerriere. » Cette louange singuliere et particuliere luy est aussi demeuree, au iugement de Plutarque, « que c'est le seul aucteur du monde qui n'a iamais saoulé ne desgousté les hommes, se monstrant aux lecteurs tousiours tout aultre, et fleurissant tousiours en nouvelle grace. » Ce folastre d'Alcibiades ayant demandé, à un qui faisoit profession des lettres, un livre d'Homere, luy donna un soufflet, parce qu'il n'en avoit point : comme qui trouveroit un de nos presbtres sans breviaire. Xenophanes se plaignoit un iour à Hieron, tyran de Syracuse, de ce qu'il estoit si pauvre, qu'il n'avoit dequoy nourrir deux serviteurs : « Et quoy ! luy respondit il, Homere, qui estoit beaucoup plus pauvre que toy, en nourrit bien plus de dix mille, tout mort qu'il est. » Que n'estoit ce dire, à Panætius, quand il nommoit Platon « l'Homere des philosophes ? » Oultre cela, quelle gloire se peult comparer à la sienne ? Il n'est rien qui vive en la bouche des hommes comme son nom et ses ouvrages ; rien si cogneu et si receu que Troye, Helene, et ses guerres, qui ne feurent à l'adventure iamais : nos enfants s'appellent encores des noms qu'il forgea il y a plus de trois mille ans ; qui ne cognoist Hector et Achille ? Non seulement aulcunes races particulieres, mais la plus-

part des nations cherchent origine en ses inventions. Mahumet second de ce nom, empereur des Turcs, escrivant à nostre pape Pie second : « Ie m'estonne, dict il, comment les Italiens se bandent contre moy, attendu que nous avons nostre origine commune des Troyens, et que i'ay comme eulx interest de venger le sang d'Hector sur les Grecs, lesquels ils vont favorisant contre moy. » N'est ce pas une noble farce, de laquelle les roys, les choses publicques et les empereurs vont iouant leur personnage tant de siecles, et à laquelle tout ce grand univers sert de theatre. Sept villes grecques entrerent en debat du lieu de sa naissance : tant son obscurité mesme luy apporta d'honneur !

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chio, Argos, Athenæ [1].

L'aultre, Alexandre le Grand : car, Qui considerera l'aage qu'il commencea ses entreprinses; le peu de moyens avecques lequel il feit un si glorieux desseing ; l'auctorité qu'il gaigna en cette sienne enfance, parmy les plus grands et experimentez capitaines du monde desquels il estoit suyvy ; la faveur extraordinaire dequoy fortune embrassa et favorisa tant de siens exploicts hazardeux, et à peu que ie ne die temeraires ;

Impellens quidquid sibi summa petenti
Obstaret, gaudensque viam fecisse ruina [2] ;

cette grandeur, d'avoir, à l'aage de trente trois ans, passé victorieux toute la terre habitable, et en une demie vie avoir attainct tout l'effort de l'humaine

[1] Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos, Athènes. AULU-GELLE, III, 11.

[2] Renversant tout ce qui s'opposait à sa grandeur, il aimait à s'ouvrir un chemin à travers les ruines. LUCAIN, I, 149.

nature, si que vous ne pouvez imaginer sa duree legitime, et la continuation de son accroissance en vertu et en fortune iusques à un iuste terme d'aage, que vous n'imaginiez quelque chose au dessus de l'homme ; d'avoir faict naistre de ses soldats tant de branches royales, laissant aprez sa mort le monde en partage à quatre successeurs, simples capitaines de son armee, desquels les descendants ont, depuis, si long temps duré, maintenants cette grande possession : tant d'excellentes vertus qui estoient en luy, iustice, temperance, liberalité, foy en ses paroles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus ; car ses mœurs semblent, à la verité, n'avoir aulcun iuste reproche, ouy bien aulcunes de ses actions particulieres, rares, extraordinaires ; mais il est impossible de conduire si grands mouvements avecques les reigles de la iustice ; telles gents veulent estre iugez en gros par la maistresse fin de leurs actions ; la ruyne de Thebes et de Persepolis, le meurtre de Menander, et du medecin d'Ephestion, de tant de prisonniers persiens à un coup, d'une trouppe de soldats indiens, non sans interest de sa parole, des Cosseïens, iusques aux petits enfants, sont saillies un peu mal excusables ; car, quant à Clitus, la faulte en feut amendee oultre son poids ; et tesmoigne cette action, autant que toute aultre, la debonnaireté de sa complexion, et que c'estoit de soy une complexion excellemment formee à la bonté ; et a esté ingenieusement dict de luy, « qu'il avoit de la nature ses vertus, de la fortune ses vices : » quant à ce qu'il estoit un peu vanteur, un peu trop impatient d'ouyr mesdire de soy, et quant à ses mangeoires, armes et mors qu'il feit semer aux Indes, toutes ces choses me semblent pouvoir estre condonnees à son aage, et à l'estrange prosperité

de sa fortune : Qui considerera quand et quand tant de vertus militaires, diligence, pourvoyance, patience, discipline, subtilité, magnanimité, resolution, bonheur, en quoy, quand l'auctorité d'Annibal ne nous l'auroit apprins, il a esté le premier des hommes ; les rares beaultez et conditions de sa personne, iusques au miracle ; ce port, et ce venerable maintien, soubs un visage si ieune, vermeil et flamboyant ;

> Qualis, ubi Oceani perfusus Lucifer unda,
> Quem Venus ante alios astrorum diligit ignes,
> Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit [1] ;

l'excellence de son sçavoir et capacité ; la duree et grandeur de sa gloire, pure, nette, exempte de tache et d'envie ; et qu'encores long temps aprez sa mort, ce feut une religieuse croyance d'estimer que ses medailles portassent bonheur à ceulx qui les avoient sur eulx ; et que plus de rois et de princes ont escript ses gestes, qu'aultres historiens n'ont escript les gestes d'aultre roy ou prince que ce soit ; et qu'encores à present les mahumetans, qui mesprisent toutes aultres histoires, receoivent et honnorent la sienne seule, par special privilege : Il confessera, tout cela mis ensemble, que i'ay eu raison de le preferer à Cesar mesme, qui seul m'a peu mettre en doubte du chois ; et il ne se peult nier qu'il n'y ayt plus du sien en ses exploicts, plus de la fortune en ceulx d'Alexandre. Ils ont eu plusieurs choses eguales ; et Cesar, à l'adventure, aulcunes plus grandes : ce

[1] Tel brille l'astre du matin, cet astre que Vénus chérit entre tous les feux de l'Olympe, lorsque, baigné des eaux de l'Océan, il s'élève majestueux, et dissipe les ténèbres de la nuit. VIRG. *Énéide*, VIII, 589.

feurent deux feux, ou deux torrents, à ravager le monde par divers endroicts ;

> Et velut immissi diversis partibus ignes
> Arentem in silvam, et virgulta sonantia lauro ;
> Aut ubi decursu rapido de montibus altis
> Dant sonitum spumosi amnes, et in æquora currunt,
> Quisque suum populatus iter [1] :

mais quand l'ambition de Cesar auroit de soy plus de moderation, elle a tant de malheur, ayant rencontré ce vilain subiect de la ruyne de son païs, et de l'empirement universel du monde, que, toutes pieces ramassees et mises en la balance, ie ne puis que ie ne penche du costé d'Alexandre.

Le tiers, et le plus excellent, à mon gré, c'est Epaminondas. De gloire, il n'en a pas à beaucoup prez tant que d'aultres (aussi n'est ce pas une piece de la substance de la chose) : de resolution et de vaillance, non pas de celle qui est aiguisee par ambition, mais de celle que la sapience et la raison peuvent planter en une ame bien reiglee, il en avoit tout ce qui s'en peult imaginer : de preuve de cette sienne vertu, il en a faict autant, à mon advis, qu'Alexandre mesme et que Cesar ; car encores que ses exploicts de guerre ne soyent ny si frequents, ny si enflez, ils ne laissent pas pourtant, à les bien considerer et toutes leurs circonstances, d'estre aussi poisants et roides, et portants autant de tesmoignage de hardiesse et de suffisance militaire. Les Grecs luy ont faict cet honneur, sans contredict, de le nommer le premier homme d'entre eulx : mais estre le premier de la

[1] Tels des feux allumés, en divers endroits, dans une forêt pleine de broussailles bruyantes, de lauriers secs et pétillants ; ou tels deux torrents qui tombent avec fracas du haut des montagnes, et courent tout écumants se précipiter dans la mer, après avoir tout ravagé sur leur passage. VIRG. *Énéide*, XII, 521.

Grece, c'est facilement estre le prince du monde. Quant à son sçavoir et suffisance, ce iugement ancien nous en est resté, « que iamais homme ne sceut tant, et ne parla si peu que luy ; » car il estoit pythagorique de secte ; et ce qu'il parla, nul ne parla iamais mieulx : excellent orateur et tres persuasif. Mais quant à ses mœurs et conscience, il a de bien loing surpassé touts ceulx qui se sont iamais meslez de manier affaires ; car en cette partie, qui doibt estre principalement consideree, qui seule marque veritablement quels nous sommes, et laquelle ie contrepoise seule à toutes les aultres ensemble, il ne cede à aulcun philosophe, non pas à Socrates mesme : en cettuy cy l'innocence est une qualité propre, maistresse, constante, uniforme, incorruptible, au parangon de laquelle elle paroist, en Alexandre, subalterne, incertaine, bigarree, molle, et fortuite.

L'ancienneté iugea, qu'à espelucher par le menu touts les aultres grands capitaines, il se treuve en chascun quelque speciale qualité qui le rend illustre : en cettuy cy seul, c'est une vertu et suffisance pleine par tout et pareille, qui en touts les offices de la vie humaine, ne laisse rien à desirer de soy, soit en occupation publicque ou privee, ou paisible, ou guerriere, soit à vivre, soit à mourir grandement et glorieusement : ie ne cognoy nulle ny forme, ny fortune d'homme que ie regarde avecques tant d'honneur et d'amour.

Il est bien vray que son obstination à la pauvreté, ie la treuve aulcunement scrupuleuse, comme elle est peincte par ses meilleurs amis ; et cette seule action, haulte pourtant et tres digne d'admiration, ie la sens un peu aigrette, pour par souhaict mesme, en la forme qu'elle estoit en luy, m'en desirer l'imitation.

Le seul Scipion Emilien, qui luy donneroit une fin aussi fiere et magnifique, et la cognoissance des sciences autant profonde et universelle, se pourroit mettre à l'encontre à l'aultre plat de la balance. Oh ! quel desplaisir le temps m'a faict d'oster de nos yeulx, à poinct nommé, des premieres, la couple de vies, iustement la plus noble qui feust en Plutarque, de ces deux personnages, par le commun consentement du monde, l'un le premier des Grecs, l'aultre des Romains ! Quelle matiere ! quel œuvrier !

Pour un homme non sainct, mais que nous disons galant homme, de mœurs civiles et communes, d'une haulteur moderee ; la plus riche vie, que ie sçache, à estre vescue entre les vivants, comme on dict, et estoffee de plus de riches parties et desirables, c'est, tout consideré, celle d'Alcibiades, à mon gré.

Mais quant à Epaminondas, pour exemple d'une excessifve bonté, ie veulx adiouster icy aulcunes de ses opinions. Le plus doulx contentement qu'il eut en toute sa vie, il tesmoigna que c'estoit le plaisir qu'il avoit donné à son pere et à sa mere de sa victoire de Leuctres ; il couche de beaucoup, preferant leur plaisir au sien, si iuste et si plein d'une tant glorieuse action. Il ne pensoit pas « qu'il feust loisible, pour recouvrer mesme la liberté de son païs, de tuer un homme sans cognoissance de cause ; » voylà pourquoy il feut si froid à l'entreprinse de Pelopidas, son compaignon, pour la delivrance de Thebes. Il tenoit aussi « qu'en une battaille il falloit fuyr le rencontre d'un amy qui feust au party contraire, et l'espargner. » Et son humanité à l'endroict des ennemis mesmes l'ayant mis en souspeçon envers les Bœotiens, de ce qu'aprez avoir miraculeusement forcé les Lacedemoniens de

luy ouvrir le pas, qu'ils avoient entreprins de garder à l'entree de la Moree, prez de Corinthe, il s'estoit contenté de leur avoir passé sur le ventre, sans les poursuyvre à toute oultrance, il feut deposé de l'estat de capitaine general, tres honnorablement, pour une telle cause, et pour la honte que ce leur feut d'avoir, par necessité, à le remonter tantost aprez en son degré, et recognoistre combien dependoit de luy leur gloire et leur salut : la victoire le suyvant comme son umbre par tout où il guidast, la prosperité de son païs mourut aussi, luy mort, comme elle estoit nee par luy.

CHAPITRE XXXVII

DE LA RESSEMBLANCE DES ENFANTS AUX PERES

Ce fagotage de tant de diverses pieces se faict en cette condition, que ie n'y mets la main que lors qu'une trop lasche oysifveté me presse, et non ailleurs que chez moy : ainsin il s'est basty à diverses poses et intervalles, comme les occasions me detiennent ailleurs par fois plusieurs mois. Au demourant, ie ne corrige point mes premieres imaginations par les secondes ; ouy, à l'adventure, quelque mot, mais pour diversifier, non pour oster. Ie veulx representer le progrez de mes humeurs, et qu'on veoye chasque piece en sa naissance. Ie prendroy plaisir d'avoir commencé plustost, et à recognoistre le train de mes mutations. Un valet qui me servoit à les escrire soubs moy, pensa faire un grand butin de m'en desrobber plusieurs pieces, choisies à sa poste : cela me console, qu'il n'y fera pas plus de gaing, que i'y ay faict de perte. Ie

me suis envieilly de sept ou huict ans depuis que ie commenceay : ce n'a pas esté sans quelque nouvel acquest ; i'y ay practiqué la cholique, par la liberalité des ans : leur commerce et longue conversation ne se passe ayseement sans quelque tel fruict. Ie vouldroy bien, de plusieurs aultres presents qu'ils ont à faire à ceulx qui les hantent long temps, qu'ils en eussent choisy quelqu'un qui m'eust esté plus acceptable ; car ils ne m'en eussent sceu faire que i'eusse en plus grande horreur, dez mon enfance : c'estoit, à poinct nommé, de touts les accidents de la vieillesse, celuy que ie craignoy le plus. I'avoy pensé maintesfois, à part moy, que i'alloy trop avant, et qu'à faire un si long chemin, ie ne fauldroy pas de m'engager enfin en quelque mal plaisant rencontre : ie sentois et protestois assez. Qu'il estoit heure de partir, et qu'il falloit trencher la vie dans le vif et dans le sain, suyvant la reigle des chirurgiens, quand ils ont à coupper quelque membre ; qu'à celuy qui ne la rendoit à temps, nature avoit accoustumé de faire payer de bien rudes usures. Il s'en falloit tant que i'en feusse prest lors, qu'en dix huict mois ou environ qu'il y a que ie suis en ce mal plaisant estat, i'ay desia apprins à m'y accommoder ; i'entre desia en composition de ce vivre choliqueux, i'y treuve dequoy me consoler, et dequoy esperer : tant les hommes sont accoquinez à leur estre miserable, qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver ! Oyez Mæcenas,

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxa ;
Lubricos quate dentes :
Vita dum superest, bene est [1] ;

---

[1] Vers de Mécène, conservés par Sénèque, *Epist.* 101, et que La Fontaine traduit ainsi, *Fables*, I, 15 :

et couvroit Tamburlan d'une sotte humanité la cruauté fantastique qu'il exerceoit contre les ladres, en faisant mettre à mort autant qu'il en venoit à sa cognoissance, « pour, disoit il, les delivrer de la vie qu'ils vivoient si penible ; » car il n'y avoit nul d'eulx qui n'eust mieulx aymé estre trois fois ladre, que de n'estre pas : et Antisthenes le stoïcien estant fort malade, et s'escriant : « Qui me delivrera de ces maulx ? » Diogenes, qui l'estoit venu veoir, luy presentant un coulteau : « Cettuy cy, si tu veulx, bientost. — Ie ne dis pas de la vie, repliqua il, ie dis des maulx. » Les souffrances qui nous touchent simplement par l'ame, m'affligent beaucoup moins qu'elles ne font la pluspart des aultres hommes, partie par iugement, car le monde estime plusieurs choses horribles, ou evitables au prix de la vie, qui me sont à peu prez indifferentes ; partie par une complexion stupide et insensible que i'ay aux accidents qui ne donnent à moy de droict fil ; laquelle complexion i'estime l'une des meilleures pieces de ma naturelle condition : mais les souffrances vrayement essentielles et corporelles, ie les gouste bien vifvement. Si est ce pourtant, que les preveoyant aultrefois d'une veue foible, delicate, et amollie par la iouïssance de cette longue et heureuse santé et repos que Dieu m'a presté, la meilleure part de mon aage, ie les avoy conceues, par imagination, si insupportables, qu'à la verité i'en avoy plus de peur, que ie n'y ay trouvé de mal : par où i'augmente tousiours cette creance, Que la pluspart des facultez de nostre ame, comme nous les employons, troublent plus le repos de la vie, qu'elles n'y servent.

Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive ; c'est assez : je suis plus que content.

Ie suis aux prinses avecques la pire de toutes les maladies, la plus soubdaine, la plus douloureuse, la plus mortelle, et la plus irremediable ; i'en ay desia essayé cinq ou six bien longs accez et penibles : toutesfois, ou ie me flatte, ou encores y a il en cet estat dequoy se soustenir, à qui a l'ame deschargee de la crainte de la mort, et deschargee des menaces, conclusions et consequences dequoy la medecine nous enteste ; mais l'effect mesme de la douleur n'a pas cette aigreur si aspre et si poignante, qu'un homme rassis en doibve entrer en rage et en desespoir. I'ay au moins ce proufit de la cholique, que ce que ie n'avois encores peu sur moy, pour me concilier du tout et m'accointer à la mort, elle le parfera ; car d'autant plus elle me pressera et importunera, d'autant moins me sera la mort à craindre. I'avoy desia gaigné cela, de ne tenir à la vie que par la vie seulement ; elle desnouera encores cette intelligence : et Dieu veuille qu'enfin, si son aspreté vient à surmonter mes forces, elle ne me reiecte à l'aultre extremité, non moins vicieuse, d'aymer et desirer à mourir !

Summum nec metuas diem, nec optes [1] :

ce sont deux passions à craindre, mais l'une a son remede bien plus prest que l'aultre.

Au demourant, i'ay tousiours trouvé ce precepte cerimonieux, qui ordonne si rigoureusement et exactement de tenir bonne contenance et un maintien desdaigneux et posé, à la souffrance des maulx. Pourquoy la philosophie, qui ne regarde que le vif et les effects, se va elle amusant à ces apparences externes ? Qu'elle laisse ce soing aux

[1] Ne craignez ni ne désirez votre dernier jour. MARTIAL, X, 47.

farceurs et maistres de rhetorique, qui font tant d'estat de nos gestes : qu'elle condonne hardiement au mal cette lascheté voyelle, si elle n'est ny cordiale, ny stomachale, et preste ces plainctes volontaires au genre des soupirs, sanglots, palpitations, pallissements que nature a mis hors de nostre puissance : pourveu que le courage soit sans effroy, les paroles sans desespoir, qu'elle se contente ; qu'importe que nous tordions nos bras, pourveu que nous ne tordions nos pensees ? elle nous dresse pour nous, non pour aultruy ; pour estre, non pour sembler : qu'elle s'arreste à gouverner nostre entendement, qu'elle a prins à instruire : qu'aux efforts de la cholique, elle maintienne l'ame capable de se recognoistre, de suyvre son train accoustumé, combattant la douleur et la soustenant, non se prosternant honteusement à ses pieds ; esmeue et eschauffee du combat, non abbattue et renversee ; capable de commerce, capable d'entretien, et d'aultre occupation, iusques à certaine mesure. En accidents si extremes, c'est cruauté de requerir de nous une desmarche si composee : si nous avons beau ieu, c'est peu que nous ayons mauvaise mine : si le corps se soulage en se plaignant, qu'il le face ; si l'agitation luy plaist, qu'il se tourneboule et tracasse à sa fantasie ; s'il luy semble que le mal s'evapore aulcunement (comme aulcuns medecins disent que cela ayde à la delivrance des femmes enceinctes), pour poulser hors la voix avecques plus grande violence, ou s'il en amuse son torment, qu'il crie tout à faict. Ne commandons point à cette voix qu'elle aille, mais permettons le luy. Epicurus ne pardonne pas seulement à son sage de crier aux torments, mais il le luy conseille : *pugiles etiam, quum feriunt, in iactandis cæstibus ingemiscunt, quia profundenda voce*

omne corpus intenditur, venitque plaga vehementior[1]. Nous avons assez de travail du mal, sans nous travailler à ces reigles superflues.

Ce que ie dis pour excuser ceulx qu'on veoid ordinairement se tempester aux secousses et assaults de cette maladie ; car pour moy, ie l'ay passee iusques à cette heure avecques un peu meilleure contenance, et me contente de gemir sans brailler : non pourtant que ie me mette en peine pour maintenir cette decence exterieure ; car ie fois peu de compte d'un tel advantage ; ie preste en cela au mal autant qu'il veult ; mais, ou mes douleurs ne sont pas si excessifves, ou i'y apporte plus de fermeté que le commun. Ie me plains, ie me despite, quand les aigres poinctures me pressent ; mais ie n'en viens point au desespoir comme celuy là,

> Qui eiulatu, questu, gemitu, fremitibus
> Resonando, multum flebiles voces refert[2] :

ie me taste au plus espez du mal, et ay tousiours trouvé que i'estoy capable de dire, de penser, de respondre aussi sainement qu'en une aultre heure, mais non si constamment, la douleur me troublant et destournant. Quand on me tient le plus atterré, et que les assistants m'espargnent, i'essaye souvent mes forces, et leur entame moy mesme des propos les plus esloingnez de mon estat. Ie puis

[1] Les lutteurs aussi, tout en frappant leur adversaire, tout en agitant leurs cestes, font entendre quelques gémissements ; c'est qu'en poussant un cri tous les nerfs se roidissent, et le coup s'élance et tombe avec plus de fermeté. Cic. *Tusc.* II, 23.

[2] Qui, par ses pleurs, ses cris, ses longs gémissements,
Répandait dans les airs l'horreur de ses tourments.

Vers du *Philoctète* d'Attius, cités deux fois par Cicéron, *de Finib.* II, 29, *Tusc.* II, 14.

tout par un soubdain effort ; mais ostez en la duree. Oh ! que n'ay ie la faculté de ce songeur de Cicero, qui songeant embrasser une garse, trouva qu'il s'estoit deschargé de sa pierre emmy ses draps ! les miennes me desgarsent estrangement. Aux intervalles de cette douleur excessifve, lorsque mes ureteres languissent sans me ronger, ie me remets soubdain en ma forme ordinaire, d'autant que mon ame ne prend aultre alarme que la sensible et corporelle ; ce que ie dois certainement au soing que i'ay eu à me preparer par discours à tels accidents :

Laborum
Nulla mihi nova nunc facies inopinave surgit :
Omnia præcepi, atque animo mecum ante peregi [1].

Ie suis essayé pourtant un peu bien rudement pour un apprenty, et d'un changement bien soubdain et bien rude, estant cheu tout à coup d'une tres doulce condition de vie et tres heureuse, à la plus douloureuse et penible qui se puisse imaginer : car oultre ce que c'est une maladie bien fort à craindre d'elle mesme, elle faict en moy ses commencements beaucoup plus aspres et difficiles qu'elle n'a accoustumé : les accez me reprennent si souvent, que ie ne sens quasi plus d'entiere santé. Ie maintiens toutesfois, iusques à cette heure, mon esprit en telle assiette, que pourveu que i'y puisse apporter de la constance, ie me treuve en assez meilleure condition de vie que mille aultres, qui n'ont ny fiebvre ny mal que celuy qu'ils se donnent eulx mesmes par la faulte de leur discours.

Il est certaine façon d'humilité subtile, qui naist

[1] Aucune peine, aucun danger n'a rien de nouveau pour moi ; j'ai tout prévu, je suis préparé à tout. VIRG. *Én.* VI, 103.

de la presumption, comme cette cy, Que nous recognoissons nostre ignorance en plusieurs choses, et sommes si courtois d'advouer qu'il y ayt ez ouvrages de nature aulcunes qualitez et conditions qui nous sont imperceptibles, et desquelles nostre suffisance ne peult descouvrir les moyens et les causes : par cette honneste et conscientieuse declaration, nous esperons gaigner qu'on nous croira aussi de celles que nous dirons entendre. Nous n'avons que faire d'aller trier des miracles et des difficultez estrangieres ; il me semble que parmy les choses que nous veoyons ordinairement, il y a des estrangetez si incomprehensibles, qu'elles surpassent toute la difficulté des miracles. Quel monstre est ce, que cette goutte de semence dequoy nous sommes produicts, porte en soy les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et des inclinations de nos peres? cette goutte d'eau, où loge elle ce nombre infiny de formes ? et comme porte elle ces ressemblances, d'un progrez si temeraire et si desreiglé, que l'arriere-fils respondra à son bisayeul, le nepveu à l'oncle ? En la famille de Lepidus, à Rome, il y en a eu trois, non de suitte, mais par intervalles, qui nasquirent un mesme œil couvert de cartilage. A Thebes, il y avoit une race qui portoit dez le ventre de la mere la forme d'un fer de lance ; et qui ne le portoit, estoit tenu illegitime. Aristote dict qu'en certaine nation où les femmes estoient communes, on assignoit les enfants à leurs peres par la ressemblance.

Il est à croire que ie dois à mon pere cette qualité pierreuse ; car il mourut merveilleusement affligé d'une grosse pierre qu'il avoit en la vessie. Il ne s'apperceut de son mal que le soixante septiesme an de son aage : et avant cela il n'en avoit

eu aulcune menace ou ressentiment aux reins, aux costez, ny ailleurs ; et avoit vescu iusques lors en une heureuse santé, et bien peu subiecte à maladie ; et dura encores sept ans en ce mal, traisnant une fin de vie bien douloureuse. I'estoy nay vingt cinq ans, et plus, avant sa maladie, et durant le cours de son meilleur estat, le troisiesme de ses enfants en reng de naissance. Où se couvoit tant de temps la propension à ce default ? et lorsqu'il estoit si loing du mal, cette legiere piece de sa substance, dequoy il me bastit, comment emportoit elle pour sa part une si grande impression ? et comment encores si couverte, que quarante cinq ans aprez i'aye commencé à m'en ressentir, seul iusques à cette heure entre tant de freres et de sœurs, et touts d'une mere ? Qui m'esclaircira de ce progrez, ie le croiray d'autant d'aultres miracles qu'il vouldra ; pourveu que, comme ils font, il ne me donne pas en payement une doctrine beaucoup plus difficile et fantastique que n'est la chose mesme.

Que les medecins excusent un peu ma liberté ; car, par cette mesme infusion et insinuation fatale, i'ay receu la haine et le mespris de leur doctrine : cette antipathie que i'ay à leur art m'est hereditaire. Mon pere a vescu soixante et quatorze ans, mon ayeul soixante et neuf, mon bisayeul prez de quatre vingts, sans avoir gousté aulcune sorte de medecine ; et entre eulx, tout ce qui n'estoit de l'usage ordinaire tenoit lieu de drogue. La medecine se forme par exemples et experience : aussi faict mon opinion. Voylà pas une bien expresse experience, et bien advantageuse ? ie ne sçay s'ils m'en trouveront trois en leurs registres, nayz, nourris et trespassez en mesme fouyer, mesme toict, ayants autant vescu par leur conduicte. Il fault qu'ils m'advouent en cela, que si ce n'est la

raison, au moins que la fortune est de mon party : or, chez les medecins, fortune vault bien mieulx que la raison. Qu'ils ne me prennent point à cette heure à leur advantage, qu'ils ne me menacent point, atterré comme ie suis ; ce seroit supercherie. Aussi, à dire la verité, i'ay assez gaigné sur eulx par mes exemples domestiques, encores qu'ils s'arrestent là. Les choses humaines n'ont pas tant de constance : il y a deux cents ans, il ne s'en fault que dix huict, que cet essay nous dure, car le premier nasquit l'an mil quatre cents deux ; c'est vrayement bien raison que cette experience commence à nous faillir. Qu'ils ne me reprochent point les maulx qui me tiennent à cette heure à la gorge : d'avoir vescu sain quarante sept ans pour ma part, n'est ce pas assez ? quand ce sera le bout de ma carriere, elles est des plus longues.

Mes ancestres avoient la medecine à contrecœur par quelque inclination occulte et naturelle ; car la veue mesme des drogues faisoit horreur à mon pere. Le seigneur de Gaviac, mon oncle paternel, homme d'Eglise, maladif dez sa naissance, et qui feit toutesfois durer cette vie debile iusques à soixante sept ans, estant tumbé aultrefois en une grosse et vehemente fiebvre continue, il feut ordonné par les medecins qu'on luy declareroit, s'il ne se vouloit ayder (ils appellent secours ce qui le plus souvent est empeschement), qu'il estoit infailliblement mort. Ce bon homme, tout effrayé comme il feut de cette horrible sentence, si respondit il : « Ie suis doncques mort. » Mais Dieu rendit tantost aprez vain ce prognosticque. Le dernier des freres (ils estoient quatre), sieur de Bussaguet, et de bien loing le dernier, se soubmeit seul à cet art, pour le commerce, ce croy ie, qu'il avoit avecques les aultres arts, car il estoit conseiller

en la cour de parlement ; et luy succeda si mal, qu'estant par apparence de plus forte complexion, il mourut pourtant long temps avant les aultres, sauf un, le sieur de Sainct Michel.

Il est possible que i'ay receu d'eulx cette dyspathie naturelle à la medecine : mais s'il n'y eust eu que cette consideration, i'eusse essayé de la forcer ; car toutes ces conditions qui naissent en nous sans raison, elles sont vicieuses ; c'est une espece de maladie qu'il fault combattre. Il peult estre que i'y avoy cette propension ; mais ie l'ay appuyee et fortifiee par les discours, qui m'en ont estably l'opinion que i'en ay : car ie hay aussi cette consideration de refuser la medecine pour l'aigreur de son goust ; ce ne seroit ayseement mon humeur, qui treuve la santé digne d'estre racheptee par touts les cauteres et incisions les plus penibles qui se facent : et suyvant Epicurus, les voluptez me semblent à eviter, si elles tirent à leur suitte des douleurs plus grandes ; et les douleurs à rechercher, qui tirent à leur suitte des voluptez plus grandes. C'est une pretieuse chose que la santé, et la seule qui merite, à la verité, qu'on y employe, non le temps seulement, la sueur, la peine, les biens, mais encores la vie à sa poursuitte ; d'autant que sans elle la vie nous vient à estre penible et iniurieuse ; la volupté, la sagesse, la science et la vertu, sans elle, se ternissent et esvanouïssent : et aux plus fermes et tendus discours que la philosophie nous vueille imprimer au contraire, nous n'avons qu'à opposer l'image de Platon estant frappé du hault mal ou d'une apoplexie ; et en cette presupposition, le desfier d'appeller à son secours les riches facultez de son ame. Toute voye qui nous meneroit à la santé ne se peult dire, pour moy, ny aspre ny chere. Mais i'ay quelques aultres apparences qui me

font estrangement desfier de toute cette marchandise. Ie ne dis pas qu'il n'y en puisse avoir quelque art ; qu'il n'y ayt, parmy tant d'ouvrages de nature, des choses propres à la conservation de nostre santé, cela est certain : i'entens bien qu'il y a quelque simple qui humecte, quelque aultre qui asseiche ; ie sçay par experience, et que les raiforts produisent des vents, et que les feuilles du sené laschent le ventre ; ie sçay plusieurs telles experiences, comme ie sçay que le mouton me nourrit, et que le vin m'eschauffe ; et disoit Solon, que le manger estoit, comme les aultres drogues, une medecine contre la maladie de la faim ; ie ne desadvoue pas l'usage que nous tirons du monde, ny ne doubte de la puissance et uberté de nature, et de son application à nostre besoing ; ie veoy bien que les brochets et les arondes se treuvent bien d'elle : ie me desfie des inventions de nostre esprit, de nostre science et art, en faveur duquel nous l'avons abandonnee et ses reigles, et auquel nous ne sçavons tenir moderation ny limite. Comme nous appellons iustice, le pastissage des premieres loix qui nous tumbent en main, et leur dispensation et practique, tres inepte souvent et tres inique ; et comme ceulx qui s'en mocquent, et qui l'accusent, n'entendent pas pourtant iniurier cette noble vertu, ains condemner seulement l'abus et profanation de ce sacré tiltre : de mesme, en la medecine, i'honnore bien ce glorieux nom, sa proposition, sa promesse, si utile au genre humain ; mais ce qu'il designe, entre nous, ie ne l'honnore ny l'estime.

En premier lieu, l'experience me le faict craindre ; car, de ce que i'ay de cognoissance, ie ne veoy nulle race de gents si tost malade, et si tard guarie, que celle qui est soubs la iurisdiction de la mede-

cine : leur santé mesme est alteree et corrompue par la contraincte des regimes. Les medecins ne se contentent point d'avoir la maladie en gouvernement ; ils rendent la santé malade, pour garder qu'on ne puisse en aulcune saison eschapper leur auctorité : d'une santé constante et entiere, n'en tirent ils pas l'argument d'une grande maladie future ? I'ay esté assez souvent malade : i'ay trouvé, sans leur secours, mes maladies aussi doulces à supporter (et en ay essayé quasi de toutes les sortes), et aussi courtes qu'à nul aultre ; et si n'y ay point meslé l'amertume de leurs ordonnances. La santé, ie l'ay libre et entiere, sans reigle et sans aultre discipline que de ma coustume et de mon plaisir : tout lieu m'est bon à m'arrester ; car il ne me fault aultres commoditez estant malade, que celles qu'il me fault estant sain. Ie ne me passionne point d'estre sans medecin, sans apotiquaire et sans secours ; dequoy i'en veoy la pluspart plus affligez que du mal. Quoy ? eulx mesmes nous font ils veoir de l'heur et de la duree, en leur vie, qui nous puisse tesmoigner quelque apparent effect de leur science ?

Il n'est nation qui n'ayt esté plusieurs siecles sans la medecine, et les premiers siecles, c'est à dire les meilleurs et les plus heureux : et du monde la dixiesme partie ne s'en sert pas, encores à cette heure ; infinies nations ne la cognoissent pas, où l'on vit et plus sainement et plus longuement qu'on ne faict icy ; et parmy nous, le commun peuple s'en passe heureusement ; les Romains avoient estés six cents ans avant que de la recevoir ; mais aprez l'avoir essayee, ils la chasserent de leur ville, par l'entremise de Caton le censeur, qui monstra combien ayseement il s'en pouvoit passer, ayant vescu quatre vingts et cinq ans, et faict vivre sa femme

iusques à l'extreme vieillesse, non pas sans medecine, mais ouy bien sans medecin ; car toute chose qui se treuve salubre à nostre vie, se peult nommer medecine : il entretenoit, ce dict Plutarque, sa famille en santé, par l'usage, ce me semble, du lievre : comme les Arcades, dict Pline, guarissent toutes maladies avecques du laict de vache ; et les Libyens, dict Herodote, iouïssent populairement d'une rare santé, par cette coustume qu'ils ont, aprez que leurs enfants ont attainct quatre ans, de leur cauterizer et brusler les veines du chef et des temples, par où ils couppent chemin, pour leur vie, à toute defluxion de rheume ; et les gents de village de ce pays, à touts accidents, n'employent que du vin le plus fort qu'ils peuvent, meslé à force safran et espice : tout cela avecques une fortune pareille.

Et à dire vray, de toute cette diversité et confusion d'ordonnances, quelle aultre fin et effect aprez tout y a il, que de vuider le ventre ? ce que mille simples domestiques peuvent faire : et si, ne sçay si c'est si utilement qu'ils disent, et si nostre nature n'a point besoing de la residence de ses excrements, iusques à certaine mesure, comme le vin a de sa lie pour sa conservation ; vous veoyez souvent des hommes sains tumber en vomissements ou flux de ventre, par accident estrangier, et faire un grand vuidange d'excrements sans besoing aucun precedent, et sans aulcune utilité suyvante, voire avecques empirement et dommage. C'est du grand Platon que i'apprins n'agueres que de trois sortes de mouvements qui nous appartiennent, le dernier et le pire est celuy des purgations, que nul homme, s'il n'est fol, ne doibt entreprendre qu'à l'extreme necessité. On va troublant et esveillant le mal par oppositions

contraires ; il fault que ce soit la forme de vivre qui doulcement l'alanguisse et reconduise à sa fin : les violentes harpades de la drogue et du mal sont tousiours à nostre perte, puis que la querelle se desmesle chez nous, et que la drogue est un secours infiable de sa nature ennemy à nostre santé, et qui n'a accez en nostre estat que par le trouble. Laissons un peu faire : l'ordre qui pourveoid aux pulces et aux taulpes, pourveoid aussi aux hommes qui ont la patience pareille à se laisser gouverner, que les pulces et les taulpes ; nous avons beau crier Bihore, c'est bien pour nous enrouer, mais non pour l'advancer : c'est un ordre superbe et impiteux ; nostre crainte, nostre desespoir le desgouste et retarde de nostre ayde, au lieu de l'y convier ; il doibt au mal son cours, comme à la santé : de se laisser corrompre en faveur de l'un, au preiudice des droicts de l'aultre, il ne le fera pas ; il tumberoit en desordre. Suyvons, de par Dieu, suyvons ! il meine ceulx qui suyvent ; ceulx qui ne le suyvent pas, il les entraisne, et leur rage, et leur medecine ensemble. Faites ordonner une purgation à vostre cervelle ; elle y sera mieulx employee qu'à vostre estomach.

On demandoit à un Lacedemonien, qui l'avoit faict vivre sain si long temps : « L'ignorance de la medecine, » respondit il ; et Adrian l'empereur crioit sans cesse en mourant, « Que la presse des medecins l'avoit tué. » Un mauvais luicteur se feit medecin : « Courage, luy dict Diogenes ; tu as raison : tu mettras à cette heure en terre ceulx qui t'y ont mis aultrefois. » Mais ils ont cet heur, selon Nicocles, « que le soleil esclaire leur succez, et la terre cache leur faulte. » Et oultre celà, ils ont une façon bien advantageuse à se servir de toutes sortes d'evenements : car ce que la nature ou

quelque aultre cause estrangiere (desquelles le nombre est infiny) produict en nous de bon et de salutaire, c'est le privilege de la medecine de se l'attribuer ; touts les heureux succez qui arrivent au patient qui est soubs son regime, c'est d'elle qu'il les tient ; les occasions qui m'ont guary moy, et qui guarissent mille aultres qui n'appellent point les medecins à leur secours, ils les usurpent en leurs subiects : et quant aux mauvais accidents, ou ils les desadvouent tout à faict, en attribuant la coulpe au patient, par des raisons si vaines, qu'ils n'ont garde de faillir d'en treuver tousiours assez bon nombre de telles : « Il a descouvert son bras ; il a ouy le bruict d'un coche,

Rhedarum transitus arcto
Vicorum in flexu [1];

on a entr'ouvert sa fenestre ; il s'est couché sur le costé gauche, ou il a passé par sa teste quelque pensement penible ; » somme, une parole, un songe, une œillade leur semble suffisante excuse pour se descharger de faulte. Ou, s'il leur plaist, ils se servent encores de cet empirement et en font leurs affaires, par cet aultre moyen qui ne leur peult iamais faillir : c'est de nous payer, lorsque la maladie se treuve reschauffee par leurs applications, de l'asseurance qu'ils nous donnent qu'elle seroit bien aultrement empiree sans leurs remedes ; celuy qu'ils ont iecté d'un morfondement en une fiebvre quotidienne, il eust eu, sans eulx, la continue. Ils n'ont garde de faire mal leurs besongnes, puis que le dommage leur revient à proufit. Vrayement ils ont raison de requerir du malade une

[1] Le bruit des chars embarrassés au détour des rues étroites. JUVÉNAL, III, 236.

application de creance favorable : il fault qu'elle le soit, à la verité, en bon escient et bien soupple, pour s'appliquer à des imaginations si mal aysees à croire. Platon disoit bien à propos, Qu'il n'appartenoit qu'aux medecins de mentir en toute liberté, puis que nostre salut depend de la vanité et faulseté de leurs promesses. Aesope, aucteur de tres rare excellence, et duquel peu de gents descouvrent toutes les graces, est plaisant à nous representer cette auctorité tyrannique qu'ils usurpent sur ces pauvres ames affoiblies et abbattues par le mal et la crainte ; car il conte qu'un malade estant interrogé par son medecin, quelle operation il sentoit des medicaments qu'il luy avoit donnez : « I'ay fort sué, respondit il. — Cela est bon ! » dict le medecin. Une aultre fois il luy demanda encores comme il s'estoit porté depuis : « I'ay eu un froid extreme, feit il, et si ay fort tremblé. — Cela est bon ! » suyvit le medecin. A la troisiesme fois, il luy demanda derechef comment il se portoit : « Ie me sens, dict il, enfler et bouffir comme d'hydropisie. — Voylà que va bien ! » adiousta le medecin. L'un de ses domestiques venant, aprez, à s'enquerir à luy de son estat : « Certes, mon amy, respond il, à force de bien estre, ie me meurs. »

Il y avoit en Aegypte une loy plus iuste, par laquelle le medecin prenoit son patient en charge, les trois premiers iours, aux perils et fortunes du patient ; mais les trois iours passez, c'estoit aux siens propres : car quelle raison y a il qu'Aesculapius leur patron ait esté frappé du fouldre pour avoir ramené Hippolytus de mort à vie ;

Nam pater omnipotens, aliquem indignatus ab umbris
Mortalem infernis ad lumina surgere vitæ,

Ipse repertorem medicinæ talis, et artis,
Fulmine Phœbigenam Stygias detrusit ad undas [1] ;

et ses suyvants soient absoults, qui envoyent tant d'ames de la vie à la mort ? Un medecin vantoit à Nicocles son art estre de grande auctorité : « Vrayement c'est mon, dit Nicocles, qui peult impuneement tuer tant de gents. »

Au demourant, si i'eusse esté de leur conseil, i'eusse rendu ma discipline plus sacrée et mysterieuse : ils avoient assez bien commencé ; mais ils n'ont pas achevé de mesme. C'estoit un bon commencement, d'avoir faict les dieux et les daimons aucteurs de leur science, d'avoir prins un langage à part, une escriture à part ; quoy qu'en sente la philosophie, que c'est folie de conseiller un homme pour son proufit, par maniere non intelligible : *ut si quis medicus imperet, ut sumat*

Terrigenam, herbigradam, domiportam, sanguine cassam [2].

C'estoit une bonne reigle en leur art, et qui accompaigne toutes les arts fantastiques, vaines et supernaturelles, Qu'il fault que la foy du patient preoccupe, par bonne esperance et asseurance, leur effect et operation : laquelle reigle ils tiennent iusques là, que le plus ignorant et grossier medecin, ils le treuvent plus propre à celuy qui a fiance en luy, que le plus experimenté et incogneu. Le chois mesme de la plus-part de leurs drogues est aulcunement myste-

[1] Jupiter, indigné qu'un mortel, échappé des ténèbres infernales, reparût au séjour de la lumière, frappa de la foudre l'inventeur de cet art audacieux, et précipita sur les bords du Styx le fils d'Apollon. VIRG. *Énéide*, VII, 770.

[2] Comme si un médecin ordonnait à un malade de prendre

Un enfant de la terre errant sur le gazon,
Privé d'os et de sang, et portant sa maison.

CICÉRON, *de Divinat.* II, 64.

rieux et divin : Le pied gauche d'une tortue, L'urine d'un lezard, La fiente d'un elephant, Le foye d'une taulpe, Du sang tiré soubs l'aile droicte d'un pigeon blanc ; et pour nous aultres choliqueux (tant ils abusent desdaigneusement de nostre misere), Des crottes de rat pulverizees ; et telles aultres singeries qui ont plus le visage d'un enchantement magicien, que de science solide. Ie laisse à part le nombre impair de leurs pilules, la destination de certains iours et festes de l'annee, la distinction des heures à cueillir les herbes de leurs ingredients, et cette grimace rebarbatifve et prudente de leur port et contenance, dequoy Pline mesme se mocque. Mais ils ont failly, veulx ie dire, de ce qu'à ce beau commencement ils n'ont adiousté cecy, De rendre leurs assemblees et consultations plus religieuses et secrettes : aulcun homme profane n'y debvoit avoir accez, non plus qu'aux secrettes cerimonies d'Aesculape ; car il advient de cette faulte, que leur irresolution, la foiblesse de leurs arguments, divinations et fondements, l'aspreté de leurs contestations, pleines de haine, de ialousie, et de consideration particuliere, venants à estre descouvertes à un chascun, il fault estre merveilleusement aveugle, si on ne se sent bien hazardé entre leurs mains. Qui veid iamais medecin se servir de la recepte de son compaignon, sans y retrencher ou adiouster quelque chose ? ils trahissent assez par là leur art, et nous font veoir qu'ils y considerent plus leur reputation, et par consequent leur proufit, que l'interest de leurs patients. Celuy là de leurs docteurs est plus sage, qui leur a anciennement prescript qu'un seul se mesle de traicter un malade : car s'il ne faict rien qui vaille, le reproche à l'art de la medecine n'en sera pas fort grand, pour la faulte d'un homme seul ;

et au rebours, la gloire en sera grande, s'il vient à bien rencontrer : là où quand ils sont beaucoup, ils descrient à touts les coups le mestier ; d'autant qu'il leur advient de faire plus souvent mal que bien. Ils se debvoient contenter du perpetuel desaccord qui se treuve ez opinions des principaulx maistres et aucteurs anciens de cette science, lequel n'est cogneu que des hommes versez aux livres, sans faire veoir encores au peuple les controverses et inconstances de iugement qu'ils nourrissent et continuent entre eulx.

Voulons nous un exemple de l'ancien debat de la medecine ? Herophilus loge la cause originelle des maladies aux humeurs ; Erasistratus, au sang des arteres ; Asclepiades, aux atomes invisibles s'escoulants en nos pores ; Alcmæon, en l'exsuperance ou default des forces corporelles ; Diocles, en l'inequalité des elements du corps, et en la qualité de l'air que nous respirons ; Strato, en l'abondance, crudité et corruption de l'aliment que nous prenons ; Hippocrates la loge aux esprits. Il y a l'un de leurs amis, qu'ils cognoissent mieulx que moy, qui s'escrie à ce propos, « Que la science la plus importante qui soit en nostre usage, comme celle qui a charge de nostre conservation et santé, c'est, de malheur, la plus incertaine, la plus trouble, et agitee de plus de changements. » Il n'y a pas grand dangier de nous mescompter à la haulteur du soleil, ou en la fraction de quelque supputation astronomique : mais icy, où il y va de tout nostre estre, ce n'est sagesse de nous abandonner à la mercy de l'agitation de tant de vents contraires.

Avant la guerre peloponnesiaque, il n'estoit pas grands nouvelles de cette science. Hippocrates la meit en credit : tout ce que cettuy cy avoit estably,

Chrysippus le renversa ; depuis, Erasistratus, petit fils d'Aristote, tout ce que Chrysippus en avoit escript : aprez ceulx cy, surveindrent les empiriques, qui prindrent une voye toute diverse des anciens au maniement de cet art : quand le credit de ces derniers commencea à s'envieillir, Herophilus meit en usage une aultre sorte de medecine, qu'Asclepiades veint à combattre et aneantir à son tour : à leur reng gaignerent auctorité les opinions de Themison, et depuis de Musa ; et encores aprez, celles de Vectius Valens, medecin fameux par l'intelligence qu'il avoit avec Messalina : l'empire de la medecine tumba du temps de Neron à Thessalus, qui abolit et condemna tout ce qui en avoit esté tenu iusques à luy : la doctrine de cettuy cy feut abbattue par Crinas de Marseille, qui apporta de nouveau de reigler toutes les operations medecinales aux ephemerides et mouvements des astres, manger, dormir et boire, à l'heure qu'il plairoit à la lune et à Mercure : son auctorité feut bientost aprez supplantee par Charinus, medecin de cette mesme ville de Marseille ; cettuy cy combattoit non seulement la medecine ancienne, mais encores l'usage des bains chaulds, publicque, et tant de siecles auparavant accoustumé ; il faisoit baigner les hommes dans l'eau froide, en hyver mesme ; et plongeoit les malades dans l'eau naturelle des ruisseaux. Iusques au temps de Pline, aucun Romain n'avoit encores daigné exercer la medecine : elle se faisoit par des estrangiers et Grecs ; comme elle se faict, entre nous François, par des latineurs : car, comme dict un tres grand medecin, nous ne recevons pas ayseement la medecine que nous entendons, non plus que la drogue que nous cueillons. Si les nations desquelles nous retirons le gayac, la saiseperille, et le bois

d'esquine, ont des medecins, combien pensons nous, par cette mesme recommendation de l'estrangeté, la rareté et la cherté, qu'ils facent de nos choulx et de nostre persil ? car qui oseroit mespriser les choses recherchees de si loing, au hazard d'une si longue peregrination et si perilleuse ? Depuis ces anciennes mutations de la medecine, il y en a eu infinies aultres iusques à nous ; et le plus souvent mutations entieres et universelles, comme sont celles que produisent de nostre temps Paracelse, Fioravanti, et Argenterius : car ils ne changent pas seulement une recepte, mais, à ce qu'on me dict, toute la contexture et police du corps de la medecine, accusants d'ignorance et de piperie ceulx qui en ont faict profession iusques à eulx. Ie vous laisse à penser où en est le pauvre patient.

Si encores nous estions asseurez, quand ils se mescomptent, qu'il ne nous nuisist pas, s'il ne nous proufite ; ce seroit une bien raisonnable composition, de se hazarder d'acquerir du bien, sans se mettre en dangier de perte. Aesope faict ce conte, qu'un qui avoit achepté un More esclave, estimant que cette couleur luy feust venue par accident et mauvais traictement de son premier maistre, le feit medeciner de plusieurs bains et bruvages, avecques grand soing : il adveint que le More n'en amenda aulcunement sa couleur basanee, mais qu'il en perdit entierement sa premiere santé. Combien de fois nous advient il de veoir les medecins imputants les uns aux aultres la mort de leurs patients ! Il me souvient d'une maladie populaire qui feut aux villes de mon voysinage, il y a quelques annees, mortelle et tres dangereuse : cet orage estant passé, qui avoit emporté un nombre infiny d'hommes, l'un des plus fameux

medecins de toute la contree veint à publier un livret touchant cette matiere, par lequel il se radvise de ce qu'ils avoient usé de la saignee, et confesse que c'est l'une des causes principales du dommage qui en estoit advenu. Davantage, leurs aucteurs tiennent qu'il n'y a aulcune medecine qui n'ayt quelque partie nuisible : et si celles mesmes qui nous servent, nous offensent aulcunement, que doibvent faire celles qu'on nous applique du tout hors de propos ? De moy, quand il n'y auroit aultre chose, i'estime qu'à ceulx qui haïssent le goust de la medecine, ce soit un dangereux effort, et de preiudice, de l'aller avaller à une heure si incommode, avecques tant de contrecœur ; et croy que cela essaye merveilleusement le malade en une saison où il a tant besoing de repos : oultre ce, qu'à considerer les occasions sur quoy ils fondent ordinairement la cause de nos maladies, elles sont si legieres et si delicates, que i'argumente par là qu'une bien petite erreur en la dispensation de leurs drogues peult nous apporter beaucoup de nuisance. Or, si le mescompte du medecin est dangereux, il nous va bien mal ; car il est fort mal aysé qu'il n'y retumbe souvent. Il a besoing de trop de pieces, considerations et circonstances, pour affuster iustement son desseing : il fault qu'il cognoisse la complexion du malade, sa temperature, ses humeurs, ses inclinations, ses actions, ses pensements mesmes, et ses imaginations ; il fault qu'il se responde des circonstances externes, de la nature du lieu, condition de l'air et du temps, assiette des planetes et leurs influences ; qu'il sçache, en la maladie, les causes, les signes, les affections, les iours critiques ; en la drogue, le poids, la force, le païs, la figure, l'aage, la dispensation ; et fault que toutes ces pieces il les sçache

proportionner et rapporter l'une à l'aultre, pour en engendrer une parfaicte symmetrie : à quoy s'il fault tant soit peu, si de tant de ressorts il y en a un tout seul qui tire à gauche, en voylà assez pour nous perdre. Dieu sçait de quelle difficulté est la cognoissance de la pluspart de ces parties : car, pour exemple, comment trouvera il le signe propre de la maladie, chascune estant capable d'un infiny nombre de signes ? Combien ont ils de debats entre eulx et de doubtes sur l'interpretation des urines ! Aultrement d'où viendroit cette altercation continuelle que nous veoyons entre eulx sur la cognoissance du mal ? comment excuserions nous cette faulte, où ils tumbent si souvent, de prendre martre pour renard ? Aux maulx que i'ay eu, pour peu qu'il y eust de difficulté, ie n'en ay iamais trouvé trois d'accord : ie remarque plus volontiers les exemples qui me touchent. Dernierement, à Paris, un gentilhomme feut taillé par l'ordonnance des medecins, auquel on ne trouva de pierre non plus à la vessie qu'à la main : et là mesme, un evesque qui m'estoit fort amy, avoit esté instamment solicité, par la pluspart des medecins qu'il appelloit à son conseil, de se faire tailler ; i'aydoy moy mesme, soubs la foy d'aultruy, à le luy suader : quand il feut trespassé, et qu'il feut ouvert, on trouva qu'il n'avoit mal qu'aux reins. Ils sont moins excusables en cette maladie, d'autant qu'elle est aulcunement palpable. C'est par là que la chirurgie me semble beaucoup plus certaine, parce qu'elle veoid et manie ce qu'elle faict ; il y a moins à coniecturer et à deviner : là où les medecins n'ont point de *speculum matricis* qui leur descouvre nostre cerveau, nostre poulmon et nostre foye.

Les promesses mesmes de la medecine sont

incroyables : car ayant à prouveoir à divers accidents, et contraires, qui nous pressent souvent ensemble, et qui ont une relation quasi necessaire, comme la chaleur du foye et froideur de l'estomach, ils nous vont persuadant que, de leurs ingredients, cettuy cy eschauffera l'estomach, cet aultre refreschira le foye ; l'un a sa charge d'aller droict aux reins, voire iusques à la vessie, sans estaler ailleurs ses operations, et conservant ses forces et sa vertu, en ce long chemin et plein de destourbiers, iusques au lieu au service duquel il est destiné, par sa proprieté occulte ; l'aultre asseichera le cerveau ; celuy là humectera le poulmon. De tout cet amas ayant faict une mixtion de bruvage, n'est ce pas quelque espece de resverie d'esperer que ces vertus s'aillent divisant et triant de cette confusion et meslange, pour courir à charges si diverses ? Ie craindrois infiniement qu'elles perdissent ou eschangeassent leurs etiquettes, et troublassent leurs quartiers. Et qui pourroit imaginer qu'en cette confusion liquide, ces facultez ne se corrompent, confondent et alterent l'une l'aultre ? Quoy, que l'execution de cette ordonnance depend d'un aultre officier, à la foy et mercy duquel nous abandonnons, encores un coup, nostre vie ?

Comme nous avons des pourpoinctiers, des chaussetiers pour nous vestir ; et en sommes d'autant mieulx servis, que chascun ne se mesle que de son subiect, et a sa science plus restreincte et plus courte que n'a un tailleur qui embrasse tout ; et comme à nous nourrir, les grands, pour plus de commodité, ont des offices distinguez de potagers et de rostisseurs, dequoy un cuisinier, qui prend la charge universelle, ne peult si exquisement venir à bout : de mesme, à nous guarir, les Aegyptiens avoient raison de reiecter ce general

mestier de medecin, et descoupper cette profession ; à chasque maladie, à chasque partie du corps, son œuvrier : car cette partie en estoit bien plus proprement et moins confusement traictee, de ce qu'on ne regardoit qu'à elle specialement. Les nostres ne s'advisent pas, que qui pourveoid à tout, ne pourveoid à rien ; que la totale police de ce petit monde leur est indigestible. Ce pendant qu'ils craignent d'arrester le cours d'un dysenterique, pour ne luy causer la fiebvre, ils me tuerent un amy qui valoit mieulx que touts tant qu'ils sont. Ils mettent leurs divinations au poids, à l'encontre des maulx presents ; et pour ne guarir le cerveau au preiudice de l'estomach, offensent l'estomach et empirent le cerveau par ces drogues tumultuaires et dissentieuses.

Quant à la varieté et foiblesse des raisons de cette art, elle est plus apparente qu'en aulcune aultre art : Les choses aperitifves sont utiles à un homme choliqueux, d'autant qu'ouvrants les passages et les dilatants, elles acheminent cette matiere gluante de laquelle se bastit la grave et la pierre, et conduisent contrebas ce qui se commence à durcir et amasser aux reins : les choses aperitifves sont dangereuses à un homme choliqueux, d'autant qu'ouvrants les passages et les dilatants, elles acheminent vers les reins la matiere propre à bastir la grave, lesquels s'en saisissants volontiers pour cette propension qu'ils y ont, il est mal aysé qu'ils n'en arrestent beaucoup de ce qu'on y aura charrié ; davantage, si de fortune il s'y rencontre quelque corps un peu plus grosset qu'il ne fault pour passer touts ces destroicts qui restent à franchir pour l'expeller au dehors, ce corps estant esbranlé par ces choses aperitifves, et iecté dans ces canaux estroicts, venant à les boucher, ache-

minera une certaine mort et tres douloureuse. Ils ont une pareille fermeté aux conseils qu'ils nous donnent de nostre regime de vivre : Il est bon de tumber souvent de l'eau ; car nous veoyons par experience, qu'en la laissant croupir, nous luy donnons loisir de se descharger de ses excrements et de sa lie, qui servira de matiere à bastir la pierre en la vessie : il est bon de ne tumber point souvent de l'eau ; car les poisants excrements qu'elle traisne quand et elle, ne s'emporteront point s'il n'y a de la violence, comme on veoid, par experience, qu'un torrent qui roule avecques roideur balaye bien plus nettement le lieu où il passe, que ne faict le cours d'un ruisseau mol et lasche : Pareillement, il est bon d'avoir souvent affaire aux femmes ; car cela ouvre les passages, et achemine la grave et le sable : il est bien aussi mauvais ; car cela eschauffe les reins, les lasse et affoiblit : Il est bon de se baigner aux eaux chauldes, parce que cela relasche et amollit les lieux où se croupit le sable et la pierre : mauvais aussi est il, d'autant que cette application de chaleur externe ayde les reins à cuyre, durcir et petrifier la matiere qui y est disposee : A ceulx qui sont aux bains, il est plus salubre de manger peu le soir, à fin que le bruvage des eaux qu'ils ont à prendre lendemain matin, face plus d'operation, rencontrant l'estomach vuide et non empesché : au rebours, il est meilleur de manger peu au disner, pour ne troubler l'operation de l'eau, qui n'est pas encores parfaicte, et ne charger l'estomach si soubdain aprez cet aultre travail, et pour laisser l'office de digerer à la nuict, qui le sçait mieulx faire que ne faict le iour, où le corps et l'esprit sont en perpetuel mouvement et action. Voylà comment ils vont battelant et baguenaudant à nos despens

en touts leurs discours ; et ne me sçauroient fournir proposition, à laquelle ie n'en rebastisse une contraire de pareille force. Qu'on ne crie doncques plus aprez ceulx qui, en ce trouble, se laissent doulcement conduire à leur appetit et au conseil de nature, et se remettent à la fortune commune.

I'ay veu, par occasion de mes voyages, quasi touts les bains fameux de chrestienté ; et depuis quelques annees, ay commencé à m'en servir : car, en general, i'estime le baigner salubre, et croy que nous encourons non legieres incommoditez en nostre santé, pour avoir perdu cette coustume, qui estoit generalement observee au temps passé quasi en toutes les nations, et est encores en plusieurs, de se laver le corps touts les iours ; et ne puis pas imaginer que nous ne vaillions beaucoup moins de tenir ainsi nos membres encroustez, et nos pores estoupez de crasse : et quant à leur boisson, la fortune a faict premierement qu'elle ne soit aulcunement ennemie de mon goust ; secondement, elle est naturelle et simple, qui au moins n'est pas dangereuse si elle est vaine ; dequoy ie prens pour respondant cette infinité de peuples de toutes sortes et complexions qui s'y assemble : et encores que ie n'y aye apperceu aulcun effect extraordinaire et miraculeux, ains que, m'en informant un peu plus curieusement qu'il ne se faict, i'aye trouvé mal fondez et fauls touts les bruicts de telles operations qui se sement en ces lieux là et qui s'y croyent (comme le monde va se pipant ayseement de ce qu'il desire) ; toutesfois aussi n'ay ie veu gueres de personnes que ces eaux ayent empiré ; et ne leur peult on sans malice refuser cela, qu'elles n'esveillent l'appetit, facilitent la digestion, et nous prestent quelque nouvelle alaigresse, si on n'y va par trop abbattu de forces ;

ce que ie desconseille de faire : elles ne sont pas pour relever une poisante ruyne ; elles peuvent appuyer une inclination legiere, ou prouveoir à la menace de quelque alteration. Qui n'y apporte assez d'alaigresse, pour pouvoir iouyr le plaisir des compaignies qui s'y treuvent, et des promenades et exercices à quoy nous convie la beaulté des lieux où sont communement assises ces eaux, il perd sans doubte la meilleure piece et plus asseuree de leur effect. A cette cause, i'ay choisy iusques à cette heure à m'arrester et à me servir de celles où il y avoit plus d'amœnité de lieu, commodité de logis, de vivres et de compaignies, comme sont, en France, les bains de Banieres ; en la frontiere d'Allemaigne et de Lorraine, ceulx de Plombieres ; en Souysse, ceulx de Bade ; en la Toscane, ceulx de Lucques, et specialement ceulx *della Villa*, desquels i'ay usé plus souvent et à diverses saisons.

Chasque nation a des opinions particulieres touchant leur usage, et des loix et formes de s'en servir, toutes diverses ; et selon mon experience, l'effect quasi pareil : le boire n'est aulcunement receu en Allemaigne ; pour toutes maladies, ils se baignent, et sont à grenouiller dans l'eau, quasi d'un soleil à l'aultre ; en Italie, quand ils boivent neuf iours, ils s'en baignent pour le moins trente, et communement boivent l'eau mixtionnee d'aultres drogues, pour secourir son operation : on nous ordonne icy de nous promener pour la digerer ; là, on les arreste au lict où ils l'ont prinse, iusques à ce qu'ils l'ayent vuidee, leur eschauffant continuellement l'estomach et les pieds : comme les Allemans ont de particulier de se faire generalement touts corneter et ventouser avecques scarification, dans le bain ; ainsin ont les Italiens leurs *doccie*[1], qui

[1] Douches.

sont certaines gouttieres de cette eau chaulde, qu'ils conduisent par des cannes, et vont baignant une heure le matin, et autant l'aprez disnee, par l'espace d'un mois, ou la teste, ou l'estomach, ou aultre partie du corps à laquelle ils ont affaire. Il y a infinies aultres differences de coustumes en chaque contree ; ou, pour mieulx dire, il n'y a quasi aulcune ressemblance des unes aux aultres. Voylà comme cette partie de medecine, à laquelle seule ie me suis laissé aller, quoy qu'elle soit la moins artificielle, si a elle sa bonne part de la confusion et incertitude qui se veoid par tout ailleurs en cet art.

Les poètes disent tout ce qu'ils veulent avecques plus d'emphase et de grace, tesmoing ces deux epigrammes,

> Alcon hesterno signum Iovis attigit : ille,
> Quamvis marmoreus, vim patitur medici.
> Ecce hodie, iussus transferri ex æde vetusta,
> Effertur, quamvis sit deus atque lapis [1] :

et l'aultre,

> Lotus nobiscum est, hilaris cœnavit, et idem
> Inventus mane est mortuus Andragoras.
> Tam subitæ mortis causam, Faustine, requiris.
> In somnis medicum viderat Hermocratem [2] :

sur quoy ie veulx faire deux contes :

Le baron de Caupene en Chalosse, et moy, avons

[1] Le médecin Alcon toucha hier la statue de Jupiter ; et tout marbre qu'il est, Jupiter a éprouvé la vertu du médecin : aujourd'hui on le tire de son vieux temple ; et quoiqu'il soit dieu et pierre, on va l'enterrer. AUSONE, *Epigr.* 74.

[2] Hier, Andragoras se baigna avec nous, soupa gaiement ; et on l'a trouvé mort ce matin. Voulez-vous savoir, Faustinus, quelle est la cause d'une mort si subite ? Il avait vu en songe le médecin Hermocrate. MARTIAL, VI, 53.

en commun le droict de patronage d'un benefice qui est de grande estendue, au pied de nos montaignes, qui se nomme Lahontan. Il est des habitants de ce coing, ce qu'on dict de ceulx de la vallee d'Angrougne : ils avoient une vie à part, les façons, les vestements et les mœurs à part ; regis et gouvernez par certaines polices et coustumes particulieres receues de pere en fils, ausquelles ils s'obligeoient, sans aultre contraincte que de la reverence de leur usage. Ce petit estat s'estoit continué de toute ancienneté en une condition si heureuse, qu'aulcun iuge voysin n'avoit esté en peine de s'informer de leur affaire, aulcun advocat employé à leur donner advis, ny estrangier appellé pour esteindre leurs querelles ; et n'avoit on iamais veu aulcun de ce destroict à l'aumosne : ils fuyoient les alliances et le commerce de l'aultre monde, pour n'alterer la pureté de leur police ; iusques à ce, comme ils recitent, que l'un d'entre eulx, de la memoire de leurs peres, ayant l'ame espoinçonnee d'une noble ambition, alla s'adviser, pour mettre son nom en credit et reputation, de faire l'un de ses enfants maistre Iean ou maistre Pierre, et l'ayant faict instruire à escrire en quelque ville voysine, le rendit enfin un beau notaire de village. Cettuy cy, devenu grand, commencea à desdaigner leurs anciennes coustumes, et à leur mettre en teste la pompe des regions de deçà : le premier de ses comperes à qui on escorna une chevre, il luy conseilla d'en demander raison aux iuges royaulx d'autour de là ; et de cettuy cy à un aultre, iusques à ce qu'il eust tout abbastardy. A la suite de cette corruption, ils disent qu'il y en surveint incontinent une aultre de pire consequence, par le moyen d'un medecin à qui il print envie d'espouser

une de leurs filles, et de s'habituer parmy eulx. Cettuy cy commencea à leur apprendre premierement le nom des fiebvres, des rheumes et des apostumes, la situation du cœur, du foye et des intestins, qui estoit une science iusques lors tres esloingnee de leur cognoissance ; et au lieu de l'ail, dequoy ils avoient apprins à chasser toutes sortes de maulx, pour aspres et extremes qu'ils feussent, il les accoustuma, pour une toux ou pour un morfondement, à prendre les mixtions estrangieres, et commencea à faire traficque, non de leur santé seulement, mais aussi de leur mort. Ils iurent que, depuis lors seulement, ils ont apperceu que le serein leur appesantissoit la teste, que le boire ayant chauld apportoit nuisance, et que les vents de l'automne estoient plus griefs que ceulx du printemps ; que depuis l'usage de cette medecine, ils se treuvent accablez d'une legion de maladies inaccoustumees, et qu'ils apperceoivent un general deschet en leur ancienne vigueur, et leurs vies de moitié raccourcies. Voylà le premier de mes contes.

L'aultre est, qu'avant ma subiection graveleuse, oyant faire cas du sang de bouc à plusieurs, comme d'une manne celeste envoyee en ces derniers siècles pour la tutelle et conservation de la vie humaine, et en oyant parler à des gents d'entendement comme d'une drogue admirable et d'une operation infaillible ; moy, qui ay tousiours pensé estre en bute à touts les accidents qui peuvent toucher tout aultre homme, prins plaisir, en pleine santé, à me prouveoir de ce miracle ; et commanday, chez moy, qu'on me nourrist un bouc selon la recepte : car il fault que ce soit aux mois les plus chaleureux de l'esté qu'on le retire, et qu'on ne luy donne à manger que des herbes aperitifves, et à boire que du vin blanc. Ie me rendis de fortune

chez moy le iour qu'il debvoit estre tué : on me veint dire que mon cuisinier trouvoit dans la panse deux ou trois grosses boules qui se chocquoient l'une l'aultre parmy sa mangeaille. Ie feus curieux de faire apporter toute cette tripaille en ma presence, et feis ouvrir cette grosse et large peau. Il en sortit trois gros corps legiers comme des esponges, de façon qu'il semble qu'ils soyent creux ; durs, au demourant, par le dessus, et fermes, bigarrez de plusieurs couleurs mortes ; l'un parfaict en rondeur, à la mesure d'une courte boule, les aultres deux un peu moindres, ausquels l'arrondissement est imparfaict, et semble qu'il s'y acheminast. I'ay trouvé, m'en estant faict enquerir à ceulx qui ont accoustumé d'ouvrir de ces animaulx, que c'est un accident rare et inusité. Il est vraysemblable que ce sont des pierres cousines des nostres : et s'il est ainsi, c'est une esperance bien vaine aux graveleux, de tirer leur guarison du sang d'une beste qui s'en alloit elle mesme mourir d'un pareil mal. Car de dire que le sang ne se sent pas de cette contagion, et n'en altere sa vertu accoustumee, il est plustost à croire qu'il ne s'engendre rien en un corps que par la conspiration et communication de toutes les parties : la masse agit toute entiere, quoy que l'une piece y contribue plus que l'aultre, selon la diversité des operations ; parquoy il y a grande apparence qu'en toutes les parties de ce bouc, il y avoit quelque qualité petrifiante. Ce n'estoit pas tant pour la crainte de l'advenir, et pour moy, que i'estoy curieux de cette experience ; comme c'estoit qu'il advient chez moy, ainsi qu'en plusieurs maisons, que les femmes y font amas de telles menues drogueries pour en secourir le peuple, usants de mesme recepte à cinquante maladies,

et de telle recepte qu'elles ne prennent pas pour elles, et si triumphent en bons evenements.

Au demourant, i'honnore les medecins, non pas, suyvant le precepte, pour la necessité (car à ce passage on en oppose un aultre du prophete reprenant le roy Asa d'avoir eu recours au medecin), mais pour l'amour d'eulx mesmes, en ayant veu beaucoup d'honnestes hommes et dignes d'estre aymez. Ce n'est pas à eulx que i'en veulx, c'est à leur art : et ne leur donne pas grand blasme de faire leur proufit de nostre sottise, car la pluspart du monde faict ainsi ; plusieurs vacations, et moindres, et plus dignes que la leur, n'ont fondement et appuy qu'aux abus publicques. Ie les appelle en ma compaignie quand ie suis malade, s'ils se rencontrent à propos, et demande à en estre entretenu, et les paye comme les aultres. Ie leur donne loy de me commander de m'abrier chauldement, si ie l'ayme mieulx ainsi que d'aultre sorte : ils peuvent choisir, d'entre les porreaux et les laictues, dequoy il leur plaira que mon bouillon se face, et m'ordonner le blanc ou le clairet ; et ainsi de toutes aultres choses qui sont indifferentes à mon appetit et usage. I'entens bien que ce n'est rien faire pour eulx, d'autant que l'aigreur et l'estrangeté sont accidents de l'essence propre de la medecine. Lycurgus ordonnoit le vin aux Spartiates malades ; pourquoy ? parce qu'ils en haïssoient l'usage, sains : tout ainsi qu'un gentilhomme, mon voysin, s'en sert pour drogue tres salutaire à ses fiebvres, parce que, de sa nature, il en hait mortellement le goust. Combien en veoyons nous d'entre eulx estre de mon humeur, desdaigner la medecine pour leur service, et prendre une forme de vie libre, et toute contraire à celle qu'ils ordonnent à aultruy ! Qu'est ce cela, si ce

n'est abuser tout destrousseement de nostre simplicité ? car ils n'ont pas leur vie et leur santé moins chere que nous, et accommoderoient leurs effects à leur doctrine, s'ils n'en cognoissoient eulx mesmes la faulseté.

C'est la crainte de la mort et de la douleur, l'impatience du mal, une furieuse et indiscrette soif de la guarison, qui nous aveugle ainsi : c'est pure lascheté qui nous rend nostre croyance si molle et maniable. La pluspart pourtant ne croyent pas tant, comme ils endurent et laissent faire ; car ie les oy se plaindre et en parler comme nous ; mais ils se resolvent enfin : « Que feroy ie doncques ? » Comme si l'impatience estoit de soy quelque meilleur remede que la patience. Y a il aulcun de ceulx qui se sont laissez aller à cette miserable subiection, qui ne se rende egualement à toute sorte d'impostures ? qui ne se mette à la mercy de quiconque a cette impudence de luy donner promesse de sa guarison ? Les Babyloniens portoient leurs malades en la place : le medecin, c'estoit le peuple ; chascun des passants ayant, par humanité et civilité, à s'enquerir de leur estat, et, selon son experience, leur donner quelque advis salutaire. Nous n'en faisons gueres aultrement ; il n'est pas une simple femmelette de qui nous n'employons les barbotages et les brevets : et selon mon humeur, si i'avois à en accepter quelqu'une, i'accepteroy plus volontiers cette medecine qu'aulcune aultre ; d'autant qu'au moins il n'y a nul dommage à craindre. Ce qu'Homere et Platon disoient des Aegyptiens, qu'ils estoient touts medecins, il se doibt dire de touts peuples : il n'est personne qui ne se vante de quelque recepte, et qui ne la hazarde sur son voysin, s'il l'en veult croire. I'estoy, l'aultre iour, en une compaignie,

où ie ne sçay qui, de ma confrairie, apporta la nouvelle d'une sorte de pilules compilees de cent et tant d'ingredients, de compte faict : il s'en esmeut une feste et une consolation singuliere ; car quel rochier soustiendroit l'effort d'une si nombreuse batterie ? I'entens toutesfois, par ceulx qui l'essayerent, que la moindre petite grave ne daigna s'en esmouvoir.

Ie ne me puis desprendre de ce papier, que ie n'en die encores ce mot, sur ce qu'ils nous donnent pour respondant de la certitude de leurs drogues, l'experience qu'ils ont faicte : La pluspart, et, ce croy ie, plus des deux tiers des vertus medecinales, consistent en la quintessence ou proprieté occulte des simples, de laquelle nous ne pouvons avoir aultre instruction que l'usage, car quintessence n'est aultre chose qu'une qualité de laquelle, par nostre raison, nous ne sçavons trouver la cause. En telles preuves, celles qu'ils disent avoir acquises par l'inspiration de quelque daimon, ie suis content de les recevoir (car quant aux miracles, ie n'y touche iamais) ; ou bien encores les preuves qui se tirent des choses qui, pour aultre consideration, tumbent souvent en nostre usage ; comme si en la laine dequoy nous avons accoustumé de nous vestir, il s'est trouvé, par accident, quelque occulte proprieté dessiccatifve qui guarisse les mules au talon, et si au raifort que nous mangeons pour la nourriture, il s'est rencontré quelque operation aperitifve : Galen recite qu'il adveint à un ladre de recevoir guarison, par le moyen du vin qu'il beut, d'autant que de fortune une vipere s'estoit coulee dans le vaisseau. Nous trouvons, en cet exemple, le moyen et une conduicte vraysemblable à cette experience, comme aussi en celles ausquelles les medecins disent avoir esté acheminez par l'exem-

ple d'aulcunes bestes : mais en la pluspart des aultres experiences à quoy ils disent avoir esté conduicts par la fortune, et n'avoir eu aultre guide que le hazard, ie treuve le progrez de cette information incroyable. I'imagine l'homme regardant autour de luy le nombre infiny des choses, plantes, animaulx, metaulx ; ie ne sçay par où luy faire commencer son essay : et quand sa premiere fantasie se iectera sur la corne d'un elan, à quoy il fault prester une creance bien molle et aysee, il se treuve encores autant empesché en sa seconde operation ; il luy est proposé tant de maladies et tant de circonstances, qu'avant qu'il soit venu à la certitude de ce poinct où doibt ioindre la perfection de son experience, le sens humain y perd son latin ; et avant qu'il ayt trouvé, parmy cette infinité de choses, que c'est cette corne ; parmy cette infinité de maladies, l'epilepsie ; tant de complexions, au melancholique ; tant de saisons, en hyver ; tant de nations, au François ; tant d'aages, en la vieillesse ; tant de mutations celestes, en la conionction de Venus et de Saturne ; tant de parties du corps, au doigt : à tout cela n'estant guidé ny d'argument, ny de coniecture, ny d'exemple, ny d'inspiration divine, ains du seul mouvement de la fortune, il fauldroit que ce feust par une fortune parfaictement artificielle, reiglee et methodique. Et puis, quand la guarison feut faicte, comment se peut il asseurer que ce ne feust Que le mal estoit arrivé à sa periode ? ou Un effect du hazard ? ou L'operation de quelque aultre chose qu'il eust ou mangé, ou beu, ou touché ce iour là ? ou Le merite des prieres de sa mere grand' ? Davantage, quand cette preuve auroit esté parfaicte, combien de fois feut elle reiteree, et cette longue chordee de fortunes et de rencontres,

renfilee, pour en conclure une reigle ? Quand elle sera conclue, par qui est ce ? De tant de millions, il n'y a que trois hommes qui se meslent d'enregistrer leurs experiences : le sort aura il rencontré à poinct nommé l'un de ceulx cy ? Quoy, si un aultre, et si cent aultres ont faict des experiences contraires ? A l'adventure y verrions nous quelque lumiere, si touts les iugements et raisonnements des hommes nous estoient cogneus : mais que trois tesmoings et trois docteurs regentent l'humain genre, ce n'est pas la raison ; il fauldroit que l'humaine nature les eust deputez et choisis, et qu'ils feussent declarez nos syndics par expresse procuration.

A MADAME DE DURAS

« Madame, vous me trouvastes sur ce pas dernierement que vous me veintes veoir. Parce qu'il pourra estre que ces inepties se rencontreront quelquesfois entre vos mains, ie veulx aussi qu'elles portent tesmoignage que l'aucteur se sent bien fort honnoré de la faveur que vous leur ferez. Vous y recognoistrez ce mesme port et ce mesme air que vous avez veu en sa conversation. Quand i'eusse peu prendre quelque aultre façon que la mienne ordinaire, et quelque aultre forme plus honnorable et meilleure, ie ne l'eusse pas faict ; car ie ne veulx rien tirer de ces escripts, sinon qu'ils me representent à vostre memoire au naturel. Ces mesmes conditions et facultez que vous avez practiquees et recueillies, madame, avecques beaucoup plus d'honneur et de courtoisie qu'elles ne meritent, ie les veulx loger, mais sans alteration et changement, en un corps solide qui puisse durer

quelques annees ou quelques iours aprez moy, où vous les retrouverez, quand il vous plaira vous en refreschir la memoire, sans prendre aultrement la peine de vous en souvenir ; aussi ne le valent-elles pas : ie desire que vous continuez en moy la faveur de vostre amitié, par ces mesmes qualitez par le moyen desquelles elle a esté produicte.

« Ie ne cherche aulcunement qu'on m'ayme et estime mieulx mort que vivant ; l'humeur de Tibere est ridicule, et commune pourtant, qui avoit plus de soing d'estendre sa renommee à l'advenir, qu'il n'avoit de se rendre estimable et agreable aux hommes de son temps. Si i'estoy de ceulx à qui le monde peut debvoir louange, ie l'en quitteroy pour la moitié, et qu'il me la payast d'advance ; qu'elle se hastast et ammoncellast tout autour de moy, plus espesse qu'alongee, plus pleine que durable ; et qu'elle s'esvanouïst hardiement quand et ma cognoissance, et quand ce doulx son ne touchera plus mes aureilles. Ce seroit une sotte humeur d'aller, à cette heure que ie suis prest d'abandonner le commerce des hommes, me produire à eulx par une nouvelle recommendation. Ie ne fois nulle recepte des biens que ie n'ay peu employer à l'usage de ma vie. Quel que ie soye, ie le veulx estre ailleurs qu'en papier : mon art et mon industrie ont esté employez à me faire valoir moy mesme ; mes estudes, à m'apprendre à faire, non pas à escrire. I'ay mis touts mes efforts à former ma vie ; voylà mon mestier et mon ouvrage ; ie suis moins faiseur de livres que de nulle aultre besongne. I'ay desiré de la suffisance, pour le service de mes commoditez presentes et essentielles, non pour en faire magasin et reserve à mes heritiers. Qui a de la valeur, si le face cognoistre en ses

mœurs, en ses propos ordinaires, à traicter l'amour, ou des querelles, au ieu, au lict, à la table, à la conduite de ses affaires, à son œconomie : ceulx que ie veoy faire de bons livres soubs de meschantes chausses, eussent premierement faict leurs chausses, s'ils m'en eussent creu : demandez à un Spartiate s'il ayme mieulx estre bon rhetoricien que bon soldat ; non pas moy, que bon cuisinier, si ie n'avoy qui m'en servist. Mon Dieu ! madame, que ie haïrois une telle recommendation, d'estre habile homme par escript, et estre un homme de neant et un sot ailleurs ! i'ayme mieulx encores estre un sot, et icy, et là, que d'avoir si mal choisy où employer ma valeur. Aussi il s'en fault tant que i'attende à me faire quelque nouvel honneur par ces sottises, que ie feray beaucoup si ie n'y en perds point, de ce peu que i'en avois acquis ; car oultre ce que cette peincture morte et muette desrobbera à mon estre naturel, elle ne se rapporte pas à mon meilleur estat, mais à un beaucoup descheu de ma premiere vigueur et alaigresse, tirant sur le flestry et le rance : ie suis sur le fond du vaisseau, qui sent tantost le bas et la lie.

« Au demourant, madame, ie n'eusse pas osé remuer si hardiement les mysteres de la medecine, attendu le credit que vous et tant d'aultres luy donnez, si ie n'y eusse esté acheminé par ses aucteurs mesmes. Ie croy qu'ils n'en ont que deux anciens latins, Pline et Celsus : si vous les veoyez quelque iour, vous trouverez qu'ils parlent bien plus rudement à leur art que ie ne fois ; ie ne fois que la pincer, ils l'esgorgent. Pline se mocque entre aultres choses, dequoy, quand ils sont au bout de leur chorde, ils ont inventé cette belle desfaicte, de renvoyer les malades, qu'ils ont agitez

et tourmentez, pour neant, de leurs drogues et regimes, les uns au secours des vœus et miracles, les aultres aux eaux chauldes. (Ne vous courroucez pas, madame ; il ne parle pas de celles de deçà, qui sont soubs la protection de vostre maison, et toutes Gramontoises.) Ils ont une tierce sorte de desfaicte, pour nous chasser d'auprez d'eulx, et se descharger des reproches que nous leur pouvons faire du peu d'amendement à nos maulx qu'ils ont eu si long temps en gouvernement, qu'il ne leur reste plus aulcune invention à nous amuser, c'est de nous envoyer chercher la bonté de l'air de quelque aultre contree. Madame, en voylà assez : vous me donnez bien congé de reprendre le fil de mon propos duquel ie m'estoy destourné pour vous entretenir. »

Ce feut, ce me semble, Pericles, lequel estant enquis comme il se portoit : « Vous le pouvez, dict il, iuger par là, » en monstrant des brevets qu'il avoit, attachez au col et au bras. Il vouloit inferer qu'il estoit bien malade, puis qu'il en estoit venu iusques là d'avoir recours à choses si vaines et de s'estre laissé equipper en cette façon. Ie ne dis pas que ie ne puisse estre emporté un iour à cette opinion ridicule, de remettre ma vie et ma santé à la mercy et gouvernement des medecins ; ie pourray tumber en cette resverie, ie ne me puis respondre de ma fermeté future : mais lors aussi, si quelqu'un s'enquiert à moy comment ie me porte, ie luy pourray dire comme Pericles : « Vous le pouvez iuger par là, » monstrant ma main chargee de six dragmes d'opiate. Ce sera un bien evident signe d'une maladie violente ; i'auray mon iugement merveilleusement desmanché : si

l'impatience et la frayeur gaignent cela sur moy, on en pourra conclure une bien aspre fiebvre en mon ame.

I'ay prins la peine de plaider cette cause, que i'entens assez mal, pour appuyer un peu et conforter la propension naturelle contre les drogues et practique de nostre medecine, qui s'est derivee en moy par mes ancestres ; à fin que ce ne feust pas seulement une inclination stupide et temeraire, et qu'elle eust un peu plus de forme ; aussi, que ceulx qui me veoyent si ferme contre les exhortements et menaces qu'on me faict quand mes maladies me pressent, ne pensent pas que ce soit simple opiniastreté ; ou qu'il y ayt quelqu'un si fascheux, qui iuge encores que ce soit quelque aiguillon de gloire : ce seroit un desire bien assené de vouloir tirer honneur d'une action qui m'est commune avecques mon iardinier et mon muletier ! Certes, ie n'ay point le cœur si enflé ny si venteux, qu'un plaisir solide, charnu et moelleux comme la santé, ie l'allasse eschanger pour un plaisir imaginaire, spirituel et aëré : la gloire, voire celle des quatre fils Aymon, est trop cher acheptee à un homme de mon humeur, si elle luy couste trois bons accez de cholique. La santé, de par Dieu ! Ceulx qui ayment nostre medecine peuvent avoir aussi leurs considerations bonnes, grandes et fortes ; ie ne hay point les fantasies contraires aux miennes : il s'en fault tant que ie m'effarouche de veoir de la discordance de mes iugements à ceulx d'aultruy, et que ie me rende incompatible à la societé des hommes pour estre d'aultre sens et party que le mien, qu'au rebours (comme c'est la plus generale façon que nature aye suyvy, que la varieté, et plus aux esprits qu'aux corps, d'autant qu'ils sont de substance plus soupple et susceptible de plus

de formes) ie treuve bien plus rare de veoir convenir nos humeurs et nos desseings. Et ne feut iamais au monde deux opinions pareilles, non plus que deux poils, ou deux grains : leur plus universelle qualité, c'est la diversité.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE

Les Classiques Français

ÉDITION LUTETIA

Viennent de paraître

PERRAULT, etc. — Choix de Contes de Fées. Introduction par Madame FÉLIX-FAURE GOYAU.

MADAME DE STAËL. — Corinne, ou l'Italie. Introduction par ÉMILE FAGUET (*de l'Académie française*). (Deux volumes.)

ROUSSEAU. — Émile, ou de l'Éducation. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

PASCAL. — Pensées. Introduction par ÉMILE FAGUET.

MONTAIGNE. — Essais. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Trois volumes.)

ALFRED DE MUSSET. — Poésies. Introduction par ÉMILE FAGUET.

MADAME DE SÉVIGNÉ. — Lettres choisies. Introduction par ÉMILE FAGUET.

COLLECTION NELSON.

Chefs-d'œuvre de la littérature.

Chaque volume contient de
250 à 550 pages.

Format commode.

Impression en caractères très lisibles
sur papier de luxe.

Illustrations hors texte.

Reliure aussi solide qu'élégante.

Deux volumes par mois.

COLLECTION NELSON

Déjà parus.

BALZAC.—La Peau de Chagrin; Le Curé de Tours; Le colonel Chabert. Introduction par Henri Mazel.

GÉNÉRAL Cte PHILIPPE DE SÉGUR.—La Campagne de Russie. Introduction par le vicomte E.-M. de Vogüé (*de l'Académie française*).

S. FRANÇOIS DE SALES. — Introduction à la Vie dévote. Avec une Introduction par Henry Bordeaux.

ALPHONSE DAUDET. — Lettres de mon Moulin. Introduction par Charles Sarolea.

Vte E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*). **—Les Morts qui parlent.** Introduction par Victor Giraud.

JEAN DE LA BRÈTE.—Mon Oncle et mon Curé. (149e Édition.) Introduction par Mme Félix-Faure Goyau.

LÉON TOLSTOÏ.—Anna Karénine. Introduction par Émile Faguet (*de l'Académie française*). (Deux volumes.)

ARTHUR-LÉVY. — Napoléon intime. Introduction par François Coppée.

Vte G. D'AVENEL. — Les Français de mon temps. (8e Édition.) Introduction par Charles Sarolea.

MAURICE MAETERLINCK. — Morceaux choisis. Introduction par Mme Georgette Leblanc.

HENRY BORDEAUX. — Les Roquevillard. Introduction par Firmin Roz.

VICTOR CHERBULIEZ (*de l'Académie française*). —**Le comte Kostia.** Introduction par M. Wilmotte.

ANTHOLOGIE des Poètes lyriques français. Introduction par Charles Sarolea.

PAUL BOURGET (*de l'Académie française*).—**Le Disciple.** Introduction par T. de Wyzewa.

EDMOND ABOUT. — **Les Mariages de Paris.** (89e Édition.) Introduction par Emile Faguet.

IVAN TOURGUÉNEFF.—**Fumée.**

LOUIS BERTRAND.—**L'Invasion.**

CLAUDE TILLIER.—**Mon Oncle Benjamin.**

SAINT-SIMON : La Cour de Louis XIV.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.— **Paul et Virginie.**

CHATEAUBRIAND.–**Mémoires d'Outre-tombe.**

BALZAC.—**Eugénie Grandet.**

Sir WALTER SCOTT.—**Ivanhoe.**

ANDREW LANG. — **La Pucelle de France.** Traduit par le Dr Louis Boucher et E.-E. Clarke. Introduction par Mme Félix-Faure Goyau.

GUSTAVE FLAUBERT.—**Trois Contes.**

ANDRÉ THEURIET.—**La Chanoinesse.**

LA BRUYÈRE.—**Caractères.**

F. SARCEY.—**Le Siège de Paris.**

CHERBULIEZ.—**Miss Rovel.**

TOURGUÉNEFF.— **Une Nichée de Gentils hommes.**

Cte ALBERT VANDAL (*de l'Académie française*). — **L'Avènement de Bonaparte.** Introduction par Lord Rosebery. (Deux volumes.)

ERNEST RENAN (*de l'Académie française*).— **Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.**

RENÉ BAZIN (*de l'Académie française*). — **De toute son Âme.**

PIERRE DE COULEVAIN.—**Ève Victorieuse.**

PROSPER MÉRIMÉE (*de l'Académie française*).— **Chronique du Règne de Charles IX.**

ANATOLE FRANCE (*de l'Académie française*).— **Jocaste** et **Le Chat Maigre.**

Vte E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*).— **Jean d'Agrève.**

EDGAR POE (trad. Ch. Baudelaire).—**Histoires extraordinaires.**

LABICHE ET MARTIN.—**Le Voyage de M. Perrichon et autres Comédies.**

BULWER LYTTON.—**Les Derniers Jours de Pompéi.**

HENRI CONSCIENCE.— **Le Gentilhomme pauvre.**

BARRETT WENDELL. — **La France d'Aujourd'hui.**

JULES LEMAÎTRE (*de l'Académie française*).— **Les Rois.**

RUDYARD KIPLING (trad. A. Savine).—**Simples Contes des Collines.**

ALEXANDRE DUMAS. — **Les Trois Mousquetaires.** (Deux volumes.)

NORMAN ANGELL.—**La Grande Illusion.**

MOLIÈRE. — **Œuvres complètes.** Notices par Émile Faguet. (Six volumes.)

DUMAS fils. — **La Dame aux Camélias.**

CHERBULIEZ. — **L'Aventure de Ladislas Bolski.**

EDMOND ABOUT (*de l'Académie française*). — **Le Nez d'un Notaire.**

BARONNE ORCZY. — **Le Mouron Rouge.**

RENÉ BAZIN (*de l'Académie française*). — **Le Guide de l'Empereur.**

DICKENS. — **Aventures de M. Pickwick.** (Trois volumes.)

MARQUIS DE SÉGUR (*de l'Académie française*). **Julie de Lespinasse.**

EUGÈNE LE ROY.—**Jacquou le Croquant.**

MARCELLE TINAYRE.—**Hellé.**

Vte E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*). —**Le Maître de la Mer.**

GÉNÉRAL Cte PHILIPPE DE SÉGUR.—**Du Rhin à Fontainebleau.** Mémoires d'un aide de camp de l'empereur Napoléon Ier.

BRADA.—**Retour du Flot.**

ALEXANDRE DUMAS.—**La Tulipe noire.**

GEORGE SAND.—**Mauprat.**

ALPHONSE KARR.—**Voyage autour de mon Jardin.**

HENRY BORDEAUX.—**La Croisée des Chemins.**

FERDINAND BRUNETIÈRE. — Honoré de Balzac.

AMÉDÉE ACHARD.—Récits d'un Soldat.

ALFRED DE VIGNY.—Cinq-Mars.

RENÉ BOYLESVE.—L'Enfant à la Balustrade.

PAUL ACKER.—Le Désir de vivre.

HENRYK SIENKIEWICZ.—Quo Vadis?

LÉON TOLSTOÏ : ŒUVRES POSTHUMES.

Le Faux Coupon, etc.

Le Père Serge, etc.

Hadji Mourad, etc.

ŒUVRES COMPLÈTES DE
VICTOR HUGO

1–4. Les Misérables. Tomes I–IV.
5. Les Contemplations.
6. Napoléon-le-Petit.
7. Ruy Blas, Les Burgraves.
8. Han d'Islande.
9, 10. Le Rhin. Tomes I, II.
11–13. La Légende des Siècles. Tomes I–III.
14. Marie Tudor, La Esmeralda, Angelo.
15. Les Feuilles d'Automne, Les Chants du Crépuscule.
16, 17. Notre-Dame de Paris. Tomes I, II.
18. Dieu, La Fin de Satan.
19. Le Roi s'amuse, Lucrèce Borgia.
20. Histoire d'un Crime.
21. L'Art d'être Grand-Père.
22. Bug-Jargal, Le Dernier Jour d'un Condamné, Claude Gueux.
23. Les Châtiments.
24. France et Belgique, Alpes et Pyrénées.
25, 26. L'Homme qui Rit. Tomes I, II.
27. Les Voix intérieures, Les Rayons et les Ombres.
28. Théâtre en Liberté, Amy Robsart.

29. Actes et Paroles, I. Avant l'Exil.
30. Les Quatre Vents de l'Esprit.
31. Actes et Paroles, II. Pendant l'Exil.
32. Lettres à la Fiancée.
33, 34. Actes et Paroles, III. Depuis l'Exil.
35. Les Chansons des Rues et des Bois.
36. Cromwell.
37. Le Pape, La Pitié suprême, Religions et Religion, L'Âne.
38. Quatrevingt-Treize.
39, 40. Toute la Lyre. Tomes I, II.
41. Torquemada, Les Jumeaux.
42. William Shakespeare.
43. Odes et Ballades, Les Orientales.
44. Littérature et Philosophie mêlées, Paris.
45, 46. Les Travailleurs de la Mer. Tomes I, II.
47. L'Année terrible, Les Années funestes.
48. Choses vues (les deux séries).
49. Hernani, Marion de Lorme.
50, 51. Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. Tomes I, II.

LES CLASSIQUES FRANÇAIS

ÉDITION LUTETIA

ŒUVRES COMPLÈTES DE

MOLIÈRE

EN SIX VOLUMES ILLUSTRÉS

Avec une Notice sur Molière et une introduction à chaque pièce par EMILE FAGUET, de l'Académie française

Tome Ier : Notice sur Molière, La Jalousie du Barbouillé, Le Médecin volant, L'Étourdi, Le Dépit amoureux, Les Précieuses ridicules, Sganarelle, Don Garcie de Navarre.

Tome II : L'École des Maris, Les Fâcheux, L'École des Femmes, La Critique de l'École des Femmes, L'Impromptu de Versailles, Le Mariage forcé, Les Plaisirs de l'Île enchantée, La Princesse d'Élide.

Tome III : Le Tartufe, Don Juan, L'Amour médecin, Le Misanthrope, Le Médecin malgré lui.

Tome IV : Mélicerte, Pastorale comique, Le Sicilien, Amphitryon, George Dandin, L'Avare, Relation de la Fête de Versailles.

Tome V : Monsieur de Pourceaugnac, Les Amants magnifiques, Le Bourgeois Gentilhomme, Psyché.

Tome VI : Les Fourberies de Scapin, La Comtesse d'Escarbagnas, Les Femmes savantes, Le Malade imaginaire, Poésies diverses, La Gloire du Dôme du Val-de-Grâce.

NELSON, ÉDITEURS, 189, rue Saint-Jacques, Paris.

COLLECTION NELSON

LE DISCIPLE. Par Paul Bourget (*de l'Académie française*). Introduction par T. de Wyzewa.

Le Disciple fait époque dans l'histoire du roman contemporain. Il a été dès son apparition l'objet de discussions passionnées et l'occasion d'un débat célèbre entre Brunetière et Anatole France. Il marque la fin du naturalisme et de la « littérature brutale ». Il inaugure la renaissance de l'idéalisme.

L'auteur examine dans quelle mesure un philosophe doit être tenu pour responsable des conséquences immorales que ses disciples peuvent déduire de sa doctrine. La thèse de la responsabilité que défend M. Bourget est aussi ancienne que la philosophie elle-même, et l'auteur en faisant le procès de M. Sixte semble refaire le procès de Socrate et justifier sa condamnation. On peut ne pas partager l'avis de l'auteur, on peut même affirmer que M. Sixte est aussi innocent des aventures amoureuses et du crime de son « disciple », que Socrate lui-même l'était des crimes d'Alcibiade. Que l'on soit ou non d'accord avec Bourget, la valeur du roman reste la même. Par l'intérêt passionnant du récit, par la profondeur et la finesse de l'analyse, par la haute inspiration

morale, ce roman à thèse reste le chef-d'œuvre de l'auteur. Comme le disait Brunetière à l'apparition du livre, *Le Disciple* n'est pas seulement une belle œuvre littéraire, il est une bonne action.

LES MARIAGES DE PARIS. Par Edmond About. Introduction par Émile Faguet.

EDMOND ABOUT a tenu une place considérable dans l'histoire littéraire du second Empire et de la troisième République. A la fois moraliste, historien, dramaturge, et surtout journaliste et romancier, il s'est essayé, et toujours avec succès, dans les genres les plus divers. On a souvent comparé l'auteur du *Roi des Montagnes* et de la *Question romaine* à Voltaire. Et en effet il rappelle Voltaire par sa langue précise, rapide et limpide, par sa versatilité, par sa vivacité, par son esprit endiablé, par sa verve agressive, verve toujours tempérée par un bon sens bourgeois et le sens de la mesure.

Aucun des livres d'About, plus que *Les Mariages de Paris*, ne révèle les qualités maîtresses de cet étonnant improvisateur. Il faut ajouter que *Les Mariages de Paris* ne sont pas déparés par les défauts qui souvent accompagnent l'improvisation. Il y a tout lieu d'espérer que dans cette édition nouvelle, cet admirable recueil de récits *qui peut être mis entre toutes les mains* reconquerra l'immense popularité qui accueillit l'ouvrage à son apparition.

MON ONCLE ET MON CURÉ. Par Jean de la Brète. Introduction par Mme Félix-Faure Goyau.

Le roman de Jean de la Brète, pseudonyme masculin que trahissent des qualités toutes féminines de finesse et de délicatesse, a été l'un des gros succès littéraires de notre génération ; 160 éditions ont été enlevées en quelques années, phénomène unique peut-être dans les annales de la librairie française.

Ce triomphe est d'autant plus remarquable qu'on ne saurait l'attribuer à aucun mérite adventice, à aucun hasard de fortune. Le livre a fait son chemin tout seul et s'est imposé par ses seules qualités intrinsèques. Le roman ne contient aucune scène « réaliste », aucune aventure « passionnelle », aucun élément sensationnel, aucune ficelle de mélodrame. C'est une histoire d'amour toute simple, toute unie, mais cette histoire est contée avec une telle justesse d'analyse, avec un tel charme de style, avec une naïveté si raffinée et une candeur si subtile qu'elle a d'emblée conquis le public. Elle a gardé sa place — une place sûre et discrète — dans toutes les bibliothèques familiales.

LES FRANÇAIS DE MON TEMPS. Par le Vte G. d'Avenel. Introduction par Charles Sarolea.

Le Vte G. d'Avenel s'est proposé de nous donner le portrait des Français de son temps. Nul ne contestera

le brillant talent du peintre. On contestera peut-être que le portrait soit ressemblant. On n'accusera certes pas M. d'Avenel d'avoir flatté ou idéalisé l'original, et d'avoir péché par excès d'indulgence pour ses contemporains. Né chrétien et Français, M. d'Avenel ne se trouve nullement, comme La Bruyère, contraint dans sa satire. Au contraire, il s'y complaît et s'y délecte, et il a tant d'esprit qu'il communique à ses lecteurs le plaisir qu'il éprouve. Sa verve mordante s'exerce d'ailleurs avec une sereine et malicieuse impartialité au dépens de ses adversaires politiques et du monde auquel il appartient de naissance. Et comme il a admirablement observé les politiciens parasitaires et la noblesse de parade, les deux chapitres où il nous décrit leurs mœurs sont frappants de vérité et de relief : ce sont les meilleurs du livre.

Le livre a eu un succès éclatant, qu'il a dû d'abord aux controverses qu'il a suscitées. Et ce succès ne fera que s'accentuer à mesure qu'on appréciera davantage les qualités intrinsèques et durables de l'œuvre.

L'œuvre restera parce qu'elle est d'un maître écrivain et d'un moraliste profond et pénétrant. M. d'Avenel s'est évidemment inspiré de La Bruyère et fait souvent songer à son immortel modèle. Et le plus bel éloge que nous puissions faire du livre, c'est qu'il puisse, sans désavantage, soutenir une aussi redoutable comparaison.

LE COMTE KOSTIA. Par Victor Cherbuliez (*de l'Académie française*). Introduction par M. Wilmotte.

On oublie trop à l'étranger et même en France que les frontières littéraires de la France sont plus vastes que ses frontières politiques, que, même de nos jours, le Canada français a produit un Fréchette, que la Belgique française a produit un Rodenbach et un Maeterlinck, que la Suisse française a produit un Rod et un Cherbuliez.

L'œuvre de Cherbuliez a été, certes, l'un des apports les plus précieux de la Suisse romane à la culture française, et aucun écrivain n'a été plus français que ce Genevois, plus clair, plus vif, plus spirituel, plus prime-sautier, plus universel. Les récits de Cherbuliez et les études de « Valbert » ont pendant trente ans charmé, sans les lasser, les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*. Et à notre époque, rassasiée de romans pessimistes, de romans morbides et de romans psychologiques, c'est une surprise et une joie de relire le roman de Cherbuliez parfaitement honnête et simplement romanesque, qui se contente de conter une histoire d'amour ou de développer une intrigue ou une aventure : surprise d'autant plus joyeuse que ce roman romanesque est écrit par un des esprits les plus prodigieusement intelligents, est rempli d'aperçus pénétrants sur la vie, d'observations et d'analyses délicates.

Le comte Kostia est peut-être le chef-d'œuvre de

Cherbuliez. On y trouve toutes ses qualités et tous ses traits caractéristiques : l'art de nouer et de dénouer une intrigue compliquée, et surtout ce don d'humour, de bonne humeur, de badinage mêlé de malice, de bonne santé intellectuelle et morale, qui nous reposent de la littérature épicée et artificielle de la nouvelle génération.

ANNA KARÉNINE. Par Léon Tolstoï. Introduction par Émile Faguet. (Deux volumes.)

Anna Karénine n'est pas seulement, suivant l'expression de M. Faguet, « le roman du siècle » et la tragédie éternelle de l'amour coupable ; l'œuvre du prophète de Iasnaïa-Poliana marque l'apogée et la perfection d'un genre littéraire au delà de laquelle on n'aperçoit plus rien. Jamais romancier n'avait atteint à ces altitudes, ni Fielding dans *Tom Jones*, ni Balzac dans *le Cousin Pons*, ni Flaubert dans *Madame Bovary*. Tous les critiques depuis de Vogüé jusqu'à Brandès, en parlant d'*Anna Karénine*, ont épuisé la gamme des épithètes laudatives et superlatives. Et tous ces superlatifs se résument en ceci, qu'*Anna Karénine*, ce n'est plus de l'art, ce n'est plus la représentation de la vie, c'est la vie même, la vie humaine palpitante et frémissante, et non pas seulement la vie extérieure, mais la vie intérieure, la vie mystérieuse de l'âme. Non, pas même Shake-

speare n'a sondé le cœur humain à ces profondeurs, n'a analysé le mécanisme et le jeu délié des passions avec cette science infaillible, et n'a su dégager des passions, de leurs errements, de leurs sophismes, de leurs souffrances, la moralité qu'elles contiennent et suggèrent.

Et n'oublions pas aussi qu'*Anna Karénine* marque l'entrée triomphale de la littérature russe dans notre culture européenne. Nulle œuvre russe ne nous fait mieux sentir et pressentir tout ce que nous apporte de dons nouveaux et inappréciables, tout ce que contient de promesses et d'avenir, cette mystérieuse et fatidique race slave que notre orgueil et notre ignorance se complaisent à reléguer dans ses steppes et dans la barbarie.

PETITE ANTHOLOGIE DES POÈTES FRANÇAIS. Introduction par Charles Sarolea.

La *Petite Anthologie des Poètes Lyriques* vient combler une lacune fâcheuse dans la littérature. On avait publié jusqu'ici d'innombrables anthologies pour les écoles, *ad usum Delphini*. On attendait encore une « anthologie de poche » qui ne fût pas inspirée exclusivement par des nécessités pédagogiques et qui s'adressât au grand public à qui l'école n'a pas fait perdre la passion des beaux vers. La *Petite Anthologie* condense en un petit volume et enferme comme dans un écrin les chefs-d'œuvre les plus uni-

versellement aimés de la poésie lyrique depuis Villon jusqu'à Musset. Elle sera pour le lecteur français ce que le célèbre recueil de Palgrave, le *Golden Treasury*, est depuis deux générations pour le lecteur anglais. Elle sera la compagne fidèle des promenades champêtres et l'inspiratrice des méditations solitaires.

FUMÉE. Par Ivan Tourguéneff. Introduction par Charles Sarolea.

TOURGUÉNEFF est avec Tolstoï et Dostoievski un des maîtres souverains du roman russe. Nul ne sait raconter comme lui une simple histoire d'amour, souvent poignante, toujours empoignante, et d'une passion concentrée ; nul, comme lui, n'a fouillé les plis et les replis du cœur féminin. La tragédie d'Irène et de Litvinof se complique dans *Fumée* de la crise morale et sociale du peuple russe pendant la période « nihiliste ». Car ici, comme dans ses autres livres, Tourguéneff n'est pas seulement un grand artiste, il est encore le porte-parole de cent cinquante millions de ses compatriotes. Pour quiconque veut apprendre à connaître l'âme mystérieuse et tortueuse d'une grande race à qui appartient l'avenir et qui, après demain, disputera à l'Allemagne l'empire du monde, *Fumée* apparaîtra comme un livre révélateur.

PAUL ET VIRGINIE. Par Bernardin de Saint-Pierre.

Paul et Virginie, c'est l'histoire tout unie, tout ingénue de deux enfants qui s'aiment sous le soleil des tropiques et que séparent la cupidité de leurs parents et les préjugés de la société. Quand parut cette idylle d'amour en 1787, deux ans avant la Révolution française, ce fut une sensation. C'est que les humbles héros de ce simple récit étaient les victimes de ces préjugés sociaux que la Révolution allait faire disparaître, c'est que ce petit livre contenait lui-même et continuait la révolution littéraire commencée par Jean-Jacques Rousseau. Le retour à la nature, la sentimentalité naïve, les paysages de l'Île Bourbon, c'est du pur Jean-Jacques. Et de même que Bernardin succède à Rousseau, il annonce Pierre Loti. Cent ans avant Loti, il inaugure le roman exotique, tropical et impressionniste.

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE. Par Chateaubriand.

Par la magnificence somptueuse du style, par l'ampleur et la diversité de la matière, par les révélations qu'ils nous apportent sur Chateaubriand et sur ses contemporains, sur l'Ancien Régime, sur la Révolution et l'Empire, sur la Restauration, les *Mémoires d'Outre-Tombe* se placent immédiatement après les

Mémoires de Saint-Simon. Le volume sur Napoléon, que nous détachons de l'œuvre, est certainement celui qui présente l'intérêt le plus universel. Chateaubriand n'aime pas Napoléon. Son admiration n'en est que plus clairvoyante. Et son jugement est en somme devenu le verdict de la postérité.

Nous avons cru qu'il était piquant de publier à côté du portrait de Napoléon que donnent les *Mémoires d'Outre-Tombe* la caricature que donne la brochure haineuse *De Buonaparte et des Bourbons.* Cette brochure n'est à vrai dire qu'un pamphlet, mais c'est un pamphlet qui durera aussi longtemps que la langue française.

IVANHOE. Par Sir Walter Scott.

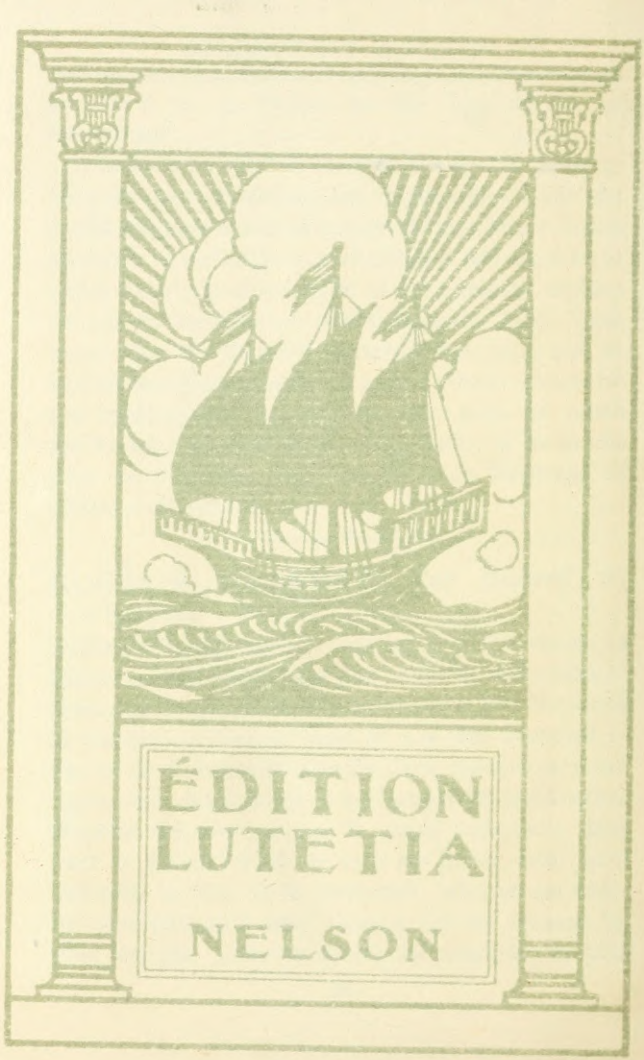
Il y a 2,400 ans les critiques d'Athènes reprochaient à Aristide d'être appelé le juste. Les critiques de la moderne Athènes reprochent à Walter Scott d'être par excellence le romancier obstinément et naïvement honnête. Après avoir été les délices de plusieurs générations de lecteurs français, Walter Scott, pour sa candide honnêteté, a été négligé par les amateurs de la littérature brutale. Il n'en reste pas moins qu'il n'y a pas de romans qui aient exercé une influence plus décisive qu'*Ivanhoe* et *L'Antiquaire.* Walter Scott a suscité Balzac. *Ivanhoe* a apporté à Augustin Thierry la révélation de son génie. Il a directement inspiré la *Conquête des Normands.* Le romancier

écossais a été en France un des chefs de file du romantisme.

A la suite de Walter Scott et d'Augustin Thierry, les historiens modernes ont renouvelé l'étude du conflit tragique des races qui sert de matière au roman de Scott, et un siècle de recherches a fait ressortir la vérité essentielle et la fidélité de cet étonnant tableau de mœurs féodales et chevaleresques. Aussi longtemps que les hommes s'intéresseront au passé et que les enfants garderont le goût du merveilleux, les uns continueront de se passionner pour les luttes des Saxons, des Normands et des Juifs, et les autres pour les aventures des Templiers, de Rebecca, de Cedric et d'Ivanhoe.

EUGÉNIE GRANDET. Par Honoré de Balzac.

Eugénie Grandet comme tous les grands romans de Balzac a pour thème une des positions maîtresses et élémentaires de la nature humaine. Si *le père Goriot* est la tragédie de l'amour paternel, « *le père Grandet* » — car tel devrait être le titre du livre, puisque le vieux vigneron en est le héros — est la tragédie de l'avarice. *Eugénie Grandet* marque le point culminant dans l'art de Balzac; c'est, de tous ses livres, celui où il approche le plus de la perfection, celui où les effets les plus puissants sont obtenus par les moyens les plus simples. L'œuvre réunit les qualités les plus


ÉDITION
LUTETIA
NELSON

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
1641
A2F3
t.2
cop.2

Montaigne, Michel Eyquem de
Essais